

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

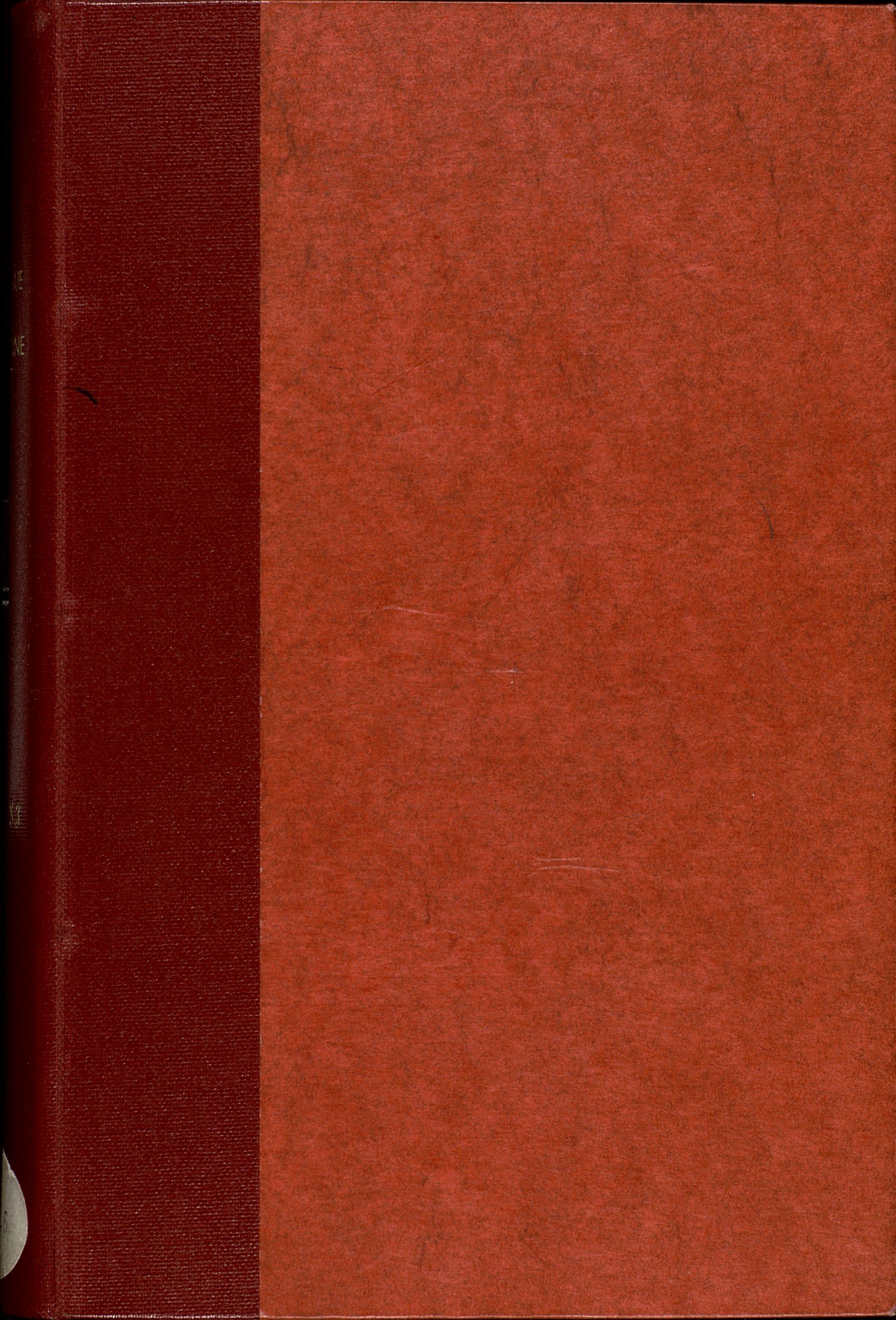
La Revue moderne, 1^{ère} année, tomes 1 et 2, Bruxelles, 20 décembre 1882 – Septembre 1883 (t. 1 nos 1-6 ; t. 2 nos 1-3).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



41 m. J. B.

PREMIÈRE ANNÉE

20 DÉCEMBRE 1882

LA
REVUE MODERNE

TOME PREMIER



PREMIÈRE LIVRAISON

BRUXELLES
LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR.

8, Rue de la Paille, 8.

MDCCLXXXII

LA REVUE MODERNE

COMITÉ

Belgique

CAMILLE LEMONNIER

EDMOND PICARD

VICTOR ARNOULD

France

LÉON CLADEL

EDMOND DE GONCOURT

Suisse

CARL VOGT

GIRAUD-TEULON

Rédacteur en chef : MAX WALLER.

Administrateur-gérant : EDMOND CHANSAY.

BUREAUX : Bruxelles, 74, avenue de la Toison d'or.

— PRIX D'ABONNEMENT

BELGIQUE = Un an : 12 fr. — ÉTRANGER (Union postale) : 14 fr.

LIVRAISON DU 20 DÉCEMBRE 1882.

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS.

MATHUSALEM COX.

LES HAUTS PLATEAUX DE L'ARDENNE.

LÉON CLADEL & SA KYRIELLE DE CHIENS.

KEES DOORIK.

SYMPHONIE EN BLANC, SONNETS.

RENDEZ-VOUS POSTHUME, POÉSIE.

CHRONIQUE ARTISTIQUE : VASILI VERESCHAGIN.

CHRONIQUE MUSICALE : LE « MEFISTOFELE » DE BOITO.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE : DE L'AUDITION DES COULEURS.

—
Camille Lemonnier.

Edmond Picard.

Léon Cladel.

Georges Eekhoud.

Georges Rodenbach.

Émile Verhaeren.

Théodore Hannon.

Albert Giraud.

Les manuscrits non insérés resteront à la disposition de leur auteur.

Il est tiré de chaque numéro VINGT exemplaires sur beau papier anglais
au prix de 24 fr. par abonnement d'un an.

*La REVUE MODERNE, littéraire artistique & scientifique, paraissant le
20 de chaque mois, formera par an deux volumes d'environ 400 pages chacun,
imprimés avec soin sur papier teinté, avec couvertures & tables des matières.*

Les personnes qui ne désirent pas s'abonner sont priées de renvoyer le
présent numéro.

II

47746

a cessé d'apparaître
apr. 7^h 1883.

LA

A-

REVUE MODERNE

TOME PREMIER.

COMITÉ :

BELGIQUE.

VICTOR ARNOULD. — CAMILLE LEMONNIER. — EDMOND PICARD.

FRANCE.

LÉON CLADEL. — EDMOND DE GONCOURT.

SUISSE.

A. GIRAUD-TEULON. — CARL VOGT.

Rédacteur en chef et directeur-gérant : MAX WALLER.

LA

II
47746
A

REVUE MODERNE

1^{re} ANNÉE.

TOME PREMIER.

II
47746
BELG. A BRUX.

Décembre — Mai.



BRUXELLES
74, AVENUE DE LA TOISON D'OR, 74
1882 — 1883

LA

REVUE MODERNE

A NOS LECTEURS

« A l'heure présente, disait récemment un de nos meilleurs écrivains, une fermentation, sourde encore, s'opère, trahissant une genèse latente, le mal nécessaire des gestations ; une vivacité plus grande dans l'imagination, un tour plus mordant et plus incisif de l'esprit, une pénétration plus subtile de l'idée, une légèreté de main plus allègre dans la mise en œuvre des matériaux, semblent indiquer un état de transition, la recherche des originalités imprévues, non encore expérimentées, une tendance à sortir du provincialisme, de la littérature de clocher, de la littérature des livres terre-à-terre, pour entrer dans le large courant de la littérature servie par une langue et des procédés d'artiste. »

Un grand mouvement s'est fait dans les lettres françaises depuis quelques années ; on a vu une génération nouvelle se lever, avec l'ambition d'une formule libre. Il semble qu'il n'y ait plus de romantisme ni de naturalisme. Celui qui dans une forme originale s'incarne *lui-même* celui-là est *l'écrivain* et l'on peut dire qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'une école : celle de la personnalité.

Une seule aspiration relie les écrivains, c'est *l'effort au vrai* qui sera la marque de notre époque et le désir d'approfondir la pensée, en ciselant la forme.

Dans la science, une évolution s'est faite également ; l'observation en est devenue le pivot immuable, et marchant sûrement par une synthèse lente, cette science rayonne superbement dans la gloire de notre siècle.

Une revue manquait, en notre pays, qui marchât d'heure en heure dans cette direction, en se tenant à l'écart de la politique de parti.

La Revue moderne est fondée.

Peut-être le terrain n'est-il pas prêt encore à de telles tentatives, mais nous comptons, pour le fertiliser, sur l'appui des lettrés, des savants et des artistes.

MATHUSALEM COX

Dans une chambre vaste, tout à la fois laboratoire de savant et atelier d'artiste, un homme de trente-cinq ans, la tête dans les mains, songeait.

Nul ne le voyait passer dans la rue sans se retourner; il avait les épaules voûtées, les cheveux gris, la lèvre pâle; il semblait détaché de la vie; ni le soleil, ni le gel, ni la pluie n'avaient de prise sur lui, et il marchait, les yeux tournés en lui-même, indifférent à ce qui faisait la joie des autres hommes.

On connaissait dans le voisinage la haute fenêtre de son cabinet; le soir, des lueurs se reflétaient contre les vitres, comme un incendie rouge et jaune; puis la nuit se refaisait, trouée seulement par le point lumineux d'une lampe qui brûlait jusqu'au matin. Celui qui, au chant du coq, se fût aventuré le long des toits, assez près pour plonger les yeux dans l'intérieur de la chambre, celui-là eût vu, à cette heure matinale où les uns dorment encore et où déjà les autres s'éveillent, un homme assis dans un grand fauteuil, le corps plié en deux, le front blême, l'œil inquiet, ayant devant lui de vieux livres, des cornues, des alambics, et d'autres fois des pierres gravées, des médailles, des minerais ou des fragments de squelette humain. Deux chats noirs roulés en boule dormaient parmi les livres et les papiers amoncelés sur la table.

C'est que, comme le docteur Faust, le sombre personnage avait tout étudié, et les choses du présent et les choses du passé; il savait la chimie, la physique, l'astronomie, la minéralogie; il savait l'histoire; il avait écrit des livres; son cerveau était un monde où lui seul pouvait se retrouver, tant il était rempli de mystérieux sentiers. Sans joie, sans tendresse, il avait consumé sa vie à la recherche des problèmes obscurs; il avait refait à travers l'étude et la méditation les stations de l'humanité. Sa mémoire, machine prodigieuse, avait pompé à elle et absorbé la sève de l'universel savoir; mais jamais cet homme infortuné ne s'était arrêté aux sources vives où les autres hommes boivent le souvenir ou l'oubli; il n'avait jamais

pressé entre ses lèvres arides la grappe des vignes qui portent en elles l'ivresse des êtres; il n'avait pas franchi le seuil des hôtelleries où les sens, ces filles de l'idéal, dansent sous des lambris de bois de rose, deminues, les mains remplies de sortilèges et d'enchantements; il ignorait la félicité des matins, la douceur apaisante des nuits, les enfers et les paradis incarnés dans ce sourire et cette griffe: la femme; il ignorait le parfum, la lumière, l'immatérielle extase, l'aile, tout ce qui nous arrache à nous-même, tout ce qui nous fait planer dans la nue, l'amour qui fait dans nos veines les frissons d'un éternel printemps, la rêverie qui colore nos pensées avec un reflet des astres, l'idéal qui, d'un pied léger, saute de cime en cime, nous entraînant dans un sillon d'aurore; il ignorait la vie. Ainsi avait vécu cet homme aussi vieux que le genre humain, ce contemporain du juif-errant, ce frère du centurion qui perça le flanc du Christ.

Les cœurs ont des plaies mystérieuses où fleurit une rose, la plus belle de toutes, rose couleur de sang, rose couleur de neige, rose couleur de l'humaine douleur; — le cœur de Mathusalem Cox n'avait jamais saigné; il ignorait la douleur aussi bien que la vie.

Et pourtant, ce jour-là, la joie s'épandait dans les rues de la ville comme une lumière de plus sur la lumière de l'heure. La splendeur d'une après-midi de mai baignait le haut des maisons; des bleuissements de ciel traînaient sur les dalles des trottoirs; au loin, les campagnes chantaient dans les mollesses du renouveau. Des haleines chaudes mettaient le feu au sang des jeunes hommes; une flamme rose aux lèvres, des jeunes filles passaient, balançant des bouquets de lilas; et dans la clarté, les prunelles se croisaient comme des armes. La créature et la création, se sentant redevenir amoureuses, échangeaient l'éternel serment des fiançailles, éternellement défait par l'oubli et la mort.

Lui seul demeurait étranger à la commune allégresse. La tête dans les mains, il poursuivait froidement les conceptions de son cerveau; comme un homme qui a amassé beaucoup d'or cherche l'emploi qu'il en pourrait faire, il cherchait quel dérivatif nouveau il donnerait à la science.

Une nappe de soleil s'épanchait par la fenêtre ouverte et glissait jusqu'à ses pieds, pareille à la robe d'une courtisane, ou comme s'allonge un chat, avec un étirement lascif; et la rumeur des rues battait de ses rythmes prolongés les murs de la chambre profonde. Mathusalem Cox n'entendait rien, ne voyait rien, enfermé dans sa pensée comme en un puits. Ne s'étant point aperçu que les mots ne sont que les symboles de l'éternelle vérité, de celle qui recommence en chaque individu, il l'avait

poursuivie partout excepté en lui-même. Art, humanité, poésie, il n'avait pas compris, lui qui savait tout, que la candeur fait seule les artistes, les poètes et les martyrs; et il avait tout appris, hormis à désapprendre.

Quelqu'un heurta à la porte.

— Entrez! cria-t-il.

Et deux mains tendirent devant lui un plateau sur lequel était posée une lettre scellée.

Mathusalem Cox prit la lettre et l'ouvrit. D'abord ses yeux atones parcoururent l'écriture, sans que rien dans leurs orbes marquât une émotion quelconque; comme des fenêtres longtemps fermées et qui ne peuvent se décider à révéler au regard du passant le secret de la maison, ils semblaient désaccoutumés à exprimer les mouvements de l'âme. Pourtant, signe grave, Cox se leva, fit le tour de sa table, et tout-à-coup, posant la main sur la lettre :

— Qu'il en soit donc ainsi, fit-il.

C'est seulement quand il eut prononcé ces paroles, qu'un peu d'agitation se manifesta chez lui. Il alla à la fenêtre et il lui parut que le ciel était moins clair; il prêta l'oreille aux chants de la rue, au bourdonnement des insectes, à l'épithalame du printemps, et il lui parut que quelque chose lui manquerait désormais pour en comprendre les significations. Il prit son front dans ses mains, et il lui parut entendre le bruit sourd que font les pierres en tombant dans une cave; il frappa sa poitrine, et il pensa à la profondeur des tombes, sous l'herbe des cimetières. Alors il relut la lettre et cette lettre était ainsi conçue :

« Maître, ô maître, une même volonté de Dieu nous a retenus jusqu'ici enchaînés l'un à l'autre; et Dieu nous avait faits de telle manière que je n'aurais rien su être sans toi, ni toi sans moi. Nous étions destinés à n'être qu'un en deux; tu étais le tabernacle, j'étais la lampe; j'aurais dû être aussi l'aliment de ton esprit, le sang de ton sang, la source à laquelle tu te serais abreuvé; nous avons été mis au monde pour vivre comme deux jumeaux, et ma main d'ombre dans ta main de chair, pour marcher ensemble dans les chemins de la rêverie et de l'action.

« Homme orgueilleux, tu as brisé la loi du Tout-Puissant, tu as fait de moi une captive et tu m'as reléguée, les fers aux pieds, dans la prison de ton dédain; peut-être même m'as-tu ignorée, homme qui as cru tout savoir! J'ai pourtant veillé sur toi, sans colère et sans rancune; j'ai intercédé auprès du divin tribunal, afin qu'il te fût donné de te développer dans ta force et ton omniscience; j'ai versé les baumes de ma charité sur tes plaies et les ai empêchées de couler; j'ai agi envers toi

comme un parent auquel les malheurs ont donné le droit d'ainesse.

« Je ne viens pourtant ni solliciter ta pitié, ni fomenter tes regrets : en brisant la loi commune, tu as brisé les liens qui me retenaient à toi; je n'espère rien du cachot où j'ai languï ma jeunesse et mon âge mùr. Mais écoute : tu as bu et mangé sans t'apercevoir que j'avais faim et soif; tu t'es assis à une table à laquelle jamais tu ne m'as conviée; tu as marché dans tes sentiers, sans vouloir même me laisser une place dans ton ombre; par là, tu m'as rendue étrangère à toi et à ce qui te regarde; aussi ne suis-je plus rien pour toi, dès ce moment. De quelque nom que les hommes m'appellent, Ame ou Esprit, l'être immatériel qui fut ton moi s'émancipe de ta tutelle. Adieu. Je vais connaître enfin la liberté, me frayer un chemin par le monde, aimer, souffrir; je vais, en un mot, tâcher de remplir l'humain devoir que tu as si mal rempli toi-même. »

Pas une larme ne sortit des yeux de Mathusalem Cox, mais un pli amer crispa sa bouche et, haussant les épaules, il s'écria :

— Va donc, si c'est ta fantaisie. Je ris de ta folle équipée; je ris de tes prétentions, Ame immortelle. Tant que mon cerveau pourra concevoir la cause et la fin des choses, tant qu'un sang artériel portera à travers mes veines les sels qui font vivre, tant que mes épaules soutiendront ma tête et que ma tête soutiendra ma pensée, je me ris de toi, vieille infirmière, bonne au plus à panser les plaies après les avoir engendrées, être sans sexe, être amorphe, pire qu'un étranger, puisque tu es un étranger armé de tous les secrets de l'hôte chez qui tu as vécu. Va par le monde; tâche de te refaire une existence meilleure. En serai-je moins l'homme que je suis, en aurai-je moins la volonté qui domine l'idée, la puissance qui soumet l'inconnu, la science qui compose le jour avec la nuit ?

Mathusalem se consolait par ces sophismes de la perte de son âme. Il ferma sa fenêtre et se replongea plus avant dans l'étude. Mais, dès ce jour, il lui sembla qu'il traînait partout après lui une décrépitude irrémédiable; il fit noir en lui comme en une chambre que n'éclaire plus la lumière du dehors; ce rien à quoi il avait prêté si peu d'attention et qui était son âme, à présent disparu, le diminuait de toute la hauteur que font les socles aux statues.

Pourtant, toujours en quête de science nouvelle, il se mit à voyager; il connut les ardeurs des tropiques et l'effroyable bise polaire; il alla du midi au septentrion; il ouvrit ses yeux à l'aurore éternelle et à l'éternelle nuit; il traversa les civilisations; il coudoya partout l'humanité qui souffre et qui attend. Les peuples regardaient avec envie ce voyageur

qui marchait comme les conquérants, précédé de son nom et de ses largesses; car Mathusalem Cox était célèbre, les rois l'avaient comblé de dignités; il voyageait sous la garde de l'État; et personne ne se doutait qu'un grand deuil se cachait au fond de cette poitrine couverte d'autant de décorations qu'un dieu indien a sur lui d'amulettes. Tandis qu'il allait, son cerveau s'emplissait monstrueusement; c'était, sous les angles de son front, comme la germination profonde, prodigieuse, continue d'une forêt; la connaissance y poussait ses rameaux touffus, et par d'innombrables racines, plongeait au cœur de la création; mais cette forêt était muette; aucun chant d'oiseau n'en égayait la vastitude farouche; le tremblement des étoiles ne descendait pas jusqu'en ses frondaisons noires; elle n'était pas remuée par le frémissement des sources. Et un désespoir morne étant devenu la coutumière situation d'esprit de Cox, il se comparait à un cadavre galvanisé et qui fait tous les mouvements de la vie, sans vivre. Avec quelle joie il eût échangé son existence contre celle du commun des hommes, accepté leurs privations, leur misère, leur obscurité, pour ne plus sentir sur ses épaules le poids de son effrayant savoir!

— Si du moins, se disait-il, la nature m'avait laissé les facultés qu'elle prodigue aux autres créatures; si j'étais poète, peintre, musicien, ou simplement amoureux; si je pouvais un instant, un seul instant, rafraîchir à la coupe des tendresses ma lèvre altérée, presser dans mes bras un être vivant, un frère, une fiancée, une chimère, descendre de la nue et plonger dans le torrent humain; si je pouvais être un passant quelconque de cette humanité qui roule autour de moi! Et pourquoi ne l'essaierais-je pas? Pourquoi ne demanderais-je pas à l'amour, à l'art, à la poésie, les consolations qu'on leur attribue? N'aurai-je accumulé toutes les connaissances humaines dans mon cerveau, que pour me sentir impuissant à descendre au dessous de moi-même? Verra-t-on le plus fort échouer où réussit le plus faible? Ma volonté ne me fera-t-elle pas égal aux hommes, après m'avoir fait semblable aux dieux? Ce serait folie d'en douter. Or ça, comme Hésiode et comme Homère, je chanterai la terre, la guerre, les cieux! j'inventerai des mètres nouveaux, des rimes douces comme des becquêtements de colombes, des rythmes violents comme des chocs de cymbales! je dirai l'homme, la femme, la science, éternelle rédemptrice, l'âme, néant et rêve creux; j'assouplirai mon esprit au gré de mon caprice. Chanter, peindre, être ceci ou cela, tout n'est-il pas dans ce mot : savoir? J'apprendrai à modeler dans la terre la vision qui m'aura caressé les yeux; je la parerai des magnificences de la couleur; je l'habillerai des lignes les plus pures; maître

de l'art et de la poésie, je connaîtrai alors les joies humaines.

Mathusalem Cox se parlait ainsi, quand, aux confins d'une contrée, il vit apparaître une grande montagne, toute couverte de myrtes et de lauriers. A la base, des temples dressaient leurs colonnades blanches, avec une symétrie admirable; mais on n'eût pu dire s'ils étaient de marbre ou d'albâtre, tant ils s'étagaient légèrement dans l'air, et le regard plongeait au fond de leurs perspectives transparentes, comme à travers le cristal des eaux. Sous les portiques se mouvaient avec lenteur des formes pâles. Chacune d'elles était nimbée d'une auréole et une lumière, tendre comme le premier éclat du jour, blanchissait l'encens qui montait autour d'elles.

Mathusalem Cox remarqua qu'à mesure qu'il approchait, les temples, si diaphanes à distance, prenaient l'apparence de la pierre la plus dure. Il pénétra sous leurs colonnes et la lumière s'obscurcit devant lui; il voulut aborder les ombres qu'il avait vues se mouvoir avec tant de solennité, mais elles reculèrent à chacun de ses pas.

— Où suis-je? s'écria-t-il.

Et une voix répondit :

— Tu es dans le royaume de la poésie.

Alors il s'étonna tout haut que des choses qui lui avaient paru si belles à distance, perdissent de près leur beauté; et, en effet, les murs des temples étaient à présent corrodés de moisissure, et dans les pierres disjointes couraient des lézards et des crapauds.

Ainsi en était-il de Mathusalem Cox. Les ombres elles-mêmes, ces ombres majestueuses et charmantes, affectaient des formes humaines; les unes se promenaient mélancoliquement, le front penché vers la terre; les autres marchaient avec violence, le corps secoué de grands frissons d'impatience ou de colère; d'autres, enfin, tendaient leurs poings vers la terre comme pour la maudire, ou, levant le doigt vers les étoiles, semblaient les prendre à témoin de leur martyre. La plupart parlaient à haute voix, déclamant des paroles confuses; quelques-unes s'accompagnaient de la lyre, du luth ou de la guitare; mais chacune d'elles ne prenait attention qu'à soi; et leurs visages fatigués témoignaient des meurtrissures de leur cœur.

— Est-ce donc là la poésie? se disait le voyageur tout en marchant.

Et il se mit à gravir la pente de la montagne. Il entendit en ce moment un bruit de pas dans un buisson de myrtes qui bordait le sentier; un jeune homme en sortit et s'offrit à le conduire jusqu'à la déesse du lieu. C'était un jeune homme assurément, mais on n'aurait pu dire son

âge, tant il paraissait déjà flétri par la vie; son pâle visage était couturé de rides, et il semblait traîner après lui la chaîne de quelque incurable fatalité, et que ce fût la cause de cette ombre de servage qu'il traînait après lui. Il s'était approché du savant avec une politesse respectueuse, en s'inclinant, et Mathusalem Cox le regardait, se demandant s'il ne l'avait point déjà vu ailleurs.

Tandis qu'ils cheminaient, la lumière du jour reprenait sa magie; les temples redevenaient transparents; un air subtil dilatait la poitrine du docteur; et il se rappela certains jours de sa jeunesse où, comme maintenant, il avait goûté la joie extasiée d'une vie plus haute. Des formes éblouissantes comme des mirages se posaient par moment sur le chemin; il tendait la main pour les toucher; mais elles s'évanouissaient dans l'air aussitôt. Au contraire, son compagnon s'arrêtait devant elles, leur souriait, et au mouvement de ses lèvres il était visible qu'il leur parlait. A la fin, ils arrivèrent dans un temple auprès duquel tous les autres n'étaient qu'une réalité grossière; celui-ci était bâti dans une substance immatérielle; les portes avaient l'éclat de l'illusion, et les voûtes étaient pareilles à l'aurore. Là, parmi les musiques, belle comme le matin, la Poésie reposait sous un trône de nuées. Et un bord de sa robe seulement traînait à terre.

— Qui es-tu? demanda-t-elle à Mathusalem Cox.

— Je suis un voyageur qui vient des confins de la terre; j'ai tout appris; mon cerveau est comme un creuset où j'ai dissous toutes les connaissances humaines. Tu es belle; prends-moi pour ton époux.

— Que me donneras-tu en échange?

— Ce que je sais.

— Ce n'est point assez.

— Parle.

— Donne-moi ton âme.

A ces mots, un trouble affreux s'empara du savant.

— Mon âme, dit-il avec effort; je ne l'ai plus.

— Passe ton chemin alors, lui répondit la Poésie; il n'y a rien de commun entre toi et moi.

Un sanglot partit à ses côtés; il voulut voir, mais à peine eut-il détourné les yeux qu'il lui sembla rouler à travers un précipice sans fond, et d'horribles ténèbres couvrirent ses paupières.

Quand il les rouvrit, il était assis sur le chemin entre deux de ses gens qui tamponnaient d'eau fraîche ses tempes; ils lui racontèrent qu'ils l'avaient vu revenir de son excursion comme un homme ivre et que tout-à-

coup il s'était affaissé sur lui-même ; alors ils l'avaient assis et l'avaient soigné.

A quelques jours de là, il vit apparaître devant lui un jardin merveilleux ; des eaux vives couraient au travers des gazons, répandant une fraîcheur délicieuse ; ailleurs, elles jaillissaient des vasques, montaient en bruines et, dans l'air, dessinaient des architectures vaporeuses. Aux arbres pendaient des fruits magnifiques, les uns vermeils comme les rayons du soleil, les autres rouges comme le sang, et sur ces beaux fruits des pavillons de feuilles étendaient un vert lumineux, où l'on voyait courir les sèves. Des fleurs jonchaient le sol, pressées comme la poussière d'astres qui diamante le firmament, et chacune changeait constamment de couleur, selon la lumière qui l'éclairait. Cette lumière elle-même était tantôt brillante comme l'or et l'argent, tantôt voilée de brumes qui passaient par toutes les gammes du prisme ; d'autres fois, elle s'incendiait de flamboyements d'aurore, de pourpres ou s'amollissait. Au milieu des paysages, dans la pâleur des clartés lunaires, des palais étageaient leurs ordonnances somptueuses ; le marbre et le porphyre avaient servi à les construire ; ils étaient ouvrés comme des chasses, ciselés comme des bijoux, guilochés comme des chapes, et le long de leurs escaliers se déroulaient, comme un fleuve de velours et de satin, des cortèges de femmes.

Mathusalem Cox entra dans le jardin, s'étonnant de voir que, comme dans le royaume de la Poésie, les choses étaient moins belles, à mesure qu'il s'en rapprochait. Ce qui lui avait apparu sous la forme de palais et de marbres, se réduisait aux proportions de mesquines habitations. Il voulut toucher aux merveilleux fruits que portaient les arbres ; mais ces fruits eux-mêmes avaient perdu leur beauté.

— Dans quel pays de sortilèges suis-je donc ? se dit-il.

Et une voix répondit :

— Tu es dans le royaume de l'Art.

Il se retourna et vit le même jeune homme qui l'avait conduit vers la Poésie. Il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise ; mais le mystérieux inconnu mit un doigt sur ses lèvres. Et il était triste comme la première fois.

— Si je suis dans le royaume de l'Art, mène-moi à celle qui en est la reine, fit Mathusalem Cox.

L'inconnu exauça son vœu. A mesure qu'ils marchaient, le savant observa que l'air se repeuplait d'enchantements, et que les tristes habitations redevenaient de fastueux palais. La même joie pure qu'il avait ressentie en gravissant la montagne, lui donnait la sensation des plus

doux moments de la vie. Ils franchirent plusieurs enceintes et tout à coup se trouvèrent dans une assemblée de personnages imposants dont les yeux profonds ressemblaient à des soleils. Autour d'eux, il n'y avait ni murailles ni lambris ; ils se tenaient dans l'espace et la lumière seule les environnait ; mais cette lumière n'était pas celle du ciel ; ce n'était pas l'avare clarté du jour naturel : les hommes qui étaient là contemplaient face à face la lumière qu'ils avaient dans l'âme.

Assis au milieu de l'aréopage, l'Art occupait un trône éblouissant : les quatre règnes de la nature avaient fourni pour ce trône leurs éléments les plus rares ; il était constellé d'étoiles, il plongeait dans les écumes marines et les chimères monstrueuses qui l'ornaient, étaient faites du sang des êtres vivants.

— Qui es-tu ? demanda la déesse.

— Je suis le cerveau qui pense et résout les problèmes. Je suis l'antiquité, le moyen-âge, la chaîne des temps dans un seul homme. Je suis la science. Prends-moi pour époux.

— Que me donneras-tu en échange ?

— Ce que tu voudras.

— Donne-moi ton âme.

— Je ne l'ai plus.

— Imposteur ! Tu n'es donc pas si tu as perdu ton âme ! Sors d'ici, je ne te connais pas.

Et, comme dans le temple de la Poésie, il entendit un sanglot. Il se retourna et ses yeux tout à coup se remplirent de ténèbres. Quand il les rouvrit, des gens le soignaient sur le bord du chemin.

— Eh bien ! se dit Mathusalem Cox, s'il m'est défendu de toucher à l'Art et à la Poésie, rien ne peut m'empêcher d'aimer. Je veux connaître à mon tour l'ivresse des serments, la douceur profonde des baisers, la joie de posséder une créature humaine ; les yeux d'une femme seront ma fontaine de Jouvence ; j'abdiquerai dans ses bras ma liberté et ma puissance.

Et un matin, comme l'aurore se levait dans le ciel, il vit scintiller sous les rosées une campagne adorable. Partout où s'étendaient ses yeux, ce n'étaient que touffes de roses, et ces roses embaumaient le matin. Des eaux courantes baignaient par endroits la longue chevelure des *vergissmeinnicht*. L'air était plein de prismes où miroitait l'aube, et dans les corolles, chaque goutte de rosée se transformait en perle. A peine avait-on mis le pied dans cette campagne enchantée, qu'on oubliait les soucis de l'existence ; une fraîcheur profonde descendait dans les veines, et l'on

marchait par des sentiers colorés de rose, dans la musique et les parfums. Mathusalem Cox remarqua que deux colombes voletaient devant lui, comme pour lui marquer le chemin, et ces deux colombes étaient unies entre elles par une guirlande de fleurs qu'elles tenaient dans leur bec; il les suivit. Les arbustes jetaient sur ses pas une neige odorante; la brise lui semait au visage des étamines de fleurs; de la terre s'élevaient des arômes troublants; et il voyait la sève monter au cœur des arbres, les branches s'enlacer comme des bras, les paquerettes se chercher sous l'herbe; les racines remuaient sous ses pieds comme des torses lascifs, et des attouchements invisibles faisaient pâmer les roses. L'air était rempli de bouches qui se posaient sur les choses, de caresses qui cherchaient l'amour, de baisers qui flottaient, et des vols de papillons errants comme le désir, mettaient dans la lueur du matin un long frémissement d'or et de nacre. Une rose pourprée se balançait tout à coup sur sa tige et s'inclina jusqu'aux pieds du savant; celui-ci abaissa la main et coupa la tige; aussitôt, le radieux matin se changea en crépuscule effroyable; à la place de cette campagne fleurie, des montagnes sortirent de terre, rocheuses, brûlées par la foudre, hérissées de pics déchiquetés, et de toutes parts s'ouvraient des précipices. La rose que Cox portait dans ses mains devint quelque chose de monstrueux et de sanglant, qui avait la forme d'un cœur. Plein d'horreur, il s'écria :

— Où suis-je?

Et la voix du jeune homme à la face pâle, de celui qu'il était prédestiné à revoir à chacune des étapes de son voyage, lui répondit :

— Tu es dans le royaume de l'Amour.

Il avait posé son doigt sur sa bouche et ses yeux le regardaient avec une tristesse sombre; il ressemblait au remords, à la douleur, au passé; il avait la sévérité du juge et la bonté de l'archange; son doigt traçait devant tous deux le chemin et ce doigt brillait dans la nuit comme le doigt de la conscience.

Ils marchèrent longtemps; tantôt ils montaient des pentes qui ne semblaient jamais devoir finir; tantôt ils côtoyaient de béants ravins; le ciel au-dessus d'eux était d'un bleu noir pire que la nuit, car derrière la nuit il y a l'aurore, et ce morne ciel avait l'immobile couleur de l'éternité. Des profondeurs montaient des lamentations et le vent était rempli de hurlements; un spasme d'agonie semblait tordre convulsivement les montagnes; le ciel et la terre étaient pareils à des supplicés. Et tout à coup, au milieu de la confusion du chaos, ils virent une

femme belle comme le soleil et les étoiles; son visage avait la fraîcheur tiède des printemps et sa poitrine la rigidité marmoréenne des hivers; au fond de ses yeux luisait la réverbération des paradis et ses dents étaient aiguës comme les crocs auxquels, dans les boucheries, pendent les bêtes éventrées; elle était la tendresse et la haine; et cette belle des belles se tenait accroupie sur un trône composé d'ossements humains dont les assises étaient l'univers entier.

— Qui es-tu? demanda la déesse, toi qui oses pénétrer jusqu'à moi?

— Je suis celui qui veut aimer. Prends-moi pour ton époux.

— Que me donneras-tu en retour?

— Tout.

— Ce n'est pas assez. Donne-moi ton âme.

Et, pour la troisième fois, le maudit cria :

— Je l'ai perdue.

Sa langue était sèche; un feu terrible lui brûlait les yeux; il tremblait d'impuissance et de colère.

— Sors d'ici, s'écria la déesse. Qu'oses-tu parler d'amour, toi qui n'as pas même une âme à me donner?

L'air fut déchiré par un sanglot; un grand vent balaya la surface de la terre, et Cox se sentit précipité à travers l'espace.

Quand il revint à lui, un homme, jeune encore, les traits couverts d'une pâleur mortelle, tenait ses mains dans les siennes. Des médecins, des savants penchés sur son chevet, étudiaient les progrès de la convalescence; et d'autres médecins et d'autres savants, tassés dans les antichambres, attendaient de minute en minute les nouvelles qu'on leur transmettait de la chambre du malade. Toute l'Europe sut en moins de deux jours qu'un des cerveaux les plus vastes du temps avait failli se fermer pour jamais. Vainement, on interrogea le grand homme sur ce qui lui était arrivé; il ne put rien dire; peut-être ne le voulut-il pas; la science, déroutée, se contenta d'inscrire un nouveau cas de congestion cérébrale.

L'inconnu n'avait pas quitté le malade.

— Qui donc êtes-vous? lui demanda Mathusalem Cox, lorsqu'il put enfin se rendre compte des choses qui l'entouraient.

— Je suis un ami fidèle qui ne vous quittera jamais, si vous voulez lui permettre de passer auprès de vous la parcelle d'éternité qu'il vous est donné de vivre sur cette terre.

— Soyez donc chez moi comme un autre moi-même, répondit le savant.

Mathusalem Cox put reprendre bientôt ses études, mais l'heure des défaillances avait sonné pour lui. A force de savoir, il en était arrivé à ce degré de sagesse où l'on s'aperçoit que toute la science du monde ne vaut pas le divin bienfait de l'ignorance et il se mit à nier la science. Petit à petit, il prit en horreur ses livres, ses instruments, sa chambre de travail, il se prit en horreur lui-même ; l'idée de demeurer en tête-à-tête avec sa pensée lui semblait le plus effroyable des ennuis ; on le voyait alors fuir sa maison et rechercher la compagnie des hommes. C'est qu'il portait partout avec lui le vide et le néant ; c'est qu'il avait faim et soif de se retrouver dans les autres ; c'est qu'il se sentait mort à tout ce qui était tendresse, sensibilité, enthousiasme et foi. Une rage sourde le dévorait ; il enviait les pauvres ; il enviait ceux qui souffrent ; il eût voulu payer de sa vie le droit de souffrir comme eux. Pendant des heures il suivait à travers la cité les vieillards et les infirmes ; des lambeaux d'âme, au moins, passaient à travers leurs haillons ; ces gens avaient aimé, espéré, cru en quelque chose ; ils avaient des enfants, ils laisseraient après eux un témoignage de leur passage en cette vie. Mais lui !

Il n'eut bientôt plus qu'une pensée : retrouver son âme. Il recommença à voyager, il devint l'homme des foules ; son œil scrutait les visages et fouillait les poitrines. Il visita les bibliothèques, les musées, tous les lieux où il avait chance de rencontrer des âmes. Partout il s'informait ; il semait l'or pour recueillir des renseignements ; il promettait un million à celui qui le mettrait sur la trace de son âme. Cet homme de quarante ans à peine, semblait en avoir cent à présent, tant il était courbé, blanchi, affaîssi sur ses jambes, tant il semblait proche du tombeau, tant la mort qu'il portait en lui, dans le vide de sa poitrine, lui sortait de la bouche et des yeux.

La foule, qui le voyait passer, ne comprenant rien à son infortune, le prenait pour un fou et haussait les épaules.

— Maître, lui disait parfois son ami, le pâle inconnu, pourquoi chercher au loin, pourquoi creuser d'inutiles sillons dans la multitude, pourquoi labourer ce vaste champ plein de ténèbres qui s'appelle le monde ? L'âme que vous cherchez est petit-être autour de vous ; peut-être respire-t-elle l'air que vous respirez ? Qui sait si le lien qui vous attachait l'un à l'autre est si bien rompu qu'elle ne s'y raccroche encore par une fibre ? L'homme va souvent chercher bien loin ce qu'il a sous la main ; la vie contient ses paradis ; la réalité est faite de rêves. A quoi bon pousser au large son navire quand on peut appareiller en pantoufles aux Hespérides

révées? Maître, cette âme vagabonde met peut-être une clarté sur le jour que boivent vos yeux, un murmure dans les bruits qui frappent votre oreille! du fond de l'ombre, elle vous tend peut-être les bras.

A mesure qu'il parlait, une sorte de transfiguration s'opérait en lui; sa figure s'illuminait, un frémissement passait sur ses lèvres : ses mains se tendaient, remplies de vagues caresses.

Mais Mathusalem Cox hochait la tête et répondait :

— Non. Elle est quelque part, mais je ne sais où.

Les yeux de l'inconnu s'emplissaient alors d'une tristesse profonde; il penchait les yeux sur sa poitrine et tordait ses mains l'une dans l'autre.

Un jour qu'ils traversaient ensemble une rue, ils virent des gendarmes qui entraînaient un malheureux.

— O maître, dit le fidèle compagnon; suivons cet homme. Dieu sait si le crime pour lequel il va être puni n'est pas de ceux qui se peuvent racheter.

Ils marchèrent avec la foule et bientôt ils pénétrèrent dans le temple de la justice.

L'homme avait volé un pain.

— Il neigeait, dit-il, la chambre était sans feu. Nous n'avions, à nous six, ma femme et mes quatre enfants, qu'une couverture de laine si usée qu'elle aurait pu servir à peine à la niche d'un chien. Depuis deux jours, nous n'avions mangé. Alors, j'ai vu s'étaler à la vitrine d'un boulanger de beaux pains dorés; j'ai pensé à mes quatre enfants, à ma femme, à ma chambre sans feu; j'ai cassé une vitre et je me suis enfui, un pain dans mes mains.

— Deux mois de prison, prononça le juge.

Alors la voix amie parla ainsi à Mathusalem Cox :

— O maître, quatre enfants! Une femme! Un homme qui vole un pain! Va à cet homme et remplis d'or ses mains; ses deux mois de captivité seront les deux plus beaux de sa vie.

— Je n'y pensais pas; tu as raison.

Et l'homme se jeta aux pieds du savant, baisa ses genoux, frappa sa tête contre terre, en signe de reconnaissance.

Un autre jour, ils virent dans la neige, au coin d'une porte, deux petits êtres blottis l'un contre l'autre.

— Regarde, maître, dit l'inconnu : ils ont perdu leur mère; ils sont seuls au monde; toi qui n'es le père de personne, deviens celui du genre humain.

Les enfants furent recueillis et reçurent une rente.

— Tu penses, tu aimes, tu souffres pour moi, disait le savant à son ami. Je ne suis que l'instrument de tes bonnes actions; mais je sens à la joie que j'en éprouve que mon âme aurait été capable de les concevoir, si j'avais su la garder.

— Ton âme! ah! malheureux!

L'ami n'en dit pas plus; il s'emblait qu'une main inexorable sortit de l'ombre, chaque fois qu'il était entre eux question de ce sujet, et posât un sceau sur ses lèvres.

Combien de temps Mathusalem Cox chercha-t-il son âme? Dix ans, quinze ans peut-être, car le temps n'a pas de limite pour ceux qui ne le regardent pas marcher à l'horloge intérieure. L'ami constant avait continué à veiller sur lui comme au premier jour; il le voyait à présent décliner, en proie aux sombres mélancolies de la nuit prochaine. Désespérant de trouver jamais son âme, Cox aspirait au néant.

Un soir qu'il était seul dans sa chambre aux hautes fenêtres, songeant à l'erreur de sa vie, il crut reconnaître en lui les approches de la mort. Des frissons mortels secouaient ses os sous ce qui lui restait de chair et des commencements de râles passaient sur ses lèvres.

— Enfin, se dit-il, l'heure est arrivée; je vais rendre aux vers de la terre ce squelette immonde; je vais rentrer dans la circulation de la vie; mes yeux vont se dessiller à l'aurore du jour qui ne finit pas!

Il se leva, ouvrit toute grande les fenêtres et, enflant sa voix, il cria dans le vent et dans l'espace :

— A moi, mon âme! Je te commande de rentrer au logis : assez longtemps nous avons vécu, séparés l'un de l'autre; un moribond te rappelle à lui, pour te faire libre à jamais. Désormais affranchie des chaînes qui te retenaient à moi, tu vogueras dans l'infini, tu nageras dans les splendeurs, tu baigneras dans le sein de Dieu.; les urnes de l'éternelle vérité, tu les approcheras de si près, qu'il te semblera faire partie toi-même de l'éternelle vérité. O âme! tu participeras de l'omniâme, à travers l'éblouissement des paradis.

Une voix répondit derrière lui :

— Maître, souviens-toi du jeune homme pâle qui te conduisit vers la Poésie.

Et Mathusalem Cox reconnut son compagnon fidèle et répondit :

— Je me souviens.

— Maître, souviens-toi du jeune homme pâle qui te conduisit vers l'Art.

— Je me souviens.

— Maître, souviens-toi du jeune homme pâle qui te conduisit vers l'Amour.

— Je me souviens.

Le compagnon s'agenouilla devant Mathusalem Cox et lui prit les mains.

— Maître, dit-il, regarde-moi bien : l'œil des mourants voit clair dans les choses qui ne sont que ténèbres pour l'œil des vivants ; des clartés plus grandes se mêlent à la minute suprême où s'entrebaille la porte des tombeaux. Je suis à tes pieds, maître, regarde-moi.

Il sembla tout à coup à Mathusalem Cox qu'un éclair venait de déchirer la nuit.

A demi-dressé, effaré, haletant, ébloui, il tendit les mains et s'écria :

— Qui donc es-tu ?

— Je suis celui qui t'a conduit par la vie à la poésie, à l'art, à l'amour, je suis celui qui t'avait quitté et que tu as retrouvé quand tu as eu besoin de lui...

Comme un chêne déraciné emplit ses branchages d'aurore, une lumière passa sur le front du savant.

— Approche-toi de moi, dit-il, plus près, mes yeux te reconnaissent enfin ; tu es mon âme. Insensé que j'étais !

Et l'âme reprit :

— Écoute ce que j'ai à te dire tant qu'il en est temps encore. J'ai aimé, j'ai souffert, j'ai vu le bien et le mal, j'ai sondé la vie, j'ai fouillé l'humanité ; je te reviens pur ; aucune souillure n'a taché ma blancheur originelle, j'aurais pu être grand par le génie ; j'ai préféré être grand par la charité. Depuis le jour où l'amour te répudia, j'ai répudié moi-même la liberté ; depuis ce jour, je n'ai cessé de veiller sur toi, d'être partout avec toi ; je me suis fait ton esclave et ta chose. A force d'être près de toi, j'espérais que tu me reconnaîtrais un jour. Hélas ! Dieu ne t'avait pas donné la faculté de tourner ton œil au dedans de toi....

Il y eut un silence. Le moribond souriait.

— C'est toi, dit-il, qui étais là quand je donnai l'or à ce voleur d'un pain ; c'est toi qui sauvas par ma main les deux pauvres enfants : c'est toi qui répandis partout la vie, le salut, les bienfaits. Je te bénis.

Puis sa voix s'éteignit; il fit encore un mouvement pour attirer son âme à lui, et il murmura :

— Nous allons rentrer ensemble dans la vie éternelle : pardonne-moi.

Alors il lui sembla que des portes d'or et de diamant tournaient sur leurs gonds devant lui et qu'il en sortait une clarté pareille à celle de Dieu même; insensiblement, il vit se changer son âme en un archange étincelant, et l'archange, posant ses doigts sur ses paupières, les ferma l'une après l'autre.

CAMILLE LEMONNIER.

LES
HAUTS-PLATEAUX DE L'ARDENNE

BASTOGNE & SAINT-HUBERT

Pour qui voudrait faire une description de la patrie, ici s'en ouvrirait le dernier chapitre. De même qu'on trouve, au terme de la vie, l'isolement, la vieillesse & la tombe, il ne resterait qu'à en décrire la partie la plus déserte et la plus désolée. La plus antique aussi, car c'est elle qui la première émergea des eaux aux époques lointaines des formations géologiques. Pareille à une aïeule, elle domine de ses cimes vénérables & dénudées les régions plus jeunes, florissantes & heureuses, de la moyenne & de la basse Belgique, s'étalant à ses pieds, et, d'une pente molle & prolongée, allant mourir au rivage de la mer du Nord.

Qu'il soit permis à l'un de ses enfants de reproduire ici la description qu'il a faite, dans une autre circonstance, de ce changeant spectacle (1). Elle a exprimé si profondément, & nous pouvons l'ajouter, si tendrement l'image qu'ont laissée dans son âme ses longues courses sur le sol natal, qu'il n'y pourrait rien changer sans lui enlever quelque chose de sa sincérité. Ce rapide panorama, en même temps qu'il résumera ce livre, montrera mieux la place qu'occupent dans l'ensemble l'Ardenne & ses hauts plateaux.

Pour qui, partant de la Panne au bord de la mer du Nord, irait à travers la patrie, jusqu'à la Baraque Michel dans les hautes fagnes à la frontière de Prusse, la variété serait grande, & charmante pour les yeux comme pour le cœur. Oublions les villes & leurs merveilles pour ne penser qu'à la nature, que l'étranger néglige toujours dans des pays comme le nôtre, & qui demeure le sanctuaire intime où seuls pénètrent les enfants du sol, que seuls ils connaissent, ils aiment, ils admirent.

Peut-être est-ce aussi pour eux seuls que ces sites parlent leur muet langage et dégagent leurs chères émotions.

Quand, le dos tourné à la ligne monotone des côtes de la Flandre, on regarde les flots jaunâtres de la mer du Nord, presque toujours mouvants, presque toujours brumeux, ne changeant de ton qu'avec les caprices du ciel tourmenté qui les surplombe, si ce n'est pas la sérénité & la joie qu'on sent descendre en soi, c'est une rêverie profonde & austère qui semble mieux en rapport avec le drame de la vie. Quand, laissant ce spectacle, qui élève en berçant, on se tourne vers l'intérieur & qu'on pénètre dans la ligne des dunes qui ourlent le rivage, le cœur s'apaise, mais reste ému devant l'horizon plus restreint des ondulations sablonneuses qui se succèdent, tantôt couvertes d'herbes dures & frissonnantes, tantôt nues, d'un jaune pâle & argenté, donnant à qui s'enfonce entre leurs plis l'impression du désert.

Et lorsque, remontant sur leurs dernières croupes, on aperçoit tout à coup la campagne flamande, plate & indéfinie, se perdant loin, bien loin, dans un brouillard violacé, avec ses premiers plans de pâturages, ses rangées d'arbres parfois si nombreuses qu'elles donnent l'illusion d'une forêt, étalant la gamme des verts dans des tons si intenses qu'il semble qu'une ondée vient de les aviver en les lavant; lorsque les toits rouges sur les blanches maisons rustiques piquent ce plantureux tapis & le relèvent, comme des nœuds sur une robe; que les clochers des villages se montrent pareils à des phares dans cet espace sans bornes, on se demande quel est le plus puissant pour toucher notre âme, de cet océan de verdure tranquille & reposé, ou de cet océan toujours mobile dont on entend derrière soi la clameur.

L'Escaut aussi, là où la marée se fait encore sentir & où les bâtiments de mer labourent ses flots, séduit, non par la variété des aspects, mais par la grandeur de ses rives basses & gazonnées, ne laissant voir des arbres que la cime, des maisons que les toits. Ici encore tout s'unit pour former une harmonie mélancolique. La bande limoneuse des eaux s'allonge comme un serpent sur la surface uniforme & verte des polders. Les bestiaux blancs tachés de noir, marbrant les prés comme les voiliers marbrent le fleuve, semblent eux-mêmes rendus pensifs par la calme monotonie du spectacle.

Si alors on pénètre dans le pays, on arrive bientôt à la région des gros villages où la propreté des Flandres éclaire le paysage par la blancheur laiteuse des habitations. De chacune de ces agglomérations, comme du moyeu d'une roue énorme, rayonnent les chemins plats des campagnes. Ils se déroulent en rubans à travers les cultures fertiles, bordées d'aulnes, laissant voir çà & là une terre grasse & foncée. Partout apparaissent, entre le feuillage, des maisons basses que le groupe principal semble avoir égrenée. L'esprit se repose dans une sensation profonde d'abondance tranquille & sûre d'elle-même.

Pour qui cherche dans la nature une impression plus pénétrante encore de paix poétique, c'est dans la Campine qu'il faut aller. là où la zone des plaines

vient se perdre en déserts de sable, sur lesquels les plantis de sapins plaquent leurs grandes taches sombres. La bruyère s'étale en nappes roses & odorantes au milieu desquelles s'endort çà & là un marais. Les routes tracées au hasard dans le terrain stérile développent au loin leurs sinuosités paresseuses. Les maisons sont pauvres & rares. L'isolement pèse sur le paysage silencieux.

La plaine flamande prend fin. Nous voici en Brabant. Le sol se relève comme si une force souterraine le gonflait. Les premières collines restreignent l'horizon. Dans leurs flancs sont découpés les premiers chemins creux, aux berges abruptes & ombragées, aux ornières profondes. Les crêtes se chargent de bois où poussent en haute futaie les hêtres.

Mais quand on avance sur les ondulations qui s'allongent, la grande culture de la Hesbaye se montre avec ses vastes surfaces sans arbres. Le paysage se ternit, & sa nudité amortit toute sensation. L'ennui va venir. Tout à coup le plateau se déprime, des plis s'y forment, se creusent en vallons; la roche perce les versants; des filets d'eau s'en détachent; des prés les bordent; les ombrages reparaissent & accompagnent au loin les ruisseaux qui, sans cesse augmentant, se gonflent en rivières rapides & murmurantes. C'est la descente vers la Meuse, vers le pays de Namur-et de Liège.

Qu'elle est belle la vallée profonde où le fleuve roule, entre les superbes murailles de ses roches blanchâtres, des ondes qui ne perdent leur limpidité qu'après les orages! L'âme n'est plus à la rêverie devant ce tableau pittoresque et vivant; vaillante, elle s'élève vers les émotions héroïques.

Si, quittant ces bords qu'on ne peut voir sans souhaiter, ne fut-ce qu'une heure, y passer sa vie, on remonte sur l'autre versant par une de ces routes qui traversent des champs où la terre devient à chaque étape plus sèche & plus pierreuse, on est bientôt frappé de l'étendue de l'horizon. Il s'étage en lignes indéfinies de collines rangées en amphithéâtre & que l'éloignement rend de plus en plus brumeuses. L'ensemble du paysage a l'apparence sévère & désolée d'une région déserte & pauvre; mais il est grand dans sa tristesse muette & tragique. C'est l'Ardenne, & jamais cœur viril ne l'a contemplée pour la première fois sans se sentir ému.

Flots, plaines, bruyères, collines, rochers, de tout ce qu'offre aux yeux la terre natale, c'est elle qui éveille le plus profondément ces sensations rêveuses et passionnées qui sont la haute vie de notre humanité. Et c'est à l'automne, quand le feuillage se rouille durant les nuits devenues plus froides, que cette impression poignante & douce pénètre le voyageur dans toute son âcre intensité. Il est la saison de l'Ardenne, comme l'été est celle du bord de la mer, comme le printemps est celle de la Campine, du Brabant & des Flandres.

Quand on prend pour base & pour point de départ la ligne presque droite que forme la Meuse entre Namur et Liège, avec Huy juste au centre, cette lente ascension mène peu à peu jusqu'aux parties les plus élevées de notre pays. Avec une logique apparente, elles sont marquées par trois lignes de parcours, légères-

ment ondulantes, parallèles à elles-mêmes & au tronçon de la Meuse que nous venons d'indiquer, coupant diagonalement le Luxembourg. Toutes trois présentent les mêmes caractères, ceux d'une chaîne de collines, vue de loin, se découpant à l'horizon en sommets arrondis s'élevant de distance en distance, séparés entre eux par des cols descendant en longues dépressions, se terminant brusquement par la crevasse d'une vallée escarpée & profonde. Ce n'est pas à nos frontières que chacun de ces cordons commence ou finit : au sud-ouest ils se prolongent en France, au nord-est en Prusse ou dans le Grand-Duché.

Celui qu'on rencontre le premier en arrivant de la Meuse est le plus élevé des trois. Partant de La Capelle, en France, il passe au sud de Fumay, sur la Meuse, & atteint notre frontière au plateau de la Croix-Scaille, descend sur la Lesse à Daverdisse, remonte à Saint-Hubert, s'incline sur Laroche où il touche l'Ourthe, se relève pour atteindre la Baraque de Fraiture, coupe l'Amblève à Stavelot, puis quittant notre sol, va former les hautes fagnes à Botranche, tout près de la Baraque Michel, non loin de Malmédy. La moyenne de ses sommets est de 568 mètres ; le plus haut, la Baraque Michel en a 674. La moyenne des dépressions entre les points culminants est de 274 mètres ; à Laroche il n'y en a que 211. Sur les cimes & le long des versants qui s'inclinent vers la moyenne Belgique, se déroule une longue ceinture de forêts, que rompent par intervalle des plateaux arides.

A cinq lieues environ derrière cette première série de hauteurs, il en surgit une deuxième, d'élévation à peu près égale, entrant en Belgique au sud de Bouillon, mouillée par la Semois à Chiny, passant près de Neufchâteau, allant de là sur Bastogne & nous quittant non loin d'Houffalize, à Hachiville, en formant le col où devait passer le canal abandonné destiné à relier la Moselle à la Meuse. Son point culminant, aux environs de Bastogne, a 548 mètres. Ici également des bois presque continus accompagnent la ligne de faite, mais en arrière, formant à l'Ardenne une nouvelle guirlande de verdure et de solitude ombragée.

La troisième & dernière crête est la plus basse. A son tour, elle se profile à cinq lieues plus loin en moyenne. Elle coupe l'extrémité de notre Luxembourg, y pénétrant entre Longwy & Virton, passant un peu à gauche d'Arlon où elle dresse son point culminant au Hirzberg, à 464 mètres, & allant de là dans le Grand-Duché, à Redange, puis à Vianden. Une troisième ligne de forêts en décore les versants au nord. Ceux du sud mènent à une région de plaines qui terminent l'Ardenne & lui font une marge analogue à celle qui, sous le nom de Famenne, la limite vers les pays de Namur et de Liège. Des deux côtés, les grands bois cessent, les campagnes perdent leur aspect sévère, la culture apparaît plus fertile & la vie plus douce.

Qu'on se figure maintenant la masse prise entre ces limites. C'est, a dit pittoresquement M. Houzeau, un lourd bourrelet, hérissé de créneaux par lesquels passent les rivières & dont la croupe surgit entre deux régions de plaines.

La première & la dernière arête, embrassant entre elles un espace de dix lieues, forment ses murailles extrêmes, enfermant, au centre, l'arête moyenne. Pendant environ deux lieues, de chaque côté, ce massif s'abaisse. Il y a donc là un énorme ourlet d'environ quatorze lieues de large, traversant en sautoir la pointe sud-est de notre pays, comprenant les deux tiers de notre Luxembourg et écorçant légèrement la province de Liège. C'est l'Ardenne.

Et dans cette Ardenne ainsi limitée, sauvage & pauvre, il est une région plus pauvre et plus sauvage encore : c'est celle de la crête isolée entre les deux autres, celle où repose, au milieu de ses plateaux presque déserts, la petite ville de Bastogne, celle qui se prolonge à travers les forêts jusque Saint-Hubert, celle que nous allons décrire, celle qui, dans cette chère patrie où nous a suivi le lecteur, représente le degré suprême sur l'échelle qui va des terres les plus fertiles aux terres les plus infécondes, des points les plus près du niveau de la mer à ceux qui montent le plus haut dans l'atmosphère.

Ce n'est pas le touriste amoureux des sites enchanteurs, de la verdure luxuriante & des eaux vives qui doit songer à parcourir cette contrée. Elle n'offre rien qui soit doux & joyeux. Mais ses grands paysages muets & souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères & tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes & la nature, quand avec amertume & inquiétude on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides & frissonnantes, ces habitations pauvres & rares, ces bois rabougris & silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée & reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides, retenant les gelées blanches jusqu'en juin & les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, & la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes.

Que celui qui voudra se procurer ces sensations viriles & apprendre ce que peut, pour retremper nos forces morales, le contact prolongé avec une nature inclemente, prenne son point de départ à Hastière sur la Meuse, en amont de Dinant. L'aspect tragique de la vallée prépare aux sensations plus pénétrantes encore que va donner le voyage le long des crêtes qui dentèlent l'Ardenne. Que le voyageur ne se préoccupe pas du temps : un ciel où roulent les nuages que le vent du sud-ouest amène de l'Atlantique ajoutera un accord de plus au concert pathétique de la contrée & la montrera sous l'aspect qui lui est le plus ordinaire. Qu'il remonte alors à Beauraing par Mesnil-Saint-Blaise, de là à Paliseul par le bois de Saint-Romagne, Gembes-en-Ardenne & Porcheresse-en-Ardenne ; puis à Saint-Hubert par Libin & le Val de Poix ; ensuite à Bastogne par le bois de Freyr, Tillet-en-Ardenne, Amberloup & Flamierge ; à Houffalize par Noville-

en-Ardenne; à Viel-Salm par la forêt de Saint-Jean et la Baraque de Fraiture; à Malmédy par Ligneuville; enfin à Limbourg par Xhoffrais, la Baraque Michel, l'Hertogenvald et la Gileppe.

Dans ce parcours d'environ quarante-cinq lieues, où l'on trouve constamment à l'étape l'auberge ardennaise, primitive, peu chère, souvent fortement odorante, on traverse la Lesse en passant près de Villance, la Lomme supérieure au Val de Poix, la source d'un des deux bras de l'Ourthe à Amberloup, enfin la Salm. En dehors de cela, pas de cours d'eau importants, sauf, au départ, la Meuse à Hastière, et à l'arrivée la Vesdre à Limbourg. On chemine, en effet, constamment sur la partie la plus élevée du pays, non pas là où les rivières coulent déjà gonflées, mais où elles commencent, faibles comme volume, mais d'un cours plus rapide & plus accidenté. De la saillie qui forme le massif de l'Ardenne descendant, encore à l'état de ruisseaux, vers le nord, les deux Ourthes et l'Amblève; vers l'ouest, la Semois, la Lesse & la Lomme; toutes elles vont grossir la Meuse; vers l'est, la Sûre & la Wilz qui vont rejoindre la Moselle, car, de ce côté, l'Ardenne forme la ligne de partage entre le bassin de la Meuse et celui du Rhin.

Mais décrivons de plus près le paysage tel qu'il se déroule, dans ses grands aspects, pour le voyageur qui suit l'itinéraire que nous avons jalonné tantôt. Il est absolument différent de celui que connaît le touriste ne suivant que les vallées, selon la coutume. Dans celles-ci tout est verdoyant. Les versants s'arrondissent couverts de taillis courts & épais. Le sentier serpente tantôt sous bois, au pied de la côte, tantôt sur des prairies fertiles, longeant des eaux bruyantes, laissant voir leur lit rocailleux & sans profondeur, transformé parfois en étang par la tenue d'eau d'un moulin à la roue ronflante. Des roches se dressent, hardies & sauvages, mais bientôt reparaisent les nonchalants contours qui bornent la vue & enferment le val dans son calme, son silence et sa verte parure.

Ce n'est là qu'un aspect de l'Ardenne, le plus séduisant sans doute, mais qui trompe sur la véritable nature de la contrée. Les vallées sont toujours une exception dans un pays; seul le plateau en donne le vrai caractère. Ces solitudes charmantes ne sont que des plis du massif, des crevasses qui de loin en loin le découpent & le creusent dans ses deux arêtes extrêmes, des oasis dont les lacets d'émeraude soutachent la grande robe de bure des plaines élevées. Dès qu'on dépasse l'un des bords de ces corbeilles de gazon & de feuillage, elles apparaissent dans leur nudité & leur sévérité, étalant leurs maigres pâtures à travers lesquelles fuient des chemins déserts aux ornières profondes, creusées tantôt dans une sorte de gravier orange, tantôt à vif dans le schiste grisâtre; sur elles tranche l'interminable ruban des chaussées empierrées & blanchâtres, allant droit devant elles, s'élevant, s'abaissant selon les ondulations de la campagne, parfois sans ombre, la roche à fleur du sol empêchant toute végétation, parfois bordées de frênes mal venus, d'érables déformés, de sombres épicéas, ou plus

souvent de sorbiers, éblouissants en septembre sous la chevelure de leurs baies de corail. Devant le piéton, se lèvent, volent & se posent les hochequeues, ou passent rapidement les hirondelles.

Telles sont notamment les routes qui relient les villages dont nous avons déroulé la série. Quand, au départ, on quitte Hastière, quand au terme du voyage on arrive à Limbourg, le pays est encore riant et cultivé. Mais bientôt on franchit des croupes qui, sur une courte distance, font passer d'une altitude de 250 mètres, qui est la plus élevée de la Belgique moyenne, à celle de 300, 350 et 400 mètres qui est celle de l'Ardenne. Sur les accotements comme dans les campagnes, les habitations ne se montrent plus que de loin en loin. Elles sont basses, déprimées, bâties avec les éclats de la pierre foncée arrachée au sol voisin, rarement blanchies, malpropres & souffreteuses, bastionnées par les tas d'un fumier noir, ayant presque toutes au-dessus de leur porte la branche desséchée de genêt ou de genévrier, indiquant qu'on vend aux buveurs, dans une salle mal éclairée & boueuse, la bière fade & trouble ou le péquè étendu d'eau. Autour d'elles, l'homme a patiemment conquis sur la bruyère une mince culture dont la bande gagne lentement. Près des hâmeaux se retrouve aussi le cercle des champs cultivés, s'élargissant presque imperceptiblement d'année en année comme une tache d'huile. Au-delà, c'est la zone dénudée des terres vagues, s'étendant en larges croupes sans cesse renouvelées, comme les flots lentement soulevés d'une mer qui s'apaise. La bruyère y pousse drue, avec son odeur de miel, bourdonnante d'insectes en juillet & en août. Sa surface rose est entremêlée des grandes fougères impériales dont les fibres, quand on tranche obliquement la tige, montre l'image confuse d'un aigle à deux têtes. Les digitales, tantôt isolées, tantôt en parterres, y dressent les rameaux de leurs clochettes pourpres. Sur les talus le seneçon marie ses étoiles d'un or verdâtre aux pétales roses de l'épilobe ou aux aigrettes de sa graine soyeuse. Ça & là on distingue le dôme d'une fourmilière, agitée, si le soleil brille, par le va-et-vient d'une espèce grande, noire, redoutable. Entre les brindilles des bruyères pousse une herbe grêle que les troupeaux de moutons allemands qui ont maintenant remplacé ceux de taille amoindrie de la race indigène, broutent patiemment, tantôt sous le soleil, plus souvent sous la pluie.

Malgré la paix de ces solitudes, le lapin ne s'y propage guère, le lièvre et le perdreau sont rares, la caille s'y arrête peu : la nourriture manque, si ce n'est pour les grives que le sorbier y retient en multitude & qui, dès les brouillards des derniers jours de septembre, passent haut, en petites bandes, d'un vol hâté, poussant leur cri strident comme la lame d'un canif griffant le fer. Autrefois, le coq de bruyère y abondait. La bécasse y niche dans les taillis marécageux. Près des bois qu'habitent le chevreuil & le cerf, le sol est souvent déchiré et retourné par les défenses du sanglier.

On se trouve sur la partie la plus élevée du pays, et pourtant autour de soi rien n'a l'aspect des montagnes. L'eau coule à fleur de sol, formant ça & là des

marécages auxquels le dialecte du pays a donné le nom de fagnes, molles et palpitantes sous le pied qui s'y risque, comme si l'on marchait sur des panses de vaches, disent les paysans. Tantôt leur couche est à peine sensible, tantôt elle descend jusqu'à trois & quatre mètres & devient un abîme redoutable, absorbant celui qui s'y aventure. Ailleurs, c'est la tourbe, mise à nu, découpée méthodiquement, montrant ses noires tranchées & les amas de ses briquettes sombres.

Ces steppes désolées ne sont pas cependant abandonnées à la nature. Divisés entre les habitants, chacune de leurs fractions, sauf là où des plantations ou des semis de sapins, de plus en plus nombreux, assombrissent le paysage, est soumise, tous les vingt ans, à l'écobuage. L'épais tapis qu'a formé à leur surface la bruyère, est écroûté, retourné, mis en tas, séché au soleil & lentement brûlé sur place. Pendant les quelques jours que dure cette combustion, la terre, régulièrement couverte de petits dômes d'où s'échappent des fumerolles répandant au loin dans le paysage une odeur de tourbe, ressemble au campement d'une horde de nains barbares cuisinant et se chauffant sous des taupinières. Les cendres éparpillées forment un engrais qui permet une maigre récolte de seigle. Immédiatement après, la terre est rendue à sa sauvagerie indépendante. Des graines qu'elle recéléait sortent des genêts qui, pendant trois années, sous leur tapis d'un vert intense, étouffent toute autre végétation. On les rase alors pour servir de litière, & la bruyère reparaît. Seule elle règne, jusqu'à l'expiration du cycle fixé pour l'assolement, épaississant, chaque automne, sa fourrure veloutée.

L'uniformité de ces mélancoliques horizons est rompue par la tache foncée des bois. D'abord ce sont les fuseaux funéraires des genévriers qu'on voit apparaître, et parmi eux quelques bouleaux argentés, maigrelets, retenant de rares feuilles tremblantes à leur ramure légère, mobile & gracieuse que l'habitant transforme en balais. Ça et là se montrent des charmes bas & noueux, des sapins aux aiguilles d'émeraude, des pins silvestres d'un vert bleuâtre. Puis peu à peu s'accusent les hêtres, se développant bientôt en forêt sans taillis, entremêlés de quelques chênes. Sous bois, le sol est glissant, formé d'un amoncellement de feuilles, tapissé de mousses, de lichens & de myrtilles en broussailles alternant avec les fougères. La roche désagrégée & devenue meuble sous l'influence des météores, a permis cette végétation plus noble. Quelques-unes des plus belles forêts de la Belgique reposent là comme dans un sanctuaire. On n'y a pas soumis les coupes au reboisement au cordeau qui enlève tant au pittoresque et peuple les forêts de longues colonnades géométriques. C'est la méthode dite de jardinage qu'on emploie : les arbres mûrs sont abattus & on laisse croître les nouvelles tiges au hasard de leur pousse. Les bois conservent l'imprévu & le charme de leur sauvagerie. Comme on est bien, à l'heure de midi, sous leur ombrage solitaire, pour s'arrêter, déboucler son havre-sac, & faire le repas frugal du piéton ! Comme on est bien pour y dormir, loin du bruit, loin des hommes, avant de commencer l'étape du soir.

Oui, ce pays est fait pour les penseurs, pour ceux qui aiment à se replier sur eux-mêmes, à trouver dans les horizons infinis le symbole de leurs lointains souvenirs, de leurs regrets ou de leurs vagues espérances, et, dans la muette & grave mélancolie de cette région abandonnée, le symbole du vide que laisse derrière elle l'agitation humaine.

Les villes sont rares & toutes modestes comme des villages. Tantôt comme Bouillon & Laroche, elles sont pelotonnées au fond d'une vallée, jetant un vieux pont sur la rivière, dominées par les ruines d'une forteresse féodale. Tantôt comme Neufchâteau, Saint-Hubert & surtout Bastogne, elles sont bâties sur le plateau. Quelques-unes ont été décrites dans d'autres chapitres de ce livre. Bastogne et Saint-Hubert, plus que les autres, réalisent le type de la cité ardennaise, établie sur les hauteurs, bravement ouverte à tous les vents et pouvant contempler autour d'elle, dans sa brutale réalité, le paysage maladié que nous avons essayé de dessiner.

Aussi la partie du pays où elles se trouvent porte-t-elle, dans le langage populaire, le nom d'Ardenne par excellence. Elles en sont le centre & en forment la caractéristique. Ailleurs l'habitant discutera, ergotera : il vous dira, si vous l'interrogez, que vous n'êtes pas encore en Ardenne, ou que vous l'avez déjà dépassée. Il éprouve quelque humiliation à se reconnaître d'une région dont la pauvreté est proverbiale. A Bastogne & à Saint-Hubert, il accepte cette condition, & fort de cette sorte de gueuserie rustique, il s'en vante comme d'une noblesse de race. Et ce n'est pas sans raisons. La population ardennaise, par son caractère & par ses mœurs, justifie cette vérité que c'est là où la vie est la plus dure, sans tomber dans la misère, que les cœurs sont les plus forts. Elle est sobre, laborieuse, économe, désireuse de s'instruire; c'est elle dont les miliciens donnent la proportion la plus forte d'hommes sachant lire et écrire. Ceux de ses enfants qui vont tenter la fortune ailleurs réussissent presque toujours, grâce à une persévérance calme et honnête, trop mélangée peut-être de calcul et qu'on souhaiterait plus haute de pensée; mais la faute en est-elle à eux ou au milieu national lui-même? L'Ardennais est grand, sec, osseux, brun, le visage grave; la femme souvent sans embonpoint, maigre nourricière venue sur cette terre sans sucs. Pour la moyenne de la taille, il n'y a que la province de Namur qui dépasse le Luxembourg. Ceux de ses habitants qui réunissent ces caractères typiques sont, sans doute, les représentants de la race celtique sous la forme qu'elle avait prise dans les Gaules quand César y vint & put dire, après sept années de guerre contre nos ancêtres : *Fortissimi Gallorum sunt Belgæ*. Ils en ont le crâne large et court. Les campagnards, vêtus du sarrau bleu & çachant à demi sous un chapeau bas & noir leur visage sans barbe, y parlent, avec des intonations traînantes, un patois wallon qui dérive de la basse latinité par laquelle la langue indigène fut insensiblement remplacée après la conquête. Il y a ainsi disséminés sur les plateaux et les pentes de l'Ardenne, sur 350,000 hectares, dans une solitude de pionniers, cent vingt-cinq mille habitants, dont

deux tiers de race pure, à raison de vingt-six à peine par kilomètre carré, car si la moyenne pour le Luxembourg entier est de quarante-sept, la population est plus dense dans les marges au nord et au sud du massif. La terre n'y peut nourrir qu'un homme là où en Brabant elle en supporte trente sur son sein robuste et fécond.

Quand, quittant Libin, on descend à Poix, sur le chemin de fer du Grand-Luxembourg, et que, franchissant la Lomme, qui arrive de Bras et coule rapidement sur Mirwart, on s'engage dans une vallée latérale qui remonte vers Saint-Hubert, on peut, durant les premiers kilomètres, si le temps est beau, avoir l'illusion qu'on chemine dans une région clémente. Les feuillages, & les prés ponctués de colchiques d'un lilas tendre, sont pleins de fraîcheur ; l'Eau-Noire, peuplée de truites, longe la route & serpente entre des rives basses. Mais bientôt les arbres s'espacent, la prairie devient marécageuse, au haut des versants apparaissent les premières franges de la bruyère, & quand, au bout de la vallée, tout à coup, au-dessus des toits d'une ancienne abbaye, surgissent imposantes les deux tours et la large façade de la basilique placée sous l'invocation du patron des chasseurs, la nature ardennaise a repris son vêtement monacal.

On arrive, par une route sur les côtés de laquelle s'alignent de hauts peupliers du Canada, et qui s'achève par une montée étroite, sinueuse, fortement parfumée par les relents d'une tannerie voisine, débouchant droit sur le parvis de l'église.

Saint-Hubert est une petite ville à rues entre-croisantes, formées de vieilles maisons, au milieu desquelles détonnent d'absurdes anachronismes d'architecture : un hôtel de ville avec fronton grec et péristyle à colonnes ; une fontaine monumentale renaissance, avec sphinx égyptiens, en l'honneur de Redouté, le peintre de fleurs ; des bâtiments quelconques ajoutés à l'abbaye pour les besoins de l'école de réforme que le gouvernement y a installée ; puis, surtout, la profanation de l'admirable église gothique tertiaire par l'application d'une gigantesque devanture italienne. Des indigènes ont imité un si bel exemple et quelques habitations du style moderne le plus plat déparent à leur tour l'unité de la rustique cité. Harmonie des milieux, charme des œuvres humaines en accord avec les sites, quand donc vous comprendra-t-on ? Quand, dans les écoles, aux fils des paysans, apprendra-t-on que s'il faut reconstruire la maison paternelle, le point de départ doit être l'ancienne demeure du pays, et les matériaux, ceux que fournit le sol natal lui-même ?

L'église, de dimensions colossales pour l'Ardenne, est, dans ses parties gothiques, bâtie en blocs rectangulaires jaunes, gris et roses, formant une mosaïque à demi barbare qui réjouit l'œil. Les lignes capricieuses du chevet, son ravissant cordon concentrique de petits oratoires à trois pignons, au sud un vieux reste de portail empanaché de la végétation des ruines, la crypte ogivale sur ses piliers trapus, sont d'admirables morceaux artistiques. Le vaisseau,

s'élançant sur des colonnes formées de faisceaux prismatiques, est élégant et noble; mais entièrement crépi à la chaux, contaminé par de ridicules décorations de style jésuite, il a un aspect général blanc & clair qui, encore une fois, jure avec la contrée. Il en est de même du monument de saint Hubert, qui, pourtant, dans l'œuvre médiocre de Guillaume Geefs, forme une exception heureuse digne de sa statue de Belliard, mais conçu dans des données modernes disparates avec le milieu.

La ville & les solitudes silvestres d'alentour sont pleines des souvenirs du saint. C'est bien sous leurs ombrages qu'on se figure la chasse légendaire où apparut le cerf mystique portant sur le front, entre les andouillers, l'image du Crucifié. Une ferme isolée, nommée *la Converserie*, est indiquée comme le lieu précis où se réalisa le miracle. Et pourtant tout cela n'est qu'une prolifération de l'imagination populaire. Le pieux héros ne vint à Saint-Hubert que sur le tard, quand il était déjà converti & élevé aux dignités de l'Église. C'est à Tervueren qu'il était né, c'est là qu'il menait la vie dissipée à laquelle mit fin l'apparition qui sans doute eut pour théâtre dans la forêt de Soignes, la belle route, longtemps consacrée, qui la traverse au sortir d'Auderghem, c'est là qu'il célébra sa première messe & fit son noviciat. Et il y revint pour mourir vers l'an 730. Longtemps à Leefdael, sur la Voer qui sort du parc royal, on menait les chiens malades, & l'on célébrait, le 3 novembre, cette messe pittoresque à laquelle assistaient les veneurs, en grand costume de chasse, portant la trompe, dont ils sonnaient à l'élévation, dans l'église même, & qu'accompagnaient de leurs hurlements les meutes qu'ils conduisaient avec eux. Les reliques du saint, transportées dans la ville ardennaise, y attirèrent peu à peu les pèlerins en plus grand nombre. & la renommée des autres localités s'éteignit (2).

Le soir, quand le froid descend de la couronne boisée qui, à une lieue, environne la ville & se prolonge au loin, si l'on est sur la place devant l'église, on entend, derrière les hautes murailles de la maison de réforme, retentir les cris de quatre cents enfants, lâchés & débandés pour la récréation du soir, & le clairon qui, pour eux, marque les heures. Ceux qui travaillaient aux champs rentrent, vêtus d'un costume blanchâtre de prisonnier, sous la surveillance d'un gardien. Dans l'ombre qui descend, les bestiaux reviennent à l'étable, faisant résonner sur le pavé le piétinement sec de leurs pieds fourchus. Les derniers pèlerins sortent silencieusement du porche, murmurant leurs prières pour être délivrés de la rage, non pas seulement de la rage canine, mais, le croirait-on? de la rage d'amour. Des habitants circulent en s'éclairant d'une lanterne. Derrière les petites fenêtres s'allume la clarté rougeâtre des lampes. Une brume grise, venant des plateaux, s'abat sur la ville, glissant partout sa fluidité glaciale. Bientôt tout s'éteint & tout dort.

A deux lieues de Saint-Hubert, de l'autre côté des bois, sur un cap formé par les escarpements de la Lomme, dans une sorte d'impasse à laquelle aboutissent deux routes empierrées sans issue, repose le village de Mirwart. un des

plus pauvres, des plus isolés & des plus primitifs de l'Ardenne. Les toits de chaume moussus, si rares en Belgique depuis les sociétés d'assurances contre le feu, y sont encore nombreux. Les chaumières y sont plantées au hasard, chancelantes & malpropres! Devant le seuil, les amas cubiques d'engrais sont plus noirs, plus juteux, plus odorants qu'ailleurs. Par les jours de pluie, la boue semble sortir du sol. Et cependant, à l'extrémité de cette agglomération, se dresse, au haut d'une pelouse en pente, sur une large assise de pierres, un des plus célèbres & des plus imposants châteaux du pays, dont les origines remontent au x^e siècle, deux fois détruit, deux fois reconstruit, ayant appartenu à Richilde & à Adolphe de la Marck. Le rocher qu'il domine de son grand quadrilatère flanqué de cinq tourelles est contourné par le chemin de fer du Luxembourg; de loin, il se signale, formant le complément admirable d'un paysage romantique. Les voyageurs, entraînés rapidement par la locomotive, l'aperçoivent, interrogent et admirent, Il est ainsi devenu populaire. Mais ceux qui veulent avoir de ce site une impression plus vraie & plus profonde doivent le visiter du côté où la demeure seigneuriale confine au groupe des chaumières lépreuses du village, que, depuis des siècles, les habitants du somptueux manoir n'ont pas dégagées de leur sordide misère.

De Saint-Hubert à Bastogne, la route réalise une des expressions les plus complètes des hauts plateaux ardennais. Elle traverse le bois de Freyr en descendant vers l'une des deux Ourthes qu'elle atteint dans un repli sauvage. Elle la suit vers Amberloup, où les rois carlovingiens avaient une maison de chasse. Près du bois de Chabries, elle tourne à droite vers Flamierge et, montant presque constamment à travers un désert, elle arrive à Bastogne, qu'elle prend en flanc. Nous avons cheminé sur cette route solitaire en septembre, le soir venu, quand des froids précoces glaçaient déjà l'atmosphère et qu'un orage, traversant la contrée de son vol giratoire, faisait descendre sur le plateau les rideaux éblouissants de ses grands éclairs. Jusqu'à l'horizon, tout, par instant, devenait blanc comme si un clair de lune d'une seconde fût tombé du ciel pareil à un coup de vent. Le pays semblait alors un immense cimetière développant sans fin ses lignes mortuaires et s'évanouissant aussitôt dans une ombre profonde, tandis que sourdement se prolongeait la puissante et roulante harmonie du tonnerre lointain. La pluie tombait tantôt lourde et bruyante, tantôt plus légère, comme si les nues noires eussent par intervalle repris haleine. Et nous pensions à Shakespeaere choisissant une bruyère déserte et une nuit d'ouragan pour y égarer le désespoir de son vieux roi Lear et ses imprécations.

Bastogne n'a pas d'environs. Les bois divers qui forment la forêt de Saint-Hubert ne commencent qu'à trois lieues au couchant. Le paysage étrange d'Esch-le-Trou est plus loin encore à l'est. Au nord, rien, au sud, rien, que le steppe ardennais et quelques domaines lentement et péniblement gagnés sur la bruyère : Isle-le-Pré avec ses cultures savantes, Isle-la-Hesse et ses hêtres séculaires. Rollé et son vallon, Recogne surtout, avec ses longues avenues de sapins,

son étang de Fasolle, et, pour l'auteur de ces lignes, le souvenir des jours heureux passés dans l'intimité d'une amitié fidèle.

Quand on arrive à Bastogne par la route de Neufchâteau, on n'aperçoit d'abord que quelques habitations semblant annoncer un hameau. C'est la tête d'une rue, au haut de laquelle on débouche, qui descend le versant, large comme dans une grande ville, raboteuse, bordée des deux côtés d'une ligne irrégulière de maisons, les unes vieillottes, caractéristiques, en bois & torchis, de plus en plus rares, car l'incendie ne les épargne guère, les autres modernes, plates, géométriquement linéaires, sans saillies, sans ornement, dans ce goût froid et ennuyeux qui pendant vingt ans a présidé aux reconstructions en Belgique. Transversalement se détachent de courtes ruelles dévalant sur la campagne. Des rez-de-chaussée sont transformés en boutiques, montrant derrière d'étroites vitrines les étalages composites & démodés réservés aux villes de province.

Vers le bas, cette rue unique, pittoresque, plus rustique que citadine, s'étrangle, & avant de redevenir tout simplement la grande route d'Houffalize, comme elle était tantôt la grande route de Neufchâteau, aboutit à un curieux monument, baroque & vénérable, à l'église.

Elle s'annonce par une tour carrée, sobre & sévère, coiffée d'un chapeau moyen âge, enfoncé sur les yeux que forment quelques lucarnes, comme si elle voulait se protéger des froids terribles qui, chaque hiver, tombent sur le plateau. Cette tour date de l'époque romane, et d'autres parties de l'édifice remontent aussi à cet âge lointain où le christianisme adaptait à ses besoins nouveaux l'architecture des basiliques latines. Mais sur ces restes est venue s'enter l'ogive, & plus tard le style du xvi^e siècle, sans qu'on se soit, du reste, donné beaucoup de peine pour leur appropriation correcte aux vieux débris, car les nefs latérales sont d'inégale longueur, l'une soutenue par cinq piliers, l'autre par quatre seulement. La voûte intérieure est formée de nervures compliquées, d'un effet original. Les fonts baptismaux sont un superbe exemplaire en pierre de ce style primitif qui, par son architecture originale & solide, séduit autant que l'élégance des arts plus récents.

Non loin de là est une vieille porte avec mâchicoulis, bien assise, qui faisait autrefois partie de l'enceinte fortifiée. Bastogne était alors la capitale de l'Ardenne, le centre des échanges de toute la contrée, le siège d'un marché important, si animée & offrant même, paraît-il, des plaisirs si divers, que la reconnaissance hyperbolique de ses visiteurs charmés l'avait surnommée Paris en Ardenne. C'était au xvi^e siècle. « Bonne petite ville », lit-on dans l'édition, que publia en 1582 l'imprimerie Plantin, des œuvres de Guicciardin, le géographe, « bonne petite ville & pour ce est-elle communément nommée *Paris en Ardenne* ». Et en 1605, Bertels écrivait : *Oppidulum hoc spatium etsi parvo comprehensum, habitatoribus tamen frequentibus gaudet, qui virtute, prudentia et rerum gerendarum dexteritate admodum commendabiles existunt. Ex quo fit nomen Parisiis in Ardenna reportet.* » Sans doute que le voisinage, mis en

branle. par cette joyeuse dénomination, voulut continuer le mouvement, car on retrouve aux environs Foy, Mandé & Longchamps comme dans la banlieue parisienne.

Bastogne était donc autrefois, pour le Luxembourg, une métropole commerciale où la province venait s'approvisionner comme l'Est de la Russie le fait à Novgorod. Aujourd'hui les marchés du samedi sont encore animés et de vingt kilomètres à la ronde on s'y vient approvisionner. Les foires aux moutons réunissent six à sept mille têtes. C'est aussi là que l'on retrouve encore la race pure de ces admirables chevaux ardennais dont les croisements inintelligents ont tant diminué le nombre, petits de taille, à l'encolure courte, musclés, ayant belle culotte, comme disent les maquignons, d'un trot infatigable et ne connaissant pas la sueur. C'est à Bastogne que l'Autriche est venue chercher des étalons destinés à ses haras. A Paris, lors de l'exposition universelle de 1878, à Bruxelles, lors du cinquantenaire national, la petite ville a exhibé quelques-unes de ces bêtes solides et ramassées dont le type se retrouve dans les attelages de notre artillerie et aussi dans ceux des notabilités médicales affairées de Bruxelles.

Bastogne conserve aussi sa réputation pour les jambons. Sur les plateaux voisins, on voit en grand nombre pâturer les porcs, absorbés et grogant, gardés par des enfants malpropres et déguenillés. C'est à la bruyère, dit-on, que leur chair emprunte quelques-uns de ses aromes, mais c'est surtout dans les cheminiées rustiques où on les pend au-dessus des feux de genêts qu'ils prennent leur patine définitive. Les marchands s'assurent en location des âtres chez les campagnards et y mettent leurs jambons en pension. Ils y restaient ainsi jadis un ou deux hivers. Maintenant, on les fume le plus souvent en quelques heures dans des appareils spéciaux. Le vieux jambon est devenu aussi rare que le vieux vin.

Telles sont les deux petites cités ardennaises par excellence, celles qui par cette pureté de nature, auront toujours la préférence dans les souvenirs du touriste de race, rattachant au sol tout ce que le sol porte, mettant au premier rang de ses goûts l'unité d'origine. Cette prédilection arrive à la plénitude de son intensité, quand aux impressions qui frappent les yeux viennent se joindre celles, plus puissantes, que fait sur l'âme la connaissance de l'histoire géologique de cette contrée originale, chagrine et mystérieuse.

Pourquoi, en effet, a-t-elle ces dehors caractéristiques, et cela si près de la nature si différente de la Belgique moyenne? Comment se fait-il que sur la courte distance qui sépare Rochefort de Saint-Hubert, Marche de Laroche, Spa de Francorchamps, et qui ne dépasse pas vingt kilomètres, il y ait un si brusque changement de décor? La différence de niveau ne suffit pas à expliquer le phénomène : elle est relativement peu considérable, et, dans d'autres contrées d'une température égale, ne suffit pas à modifier sensiblement la parure de la terre.

Il est une autre raison plus énergique et plus profonde qui nous reporte

aux jours incommensurablement lointains où. pour la première fois. le sol de la patrie a vu la lumière.

Oui, à l'époque où le relief de notre globe n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'on voit aujourd'hui sur les cartes, à l'époque où les sept étoiles de la Grande-Ourse n'avaient pas encore leurs positions actuelles & ne formaient pas la figure du chariot, au-dessus de la surface des eaux qui submergeaient tout ce qui, depuis, fut la Belgique, un îlot commença à poindre, lentement soulevé par les forces intérieures. Il amenait au jour, sous les nuages & les vapeurs qui alors voilaient sans interruption la face du ciel le lit d'une mer, couvert de sédiments qui s'y étaient accumulés depuis une antiquité déjà prodigieuse.

C'était l'Ardenne qui naissait. Le centre de cette formation était où l'on voit maintenant Stavelot. Elle s'étendait jusque Laroche. Fraiture est sur un de ses promontoires ; Beho, à la source de l'Ourthe orientale, est sur un autre. C'était une île, battue par les flots d'un océan immense, car sur la terre entière, il y en avait alors peu de semblables : toutes réunies n'équivalaient pas aux archipels que forme l'Océanie dans la mer Pacifique. Encore aujourd'hui, on reconnaît facilement les bords de cette terre isolée : dans presque tout son contour elle surgit brusquement sur la contrée environnante. Le cœur de cette Tahiti préhistorique, ce sont les hautes fagnes (3).

Les différentes couches qui la composent ont reçu le nom de terrain ardennais. Elles appartiennent à la subdivision la plus ancienne des terrains primaires, c'est-à-dire les plus vieux du monde. C'est le schiste, cette roche feuilletée, grise ou bleuâtre, se détachant en galettes, tantôt résistante & formant l'ardoise, tantôt cassante, aisément friable, fondant ou plutôt se désagrégeant au soleil, & réfractaire à toute culture fertile. C'est de l'argile calcinée à l'origine de la terre, désagrégée par le mouvement des eaux, alors brûlantes, qui les tenaient en suspension, puis se déposant dans des milieux plus calmes et descendant au fond des mers, pour former des couches s'appliquant & se soudant les unes aux autres. C'est de là qu'elles ont remonté sous l'effet d'un ridement ou bossellement de l'écorce de la terre.

Dans les eaux qui baignaient cette première pointe de l'Ardenne, encore absolument vierge de végétation, des êtres organisés étaient nés ; des étoiles de mer fixées au fond par un pédicelle. des crustacés trilobites se déplaçant en grandes troupes. Des dépôts sédimentaires de même nature continuaient aux environs de l'île primitive & formaient peu à peu, dans les profondeurs liquides, un sol nouveau. Celui-ci, à son tour, fut porté à la surface par un soulèvement ultérieur, & c'est l'ensemble des couches qui émergèrent ainsi. & qu'on nomme terrain rhénan, dont se compose, pour la plus grande partie, le surplus de l'Ardenne, c'est-à-dire ce bourrelet que nous avons décrit & qui s'étend entre les lignes de faite dont nous avons énuméré les jalons. Des deux côtés, au nord et au sud, il est enchâssé dans des formations calcaires, dénoncées notamment par la note éclatante du coquelicot que le sol schisteux ignore. favorables à la culture.

changeant immédiatement l'aspect du paysage, constituant entre autres la Famenne & le Condroz, & désignées scientifiquement sous le nom de terrain anthraxifère.

C'est dans la composition schisteuse de la saillie ardennaise que se trouve le secret de sa stérilité. Là où le schiste apparaît presque pur, sont les bruyères arides & les fanges, dans les bois, les clairières. Là où il alterne avec de longues bandes sablonneuses, la végétation forestière s'est développée dans ses premiers exemplaires. L'Ardenne peut être considérée comme la mère des espèces ligneuses indigènes. De ses flancs elles sont descendues vers nos plaines. C'est par cette antiquité presque infinie que s'explique aussi l'absence, sur les hauteurs, d'escarpements & de pics, & ces cimes toujours longues et surbaissées. Au début, elles avaient sans doute les pointes & les déchiquetures des autres chaînes soulevées comme elle par les explosions des feux qu'emprisonne la croûte terrestre. Mais sur ces aspérités ont passé tant d'orages, ont roulé tant de torrents, ont agi tant de météores, qu'ainsi que les objets usés par les marées elles se sont lentement arrondies, laissant à chaque siècle quelque chose de leur physionomie tourmentée & prenant cet aspect calme & résigné qui convient aux jours sans nombre qui pèsent sur elle.

Ces échappées vers les origines que la science a substituées à la création biblique, qui sont plus merveilleuses peut-être dans leur muette & formidable grandeur, closent dignement la description de la Patrie. Quelle majesté elles lui donnent en la faisant asseoir sur le trône des plus vieilles terres du monde! Qu'elle en devienne plus chère à ses fils & plus vénérable. Qu'ils essayent de grandir leurs actes à des pareils souvenirs.

Lorsqu'ils allaient livrer la bataille des Éperons d'or, nos ancêtres, affirmant, dans une inspiration sublime, le lien sacré qui attache l'homme au pays, s'agenouillèrent & prenant une poignée de la terre qu'allait immortaliser leur victoire, la portèrent à leurs lèvres. A leur exemple, au moment de déposer la plume, nous ramassons une poignée de ce sol qui nous a vu naître, & pieusement nous lui donnons un filial baiser.

EDMOND PICARD.

Notes. — (1). *La Forge Roussel*.

(2). ALPHONSE WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. III, page 382.

(3). HOUZEAU. *Essai d'une géographie physique de la Belgique*, p. 66 & suiv.

LÉON CLADEL

ET SA KYRIELLE DE CHIENS

M^{ON}SIEUR TOUCHE

... Ce lundi-là, midi sonnant, Touche & moi, nous étions entrés chez un charcutier où je choisissais pour notre déjeuner fraternel quelques morceaux de petit salé. « Voisin, certaine douairière des environs, honorablement connue de ceux qui la fréquentent, en tient pour votre toutou : si j'étais vous, ce caprice, elle me le paierait très cher, rubis sur l'ongle ! » « On vous remercie du conseil, mais alignerait-elle cent louis sur votre comptoir, qu'elle n'aurait pas ma rose, cette vieille dame, ni mon puceron non plus. » A cette répartie lâchée au nez du débitant, trois ou quatre pratiques, au milieu desquelles se carrait un quidam à figure louche, et habillé de bleu, se récrièrent, m'apostrophant ainsi : « Craqueur, as-tu fini ; gascon, va ! » Je me rebiffai ; puis, après avoir plaisanté quelques minutes avec eux, je sortis. Sous mon toit, où la bruine filtrait à travers le plâtre du plafond, de même qu'entre les ais de ma fenêtre où manquait un carreau, je m'aperçois que je suis seul. Au galop, je dégringole mes cinq étages, et, dans la rue, je vais, viens, sifflant, appelant mon fidèle, disparu. Rien ! Personne ! ... Ah ! quelle journée ! Et, quand le soir tomba, je délirai, trempé, glacé, sans chapeau, le long des trottoirs, et parmi d'énormes flaques de boue où les réverbères, allumés déjà, prolongeaient leurs vacillantes lueurs à chaque instant refoulées par le vent du Nord.

« Dieu de Dieu ! Qu'as-tu, toi, l'Enflammé ? s'écria-t-on d'une commune voix, au caboulot où je m'étais précipité comme un échappé de Charenton. « Ah ! répliquai-je en montrant le vide derrière moi, je n'ai plus rien & voilà ce qui m'abrutit. » « Ta doublure ? » « Oui. » « Morte ? » « Il vaudrait peut-être mieux qu'elle le fût. » « Explique-toi, parle, on t'écoute ! » Alors, je narrai la désolante aventure. « Il ne s'est pas envolé, ton chouchou ; car il n'a pas plus d'ailes que nous autres, s'assurèrent toutes les loupeuses à qui pourtant on donnait chaque nuit des noms d'anges & d'oiseaux ; attends un peu, nous fouillerons le quartier latin, et, s'il y est, on l'y retrouvera ; puis, nous te le ramènerons entre nos bras, ou sur nos cœurs. » Et ces folles filles, sinon honnêtes du moins très sensibles, ayant jacassé comme des pies borgnes, dans un angle obscur d'où le sexe mâle était banni, se levèrent toutes ensemble & partirent à la queue leu leu. Deux ou trois heures plus tard, elles reparurent l'une après l'autre, également crottées & bredouille. A peine assises et réchauffées par quelques grogs, elles tourmentèrent à l'envi leurs nombreux adorateurs, afin qu'ils se rendissent incontinent dans les mauvais lieux où il leur était défendu de pénétrer, à elles, si chastes & si pures. On discuta, l'on disputa. Finalement, il résulta de ce tonitruant conciliabule qu'il était urgent d'apposer des affiches écarlates à tous les coins des rues comprises entre la Seine et le Luxembourg. « Apporte-nous ici de quoi calligraphier, espèce de tavernier en joie ; et toi, l'homme en deuil, rédige. » On me fourra sous le nez un cahier de papier à lettres et une plume barbelée avec quoi je traçai des lignes inégales & lourdes entre lesquelles s'étaient de larges pâtés. Et cela fut lu... Quelle consternation & quel désarroi ! Loin de m'exprimer à l'instar d'un garde-champêtre qui verbalise ou d'un huissier qui saisit le mobilier d'un débiteur insolvable, je m'étais emballé totalement ; en conséquence : une élégie interminable, propre à métamorphoser en fontaine les yeux des comères de l'arrondissement, mais absolument inapte à séduire le flâneur ou le filou par qui ma bestiole avait été recueillie ou volée. Un élève d'Esculape & disciple d'Hahnemann m'arracha des doigts la gigantesque plume d'oie que je serrais mélancoliquement entre le pouce, l'index & le medius ; ensuite, aussi digne, aussi froid que s'il eût formulé quelque ordonnance allopathique, ou plutôt homéopathique, il couvrit d'encre une feuille encore immaculée & nous dégoisa enfin ce morceau magistral encadré de traits paraphés fort richement :

TRENTE FRANCS DE RÉCOMPENSE

Hier, dimanche, 27 novembre 1857, à midi, rue Saint-André-des-Arts, non loin du beuglant de la rue Contrescarpe, a été perdu une sorte de King's Charles noir, guère plus haut qu'une botte & taché de roux aux sourcils, au poitrail & sous la queue très soyeuse & très fournie, qu'il porte en trompette. Agé de trois ans environ, il répond au nom de « MONSIEUR TOUCHE » en ayant l'air de se moquer du tiers comme du quart. — AVIS AU PUBLIC! — Ceux, celle ou celui qui le ramèneraient à son maître éploré, M. ALPINIEN L. C., demeurant en la première dite rue, n° 69, feront une bonne action ainsi qu'une excellente affaire puisqu'ils palperaient illico, les espèces ci-dessus énoncées, soit :

30 FR. ! 30 FR. ! 30 FR. !

« Enlevé ! très chic ! c'est tout-à-fait ça !... » Néanmoins, quand on se fut calmé, l'on remplaça quelques termes un peu trop fantaisistes par d'autres plus poncifs, & l'on me remit le grimoire en me recommandant de l'apporter immédiatement à l'imprimeur de l'impasse du Fouarre, ouverte toute la nuit, afin, qu'à l'aube, on fût en mesure de soumettre une épreuve de la composition au visa de la Préfecture de police & d'en faire timbrer & placarder ensuite les deux cents exemplaires tirés. Sans me demander comment je pairais l'industriel, à la livraison de ma commande, je volai chez lui. Fort heureusement, il n'exigea pas des arrhes, qu'il n'eut pas eues, car, ce jour-là, toute ma fortune consistait en soixante-quinze centimes, savoir : une piécette fausse de Belgique, marquée du lion héraldique & de la devise : *L'union fait la force !* que ma fruitière & mon boulanger avaient refusée, & cinq sous comme le Juif-Errant, à qui déjà je commençais à ressembler avec ma barbe naissante un peu fourchue & ma soutanelle coupée ainsi qu'une robe orientale, sur le collet de laquelle se déroulait ma tignasse ultra-romantique, & le gourdin à nœuds dont j'étais constamment armé.

La nuit porte conseil ; aussi, dès que la classique aurore aux doigts de rose eut caressé les vitres de l'unique fenêtre horizontale éclairant mon logis, je plongeai ma tête brûlante dans un seau d'eau, m'habillai, puis, en route, arrive qui plante ! Et je poussai droit au domicile d'un vieux pépiniériste de Montauriol, débarqué, la veille, à Paris. Assez étonné de ma visite matinale, le bonhomme m'accueillit très froidement et quand il sut pourquoi j'avais cogné si vivement à sa porte, il grimaça...

« Les temps étaient durs ; son François, étudiant en médecine, un polisson comme moi, l'avait dévalisé. Parole d'honneur, il était à sec, et, s'il me prêtait ses dernières monnaies, il encourrait vis-à-vis de mes proches une effroyable responsabilité, *couqui de Diou!* » Bref, ayant allégué mille et mille difficultés chimériques, il me fit signer une *reconnaissance à vue* sur ma mère qui, sans doute, « s'empresserait de lui rembourser ça, le capital ainsi que les intérêts », & je palpai les soixante francs qui m'étaient nécessaires, sans être contraint d'exécuter la pensée criminelle que j'avais conçue pour me les procurer, en cas d'échec, & que peut-être ce placide & madré riverain du Tarn et de la Garonne devina..., car il tremblait comme une feuille, quand je le saluai.

Dès midi, toutes les formalités ayant été remplies & le typographe soldé, je surveillai les colleurs qui s'acquittèrent de leur besogne avec intelligence & célérité. Quatre ou cinq fois, au cours de la journée, il pleuvait à torrents, je n'avais pas de parapluie & mes souliers égueulés béaient comme les gargouilles de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, j'inspectai les murailles publiques fouettées par la bise & l'ondée. Ah ! les fiacres!... En fus-je assez éclaboussé pendant ces marches & contre-marches ; aussi, lorsque je me réfugiai tout fangeux au « buvoir » de la rue Monsieur-le-Prince, un cri de pitié sortit de la gorge des clients, surtout des clientes ; une foule de mains serrèrent les deux seules dont je suis nanti, puis, à mes oreilles retentit cette phrase : « Oh ! toi, t'es un grand cœur ! » émue & sombrée comme un récitatif scandé par le baryton-basse-ténor Merly, qui faisait alors florès à l'Opéra, tantôt dans le *Guillaume Tell* du Cygne de Pesaro, tantôt dans le *Joseph* de Méhul. Embrassades et soupirs échangés, on discourut encore devant un panneau peint où Gambrinus essuie sa lippe royale en brandissant un vidercome empli de bière mousseuse, & l'on me conseilla de me rendre le lendemain matin au Marché-aux-chevaux, ensuite, à la Fourrière où, peut-être, affamé, transi, gisait le pauvre fff!... que toutes les belles pleuraient comme des Madeleines. « Au revoir, repose & bonne chance ; adieu ! » Sur mon lit, où je ne tardai pas à me jeter, après avoir quitté ce monde-là, la fièvre, et pourtant j'étais moulu ! m'empêcha nous eulement de fermer les yeux, mais encore de les ouvrir, à tel point que je dus renoncer à déchiffrer le manuscrit d'une future plaquette de poésies que, pour tuer le temps, j'avais essayé de parcourir ; elles étaient, ces rimes, de ce tendre & fier Fernand Belligera qui certainement, alors, ignorait qu'il s'accrocherait bientôt au lustre de sa chambre conjugale, profanée par cette perfide qu'il adora sitôt qu'il l'eût rencontrée, hélas ! si malheureusement pour lui..

Vers six heures, c'est-à-dire au point du jour, je me vêtis à la hâte et courus au pas accéléré du côté de la rue Saint-Jacques, que je montai jusqu'à la barrière de ce nom, où tout-à-coup un singulier brouhaha m'arrêta net & me tira de ma rêverie. Entièrement dépouillé, tordant ses branches verdâtres & triangulaires, le tronc d'un ormeau craquait sous la bourrasque, entre un mur crépi à la chaux & dont le couronnement s'effritait, & une solide palissade haute d'un mètre vingt centimètres environ, formée de poutres carrées, horizontales & verticales, auxquelles étaient scellés des anneaux de fer. Retenus par des câbles & des chaines, un certain nombre d'animaux plus corpulents mais de la même famille que celui dont la perte m'était si cruelle, appartenant les uns à de légitimes propriétaires obligés de s'en défaire, escroqués ou trouvés les autres, se morfondaient sur un dallage de pierre. A l'une des extrémités de cette galerie, un lévrier de belle taille, semblable à un serpent juché sur quatre échasses, allongeait sa tête plate & pointue en regardant avec indifférence autour de lui. Près de ce captif assez impassible, un jeune rôdeur, en blouse, attendait qu'un chaland le débarrassât d'un luxueux épagneul qu'il charriait entre ses bras & n'avait certainement pas élevé. Derrière ce gars équivoque, adossé contre une clôture de planches terminée par un poteau cerclé de ferrailles & surmonté d'une boule en bois, une grisonne mi-villageoise, mi-faubourienne, cherchait les puces à deux poupons attendrissants & fort dodus réunis en son giron, que leur maman barbette, très intelligente, guignait de l'œil aux pieds de la vieille, coiffée d'un madras polychrome. Deux autres canins en bas-âge, vaguant sur un lit de copeaux contenu dans un panier d'osier, s'efforçaient de s'en évader; mais, leurs griffes étant sans vigueur encore ou ne les servant qu'insuffisamment, ils retombaient sans cesse en gémissant au fond de cette large manne, un gouffre pour eux. Un peu plus loin, à gauche de la femme du peuple, un groupe très dramatique & dans lequel ne figurait pas mon Tom-Pouce, augmenta ma tristesse, et, pour la première fois de ma vie, à cet aspect, je sentis au périnée & au diaphragme la contraction musculaire si douloureuse que j'endure toujours en présence des bêtes dolentes ou des gens infirmes rencontrés sur ma route... Oh! quelle scène! Alighieri, vraiment, eut mis ces damnés en son enfer à la porte duquel étincelle dans la nuit fuligineuse la plus funèbre des inscriptions : *Lasciate ogni speranza!* Voici : d'abord, une haute lice étendue sur le carreau, son front entre les pattes, son museau rez terre, dilatant ses prunelles hagardes, se laissant sucer les mamelles par l'un de ses trois nourrissons, & les deux autres pleins de lait, mais n'ayant encore

que peu de sang dans leurs veines, se mordillaient, s'entrelaçaient, culbutaient, veules & mous, sur le grès fendillé; puis, côte à côte, étaient tristement alignés cinq à six sujets de diverses races & de physionomies très différentes. Ensuite, un molosse au clair pelage, le crâne couvert de deux bandeaux couleur d'ébène fort réguliers; assis sur son arrière-train rugueux, une de ses incisives transparaissant entre ses babines entrouvertes, il fixait des regards scrutateurs au loin. « Or ça! semblait-il se dire, pourquoi m'a-t-on conduit ici? Vais-je y rester longtemps encore? » A côté de lui, très ferme, en somme, une paire de braques plongés dans la stupeur; un des deux, la femelle, appuyait languissamment ses bajoues sur le garrot de son mâle, et, celui-ci, morne, examinait le sol comme tel meurt-de-faim, qui croit à chaque instant voir jaillir une pièce de cent sous d'entre les pavés; immobile, un autre limier montrait, tout près de là, sa silhouette consternée & ridicule; enfin, un berger au poil rêche & grisâtre, hurlait au ciel, les oreilles renversées & le nez en l'air. A droite, un bouledogue noir, trapu, furibond, effaré, formidable, qui, la queue ramassée sous ses cuisses, les membres antérieurs bandés comme des arcs & les jarrets repliés sous lui, tirait sur sa chaîne en écumant, et de sa face camuse, endentée, baveuse où roulaient des yeux injectés de sang et de fiel, s'exhalait cette rauque menace inarticulée: « Il m'a planté là, le lâche que j'aurais suivi jusque dans le feu; ce bourreau, qu'il revienne, et jé le déchire! » Une toile magistrale, éternelle, perpétue ce spectacle inouï que je n'ai traduit qu'imparfaitement; elle est visible au Musée royal de Bruxelles & porte la signature de l'artiste de génie à qui sont dédiés ces mémoires, Joseph Stevens, le taciturne & farouche Brummel des Flandres, dont la brosse animale étonnera l'impartiale postérité. Lutter avec une simple plume contre ce magique & triomphal pinceau, ce serait folie!... & je préfère me déclarer vaincu, moi qui n'ai jamais rendu les armes à personne, un seul excepté.

Non, non, il n'était pas là, celui que j'y cherchais ainsi qu'un avarc cherche un liard égaré dans une botte de foin ou de luzerne, & je me retirai Gros-Jean comme devant, toujours flagellé par les mille lanières d'une pluie fine claquant sous le vent, & l'esprit à l'envers. « Seras-tu plus heureux ailleurs, en tes investigations? » A peine osais-je l'espérer & cependant une voix intérieure, dont les prédictions ne m'ont presque jamais déçu, me répétait sans cesse que tout n'était pas encore dit, & je continuais à marcher. Au pied des murailles de cette vaste mesure carrée & croulante qu'on nomme Sainte-Pélagie, immonde cloaque où feu Dufaure, le crocodile de la Saintonge, devait me plonger quelque vingt ans plus tard

afin que j'expiasse là mes invariables tendresses pour les va-nu-pieds en général & les proscrits non encore amnistiés, en particulier, récemment affirmées en un récit qui n'est pas un conte, hélas! la *Maudite*, paru dans l'*Événement* & publié depuis lors, en Belgique avec plusieurs autres sous le titre de : *Petits Cahiers de Léon Cladel*, & très adroitement introduit en France par l'éditeur brabançon ou flamand, à la barbe de la douane parisienne qui n'y vit goutte, un tourlourou croisa sa baïonnette en me criant : « Halte-là ! » La bonne dégaine qu'il avait, Jeanty, le cadet des Souguigno, laitiers à Cazes-Mondenard, excellentes pratiques de mon père, qui s'en venaient deux fois l'an moudre leur blé chez nous, à La Lande-en-Quercy. « Comment, toi ! paysan ? » « Oui, moussu !... Pas fâché de la rencontre... Ah ! depuis que nous choquâmes le verre au Bal des Prêtresses de Bacchus, en face de l'École militaire, il a coulé beaucoup d'eau sous le pont en fil de fer du Saula, là-bas, en nos plaines... Et, pour le quart d'heure, ici, je suis tout quinaud & tout marri ; quel crève-cœur, aïou... » Je ris presque en dépit de mon chagrin ; nulle part aussi bonasse figure & plus longue sous un shako trop large appliqué sur un crâne tondu si ras & flanqué d'oreilles de pachyderme ! « Et quoi donc, fusilier ? » « Rosalba, cette gourgandine tant aimable, avec qui je polkais de préférence... » « Hé bien ? » « Elle m'a lâché. » « Quand ça ? » « L'autre semaine ; on prétend qu'elle a suivi le tambour-maitre du 37^e, à Metz, en Lorraine, & me voilà, moi, sur le pavé ; ce qui me console un peu, je ne vous le cache pas du tout, c'est que ce sacré Morvandiot qui me l'a soufflée, un clampin numéro un, n'aura que ce qu'il mérite ; elle l'avantagera, lui aussi... Il y en a beaucoup qui n'ont pas de chance, et j'en suis un, ma foi !.. Chut ! voici la patrouille ; assez jaboté, *motus !* »

.

Au bruit des crosses de fusil sonnantes sur le granit des trottoirs et pendant que le factionnaire échangeait le mot de passe avec les soldats de l'escouade d'inspection, en hâte je descendis la rue de la Clé, puis une autre, et, non loin de Saint-Nicolas-du-Chardonneret, aujourd'hui presque entièrement démolie, je pénétrai dans celle de Pontoise où, flanant le nez au vent & marquant le pas sur l'asphalte, un hideux valet en casquette de loutre & dont le gilet incarnat à boutons d'acier & les pantalons de cuir-laine aux genouillères de basane exhalaient une fade odeur de relent, tout-à-coup me heurta par inadvertance : « Est-ce ici, la Fourrière ? » « Ici même, entrez-y ; vous tombez à point, tout à l'heure on

pendra; rien de plus rigolo! le bourreau, c'est moi. » Puis, ôtant du groin une courte pipe en terre dont il avait mâché le restant de queue entre ses dents avariées par la chique & l'eau d'aff, il chantonna, d'une voix éraillée & rogomeuse, l'exquise ariette que voici :

*Près la Grand'pinte, à Mouffetard,
Y a de chouettes gosselines
Qui vous raccrochent, sur le tard,
En cotillons de mousseline ;
Il y a des gitons aussi,
Bivibi!
Qui vous mignotent
Ou vous pelotent,
Trou la la...
Voilà!*

Je n'en ouïs pas davantage, car m'étant enfourné déjà sous le portail d'une maison assez basse & bâtie de pierres d'Arcueil, les plus déchirantes lamentations m'avaient assourdi. Quel réceptacle & combien de patients y gisaient!... Imaginez une cour dallée à ciel ouvert; à droite, au fond d'une remise abritée par un toit de briques, un enchevêtrement de tombereaux, de charrettes, de fiacres, de breacks, de voitures à bras, la plupart de ces véhicules ayant telle de leurs roues cassée ou quelque brancard de moins; à côté, dans une écurie à laquelle on accédait de plein pied, un tas de haridelles poussives, estropiées, galeuses, rongant le bois de leurs crèches vides & frappant de leurs sabots ferrés le carreau dépourvu de toute litière; à gauche, huit, dix, vingt, trente cages grillées d'où sortaient à chaque instant des clameurs stridentes ou sourdes, exprimant, quoique inarticulées, toutes les souffrances concevables, et l'on ne sait quel indicible désespoir. Rien de tel, en aucun lieu, ne m'était jamais apparu! Les hommes, mes congénères, se plaignent souvent de la perfidie & de la méchanceté des brutes; si celles-ci « pouvaient être montées en chaire », selon les termes énergiques & pittoresques du fier Étienne de la Boétie, en son *Contr'un*, que n'auraient-elles point à reprocher à ceux-là? Vraiment, que la Nation où de semblables barbaries s'exercent, ne se flatte que modestement de sa générosité proverbiale, & si ce que j'ai vu, il y a vingt ans, est toujours visible en la grande cité, que Paris ne se vante plus d'être le justicier par excellence; et, que les parias de la famille humaine y résidant subissent toutes les

tyrannies & tous les outrages, s'ils n'ont pas pitié des misérables d'une autre espèce que la leur, infiniment plus éprouvés qu'eux-mêmes, & s'ils ne s'insurgent pas pour abolir de pareils crimes & les criminels responsables. O Société protectrice des animaux, existes-tu? Veille, en ce cas! S'apitoyer sur les endoloris, secourir les opprimés, qui n'ont pas le don de la parole, est pour chacun de nous un devoir aussi sacré que de prêter main-forte à ceux qui en sont doués, & défendre les premiers encore plus que les seconds appartient à quiconque peut user des armes artificielles et libératrices auxquelles ne sauraient avoir recours ni les ânes, ni les bœufs, ni les chiens, enfants, eux aussi, de la nature & nos frères si fraternels à nous, fratricides. « Si tu n'es pas clément aux bêtes, tes compagnes, homme, tu seras dévoré comme elles & tu mourras encore plus avili que le putois & le porc! » a dit Kong-fou-tsée à Tséou-y, 530 ans avant J.-C. Eh bien, cet antique prophète ne sera peut-être pas démenti; qu'on se souvienne à jamais de ses menaces augurales et, s'il en est temps encore, qu'on agisse de façon à conjurer les sinistres prédictions de ce Chinois!

Hautes de quatre à cinq pieds environ & larges d'autant, ces boîtes quadrilatérales étaient bondées de captifs à quatre pattes, y grouillant comme une vermine informe & multiforme. Ici, des museaux barbus et moustachus; là, des croupes aussi lisses que des pans de marbre; & partout des membrures grêles ou trapues, torses ou droites, pileuses ou glabres, entrecroisées de telle sorte que tous ces corps étiques & souffreteux se confondant, il était impossible d'en distinguer un seul; à force de patience, j'y parvins cependant, & tous les métis de la race canine enfouis là, m'apparurent tour à tour, les plus gros étouffant les plus petits qui, foulés, asphyxiés, râlaient. Aucun d'eux n'avait ni mangé, ni bu depuis quarante-huit heures au moins, car, ces gueux, ramassés sur la voie publique, n'étaient amenés en ces carcères que pour y périr étranglés au bout de trois jours francs, si, pendant ce délai, personne ne les avait réclamés, & ces vagabonds dont j'étudiai la structure & qui, tout efflanqués, m'implorèrent derrière les barreaux de leur prison, n'avaient plus qu'une journée à vivre. En proie aux affres de la faim & de la soif, ainsi qu'aux tortures de l'effroi, pas un qui ne dirigeât vers moi son regard morne ou fou, mais tous n'avaient pas attendu le suprême appel! Yeux vitreux, lèvres rétractées, narines froncées, langue pendante, plusieurs déjà roidis & couchés sur le flanc, tremblaient sous le piétinement enragé de certains de leurs survivants, & l'hébétude que ceux-là respiraient était encore plus navrante que l'atroce grimace immobilisée par la mort sur

la face des autres. « Est-ce que le vôtre avait une bande de cuir autour du cou? » me demanda brusquement un borgne en bras de chemise, espèce de palefrenier ou d'équarrisseur en train de tremper dans une auge placée sous la bouche d'une fontaine l'un de ses bras qu'un baudet récalcitrant avait mordu jusqu'à l'os. Sur ma réponse affirmative, il étancha le sang dont son linge était rougi, me fit signe de le suivre & bientôt une toile goudronnée grinça, devant moi, sur des tringles de fer rouillé. Non, vraiment, l'Égalité n'existe nulle part, on en transgresse, on en viole partout les lois : à l'église, au tribunal, à la Cour, à la ville, au bain, à la morgue, au cimetière, enfin, en faveur des gras, au détriment des maigres! Oh! non, ceux-là que m'avaient cachés le rideau n'étaient pas clients de pauvres! ils sortaient de quelque riche demeure; aussi les soignait-on afin d'avoir un fort pourboire, et, neuf fois sur dix, il en était ainsi, lorsque leurs rians patrons se présentaient en ce funèbre bâtiment. A peu près tous étant de race, on vendait d'ailleurs avantageusement quelques-uns d'entre eux au marché, d'où je venais d'accourir essoufflé, si les propriétaires indifférents ou frivoles à qui l'on écrivait toujours, puisque leurs adresses étaient gravées sur les plaques en cuivre du collier des déserteurs, n'avaient pas pris la peine de se déranger en temps opportun pour les reprendre.

En ce box aristocratique, ou plutôt en cette niche mieux aérée et plus vaste que celle du commun, une mangeoire garnie de tranches de pain, un baquet plein d'eau fraîche, une couche de paille adoucissaient la brève captivité de ces privilégiés, au nombre de quinze seulement : un agile terrier anglais, verdâtre, amputé des oreilles & de la queue, à tout instant bondissant sur le dos de deux danois mouchetés de noir sur fond blanc, qui rêvaient sans doute au carrosse hier encore escorté par eux au bois de Boulogne ou le long des avenues suburbaines ; un carlin très pur, assez replet, & jaunâtre, à la gueule camuse & brune, un des derniers rejetons de cette tige presque étreinte ; une levrette en paléto mauve écussonné qu'un Saint-Bernard & un Terre-Neuve courtoisaient en grommelant ; un caniche neigeux & frisé comme un nègre entre un couple de griffons gris-de-fer, hargneux & turbulents en diable, lequel, absorbé, ressemblant beaucoup au savant Munito, tant applaudi jadis, en mon enfance, dans ma ville natale, au Cirque, au Théâtre, aux Cercles, avait l'air de remuer un jeu de dominos ou de choisir des cartes imaginaires ; un bras noir & poli comme du jais, à qui plusieurs épagneuls à la robe d'argent tachée de feu, s'amusaient à mordiller le ventre ; un

Havanais aussi timide & non moins immaculé qu'une hermine, jouant avec les bouts du ruban bleu-ciel fixé gentiment aux frisons soyeux de sa nuque; elle devait pleurer à chaudes larmes, assurément, la digne dame ou la tapageuse lorette qui l'avait ainsi pomponné! puis, un mopse d'Allemagne, couleur de safran et plus doux qu'un agneau, les yeux à fleur de tête et les jarrets en vrilles; enfin, un chien-lion, fauve comme les grands félins de l'Asie & de l'Afrique dont il était à la fois la caricature et la miniature... « Alphonse, ohé? » « Quoi, Gugusse? » « Envoie-moi la fournée! » « Où la cueillir? » « Au numéro treize; va! » Divers condamnés furent, après ce dialogue, extraits de leur commune geôle & conduits sur-le-champ par le blessé qui m'avait entretenu, vers une logette où trois ou quatre cordes assujetties aux solives se balançaient dans le vide. Ils y entrèrent, titubant, hagards, effarés, sans résistance. En moins de trois minutes, six d'entr'eux furent cravatés de chanvre & le nœud coulant se resserra. Quelques frémissements & plusieurs convulsions, voilà la fin de leur longue agonie. Un doguin à bourre indécise, ayant compris qu'on allait le dépêcher, lécha la main de l'exécuteur qui m'avait reçu si jovialement et ce gaillard de qui les fillettes & les garçonnetts d'alentour charmaient les loisirs, s'étant tourné de mon côté, ricana : « N'aie pas peur; il sera proprement & lestement expédié, le boulo! » Sitôt dit, sitôt fait. Alors, un barbet bancal qu'on avait empoigné par la peau du cou, essaya de se sauver en boitant, après s'être dégagé; ressaisi presque aussitôt entre mes jambes, il poussa, se sentant perdu, lui qui ne voulait pas partir encore, un cri d'angoisse, tel qu'il ne s'en est jamais exhalé de la gorge de ses pareils, & se cramponna des ongles et des crocs à mes chevilles. « Épargnez-le, balbutiai-je en m'interposant, je me charge de lui! » « Toi, tu me fais... suer; il faut qu'il y passe aussi, celui-là! » Là-dessus, le scélérat qui m'avait riposté, fut happé follement au mollet. Il s'en vengea, l'assassin, en cassant les reins à sa victime, qu'il pendit ensuite haut & court. Tandis qu'elle gigottait, spasmodique, en répandant des larmes sur les cadavres palpitants des suppliciés étendus au-dessous d'elle, je m'enfuis, épouvanté. Mon condisciple et mon compatriote, Camille Delthil, à cette époque expéditionnaire aux bureaux de la gare d'Orléans, et plus tard mon confrère en Apollon, que je rencontrai non loin de là, sur la montagne de Sainte-Geneviève, aux abords de l'École polytechnique, m'accosta, tout abasourdi. « Qu'as-tu donc! qu'as-tu? » « J'ai, lui répliquai-je en sanglotant comme un baby, que si c'était en mon pouvoir, je flamberais cette sentine & le million de coquins qui l'habitent! » Au moins cent fois depuis lors, cet ami

dévoué m'a juré qu'en entendant mes imprécations & mes blasphèmes, il avait craint pour ma raison, ce jour-là !

Le fait est qu'à partir de cette matinée et toute une semaine durant, « j'eus une araignée dans le plafond » et je sentis très bien cet insecte, emblème et symbole de la folie aux yeux des bohèmes de ma tribu, tisser ses toiles sous les méninges enveloppant mon cerveau. Dès l'aube, je battais en tous sens la ville et les faubourgs, halluciné comme ces amants qui croient, en leur délire, reconnaître à chaque coin de rue la voilette ou la robe, les traits ou la désinvolture de l'ingrate qui les a fuis. Ainsi, square Montholon, une après-midi, je contraignis une vénérable bourgeoise à m'exhiber le roquet qu'elle dissimulait sous son schall et dont la fourrure correspondait à celle de mon long-poilu ; le lendemain, je galopai, de la Madeleine à la Bastille, derrière une calèche en laquelle j'appait un sosie de mon introuvable et m'abattis au pied de la colonne civique sur l'emplacement de laquelle, je voyais, en mon égarement, se dresser le fantôme de la citadelle détruite avec ses huit tours octogones et les herses fantastiques de ses pont-levis : et vingt-quatre heures après, je me permis, encore hors de moi, de poursuivre jusqu'au sixième étage d'une maison sise au fond de la boueuse impasse des Oïes un « papillon » qui m'avait rappelé celui que j'apercevais partout et qui n'était nulle part. « Tu ne le reverras plus, c'est fini ! » murmurai-je un soir en m'abimant harassé de fatigue sur mes matelas, où je dormis d'un sommeil de plomb en rêvant d'animaux écartelés ou dépecés vivants... Une sensation agréable m'éveilla ; je me figurais qu'une langue douce et tiède me parcourait le visage et qu'un lapin me grattait la pomme d'Adam avec précipitation... Et ce n'était point un rêve ; il me couvrait de baisers et de caresses, Lui ! « Toi, chéri, c'est toi ! d'où viens-tu ? » « Dam ! monsieur, repartit quelqu'un d'une voix fort raillarde, on l'a trouvé hier devant les Tuileries en train de pisser sur les bottes d'un Cent-Gardes de l'Empereur ! » En celui qui me parlait ainsi, debout, au milieu de ma mansarde, je reconnus le louche commissionnaire habillé de velours bleu-clair, entrevu par moi chez le charcutier de la rue Saint-André-des-Arts, le jour où mon intime avait disparu. « Tenez ! lui dis-je en remarquant qu'il était accompagné d'un maigre olibrius ayant au cou comme lui-même une grosse médaille en étain où le navire insubmersible de Lutèce était buriné, voici un louis, tout ce que je possède. » « Ah ! se récrièrent-ils illico, l'affiche annonce et promet trente francs, il nous les faut ou nous remportons le fifi. » Je fus tenté de sauter sur mon unique chaise et d'en assommer ces deux industriels. « Tu te trompes peut-être ;

après tout, ils sont dans leur droit en exigeant la prime entière. » Et je leur proposai deux boutons de manchette en or niellé que maman m'avait récemment envoyés et qui valaient au moins le double de l'appoint absent de mes tiroirs et de mon gousset. Ils soupesèrent le bijou, puis, l'ayant empoché, décampèrent à l'instar de deux oiseaux pillards s'évadant d'un champ labouré. Dès que ces compères eurent déguerpi, je compris qu'ils m'avaient dupé. « Bah! qu'importe! il est là, je l'ai. » Radieux, je le promenai jusqu'à la brune et, quand nous entrâmes ensemble au caboulot, il hurlait de bonheur et je l'imitais. » O mon cœur! ô mon Roy! s'exclamèrent deux lesbiennes exquises qui l'idolâtraient, et l'une de ces filles, admirablement taillées à qui l'on pardonnait leurs amours anormales et scandaleuses, à cause de leur grâce et de leur beauté, feignit de s'évanouir ou s'évanouit pour tout de bon entre les bras de sa criminelle et délicieuse complice, également pâmée. « Eh! sacrées mille cornes de cocu! tonna, dès qu'on les eût ranimées, un loustic de notre société, ça ne se passera pas ainsi; je propose un banquet monstre pour fêter le revenant. » « Accepté sur toute la ligne, entendu! » « Minute, il va sans dire qu'en cette occasion-là ceux qui logent du quibus en leurs poches inviteront tous ceux d'entre nous qui sont dans la dêche; et que les mâles payeront pour leurs femelles, au contraire de ce qui se pratique ailleurs qu'ici, chez des poissons n'ayant jamais trempé dans l'eau... Mannezingue, un tremblement de trois-six-neuf en l'honneur et gloire de cet amateur de la bagatelle, le bien nommé M. Touche! »

LÉON CLADEL.

KEES DOORIK

SCÈNES DU POLDER

Le directeur de « l'Hospice des enfants trouvés » de la ville n'aurait plus reconnu dans ce robuste paysan, le petit pensionnaire débile, confié dix ans auparavant au fermier Nelis Cramp.

Aussi lointain que fut ce souvenir, Kees Doorik se rappelait encore la scène de son départ :

Dans le parloir sombre, sentant le remuegile, meublé de six chaises de crin, de la table d'acajou et du grand crucifix blanc sur noir ayant pour calvaire la vieille cheminée espagnole, l'enfant, condamné par le médecin de l'établissement, avait été mis un matin en présence du paysan.

Il arrive que le bureau de bienfaisance urbain envoie à la campagne, comme valets à demeure ou apprentis agricoles, les enfants que les hospices ne peuvent contenir.

Les villageois chez qui sont placés ces pauvrets ont droit aux services gratuits de leurs pupilles que l'Administration continue de défrayer.

Nelis Cramp était trop avisé pour ne pas avoir saisi depuis longtemps les avantages que cette combinaison de la charité officielle, rapporte au rural besoigneux ou avare. Lui-même appartenait à cette dernière espèce de spéculateurs, et s'il ne profita point à l'origine de ce nouveau moyen de thésaurisation c'est qu'un vague scrupule d'amour-propre le retenait encore.

Que dirait-on dans ce Dinghelaar bavard et envieux si Nelis Cramp, le gros terrien de la Ferme-Blanche, renonçait aux honnêtes services d'un fort gas du pays pour exploiter les bras débiles d'un « enfant des pauvres » de la ville ! Quelles criailleries ; quelle réprobation !

Cependant, après avoir essayé de tous les parias et de tous les rafalés de la région qui le quittaient plus faméliques qu'à leur entrée, à moins que lui-même ne les chassât, trouvant encore trop larges pour leurs services le mauvais liard et la croûte dure à eux octroyée, il résolut, et dût sa ladrerie lui coûter son dernier prestige de riche homme, de se procurer un de ces orphelins rebutés, comptant non seulement le faire travailler comme un adulte, mais mettre en poche la pension servie pour le sujet par ces excellents philanthropes de la ville.

— Voici le petiot ! avait dit le directeur en poussant Kees entre les jambes du grigou.

— Peuh ! un objet fragile ! grommela Nelis, tournant et retournant l'enfant, tâtant ses bras et ses cuisses, le manipulant comme une volaille.

— La campagne le radoubera, la carcasse tient encore ! plaidait le directeur qui avait été capitaine de navire.

— A moins que notre air du polder ne l'achève ! ricana baes Cramp. — Et qui paiera dans ce cas la caisse et l'eau bénite ? ajouta-t-il. Vous savez, mynheer, nous avons encore hébergé de ces oiseaux-là chez nous. A peine arrivés, couïc ! plus rien... Pas même l'argent du dernier voyage... Demandez plutôt à Lamme Stevens, il vous racontera la farce qui lui est arrivée...

— Vous vous trompez, ami ; Lamme fut indemnisé.

— Possible ! Mais je ne crois pas. En tout cas, la précaution est bonne...

Et l'impitoyable pacant fouillait de plus belle les pectoraux lamentables de l'oiselet déprécié et marchandé.

Celui-ci se prêtait docilement à cette auscultation et fixait sur le rustre ses grands yeux noirs, fiévreux, pleins de mélancolie.

Au fait les hésitations du prévoyant Nelis ne manquaient pas de raison. C'était un triste bout d'homme que maître Kees.

On l'avait trouvé dans la rue le jour de la saint Corneille. De là son nom de Kees. Il devait à son apparence faiblote son autre nom Doorik, corruption de Dooden Rik ou Doeijen Rik, ce qui signifie Henri le Mort, en patois anversois.

Le directeur initiait Nelis à ces particularités que le matois écoutait

d'un air distrait, continuant à palper de ses doigts noueux la denrée vivante à lui offerte.

Et maintenant surtout, que le vieux Nelis Cramp était trépassé, Kees le revoyait tel qu'en ce jour mémorable, à cinquante-cinq ans, poussif et ragot, brèche-dents, bilieux, ratatiné comme une nêfle, les yeux chassieux, la lippe sardonique, le nez écaché. Des mèches poivre et sel poissaient à ses tempes, et à ses oreilles velues, écartées de la tête, pendaient deux bélières d'argent, un préservatif pour la vue. Il cessait de se récrier sur la pauvre mine de l'orphelin pour tirer des bouffées d'une courte pipe de terre noire et juteuse, coiffée d'un couvercle en filigrane de cuivre, retenu par une chaînette au tuyau, ou pour envoyer dans le crachoir des flegmes érugineux. Une taroupe rejoignait ses sourcils frustes sous lesquels ses prunelles grises semblaient dormir ainsi que des flaques stagnantes entre les oseraies.

Cependant le directeur l'engageait :

— Il sait déjà lire ! Il est doux comme un petit mouton et soumis comme un chien...

Ces qualités laissaient le positif rural assez froid.

Il apprit avec un intérêt plus visible le faible appétit du sujet. Et à partir de cette révélation on put aborder la question d'indemnité. Le citadin, familiarisé de longue date avec ces maquignonnages, ne s'impatientait pas et défendait le terrain point par point.

— Ce sera sept *stuyvers* par jour ! disait Nelis.

— Trois, baes, trois, mon ami... Soyons raisonnables...

— Cinq ! ou je ne suis plus votre homme.

Le directeur se rendait et l'on passait à d'autres articles.

Nelis Cramp, poursuivi par son lugubre pronostic, exigeait encore un papier signé, stipulant qu'en cas de mort du valet de ferme, les frais d'inhumation seraient à la charge de l'Hospice.

— Tope là !

Les deux compères se donnèrent la main, et sur un signe du maître, Kees courut chercher son trousseau préparé de la veille.

Lorsqu'il rentra, il avait dépouillé l'uniforme à la militaire de la maison pour endosser un costume improvisé de villageois : le pantalon de « dimitte » brun, la blouse bleue, les sabots, la casquette de soie haut échafaudée. Et, après une exhortation que le philanthrope officiel s'efforça de rendre paternelle, consacrée spécialement à l'éloge de la société si bonne à ses déshérités, le fermier prit possession de son nouvel aide.

La grande porte claustrale livra passage à l'enfant et à son nouveau

tuteur. Ils marchèrent, la menotte du petit dans la poigne du gros homme. Nelis faisait de larges enjambées, une main appuyée sur son rondin et Kees, peu familiarisé avec les chaussures de bois, trottinait. Le vieux ne parlait que pour le talonner par un « Marche ! » péremptoire.

C'était jour de marché. Le pavé de la Grand'Place livré aux maraîchers disparaissait sous les tréteaux et les éventaires bigarrés de légumes, exhalant au soleil de juin ces parfums rafraîchissants des herbes arrachées nouvellement à la terre. Des contadines hommasses, haut en couleur, le visage emprisonné dans leurs profonds chapeaux cylindriques — les brides et les bavolets claquant à la brise — attiraient les bourgeoises à grand renfort d'interjections. Des charrettes à deux roues, peintes en vert, coiffées d'une bâche blanche à cause du soleil, stationnaient le long des trottoirs devant les estaminets. Les hennissements des roussins se mêlaient aux jappements des chiens de trait.

Les campagnards s'accostaient et s'allongeaient des tapes amicales, et l'on voyait des dos ronds s'enfoncer sous les porches des maisons historiques de la place, converties en brasseries. Du dehors, par les fenêtres ouvertes, on entendait les buveurs supputer bruyamment le produit du marché.

Kees n'avait jamais assisté à pareil spectacle.

A la remorque de son maître, il fendait tant bien que mal cette cohue de gaillards brusques et pattus, dont les lourds sabots menaçaient de pulvériser les siens. A tout instant, entraîné par le baes, il bousculait les étalages, et s'attirait une bordée d'invectives de la part des légumières irascibles.

En passant, Nelis Cramp distribuait des bonjours ennuyés et se dérobaux invitations à boire des gens de son village. Dans une ruelle, derrière l'hôtel de ville, il s'approcha d'une carriole peinte et bâchée comme les autres, et avisa un palefrenier d'hôtellerie à qui, non sans rechigner, il paya un *kapper* ou la mesure d'un quart de litre de bière. Lui-même se fendit d'un autre *kapper* et il eut la générosité d'y laisser sucer le jeune Kees. Alors, Nelis, aidé par le garçon, se mit en devoir d'atteler à la carriole un cheval marron. Cette opération terminée, Nelis prit la longe et le fouet, fit asseoir Kees à côté de lui sur la banquette, puis, flic ! floc ! la voiture roula par les quartiers marchands de la ville.

On s'arrêtait devant les bureaux de négoce ménagés dans le rez-de-chaussée d'hôtels séculaires — anciens patrimoines de nobles déchus — aux façades salies, aux carreaux dépolis.

Par la porte cochère, arborant sur une plaque de cuivre le nom d'une firme renommée, le paysan pénétrait délibérément, confiant à Kees la garde de l'équipage. C'est que Nelis Cramp, cultivateur et blatier, se recommandait aux négociants en grains, en vue de la récolte prochaine. Ah! devait-il les circonvenir, tout roués spéculateurs anversoïis qu'ils fussent, lui, simple trafiquant du Polder! Il fallait voir l'air radieux et moqueur du penard lorsqu'il sortait de ces imposants « comptoirs », la façon dont il frottait ses mains loupeuses. Il en devenait presque indulgent pour le déshérité placé sous sa férule.

— Allons, petit, courage! disait-il en se hissant sur le siège... Nous tâcherons de te gagner une croûte de pain aujourd'hui. C'est encore la Ville qui paiera ton souper!

La matinée, midi, deux heures s'écoulèrent ainsi.

L'après-midi était déjà avancée quand, après une dernière station, la carriole s'engagea dans le quartier maritime, aussi rapidement que le permettait l'encombrement des camions et des fardiens. De fortes odeurs de choses de la mer, de frais de moules, de varech, des relents vireux, des émanations résineuses passaient dans l'air salin soufflé par l'Escaut. Des bassins émergeaient en rangs serrés comme les fûts d'une forêt vierge, des centaines de mâts avec leurs feuillages de voiles et leurs floraisons de pavillons multicolores, où perchent les mouettes. On approcha des remparts, on sortit par une poterne de l'enceinte fortifiée de la ville, on traversa des ponts jetés sur les fossés et sur le canal de la Campine, la voie des chalands noirs et plats venant des pays wallons; on passa entre deux rangées de maisons blanches et basses, devant une église avenante, celle du faubourg de Merxem. Enfin, la voiture roula en pleine campagne.

Pas un détail de ce voyage accompli durant une journée ensoleillée de juin, n'avait pâli dans la mémoire de Kees.

Il se représenta souvent la longue chaussée de Bergen-op-Zoom bordée de hêtres feuillus, où les moindres souffles bruissaient, semblaient se pourchasser de branche en branche comme une bande d'oiseaux espiègles. Le coup d'œil variait à chaque tour de roue. Ici, la route courait à travers les sapinières; traçait son sillon dans la lande, au milieu des genévriers et des brandes; plus loin, le site dépouillait brusquement ce caractère mélancolique dans son charme, et l'on passait devant des châteaux modernes dont les maçonneries claires se détachaient sur les frondaisons majestueuses de marmanteaux plusieurs fois centenaires. D'autres de ces villas se cachaient au fond d'une drève, derrière une ormaie ou un rideau

de tilleuls. Parfois, moins discrètes, elles se dressaient isolément sous le ciel, au milieu d'immenses pelouses fauchées ras; elles se baignaient dans des nappes d'eau serpentine aux talus plantés de rhododendrons, et où viraient, entre des îlots de nénufars, des compagnies de canards et un couple de cygnes. Et de nouveau, après avoir laissé derrière soi le mignon hameau de Donck, et un moulin de briques dont les ailes brunes reposaient ce soir-là, on retrouvait les ronceraies et les bois, puis la campagne cultivée, les jachères, les emblavures; les prés d'où montaient déjà les arômes de la fenaison, les soles où les luzernes achevaient de saigner. Dans le lointain, un clocher pointu, celui de Cappellen, piquait l'horizon plus bleuâtre que bleu.

L'impression fut particulièrement profonde, lorsqu'après avoir laissé Cappellen sur la droite, ils pénétrèrent dans la région du Polder et allaient atteindre Dinghelaar.

Le soleil, prêt à disparaître derrière la Digue, effleurait de ses derniers rayons les épis les plus élevés. Du sol sourdait comme une sueur volatilisée dans laquelle dansaient des colonnes de moucheron et les moissons jaunes prenaient des tons plus tendres, plus argentés. Les rangées de saules, les haies d'aulnes étêtés, croisant la plaine au bord des canaux d'irrigation, revêtaient des formes vagues et nébuleuses. Tout devenait fluide. Et on devinait aux caresses plus humides de la brise agitant par intervalle cette mer de céréales, que là-bas, à l'ouest, derrière une seconde muraille de digues, l'Escaut roulait ses eaux blondes.

Dans la griserie de son cerveau alourdi tout ensemble et par la fatigue et par le printemps, Kees ne prêtait qu'une oreille distraite aux instructions que son maître croyait devoir lui donner à l'avance. Le vieux ladre ne peignait pas sous des couleurs engageantes la vie à attendre par son valet. Mais qu'importait à Kees? Désormais rien ne le rebuiterait. Cette première rencontre avec la nature du plein air décidait de sa vocation. Il l'aimait sans la connaître, rien qu'à voir le théâtre où elle s'écoule, cette existence des champs :

Il serait paysan.

GEORGES EEKHOUD.

POÉSIES

SYMPHONIE EN BLANC

*Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.*

BAUDELAIRE

1

ADAGIO

Je hais l'Idéal rouge ! Il blesse, il brûle, il mord
Comme ces longs tissus aux pourpres flamboyantes
Affolent, au milieu des arènes bruyantes,
Le taureau qu'on provoque à reculer sa mort.

La flore de mes vers n'a pas la couleur mâle
Mais le morbide éclat qu'ont les fleurs des salons ;
Et mieux qu'un soleil jaune aux rayons chauds & blonds
J'évoque un clair de lune alanguissamment pâle !

Ni les vices savants, ni les fortes vertus
N'ébranlent la langueur de mes nerfs détendus
Et mon art de poète élégant s'effémine.

Seul comme un ostensorio oublié dans le chœur
D'une église effondrée où tout tombe en ruine,
Seul mon Idéal Blanc rayonne dans mon cœur !

ALLEGRO

Et c'est pourquoi je t'aime, ô ma très pâle amante,
D'autant plus pâle encor qu'ils sont noirs tes cheveux;
Ta beauté lymphatique est conforme à mes vœux
Et selon ta pâleur ma tendresse s'augmente.

Trainant dans ton peignoir de neige du matin
Ta maigreur sculpturale & ta marche indolente.
Tu résumes pour moi cette grâce dolente
De la fleur qui se fane & du son qui s'éteint.

Tout ton costume est blanc, & mon rêve d'artiste
Salue en exultant ton mouchoir de batiste
Comme un drapeau d'amour où se traîne un parfum.

Grâce à toi refleurit dans mon âme blasée,
Mon rêve de foyer, mon beau rêve défunt,
Car ton peignoir ressemble aux robes d'épousée.

ANDANTE

C'en est fait de l'amour idéal, ce soleil
Qui laisse pour toujours au fond de la mémoire
Le triste souvenir, comme une tache noire,
A qui fixe un instant son fantôme vermeil.

Mieux que toi, fiancée insensible & railleuse.
Ironique soleil éteint qui m'aveuglas,
Ma pâle amante éclaire aujourd'hui mes yeux las
Et son âme a pour moi des douceurs de veillesse.

C'est bien ce qu'il fallait pour un convalescent,
Car son amour ressemble à la lampe, glissant
A travers ses pâleurs d'albâtre un rayon sombre.

C'est ainsi que pour moi, quand je rêve à l'écart,
De son visage blanc se dégage dans l'ombre
— Sous l'abat-jour des cils — le feu de son regard !

IV

MENUET

Voilà la symphonie en blanc qui s'accroît :
Les pâleurs du peignoir chantent sur ton beau corps ;
L'hermine du tapis, plaquant de gais accords,
Enroule sa musique à tes pieds de statue.

Le menuet s'anime, & des muguets tout blancs
Dont les bouquets mignons parent tes étagères,
Font tintinabuler leurs clochettes légères
Dont le parfum s'envole en des rythmes troublants.

Soudain cette blancheur du boudoir se reflète
Comme un joli motif qu'on brode & qu'on répète —
Dans la limpidité de ton profond miroir.

Je pique alors dans tes cheveux que tu frisottes
Des fleurs — dans tes cheveux sombres comme le soir !
Toutes blanches, ces fleurs semblent des papillottes.

V

RONDEAU

Enfin, mon amour triste a vaincu son émoi :
Ses baisers, qui tantôt tombaient froids sur ma bouche
Pareils à des flocons que chasse un vent farouche.
Ne sont plus glacials en descendant sur moi.

Ces baisers odorants, surchauffés, que j'adore.
Je les sens tourner dans la chambre & neiger.
Et mon caprice évoque un idéal verger
Où je serais couché dans des gloires d'aurore.

Quand je les sens ainsi tourbillonner longtemps,
Je crois être dans l'herbe au soleil du printemps.
Et je crois, dans l'élan de nos tendresses mièvres,

Que tous ces baisers chauds, fiévreux, ensorceleurs.
S'abattant sur mon front, sur mes yeux, sur mes lèvres
Ce sont les bouquets blancs d'un cerisier en fleurs!

VI

FINÇAL

Quand je t'aurai longtemps aimée, ô ma maîtresse.
Quand j'aurai poursuivi mon œuvre & mon amour,
Je verrai dans la mort s'évanouir un jour
Mon double rêve ardent de gloire & de tendresse. —

Mais j'irai volontiers m'endormir à jamais,
Si c'est par un matin d'hiver, plein de mystère.
Où la neige nocturne aura couvert la terre
Pour encor m'entourer des blancheurs que j'aimais.

Comme un berceau, la fosse où l'on mettra ma bière
Sera blanche, & les croix de bois, les croix de pierre
Me tendront leurs deux bras de givre — ressemblant

A des moines vêtus de frocs aux larges manches ;
Et le vent plein de neige, autour des tombes blanches,
Me chantera le soir là Symphonie en Blanc!

GEORGES RODENBACH.

RENDEZ-VOUS POSTHUME

S'il est vrai que les morts renaissent en fantômes,
Un soir, dans la saison tiède, lorsque les bois
Suant de sève, ardant d'amour, vibrant de voix,
Éparpillent dans l'air de printaniers aromes,

Un soir clair, je viendrai vers toi discrètement,
Et te parlant tout bas, comme au temps des tendresses,
Des longs étreignements & des chaudes paresse,
Je te rendrai, sans pleurs vulgaires, ton serment.

Que ce projet funèbre en rien ne t'incomode ;
J'aurai du reste soin d'être en gants de chevreau.
Et bien que tout en os, sans cheveux & sans peau,
J'aurai mon linceul fait comme un frac à la mode.

Puis, le bouquet musqué d'avrillienne senteur,
Qu'au bal tu m'as offert, en princière toilette,
Sera là, bien planté dans mes trous de squelette,
A l'endroit où, jadis, a dû battre mon cœur.

Et doucement, nous nous parlerons d'amour, voire
De tes yeux pailletés d'un regard fier & prompt,
De tes souples cheveux frisant drus sur ton front.
Où plus ne traînerai mes maigres mains d'ivoire.

Je te ferai des vers moins pâles que jadis.
Où la comparaison neuve sera tirée
Des choses que l'on voit fleurir dans l'Empyrée,
Et des rêves qu'on fait, là-bas, au paradis.

Je ne t'y nommerai ni ma fleur, ni ma douce :
Dans mon ode on verra l'oiseau bleu voltiger.
Et mes rythmes auront le glissement léger
Des verdâtres rayons de lune sur la mousse.

Ce sera quelque peu fantasque & bigarré,
Mais toujours je te sus friande de l'étrange.
N'est-ce pas toi, qui femme, eusses aimé d'être ange ?
Or, ce sera de leur pays que je viendrai.

Et tout notre passé rose-tendre, où se mire
Notre jeunesse, en un instant reparaitra ;
Nous nous embrasserons — et notre adieu sera
Rempli de la douceur d'un suprême sourire.

Et pendant cette nuit où, dans l'infini bleu,
Les astres pointeront leur clarté sépulcrale,
Notre amour poussera son pauvre dernier râle,
Et lentement rendra sa charmante âme à Dieu.

Enfant mort, né de nos rêves, de nos pensées,
Ayant vécu longtemps, câlin, entre nous deux,
Nous lui clorons avec tristesse les deux yeux.
Nous y ramènerons ses deux ailes brisées,

Nous jetterons sur lui des branches de lilas,
Et machinalement dirons une prière ;
Et moi je rentrerai moins morne dans ma bière,
Avec ce cher amour, plié mort, sous mon bras.

ÉMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

VASILI VERESCHAGIN

- Vasili Vereschagin... encore!
 - Parfaitement, madame; c'est la première fois que je vous en parle.
 - Mais il est oublié depuis longtemps.
 - Peut-être... en tout cas l'homme est assez intéressant pour mériter un
- revenez-y. Puis il n'est jamais trop tard pour mal faire, madame.
- C'est donc une mauvaise action que vous méditez.
 - Point! « mal faire » est un excès de modestie.
 - Faites, alors, monsieur.
 - J'obéis, madame, d'autant plus qu'en réalité c'est une bonne action à commettre; il importe en effet de venger cette nature curieuse des coups de trique dont notre presse fut si prodigue à son égard.

On lui a reproché — injustement, je le prouverai — la réclame dont il s'est fait précéder, et la mise en scène de son exposition du Palais des Beaux-Arts.

Par ces temps de Bourse trouble et de politique vague où le public semble se désintéresser irrémédiablement des choses d'art, faut-il faire un grief à l'artiste oseur qui tente de réveiller cette indolence et de faire venir à lui le passant indifférent? Doit-on blâmer la montagne d'aller à Mahomet quand Mahomet ne veut pas aller à la montagne? Ces réclames sont bien en situation, j'ajouterai même qu'elles sont indispensables de nos jours, où celui qui crie le plus haut sera le plus écouté. Voyez au tribunal, l'avocat dont le fer-blanc tonne le plus bruyamment est bien près d'avoir raison, voyez en chaire, l'étoile qui braille le plus fort produit la plus grande impression, voyez au théâtre enfin, l'acteur habile à lancer le « coup de gueule » terminal se fait le plus violemment

applaudir. Ainsi le veulent les auditeurs modernes, durs d'oreille et d'apathique volonté!

Vereschagin, lui, les a jugés bien justement aussi; durs d'yeux, et voilà pourquoi il a organisé son système de réclame fort habile et bien excusable en somme. C'est presque un cas de légitime défense.

Puis j'admire, moi, ce Tartare audacieux qui promène à travers le monde son étonnante galerie encombrée d'armes rares, de tapis merveilleux, d'idoles barbares et de curiosités cosmopolites; ce soldat-peintre est vraiment extraordinaire dans sa fastueuse crânerie.

Combien pourraient nous inviter à semblable exhibition? Comment! voilà un artiste absolument de son temps qui nous convie à un spectacle comme il en est peu de plus digne d'intérêt, un artiste qui nous montre ses tableaux entourés d'un luxe inédit, avec une coquetterie sans pareille. et on l'assomme au coin d'un feuilleton!

On lui reproche certaines qualités de peinture absentes dans ses œuvres... Mais les qualités qu'il possède, il vous les donne par dessus le marché! C'est ainsi qu'il importait de prendre ce salon original. Il fallait en voir l'ensemble si artistement ordonné. Ces tapis, ces armes, ces fleurs, ces chimères exotiques complètent, en les faisant valoir, ces toiles enlevées à la pointe du sabre sur les nombreux champs de bataille visités par ce peintre étonnant.

Étonnant, oui, sous toutes ses faces : comme homme, comme peintre, comme soldat, comme voyageur. Abordant tous les genres, lâchant l'épée pour le pinceau, le pinceau pour la plume et relatant avec une égale aisance à l'huile et à l'encre des pérégrinations à travers les deux hémisphères. Pourquoi, je le répète, lui reprocher l'appareil décoratif déployé rue de la Régence! Je souhaite à beaucoup de nos peintres de pouvoir nous offrir un pendant à cette tintamarrante Exposition. A Berlin, où son souci de frapper l'imagination des visiteurs fut plus grand encore, n'avait-il pas installé derrière ses toiles un orchestre complet, rythmant des chœurs de circonstances et des hymnes russes! — C'était, paraît-il, d'un effet saisissant, plusieurs dames se trouvèrent mal. Voilà assurément le comble de l'art en cette époque folle où l'habit surtout fait le moine. Or, Vereschagin s'habille magnifiquement : c'est un moine idéal!

Vous avez abîmé sa garde-robe du Palais des Beaux-Arts! En est-il un plus contemporain que lui et répondant d'avantage aux exigences baroques de ce siècle à jamais fameux par ses inventions de l'habit noir et de la boîte à maquillage?... L'habit noir, ce fourreau étriqué et lugubre si merveilleusement fait pour porter le deuil de toutes les grandes vertus envolées?... La boîte à maquillage, et par elle j'entends cette cousine de la boîte de Pandore, une merveille, une magie, car elle touche à la fois à l'art dieu puisqu'elle peint la figure et à l'art culinaire car elle forme la sauce piquante qui fait passer les navrements de la déchéance physique et lave dans son aphrodisiaque eau de Jouvence... les meurtrissures du temps!

— Vous maquillez-vous, madame?

— Fi! monsieur...

— Tant mieux, ou tant pis — selon votre âge! Mais revenons à notre peintre. Quel est donc le reporter mal avisé qui vint crier au trafic, après sa visite à l'œuvre de Vereschagin?

Au trafic? Loin de là, puisque mille francs ont été versés par son frère dans la caisse des pauvres de Bruxelles — et l'exposition n'avait pas fait ses frais!

Ce qui prouve chez nous une apathie plus intense encore que ne le présageait le peintre russe en rédigeant ses bruyantes affiches... Car, malgré ses appels, le public ne prit guère le chemin de la rue de la Régence, les salons du Palais des Beaux-Arts furent le plus souvent déserts et les araignées tissèrent paisiblement leurs toiles entre les faisceaux d'armes, sans respecter les plis des tentures richissimes appendues là et décorées de panoplies, en attente d'invisibles visiteurs!

Vasili Vereschagin vogue en ce moment vers les Indes... Nous lui souhaitons de rencontrer là-bas un accueil plus chaud et plus cordial que rue de la Régence, en la cité du féro, du saucisson de cheval et des politiciens de cabaret.

THÉODORE HANNON.

CHRONIQUE MUSICALE

LE « MEFISTOFELE » DE BOITO

On comprend que le *Faust* de Goëthe ait tenté les musiciens. Ce drame superbe, où l'Olympien de Weimar atteint à mi-corps Shakspeare, cette tragique merveille de pensée écrite, semble faite pour appeler la musique, — cette pensée sonore. Tour à tour Gounod, Berlioz, Schumann, ont subi l'attrait de la légende du docteur. Henri Faust, le savant que trahit la science, l'amant que trahit l'amour, cette incarnation de l'orgueil qui s'exalte au ciel, de l'homme rebellé qui veut être Dieu ; — Méphistophélès, la joie et la volupté du mal, l'ironie, le sarcasme, le parodiste noir ; et la contrastante douceur, la simple adorante, Marguerite — quelle trinité humaine à évoquer dans les gloires et les triomphes de la musique ! Mais si lourde et si écrasante est-elle, cette œuvre, qu'il faudrait pour en supporter le poids, des génies d'une aussi colossale râblure que les cariatides de Puget. Aussi nul compositeur n'a traduit l'ensemble du *Faust*, qui, faute d'un crâne identique à celui de Goëthe, peu à peu s'est émietté et décomposé dans des cerveaux inférieurs. Gounod a conçu un Faust d'opéra-comique. Du grand révolté, du Don Juan de l'esprit, il a fait une espèce de vieux pédant, qui, enjouencé soudain par le diable, s'amuse à courir les grisettes. Aucune terreur dans les phrases de Méphistophélès, dont le ricanement, une ou deux fois, à peine stride. Seule, Marguerite est comprise. L'acte du jardin, — malgré ces deux hérésies : l'air des bijoux et la cavatine de Faust — est un chef-d'œuvre, que suffit à vivifier la blanche figure de Gretchen, adorablement allemande dans sa sentimentalité bourgeoise, et qui, transfigurée par l'amour, s'élève à la merveilleuse scène de la fenêtre, cette mélodie extasiée où court le magnétique frisson des appelantes voluptés. Schumann, lui, a magnifiquement campé le type de Faust, de l'insurgé contre Dieu ; et

Berlioz, dans sa géniale *Damnation*, a dessiné, avec des crayons musicaux, sur le noir infernal de son œuvre, à sulfureux et contournés traits secs, Méphistophélès. La légende de Faust est donc à reprendre une suprême fois par un musicien capable de saisir les trois grandes figures du drame simultanément. Une ouverture pour Faust, écrite par Richard Wagner, laissait supposer qu'une magistrale musique, pour ce magistral poème, nous viendrait de Bayreuth un jour. Mais il semble que Wagner ait abandonné son idée première, et c'est d'Italie que nous arrive aujourd'hui une nouvelle version harmonique du drame allemand, le *Mefistofele* de Boïto.

∴

L'art, en Italie, traverse aujourd'hui une phase très curieuse. En littérature comme en musique, l'influence étrangère déforme le type national. Les romanciers italiens s'inspirent, non plus de Pétrarque ni de Boccace, mais d'Émile Zola. De même, les compositeurs sont troublés par Richard Wagner.

Écoutez l'*Aïda* de Verdi. Les premières formules wagnériennes sont appliquées; la banale coupe de l'opera seria s'originalise; les récitatifs enserrent plus étroitement les paroles, et l'orchestration pousse des rameaux touffus, dont les luxuriances de plus en plus s'enchevêtrent. Mais, le fond de l'œuvre reste italien; les grands lieux communs mélodiques souvent réapparaissent, et partout tâtonne une recherche qui ne trouve pas. De là certaines partitions hydrides, comme *Aïda*, comme le *Mefistofele*, où le caractère national s'atrophie, et où le génie allemand est maladroitement pastiché.

Malgré mon immense admiration pour le maître de Bayreuth, je crois que la musique italienne doit fatalement perdre à l'imitation des procédés wagnériens. Qu'on évoque un instant le milieu dans lequel naquirent et se développèrent les harmonistes italiens. Un ciel d'un bleu immarcescible, dont coule une envahissante paresse; la lumière souveraine, heureuse, du soleil, ensommeillant tout dans un rayonnant lazzaronisme, et colorant d'un léger fard rose la blancheur des marbres chauffés; les grands massifs de pins aux feuillages glorieux entre lesquels filtrent, comme un vin d'or, les splendeurs solaires; l'atmosphère si diaphane et si pure que, dans un horizon d'enchantement, elle semble supprimer les distances; une nature où les divines clartés sont victorieuses de l'ombre. Ce milieu de joie ambiante, de bonheur facile, de matérialité superbe, a nécessairement produit la musique italienne, cette musique sans mysticité, sans désir spirituel, inapte à rendre la Douleur vraie, qui est avant tout la musique heureuse, traduisant par son éternel accord parfait toutes les lumières et toutes les indolences italiennes. Dans les opéras d'Italie, quand le poète pleure, le musicien rit: délicieuse quand elle traduit les facilités de la vie, cette mélodie incomplète ne saura jamais réaliser par des sons les lointains brumeux, les soleils gelés, le clair-obscur des pays du Nord.

De claires et chantantes mélopées amoureuses d'elles-mêmes ! mais les mystères de l'ombre et de la nuit, jamais.

Mettez un compositeur italien aux prises avec le drame wagnérien, avec cette musique héroïque, impérative, idéaliste forcenée, et dont les puissantes nervosités, le vertige d'obscurité et de profondeurs trahit en une phrase la mythologie et l'âme allemandes. Il abandonnera sa grâce, sa joie, sa quiétude sonore, et n'atteindra point la force rude, le magnétique amour, l'immensité sombre et vague de l'Eschyle allemand.

∴

Nulle part mieux que dans le *Mefistofele* de Boïto ne se dénonce cette impuissance d'assimilation.

Comme Wagner, Arrigo Boïto — qui est un des meilleurs poètes de l'Italie, — a écrit son livret lui-même. Il a serré de très près le texte de Goëthe, en supprimant la mort de Valentin et la scène de l'Église, afin de terminer son opéra par l'épisode d'Hélène et la mort du docteur, tirés du second *Faust* allemand.

L'œuvre initie par un prélude d'orchestre. Une phrase puissante et lente annonce la béatitude d'un grand ciel illuminé où d'innombrables anges pendent sous le soleil, comme d'énormes grappes de raisins roses. Et de douces arpèges, en tons différents, ascendent les hauteurs comme de longues échelles musicales. Puis, de rechef, le thème initial éclate, souverain, puis dans un murmure, s'éteint. La toile se lève, et, dans les aériens abîmes, s'ébauche le chœur céleste, une phrase extasiée qui peu à peu se dessine, grandit, et se pâme dans une exaltation sonore. Soudain, des staccati piquent la masse orchestrale, un motif bizarre se déhanche, et Méphistophélès surgit. Il demande la permission de tenter Faust. Il l'obtient, et manifeste sa joie sardonique, pendant que tourne le vertige de la valse des sphères, la perle de la partition :

La danza in angelica spira
Si gira, si gira. si gira.

Un prestissimo, très doux, volubilisé en tierces par le chœur, avec, vers la fin, de rapides et mur nurantes dégradations chromatiques, ramenant le prestissimo en tierces qui s'éteint alanguissamment, très doux. Le prélude dans le ciel se couronne par une psalmodie d'un très bel élan, qui, comme un coup de soleil dans l'eau, gagne et enflamme tout l'orchestre.

Cette introduction est la meilleure page de l'œuvre. La mélodie est franche, sans banalité ; les changements brusques de ton produisent des enharmonies très vibrantes, et la valse des sphères est une inspiration de tout premier ordre. Seule est manquée l'entrée de Méphistophélès, où Boïto, en cherchant le pittoresque musical, n'a trouvé qu'une phrase pressée, et quasi-joyeuse.

Le premier acte est presque calqué sur le premier tableau du *Faust* de Gounod. Il s'ouvre par la description d'une fête, où le motif indique assez bien la lourde rondeur allemande, mais qui rappelle très distinctement, malgré des changements de mesure et des altérations de rythme, une phrase célèbre des *Maîtres Chanteurs*. Faust & Wagner traversent les groupes. Ici, un mouvement de valse banal au possible & qui tournera bientôt sur toutes les orgues de la rue. Assez bien venue, mais d'un sombre poncif, l'apparition de Méphisto en *Frate grigio*. Bien mouvementés aussi, les couplets :

Son lo Spirito que nega,

mais on y appelle en vain ces notes diaboliques, qui, dans l'inferral orchestre de Berlioz, s'échappent en pizzicati, comme d'un brasier, des flammèches. Puis pour terminer l'acte, un duo écrit d'après la vieille formule italienne, qui ne déparerait pas un opéra buffa, & qui dissonne terriblement aux oreilles expertes. Ce premier acte, très inférieur au prélude, commence la dégringolade du compositeur. L'acte du jardin, très étranglé, paraît plus faible encore. Ce ne sont que vieux échos de partitions italiennes. Les phrases alternées des amoureux sont d'un gris impardonnable, et le quatuor, cette merveille dans l'œuvre de Gounod, lamentablement se traîne. Ici, la comparaison tuera Boïto.

La nuit du Sabbat, plus développée que la nuit de Walpurgis de Gounod, n'est pas mieux conçue. Il y a là surtout un duo de Faust & de Mephisto s'adressant aux feux-follets qui mérite les plus stridents coups de sifflets. On pourrait, sans mécompte, changer les paroles, & remplacer l'apostrophe aux follets par une roucoulante & tourterellante romance aux hirondelles, — pour pensionnats ! Le cœur fugué qui clôt cet étrange Sabbat est d'un rythme heureux et assez original, mais je doute qu'il fasse pardonner au compositeur l'ensemble de l'acte.

Les derniers actes sont exécrables, tout simplement. Marguerite vocalise dans sa prison. Je crois qu'elle vocaliserait sous la hache du bourreau. L'épisode d'Hélène est un prétexte à cantilènes. Et l'oreille attend vainement une phrase originale, jusqu'au moment où Faust meurt, et, dans son apothéose, se baigne dans la béatitude d'un grand ciel illuminé où d'innombrables anges pendent sous le soleil, comme d'énormes grappes de raisins roses.

Le rappel du premier tableau arrive à temps pour laisser le spectateur sous l'influence d'une musique qui, après avoir glorieusement ouvert l'œuvre, la ferme glorieusement aussi.

En résumé, le *Mefistofe'e* est une partition intéressante, qu'il faut analyser pour étudier le mouvement musical en Italie, mais qui, à part le prologue dans le ciel, — de la grande, de la très grande musique — ne justifie point l'honneur d'être représentée au théâtre de la Monnaie. Je ne crois pas à un succès. La chute de *Jean de Nivelle* a de quoi faire réfléchir la direction. L'éducation

artistique de notre public est trop avancée pour qu'on lui refuse encore les chefs-d'œuvre de la musique de Wagner. Au lieu de remporter de piteux demi-succès avec des opéras mulets comme le *Mefistofele* & *Jean de Nivelle*, les directeurs de la Monnaie feraient œuvre d'artistes et bonne spéculation d'administrateurs, en nous donnant, — je ne dis pas la tétralogie des *Nibelungen*, impossible, avec les éléments dont disposent aujourd'hui MM. Stoumon et Calabrezi, — mais des *Maîtres Chanteurs*, par exemple, où Wagner est revenu à la division en couplets, et qui est un étonnant chef-d'œuvre de lyrisme, de caricature par les sons & de descriptif musical.

ALBERT GIRAUD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

DE L'AUDITION DES COULEURS

Sous ce titre, un jeune médecin de l'École de Nantes, M. Pedrono, a fait, à la dernière réunion de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, qui s'est tenue à La Rochelle, au mois de septembre dernier, une communication qui a eu du retentissement. Beaucoup de journaux scientifiques et autres, en ont donné des aperçus, dont quelques-uns ne brillaient pas par l'exactitude. Quant au texte même du travail, il n'a pas encore été publié.

Le voici, dans ses parties essentielles, tel que l'auteur a bien voulu nous le faire parvenir. L'intérêt qui s'attache au sujet justifiera cette longue citation.

L'auteur, après avoir rappelé que les Allemands ont, les premiers, publié des observations de l'espèce, appuie sur ce fait que les cas d'audition colorée ne s'étaient guère, jusqu'ici, révélés qu'en Allemagne. Le hasard, toutefois, lui a fait découvrir en France, dit-il, un jeune professeur de ses amis, qui éprouve une sensation chromatique chaque fois que, chez lui, le sens de l'ouïe est mis en activité.

L'état sanitaire du sujet est excellent. Point d'antécédents morbides, chez lui ni dans sa famille; point de névroses. La constitution de l'œil est normale, de même que l'acuité visuelle et que le sens des couleurs; l'examen ophtalmoscopique ne fait constater aucune anomalie dans le fond de l'œil. Laissons parler M. X...

« De grand cœur je me mets à votre disposition pleine & entière, pour aider vos recherches sur la question dont vous me parlez.

« Voici d'abord l'historique de ces impressions, que, depuis l'enfance, j'ai ressenties sans m'en rendre compte. Toujours, chaque fois qu'un son bien net a frappé mon oreille, surtout le son d'une voix humaine, à l'instant même.

avant toute réflexion, le son s'est traduit pour moi par une couleur. C'est ainsi que les voix s'offraient à moi rouges, jaunes, bleues, vertes, mais toujours la même voix me figurant la même couleur. Comme les voix sont extrêmement variées, bien qu'un certain nombre revêtent à peu près identiquement la même nuance, leur ensemble correspond, pour moi du moins, à une palette portant une variété infinie de couleurs. De plus, en y réfléchissant aujourd'hui, je me rappelle que les voix ne se caractérisent bien, par une couleur très nette, que dans le cas où elles se font entendre dans leur pleine émission, dans un chant ou dans une lecture faite en public. Mais alors l'impression est subite et spontanée ; avant de remarquer qu'une voix est agréable ou non à entendre, qu'elle est forte ou faible, je me dis : Bon ! voix rouge, voix verte, etc., suivant sa nature.

« Cette association des sons et des couleurs, toute d'instinct, puisque jamais je n'en ai ouï parler avant votre lettre, et que jamais, dans aucun livre, je n'ai trouvé un mot qui pût m'y faire songer, cette association donc s'est produite toute seule, si bien même que, d'après moi, tout le monde devait naturellement la sentir. Je ne pensais pas plus à demander à mon voisin s'il l'éprouvait qu'à lui demander si l'or lui paraissait jaune, l'écarlate rouge, ainsi de suite ; ou si le feu lui brûlait les mains. Cela jusqu'au jour (il y a de cela cinq ou six ans) où il arriva en ma présence à des amis s'amusant entre deux, de dire en parlant du premier objet venu : c'est beau comme un chien jaune. L'expression était tirée de je ne sais quelle historiette et on l'appliquait à tout. Quelqu'un vint donc à dire devant moi en parlant d'un ami : avez-vous remarqué sa voix ? Elle est belle ! belle comme un chien jaune ! — Pas du tout, répondis-je, elle n'est pas jaune, elle est rouge. Je fis l'observation, paraît-il, sur un ton sérieux. Tout le monde de rire. Une voix rouge ! Une voix rouge ! Ce fut un éclat joyeux qui me surprit plus que les autres. J'exposai les principes, on se mit à chanter ; chacun voulait savoir la couleur de sa voix. J'indiquai à chacune sa couleur. Je me rappelle très bien que, par une coïncidence bizarre, la voix de l'un de nous présentait la teinte jaune. Belle comme un chien jaune !! Oh ! pour le coup, ce fut un fou rire. On me recommanda d'analyser mes observations.

« Je n'en fis rien : Il me sembla suffisant d'avoir excité le rire une fois. J'étais, à n'en plus douter, un original, un typé nouveau, un spécimen unique en ce monde. Oh ! cela me suffisait. »

La réalité du fait étant démontrée, M. Pedrono expose ainsi les résultats des observations qu'il en a tirées.

« Chaque note musicale produit une sensation colorée. Mais quant à définir, note par note, la couleur de toutes celles d'une même gamme sur un instrument quelconque, par exemple sur un piano, le sujet, qui d'ailleurs est musicien excellent, ne croit pas la chose possible, à moins d'une observation extrêmement minutieuse et prolongée. Les notes les plus élevées sont accompa-

gnées de couleurs brillantes, et les notes basses, de couleurs sombres ; ainsi, il y a une différence très sensible entre les notes aiguës et les notes graves d'un piano ; mais, si l'on compare deux notes voisines, les couleurs paraissent à peu près identiques. Donc, pour chaque gamme, en théorie autant de couleurs que de notes ; en fait, il n'est guère possible de bien caractériser la différence qui existe entre les unes et les autres, quoique la coloration ne soit pas exactement la même.

« Dans un accord parfait en *ut*, en *ré*, en *mi*, les trois notes de l'accord, si elles vibrent absolument ensemble, se confondent de manière à produire, pour l'impression, une seule et même couleur, résultante des trois notes de l'accord. L'accord en *fa* majeur produit une couleur *jaune* et l'accord en *la* mineur une couleur *violette*. Mais, dans un accord dissonant, quelques unes des notes se détachent avec leurs couleurs propres, quoique très voisines des autres couleurs.

« Le ton ne semble pas avoir d'action sur la production de la sensation chromatique. On ne constate aucune relation entre les couleurs correspondant aux tons majeurs et à leurs tons relatifs mineurs, et la différence est inappréciable entre les sensations que produisent des gammes en *do* majeur, en *do* mineur, en *si* bémol, en *la* dièse, prises les uns et les autres à la même hauteur du clavier ; car, si l'on prend ces gammes à des hauteurs différentes, il y a également des différences suivant le degré de hauteur ou de gravité. Que l'on transpose un morceau, d'un ton dans un autre, la teinte sera plus éclatante si l'on passe à un ton plus élevé, elle sera, au contraire, moins éclatante, si l'on passe à un ton plus bas.

« Une note diésée est un peu plus brillante que la note naturelle, la note bémolisée est, au contraire, un peu plus sombre ; on pourrait dire que c'est la même nuance soumise à des intensités d'éclairage variables.

« Un même morceau de musique, joué par différents instruments, présente des couleurs différentes. Il semble donc que le timbre agit directement sur la couleur. Ainsi, prenons, par exemple, la mélodie bretonne connue sous le nom de « *An Hollaïka, Appel des pères* », jouée dans le ton où on l'écrit d'ordinaire ; elle est jaune, exécutée par un saxophone ténor ou un harmonium, rouge si elle l'est par une clarinette, et bleue, par un piano.

« L'intensité du son a pour action d'accentuer et de préciser la couleur. Quand le son est faible, la couleur semble éprouver des mouvements d'oscillations rappelant les mouvements vibratoires de l'air. Quand il devient net et clair, la couleur devient uniforme et franchement caractérisée.

« Tout bruit, quel qu'il soit, provoque une perception chromatique ; mais les couleurs sont toujours sombres, généralement grises ou brunes. Comme pour les notes musicales, l'intensité du bruit agit sur la sensation. Plus le bruit devient intense, plus la sensation colorée s'accroît, en conservant, cependant, sa nuance primitive.

« L'effet d'un bruit sifflant léger est très variable et dépend de la cause qui le produit. Le plus souvent, la couleur qui, d'abord, est grise, passe au jaune, au bleu et finalement au rouge, si le bruit devient fort et nettement sifflant. Nous nous sommes amusés à siffler en présence de notre « *colour-hearer* », comme disent les Anglais; quand la note était faible et basse, la sensation chromatique semblait résulter d'un mélange de jaune et de rouge, puis la couleur devenait nettement rouge quand la note croissait en hauteur et en intensité.

« Nous arrivons à un point particulièrement intéressant, et qui, le premier, a frappé l'attention du sujet. Quelles sont les impressions chromatiques que produit la voix humaine dans le langage et le chant?

« Les paroles prononcées dans une simple conversation provoquent une sensation colorée, sensation qui n'est perçue qu'à l'aide d'une certaine application, et qui est tellement faible que notre sujet n'en a pas conscience ordinairement. Les consonnes ne produisent point de perception chromatique; les voyelles seules sont colorées.

« L'analyse des impressions produites par les consonnes et les différentes voyelles, qui est très difficile et même impossible à faire dans la conversation, devient beaucoup plus facile dans le cas où la voix est émise fortement. Ainsi, les discours ne produisent que les variétés d'une même couleur, couleur qui dépend du timbre de la voix de la personne qui parle. Les variations dans la couleur perçue sont dues à ce que certaines voyelles produisent une sensation colorée plus brillante que d'autres. Les voyelles « *i* » et « *e* » sont accompagnées des couleurs les plus brillantes; « *u* », qui est la voyelle la plus basse, produit la couleur la plus sombre; « *a* » et « *o* » produisent des couleurs intermédiaires.

« Les consonnes déterminent une sensation chromatique à peine perceptible. Il y aurait peut-être à faire une exception pour les consonnes sifflantes, qui détermineraient une excitation un peu plus forte. Nous trouvons la raison de cette exception dans ce que nous avons dit des effets produits par les différentes lettres composantes.

« Ainsi, on pourrait représenter une phrase quelconque par une bande colorée répondant à la couleur générale de chaque voix, et présentant, suivant les différentes voyelles, des variations dans l'intensité de la coloration. Cette bande serait divisée en une foule de parties, par des lignes sombres correspondant aux consonnes.

« Dans le chant, nous obtenons les mêmes résultats que dans les discours, le phénomène est simplement plus accentué. Chaque voix conserve sa couleur caractéristique; l'intensité seule de la coloration varie.

« Les voyelles, chantées à des hauteurs différentes de la gamme, revêtent une teinte plus colorée, et, pour mieux dire, plus vive, à mesure que la voix s'élève vers les notes aiguës. Les tons, qu'ils comportent des dièzes ou des bémols, qu'ils soient majeurs ou mineurs, pourvu qu'ils soient pris à la même

hauteur de l'échelle musicale, ne produisent que des variations à peine perceptibles dans la coloration.

« A l'audition d'un chœur, il semble qu'une foule de couleurs éclatent comme de petits points au-dessus des chanteurs. Souvent une des couleurs domine ; ce qui arrive lorsqu'une voix domine aussi les autres.

« Des observations attentives, faites par le sujet, lui ont présenté des voix jaunes, rouges, vertes et bleues. Les voix bleues sont de beaucoup les plus nombreuses, et les voix vertes les plus rares. Mais ces quatre couleurs sont représentées dans des nuances extrêmement variées. Nous ferons remarquer que ces quatre couleurs sont les quatre couleurs fondamentales admises par Hering.

« Les voix qui sont les plus agréables, produisent généralement une impression chromatique jaune.

« Notre voix est colorée en cendre bleue, et notre sujet ne connaît point la couleur de sa voix.

« Les couleurs varient donc avec les différentes personnes. De même qu'il n'existe pas, à vrai dire, de voix absolument semblables, de même on ne rencontre pas deux couleurs de voix identiques. A la voix nous distinguons, entre mille, une personne que nous connaissons, entre les mille nuances qui répondent aux voix de ces personnes, se retrouvent dans les couleurs des différences, si on peut le dire, symétriques.

« De ce qui précède, nous voyons que chaque instrument de musique et chaque voix sont caractérisés par une couleur qui est constamment de nature identique, et dont la qualité seule est modifiée par la hauteur de l'intensité des sons émis. Le timbre étant la caractéristique des différentes voix et des différents instruments, nous pouvons donc dire que le timbre, et conséquemment les harmoniques qui le constituent, agissent seuls sur la nature de la couleur. »

De mes presses, le quatorze décembre 1882.

LUCIEN-CHARLES HOCHSTEYN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

Bruxelles, 8, rue de la Paille.

LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR
Bruxelles, 8, rue de la Paille, 8, Bruxelles.

POUR PARAÎTRE LE 15 JANVIER

KEES DOORIK

SCÈNES DU POLDER

par

GEORGES EEKHOUD

Un très beau volume in-18. Prix 3 fr. 50.

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE BELGE

COMPRENANT

la nomenclature complète des

COMMUNES ET HAMEAUX DU ROYAUME

considérés au point de vue de tous les renseignements d'utilité publique

d'après les documents officiels des administrations

par LUCIEN HOCHSTEYN

Ex-fonctionnaire de la Direction générale des Chemins de fer belges

Membre de la Société royale belge de Géographie

Membre de la Société de Géographie de Paris, &a.

PRIX : QUATRE FRANCS

LA JEUNE BELGIQUE

BUREAUX

BRUXELLES, 8, *rue de la Paille.*

LIÈGE

Rue de l'Université, 46.

GAND

Rue des Champs, 65.

ABONNEMENTS

Un an. 5 fr. | Un semestre. 3 fr.

Les abonnements se prennent à toute époque.

COLLECTION NATIONALE

A. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS

Bruxelles, 46, rue de la Madeleine, 46, Bruxelles.

Jolis volumes in-12 br. : 60 cent. — Éléante rel. toile anglaise : 1 fr.

ONT DÉJÀ PARU :

- EERHOUD (G.) : *Henri Conscience.*
WAUTERS (A.-J.) : *La découverte de l'Amérique racontée par Peter de Vos.*
— *De Bruxelles à Karéma.*
— *Le Royaume des Éléphants.*
— *Les Pierres précieuses.*
— *Le Doudou. Souvenir d'un fibre montois.*
HYMANS (L.) : *Jeunesse et Vacances.*
— *Souvenirs de voyage.*
— *Le Chemin de fer.*
— *Bruxelles au temps jadis.*
— *Le Congrès national de 1830 et la Constitution de 1831.*
MONPLAISIR : *Voyage en Espagne.*
— *Nos amies les plantes.*
— *Le Pays des fleurs.*
LECLERCQ (Émile) : *François Anneessens.*
— *Histoire d'une statue.*
GEIREGAT (Pierre) : *Myosotis.*
— *Trois récits de grand-père.*
PIRÉ (Louis) : *Les végétaux inférieurs.*
LANDOY (Eugène) : *Histoire d'un petit tailleur.*
HANNOT : *Excursion dans la lune.*
DAVY (T.) : *Petit Manuel du citoyen belge.*
RÉTY (Marius) : *Contes brabançons.*

DEUXIÈME ANNÉE

N° 2.

20 JANVIER 1883

LA
REVUE MODERNE

—
TOME PREMIER
—



DEUXIÈME LIVRAISON

—
BRUXELLES

BUREAUX : 74, AVENUE DE LA TOISON D'OR

—
LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR

1883

LA REVUE MODERNE

—
COMITÉ

Belgique

CAMILLE LEMONNIER, EDMOND PICARD, VICTOR ARNOULD

France

Suisse

EDMOND DE GONCOURT, LÉON CLADEL — CARL VOGT, GIRAUD-TEULON

Rédacteur en chef : MAX WALLER.

Administrateur-gérant : EDMOND CHANSAY.

—
PRIX D'ABONNEMENT

BELGIQUE = Un an : 12 fr.

— ÉTRANGER (Union postale) : 14 fr.

—
Sommaire de la livraison du 20 janvier 1883.

GAMBETTA.

Victor Arnould.

BILAN DU SUFFRAGE CENSITAIRE.

Edmond Picard.

RONDELS BERGAMASQUES.

Albert Giraud.

BONSHOMMES & BONNES FEMMES.

Henri Nizet.

A TRAVERS LE GOTHARD.

A.-J. Wanters.

CHRONIQUES : Chronique artistique.

Théodore Hannon.

— — littéraire. —

—
Les manuscrits non insérés resteront à la disposition de leur auteur.

Il est tiré de chaque numéro VINGT exemplaires sur beau papier anglais
au prix de 24 fr. par abonnement d'un an.

*La REVUE MODERNE, littéraire, artistique & scientifique, paraissant le 20 de chaque
mois, formera par an deux volumes d'environ 400 pages chacun, imprimés avec soin
sur papier teinté, avec couvertures & tables des matières.*

LUCIEN-CHARLES HOCHSTEYN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

Bruxelles, 8, rue de la Paille.

GAMBETTA

« Il n'y a pas d'hommes indispensables, » dit-on. Et le monde se console à la disparition des grandes figures historiques par cet aphorisme banal. Je dirais plutôt que, dans la politique comme dans l'art, il n'y a que les hommes indispensables ; les autres ne comptent guère. Quand les tendances dominantes et les lignes maîtresses d'une époque, par un concours inouï de circonstances favorables, réussissent à se joindre en un point précis et à nouer leur nœud vital dans le cerveau d'un homme, on voit cette personnalité unique, tout à coup correspondre comme par miracle aux sentiments les plus secrets des multitudes inconscientes. Des milliers d'êtres inconnus les uns aux autres sont en contact ; en un moment un peuple est debout ; il lit sa destinée dans les traits de l'homme lui-même la veille étranger à tous ; c'est le salut peut-être ou peut-être la mort, mais cette destinée il l'accepte. Cette foule et ce chef sont désormais indissolublement unis ; les périls communs, les catastrophes même les feront se tenir de plus près. Qui de vous, voyant son sort écrit dans la paume de sa main, coupera sa main pour échapper à sa destinée ? Et la main, la tête d'un peuple, voici qu'elles apparaissent dans la fumée des événements.

L'histoire maintenant prend couleur et forme ; elle se fait concrète et visible, et l'on assiste à ce spectacle merveilleux d'une parole sortie d'une bouche de chair et qui retentit comme si un ouragan de poitrines sonnait dans le bronze. Que dira cet homme ? Il n'importe. S'il tombe ou s'il périt, relisez ses discours. Vous ou moi en aurions dit autant, et de cette éloquence qui paraissait remplir le monde, dans vingt ans, il restera quelques traits, jaillis comme la foudre d'une situation imprévue, et dont l'orateur lui-même n'avait pas conscience quand il déchirait ou illuminait devant lui des milliers d'âmes. Et pourtant presque aucune de ces paroles, aujourd'hui mortes, qui n'ait en frappant l'air produit une commotion publique. Qui jamais exagérera le côté

mystérieux des choses humaines? Et il n'y a pas de hasard, il n'y a pas de Providence. Quand à la roulette le signet de cuivre arrête le mouvement et que la boule d'ivoire va chercher une case entre toutes, pour qui eut pu calculer les puissances d'impulsion et les forces de résistance, il était nécessaire que ce fut là et non autre part que la fortune se fixât. Mais personne jamais ne saura faire ce calcul dans le temps qu'il faudrait pour le chiffrer, et c'est ce que nous nommons le hasard. De même lorsque dans le passé nous suivons les péripéties du drame humain, nous comprenons à peu près que les faits se sont accomplis comme il était presque inévitable qu'ils s'accomplissent; mais au moment où l'événement a éclaté, qui donc le prévoyait à la date exacte où il a changé la face des choses? Un répit de quelques jours, il était peut-être évité! Réflexions inutiles, je le sais, mais auxquelles on ne se soustrait pas en présence des coups inopinés que la mort frappe autour de nous, et qui atteignent de si étranges proportions par le choix des victimes.

Rien que pendant cette année 1882, n'est-il pas historiquement monstrueux d'avoir vu tomber, presque ensemble, dans la force de l'âge et du sommet de la vie, deux hommes, les deux seuls, qui à cette heure unique eussent réalisé en Europe et dans le monde ce prodige d'être les incarnations libres et pourtant acceptées de deux démocraties immenses: Skobelev, Gambetta. L'innombrable démocratie russe, éparsée dans les steppes sans bornes, où trouvera-t-elle après Skobelev ce noyau d'héroïsme et de génie qui pourra ramasser autour de lui en un corps unique et dirigeable tant de millions d'atomes aujourd'hui inertes! Vers quel orient ou vers quel abîme vont se précipiter les flots inquiets de la démocratie française, qui dans leurs élans comme dans leurs révolutions avaient pris l'habitude de se régler sur l'influence attirante ou ennemie de Gambetta? Ce ne sont pas deux chefs d'État qui ont disparu: ce ne serait rien; mais deux rois de l'opinion en des pays où il n'y a plus de gouvernants.

Quand un chef de gouvernement établi succombe, tout le vaste et solide échafaudage sur lequel il était assis subsiste, et son successeur y monte après lui. Mais qui soutiendra qu'il existe un régime définitif en Russie ou en France? Il y a encore là des administrations publiques; il n'y a pas d'organisme gouvernemental imprimant une direction à la nation tout en participant aux mouvements spontanés de la vie commune. Le monde slave cherche sa voie; à travers quels flots de sang et quelles ruines amoncelées, on le pressent; mais Skobelev paraissait destiné à lui marquer sa carrière. La France vit dans la

poussière de ses institutions anciennes, également impuissante à les restaurer ou à jeter les fondements durables d'un ordre nouveau, et Gambetta semblait appelé à tracer au moins le plan d'un régime acceptable par tous. Ah ! je sais bien qu'on nie les capacités politiques de Gambetta, et sur ce point je suis prêt à concéder ce que l'on voudra. Mais il était l'homme des événements ; il avait acquis de lui-même cette autorité naturelle qui finit par s'imposer et peut au moment donné accomplir de grandes choses. Et si ce n'était pas lui, qu'on me montre qui le remplace dans ce pays usé par les factions et qui périclite par l'effort de tous de réagir contre chacun. Il existe en France un puissant et profond sentiment républicain, mais il n'y a pas d'intérêts fondamentaux qui soient attachés à la République. Et de ce sentiment au moins Gambetta était l'expression la plus haute ; nul plus que lui n'avait travaillé à l'acclimater en France, et seul peut-être il en pouvait tirer des résultats inattendus et concluants.

N'est-ce pas grande misère de voir la mort frapper de pareils hommes, comme par inadvertance, dans la maturité de leurs moyens et de leur forces, et lorsque leur pensée était déjà dans l'avenir. Un enfant tire à lui la nappe du festin et renverse les coupes pleines, innocemment, bêtement. Les convives se dispersent et la nuit est sur la maison tantôt brillante de lumières joyeuses.

Et cependant il était inévitable que ces hommes périssent comme ils ont péri ; eux qui pouvaient mettre la main de la Russie dans celle de la France et changer la face du monde, ils devaient tomber misérablement. Leur fin a été la même. Le doigt mystérieux de la Femme les avait touchés, et son ongle avait fait la blessure par où leur sang devait jaillir. C'est qu'ils étaient de leur époque par les nerfs comme par le cerveau, et qu'ils avaient avec toutes les grandeurs toutes les infirmités de notre effroyable siècle. Comment eussent-ils pu se faire les organes de tout un peuple s'ils n'eussent participé à ses faiblesses comme à ses aspirations ? et qui comprendra notre temps s'il y méconnaît l'influence si puissante toujours, si souvent fatale de la Femme ?

Je ne me rappelle pas dans les siècles précédents d'hommes arrivés à cette hauteur et qui aient succombé ainsi. Mirabeau peut-être, indirectement, mais il était au seuil de notre époque ; puis dans tous les temps les hommes d'une grande exubérance de passion ont abusé de leurs forces. Mais Skobeleff poussant le dépit amoureux jusqu'au suicide ; Gambetta mourant d'une querelle avec sa maîtresse : quand donc ces fins poétiques ont-elles été celles des hommes d'État et des hommes de guerre ?

Quels étranges états de l'âme et quelles profondes perturbations sociales de pareils faits n'indiquent-ils pas? Que Musset s'en allât comme est parti Skobelev, c'était sa nature; mais le héros de Plewna! Ne croyez pas que je souris, je suis épouvanté. De notre temps, la puissance et la gloire, les destinées d'un peuple, ont-elles donc si peu de prix, que pour remplir le cœur il y faille l'amour, et qu'on lui sacrifie tout le reste! Robespierre, Danton, Napoléon I^{er} ont aimé, eux aussi, mais combien virilement, et quand leurs amours ont-elles troublé leur pensée? Nous sommes d'un autre temps, et les enfants malades d'un siècle épuisé. Ils étaient ce que nous sommes tous, ce Skobelev qui restait à cheval quarante heures, puis dictait ses ordres; ce Gambetta qui faisait sortir de terre une armée de huit cent mille hommes et remuait la France du vent de sa parole: après ces immenses efforts les nerfs fléchissaient, et les tendresses de cœur faisaient des poètes morbides de ces héros à grande envergure. Ils ont succombé à ces ruptures d'équilibre.

Je me rappelle avoir vu Gambetta, il y a douze ans, deux fois, à quelques jours d'intervalle. C'était au commencement de juillet 1870. Aucun trouble apparent à l'horizon. Gambetta passait par Bruxelles pour aller à Ems se faire soigner d'une laryngite. Un ami commun nous mit en rapport. Je connaissais sa plaidoirie dans l'affaire Baudin, un discours très-hardi et très-écouté qu'il avait prononcé au Corps Législatif sur le suffrage universel qu'il donnait comme devant nécessairement amener la République; je lisais les journaux parisiens qui déjà lui prêtaient ces airs de hâbleur et de matamore de brasseries dont on l'a depuis lors constamment affublé. Je vis un homme assez petit, pâle, d'une grande douceur et d'une grande politesse, négligemment vêtu, mais sans aucune de ces allures qui, je l'avoue, m'avaient quelque peu inquiété. Nous passâmes ensemble plusieurs heures à causer de théories politiques et sociales. Il n'avait qu'un souffle de voix et parlait avec action pour se faire entendre, mais le geste était aisé et simple, le visage calme et plutôt triste. Il est vrai qu'il était malade, mais l'ensemble des traits avait une inclinaison mélancolique qui devait tenir à de longues habitudes mentales, et que du reste je retrouve sur le masque boursoufflé dont on nous a depuis peu donné tant d'exemplaires. Je ne dirai pas qu'il fut nourri de fortes études, mais il avait de la décision dans l'esprit, des vues étendues; il avait une façon de marcher devant lui comme un homme à qui le monde appartient. Ce ne fut là cependant qu'une impression fugitive, car il parlait de l'empire comme d'un établissement encore bien solide; de Napoléon comme d'une nature

bienveillante dont on tirerait peut-être plus que ne pensait la foule....., et son regard était voilé, quand il disait ces choses, d'une prudence tout italienne. Il comptait sans doute pouvoir à Ems, rêver à tout cela pendant des semaines, mais il était à peine parti de quelques jours que la déclaration de guerre éclata comme un coup de foudre dans le grand silence de l'Europe. Il revint précipitamment, il rentra à Paris. Je le revis ; il était fiévreux, très perplexe : il croyait la guerre inévitable, mais après ? « Il la fera, disait-il (parlant de Napoléon), et s'il réussit c'est l'empire indestructible. » Étrange moment d'un homme au seuil de sa destinée, et qui n'en sent pas un rayon glisser jusqu'à lui, quand déjà, de l'autre côté des portes, la Fortune allume les torchères et éclaire les voûtes du rouge embrasement des gloires sanglantes. Je puis dire que ce jour-là, quand il passa la frontière, la France se referma derrière Gambetta. Elle le prenait et lui s'emparait d'elle : ce fut un pacte. Tout était fait. Au 4 septembre il entra au gouvernement provisoire comme chez lui : personne ne l'y appelait. Il tomba en province de son ballon, comme des étoiles : la province l'écouta, lui obéit ; il leva des armées, fit des emprunts, commanda à des généraux, régenta des ministres. Avec quoi fit-il ces prodiges ? Avec sa parole ? Pendant cette période il ne parla guère. Et il n'apportait pas des victoires à son pays, mais des défaites ; la sinistre nomenclature des désastres continua de scander le temps comme de sourds coups de canon de funérailles, et à cela du moins l'on n'eut pu croire que l'empire était tombé. Quelque chose cependant était changé, et ce quelque chose était tout. Au milieu des effarements des uns, des exaltations, des désespoirs des autres, une grande âme était apparue au pays, qui restait maîtresse d'elle-même et qui par là même le fut des autres ; et ce cœur de trente ans sut se faire de bronze sous les coups du malheur, et plus les coups étaient terribles, plus l'airain en retentissait comme un appel à la foi dans la France. Religion de la patrie qui sonnait ainsi en bourdon, lugubrement, sur toutes les têtes. M. Thiers appela Gambetta le fou furieux, mais lui-même courait l'Europe comme un furet dépisté. Favre et Trochu attendaient stupides qu'on les tirât comme des lièvres au gîte. Gambetta était moins fou que ces affolés, mais il n'avait pas les ménagements de la peur.

Tout croula, la Commune surgit. Ici Gambetta ne comprit plus et méconnut la volonté de Paris. Toutes les énergies s'étaient ramassées là, mais elles n'étaient pas dirigées ; il ne fallait pas que la Commune vainquît, il fallait qu'elle ralliât la France ; Gambetta était l'homme pré-

destiné. Lui seul à ce moment pouvait modérer Paris, trouver entre Paris et la France un terrain d'entente. Mais il fallait qu'il affrontât la fournaise parisienne, qu'il déjouât le machiavélisme de Thiers, qui voulait en finir avec le personnel révolutionnaire de l'empire et sans doute eût essayé d'y compromettre Gambetta. La France ensiévrée, délirante ; Paris bouillonnant, irrité ; Versailles insidieux, perfide ; l'Allemagne présente et son épée en travers de tous les plans, quelle autorité pouvait se croire assez grande pour trouver une voie parmi ces abîmes et, ce qui est pire, parmi ces embûches ? De Retz l'eût risqué cependant, Danton y eût réussi. C'était pour Gambetta la crise suprême ; il se déroba. S'il eût marché sur Versailles, Paris se donnait à lui, la France était dans ses mains ; c'était une situation nouvelle, épouvantable peut-être, mais effrayante pour tous, même pour les Allemands ! Mais qui oserait dire qu'un pareil coup pouvait être tenté ! Une lumière soudaine, irrésistible illumine en ces moments affreux un homme de génie ; Gambetta se troubla devant le formidable conflit des événements que le sort mettait à la portée de son bras. Il fallait le dénouer, ou y périr, et peut-être la France avec lui. Il sortit de son rôle héroïque, comme il y était entré, inconscient. Il n'avait pas pressenti sa destinée de gloire : elle le quitta sans qu'il fit rien pour la retenir. Il avait été soulevé dans le manteau des légendes et pendant six mois emporté, avec des battements de drapeau, dans un vent de tempête. Il se retrouva au bord de la mer, à Saint-Sébastien, dérouté, tel qu'il avait quitté Bruxelles. L'âme de la France avait chanté en lui pendant six mois son terrible chant de détresse et de foi, mais la voix surhumaine s'était tue, et lui-même restait sans souffle comme lorsqu'il m'avait apparu. Le grand homme s'était évanoui.

Mais l'homme restait, avec des ressources étonnantes. Il s'agit pour Gambetta de refaire sa fortune, il la réfit ; de s'effacer, il s'effaça ; de reprendre d'abord un second rôle après avoir refusé le premier ; et de reparaître en commis de Thiers, lui qui avait été l'arbitre de la France. Il n'avait plus qu'une force maintenant, son éloquence de tribun avec sa souplesse d'Italien ; il sut pousser l'une, insinuer l'autre et rétablir son personnage dans une situation modifiée avec les moyens pratiques qu'elle indiquait. Il sut avoir des millions, des agents, des journaux, étendre sur la surface entière du pays une immense, une infrangible intrigue, où tous étaient pris au pipeau, au lacet, au miroir, au filet, suivant les milieux et les circonstances ; organiser une armée civile ayant des chefs et des cadres ; non encore prêt à gouverner lui-même, avoir la

main dans tous les rouages du gouvernement, et ligurer de nœuds si habiles la République et la France, que la France ne sût plus se passer de la République, mais que la République ne sût plus se passer de Gambetta. Et ses périodes sonores roulant sur le pays servaient maintenant à endormir dans la quiétude le peuple auquel son éloquence avait autrefois emprunté ses tonnerres. Habilité suprême! Lui qui n'avait eu de grandeur que par ses six mois d'héroïsme, il sut dire que les temps héroïques étaient passés, et le prouver par ses actes! Il s'agissait en effet, non plus d'être grand, mais d'être possible; et la France s'habitua à cette réduction de Gambetta, qui en vérité n'était que la réduction d'elle-même. Et lorsque vint le moment d'éprouver la force du filet gambettiste, il résista victorieusement à l'épreuve. Mac-Mahon y était pris, il voulut le rompre; c'est lui-même qui fut étranglé. Gambetta sauva la liberté et la République, mais par des moyens à lui, et la République allait lui appartenir. Pour la seconde fois il put se croire appelé à la dictature, et fait, ce qui n'arrive à nul homme, pour recommencer sa destinée.

Quel rêve! La France satisfaite, la Chambre soumise, la réaction vaincue. Gambetta put croire qu'il était remonté simplement à la place qu'il occupait la veille de la Commune, mais avec quelles dispositions agrandies et rassurantes! Thiers était mort, la première place n'était plus remplie mais seulement occupée. Paris était pacifié, l'Europe sympathique; nul danger des partis extrêmes. Il suffisait d'attendre et de cueillir le pouvoir quand il serait à point. Entretemps, dans une situation si claire, aucune surprise n'était à craindre.

Chose étrange! le génie de Gambetta qui s'était éclipsé une première fois devant l'effroyable vision de la guerre civile mêlée à la guerre étrangère, cette fois resta sans force devant le spectacle de ce calme immense et sans dangers. Il n'avait pas suffi à la guerre, n'allait-il pas suffire à la paix? Alors il fallait de l'audace, maintenant de la science; alors des exploits, maintenant des réformes. Était-il décidément l'homme des situations moyennes, capable de s'élever aux grandes représentations, mais non aux grands actes? Il est certain que sa victoire ne servit de rien, que la République resta dans les langes. Sa place était celle de chef de la majorité, c'était la première dans l'État; il prit la présidence de la Chambre, qui était la seconde et qu'il resta; ce fut une façon nouvelle de se dérober. Et la preuve que c'était là de l'impuissance et non pas de la tactique, c'est que cette situation de calme dont tout pouvait être tiré, il ne chercha plus qu'à la troubler pour se refaire dans les

agitations secondaires, et se rendre de nouveau nécessaire par l'évocation de dangers qu'il comptait conjurer lui-même. La demande de l'amnistie n'eut pas d'autre objet. Peu digne et médiocre manœuvre, que toute sa large éloquence ne réussit pas à vêtir de magnanimité. Alors il commença la troisième partie de sa vie ; période indécise et fautive par les erreurs qu'il y accumula, et qui ne réussirent cependant pas à rompre la communion magique qui s'était établie entre la France et cet enchanteur.

L'éloquence ne prouve rien, pas plus en politique qu'en amour ; il faut arriver au fait, et le fait de l'amnistie ne fut autre chose pour Gambetta que la rentrée en scène du spectre rouge dont il croyait désormais avoir besoin dans la fantasmagorie de sa politique. Napoléon III avait ouvert les réunions publiques pour forcer les bourgeois affolés à se rejeter dans ses bras. Gambetta, instruit sous un pareil maître à tous les trompe-l'œil et à tous les épouvantails de l'art de gouverner, s'imagina que quelques milliers de revenants de Nouméa, certes impuissants à ressusciter cette Commune dont il avait eu si grand'peur, seraient assez effrayants encore pour donner à l'ordre le besoin d'être sauvé. Déjà, dans son discours sur l'amnistie il rassurait la bourgeoisie en carrant devant elle ses épaules comme un rempart inexpugnable. Quand le retour fut accompli, une terreur douce fut habilement excitée. Mais Gambetta se trompait d'époque ; la Saint-Barthélemy des socialistes avait été si radicale qu'aucune revanche n'était même à craindre, et les votes sentimentaux de Bordeaux et de Marseille en faveur de Blanqui, prétexte de l'amnistie, n'avaient été qu'un élan généreux de ce chevaleresque peuple de France ; ils ne révélaient aucune force réelle et redoutable. Les politiques avisés eurent bientôt percé à jour cette machination en apparence si terrifiante ; et s'ils avaient pu, après le 16 Mai, se rendre compte exactement du peu de consistance des idées réformistes de Gambetta, maintenant ses prétentions conservatrices durent leur paraître également vides et pauvres. Et alors on vit ce spectacle unique dans l'histoire, de toute la meute des rivaux de Gambetta s'acharnant après lui pour le pousser de force au pouvoir, toutes les intrigues nouées pour lui en rendre l'accès inévitable, et lorsqu'il consentit à y monter, la conspiration universelle des habiles pour l'y produire dans un isolement qui était déjà de l'abandon. Ils voulaient montrer à la France l'impuissance de son dieu, et le hissèrent au gouvernail comme au poteau de son Golgotha. Hélas ! la démonstration fut complète : au bout de quelques semaines, il demandait lui-même à en descendre ; cette fois, semblait-il, anéanti pour toujours.

En effet, le spectacle qu'il y donna fut douloureux à force d'être inhabile. Entêté dans son illusion du spectre rouge, il s'était d'abord entouré d'hommes à poigne pour paraître malgré tout un sauveur, et l'enterrement de Blanqui sembla venir à point pour le mettre en scène dans le rôle préparé. — Mais le coup qu'il y porta avorta nécessairement. Il ne réussit qu'à démasquer l'inutilité de son attirail repres-sif. Il fut tombé sous les sifflets s'il n'eut été Gambetta. Il devait tomber autrement et plus tristement encore.

Gambetta, malgré son savoir-faire, son entregent et sa finesse, n'avait pas assez vu quels étaient les appuis réels de l'état des choses. Il n'avait pas remarqué que la bourgeoisie, après l'Empire, au lieu de s'effondrer, s'était refaite et que si elle avait accepté la République, c'est qu'elle savait n'en avoir rien à craindre. Elle avait jeté à Gambetta les millions, les journaux, le bruit et les applaudissements, parce qu'elle voyait en lui l'affublement démocratique qui complétait ce clinquant du suffrage universel permettant à la finance de faire ses affaires à l'ombre de ces décors populaires. Et quand elle l'avait vu lancer les entreprises de Dulcigno et de la Tunisie, elle s'était promis de passer beaucoup de choses à l'homme qui se contentait de ces billevesées à grand spectacle. Mais Gambetta, qu'elle prenait décidément pour un histrion, avait encore un fond sérieux qu'elle méconnaissait ; il avait conservé sa foi en lui-même ; et quand il arriva au pouvoir, il y porta au moins deux projets : l'un de l'intervention en Égypte, qui lui paraissait une entrée au relèvement européen de la France ; l'autre, plus sensible à la finance, de la reprise par l'État de l'exploitation des chemins de fer. Essayer de ramener à lui l'armée, attaquer de front la féodalité financière, c'était trop. Dès lors il ne suffit plus de le laisser s'user, sa condamnation fut résolue, immédiate, unanime, sans phrases. Le scrutin de liste ne fut de tout cela que la comédie ; ce qui se vengea ce fut la finance, et elle le fit impitoyablement.

Ainsi, cet homme qui avait voulu gouverner par la bourgeoisie, en sauveur de l'ordre, succombait à la coalition des hautes influences sociales, et il tombait sans même que les couches nouvelles qu'il avait annoncées eussent conscience des motifs d'une aussi brusque et inflexible exécution.

Mais c'est aussi pourquoi, malgré tant de fautes et une si longue inconscience de sa mission, sa mort est un désastre. Gambetta, avec sa merveilleuse éloquence, avec le caractère légendaire attaché à son nom, avec la générosité de son tempérament qui dominait par moment ses

calculs, conservait une popularité suffisante pour reparaître encore malgré tout, et réussir peut-être à rendre à la République son centre de gravité parmi les travailleurs et les petits bourgeois, ces forces fécondes des sociétés modernes.

La terrible leçon qu'il avait reçue de la finance lui eut sans doute profité, et au lieu d'un gouvernement de coalition conservatrice, comme il avait essayé de le faire, il est évident qu'il eut dû chercher à retrouver son assiette dans le peuple; les événements eussent fait de lui le chef de la démocratie pondérée. Maintenant la démocratie, en dehors de laquelle rien de durable n'est possible en France, peut chercher un chef autre part, dans les partis extrêmes ou dans la tradition césarienne, et des deux côtés le danger est très-grand. Puissent tous les républicains s'unir autour de la République! Le moment est déjà venu, en effet, où l'on commence à craindre pour la République elle-même, aujourd'hui directement engagée. Tant que Gambetta vivait, elle avait sa réserve.

Les funérailles théâtrales qu'on lui a faites n'étaient pas ce qu'il lui fallait. On l'a enseveli comme un comédien, et en somme il valait mieux que cela. Il lui manquait la suite et la solidité réelle; mais il avait de grands instincts, et c'est ce dont la France a le plus besoin aujourd'hui. Son rôle de César était fini; son ambition manquait d'audace pour un pareil rôle que deux fois il a tenu dans la main et que deux fois il a laissé échapper. La vérité et le fond, c'est qu'il n'était pas de race : de la race des oiseaux de proie. Il n'avait ni les longs ressentiments, ni les lentes concentrations de forces, ni l'idée fixe d'où sortent les résolutions redoutables et les coups soudains. Son sang s'est tourné en humeurs, cela vaut mieux que s'il se fut tourné en vitriol.

La liberté d'un peuple peut avoir tout à craindre d'un homme de génie ou d'une brute. En politique, il faut dominer les situations ou les subir. Les natures moyennes ne savent aller ni si haut ni si bas, et elles échappent aux situations décisives. Rochefort s'est évanoui le jour de l'enterrement de Victor Noir.

On a comparé Gambetta à Mirabeau. Quelle folie! Les discours de Gambetta étaient, si l'on veut, des conseils, ceux de Mirabeau des leçons; d'un côté des effusions de l'âme, de l'autre des profusions d'idées; ici un tempérament, là un monde. Nos institutions modernes, telles qu'elles existent, étaient déjà en action dans la vaste pensée de Mirabeau et son éloquence était la lumière qu'il promenait au milieu de ces trésors d'une science et d'un jugement incomparables; Gambetta n'a parlé qu'à mesure que les événements le poussaient : hier y éclaire à peine demain; au delà,

dans le passé comme dans l'avenir, il ne s'est souvenu de rien et n'a rien prévu ; la vie de Gambetta change deux ou trois fois entre des bornes qui se déplacent à chaque tournant sans s'élargir ; la vie de Mirabeau, c'est sa pensée même qui se répand de toutes parts et jusqu'en des intrigues, mais sans que rien trouble la nappe de lumière qui y repose comme en un lac inaltérable ; Mirabeau est si haut que la plus grande Révolution, la plus féconde en grands hommes, ne l'a pas diminué et que nous l'apercevons encore au-dessus dans sa sérénité souriante ; Gambetta ne paraît grand que parce qu'il n'y a rien après lui : ni un homme, ni peut-être une idée...

Il est vrai que les hommes politiques ne comptent pas autant par leur grandeur réelle que par la place qu'ils occupent, et la France, depuis un siècle si féconde en fils illustres, avait pour celui-ci quelque chose de l'affection exagérée qu'inspirent les derniers-nés. Et pour les mêmes raisons peut-être qui font aimer par les hommes chargés d'années et revenus de la vie ce qui est le plus éloigné d'eux, la France, si sceptique et si désabusée, aimait en Gambetta sa confiance en elle, et surtout en lui-même ; car les mères rajeunissent deux fois à se regarder dans les yeux de leurs enfants. Grand et merveilleux peuple, après tout, qui sait s'attacher ainsi, s'identifier avec l'un des siens, et lorsqu'il disparaît, éprouver un tel vide, non-seulement dans ses préoccupations mais dans ses affections. La patrie antique avait quelque chose de ces tendresses maternelles, mais avec une moindre effusion. Car ces nerfs malades, cette sensibilité romantique que j'indiquais tantôt comme une des causes de la mort précoce de Gambetta, le peuple français lui aussi en souffre. Et c'est ce qui le fait aimer, mais effraie pour lui ceux qui l'aiment, au milieu d'une Europe telle que la nôtre. Dans tous les cas, la France peut pleurer Gambetta sans arrière-pensée ; il était incapable de lui faire le mal que quelques-uns croient qu'il rêvait de faire.

VICTOR ARNOULD.

BILAN

DU SUFFRAGE CENSITAIRE

DEPUIS 1830

En terminant, le 12 juillet 1879, la longue apologie du cens par laquelle il avait combattu l'extension du droit de suffrage, réclamé par M. Janson, M. Frère qualifiait ainsi le régime qui avait régné depuis 1830 : « Ces institutions auxquelles nous devons la période la plus brillante qu'il y ait dans notre histoire depuis mille ans (1). »

Le progrès & la prospérité de la Belgique sont, en effet, des arguments favoris entre les mains des adversaires de la réforme, dont ils font d'autant plus volontiers usage qu'ils sont de nature à influencer sérieusement les badauds. Ce n'est pas à ceux-ci que viendra la pensée de se poser quelques questions fort simples comme celle-ci : Est-ce au cens ou au surplus de nos institutions que cela est dû ? Avec un système électoral plus juste, les avantages n'auraient-ils pas été plus complets & plus rapides ? Ne sont-ils pas l'effet de la civilisation chez toutes les nations occidentales ? Là où le cens a été proscrit font-ils défaut ? En résumé ce prétendu syllogisme n'est-il pas une simple coïncidence ?

Et l'on pourrait ajouter : Fut-il vrai que ce régime a été jusqu'ici excellent & que nous lui devons tous les biens dont nous jouissons, faut-il qu'il règle aussi l'avenir ? N'a-t-il pas atteint son degré d'épuisement ?

M. Graux, à cet égard, est loin de partager l'avis de M. Frère. Dans son discours du 5 juillet 1881, il s'écria d'abord : « Qui donc peut oublier que le régime du cens électoral a fondé notre indépendance, qu'il a formé le Congrès, cette illustre assemblée, garde des premiers pas de notre nationalité ? Le cens électoral n'a-t-il pas dicté notre Constitution ? N'a-t-il pas inscrit dans notre pacte fondamental ces libertés qu'on ne retrouve plus

(1) *Annales parlementaires*; 1880-1881, p. 1519, col. 1.

hautement proclamées dans aucune constitution du monde ? N'est-ce point lui qui....., n'est-ce point sur cette base que... » & tous les autres accords d'une brabançonne parlementaire irréprouvable. Mais il ajouta tout de suite : « Messieurs, depuis un demi siècle, les idées & les choses ont changé. Ce n'est pas sans étonnement qu'on se rappelle aujourd'hui quel est l'homme qui introduisit le cens dans notre constitution. C'était un libéral éprouvé, c'était même un radical de ce temps, c'était M. Defacqz... Mais, je le répète, les idées ont changé. La loi du développement des sociétés a suivi son cours. Une constitution, qui pouvait être nécessaire alors, peut avoir perdu sa raison d'être aujourd'hui. » Et l'orateur ajouta cette phrase typique que nous avons déjà reproduite : « Pour moi, ma conviction profonde est que, de nos jours, toutes les nations du monde doivent s'incliner devant une loi nouvelle à laquelle la Belgique n'échappera pas. *Les classes sociales, JUSQU'ICI ÉCARTÉES DE LA VIE PUBLIQUE, doivent y entrer à leur tour (1).* »

Ainsi donc, désaccord même entre les plus purs des gouvernants sur l'efficacité de la vieille machine à laquelle M. Frère attribue tant de merveilles. Doutes & hésitations sur ce point d'astrologie parlementaire : est-ce vraiment parce que cette comète passe au ciel belge, & y devient étoile fixe, que tout y a été & y restera meilleur ?

Du reste, à côté de ces autorités diverses, qu'il nous soit permis de mettre celle d'un homme dont l'esprit pratique & la pénétration exceptionnelle sont restés proverbiales, Benjamin Franklin. Il eut aussi, lui, quelque chose à dire sur la manière d'organiser l'avenir politique d'une nation & de fixer les règles destinées à la faire progresser. Lors de la fondation des États-Unis d'Amérique, on agita la question de savoir s'il fallait décréter un certain cens électoral, & dans la commission dont l'illustre inventeur du paratonnerre faisait partie, on proposa de le fixer à un minimum de 20 dollars, Franklin exprima son avis comme suit : « Adoptez le cens, puisque vous y tenez. Mais alors, si un homme s'en vient monté sur un âne pour voter, il en aura le droit, parce que l'âne vaut 20 dollars. Seulement si, sur la route qui mène au bureau électoral, l'âne est foudroyé pendant un orage, l'homme ne pourra pas exercer son droit de vote. Qui sera l'électeur dans ce cas, de l'homme ou de l'âne ? »

Nous examinerons tantôt ce qu'il y a à rabattre de toutes les perfectionnements qui existent prétendument chez nous, mais il importe de mieux mettre en relief, d'abord, la façon dont le doctrinarisme entend cette

(1) *Annales parlementaires*, 1880-1801, p. 1457, col. 1.

prospérité qu'il met à l'actif du cens. La publication de la douzième année de l'*Annuaire statistique de la Belgique* a fourni à cet enthousiasme une occasion récente de s'épancher. Voici ce qu'on a pu lire dans toutes les feuilles dépendantes des conservateurs, catholiques ou libéraux (1).

« La population s'est élevée successivement : en 1830, à 4,076,513 habitants, — en 1860, à 4,731,957, — en 1870, à 5,087,826, — en 1875, à 5,403,006, & la durée de la vie aux différents âges a été en augmentant. Mais cela n'est rien à côté du mouvement des richesses.

« Nos exportations & nos importations réunies atteignaient, en 1831, une valeur de 186,500,000 francs; — en 1870, 1,610,900,000 fr.; — en 1875, 2,408,900,000 fr. La progression est jolie.

« Nous avons 1,729 kilomètres de voies ferrées en 1860, 2,897 kilomètres en 1870 & 3,505 kilomètres en 1875.

« Le capital nominal des dettes & emprunts que l'État doit amortir, a été successivement : en 1830, de 46 millions, — en 1860, de 632 millions, — en 1870, de 681 millions, — en 1875, de 979 millions.

« Il circulait pour 510 millions d'effets de commerce en 1849, et pour 2 milliards 31 millions en 1875; pour les billets de banque, la circulation, de 111 millions en 1860, & de 113 millions en 1865, s'élève à 185 millions en 1870, & à 327 millions en 1875.

« Revenus du trésor : en 1871, 156 millions; en 1870, 190 millions; en 1875, 245 millions.

« La poste a transmis, en 1860, 6,428,000 lettres & 26,000,000 de journaux, & en 1875, 22,550,000 de lettres & 65,000,000 de journaux. Les cartes postales, depuis l'année de leur constitution, en 1870, ont atteint, de 687,000, le nombre de 18,116, 228.

« La consommation des objets de première nécessité a sans cesse augmenté, ainsi que le prouvent les droits perçus sur certains d'entre eux, bien que les charges qu'ils supportent n'aient pas été augmentées. Les bières ont rapporté près de 13 millions de francs en 1861, & plus de 16 millions en 1875.

« Le chiffre des déductions & suppressions de charges depuis 1830 excède de 15,608,000 francs celui des augmentations.

« Le recouvrement des contributions se fait de plus en plus facilement : on comptait 36,835 contribuables insolubles en 1861, & seule-

(1) Comparer avec l'*Aperçu général de la situation du Royaume*, en tête de l'*Annuaire statistique de la Belgique*, XII^e année.

ment 21,875 en 1875. Le chiffre des cotes irrecouvrables s'abaissait de 301,000 francs à 265,000 francs.

« Le nombre des contribuables payant le cens requis pour être électeur général a augmenté plus rapidement que la population.

« Le taux de l'intérêt a baissé.

« Le sort des classes inférieures s'est amélioré *conformément au grand mouvement économique SPONTANÉ des sociétés modernes*. La classe ouvrière a obtenu un accès plus grand à la propriété immobilière; la hausse des salaires a surpassé la hausse des denrées & des objets de consommation, bien que le nombre des heures de travail qui était de 14 à 15 par jour, il y a trente ou quarante ans, soit descendu à 12, souvent même à moins. L'ouvrier a plus de temps à donner au repos. Il est mieux nourri, mieux logé, mieux vêtu *et peut jouir d'une quantité d'objets de luxe*.

« Tandis que la population du pays a augmenté, durant la période dont nous parlons, dans le rapport de 100 à 114, la consommation de la bière a augmenté dans le rapport de 100 à 150, & celle du vin dans le rapport de 100 à 320. »

Comme on le voit, quand l'imagination des officieux du régime censitaire cherche à représenter la Belgique dans l'expression la plus complète de sa prospérité & de sa félicité, c'est sous l'aspect d'un pays de cocagne, abondamment pourvu de tous les biens matériels, où la consommation de la bière augmente plus rapidement que la population, et où plus spécialement la consommation du vin, denrée de luxe réservée aux enrichis, croît dans des proportions merveilleuses. Il est vrai que le nombre d'heures de travail, pour l'ouvrier, y est de DOUZE PAR JOUR, rien que cela. *Et même moins*, ajoute, avec une bienveillance qui touche, ce document humanitaire.

Nul ne conteste que la prospérité matérielle du pays ne soit merveilleuse & ne croisse avec une rapidité surprenante. Les chiffres formidables qu'on aligne à cet égard confirment l'opinion générale; ils n'ont plus à la faire naître. Nul non plus ne conteste que les non censitaires n'aient, dans une certaine mesure, recueilli leur part de ces avantages. Il existe une solidarité trop étroite entre tous les éléments d'une nationalité pour que la prospérité d'une classe ne se répercute pas plus ou moins sur la prospérité des autres. Cela est vrai même de peuple à peuple; comment cela ne le serait-il pas entre les divers groupes d'une même nation?

La question n'est pas là. Elle réside toute entière dans ces deux propositions : dans le domaine *matériel*, cette abondance de biens se distribue-

t-elle avec équité ou sert-elle seulement à gaver jusqu'à la corruption un groupe de privilégiés, tandis que le plus grand nombre est réduit à l'insuffisance ? Dans le domaine *moral*, dont on ne dit rien, quel a été l'effet de la politique censitaire, notamment sur le caractère national, sur les grandes idées communes sans lesquelles une nation glisse à la décadence, sur la paix sociale, sur le patriotisme ? C'est à cela qu'il faut répondre.

§

Nous l'avons dit précédemment, & c'est un axiôme de la politique, jamais une classe n'est apte à représenter les intérêts d'une classe différente. D'ordinaire, elle n'y songe même pas. Mais même avec la volonté la plus persistante & la plus attentive, elle est impuissante à en discerner les intérêts. Chaque groupe doit avoir ses représentants propres, sous peine de voir toujours négliger ses affaires.

Des institutions où les censitaires seuls ont le droit de vote, aboutissent fatalement à une activité gouvernementale dans laquelle seuls les intérêts des censitaires sont défendus, organisés & prospères. Quant à ceux des classes privées du droit de vote, ils sont inévitablement dédaignés ou sacrifiés.

La Belgique en est un inquiétant exemple. La partie de la bourgeoisie investie du suffrage, confondant le bonheur du pays avec le sien, n'a songé qu'à elle, et, peu à peu, depuis un demi siècle, a élevé à son profit l'un des édifices législatifs les plus complets & les plus plantureux dont on ait eu l'exemple. Il n'y manque pour ainsi dire rien, et, dans le domaine des droits privés, les Chambres passent leur temps à refaire dans les détails, & par une manie de méthode plutôt que pour une utilité réelle, des lois qui satisfont déjà à tout. A cette portion restreinte de la nation, au pays légal, vont, par un courant solidement endigué & ne perdant plus rien dans son cours, le plus clair des richesses sociales, avec une abondance de superflu de jour en jour plus criante. Les grosses fortunes, le luxe exorbitant, le sybaritisme, l'abus des jouissances y montent comme par une marée ininterrompue. Ce qui suinte, grâce à cette pléthore, va, il est vrai, alimenter d'autres couches, mais sans règle, car c'est l'effet d'un pur accident, & aucune volonté d'être utile n'y préside. Le pays se couvre d'un réseau d'existences opulentes, d'une moralité constamment amoindrie, vaniteuses & hautaines, qui ramènent à elles par le poids de leurs richesses tout ce qui vit dans le cercle de leur rayonnement. C'est, on l'a dit depuis longtemps, une féodalité financière qui

obtient indirectement par l'argent, ce que l'ancienne obtenait par les armes.

C'est à cet ensemble que le régime censitaire a donné toute la force politique & gouvernementale du pays. C'est lui qui, par la corruption, dispose du corps électoral. C'est parmi ceux qui le composent que se livre cette lutte pour le pouvoir, les places, les dignités, les faveurs dont nous avons déjà signalé les ardentes compétitions, origine des deux partis qui divisent le pays & des retours périodiques au pouvoir des opinions opposées. On y sent tellement bien que cette situation privilégiée dépend du régime censitaire, que c'est de lui que viennent toutes les résistances, & qu'on y professe le dogme du non changement.

Aussi est-ce le parti conservateur dans sa vérité & sa plénitude. Cléricaux & libéraux y ont également leur place & s'entendent quand il s'agit de défendre ce commun apanage. Ils disputeront entre eux pour le pouvoir, mais jamais sur la question du cens, car, le cens disparaissant, leur autorité serait amoindrie, & ce superflu, dont ils se gonflent, s'en irait ailleurs.

En dehors de cette aristocratie nouvelle s'étend la masse de la nation, humble & sacrifiée, presque réduite au silence, obtenant de la prospérité commune ce qu'on veut bien lui laisser, ou plutôt ce qui lui arrive par la force même des choses.

Elle comprend d'abord une portion du corps censitaire lui-même, composée des petits électeurs courbés sous le joug de toutes les influences, plus misérables même que ceux qui n'ont point de vote, parce qu'ils sont les instruments avilis de ceux qui les soumettent à leurs intérêts.

Elle comprend ensuite & surtout les non-censitaires & les censitaires au-dessous de 42 francs, au nombre de plus de 1,500,000 environ. Ceux-ci n'ont aucune part à la gestion des intérêts généraux du pays. En 1870, on en a admis une fraction aux élections provinciales & communales. Le reste, & plus spécialement la presque totalité des ouvriers, est tenue à l'écart, vivant sur le sol natal comme s'ils y étaient étrangers. Qui n'a été frappé, les jours d'élection, de l'indifférence de cette population pour ce qui se passe. Elle continue son labeur quotidien comme si l'évènement ne la concernait pas. Dans les champs, le garçon de ferme mène sa charrue, dans les villes on voit les peintres sur les échafaudages, les terrassiers dans les tranchées. En vain la foule noire des censitaires bourgeois, va, vient, s'agite, acclame ou conspire. L'artisan la regarde comme un sourd regarde un orchestre. Il s'agit du pays, mais cela ne l'intéresse

pas. Il est là comme l'esclave était à Rome, les jours où ses maîtres, ses vainqueurs, se rendaient aux comices.

Du non-censitaire on ne s'occupe pas. Avec quelle amertume touchante c'était rappelé dans ce passage du Manifeste des ouvriers, de 1865 :

« L'ouvrier d'aujourd'hui, comparant son sort à ce qu'il était il y a trente années, y découvre sans doute quelques améliorations. Mais quelle pensée amère c'est pour lui de se dire qu'il faut tant de douloureuse patience pour amener un si petit résultat ! Et c'est quand il examine le chemin que la bourgeoisie a parcouru dans la même période, les richesses qu'elle a accumulées, les réformes qu'elle a réalisées à son profit dans la législation, les droits politiques qu'elle a su conquérir, que le contraste lui fait surtout comprendre combien son bénéfice a été insignifiant dans cette association, pour la prospérité commune, de deux classes également faites pour le bonheur, la liberté & la vie politique, également désireuses d'en jouir. Tandis que la bourgeoisie obtenait une à une la plupart des réformes qu'elle désirait, qu'a-t-on fait pour nous ? Peu de chose. Que sommes-nous encore ? Presque rien. »

Et, donnant la raison de cette criante injustice, il ajoutait :

« Le cens n'amène au vote que le capital : le travail en est exclu. Certes, nous aimons tous nos compatriotes & repoussons bien loin de nos cœurs les théories qui prêchent la haine contre les citoyens. Mais nous ne croyons pas que les électeurs censitaires puissent nous représenter. Nous voulons avoir le droit de nommer nos représentants, nous ne voulons plus être en tutelle ! Les électeurs bourgeois pensent surtout aux intérêts de la bourgeoisie. Nous voulons des électeurs ouvriers pour que l'on pense à nous. Cette égalité dans le droit de suffrage amènera seule un juste partage des fruits que peut donner la pratique sincère & démocratique de nos institutions. »

Ah ! ce n'était pas une vaine récrimination. Au milieu de cet océan de lois votées depuis 1830, où donc sont celles qui concernent la classe ouvrière, où sont surtout celles qui instituent des droits à son profit. Un jour, on a demandé pour elle l'abrogation de l'article 1781 du code civil consacrant cette iniquité révoltante du droit accordé au patron d'être cru en justice sur sa simple affirmation, même sans serment, dans les contestations relatives aux salaires. Cela fut refusé. On a demandé la réglementation du travail des enfants dans les mines & les manufactures. Cela fut refusé.

Il est vrai que, de temps à autre, quand il s'agit de relever une céré-

monie officielle, on voit accomplir on ne sait quels simulacres philanthropiques semblant attester, de la part de la classe dirigeante, une certaine préoccupation pour les intérêts du peuple. Voici un échantillon de cette bienveillance emphatique; ridicule & stérile, destinée à donner le change sur l'égoïsme officiel. Nous citons textuellement, d'après un grand journal. Le morceau est vraiment topique(4).

LA FÊTE DES TRAVAILLEURS

« La distribution annuelle des distinctions accordées par arrêté royal aux travailleurs, aux artisans & aux promoteurs de Sociétés de secours mutuels, s'est faite aujourd'hui à une heure, au palais des Académies, dans la grande salle du premier étage. L'escalier qui y conduit avait été décoré de fleurs & de plantes avec un goût parfait.

« Le coup-d'œil de la salle était fort curieux : il y avait là de braves gens de la province, venus en sarreau chercher leur récompense, & qui n'avaient pas l'air d'être à leur aise avec leur casquette étagée & leur parapluie de famille.

« Mais leur embarras s'est bientôt dissipé quand ils se sont aperçus qu'on ne songeait pas à rire d'eux le moins du monde, & que l'on n'éprouvait qu'un respect sympathique pour leur probité constante & leur assiduité au travail, car la cérémonie de ce jour était un hommage public rendu par le gouvernement à des citoyens, obscurs pour la plupart, ignorants même, mais attachés à leur vieille honnêteté rurale & dévoués à leur modeste labeur quotidien.

« M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, est arrivé à une heure & s'est installé au bureau de la présidence. Il avait à ses côtés MM. Ronnberg, directeur général de l'agriculture; Bernard, chef de bureau; Rombaut, inspecteur de l'enseignement professionnel; Leclercq, inspecteur général de l'agriculture; Dauby, régisseur du *Moniteur*; d'Andrimont, représentant; Bourgeois & François, fonctionnaires du ministère de l'intérieur.

« M. Rolin-Jaequemyns a prononcé un petit discours, fort applaudi, sur le caractère & la signification de la cérémonie. « Le gouvernement récompense en ce jour ceux qui ont derrière eux une carrière sans reproche, a dit l'honorable ministre; le travail, outre qu'il nous enrichit, nous rend constamment meilleurs, qu'il soit manuel ou intellectuel; ceux

(1) *L'Indépendance*, du 25 août 1882.

qui travaillent avec l'amour du bien & de leurs semblables ont mérité de la patrie & de l'humanité ! »

« A une heure & demie, LL. MM. le Roi & la Reine ont fait leur entrée dans la loge qui leur était réservée ; elles ont été saluées par la musique des guides & par les acclamations de l'assistance. Leurs Majestés étaient accompagnées de M^{me} Denthergem, dame du palais, & de MM. Van der Straten-Ponthoz, aide de camp ; du Chastel, lieutenant de cavalerie, & de Grunne, lieutenant d'artillerie, attachés tous deux à la maison militaire du roi.

« Leurs Majestés ont assisté jusqu'à deux heures & un quart à la distribution des récompenses ; elles n'ont cessé d'applaudir avec une bonne grâce charmante les travailleurs qui montaient sur l'estrade, & ceux-ci ne se sentaient pas de joie d'un pareil honneur.

« Voici les noms de quelques personnes qui ont particulièrement soulevé les bravos de l'assemblée : MM. De Ro, avocat, à Bruxelles ; Bonnet, sénateur, docteur en médecine à Froyennes ; Mondet (76 ans), cordonnier ; De Fresne (83 ans), cordonnier, à Namur ; Vervoort (85 ans), jardinier ; Coosemans (74 ans), cultivateur, à Vilvorde ; Degroote (84 ans), ouvrier agricole ; Gérard (81 ans), cantonnier, à Stavelot.

« Les dames aussi ont mérité des récompenses. On a chaleureusement applaudi M^{me} Diercksens, ouvrière tailleuse, à Anvers ; Balaes, ouvrière lingère, à Bruxelles ; Fannoy, ouvrière dentellière, à Bruxelles, et une dame Vermeersch, ouvrière agricole, à Saint-André, qui porte gaillardement ses soixante-dix-huit ans. »

Ainsi, voilà dans la libre Belgique ce que devient une fête démocratique. Un sénateur & un avocat ont les honneurs de la journée. Le souverain daigne, durant trois quarts d'heure, tant que cela ! honorer la cérémonie de sa présence. On accorde des distinctions aux ouvriers qui ont eu la chance d'atteindre quatre-vingts ans. On charge les tapissiers de décorer une salle, & un ministre, entouré d'un état-major de fonctionnaires, y vient parader. C'est ce qu'on nomme s'occuper du peuple.

Presqu'en même temps, les ouvriers pouvaient lire dans les journaux censitaires, l'entrefilet suivant :

« Il est certain que jamais on a joué autant que cette année à Ostende & Spa, ou ailleurs ; certains joueurs ont fait énormément parler de leurs pertes. J'ai sous les yeux le bilan du Turf-Club de Spa pour l'exercice 1881. J'y vois que le produit « des salons de jeux » y atteint 169,365 fr. 20 ! Les amendes se sont élevées à 39,540 fr. Voilà la part du salon. Que de millions ont dû passer sur le tapis vert ! La vente des

vieilles cartes a produit 1500 fr.! L'exercice 1882, s'il est publié, donnera d'autres chiffres encore!

« Un jeune clubman, appartenant à la haute aristocratie financière de Belgique, a payé la somme de 405,000 fr. qu'il avait perdu la veille au baccara. Le joueur malheureux s'est exécuté le plus galamment du monde. »

Quel contraste! D'une part, les vieillards venant recevoir une aumône pour une existence entière de travail acharné. D'autre part, ce qu'on nomme élégamment *un jeune clubman*, perdant en une soirée plus de 400,000 francs, sans soulever autre chose que l'admiration d'un gazetier. Cela peint un régime et, par un détail, fait naître dans toute âme juste un besoin de réforme.

Veut-on un témoignage direct de la condition du travailleur, de la dureté de sa vie, de l'épuisement qu'elle lui cause, de la nécessité qui le pousse à chercher un allégement passager, violent & brutal à ces misères, qu'on consulte la statistique de l'ivresse, dont la raison sociale, tous les grands penseurs l'ont dit, est dans le besoin de se soustraire artificielle- aux fatigues & aux souffrances quotidiennes. D'après les documents officiels, la consommation des alcools, qui était pour la Belgique de 18,000,000 de litres, en 1830, atteint aujourd'hui le chiffre de 60,000,000. Les deux tiers de ces boissons sont consommés par la classe ouvrière. Tous les secours qui sont administrés par la charité publique & les établissements de bienfaisance équivalent à peine à un tiers de la somme que ces boissons ont coûté. Il y a quarante ans, il y avait en moyenne un cabaret sur 90 habitants. Aujourd'hui, pour une population de 5,000,000 d'âmes, on compte 101,000 débits de boissons, soit en moyenne un cabaret pour 49 habitants. On peut estimer au quart, soit à 1,250,000, le nombre des habitants mâles, âgés de plus de vingt-un ans, soit un cabaret pour 12 Belges de cette catégorie. Dans quelques centres industriels, il est telle localité où le nombre des débits est de un pour six ou sept individus.

§

Mais après ces touches rapides sur la situation matérielle, venons à la situation morale & politique du pays, & voyons ce que le régime censitaire en a fait.

L'impuissance des partis à amener le triomphe définitif des principes qu'ils représentent, est évidente. Ils se font constamment équilibre

et continuent sans jamais aboutir, une lutte qui, d'année en année, en raison même de sa durée, s'exaspère jusqu'à la fureur. Ne prononçons pas entre eux. Gardons nos prédilections personnelles, mais signalons qu'entre deux principes aussi opposés, aussi radicalement ennemis; il en est assurément un qui représente la vérité & le progrès. D'où vient-il qu'il ne peut réussir à dominer, à s'emparer définitivement des destinées nationales & qu'il arrive toujours un moment où, fatigué, épuisé, usé, il est chassé par l'autre. C'est à raison du corps électoral restreint formé par le cens constitutionnel à 20 florins, poussant peu à peu toute la politique vers la curée des places & des faveurs, créant l'immense corruption des influences, la prostitution de tous les emplois aux intérêts politiques, et engendrant inévitablement ce groupe de mécontents qui passent périodiquement d'un camp dans l'autre pour renverser les pôles de l'aiguille politique.

Ce phénomène est absolument délétère pour le caractère national.

Les hommes d'État que le régime parlementaire fait éclore au jour le jour ne peuvent concevoir un autre idéal que la conquête & la conservation du pouvoir; toutes les questions de politique intérieure & de politique étrangère, soumises aux délibérations des représentants de l'oligarchie gouvernementale, sont immuablement dominées par les questions de portefeuilles; nul n'a la hauteur de patriotisme, la superbe loyauté qu'il faut pour jouer son ministère sur une carte. Le monde officiel de la politique semble avoir perdu le sens de la réalité & de la vie, dans le jeu des intrigues parlementaires ou dans le souci des intérêts électoraux qui l'absorbent. L'esprit de parti fait tout mal juger, les événements, les situations & les hommes. On le voit, dans nos assemblées délibérantes, fausser, obscurcir, embrouiller, envenimer toute chose. La politique est comme le soulier de l'auvergnat : ça tient tant de place qu'il n'en reste plus pour ceux qui préfèrent autre chose. Pour ce monde piteux, un conseiller importun est plus désagréable qu'un véritable ennemi.

Cette situation a déchainé cette guerre civile des âmes, aussi funeste, dans nos temps plus civilisés, que l'a été, au xv^e siècle, la guerre civile avec la pique & l'arquebuse. Des deux parts, les haines vont grandissant avec leur cortège de calamités. De la vie publique, elles sont descendues dans la vie privée, & ce ne sont plus seulement les hommes qui la ressentent, mais les femmes, et, ainsi que l'a dit M. de Laveleye, elles atteignent jusqu'à l'enfance. Dans les rues, à la sortie des écoles, les petits s'injurient & s'attaquent. Ces fureurs, on ne les rencontre plus seulement dans les choses politiques ou religieuses, mais elles envahissent,

en l'avilissant, l'existence entière dans ses manifestations les plus familières & les plus intimes, allant jusqu'à diviser les musiques, les pigeons, les denrées, en cléricales & en libérales. Devant ce spectacle désolant d'une des contrées les plus heureuses de la terre, aux populations laborieuses et simples, laissée en dehors des guerres étrangères, & se déchirant ainsi elles-mêmes au sein de la paix, revient, à l'esprit inquiet de l'historien, comme un refrain lugubre & importun, cette phrase célèbre de Motley racontant la situation qui a précédé une des crises les plus sombres du xviii^e siècle : « Dans les maisons des bourgeois, dans les chaumières des paysans, dans les arrière-boutiques, dans les fermes, dans les auberges, à la bourse, dans les banquets, aux enterrements, aux mariages, partout où se rencontrent des créatures humaines, on trouve la terrible querelle qui nous ronge. Province contre province, cité contre cité, famille contre famille, font une vaste scène de jalousies, d'outrages, de dénonciations, d'excommunications mutuelles & de haines. » Jamais la presse, dans les deux camps, n'a atteint un pareil degré d'insolence & d'injustice pour les adversaires. Dans les Chambres même, l'injure est au fond de tous les discours, & les convenances ne préservent pas toujours de son expression brutale. Un journal, *La Flandre libérale*, de Gand, a osé écrire l'an dernier :

« Le clergé était tenté de devenir modéré, sachons-le pousser nous-mêmes dans la voie de la violence. Nos oints du Seigneur sont des gens fort irascibles et qu'on met facilement en colère. Ne laissons pas leur passion s'apaiser. Si elle menaçait de se calmer, redoublons d'attaques contre eux & contre leur religion, jusqu'à ce que nous leur faisons perdre patience, & les entraînonions à des paroles ou à des actes compromettants. Soyons nettement, franchement anti-catholiques, partout & toujours. Ils ne seront pas assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas se livrer à des emportements qui compromettront leur cause mieux que la propagande la plus active de leurs ennemis (1). »

Est-ce croyable ?

C'est la conséquence de cette lutte qui ne saurait avoir de terme. Les forces s'équilibrant, rien de sérieux ne peut être accompli. Dès que l'un des partis parle de réaliser enfin son programme, il est arrêté par les défections que ces mesures radicales préparent. C'est ainsi notamment qu'il est avéré que le libéralisme ne peut, sans s'exposer à tomber, rien

(1) Voir l'article & les protestations qu'il a soulevées, dans le *Bien public*, du 2 septembre 1881.

tenter de sérieux pour amener la séparation de l'Église & de l'Etat, qu'il affirme comme sa raison d'être. Et, de même, le cléricisme n'oserait, sous peine de disparaître, voter des lois réalisant des principes qui lui servent de base. Tout se borne à une polémique désordonnée, à une diffamation réciproque & universelle, d'où s'élève, comme la poussière d'une mêlée furieuse, les malsaines vapeurs d'une haine effroyable.

Un esprit trivial a résumé tout cela dans cette formule grossière : actuellement, le libéralisme « c'est l'art d'embêter les curés ». Oui, c'est là, en l'absence de toute grande idée qu'il est impossible d'y découvrir encore, le seul lien de l'opinion doctrinaire, comme l'art de défendre les curés quand même est le seul lien de l'opinion cléricale.

Dans une telle atmosphère périssent peu à peu toutes les grandes idées communes qui font la force & la dignité d'une nation. Dès aujourd'hui il est devenu impossible de réunir les Belges dans un de ces sentiments patriotiques qui enthousiasment tous les cœurs des enfants d'un même sol. Les fêtes publiques se traînent dans l'indifférence. Les couleurs nationales elles-mêmes sont délaissées & on leur préfère celles des partis, dont on affuble même les jeunes filles & les petits enfants. Partout la division s'affirme & on en tire gloire. Dans les cérémonies, ce n'est jamais qu'une partie de la nation qui paraît : une autre se cache, nourrit sa colère & prépare des représailles ; une autre enfin, & c'est la plus considérable, y assiste avec la curiosité froide de l'étranger.

Et, ce qu'il y a de plus affligeant & de plus redoutable, c'est que ces maux ne sont pas confinés dans les bornes du pays légal : ils descendent sous une forme plus vile encore, dans les masses. Dépossédées du droit de vote, exclues de la politique, mais sentant en elles l'invincible besoin de s'occuper de la chose publique, elles en prennent ce qu'elles peuvent, et entrent à leur tour dans cette mêlée rageuse pour y jeter à un degré de grossièreté plus répugnant leurs vociférations & leurs coups. Ainsi se forment des citoyens hybrides, ne votant pas, n'ayant aucun accès régulier à la chose publique, politiques marrons, mais acharnés, mauvais, d'autant plus enfiellés qu'ils n'ont pas de participation directe aux affaires.

En dehors de tous ces éléments, sans cesse occupés de querelles et de stériles misères, il y a le groupe énorme de ceux qui restent dans une indifférence humble ou méprisante, de ceux qui, insensiblement, par la privation systématique des droits civiques que leur inflige une politique mesquine, perdent la notion de ce qu'est un citoyen. Ils se concentrent de plus en plus dans le soin de leurs intérêts matériels. Ils se désintéressent du pays, & le verraient, sans douleur, perdre son indépendance. Ils sont

destitués de la grande éducation des devoirs publics qui résulte de la pratique du droit de suffrage, & on les réduit à l'état de bétail vivant sur son pré, produisant des richesses sociales, mais perdant peu à peu cette intelligence de la solidarité nationale qui unit entre eux les habitants d'un même sol & constitue le patriotisme. Ainsi déchoit la portion la plus considérable de la nation, celle où, de génération en génération, se retrempe les autres. Les sources mêmes de la vie sont affaiblies & l'on assiste à ce spectacle, dont les doctrinaires dans leur aveuglement font un argument contre l'extension du droit de suffrage, que le peuple la réclame de moins en moins, parce que de moins en moins il a conscience de ce que doit être un citoyen, & de moins en moins fait cas de ses droits.

Oui, tel est le tableau rapide de la situation morale amenée par ce suffrage censitaire dont M. Frère a dit naïvement qu'on lui devait la période la plus brillante qu'il y ait eut dans notre histoire depuis mille ans. Cela peut être vrai pour qui s'attache aux apparences, pour qui fait surtout partie de cet autocratie bourgeoise vers laquelle ont convergé tous les efforts de la législation depuis 1830. Cela n'est pas vrai pour qui envisage le pays dans son ensemble. Pour celui-ci la situation se résume dans ces quelques propositions douloureuses & redoutables : la paix nationale est détruite ; — les classes populaires se désintéressent de plus en plus de la vie politique ; — la bourgeoisie se corrompt dans un bien être excessif ; — les caractères s'avalissent par la subalternisation de tout aux intérêts électoraux ; — le législation est impuissante & stérile ; — les intérêts moraux du pays sont sacrifiés ; — un abîme, sans cesse grandissant, sépare les censitaires des non-censitaires.

Voilà où en est la nation ! Voilà le bilan de la politique officielle !

EDMOND PICARD.

POÉSIES

RONDELS BERGAMASQUES

A THÉODORE DE BANVILLE

BON PRINCE DE LA FANTAISIE LYRIQUE

I

Je rêve un théâtre de chambre,
Dont Breughel peindrait les volets,
Shakespear, les féeriques palais,
Et Watteau, les fonds couleur d'ambre.

Par les frileux soirs de décembre,
En chauffant mes doigts violets,
Je rêve un théâtre de chambre,
Dont Breughel peindrait les volets.

Émoustillés par le gingembre,
On y verrait les Crispins laids
Quater leurs décharnés mollets
Pour Colombine qui se cambre.
Je rêve un théâtre de chambre.

II

Les grands oiseaux de pourpre & d'or,
Ces voletantes pierreries,
Breughel les pose, en ses féeries,
Sur les arbres bleus du décor.

Ils vibrent, & leur large essor
Jette une ombre au ras des prairies,
Les grands oiseaux de pourpre & d'or,
Ces voletantes pierreries.

Le soleil perce avec effort,
De ses jaunes orfèvreries,
L'azur vert des branches fleuries,
Et sa lumière avive encor
Les grands oiseaux de pourpre & d'or.

III

Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.
Un très doux orchestre lointain
Susurre un air de Cimarose.

Phœbé, comme une blanche rose,
Se meurt dans le ciel incertain.
Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.

Devant un Cassandre morose,
Fuit un falbala de satin
Qui traverse — en foulant le thym
Qu'un céleste arrosoir arrose —
Une fine poussière rose.

IV

Les lustres du flambant décor,
Comme des raisins de lumière,
Sont appendus en frappe-frère,
Dans un jaune & vibrant accord.

Les glaces redisent encor,
Avec leur splendeur outrancière,
Les lustres du flambant décor,
Comme des raisins de lumière.

Mais le jour, d'un lucide effort
De sa main banale & grossière,
A l'heure bête & coutumière,
Va cueillir à la treille d'or,
Les lustres du flambant décor.

V

Brillant comme un spectre solaire,
Voici le très mince Arlequin,
Qui chiffonne le casaquin
De la duègne atrabilaire.

Afin d'apaiser la colère,
Il fait miroiter un sequin.
Brillant comme un spectre solaire,
Voici le très mince arlequin.

La vieille, empochant son salaire,
Livre Colombine au faquin,
Qui, sur un grand ciel bleu turquin,
Se dessine, & chante lanlaire,
Brillant comme un spectre solaire.

VI

La lune, la jaune omelette,
Battue avec de grands œufs d'or,
Au fond de l'azur noir s'endort,
Et dans les vitres se reflète.

Pierrot, dans sa blanche toilette,
Guigne, sur le toit, près du bord,
La lune, la jaune omelette,
Battue avec de grands œufs d'or.

Ridé comme une pomme blette,
Le pierrot agite très fort
Un poëlon, et, d'un brusque effort,
Croit lancer, au ciel qui paillette,
La lune, la jaune omelette.

VII

Dans sa robe de lune blanche,
Pierrot rit son rire sanglant.
Son geste ivre devient troublant :
Il cuve le vin du dimanche.

Sur le sol trainaille sa manche,
Il plante un clou dans le mur blanc :
Dans sa robe de lune blanche,
Pierrot rit son rire sanglant.

Il frétille comme une tanche,
Se passe au col un nœud coulant,
Repousse l'escabeau branlant,
Tire la langue, & se déhanche,
Dans sa robe de lune blanche.

VIII

Les convives, fourchette au poing,
Ont vu disparaître les litres,
Les rôtis, les tourtes, les huîtres,
Et les confitures de coing.

Des Gilles, cachés dans un coin,
Tirent des grimaces de pîtres.
Les convives, fourchette au poing,
Ont vu disparaître les litres.

Pour souligner le désappoint,
Des phalènes aux bleus élytres
Viennent cogner les roses vitres,
Et leur bourdon nargue de loin
Les convives, fourchette au poing.

IX

La lune dessine une corne
Dans la transparence du bleu.
A Cassandre on a fait ce jeu
De lui dérober son tricorne.

Le vieillard se promène morne;
Le serein sur son crâne pleut :
La lune dessine une corne
Dans la transparence du bleu.

Une fantastique licorne,
Dont les naseaux lancent du feu,
Soudain mouille de son émeu
Cassandre assis sur une borne.
La lune dessine une corne.

X

Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou de lumière
Turbule en bleuâtre poussière,
Au tournant de chaque palier.

La lune, d'un pas familier,
Fait, dans sa ronde coutumière,
Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou de lumière.

Et Pierrot, pour s'humilier
Devant sa pâle emperière,
Prosterne la blanche prière
De son grand corps en espalier,
Sur le marbre de l'escalier.

XI

Un alphabet bariolé,
Dont chaque lettre était un masque,
Fut l'abécédaire fantasque,
Qu'en mon enfance j'épelai.

Très longtemps, je me rappelai,
Mieux que mes sabres & mon casque,
Un alphabet bariolé
Dont chaque lettre était un masque.

Aujourd'hui, mon œil enjôlé
Par cette italienne frasque,
Rêve un Arlequin bergamasque,
Traçant, d'un corps arcenciellé,
Un alphabet bariolé.

XII

Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohême,
Tel est le féerique poème
Que dans ces rondels j'ai rimé.

Je suis en Pierrot costumé,
Pour offrir à celle que j'aime,
Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohême.

Par ce symbole est exprimé,
O ma très chère, tout moi-même :
Comme Pierrot, dans son chef blême,
Je sens, sous mon masque grimé,
Un rayon de lune enfermé.

ALBERT GIRAUD

BONSHOMMES & BONNES FEMMES

MISTRESS COPPELIA PATTERNBY

La maison forme le coin. La façade se tourne vers une rue bruyante, bordée de cafés et de boutiques dont les devantures s'alignent les unes contre les autres, la plupart encadrées d'une bordure de cuivre miroitante. Les magasins se serrent pour se faire place; depuis longtemps le commerce a pris possession du quartier, souverainement. Chez les coiffeurs, les parfumeurs, des fioles d'essences et des godets de pommade sont rangés en bataille entre des files régulières de psychés, de peignes, de brosses, autour d'une sidonie rougeaude; dans les magasins de modes, les satins au reflet métallique et dur, les velours, les plumes multicolores enchaînent le regard par leurs chatoyances vagues de caméléon; tandis que derrière la vitrine d'un bonnetier, où les trousseaux, les layettes, les affiquets divers plaquent vigoureusement des taches d'un blanc cru, les demoiselles vont et viennent, le corsage maigre dessiné par l'étoffe sombre d'une robe rapée. Et, sur la chaussée, sur les trottoirs, descend de la ville haute au centre le flux débordant des passants affairés, que coupent les voitures et les omnibus,

C'est, dans sa monotonie poussiéreuse, le paysage urbain avec ses horizons bornés par des murailles grises qui suent le labeur, qui suent l'ennui, qui cachent derrière les rideaux sales de leurs fenêtres le pullulement lugubre d'infortunes mesquines et de désespoirs rentrés. Personne ne peut être heureux à l'intérieur de ces boîtes de pierre, où des gens à cervelle étroite ont pourtant bâti l'édifice de leurs habitudes, cimenté d'inébranlable bêtise; où se traînaient des vies qui n'ont pour motif que l'espérance obstinée d'une retraite en province, après trente ans d'abrutissement et d'ankylose derrière un comptoir.

Ci et là, débouchent des ruelles au pavé déjeté; elles ont des apparences champêtres: tantôt un chariot chargé de foin s'immobilise devant une porte; des poules picorent au fond d'une cour; tantôt, dans la descente rapide d'un large escalier terminant la rue, on entrevoit une

échappée de toits, un coin du manteau d'arlequin mi-parti de tuile rouge et d'ardoise violette qui protège la ville, la défend des caresses trop brusques de l'hiver ou des escourgées pluviales.

C'est par une entrée latérale ouverte sur une de ces ruelles, qu'on pénétrait dans la maison, afin de ne pas crotter le carreau de la boutique, toujours relavé à grandes eaux. Par devant, on avait un aspect honnête, destiné à allécher le client. Sur des lames de glaces disposées en étagère dans la montre, des chaussures paraient, les unes en étoffe claquée de vernis, les pointes effilées et courbes, les autres tout en cuir fauve avec des semelles lourdes, blindées de vis, de clous, travaillées pour pétrir l'argile des chemins bourbeux. A coté, des escarpins de bal, le talon luisant, lacés de soie, dans des positions drôles, comme s'ils s'apprétaient à giguer tout seuls; de minuscules pantoufles couvertes de canetilles et de broderie, chaussures de cabotine en scène ou de cocodette au boudoir.

Les splendeurs solides du magasin contrastaient avec la ruelle voisine, désolée, puante, où des flaques fétides luisaient dans les ruisseaux le long des étroits trottoirs. Des odeurs sourdes soufflaient par bouffées des ateliers, des cuisines et des caves, et s'étouffaient entre les façades trop proches, dans un espace où l'air stagnait.

Lorsqu'on avait poussé le vantail qui se lamentait sur ses gonds, on enjambait les marches des étages obscurs; le pied butte, la main cherche la rampe fuyante de l'escalier en colimaçon; à chaque palier, éclairé par un jour de souffrance, des cartes de visite se clouent aux chambranles, annonçant les professions des locataires. A mesure qu'elle montait, la spirale des degrés devenait plus raide, plus noire, s'arrêtant enfin devant un écriteau de carton où des doigts inexpérimentés avaient moulé, en grande bâtarde :

MISTRESS COPPELIA PATTERNBY

Professeur d'anglais

COURS DU SOIR

Prix modérés

Sur le carré donnaient trois chambres. Dans l'une d'elles, constamment, dialoguaient deux voix, broyant de l'anglais et sifflant des *th* avec une inébranlable persévérance. Aux murs, des portemanteaux et deux lithographies dans des cadres de bois; dans la cheminée, un poêle de cuisine qui chauffe des casseroles mitonnantes, et dans le cendrier duquel sommeille un pesant poker; la reculée des angles abrite aux

coins du feu un vieux piano et une bergère grasseuse qui se font vis-à-vis.

Le logement montre des traces de la résistance acharnée contre la guigne. Mistress Coppelia, une petite veuve de quarante ans qui a été grasse et blonde, est bien assortie à son alentour; elle porte un visage souffreteux où s'accusent des rides profondes, une chevelure grisonnante qui a la prétention de tirebouchonner amoureusement sur des épaules pointues.

A présent, un potache de quatorze ans, aux attitudes gourdes, en face d'elle, la maîtresse d'anglais agrandit des yeux bleus flétris, plisse ses lèvres en prenant des gestes terribles :

— Allons, monsieur, votre langue entre vos dents, là. Pourquoi avez-vous cet air étonné, monsieur? Soufflez maintenant, comme moi, voyez : *th, th, th...* Eh bien! eh bien, donc!

Et depuis l'aube jusqu'à la nuit close, c'était ainsi; les élèves, mâles et femelles, petits et grands, se succédaient d'heure en heure. Mistress Patterby s'exténuait, gardant son sourire placide, un peu contraint, qui ne s'éclipsait que devant les récalcitrances par trop violentes. La gamme montait du baby, conduit et remmené par sa bonne, aux vieux chenus, en passant par une file interminable de jeunes gens et de fillettes de la bourgeoisie commerçante. La clientèle était bien calée, certainement, et considérable. Dictées, thèmes, versions, conjugaisons, déclinaisons, exercices coulaient sans arrêt de la bouche en cœur de Mistress Coppelia. A la brune tombée, les fois qu'il y avait cours du soir pour les dames, autour de la grosse lampe de cuivre à abat-jour vert, un cercle se formait d'une douzaine de jolies tignasses, les boucles chienfou de l'écolière à côté des bandeaux rigoureusement lissés, des crépés touffus des demoiselles à marier. Alors la langue du professeur allait un train, un train... expliquant, pérorant, récapitulant, tandis que les porte-plumes, agilement secoués, se mettaient en branle à la fois, criottant doucement sur le papier strié de lignes bleuâtres. Les plus âgées prenaient familièrement la parole :

— Mais, ma chère Coppélia...

Les bambines, au contraire, disaient respectueusement Mistress, tout court.

Vers les dix heures, la besogne finie, c'était le rhabillage hâtif, la descente précipitée des petits pieds, la galopée des talons à travers les ténèbres de l'escalier, les faux-pas, les rires dans les encoignures... Mistress Patterby guidait son troupeau jusqu'au seuil, en l'éclairant

d'une veilleuse à naphte, et elle s'attardait à suivre du regard quelque luronne que ses parents avaient oublié de faire chercher et qui courait peut-être à un rendez-vous, ou bien à la poste prochaine, une folie en tête, en poche une lettre d'amour.

Puis la bonne dame refermait l'huis lentement ; avec des soupirs comiques, elle regrimpait ses deux étages, perdue en de lointains souvenirs de jeunesse qui la hantaient parfois, lorsqu'elle était seule et lasse.

Elle avait été sentimentale comme son nom, *Mistress Coppelia*, et conservait dans un repli de son cœur une vénération pour les clairs de lune, les paysages de keepsake, Venise, les lagunes, les mandolines, les sérénades. La matérialité de l'existence ne l'avait pas désabusée. Elle avait épousé l'homme de son choix, elle adorait même faire le tableau de sa félicité conjugale à ses élèves. La larme à l'œil, elle exhibait des poésies passionnées que son mari lui avait jadis offertes. Au reste, elle donnait aussi volontiers à traduire de petites pièces de vers romanesques, où il y avait beaucoup de baisers et de tendresses. Les jeunes demoiselles, particulièrement celles qui étaient un peu bibiches, prenaient ces aimables calembredaines très au pied de la lettre : en transcrivant leur version, chez elles, elles pleuraient dans les pages de leur dictionnaire.

Peu à peu, un air subtil imprégné de sentimentalité éthérée et de roses illusions avait ainsi pénétré, perverti l'entourage de la naïve Anglaise ; on n'y rêvait plus que serments, balcons, fleurs qui exhalent un délicieux parfum, cheveux bouclés, amours éternelles.

Les élèves mâles rigolaient fort de ces choses ; même les tout vieux en devenaient gaillards, principalement un barbon poivre et sel, aux yeux perçants, qui prenait des cachets depuis deux ans et ne savait encore goutte. C'était un maniaque excentrique, débitant aux dames des gauloiseries avec un respect de courtisan. Lorsqu'on l'interpellait en anglais, il ripostait imperturbablement, après une seconde de réflexion, en branlant le chef, montrant les dents :

— Très-drôle, Ah oui ! très-drôle...

Ces étrangetés-là faisaient jaser les mauvais bavards, mais Mme Patterby ne s'en inquiéta jamais, étant à l'aise au milieu des prévenances de ses disciples, qui l'invitaient à dîner de temps à autre, la fêtaient à son anniversaire, à Christmas.

Au demeurant, *Mistress Patterby* était une excellente femme, idolâtrant son fils, Robert, un gosse polissonnant, hargneux, d'une

méchanceté féroce, qui avait juré de passer son temps à troubler les leçons.

Par occasions, on rencontrait le frère de Mistress Patterby, qui venait lui rendre visite. Il était professeur aussi et avait émigré avec elle; ce grand gars de six pieds, mis avec la sévérité d'un quaker, pourvu de favoris jusqu'au nombril et de souliers immenses, était possédé de la fureur religieuse. Anglican modèle, sitôt qu'on le laissait seul, il se jetait sur le piano et commençait à naziller des psaumes, à lancer au plafond des *thou, thou* sans fin, en plaquant à faux des accords déchirants. A ses heures, il devenait mélancolique; alors, avec un fort accent, il déclarait qu'il était " voué au malheur ". Sa sœur le consolait vite, car c'était au fond un garçon raisonnable qui n'avait pas de grands défauts.

D'ailleurs, elle était très-vaillante, cette Coppelia, de l'aveu de tous; depuis son adolescence, quand elle était *governess* dans un pensionnat, elle avait toujours trimé d'ahan, et donné de fermes coups de collier.

Pourtant, quand elle se place à la fenêtre en attendant un élève en retard, à la vue de l'environ, de la rue animée, de l'atmosphère humide, des nuées sombres, si basses qu'elles semblent s'appuyer aux toitures, des regrets indécis saisissent mistress Patterby, malgré son courage. Ils éveillent dans son cerveau la nostalgie de Londres, des quais et des ponts lamentables, des *foggs*, du spleen capiteux. Un bâillement qu'elle prolonge dénonce son émoi et son éreintement; elle vague du regard à droite et à gauche.

La pente dévale, dominée par la masse grotesque d'une église qui profile sur le plein ciel sa fruste silhouette. Puis une place s'élargit, avec un remuement de fiacres autour d'une statue engrillagée. Dans la descente, la rue tourne, assombrie par son étroitesse, et prend un air vague de province endimanchée; les enseignes pendillent, surplombent, énormes, poussent en avant leur planches noires chargées de lettres dorées. Il y en a de toutes espèces: en relief, en creux, des hautes, des larges, des jaunes, des rouges. Certaines se collent au platras écaillé des façades; tandis que de loin en loin s'expose un emblème, blason parlant du boutiquier; c'est parfois un gant à crispin vermillonné, pareil à l'écorché saignant d'une main gigantesque, ou bien une bottine invraisemblable: le mollet énorme, le talon vertigineux, la cambrure outrée.

Haussant le menton, pliant la nuque, Mistress Coppelia contemple alors au-dessus d'elle les fils innombrables des téléphones qui quadril-

lent de leurs fines raies noires la grisaille des brumes. D'en bas, comme du fond d'un puits, la rumeur complexe de la foule monte en vapeur, vers les toits dardreux où se plantent, parmi la débandade des pignons, des cheminées qui titubent et s'accrochent désespérément aux charpentes par leurs ancrs de fer; on dirait qu'elles ont peur de choir. Elles sont bizarres, ces cheminées, éparses ainsi que des sentinelles d'avant-poste; les unes, plus neuves, plus fluettes, dressent hardiment leur cylindre de zinc que couronne un chapiteau ajouré comme le heaume d'un chevalier moyen-âge; les autres, les anciennes, épaissement maçonnées, criblées de cicatrices, crachent leurs fumées suffoquantes en flocons pressés; et depuis longtemps celles-ci combattent les perpétuels combats contre les pluies et l'ouragan.

Jusqu'au moment où elle voyait l'élève attendu déboucher dans le lointain, Mistress Coppelia s'immobilisait à admirer la laideur de ces objets mélancolieux. Puis, avec un haussement d'épaules, elle rentrait dans sa profession, rajustait son masque sans révolte, et tendait de-rechef sa tête docile à la rude étreinte du collier de misère.

*
* *

A la saison avancée, la clientèle se clairsemait, les élèves filant en villégiature chez des parents, des amis, dans des trous rustiques, ou aux villes d'eaux. C'était l'instant des vacances pour Mistress Patterby. Elle conduisait son Robert à la campagne, dans de longues promenades, pour voir « la belle nature »; mieux que jamais souriante, elle était tout enjoyée par la verdure des champs, tombait en extase devant un carré de légumes. Pourtant, à mesure que s'amassaient les semaines, son allégresse allait s'amointrissant, car, dès octobre, l'esclavage recommençait, les marches du petit escalier ténébreux s'usaient de nouveau sous les semelles, et les *th, th* sifflaient entre les dents du professeur.

Alors, si les affaires marchaient, Mistress Coppelia avait pour habitude d'offrir régulièrement quelques « soirées », des thés, à tous ses élèves indistinctement. Longtemps d'avance, elle remettait des invitations manuscrites, et, à force d'importuner leurs parents, les demoiselles, alléchées par une occasion de liberté, savaient obtenir une permission assaisonnée d'abondantes remontrances et de conseils sévères. De sorte que les *tea* étaient très-suivis. C'étaient des jours dont on parlait longuement, avec emphase, aux cours du soir; si bien que chacun avait fini par considérer ces réunions comme de petites solennités.

C'est pourquoi, vers sept heures, les premiers invités arrivaient

déjà, tandis qu'une femme à la journée s'occupait à fourrer dans un placard les grammaires, les encriers, les cahiers, les plumes, et rangeait l'appartement. Penchée à la rampe, Mistress Coppelia criait des bienvenues cordiales, du plus loin qu'elle pouvait reconnaître ses amis.

La chambre à coucher servait de vestiaire; les paletots, les écharpes, les manteaux, empilés au hasard, se serraient dans tous les coins. Ensuite, sur une rangée de chaises, au fond de la pièce de réception, le monde prenait place, les dames d'un côté, les hommes de l'autre, en général roides et compassés, car on négligeait de faire les présentations indispensables.

Des retardataires surviennent encore, ridicules pour la plupart, sanglés dans les habits messeyants. Les révérences gauches sont prodiguées, quelquefois un petit rire mat les censure. Pas d'entrain, beaucoup se voient pour la première fois.

Mais après avoir minaudé à outrance, une gamine s'assied devant le piano, et, très fière de son audace, tapote allègrement les touches, s'incline, se relève, rejette prétentieusement ses cheveux en arrière avec le geste convenu du virtuose; les arpéges cascadenent, les trilles gargouillent, les gammes galopent, les accords cogent, condimentés de couacs fréquents. Une dernière saccade, et les applaudissements claquent. Un jeune monsieur, rougissant, lance un *brava!* d'une voix suraiguë de lutrinier: les compliments se succèdent, s'acidulent dans la bouche des amies, mellifluent des lèvres masculines.

Cela dure et se renouvelle.

A présent d'autres martyrs s'offrent. D'abord un spirituel jeune homme, fils du poissonnier voisin; il est perdu dans un pantalon à crinoline dont les gros plis retombent amplement sur des bottes fortes. Accompagné par un camarade obligeant qui tâtonne le clavier en aveugle, il entame quelque chansonnette comique de nature à mettre une caserne en joie; ce qui fait que ces demoiselles se renvoient des regards malins entre deux mystérieux sourires, pour avoir l'air de comprendre. Les hommes soulignent les bons endroits de ricanements épais; on est presque au café-concert. La gaudriole est bissée unanimement; Mistress Patterby, qui n'a pas saisi une syllabe, approuve, satisfaite de tant de gaieté.

Tout le monde est content. On se met décidément à l'aise. Les dames causent haut, la symétrie des deux rangs de chaises se rompt, car les hommes s'enhardissent. Les plus entreprenants s'approchent d'abord; quelques-uns, l'air d'ouvriers pompette, appuient les mains sur

les genoux écartés. Les autres, trop jeunes ou trop vieux, demeurent timidement en arrière, enviant le sans-gêne de leurs voisins. Cependant un petit effronté a réussi à se blottir entre trois jupons ; quant à M. Maluche, — le birbe qui prend en vain des cachets depuis deux ans, — il offre son siège à une blonde langoureuse qui lui fait un remerciement railleur :

— *Thank you, Sir.*

M. Maluche médite une minute, puis, le visage grave au milieu de sa barbe déteinte, riposte un affable :

— Très-drôle ! Ah oui ! très-drôle...

Les portes fermées surchauffent l'air dense de la chambre exigüe. Le babil est sans trêve. Les timbres moins vibrants des messieurs coupent les jacasseries en fausset.

Dans l'abandon général, quelques filles se tiennent bien encore, — elles sont laides, — et, dans leur bonne âme, les camarades les traitent de pimbêches, de mijaurées. Les mieux lâchées sont les jeunes, pouffant, renversées sur leurs dossiers, la gorge gonflée de rires, ou bien écarquillant des yeux allumés de curiosité mauvaise.

Peu à peu, sans que personne s'en aperçût, le débraillé envahissait, gagnait de proche en proche. Des colloques provoquants se réfugiaient dans les coins discrets, des répliques étaient criées au-dessus des épaules. Les expérimentés avaient déjà choisi, et s'isolaient, impatientés lorsqu'une fillette fûtée ou jalouse coupait le tête-à-tête d'une brusque interpellation. Mistress Coppelia, elle, contemplait le spectacle, touchée : c'était si bien anglais, cette liberté dans la *flirtation*.

A l'écart, quelques personnages sérieux, ayant égaré là leur dignité, s'efforçaient de discuter politique, auprès d'un garçonnet ébahi qui, pour cacher son esseulement, montrait un prodigieux intérêt à l'entretien.

Mais bientôt un groupe se forme autour de la lampe. On joue à quelque jeu innocent, — souvent au furet, — selon le rite des réunions bourgeoises. Le sentimentalisme de ces cœurs féminins s'est définitivement dissipé ; ils renoncent aux soupirs, aux fois jurées, aux tendres aveux, aux amants chevaleresques, à tous les poncifs transis de la passion de pensionnat. Sans embarras, les demoiselles répondent maintenant aux sincères galanteries et rétorquent les épigrammes empoivrées. D'instant en instant une plaisanterie un peu grosse est saluée d'un murmure suivi de l'exclamation :

— Quelle bêtise !

Mais M. Maluche et sa blonde font bande à part : lui se penche

avec une déférence exagérée en susurrant de rances madrigaux ; elle l'écoute demi-fâchée, demi-heureuse, les paupières clignotantes, comme étonnée.

Une fois, dans l'assemblée, un inventif quidam jeta le mot *tables tournantes*, qui enfiévrâ tous ces cerveaux intrigués. Instantanément, la conversation fut macabre. Les absurdités plurent sur le magnétisme, le somnambulisme, la catalepsie, les médiums, les esprits ; un érudit cita Mesmer, Allan Kardec et Agénor de Gasparin ; de vieux loustics hasardèrent même hystérie, incube, succube, mais heureusement retombèrent sur les revenants et les fantômes. Une dame sur la soixantaine, la doyenne de l'assistance, affirma que son défunt lui était apparu récemment, à minuit, en chemise, avec deux anges aux côtés. Alors, plusieurs demoiselles effrayées, se pressèrent contre les gilets. M. Maluche risqua quelques privautés, et, mis en appétit, narra une histoire sanglante, pleine de spectres, qui fit bâiller.

Une espiègle se gaudissait ; sceptique, elle demanda à voir le diable, ce qui suggéra à une autre le désir de faire tourner les tables. On supplia le grand brun qui avait mis le sujet sur le tapis, et qui prit aussitôt une extraordinaire importance ; il condescendit à donner les indications nécessaires. La suspension fut relevée, Mistress Coppelia traça un rond de chaises ; le guéridon d'acajou, dont le plaqué se boursoufflait, fut au centre.

— Allons, mesdames, placez-vous auprès de vos préférés.

Cette phrase était prétexte à bien des marivaudages. Des ris plissèrent les bouches quand la recommandation fut exprimée de ne pas se toucher sous la table. Les demoiselles ramassèrent leurs jupes autour des jambes, moulant les mollets, découvrant les chevilles.

L'opération, qui fut fréquemment répétée, s'inaugurait ensuite dans un silence. Par exemple, jamais cela ne marcha à merveille.

— Tu pousses, Clotilde.

— Non, c'est toi, Marie.

De minuscules querelles de pensionnaires crécelaient de ci, de là, les doigts glissaient. Puis, invinciblement, les genoux et les pieds, attirés, arrivaient en contact. Après des trois quarts d'heure, on se levait, éreinté, au regret de quelques unes qui, les joues pivoinées, avouaient ingénument que pour leur part, elles s'étaient amusées joliment, tandis qu'une nounouche demandait à quoi.

Sur le tard, la venue d'une bonne réclamant Mademoiselle Juliette ou Mademoiselle Jeanne, interrompait les réjouissances, qui reprenaient

A TRAVERS LE GOTHARD

Fluelen, le 10 Septembre 1882. 10 heures et demie du matin.

Le bateau à vapeur du lac des Quatre-Cantons vient de m'amener à Fluelen. J'attends le train pour Milan. Il y a ici un monde fou. C'est dimanche, et l'administration de la nouvelle ligne délivrant, ce jour-là, des billets à prix réduits, aller et retour, jusqu'au grand tunnel, chacun d'en profiter. L'animation est très grande au débarcadère et aux alentours de la station du chemin de fer. La rose des Alpes est à tous les chapeaux; les tyroliennes se répandent en chœur; et le soleil est de la fête.

Le train arrive... les voitures sont prises d'assault.. Hourra !.. En avant!

*
* *

Erstfeld, 11 heures 40 minutes.

Erstfeld est le dépôt des locomotives pour la route de montagne. Nous voici arrivés à la partie vraiment grandiose du voyage. C'est ici que commence réellement la ligne du Saint-Gothard et, en même temps que les rampes, les travaux d'art qui donnent à la voie nouvelle une originalité toute spéciale.

Göschenen, à l'entrée du grand tunnel, se trouve en ligne droite à une vingtaine de kilomètres d'Erstfeld, ce qui n'est guère. Mais, par suite de la pente excessive de la vallée de la Reuss, Göschenen se trouve à une altitude de 634 mètres plus élevée qu'Erstfeld. Or, faire gravir 634 mètres sur une distance relativement restreinte de vingt kilomètres était un problème bien fait pour embarrasser l'ingénieur le plus ingénieux. On va voir comment il fut victorieusement résolu par les constructeurs suisses.

En route! En route! Nos deux locomotives soufflent à qui mieux mieux. Bien qu'à l'extrémité du train — un train qui n'en finit pas, — j'entends distinctement leur puissante respiration, qu'amplifient par moments les échos de la vallée. Nous gravissons lentement la rampe d'accès au grand tunnel.

Le pays devient de plus en plus pittoresque, gagne de minute en minute en beauté sauvage. Nous avons décidément fini avec les « jolis » paysages de la Suisse lacustre. La nature prend ici un aspect plus rude, plus sévère, plus mâle, plus grand. Les rochers se dressent avec plus d'audace et n'ont pas peur de montrer leurs fronts dénudés; les pics insolents défient le ciel et accrochent au passage les nuages; d'énormes blocs, lancés par des mains géantes, semblent à chaque instant vouloir barrer la route à la Reuss, qui bondit, écume et mugit.

La vue d'Amsteg met en révolution le compartiment entier et fait pousser à sa population cosmopolite des cris d'admiration : Wunderbar !.. Beautiful! Admirable!.. Magnifico!..

Les touristes — et ils sont nombreux, ceux qui ont gravi à pied ou en voiture la vieille route du Gothard vers Andermatt et Hospenthal — connaissent la délicieuse situation du petit village d'Amsteg, éparpillé au bord de la Reuss et dominé de partout par des rochers à pic. C'est à une hauteur vertigineuse que nous passons au-dessus de lui.

La voie ferrée y franchit d'abord la Karstelenbach, — affluent de la Reuss — par un pont-viaduc, long de 138 mètres et dominant le torrent à 54 mètres d'élévation; puis, quelques minutes après, la Reuss elle-même, sur un magnifique pont en treillis de 75 mètres de long et jeté avec une grande hardiesse par-dessus la vallée, à une hauteur de 78 mètres. C'est un des plus beaux de la ligne.

Pendant cette promenade aérienne — par moments nous avons réellement l'air de voler — nous voyons au-dessous de nous la rivière formant vingt cascades et zigzaguant au milieu des verts pâturages. Amsteg groupant autour de son clocher les toits plats de ses châlets, l'entrée de la belle vallée de Maderan qui monte au Bristenstock, et plus loin, caché à moitié parmi les arbres, le village de Silenen avec sa vieille tour, et les ruines du *Zwing-Uri*, qui passe pour avoir été le château de Gessler.

Puis, brusquement, le merveilleux décor glisse derrière le rocher et nous voici dans un tunnel.

* * *

Autour de Wasen.

Ce tunnel — le quatorzième depuis Lucerne — est le premier d'une nouvelle série de vingt, qui vont se succéder coup sur coup jusqu'à Göschenen.

Parmi eux, il en est trois qui sont spéciaux au Saint-Gothard : les tunnels hélicoïdaux de Pfaffensprung (1,171 m.), de Wattinger (1,084 m.) et de Leggistein (1,088).

Ce mot « HÉLICOÏDAUX » réclame quelques explications.

Depuis son ouverture au lac des Quatre-Cantons jusqu'au dépôt d'Erstfeld, la vallée de la Reuss ne présente qu'une faible inclinaison. Mais, à partir de cette station, nous l'avons dit, sa déclivité augmente brusquement et arrive à surpasser de beaucoup la pente imposée au constructeur par le cahier de charges.

Entrer immédiatement en souterrain, il n'y fallait pas songer. On devait donc trouver le moyen d'exhausser la plateforme de la voie, jusqu'à ce que cette dernière put de nouveau reprendre son inclinaison normale. Les habiles

ingénieurs du Saint-Gothard y arrivèrent par le développement de voies en hélices ou en boucles, percées dans le roc même. Les trois tunnels hélicoïdaux de Wasen sont donc chargés de racheter une différence de niveau de la voie, reportée à une altitude plus élevée.

En certains endroits la route, creusée dans la montagne, fait un demi-cercle, revient sur ses pas parallèlement à elle-même — mais à quelques trente mètres plus haut. A d'autres, elle croise, après avoir fait un coude complet, la place où, quelques instants auparavant, elle avait déjà passé; mais, encore une fois, à vingt ou vingt-cinq mètres plus haut; elle recule pour mieux sauter. En réalité, le voyageur n'avance guère: à peine un kilomètre et demi en ligne droite de l'entrée du premier de ces tunnels tournants à la sortie du troisième; et pour parvenir à franchir cette courte distance, la locomotive parcourt près de dix kilomètres, en grande partie sous terre. Mais, grâce à ces zigzags, à ces boucles, à ces hélices, la voie s'est élevée, pour ainsi dire sur place, de *deux cent quinze mètres* et la terrible pente est vaincue.

Devant Wasen, la Reuss reçoit, sur sa rive gauche, la Maïenreuss, torrent impétueux qui descend des énormes glaciers de Stein et de Susten. Pour pouvoir exécuter ces inextricables zigzags autour du village, le chemin de fer est forcé de franchir la rivière à trois reprises différentes. Trois ponts s'y étagent donc, à peu de distance, en amont l'un de l'autre, mais à des hauteurs chaque fois plus vertigineuses et qui disent éloquentement toute la raideur du lit du torrent et l'effroyable furie que les eaux doivent montrer à l'époque de la fonte des neiges. Le second de ces ponts est le plus beau, le plus imposant, le plus audacieux de tous ceux qui ont été construits sur la route. Il mesure 63 mètres de longueur et est jeté à travers la vallée, à 79 mètres d'élévation, au-dessus de ses eaux bouillonnantes.

Pendant tout le trajet autour du village de Wasen, la vue des lignes superposées, des ponts et des tunnels, à droite, à gauche, au-dessus, en dessous, arrache aux touristes d'incessantes exclamations de surprise et d'admiration. Jamais je n'ai fait de voyage aussi animé! Tout le monde est en émoi... On court à droite... On se précipite à gauche... Les uns paraissent ahuris et croient peut-être encore à la magie; les autres cherchent à démêler le problème des trois étages de voies.... Tous les dialectes se croisent: allemand, italien, français, anglais; la glace est rompue.... Tout le monde se connaît, du moment où le train débouche du tunnel tournant de Leggisteen, le compartiment entier se masse aux fenêtres de gauche et admire le superbe tableau qui se déploie aux regards.

Devant nous les pentes raides et abruptes du Rieuzestoeck. A nos pieds, dans la plus capricieuse et la plus sauvage des vallées, la Reuss, blanche d'écume, pleine de rage, mordant en vingt cascades les énormes blocs qui obstruent son lit... Au sommet d'un mamelon, dans une situation unique

la petite église de Wasen..... Et dans ce cadre grandiose la route ferrée du St-Gothard, avec ses trois étages, ses ponts, ses viaducs, les boucles béantes et fumantes de ses tunnels.

Alors ce sont des éclats de rire, mais de rire nerveux, admiratifs, entremêlés d'exclamations. Pour un rien, on applaudirait.

C'est que la nature et l'homme luttent ici à qui l'emporterait d'audace et de grandeur. A elle le décor, mais à lui le chemin.

^{}*

Göschenen, une heure.

Göschenen est le petit village situé à l'extrémité nord du grand tunnel.

Me voici aux pieds mêmes de la gigantesque muraille que troue le fameux souterrain. Si j'essaie de la percer du regard et de suivre en imagination les hauteurs successives de ses derniers gradins, voici comment se profile en long, cette barrière de montagnes et de pics, qui sépare le bassin de la Reuss et du Rhin — où je suis — de celui du Tessin et du Pô — où je vais.

A partir de Göschenen la montagne s'élève rapidement jusqu'à 1600 mètre. redescend ensuite à 1440. Là sont les plaines d'Audermat et d'Hospeuthal. Puis on arrive aux pieds du massif supérieur, dont le point culminant — le *Kastelhorn* surplombant le glacier de Santa-Anna — est à 2.977 mètres. Le profil s'incline ensuite sur le versant sud, remonte un instant à la côte 2.800 et s'infléchit définitivement vers Aicolo, à l'embouchure sud du tunnel, qu'il atteint à 1145 m. d'altitude absolue.

A Göschenen, la vallée, très-étroite, à un étonnant caractère de sévérité, je dirai même de désolation. La Reuss et le Göschenenreuss, son affluent, roulent bruyamment au fond de sombres ravins; les pentes sont jonchées d'éboulés; partout se dressent des murailles colossales de rochers à pic, presque dénudés et qu'aucun être humain ne doit jamais avoir escaladés.

Le village, avec la station, est au confluent des deux torrents. Quelle transformation en quelques années! Il y a dix ans, Göschenen était un pauvre petit hameau, composé de quelques misérables chalets habités par des pâtres, des bûcherons et des guides. Il était blotti, ignoré de tous — hormis Baedeker — à l'entrée de l'étroite et sauvage *Göschenenthal*. En été, le touriste s'y arrêtaient de temps en temps soit pour faire une excursion aux glaciers du *Dammafirh*, soit pour faire l'ascension du pic du *Flühstock*. A cette époque un beefsteack n'était pas chose commune dans l'endroit, mais on y trouvait des œufs, du lait et du miel, et l'on était certain d'y recevoir chez M. le curé une hospitalité écossaise. Combien ces temps sont loin!..... Vers le milieu de l'année 1872, on commença les déblais pour l'installation des chantiers, des prises d'eau, des dépôts de dynamite et d'approvisionnement de tout genre. Un peu plus tard on y établit le local pour les compresseurs, avec leurs roues hydrauliques, leurs pistons, leurs énormes colonnes en fonte, vaste bâtiment où se fabriquait l'air comprimé qui,

par une conduite placée le long des parois du tunnel, s'en allait au front de taille, porter la force nécessaire au fonctionnement des machines de perforation.

Depuis lors, Göschenen est en passe de devenir un station de premier ordre. Avant peu, bien certainement, elle aura une gare couverte. Déjà elle possède un buffet à faire envie à Tergnier; le voyageur affamé peut s'y précipiter : il y trouve de quoi largement apaiser sa faim et sa soif : dîners à 3 frs., pistolets fourrés, poulets froids, bières, vins, liqueurs. Aux abords, les petits italiens, si industrieux, ont installé leurs étalages en plein vent, tout chargés de fromages et de salmis, de raisins, de pêches, de figues succulentes.

Autour de la station s'étagent de nombreuses constructions modernes, qui étonnent et font rougir de honte les vieux châlets : restaurants, buvettes, boutiques, cités ouvrières. La ville nouvelle anime la vieille route, et là, où jadis de loin en loin, passait un voyageur solitaire, se suivent aujourd'hui les chariots et les travailleurs.

A droite, on voit s'élever l'ancienne route qui conduit le piéton à Andermatt, à Hospenthal et au Col du Gothard. Par là aussi, en une demi-heure, on arrive au célèbre *Pont du diable*, au dessous duquel la *Reuss* forme une chute si pittoresque et si tapageuse.

Le souvenir de ce pont fantastique est inséparable des combats acharnés que s'y livrèrent, en 1799, les Français et les Autrichiens d'abord, les Français et les Russes ensuite. Et quand je me rappelle ceux-ci, non pas dans la solitude de mon cabinet, mais à Göschenen même, dans ce coin perdu des Alpes, aux pieds de ces monts inaccessibles et de ces cimes neigeuses, au sein de ces glaciers, de ces précipices, de ces cascades et à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, je me dis que l'homme doit être réellement un être très-malfaisant et très-dangereux pour accourir ici des deux bouts de l'Europe et s'entre égorger si loin et si haut.

A.-J. WAUTERS.

(A continuer.)

CHRONIQUES

CHRONIQUE ARTISTIQUE

I

EXPOSITION DE L'ESSOR.

Manants & bourgeois, chapeaux bas! voici les chercheurs, les militants, voici les amoureux de la nature, la grande Maîtresse.

Et ce n'est point d'un bras platonique que l'enlacent ces jeunes audacieux animés d'une flamme authentique & d'une crânerie charmante!

Contemplez leur œuvre : elle rayonne vraie, printanière, juvénile! que de sincérité partout! voyez l'aspect du salon : que de lumière & de vibration, de joie qui éclate & de rêve qui bout.

Dès l'entrée vous monte aux narines la capiteuse senteur des bois emplis d'ombres, des champs pleins de rutillements. Fanfare ardente & personnelle! ces symphonies vertes & bleues, c'est le glas qui tinte pour l'art vieilli & cacochyme l'art en visière verte, l'art en béquilles! C'est le tocsin qui sonne pour les faiseurs surannés, pour les suprêmes Don Quichotte des routines, des préjugés et des conventions.

Ici, nulle de ces toiles prévues — & obligées — des encombrantes expositions triennales : ni le portrait officiel, ni le paysage de Nuremberg, avec étoffage à ressorts, ni le traditionnel tableau de genre attrape-niais, ni la zoologie en bois peint, ni la botanique de faïence, ni la marine frisée au fer mécanique par quelque coiffeur en délire... J'en passe & de plus drôles!

En général, chacun à l'Essor, cela se voit, cela se sent, se laisse guider par sa propre inspiration, sans se soucier de Pierre, de Paul, ou de Pierre-Paul. En face de la nature c'est l'âme, le cœur, le sentiment de l'artiste qui commandent.

A d'autres les traditions d'école, les ficelles — de pendu, les trucs éventés et les formules rancies!

Çà & là, cependant, au long de ces murs ensoleillés détonne quelque toile empreinte encore du relent académique... Ah ! c'est qu'il est difficile de se débarasser absolument de cette tunique de Nessus...

Infortunés jouvenceaux ayant tenté durant dix années l'ascension du mât de cocagne romain, au haut duquel se balance, dans une gloire en fer blanc, la clinquante médaille du prix de Rome...

Dix années perdues !

Ah ! combien il eût été préférable de passer ces jours nombreux dans les bois, dans les prés, face à face avec la saine nature, ce seul guide, cette seule académie !

Au bout de ces dix ans, pendant lesquels vous vous êtes cramponnés à la stérile mamelle, y suçant distraitement l'esthétique, l'archéologie, l'étude fastidieuse des costumes & de la fabuleuse composition historique, l'on vous a, néophytes tremblants, — à titre de suprême épreuve & pour vous diplômer comme ces dames les accoucheuses, — enfermés seul à seul dans une cellule, loin du modèle, loin de la nature. Vous étiez forcé de représenter un épisode quelconque, — historique ou biblique — vous intéressant peu ni prou, et vous voilà vous creusant la joue & l'esprit pour mettre en scène des pantins qu'on ne vîtes. Vous voilà pâlisant sur d'improbables défroques & vivant par votre imagination poussée dans des contrées bizarres que vous n'avez jamais visitées.

Quelque portrait sévère & consciencieux de M. tel ou tel, bien vivant et bien expressif, ne serait-il pas cent fois préférable à ces antédiluviennes compositions où l'art n'a rien à voir ?

Vous laissa-t-on, dans ces pédantes académies de « teinture », vous laissa-t-on, élèves naïfs, la libre manifestation de votre sentiment personnel ? Permitt-on à votre instinct artistique de se développer comme il l'entend ? Non. M. le professeur est toujours derrière vous, le sécateur de la routine au poing, pour couper tout ce qui dépasse la régulière & conventionnelle ordonnance académique !

Votre exubérance, la verve & la fouge des vingt ans, la sève impétueuse des premières années, y sont vite refroidies, taries, annihilées. L'anémie & la chlorose remplacent les richesses d'un sang oseur & généreux. La fleur de talent s'étiole & meurt bientôt sous ces éteignoirs gouvernementaux.

Là, c'est votre main, — instrument passif, & non votre cœur, qui apprend ou se forme. C'est la facture & non le sentiment que l'on vous enseigne, et quelle facture ! Petite elle est, figée & de convention, jamais d'élan inattendu : le pas régulier & pesant du bœuf à la charrue !

Mais, puisque la plupart de vous ont quitté les bancs vermoulus de l'académie, libérez vous entièrement des influences néfastes & stérilisantes des faciles enseignements, & réjouissez-vous de n'avoir point obtenu le fameux *laissez-passer* pour l'Italie, mère des arts ! Hâtez-vous d'oublier ce monumental

axiome d'Ingres : Si vous êtes coloriste, fuyez Anvers, allez à Venise. »

Restez au contraire dans votre pays, le vieux pays flamand qu'il faut faire revivre ! Jetez au feu tubes de bitume & de terre de Sienna ; brisez martres et blaireaux : choisissez les blancs les plus éclatants, les verts intenses & les bleus splendides. Suspendez-vous à l'épaule la gaillarde boîte du paysagiste & volez établir votre atelier en plein air, dans la brise troublante, sous le ciel d'azur ou sous les massives frondaisons des bois aux mystérieuses influences.

Campez votre modèle, — plus le mannequin, cette fois ! — mais l'espiègle gamin des villes ou le naïf & rose enfant des campagnes au milieu des sourires de la nature, des mélodies des forêts ou du flamboiement magique du soleil !

Votre œil s'ouvrira & se formera, votre cœur ému bondira, l'inspiration guidera votre main, l'émotion vous chassera de la mémoire — & des doigts, — trucs, ficelles, chics, poncifs, — ces fleurs mortes des académies !

Les présentes exhortations peuvent sembler superflues pour la plupart des membres du vaillant cercle *l'Essor*, mais il est de ces vérités qu'on ne saurait assez redire, & bien évidemment je ne les répète point ici à l'intention de MM. James Ensor & Khnopff, les deux individualités les plus éclatantes de l'exhibition du palais des beaux-arts.

Car j'avoue mon parti-pris. Dans une visite aux salons de peinture je m'arrête de préférence devant les œuvres préoccupées de la modernité, empreintes du soin de la vie réelle & ne rabachant point les scènes romaines ou grecques, faisant étalage d'une fallacieuse érudition, tableaux rapiécés dans des galeries d'estampes ou ruminés dans la poudre des bibliothèques archaïques, poncifs et pastiches, infatigablement resservis à chaque exposition.

Combien je préfère les peintres naïfs qui, en toute simplicité, s'installent sur un banc du boulevard où sous un arbre du Parc, aux abords des gares ou des théâtres, en pleines places publiques, ou dans la rue fourmillante & bariolée. Là, gît la vraie note moderne, là, se trouve le vrai champ à cultiver, & De Nittis sait s'il se montre fécond !

Arrière la pourpre des empereurs, les peplums classiques, les cothurnes, les diadèmes en chrysocale ! les chapeaux fous modernes, aux peluches profondes, aux plumes vaporeuses, aux rubans lumineux ; l'habit noir, les robes collantes, les parures massives, les bas multicolores émergeant de la souple bottinè, valent bien mieux que tout le suranné, « décrochez-moi ça » des garde-meubles grec ou romain. Voilà qui nous touche directement, voilà qui intéresse nos yeux et nos cœurs.

Arrêtez-vous devant le remuant boulevard de Khnopff, n'est-ce notre vie bruxelloise, son élégance spéciale, son atmosphère brumeuse, prises sur le vif avec leurs colorations morbides ?

Voyez les toiles de cet original ostendais qui a nom James Ensor ! où trouver plus d'intensité de vie & de justesse de coloris, mêlées à plus d'observations dans le caractère & de sincérité dans le rendu de l'atmosphère ambiante ?

Or, son pinceau étonneur rend avec un égal bonheur de lignes & de tons les élégances de la ville où le pittoresque grossier de notre côte du Nord aux captivantes âpretés.

Voyez son *Pouilleux* placé précisément à côté de la *Dame en noir*, contrastes se faisant mutuellement valoir ! Au-dessus de ces toiles s'étend ce paysage marin, blanc de neige & coupé bizarrement par la silhouette si nature de deux braconniers de la dune... L'air circule libre, & l'horizon s'étend à perte de vue...

Ces qualités, nous les retrouvons dans les marines de Willy Finch, un autre fervent de la mer du Nord. Il passe ses hivers à Mariakerke, près de ses modèles de prédilection : la vague glauque & les sables blonds. Certains paysages de De Greef, les petits surtout, les vues de Franck, les sites de Hamesse ceux de Marcette, dont certains recoins aquatiques possèdent l'éclat discret des perles fines, nous montrent les paysagistes de *l'Essor* tourmentés du méritant désir d'introduire l'air & la lumière dans leurs symphonies champêtres.

Ils suivent en cela le progrès, car le paysagiste d'aujourd'hui n'est plus le paysagiste d'hier. Il a horreur de l'atelier & de sa froide & traditionnelle fenêtre au nord ; il lui faut les morsures du plein air & les caresses du soleil : les bois aux ténébreuses profondeurs, les campagnes rutilantes.

Là, il improvise ses tableaux sur place, d'inspiration & ne travaille jamais à froid. Il reçoit l'émotion directement, il se grise d'air, s'enivre de rayons, et c'est dans cette fièvre que peint l'artiste...

Voilà pourquoi dans son œuvre existera toujours de ce je ne sais quoi qui captive dans la jolie femme...

La pléiade des paysagiers de 1830 « gardait » l'atelier : dans ses douteuses pénombres, elle maniait, tripotait un site d'après deux, trois & même quatre études différentes, ajoutant ici un clocher, là un moulin ou une vieille ruine, souvent quelque vache, toujours le petit bonhomme « la tête de pipe » de rigueur,

Avant tout, les maîtres d'alors cherchaient le tableau *fait*, qui plaît à tout le monde & que tous comprennent...

Le paysagiste contemporain se montre plus convaincu, plus sincère & plus intransigeant. Il nous présente son site tel qu'il existe, tel qu'il l'a vu, tel qu'il l'a senti. C'est pour ce motif que les niais lui reprochent ce qu'ils nomment la pauvreté & le manque d'imagination de ses paysages.

Mais lesquelles de ces productions nous charmeront & nous captiveront le plus ? Ces dernières évidemment, auprès desquelles les premières semblent revenir d'Épinal ! Le paysagiste d'aujourd'hui peint avec son cœur avec son âme : il peint d'émotion & laisse toujours quelque chose de lui, quelque sainte étincelle dans chaque œuvre produite.

Voyez-le à la campagne, bois ou plaine, en quête du « motif » ... il ne plantera son chevalet que là où il se sera senti « empoigné » soit par la richesse ou l'originalité de la ligne, soit par quelque friand rapport de tons & de colorations.

Car le paysagiste moderne est essentiellement coloriste, — il l'est de race ! — aussi aime-t-il les « belles taches », & volontiers il se sert du mâle couteau à palette pour truelle ses pâtes vibrantes & pour les étendre vivantes sur la toile, voluptueusement.

Il est coloriste, dis-je, aussi la neige a-t-elle pour lui des charmes singuliers, d'étranges séductions & ce n'est pas lui qui la fera dans son atelier, d'après une paire de draps de lit & une botte de graminées, au coin du feu... Il ira en pleine bourrasque, de la neige jusqu'aux genoux, malgré la menace des sonores bronchites & le spectre dolent des rhumatismes !

Ce qu'il cherche encore dans ses paysages, c'est la lumière : ennemi déclaré des jus & des sauces classiques, il répand par ses toiles cette atmosphère souple et délicate qui harmonise les tons les plus crus, cette gaze aérienne qui enveloppe, estompe & grise idéalement les objets, cette tonalité fluide qui baigne et calme à ravir les trop criardes colorations... Aussi les continuateurs chenus du vieux jeu qui partent de l'ocre jaune, — leur tube de soleil ! — comme ton le plus lumineux, ont-ils nommé les outranciers de la clarté « les peintres de la farine », ne se doutant pas que ce sont eux-mêmes qui mettent l'art dans... le pétrin !

Aujourd'hui plus de ces soleils couchants criards, si chers aux vernisseurs d'antan, plus de ces automnes sanguinolents, l'idéal du paysagiste des bons vieux jours : des effets calmes, doux, reposants, des harmonies délicates et voilées...

Le paysage ému & vivant reste la conquête de l'art contemporain ; c'est le genre compris & interprété de la façon la plus originale & la plus complète.

Le paysage ému & vivant servant de fond — non sacrifié — à la figure humaine, la figure en plein air, baignée d'atmosphère & de rayonnements. Parmi ceux qui s'y distinguent à l'*Essor*, notons MM. Van Strydonck, Mayné, Hoyoux. J'ai nommé déjà MM. Ensor & Khnopff, reste M. Frédéric, exagérant lui, les facultés décolorantes de l'air ambiant. Il voit à travers un nuage qui enveloppe trop hermétiquement les objets & les êtres. Le souvenir de Bastien Lepage semble bien absorbant chez ce jeune peintre doué par lui-même des plus sérieuses qualités ; qu'il se débarrasse à la hâte de cette hantise néfaste, qu'il contemple la nature avec ses yeux à lui sans chausser plus longtemps les lunettes du peintre des *Foins*. Lunettes — ou plutôt microscope, car tout paraît détaillé au verre grossissant dans ces toiles déconcertantes, les brins du gazon, les poils des barbes, la trame des étoffes... & ici le peintre emploie des *trucs* spéciaux qui sortent du domaine de l'art pur & rentrent plutôt dans la catégorie des trompe-l'œil. La réalité n'est pas aussi « gothique » que cela ! L'œuvre préférée dans l'exposition de M. Frédéric est assurément sa buanderie. Là, sa tendance à griser les choses exagérément devient une qualité essentielle.

M. Van de Wyver expose des esquisses de « pages d'histoire », j'y trouve surtout de la « prétention » & leur préfère le *Forgerou* accoudé sur son

enclume... il fait cependant songer à quelque Millet vu à travers un Meunier !

M. Van Gelder ne semble pas bien comprendre où s'arrête le comique et où commence la charge. Ses bonshommes grimacent & ne possèdent pas ce bon rire sain & communicatif des « petits flamands », les maîtres du genre. Son étude d'observation « En Tram » forme de beaucoup son meilleur envoi, mais là encore la tendance « gamine » du peintre se révèle dans l'inscription accolée au glaces du tram — inscription inexacte d'ailleurs. Croyez-moi, M. Van Gelder, il vaut mieux mettre son esprit dans sa peinture.

L'Espagne de M. Van Rysselberghe, paraît entrevue par quelques figurants d'un théâtre d'opérette, c'est en effet l'Espagne des *Brigands*, que nous peint « sur le pouce », cet artiste voyageur. Combien je leur préfère les impressions si personnelles de M. Dario de Regoyos, pimpantes & ensoleillées, truellées à maîtres coups de poing dans des pâtes sonores & originales.

Une peinture qui ne manque pas de « chien » non plus, c'est celle de M. Van den Eycken, sa meute est fort réjouissante, brossée à la diable avec une remarquable justesse d'observation. Parmi le déballage des poissons, gibiers, fruits & fleurs, se distinguent les envois de MM. Bellis, Seghers, Marchot et Adolphe Crespin, fort décoratif & bien en progrès. M. Halkett se montre également en progrès, quand il aura purgé sa palette des bruns & des noirs qui l'alourdissent & rendent poisseuse sa peinture fort remarquable à d'autres égards, il comptera certes parmi les premiers de la vaillante phalange qui compose cet original cercle de l'*Essor*, de plus en plus décidé à justifier son nom prometteur.

J'allais oublier une des originalités de l'Exposition, ç'aurait été une injustice. J'entends parler de l'envoi de M. Amédée Lynen, ces dessins si observés et d'une humour si plaisante. Cet artiste marque parmi nos très rares illustrateurs, son crayon a de la verve, de l'imagination & une entente fort rare de l'arrangement & de la ligne pittoresque & spirituelle. Son nom, apprécié déjà des bibliophiles, brillera certes d'un éclat grandissant.

II

LA GALERIE LOUIS CARDON

Ce n'est point un vulgaire magasin de tableaux que vient d'installer au n° 20, du boulevard Anspach, M. L. Cardon. C'est une réelle galerie d'art, ordonnée dans le goût anglais. Deux salons luxueusement décorés avec une entente indéniable, le maître de céans s'étant trouvé d'ailleurs à excellente école : celle de son père. Nul n'a oublié cette personnalité sympathique & cordiale, toujours le cœur sur la main & la main bien souvent à la poche. Il possédait l'une des collections les mieux composées & les plus riches parmi les

collections bruxelloises. Tous les amateurs ont passé par la maison hospitalière du Quai au bois à brûler, ils y ont admiré & les bijoux & l'écrin lui-même! M. Louis Cardon a hérité à la fois des tableaux & des connaissances artistiques paternelles. Noblesse oblige! aussi se plaît-on à constater le tact parfait & l'incontestable science esthétique qui ont présidé au choix & au groupement des peintures composant cette attachante galerie. Citer les noms de leurs auteurs, c'est en faire l'éloge : Alfred Stevens, M^{lle} Desbordes, Willems, Daubigny, Pelouze, Marie Collart, le new-yorkais Boggs, De Knoff, De Joughe, Raoux, Dansaert, Madou, bien d'autres encore, pimpants & pittoresques, sans compter des italiens au premier rang desquels rutilent Guardabassi & Caraciolo. Outre l'élément pictural, on admire encore, dans cette exposition modèle, des spécimens de céramique artiste & curieuse; des potiches de la Chine & du Japon, des vases de Delft & de Sèvres; des groupes de Saxe; une pendule byzantine; un inestimable flambeau du xv^e siècle, puis des bronzes, des cuivres, des miniatures... En un mot, tout ce que l'amateur peut rêver de formes élégantes, et de couleur charmeresse se trouve réalisé là, dans ces deux salonnetts mirifiques dont M. Cardon vous fait les honneurs avec la plus intelligente cordialité.

THÉODORE HANNON.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

KEES DOORIK, par *Georges Eekhoud*. Un vol. Bruxelles, Lucien Hochsteyn. — HISTOIRE DES LETTRES EN BELGIQUE, par *Charles Potvin*. Un vol. Bruxelles, Weissenbruch. — MADAME DE KARNEL, par *Henri Amic*. 2 vol. Paris. Calmann-Lévy. — LA REVUE LIBÉRALE. — LE CORRESPONDANT BELGE. — MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME, par *Émile Berlier*. — JUIFS ET CHRÉTIENS, par *Isidore Van Cleef*.

A l'heure où paraîtra cette chronique, le roman dès longtemps attendu de Georges Eekhoud sera près de sortir des presses, pour affirmer la réalité d'un mouvement littéraire en Belgique. Ainsi que l'a fait Camille Lemonnier dans *Un Mâle*, Eekhoud a aussi, lui, chanté son coin de terre, et, d'une voix de pol-dérien, entonné l'hymne de la patrie.

Ce n'est point un début — ceux qui lisent & qui goûtent, le savent — avant de se livrer à cette prose mâle qui, dans sa main s'est dressée, puissante, l'au-

teur de *Kees Doorik* a donné des volumes de vers dans lesquels se dessine déjà sa manière vigoureuse & comme entêtée, d'anversois. On se souvient des strophes du *Semeur* & de *l'Homme de l'Églogue* :

Mène, plus tard, dès l'aube bleue,
Le troupeau de taureaux beuglants,
Chanteurs solennels dont la queue
Bat la mesure sur leurs flancs.

.
.

Au retour des champs tu te joues
De la fille du métayer,
Cruel, tu lui pincés les joues ;
Tu l'aimes & la fais crier.
Mais l'opulente créature,
Dans son désir inconscient,
Prend plaisir à cette torture ;
Elle exulte tout en criant.
Car dans ta casquette & ta blouse,
Avec ta main rude au toucher,
Tes sabots imprégnés de bouse,
Ta brutalité de vacher ;
Ton peu d'argent, ta pauvre mise,
Ta bouche large & ton nez court,
Tes grands yeux bruns & ta peau bise,
Ton parler dur, ton geste lourd ;
Bien pris du mollet & du râble,
Tes haillons bridant sur la chair.
C'est toi le mâle désirable
Pour cette femelle au teint clair.
Oui, la fraîche fille de ferme,
Que tu lutines en passant,
Sait déjà que ton corps est ferme,
Et t'aura deviné puissant.
Elle ignore le grand mystère,
Mais autour d'elle l'herbe croît,
En sève ressort de la terre
La semence que le sol boit.
Elle se dit, la tendre blonde,
Qu'il faut aux vierges, aux sillons,
Le gars viril qui les féconde :
Des épis d'or, des enfants blonds.
Le gars à l'ardeur primitive,

Au désir farouche & dormant,
Qui devienne, pour l'œuvre vive
De la nature, un instrument.
Arrive le jour de la foire :
Dansant, buvant, toujours à deux,
Ils s'en iront par la nuit noire
Et sous les feuillages ombreux.

Ces vers frappés dans l'airain pourraient servir de prélude au roman, de bardit solennel avant la grande lutte de la prose. Car *Kees Doorik* est une œuvre de combat, un coup de poing dans les idéalités reçues, un coup de marteau dans toutes conventions. Eckhoud s'est empoigné avec les « réalités obsédantes » il a cogné la nature & toute sanglante & palpitante, l'a plantée dans son œuvre avec un geste brutal.

Tout le livre d'ailleurs est empreint de la rudesse flamande, exultante de vie & de sève ; il semble que l'auteur se soit, dans les premiers chapitres, caché sous la bonhomie campagnarde, qu'il ait ensuite haussé la voix, pour en arriver au grand cri, au grand drame qui s'achève, sinistre, au son de la complainte agreste. Superbe en vérité est cet effet de furie littéraire où l'on sent passer la voix rauque & féroce du gars affolé de rouge ; superbe est ce poème, cette épopée vivante qui charme d'abord par sa large poésie d'églogue, qui glace ensuite par son effroi de sang.

Que nous sommes loin des paysans de l'école sandesque ; ils étaient faux, ceux-là, dans leur grâce mirliflorante, ils sont vrais ceux-ci dans leur gaucherie sournoise ; ce sont bien nos paysans ; *les paysans* encore, ceux de Millet, cassés en deux & le front penché vers la terre dont ils font des parcelles, eux, les taille à coup de hache dans les grands troncs de vie. Et les couchants leur font des gloires, & les aurores leur ouvrent des apothéoses !

Nos lecteurs ont pu juger par l'extrait que nous avons donné de *Kees Doorik*, de quelle puissance d'observation est doué Georges Eckhoud, comme il *sent* bien sa terre maternelle dans laquelle « on devine aux caresses plus humides de la brise agitant par intervalle cette mer de céréales, que là-bas, à l'ouest, derrière une seconde muraille de digues, l'Escaut roule ses eaux blondes. »

Puisse ce beau & grand roman, puisse ce poème patrial être compris et apprécié comme il le mérite & puisse-t-il passer dans toutes les mains de ceux qui ont l'amour de la vraie littérature & le culte du sol natal.

Faire l'histoire littéraire d'un pays libre de cinquante ans seulement, où les lettres n'ont pas encore de formule décisive, où l'indépendance nationale ne s'est pas dégagée aussitôt après la Révolution, où l'influence de l'ancienne domination devait se faire sentir longtemps encore, faire cette histoire en y mettant de l'unité, est une lourde tâche. C'est, devant l'avenir qui regarde, établir le bilan d'un passé obscur où l'originalité dans les lettres ne semble pas

évidente. Il y a à peine dix ans que la Belgique possède une réelle autonomie dans l'art d'écrire. Jusqu'à l'heure présente, elle a eu des écrivains; elle aura bientôt une littérature. Le moment n'est pas loin où un art plus haut & plus sain succèdera à la littérature officielle ou académique; le plomb qui coulait dans les veines de tant de ces scribes oubliés qu'on nous remet en mémoire aujourd'hui, s'est transformé, après cinq générations, en bon sang rouge où passent nos fièvres & nos robustes ambitions.

M. Charles Potvin est trop patriote pour le passé, presque félon pour l'avenir; son œuvre n'est pas vue de haut; elle rampe plus qu'elle ne plâne. Chauvine, elle a des indulgences douces que l'on excuserait volontiers si, à côté d'elles, jaillissaient quelques chauds enthousiasmes.

M. Potvin n'est malheureusement plus à l'âge des admirations vives; son sang littéraire s'est apauvri dans les concessions inhérentes à la lutte pour la vie. Il parlera avec le même sourire bon du grand Charles de Coster qu'il appelle *fantaisiste* (page 217), & du petit Antoine Clesse, qu'il pourrait nommer *fumiste*; il a une égale admiration indulgente & calme pour tous, & des noms inconnus, que personne ne désire évoquer, s'alignent.

C'est une faute, l'indépendance était nécessaire; un monument très pur devait s'élever; il fallait à l'historien le courage de jeter la cognée dans ces broussailles, pour en dégager les mâles rameaux. « Ma plume n'appartient à personne » dit M. Potvin, dans son *Introduction*. Cette plume, en effet, n'appartient à personne, parce qu'elle appartient à tout le monde; c'est cela, sans doute, que l'auteur a voulu entendre, & si la préface d'un livre en doit résumer l'esprit, cette interprétation seule est vraie.

M. Potvin débute par un exposé rapide des origines historiques de notre littérature. Dans un premier chapitre qu'il intitule *la Recherche*, il donne, à grandes liges, les principaux faits: la curiosité fiévreuse de la première heure, la compilation des manuscrits enfouis jusqu'alors parmi les joyaux de la bibliothèque de Bourgogne, la publication académique des chefs-d'œuvre anciens de Van Maerlant, Froissart, Chastellain, Commynes, le travail exhumatoire des commissions officielles, la publication de la biographie nationale... Avec le chapitre II: *le Résultat*, l'auteur continue cette sorte d'archéologie des lettres, entassant nom sur nom, titre sur titre, avec une monotonie de catalogue, accablant le lecteur sous des entassements énormes de dates que personne ne cherchera à contrôler, de faits qu'aucun ne songera à vérifier. Tout cela constitue le livre premier du gros volume que nous avons sous les yeux; livré auquel M. Potvin donne ce titre: *l'Histoire littéraire*. Comme érudition, toute cette partie est assurément très remarquable; à part un délayage auquel l'auteur se laisse trop facilement aller, il y a là une page d'histoire ancienne qui a dû coûter un grand travail, stérile sans doute, mais méritoire, si l'on admet qu'un travail stérile puisse l'être.

Avec le livre II s'ouvre *l'Histoire politique*; ici, comme tous les écrivains

qui n'ont pas trouvé leur voie dans les lettres pures, M. Potvin est sur son terrain : le lyrisme patriotique.

« Quand les oppresseurs d'un peuple la rédigent, déclame-t-il, l'histoire est comme un sceau mis sur sa servitude, comme la dernière victoire contre son droit, la tombe la plus noire de son autonomie. Aussi, dès qu'il le peut, combien il s'efforce de percer ces ombres, se hâte de refaire un peu de jour sur ses traditions, de retrouver les hommes & les choses de son passé! Vainqueur, libre, que de temps ne lui faut-il pas encore pour extirper de ses annales les erreurs, les préjugés, les idoles, comme des oiseaux de ténèbres chassés d'un sépulcre, & pour rendre à la vérité, à la gloire, ses penseurs, ses lutteurs, ses martyrs, toute la phalange sacrée de la patrie autrefois vaincue! »

On doit l'avouer, ces phrases hérissées de points d'exclamations, où redondent les mots de *servitude*, *opresseurs*, *victoire*, *libre*, *idoles*, *vérité*, *gloire*, *phalange*, *patrie*, ces périodes peuvent faire de l'effet sur le petit public, mais en général un sourire discret en fait justice. Écrivant une œuvre monumentale, M. Potvin n'eût pas dû l'oublier.

Heureusement ce ton de fanfare ne se prolonge pas & c'est, sinon avec élégance, du moins avec calme que l'auteur énumère nos historiens : Dewez, Moke, Juste, Namèche, Janssens, Thié-Lorrain, Delin, Genonceaux, Vercamer, Hymans ; & ici, chose bizarre, à propos de l'*Histoire populaire de la Belgique*, de M. Hymans, M. Potvin transcrit le passage où MM. Van Bommel & Rahlenbeek reprochent à l'ancien représentant, des « négligences impardonnables ». Il eût été généreux de ne pas le répéter & le public verra certainement là un antagonisme entre deux écrivains qui semblaient si bien faits pour se comprendre.

Après les historiens, M. Potvin examine les archivistes & les monographies, dans un chapitre : *Reconstitution des diverses époques*, pour arriver enfin dans : *Histoires générales*, aux polygraphes Wauwermans, Van Bruyssel, Lebon, Reusens, De Potter, De Haulleville, F. Laurent, Thonissen, Paul Devaux & Van Praet. Suit l'*Histoire des institutions nationales*, qui termine le livre II.

On le voit, M. Potvin avait un champ vaste à parcourir ; s'il l'a fait un peu étroitement, au moins a-t-il été de bonne foi dans un exposé où il était difficile de cacher ses préférences politiques. Il est bien vrai que, jusqu'à cette partie du livre, l'intérêt n'est pas toujours soutenu ; les phrases toutes faites s'enfilent ; le style, embrumé par la préoccupation de tout dire, est souvent filandreux, lorsqu'il n'est pas incorrect, mais l'on aurait tort de ne pas admirer la patience qu'il a fallu pour réunir tant de matériaux épars.

Le livre III est tout entier consacré aux *Sciences morales et politiques*. Le procédé & la manière ne changent pas. M. Potvin, avec une fine prévoyance, y donne des éloges à la presse, et, dans un chapitre sur les résultats obtenus, ne fait pas la part moins belle à la série d'historiens, de philosophes et d'économistes qu'il cite ; voici comme il conclut :

« Prenons l'histoire. Dès le premier jour, les circonstances lui étaient favorables, elles le devinrent davantage d'année en année. Après l'élan donné par la révolution aux études historiques, rien ne pouvait mieux les servir que la durée de l'état qu'elle avait fondé. L'ardeur de renaissance éclate tout d'abord avec ses caractères juvéniles d'abondance & de confiance, qui n'excluent pas toujours les études sérieuses. Que de fois les fluctuations politiques avaient renversé de prétendus résultats de l'histoire, & les mêmes écrivains avaient dû, à quelques années de distance, changer leurs conclusions, d'abord en faveur de la République, puis de l'Empire, pour se rallier avec les événements au royaume des Pays-Bas & enfin, dans une dernière édition, donner pour couronnement à nos annales la nationalité de 1830. Ces variations de l'histoire ont cessé avec les revirements de la politique; la perpétuité semi-séculaire de nos institutions a fini même par écarter des œuvres sérieuses, le côté étroit de ces préoccupations de clocher. Edgar Quinet a fait justice de cette théorie de providence nationale qui fait de tous les événements, dans un sens ou dans l'autre, autant d'échelons successifs vers des destinées finales, que chaque parti, à peine vainqueur, prétend réalisées dans son triomphe d'un jour. La stabilité rend ce philosophisme inutile. Elle nous a permis, en rétablissant la vérité sur presque toutes les époques, de ne voir dans l'histoire que l'histoire même, de ne subordonner la nôtre à rien, de considérer l'époque actuelle comme une de ses étapes, heureuse à coup sûr, mais pas plus définitive ni infranchissable qu'une autre, et d'en juger les diverses périodes, souvent encore au point de vue d'un parti, quelquefois déjà dans l'entière impartialité de la science. » « Cette manie de parler à tort & à travers patrie & patriotisme est déplorable, » disait déjà Saint-Genois en 1837, en étudiant les conditions de notre littérature, dans le premier volume de la *Revue de Bruxelles*.

On peut dire qu'en cinquante années de paix, l'histoire en est arrivée, en Belgique, à la possession d'elle-même. »

Ce n'est pas sans raison que nous avons cité ce long passage destiné à établir une conclusion. Il donnera au lecteur la note générale du livre. La compréhension s'égaré facilement dans ces phrases obscures; M. Potvin semble ne pas saisir très bien sa pensée ou peut-être celle-ci est-elle d'une telle subtilité que la nuance en est ardue à saisir, mais le fait est qu'à chaque page s'allongent des périodes semblables qui donnent à ce livre une sorte de somnolence, disons le mot juste : d'ennui énorme. Rarement l'œuvre de M. Potvin y échappe & ce défaut en engendre un autre qui consiste en ceci : que le lecteur, après avoir lu attentivement les deux cents premières pages de l'*Histoire des lettres*, ne peut arriver guère à se rappeler ce qu'il a lu, à en dégager l'idée-mère; on espérait trouver un édifice, on tombe sur un échafaudage.

Voici la seconde partie du livre : *La Littérature*, et le livre 1^{er}, *Les Idées littéraires*; ici M. Potvin commence déjà à modifier sa manière; naturellement opposé au grand art, il s'efforcera de mettre en lumière des noms médiocres,

pour dissimuler ceux qui par leur grandeur, lui portaient ombrage; comme le Maréca des Faux Bonshommes, il n'attaquera pas de front, jamais; seulement à côté d'une louange, toujours très modérée d'ailleurs, se placera un petit mot qui n'a l'air de rien, mais qui blessera sûrement. C'est ainsi qu'il dira d'Émile Leclercq qu' « il soutient un réalisme modéré, avec des rigidités de forme *qui disparaissent souvent devant la netteté du bon sens* »; de Camille Lemonnier qu' « il déploie dans ses études d'art, avec une passion parfois agressive, une abondance de style, une prodigalité de coloris où l'on trouve *fréquemment* la ligne pittoresque & le ton juste. Quand l'auteur trace des silhouettes d'artistes, *sans se préoccuper d'autre chose que de la vérité*, il a les idées & le style d'un critique créateur »; de même M. Potvin dira d'Octave Pirmez, lorsque celui-ci dans le large plain-chant de son style s'élèvera « aux rêves de l'âme, au charme qu'on éprouve à se perdre dans l'infini », qu' « un tel genre ne se soutient que par la clarté, à défaut de grandeur; il dira encore de M. Edm. Picard que » *ne trouvant aucune ouverture à la carrière littéraire*, il était devenu un de nos premiers avocats », & il veut bien ajouter qu'Edmond Picard « avait gardé l'amour des lettres ». A propos de De Coster, il débitera par un éloge pompeux à la suite duquel on trouve que M. Potvin « a deux graves reproches à faire à l'écrivain »; l'histoire ne « le satisfait pas toujours », ce plan ne lui « semble pas répondre à cette visée de l'art », « le dénouement soulève un doute »; « la fin de l'œuvre s'éparille », et, devant la tombe d'une de nos plus belle gloires, il ira jusqu'à prononcer le mot d'*obscénité!*

Nous ne saurions assez le dire, la critique faite ainsi n'aura jamais de réelle valeur et l'on doit blâmer ces petites réticences qu'on pourrait prendre pour des perfidies si ce n'étaient des maladresses.

L'auteur eût dû se mettre hors de question, oublier ses sympathies & ses rancunes, ne pas se souvenir qu'un tel avait critiqué ses cantates ou qu'un autre les avait comparées aux hymnes orphiques; l'homme a paru sous l'œuvre et l'a détruite; il n'y a plus un historien, il y a un monsieur quelconque qui écrit l'histoire de ceux qu'il aime, parce qu'ils l'ont encensé.

On est heureux de voir M. Potvin admirer sans restriction la délicate et touchante Caroline Gravière, mais encore ici l'on s'explique cet éloge posthume. L'ombrage n'est plus à craindre, hélas!

Flaubert, de Goncourt & Cladel, plus elle hante son esprit & fouette sa volonté.

Qu'on lise au contraire ce qu'il dit plus loin de Camille Lemonnier : « L'auteur de *Nos flamands* n'a jamais perdu cette passion inquiète et tourmentée de la forme. On peut le comparer à ces forgers de langue qui sentent pétiller sous leur plume les paillettes du style. C'est dans ses études d'art qu'il s'ingénie surtout & arrive souvent, non sans ombre, à faire briller & vibrer la pensée autant que les maîtres peintres la couleur... »

In cauda venenum!

« ... Mais plus cette aspiration artistique domine le roman en France, ave

Du premier jour, il veut prendre d'assaut la publicité française. Il s'y essaie par des études artistiques; puis par le genre de Gustave Droz, en *se risquant* à parisianiser *Derrière le rideau*, (1875); ensuite avec une nouvelle édition de *Sedan*. Plus tard, il *percera l'impasse par un autre genre à la mode : Un mâle* (1882). »

Une autre fois, M. Potvin paraît se tromper sciemment, lorsqu'il dit à propos de *Sedan* : « C. Lemonnier... en face des horreurs de la guerre, il oublie son vocabulaire, ses colorations, ses recherches; il parle une langue simple... » alors que s'il est un livre d'une grande puissance picturale, d'une coloration intense & débordante, c'est bien ce tableau des charniers : *Sedan* !

D'une modestie que personne ne trouvera exagérée, M. Potvin parle peu des ouvrages qu'il a écrits, ce qui eût été nécessaire cependant pour qu'on s'en souvint; il reste derrière le décor & ne dévoile ses batteries que pour insister sur les idées fixes — un boulevardier dirait *les dadas* — de toute sa vie. Avec *l'Art populaire*, il est dans son milieu, il le sent & reprend la guerre qu'il prêche un peu partout, avec une insistance qui serait dangereuse si l'on pouvait croire qu'elle put avoir une issue.

M. Potvin veut abaisser l'art au niveau du peuple, au lieu d'élever le peuple à la hauteur de l'art. Dans un volume qu'il donnait récemment à la bibliothèque Gilon, sous ce titre, *Essai de poésie populaire*, il apportait l'exemple à la suite de cette théorie illogique; il faut lire ce petit volume & l'on en arrivera, comme nous, à croire ou à une candeur de vieillard ou à une gageure de collégien. Plus l'art sera grand plus il sera populaire; le beau s'impose, mais c'est faire œuvre ténébreux & coupable de vouloir donner au peuple qui s'élève un art qui le rabaisse.

On s'étonne encore de voir la façon bizarre dont M. Potvin traite notre pauvre langue française. On est absolument stupéfié par la lourdeur étonnante de ses phrases. Voici un chapitre doublement piquant, puisque, dans ce style fantastique, l'auteur y parle de lui-même :

« Avant d'arriver à d'autres écrivains, l'ordre chronologique amène ici mon nom. Je ne m'y arrêterai pas longtemps. *Je date aussi de 1848.* Après dix ans d'essais, de péchés de jeunesse, d'études, je pris parti, *ne voulant pas même réclamer* à Paris le bénéfice d'un petit succès anonyme : BÉRANGER A MANUEL,

Plus loin :

... « Aucun succès ne m'a manqué : amitiés viriles, estimés sérieuses, critiques sincères ou passionnées, haines politiques, *prix quinquennal*; pas même des insultes, qui m'honoreraient tout autant, si je ne savais

Qu'on ne s'élève pas en rabaissant autrui.

« Aucun, excepté celui *qui nous a échappé à tous* : l'intérêt constant, l'attention soutenue *d'un nombreux public d'acheteurs.* »

Plus loin encore, M. Potvin déclare qu'il ne « connaît pas de plus belle

et résolu de me borner à mon pays & d'y servir *deux patrias* : la *démocratie et la littérature* (?). On m'a souvent reproché l'âpreté que j'y ai mise parfois ; elle me semblait exigée par l'indépendance du citoyen & par la dignité d'une littérature & d'une opinion qui devaient être d'autant plus fières qu'elles étaient plus contestées (?). J'ose dire que j'y ai sacrifié toute ma vie, je ne dirai pas ce qu'il m'en a coûté (?). Le coup d'État du 2 décembre 1851, après les premières résistances, fit des loisirs à la démocratie. Alors, outre une part de mon temps consacrée à l'histoire littéraire du pays et une autre à des luttes ou à des affirmations de libre-penseur, *le besoin de rimer put reprendre ses droits* (1). J'ai exposé, dans une petite fête intime, les idées qui en étaient arrivées à présider à la *Revue trimestrielle* par le seul exercice de la liberté individuelle de ses collaborateurs (?). J'étais du nombre. Ce groupe d'*écrivains* demandait à l'*écrivain* de conformer ses *écrits*, comme sa conduite, à ses idées, et de placer la nation dans l'humanité :

Humons à larges flots l'universelle vie
Mais notre *coupe d'or*, n'est-ce pas la *patrie*?

J'espère ne m'être jamais départi de cette règle.

J'avais étudié comme tout le monde les chefs-d'œuvre grecs et latins. Arrivé à Rome, *devant* les musées du Capitole et du Vatican ; je les compris pour la première fois ; *cette admiration produisit* les *MARBRES ANTIQUES* (1857) ; puis me reporta aux grandeurs de la science moderne : le *POÈME DU SOLEIL* (1855). C'est aussi d'après des *émotions directes* que fut écrit *LA MENDIANTE* (1856), & quand, de retour au pays, je revis ma ville natale & mes *sites préférés*, le poème *LA BELGIQUE* (1859) *traduisit des impressions franches.* »

Ici, nous demandons au lecteur toute son attention & le secours de sa perspicacité :

« Bientôt les *trances qui centuplent l'amour conjugal* auprès d'un lit de malade me firent commencer *EN FAMILLE* (1862), *qu'achevèrent l'Espoir d'un premier enfant & le bonheur d'être père, que devait compléter dix ans après un malheur cruel!!!* »

Le bonheur d'être père & l'espoir d'un enfant complétés par un malheur cruel !

- (1). *Quel besoin si pressant avez-vous de rimer*
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre
Ce n'est qu'au malheureux qui compose pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule & misérable auteur.

(Molière, *Mysanthrope*. Acte I. Sc. II.)

poésie populaire que *Le Diable en bouteille*, de Jan Van Ryswyck, & voici, à l'appui de cette affirmation, la strophe qu'il en cite :

Voyez ces vivants qui sont morts (!)
Un mot navrant, mot de remords
Tombera de leur pâle lèvre,
Et quatre-vingt-dix-neuf sur cent,
Sur lesquels le linceul descend,
Diront : tué par le genièvre. »

Après de tant stupéfiantes choses, on ne peut qu'abandonner la partie. M. Potvin, qui se fait pour ainsi dire le conservateur des momies littéraires, a voulu rire, cela n'est pas douteux. Nous ne sommes pas à la hauteur de tels livres, nous ne comprenons pas ce travail; toutes les idées en passent par-dessus nos têtes. C'est le dernier mot d'une génération lointaine dont le souvenir ne peut arriver jusqu'à nous. N'en parlons plus.

Lors des fêtes de 1880, devant notre indépendance qui fêtait son premier lustre anniversaire, on s'est dit qu'il fallait marquer l'étape & écrire l'histoire de nos lettres.

S'il est convenu qu'elle est nécessaire, cette œuvre est toujours à faire.

..

Nous sommes heureux d'avoir fini de cette littérature de baudruche, pour parler d'un écrivain très délicat & subtil, Henri Amic. Non qu'il ait les principes que nous défendons: M. Amic procède de Georges Sand, & celle-ci, dans ce style adorablement féminin qu'elle possédait si bien, lui disait : « Je ne suis qu'une petite lampe pour aider la marche de celui qui est déjà en route pour la vérité. » Cette lampe, cette étoile plutôt, M. Amic l'a prise pour phare dans la grande mêlée des lettres. Comme Georges Sand, il a tenté de rendre des réalités poignantes à travers l'enguirlande d'un idéal hautain, & s'il n'a point toujours saisi sur le vif la nature, au moins l'a-t-il sympathifiée à la pointe de sa plume alerte, & par la force de ses émotions vécues. Les œuvres resteront qui, comme *Madame de Karnel* & *Renée*, ont été écrites de cœur plus que d'esprit et dans lesquelles l'auteur, qui s'y est incarné tout entier, a mis toute sa subtilité dans la recherche des choses de sentiment pur. Nous avons à chaque page dans les romans de M. Amic, trouvé de ces mots, que l'on détache du livre comme des fleurs parfumées & que l'on inscrit dans un keepsake intime pour les retenir toujours.

Ces nuances & ces délicatesses de sentiment abondent dans les livres de M. Amic, & pour ne parler que de *Madame de Karnel*, disons-le hautement, rarement dans la foule des écrivains idéalistes. nous avons trouvé tant de *vie vivante*, de mouvement dramatique, en même temps que d'âme. Le caractère de M^{lle} Marcelle, la vieille fille de cœur, y est esquissé avec une rare légèreté de plume; M. Amic a planté là un être vivant d'émotion & de vérité. Nous

aimons moins le portrait de la demi-mondaine Hermine de Ribeuval. Il n'existe point, d'après nous, ce type de vierge folle qui, entre deux noces, moralise les hommes & leur donne des conseils sages. M. Amic a voulu peindre une Pompadour; il a fait une Maintenon.

Terminons en annonçant l'apparition de deux nouvelles revues, l'une la *Revue libérale* paraissant à Paris, l'autre le *Correspondant belge*.

La première publie dans son numéro de janvier, une série d'excellents articles inédits sur des sujets sérieux tels que *l'Influence de l'enseignement sur l'Éducation* (Lombart); *Le Problème de la souveraineté* (Léon Bienvenu, député); *La Génération de 1830* (Augustin Challamél); *l'Élection des juges* (Th. Beauquier, député), etc.

Le *Correspondant belge*, tout autre dans ses visées, a été créé par un groupe de sympathiques écrivains, afin de donner à certains publics une lecture saine. Dans sa première livraison, il publie cette charmante série d'impressions qu'Alphonse Daudet livrait après 1870, sous le titre *Robert Helmont*, et que l'on ne connaît pas assez; une charmante nouvelle : *Le Ménévrier*, de M. Frédéric Cousot, une silhouette très réussie : *Nicolas Tacite*, de M. Georges Bauwens (l'un des fondateurs du *Correspondant belge*), des revues, causeries, chroniques, parmi lesquelles seront remarquées les *Tablettes artistiques* d'Ernest Van Dyck, & la *Causerie scientifique* de Georges Kaiser.

Puisse le *Correspondant belge* réussir dans sa sphère spéciale et contribuer au branle littéraire de la Belgique actuelle.

..

Deux brochures intéressantes viennent de paraître : M. Brunet, un esprit excessivement sérieux & mûr, que nous avons vu à l'Université, constamment préoccupé de science moderne, donne, sous le pseudonyme d'Émile Berlier, une étude intéressante qu'il intitule : *Matérialisme et Spiritualisme*. Les idées de l'auteur — idées que l'on sent réfléchies et immuables — sont clairement résumées dans ces conclusions :

« Nous avons considéré *la Nature* et nous avons conclu à *l'Athéisme*.

Nous avons considéré *l'Homme* et nous avons conclu au *Matérialisme*.

Nous avons considéré *l'Animal* et nous avons conclu au *Transformisme*.

Athéisme, matérialisme, transformisme, tels sont les trois aspects de la philosophie qui résume son unité suprême dans *l'Évolution*.

Nous croyons à *l'Évolution*. »

Puisse le livre d'Émile Berlier être compris et discuté; l'auteur est de ceux sur lesquels l'avenir peut compter. Celui d'Isidore Van Cleef : *Juifs et Chrétiens*, résume avec un rare bon sens la question si palpitante de l'anti et du prosémitisme. Disons-le bien vite, l'auteur y défend cette race juive persécutée en plein siècle de liberté de conscience; il y fustige l'arbitraire inouï qui gronde. Sa brochure, ne fût-elle qu'une faible plainte dans cette tourmente, est courageuse et juste.

LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR
Bruxelles, 8, rue de la Paille, 8, Bruxelles.

EMILE VERHAEREN

—

LES

FLAMANDES

POÉSIES

Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. — *Paraîtra le 1^{er} février.*

ALBERT GIRAUD

—

LE SCRIBE

—

Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. — *Paraîtra le 1^{er} février.*

GEORGES EEKHOUD

—

KEES DOORIK

SCÈNES DU POLDER

—

Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. — *Paraîtra le 1^{er} février.*

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois

BUREAUX : BRUXELLES, 8, *rue de la Paille.*

ABONNEMENTS

Un an. 5 fr. | Un semestre. 3 fr.

Les abonnements se prennent à toute époque.

GIL BLAS

Journal quotidien. Paris, 16, boulevard des Capucines.

PUBLIE : AU BONHEUR DES DAMES

Grand roman par *Émile Zola*

Un numéro : 20 centimes. — Abonnements (3 mois) : 17 francs.

En vente à Bruxelles chez Istace, Sardou, et chez les principaux libraires de Gand, Anvers, Ostende, Bruges, Courtrai, Liège et Spa.

Librairie A. BOITTE, éditeur, *Bruxelles, 38, rue de l'hôpital, 38, Bruxelles*

COLLECTION BOITTE

Magnifiques volumes in-18, véritables bijoux de typographie, composés de 128 pages imprimées en caractères elzéviens sur beau & fort papier teinté.

PRIX : 50 CENTIMES LE VOLUME

Le premier volume a paru le 15 novembre 1882.

LES CONTES JOYEUX DE BOCCAEC

Cet ouvrage, tiré à 5.000 exemplaires, est presque épuisé.

Le second volume paraîtra le 15 janvier 1883.

PARNY : Les Galanteries de la Bible & poésies diverses.

A dater du 15 janvier 1883, les volumes de la COLLECTION BOITTE se succéderont mensuellement.

ROCOCO

Un vieillard s'inclina. Jean était maigre; il avait deux mèches de cheveux gris aux tempes. Ses gros yeux bleus semblaient de verre dépoli; il avait une grande bouche, de grandes dents. Son habit bleu à boutons de drap s'échancrait largement aux hanches. Comme les bonhomies d'outre-Rhin, Jean souriait de toute la figure; et sur ses gros yeux, sur ses grandes dents, sur son habit bleu on lisait : Je suis un bon dévouement, mein Herr; un bon dévouement d'Allemagne bien gauche et bien dévoué.

« Que monsieur se donne la peine d'attendre ici quelques instants. » Et Jean souleva la portière.

Une vieille étoffe fraîche à faire croire d'hier le troc du clubiste de Luciennes contre une poignée d'assignats, tendait les murs. C'étaient de pimpants bouquets, la taille à l'aise dans de larges rubans roses, épandant, comme des corbeilles qu'on verse à demi, une pluie de boutons d'or et de fleurs des champs sur un fond de soie bleu tendre lamé d'argent. Le même satin habillait les meubles voluptueusement trapus et chantournés, sans laisser saillir un pouce de bois, sans laisser déshonorer la coquette enveloppe d'une seule esquille dorée; les mêmes bouquets se cassaient aux embrasses des fenêtres, les mêmes fleurs chatoyaient aux portières.

Au plafond un petit modèle d'une des huit merveilles du chœur de Notre-Dame de Bruges tordait ses branchages lucifères autour de sa boule de cuivre.

Sur une cheminée en marbre blanc, deux brûle-parfums en bronze tonkin, volés par quelque bonze au temple de

Say-Lo-Zam-Zay-Vong, épataient leurs panses de cucurbitacées sur les tortils enchevêtrés de végétations hybrides. Des serpents, noués aux anses par des tordions convulsifs, dardaient leurs têtes créées vers une fleur de lotus qui s'épanouissait en un merveilleux bouton. Au milieu pyramidait, irradiée de soleil, une terre cuite qui semblait modelée dans les mates transparences d'un savon rose. Une bacchante, la chevelure folle, le torse en arrière, dispute un raisin à deux faunins chèvre-pieds. L'un, ses deux petits sabots détachés de terre, tend vers la grappe et des bras et des lèvres; l'autre gît renversé sur le dos, à côté d'un fragment de thyse.

La glaise que le figuriste avait choisie dans sa veine la plus onctueuse pour ce coin de bacchanale, tantôt ossifiée, tantôt mollie, aux arêtes sèches du bronze, mariait le gras estompé de la cire. La mignonesse potelée du contour, l'ovale géorgien des têtes, le caressé précieux des pieds et des mains faisaient de ce Clodion un incomparable à ne plus laisser voir que des maquettes dans ses autres filles d'argile. C'est qu'aussi c'était le groupe d'amour du maître, son repos, sa joie du soir, le préféré que baisait son ébauchoir de buis, du temps qu'il suait tout le jour à tirer du Carrare rude et mauvais et les bancs, et les vases, et les bas-reliefs, et l'Ondine de cette merveilleuse salle de bains que le baron de Bezenval se crut le droit de lui commander royale.

Sur des jardinières de bambou s'ouvrait un double éventail de camélias blancs. Jamais le roseau n'avait été tourmenté en entrelacs plus capricieux; jamais autour des fleurs n'avait couru plus aérienne barrière; jamais sur pieds de gazelle plus frères un meuble de l'Inde n'avait posé.

De luxuriants buissons de roses mousseuses s'étouffaient au col serré de deux vases longs et fluets comme ceux que découpe un pan de ciel bleu sur la tête des canéphores antiques. — deux magnifiques biscuits pâle tendre. — Des cornes enroulées de boucs à longue barbe descendait, sur l'ove du vase, une guirlande de fleurs et de fruits, comme les jette Huysum, avec des châtaignes si bien piquantes de toutes

leurs épines de porcelaine qu'elles semblaient des châtaignes naturelles oubliées une nuit dans le lit pétrificateur d'une source de Sainte-Allyre.

Une bibliothèque d'ébène miniature, de la première manière de Boule, d'un goût d'incrustation qu'on ne trouve plus, lorsque dans l'ébène l'artiste sertit l'étain et l'écaille, trahissait par la vitrine du ventail supérieur tous les enfants perdus de l'*humour* sous des maroquins de Bauzonnet.

Sur une table cachée par un lourd tapis Perse, près d'un encrier du craquelé fleuri, à semis de *Torenia asiatica*, un dragon en cristal de roche laborieusement squammé, avec des yeux de rubis, le manche d'un vrai damas, gardait un livre ouvert.

Ce n'était pas tout : une minuscule touffe de chardons se peuplait de fourmillements cironiens. Scarabées, sauterelles, mouches, fourmis, bêtes à bon Dieu, évidés dans des gros-seurs de têtes d'épingle, fouillés dans des épaisseurs de cheveu, se livraient, furieusement amalgamés, sous l'image de la Vierge, une gigantesque et microscopique coléoptéromachie. Cette lilliputienne sonnette d'argent était la sœur de celle que Cellini avait ciselée sur l'ordre de Benoît XIV pour la solennelle malédiction des chenilles, de celle pour laquelle le possesseur de Strawberry-Hill donna toutes ses monnaies romaines grand bronze ; memento que Benvenuto voulut toujours garder et qu'il donna à son cher Giovanni Rigogli lorsqu'il crut mourir à Rome.

Aux angles s'adossaient des encoignures de laque de Coromandel, encoignures uniques, fabriquées à Caddalore sur la commande du fermier général de Courmont. En pleine entaille des oiseaux arcenciés becquetaient des fusées de fleurs blanches et pourpres, foliées avec ces houppes tuberculeuses du vert cendré d'un émail byzantin. D'une plus éblouissante vivacité de couleurs, d'un éclat plus marmoréen n'eût pas éclaté une mosaïque de Florence encastrée dans du jais.

Sur les consoles s'étagent des écuelles de Sèvres aux initiales de M^{me} de Pompadour, des bois du Japon, coquille

d'œuf clissée de filaments de bambou, des filigranes d'argent qui semblent filés par des araignées, des verres de Venise semés d'or aux procédés de fabrication perdus, des bonbonnières aux émaux de Parpette, des étuis aux camaïeux de Martin, des boîtes aux plus chastes cythérées du Raphaël des tabatières, les premières tasses de porcelaine de Saxe sorties du laboratoire du *Jungferbastei*.

Quelques flamands, inimitables *bambini* encore inédits, couronnent de leurs statuettes de poirier ce microcosme de la curiosité.

Trois clous trouaient la tenture : deux Vidal et une magnifique miniature de M^{lle} de Riedmassen.

M^{lle} de Riedmassen n'avait pas le goût de votre tapissier, Monsieur Jourdain!

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

PAMPHLET CONTRE L'AMOUR

Je porte un nom romanesque, j'ai un âge et une figure de roman, le lieu d'où j'écris est le plus romantique de la terre : quelle plus jolie vignette pourrait illustrer une élegie ; Blanche jeune fille, du nom de Marguerite, écrivant le premier chapitre de sa vie, dans l'antique appartement où naquirent et moururent ses aïeules, les châtelaines du manoir de Ménéfiel ; les pieds sur les chenets, sa longue robe de satin gris, à bouquets de roses, ramassée en larges plis autour d'elle, la tête appuyée sur la main, ainsi écrivant et rêvant, tandis que le feu brûle sous la haute cheminée et que la tempête, bien près de là, soulève l'Océan et ébranle les murs du vieux château.

Quand une jeune fille trouve à sa vie un premier chapitre digne d'être raconté, comment va-t-elle l'intituler ? Histoire ou rêve d'amour.

Oui, moi aussi, moi comme les autres. Seulement le titre aura une variante et je le changerai en celui de : Pamphlet contre l'amour.

Je brise les deux anses par lesquelles l'avenir nous porte où il veut : je ne veux dans ma vie ni amour ni mariage.

Contre les deux poisons des séductions qui s'infiltrèrent par l'oreille : la flatterie et les soupirs, je possède le contre-poison le plus efficace que puisse posséder une femme d'esprit : cent mille francs de rente. Quand on me dira qu'on m'aime, je songerai au sort de tant de jeunes filles, aussi jolies, aussi bonnes, aussi parfaites qu'on me trouve jolie, bonne et parfaite, qui attendent vainement ce mot et l'espéreront peut-être au delà de leur quarantième année. Pour lors, elles

auront chance de se l'entendre dire : lorsque l'on a quelque perspective d'héritage, c'est d'ordinaire vers cette saison de la vie qu'on y atteint.

Contre la crédulité de mon amour-propre... Oui ! J'ai vingt-un ans : tout le monde m'a assez répété que je suis belle pour ne pas me l'avouer un peu ; il serait donc aisé de me faire croire qu'on ne me recherche pas seulement par intérêt ; — contre la crédulité de mon amour-propre, j'ai un souvenir...

Un souvenir d'amour.

Quelle ironie dans ces trois mots !

L'influence de ce souvenir a bien arrêté mes idées. Je lui dois beaucoup, car, grâce à lui, je ne me marierai jamais. A supposer que je croie encore mes yeux noirs et mes bonnes qualités obtenant la victoire sur toute vue intéressée, je n'en fuirais pas moins de tout mon pouvoir la perspective d'un mariage en province.

Le mariage, de la manière dont il est compris et pratiqué là, est presque toujours un abrutissement ou bien une effrayante falsification de l'amour. L'homme se fait montre à répétition, la femme catalogue de petits ennuis.

Pour les gens qui savent vivre, c'est-à-dire pour ceux qui ont reçu l'éducation des grandes villes, ce sacrement est la friponnerie de mode, friponnerie plus fictive, plus adroite, plus féconde en dupes que ne l'a jamais été système de finance. Le fiancé joue la comédie d'amour, la fiancée la comédie de candeur, jusqu'à ce que l'un ait attrapé l'autre, c'est-à-dire, en somme, le bien ou la position sociale que le mieux partagé représente. Quand il n'hypothèque que fraude et clinquant, chose passablement fréquente, l'autre n'attrape rien, mais ils sont attrapés tous les deux.

Personne, au reste, ne l'ignore : le mariage est, à notre époque, un tour d'adresse qui a aussi peu de croyants que le spiritisme. On sait qu'il y a une ficelle et, quand il s'agit de soi-même, personne ne la voit.

J'entends dire de tous côtés — on le disait du temps de

Socrate, on le répétait du temps d'Horace, on le criait du temps de Molière — que le bonheur en mariage serait la huitième merveille du monde. Ce n'est pas moi qui chercherai à en donner l'étonnant spectacle. Je ne veux pas me laisser annihiler par la province, je ne permettrai pas à Paris de me voler.

Médire du mariage sans dédaigner l'amour serait faire de là philosophie facile.

Mais si je dénie la contrefaçon de l'amour, je dénie bien davantage le sentiment lui-même.

Qu'un vieillard, glacé par l'âge, usé par les excès, vienne prêcher le stoïcisme, chacun criera à la satiété : si cette doctrine est professée par une jeune fille riche en beauté, en jeunesse, on dira : dédain.

On a beaucoup écrit pour et contre l'amour. En fouillant au fond des cœurs qui plaidèrent sa cause et l'appelèrent source de sentiments sublimes, vous trouverez toujours quelque fangeux petit désir bien personnel, bien égoïste. Donne-t-on le bonheur à la personne aimée autrement que pour en recevoir le contre-coup ? Ce qui a été écrit de meilleur au profit de cette cause, c'est le 5^e chapitre du 3^e livre de l'*Imitation*.

Au reste, je ne me souviens que des réquisitoires contre, et le plus sans réplique, n'est-ce pas cette masse de livres impurs et cyniques dont l'amour fournit les sujets ?

N'est-ce pas aussi cette innombrable quantité d'actions viles, de crimes cachés ou éclatants dont il a été le moteur ?

Quand on éprouve un sentiment de haine, on aime à le voir justifié. Quoi de plus amer que d'être forcé d'estimer son ennemi mortel ?

Mon ennemi mortel — ennemi d'autant plus détesté qu'il prit jadis l'apparence d'un ami loyal, — c'est l'amour.

Avec quel plaisir je lui jette un défi du bout de mes doigts blancs ! Si je me contentais d'une pacifique rupture, je pourrais n'être pas à l'abri de ses avances, mais ma colère

s'exprime par le mépris aiguillonné de sarcasmes. Ainsi c'est irréconciliable à jamais.

Charme magique qui dore la vie d'un rayon de soleil, dit-on. Poison! Poison qui s'infiltré dans un cœur de seize ans pour y tuer en un jour les affections sacrées : l'honneur de la famille, la reconnaissance filiale. Souffle divin! Souffle corrompateur devant lequel s'envolent toutes les vertus, précieux joyaux de l'âme. Douce sympathie! Accord de deux complices qui, pour renverser un obstacle, pour tuer une rivale, se serviront du mensonge comme d'une massue et d'un sourire comme d'un poignard. Une âme en deux corps unis devant Dieu! Trinité du mal : mari, femme, amant. Elan instantané du cœur! Odieux calcul.

Ce jeune homme appuyé contre cette colonne de marbre, inattentif au bruit de la fête, insensible au plaisir du bal et dont l'œil, devenu presque timide à force de langueur, implore un regard de cette belle jeune fille qui danse, là en face de lui, tout émue de la passion spontanée qu'elle vient d'inspirer, ce jeune homme vient d'apprendre que cette jeune fille a eu « le malheur » de perdre son père et sa mère l'an passé ; elle est, de plus, fort riche « en espérances » ; non pas celles que promet la candeur de son sourire, la douceur de sa parole, l'aménité de sa virginale physionomie ; non, ce n'est pas cela. Les « espérances » dont je parle, c'est un jeune frère que l'éthisie supprimera au printemps prochain, c'est une vieille tante infirme qui pleure sa fille unique.

Cette jeune femme qui se fait sœur de charité pour soigner les vieux jours d'un mari sexagénaire, qui fuit le monde pour s'asseoir au chevet de ce lit... elle est donc devenue folle pour jeter ainsi des paroles d'amour et des regards insinuants qui s'efforcent de rallumer la cendre des sens de ce vieillard? Regardez-la donc, quand il s'endort... Elle tire de sa poche un papier soigneusement plié ; elle le lit, l'oreille attentive au moindre bruit. Une lettre d'amour, sans doute. Non pas! Quelque chose de mieux, quelque chose qui lui

en procurera, des lettres d'amour, tendres, passionnées, sublimes... Un modèle de testament !

Ceci, c'est une noce : fortune, jeunesse, beauté, tout y est. Il ne manque là que le cœur des deux mariés. L'un de ces cœurs est chez une maîtresse : une grisette que l'on avait mise dans ses meubles modestes; l'autre est au pouvoir d'un homme de cheval, sur quelque turf en ce moment.

La grisette pleure sans doute parce qu'à elle, pauvre fille du peuple, on a préféré une orgueilleuse patricienne; l'homme de cheval s'arrache probablement les cheveux parce qu'à lui, simple fils de banquier, on a préféré un fils de baron. Non ! la grisette se cherche un appartement, se fait faire une robe neuve de soie et des brodequins à talons, parce que l'amant, devenu plus riche, sera plus généreux; l'homme de cheval prend un air de protection en promettant à ses amis de les présenter chez M^{me} la baronne.

Voici maintenant une femme vieille déjà, vêtue de noir. Quelle noble bienveillance sur ce front calme ! La simple et naturelle éloquence de sa parole trahit combien de vertus sont abritées dans son âme sous la plus pure modestie. Elle tient entre ses mains les deux mains d'une enfant, sa fille, sans doute; puis elle joint ces mains pures à celles d'un jeune homme qui écoute la respectable dame avec déférence, tout en regardant la jeune fille avec tendresse.

Des masques ! des masques, vous dis-je. Des masques que j'ai adorés, vénérés... puis arrachés.

Et, épouvantée, j'ai brisé tous les dieux de ma jeunesse et je me suis révoltée contre ma foi première.

Croire, d'abord ; savoir, ensuite ; enfin, mesurer ces deux mots, voilà le résumé de ce souvenir d'amour qui est plein d'ironie pour moi.

C'est l'histoire de mon premier amour, de ma première haine.

CROIRE

J'ai connu le bonheur parfait en trois vertus : croire, espérer, aimer.

Toute la Bretagne parlait de la jeune héritière de Ménéfiel qui, depuis un an, avait passé le seuil du château où s'était écoulée son enfance pour faire son entrée dans le monde. Elle devait être bien fière des éloges qu'on faisait d'elle, car les femmes ne l'aimaient pas et les hommes devinaient ses vertus, ses qualités... rien qu'en la voyant danser.

C'était moi qu'on nommait la belle Marguerite, que, plus réellement, peut-être, on eût dû nommer l'heureuse Marguerite. Après l'enfance la plus choyée s'ouvrait pour moi la rayonnante jeunesse, et je paraissais née sous une étoile tellement favorable que tout ce qui est aux autres élément et chance de malheur devenait pour moi faveur du sort.

Par exemple, j'avais une belle-mère. Ce mot se traduit ordinairement par ceux de marâtre et ennemie. Hé bien, tous ceux qui voyaient M^{me} de Ménéfiel, ma belle-mère, la veuve de mon père depuis dix ans, auraient juré qu'elle était ma vraie mère. Elle semblait avoir pris à tâche d'éviter tous les défauts qui sont comme la conséquence de ce titre de marâtre et sa continuelle indulgence tendait à le lui faire pardonner. Il est impossible d'être plus prévenant, plus douce et plus flatteuse. Elle n'a jamais fait un pas qui ne fût dans la ligne de son caractère.

Ce caractère, ou plutôt ce rôle, consiste en un puritanisme austère, mêlé à une sensiblerie permanente. Telle qu'elle est maintenant, elle porte fièrement ses trente-six ans. Elle n'a jamais été jolie ; ses traits ont même quelque chose de désagréable et de pointu, mais elle a un grand air et des manières mêlées d'orgueil et de bienveillance. Sa parole est grave, mais elle emmielle le son de sa voix ; elle met du scrupule à observer les plus strictes convenances ; elle est ultra-dévote et tout en elle le proclame : son geste mesuré, son regard baissé, sa

démarche calme, ses discours qui, visant sans cesse au but d'avoir raison, ne disent pourtant pas aux autres qu'ils ont tort. Enfin, c'est une femme dans le style Maintenon.

A la première vue, on l'adore ou on la déteste. Au bout de quelque temps d'intimité, on la respecte.

J'ai été élevée et caressée par M^{me} de Ménéfiel : l'idée que j'étais orpheline est bien venue parfois me serrer le cœur, quand je me rappelais mon pauvre père, qui m'avait tant aimée, qui me promettait que je serais l'orgueil et la consolation de ses vieux jours et qui était mort avant sa quarantième année. Mais, quand le dimanche je m'en allais à la grand'messe et que je priais pour maman, c'était afin que Dieu me conservât celle qui me restait sur la terre; et pour ma première mère, pour celle que je n'avais point connue, la deuxième priait avec moi tous les soirs.

Je me disais : « Comme elle est sainte ! » Et je la vénérais.

Je me disais : « Comme elle m'aime ! » Et je la croyais.

Je me disais : « Comme elle est bonne ! » Et je la chérissais.

La voyant respectée, honorée par ses domestiques et par ses amis, je m'efforçais d'acquérir les vertus semblables à celles qui brillaient à la surface de sa vie. Pour l'imiter, je rangeais ma raison sur les principes d'une dévotion étroite peut-être, mais respectable dans sa rigidité, puisque le but est le bien. J'adoptais l'austère observance de ces pratiques religieuses qui, à la place des rêves dangereux, mettent le calme et le bien-être dans l'âme. Ainsi, au point de vue de ses idées, j'avais peur d'un roman, d'une pièce de théâtre; un propos libre me révoltait, un mot philosophique m'attristait. J'eus voulu voir tout le monde semblable à elle, en commençant par moi-même et, pressentant, toute jeune, que j'aurais une imagination ardente, je cherchais à étouffer ces flammes et à les remplacer par ce qu'elle me disait être le bien suprême : la paix d'une bonne conscience.

A côté de M^{me} de Ménéfiel, si soigneuse de me faire la vie facile, j'avais encore quelqu'un désireux de mon bonheur.

C'était mon bon tuteur, M. Robert, un brave homme que je regrettais, que je respecterai toujours et qui me gâtait de toutes ses forces, parce que, disait-il, un tuteur ne saurait trop s'efforcer de ne point paraître le classique tyran des vieilles comédies.

A vingt ans, n'ayant jamais eu une illusion trahie, confiante en Dieu et dans les hommes, c'est-à-dire satisfaite de mon sort et de ceux qui en ordonnaient, je croyais à la vertu, au bonheur, et j'espérais les réunir un jour dans un seul mot : l'amour.

Le nom de mon tuteur dit assez qu'il était bourgeois, très bourgeois même, notaire et maire de son village, le meilleur et le plus vulgaire des hommes. Il avait un fils, plus âgé que moi de dix ans, qui avait habité Paris pendant quelques années pour y faire ses études. La différence d'âge qui existait entre Lucien et moi avait toujours exclu la parité de nos jeux. Lucien me traitait comme un enfant quand je voyais déjà un homme en lui. Cette inégalité trancha surtout quand il revint de Paris, élégant, civilisé, impertinent, tellement aimable, enfin, qu'il me faisait peur. Son père avait pour lui la même dévotion : c'est le mot qui caractérise le mieux cette manière d'admirer consistant en une adoration mêlée de crainte. Toutes les dames de Rennes le considéraient comme une créature d'un ordre supérieur et se l'arrachaient. Il s'habillait, il est vrai, d'une façon supérieure : ses bottes, ses cravates, ses gants, tout cela venait de Paris et lui donnait ce discernement parisien qui, en cette matière, est fort apprécié dans une ville où les chapeaux font partie du mobilier et se passent de mère en fille. Lucien ne laissait pas le moindre lambeau de son cœur entre les blanches mains qui se le disputaient ; il était gai, persifleur, galant, très moqueur sur le chapitre romanesque. Il tenait le sceptre dans le salon de ma belle-mère et s'occupait fort peu d'une petite fille qui retenait pourtant tous les bons mots qu'il disait, tous les succès qu'il obtenait, pour s'en enthousiasmer en cachette avec le bon M. Robert.

Son ascendant s'accrut davantage encore quand un jour on le vit passer à cheval, suivi d'un groom aussi correct que ceux du Bois, à Paris. De charmantes voitures, coupé fermé ou calèche ouverte, qu'il conduisait en perfection, alternaient avec les promenades équestres, pour éblouir les femmes et jeter l'envie au cœur des hommes. On en jasa bien un peu ; on se demandait comment l'excellent M. Robert, qui avait tenu toujours sa maison de la manière la plus simple, la plus austère, avait tout à coup permis à son fils d'y introduire ces habitudes de luxe et de dépense, mais on se disait que le notaire devait avoir amassé une belle fortune ; on se disait encore que l'étude, dirigée par Lucien depuis son retour de Paris et par les méthodes nouvelles, avait doublé d'importance. Enfin, Lucien est un travailleur, il ne fait point de dettes, M. Robert jouit d'une considération qui défie toute conjecture : on n'en parla plus et le respect de la richesse si élégamment montrée, devint la note dominante dans le concert général.

Ma jeunesse avait sonné. Le souffle d'un printemps qui ne revient plus après l'hiver avait fait épanouir des roses sur mes joues, une âme dans mes yeux, la vie dans mon sourire. Une nuée d'amoureux s'abattit sur Ménéfiel. Nul d'entr'eux ne m'inspirait la moindre émotion ; je riais des uns, je riais avec les autres, j'avais pourtant au fond du cœur un sentiment dont un homme était l'objet. Le sentiment, c'était la peur ; l'homme, c'était Lucien.

Cette peur que m'inspirait Lucien, à moi qui n'ai jamais été timide, était le pressentiment d'un grand amour. Je devinais mon maître en lui. Rien de sa part n'annonçait que je lui plusse ; mais comme je craignais de lui déplaire, moi ! Assez causant naturellement, je me taisais en sa présence, par la crainte de ne point paraître avoir assez d'esprit ; je modifiais la vivacité de mon humeur, parce qu'il lui était échappé de dire une fois : Le premier charme d'une femme, c'est la douceur. Je ne saurais pas bien expliquer comment, sans l'aimer encore, je redoutais que lui n'aimât quelqu'un ;

pourquoi, d'autre part, j'étais triste et mécontente quand il se laissait aller à persifler les idées romanesques et à afficher une grande légèreté de principes. Quand un roman nouveau ou un livre de poésie paraissait, il l'illustrait de charges bouffonnes et extrêmement spirituelles ; quand on racontait devant lui quelque trait d'amour exalté, il riait avec une impertinence qui mettait toutes les femmes en colère, puis leur disait avec un charmant sourire :

— L'amour n'est pas dans mon Credo.

On dit qu'il suffit d'un songe pour blanchir les cheveux, d'une relique pour opérer une guérison : eh ! bien, il ne fallut qu'un jour pour changer le caractère de Lucien.

De gai il se fit tout à coup mélancolique, de beau parleur qu'il était il devint taciturne. On le rencontra rarement dans le monde, mais on le vit souvent marcher au bord de la mer. Il ne se rit plus de tout ; il ne riait plus. Au lieu de dessiner des charges, il griffonnait des maximes sur tous les albums. Enfin, il fit des vers.

— Il est amoureux ! se disait-on de toutes parts.

— De qui ? se demandaient toutes les femmes en se dévorant des yeux.

— De toi, Mârguerite, me dit-il un soir tout bàs.

Je l'aimai au premier mot, ou plutôt je m'avouai que je l'aimais depuis longtemps. Une vie d'enchantement se révéla à mon cœur.

Quoique mettant Lucien au-dessus de tout, j'étais un peu coquette ; je me plaisais à avoir une petite cour, à m'entendre aduler, à me persuader que, si je voulais m'en donner la peine, je ferais des monceaux de victimes. Cette disposition effraya Lucien, il fit le jaloux, et je serais très peu femme si je n'avouais que la comédie d'Orosmane, qu'il joua à ravir, redoubla mon amour pour lui et me prouva, clair comme le jour, qu'il m'aimait avec passion.

S'apercevant du prix qu'avait pour moi une flatterie tombant de sa bouche, s'apercevant surtout que la meilleure manière d'être maître de moi était de s'intituler mon serviteur

et mon esclave, Lucien m'aima à genoux. Les élégants de Rennes faisaient des discours longs et fleuris pour m'apprendre leurs sentiments, Lucien y procédait par un lacinisme sublime : il avait pour l'amour toutes les savantes traditions des salons de Paris. Quoique notre situation fût la moins tragique du monde, la plus féconde en espérances, il déploya un grand luxe de mélancolie et de sentimentalisme. Je ne connaissais Werther que de nom : je me figurais qu'il en créait le rôle en mon honneur.

Donc il vit très facilement, et travailla en conséquence, que j'appartenais spécialement au genre de femmes qui veulent que leur amant soit horriblement malheureux à force de les aimer, et il prit un air de martyr qui me livra pieds et poings liés.

Plus une fille est ingénue, plus elle se fait la fausse idée que l'amour donne de l'esprit. Plus une femme connaît le monde, plus elle apprécie l'amour maladroit et plus elle se méfie des hommes qui ont le talent d'aimer. Après nous être répété pendant quelques semaines que nous nous aimions, j'en vins à prendre assez de confiance pour demander à Lucien, en le voyant toujours triste au milieu des bals comme dans l'intimité : « Qu'as-tu ? »

— Oh ! me répondit-il, demandez-moi plutôt ce que je n'ai pas ! Je n'ai ni fortune, ni titre, ni rien de ce qu'il faut avoir pour obtenir une femme comme vous. Je suis bourgeois, vous êtes baronne ; j'ai à peine vingt mille francs à dépenser par an, et vous avez plus de cent mille francs de rente !

— Compte-t-on quand on s'aime, Lucien !

— Vous ne savez pas la vie, Marguerite, me répondit-il amèrement ; vous êtes trop aimante, trop poète, pour comprendre quelque chose à l'arithmétique et au blason. Mais d'autres prendront ce soin pour vous.

— Ces réflexions, vous ne les faisiez pas il y a six semaines.

— Non ; je ne songeais qu'à une chose : il me fallait ton cœur ; mais maintenant il me faut davantage : il me faut toi ! dit-il, en me saisissant par la taille.

— Eh bien? dis-je avec un inexprimable battement de cœur.

— Eh bien? répéta-t-il, en m'éloignant brusquement de lui, est-ce que M. Robert, un petit clerc de notaire, peut épouser la baronne de Ménéfiel? Vous ne m'aimez peut-être pas au point de penser à cela, Marguerite; vous ne vous êtes pas dit ce que je souffrirais, moi, le jour où tout naturellement vous donneriez votre main à un homme de votre rang.

— N'est-ce que cela? m'écriai-je, toute joyeuse; vous avez peur que les préjugés l'emportent! Oh! mon Lucien, que mon titre est peu de chose à échanger contre le nom de ta femme!

Il se mit à mes pieds, il pleura de bonheur. Il me raconta comment, m'aimant déjà depuis plusieurs années, il avait pris un caractère d'emprunt, froid et futile, afin que nulle sympathie de ma part ne fortifiât cette inclination qu'il se reprochait. Il me dit ses craintes, ses jalousies, ses souffrances, quand il me voyait entourée de jeunes nobles qui pouvaient m'offrir tout ce que son amour rêvait pour moi. Il me parla un langage de roman qui mit l'enthousiasme dans mon âme et surenchérit sur toutes les phrases possibles, en souhaitant des révolutions, des calamités qui enlevassent toute ma fortune — la seule chose qu'il regrettait devoir tenir de moi — et lui permissent de travailler à la sueur de son front pour m'entourer de bien-être et de luxe. Il me dit que son bonheur lui semblait trop grand, qu'il ne pouvait croire qu'un ange comme moi descendrait jusqu'à lui, et quand je lui eus répété que je le trouvais beau, noble, bon, que son regard mettait dans mon âme un trouble vainqueur de toute fierté, il me remercia par des baisers ardents, par des caresses passionnées; puis il se mit à mes genoux, me demandant pardon d'être plus amoureux que maître de lui.

Je lui dis que je ne prévoyais d'obstacle à notre mariage que du côté de ma belle-mère. Elle est bonne, indulgente, mais issue d'une famille illustre, elle tient beaucoup à sa noblesse et y tiendra probablement pour moi. Il me supplia de tenter, seule, une première démarche auprès d'elle, tant il

redoutait d'être humilié par un refus dont il prévoyait tous les considérants.

Quel fut mon étonnement, ma joie, quand aux premiers mots de mon aveu, ma belle-mère me prit dans ses bras !

— Marguerite, me dit-elle de sa voix onctueuse, j'ai juré à votre père que vous ne trouveriez jamais une marâtre en moi. A ma place, il eût peut-être écouté le préjugé qui s'oppose à votre mariage avec Lucien, et moi je l'immole volontiers, ce préjugé, à la certitude de votre bonheur. Si Lucien était un homme ordinaire, j'en appellerais peut-être à votre raison; mais, m'apercevant de votre inclination récente, j'en ai étudié l'objet, j'ai toujours, vous le savez, reçu Lucien comme un... ami, presque comme un fils : je trouvais en lui non seulement la supériorité de l'esprit, les dons naturels qui séduisent et qui plaisent, mais... des principes, de la grandeur d'âme.

— Oh! c'est bien vrai. Cette noblesse de sentiments qui l'a fait résister pendant trois années à la tentative d'offrir son cœur à une femme parce qu'elle était au dessus de lui, ne vaut-elle pas mieux que cette noblesse que je lui sacrifie?

— Sans doute, Marguerite, sans doute. Devenez M^{me} Robert, mon enfant.

Je me jetai au cou de celle que je nommais ma bonne, ma vraie mère. Je la remerciai avec une reconnaissance exaltée par le plaisir d'avoir entendu de sa bouche l'éloge de celui que j'aimais. Toute femme bien éprise est plus flattée en son amant qu'en elle-même.

Je ne vous dirai pas les transports de Lucien. Je vous dirai seulement la stupéfaction de tout le monde en apprenant l'audacieuse réussite de Lucien près de moi qui avais refusé les meilleurs gentilshommes de la province. On eut tellement de choses à en dire, qu'au commencement on n'en dit rien du tout; on s'abordait dans les rues, dans les salons de Rennes, en se disant: « Hé! qu'en dites-vous? Une baronne! Un fils de notaire! » Et on levait les yeux au ciel.

Le coup de la première stupéfaction passé, toutes les

langues se délièrent et la médisance vola de bouche en bouche. Un seul adjectif fut employé à mon intention : romanesque. Dans une ville de province cela signifie irrévocablement « folle, » mais le blâme tomba sur ma belle-mère et sur mon tuteur. On accusa la première de se laisser dominer par sa faiblesse de caractère, par un engouement pour Lucien, par la crainte d'avoir à subir des orages dans la maison; on imputa mille intrigues, mille bassesses au second pour procurer à son fils la place de mari d'une héritière, place plus lucrative qu'une charge de notaire.

Toutes ces choses ne me furent point dites directement, sans doute; mais elles me revenaient dans les remontrances de quelques membres de la famille, dans les demi-mots des officieux qui s'intéressaient à moi, jusque dans les impertinences de mes domestiques.

Et pourtant, en ce qui s'agit de M. Robert, le pauvre bonhomme avait failli tomber de son haut, quand Lucien le pria de demander officiellement ma main. Il me fit toutes les représentations que la raison et sa droiture innée lui inspirèrent.

— Vous serez mon père, malgré, si vous ne voulez l'être bon gré, dis-je en l'embrassant; je vais avoir vingt-un ans, mon tuteur.

— M. Robert fait son devoir, dit M^{me} de Ménéfiel; maintenant qu'il a parlé en tuteur, il va parler en ami. Ne croyez-vous pas que Marguerite puisse être heureuse avec Lucien?

Lui, douter qu'on pût aimer son idole!

— Bientôt je vais me trouver sans tuteur; eh bien! je veux avoir un père, dis-je à M. Robert.

Et on fixa notre mariage à un mois de là, au lendemain de ma majorité.

Quel doux *credo* que ma foi d'alors!

CAROLINE GRAVIÈRE.

(A continuer)

SIXAIN DE SONNETS

A CAMILLE LEMONNIER.

I

INVOCATION

*Du fond d'un gouffre infect, en pleurant je t'invoque,
Muse des désespoirs, Reine des insurgés,
Toi qui verses la haine au cœur des affligés,
Mère du spleen bizarre et de l'horreur baroque.*

*Amante des bijoux, du luxe et de la loque,
Rose des paradis dans l'opium songés,
Maîtresse des beaux vers par la douleur forgés,
Viens à moi, dans la boue où mon âme suffoque.*

*De tes noires clartés je nourrirai mes yeux.
Je veux repâître en toi tous mes sens furieux
De plaisirs incréés et d'amours impossibles.*

*Soûle-moi de baisers! soûle-moi de poison!
Et jusque dans l'azur des cieux inaccessibles
Comme un soleil levant fais sauter ma raison!*

II

LE BEAU LAC

*Ton cœur rafraîchissant est un lac de cristal,
Claire immobilité, liquide transparence,
Où les poissons pourprés, écaillés de métal,
Sont pareils à des fleurs vivantes de garance.*

*Un bois imprégnant l'air d'un parfum végétal
Développe sa riche et sombre exubérance
Sur ces bords, et distille un calme oriental,
Plein de musique, plein d'extase et d'espérance.*

*Par les soleils cuisants, fluides profondeurs,
Votre sein ouvre ses bienfaisantes fraîcheurs
Au poète exilé des mornes Babylones.*

*Mais malheur à qui vient se baigner dans vos eaux
Où rampent sourdement, comme deux hydres jaunes,
La Débauche et la Mort, qui mangeront ses os!*

III

VEILLEUR DE NUIT

*Voici la ténébreuse et vicieuse nuit,
Que le pas du filou, le hoquet de l'ivrogne,
La voix de la catin qui se pâme et qui hogne,
Emplissent de terreur, de silence et de bruit.*

*L'heure tinte au clocher. Sur le fumier des âmes,
D'où montent vers le ciel d'âcres exhalaisons,
Eclôt dans l'ombre, en ses putrides floraisons,
Le désir obsédant des voluptés infâmes.*

*O nocturnes péchés, fournisseurs de l'enfer!
Votre douceur se change en acide et perfore
Les cerveaux libertins dépouillés de phosphore.*

*— Est-ce l'ange sonnante la trompette de fer?
Beuglant sur la cité sa clameur rauque et morne,
Le veilleur, sur la tour, a soufflé dans sa corne*

IV

CAMÉLIAS

*Deux grands camélias, l'un blanc, l'autre écarlate,
Neige et sang, largement s'ouvrent dans tes cheveux.
Sur cette mer nocturne aux roulements nerveux
Leur lumière jumelle ainsi qu'un phare éclate.*

*Et tandis que, baignant ta laiteuse omoplate,
La chevelure sombre et houleuse, où je veux*

*Lâcher comme un essaim de vaisseaux d'or mes vœux,
En flots chauds, invitants, bouillonne et se dilate,
Sur ce lac odorant les deux puissantes fleurs,
Avec un bercement lent et lourd de frégates,
Comme avant le combat, arborent leurs couleurs.
Telle, ta peau soyeuse a des rougeurs d'agates
Et des blancheurs d'opale, où je bois tour à tour
Les chauds Xérès et les froids orgeats de l'amour.*

V

DESSERT DE FRUITS

*Comme un dessert de fruits, tes chairs mûres et fraîches,
Plus sapides que les plus rares aliments,
Offrent leur succulence à mes baisers gourmands. '
La pulpe de ta joue a la saveur des pêches.
Grappe de raisins noirs déflant les campêches,
Tes cheveux sont musqués comme les vins romans.
Sous ta lèvre de fraise aux rouges flamboîments
Tes dents croquent ainsi que des amandes sèches.
Et dans mes jours mauvais de fauve passion
Je sens sourdre à ma bouche une tentation
De mordre tes yeux verts comme des reines-claudes.
O femme savoureuse, en ton corps j'ai mâché
— Et ma gorge et ma langue en sont encore chaudes —
Les fruits miraculeux de l'Arbre du Pêché.*

VI

PSYCHOLOGIE

*Je suis un médecin qui dissèque les âmes,
Penchant mon front fiévreux sur les corruptions,
Les vices, les péchés et les perversions
De l'instinct primitif en appétits infâmes,*

*Sur le marbre, le ventre ouvert, hommes et femmes
Étalent salement dans leurs contorsions
Les ulcères cachés des noires passions.
J'ai palpé les secrets douloureux des grands drames.
Puis, les deux bras encor teints d'un sang scrofuloux,
Poète, j'ai noté dans mes vers scrupuleux
Ce que mes yeux aigus ont vu dans ces ténèbres.
Et s'il manque un sujet au couteau disséqueur,
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.*

IWAN GILKIN.

SONNET

*Novembre en pleurs s'essuie aux pignons gris. Les cieux,
Tristes comme ma joie, ont surbaissé leur arche
Sous laquelle on dirait des corbillards en marche,
Les grands nuages noirs roulant silencieux.*

*Il fait plus sombre en moi que là haut, et mes larmes
Fétent des corbillards bien plus mornes : mon cœur
Dans l'infini des spleens revoit passer le cœur
Des fantômes aimés et des primes alarmes...*

*Soudain, chantante aurore, en moi ton souvenir
Alluma son soleil que rien ne peut ternir
Et vers toi mes gaîtés montèrent en offrande.*

*Car, dans ces vains amours c'est toi, toi que j'aimais,
Hier, aujourd'hui, demain..., toi que j'aime à jamais,
Toi si simple, — si simple en ta pitié si grande!*

THÉODORE HANNON.

RICHARD WAGNER

Les récentes représentations de l'*Anneau du Nibelung* ont ravivé à Bruxelles — et jusqu'en France — les discussions ardentes qui flamboient autour du nom de Wagner comme un lumineux nimbe de gloire. Si dans la salle de spectacle le succès était incontesté, dans les couloirs du théâtre, dans la rue, puis dans les journaux, dans les salons, partout, l'ancienne querelle du *Tannhäuser* recommençait.

On exhumait les arguments antiques, on déterrait les vétustes plaisanteries, auxquelles par décence on adjoignait deux ou trois calembourgs vierges. Aujourd'hui encore c'est chez nous le sujet de mainte conversation. Point de dîner où entre les huîtres et le potage, on ne donne un coup de dents au *Crépuscule des dieux* ; point de soirée où, en humant le Souchong de caravane, on n'avale comme un bonbon aigre, avec des mines de suppliciés, un morceau de *Siegfried*, servi sur un piano effaré ; point de club où dans la fumée havanaise des cigares, on ne condamne la *Walkyré* à l'éternel sommeil.

En somme, malgré les progrès évidents des idées wagnériennes il reste à vaincre bien des erreurs et des préjugés. L'essence même de la Réforme dramatique demeure ignorée de la foule. On la critique sans la connaître, de même qu'on persifle les œuvres du maître sans réfléchir qu'il est toujours ennuyeux d'écouter un drame déclamé en un idiome étranger, et qu'il faut pourtant comprendre celui-ci pour juger sainement une musique moulée sur le poème comme un maillot sur les chairs d'une ballerine.

C'est le développement progressif du système nouveau dans les œuvres de Wagner que je veux exposer ici. L'ordre chronologique m'est donc imposé. J'en profiterai pour retra-

cer en quelques mots, la vie de cet homme que les gazettes ont présenté comme un charlatan vaniteux jouant la tragi-comédie du martyr.

I

La jeunesse de Richard Wagner ne fut qu'un douloureux enchaînement de mécomptes, d'insuccès, de souffrances. Né à Leipzig, le 22 mai 1813, il était âgé de quelques mois à peine quand son père, greffier de police de la municipalité, mourut. Sa mère, après deux années de luttes contre l'envahissante pauvreté, épousa l'acteur Geyer, alors engagé à Dresde. C'est là que fleurit l'enfance du petit Richard, au milieu des choses du théâtre, parmi les princesses vêtues de satin et de brocart, les héros aux lumineuses armures, dans les forêts magiques où sonne le cor d'Obéron, et où la chasse infernale du Freyschütz court par les nuits sans lune; — c'est là sans doute qu'il conçut le germe de ses puissantes facultés dramatiques.

Quand Geyer mourut, l'enfant avait sept ans. A l'école de la Croix, où il commença ses humanités, il se prit d'un ardent amour pour l'antiquité grecque, traduisant deux livres de l'Odyssée, lisant les tragiques, causant dans ses rêves avec Nausicaa, la blanche fille d'Alcinoos, avec la tragique Electra, avec Ajax, que la colère d'Athénè, la froide déesse aux yeux glauques, a frappé de folie.

Mais c'est en vain que le bon docteur Stillig crut faire de lui un philologue : l'enfant n'avait qu'une passion, le théâtre!

Il voulut apprendre l'anglais pour lire Shakspeare. Il rêvait des tragédies inouïes. Souvent, seul dans sa chambre, il marchait à grands pas et à pleine voix déclamaient les vers sonores de Sophocle et d'Eschyle, songeant à ces spectacles grandioses où tout un peuple, debout sur les gradins de l'amphithéâtre, acclamait ses immortels poètes. Et l'imagination en feu — il avait quatorze ans alors — il écrivit une tragédie Shakspearienne... d'intention, où quarante-cinq personnes mouraient dans le cours de la pièce, si bien qu'il fut

obligé de faire revenir leurs fantômes pour que le cinquième acte ne manquât pas absolument de personnages.

Tout poussait le jeune homme vers le théâtre ; s'il ne devint pas acteur, comme son beau-père, comme son frère aîné Albert et sa sœur Rosalie, c'est, dit-il lui-même, que « l'impression profonde qu'avaient faite sur lui l'antiquité grecque et sa grave dignité, lui avaient inspiré du mépris et de l'aversion pour les comédiens fardés ».

De retour à Leipzig, il entra à l'école Nicolaï et dut descendre d'une classe : dès lors plus d'ardeur au travail ; il ne s'occupera plus que de ses chères tragédies.

Une audition de la 9^e symphonie au concert de la Gewandhaus l'émut violemment et le ramena à la musique, que tout enfant il avait aimée. Il étudia d'abord en cachette, puis on lui donna des professeurs. A dix-sept ans il présenta pour la première fois au public une œuvre de sa composition. Mais ayant semé partout des cymbales, il ne récolta que des éclats de rire.

Bientôt commence son douloureux pèlerinage. Il erre sans cesse à travers l'Allemagne, ne trouvant ni le succès ni même parfois le pain. Tour à tour directeur des chœurs à Wurzburg, chef d'orchestre à Magdebourg, à Königsberg, à Riga, il est pourchassé partout par une fatalité implacable. Les théâtres font faillite, ses premiers opéras tombent à plat. La misère et les contrariétés qui le frappent tous les jours au visage ont aigri son caractère et sa nervosité malade. Le mal va s'aggravant sans cesse. Sa misanthropie le fait détester des musiciens qu'il dirige. Vainement il essaie de composer : le découragement fait tomber la plume de sa main. C'est alors qu'il prend une résolution suprême. Il jouera son va-tout ; il abandonnera Riga, l'Allemagne, ses maigres appointements, et seul, ignorant la langue française, ne connaissant personne à qui s'adresser, il ira à la ville qui donne l'argent et la gloire, à Paris !

Aussitôt il compose un opéra, qui doit le révéler à la France, *Rienzi*, dont il emprunte le sujet à un roman de Bulwer-

Lytton. Puis il s'embarque à Pillau, avec sa femme, sur un navire à voiles. L'océan aussi devait le persécuter. Un ouragan formidable force le navire à chercher un abri dans un fiord de la Norvège, et c'est là que Wagner entend raconter la sombre légende du vaisseau-fantôme.

A Paris il se trouve dans le dénuement le plus complet. Il souffre affreusement de misère et de faim. « Mon chien mange comme un loup », écrit-il tristement à un ami. O comble d'humiliation ! lui, qui avait une si haute estime de lui-même, il est réduit, afin d'avoir du pain, à écrire des quadrilles pour les guinguettes, sur des motifs à la mode, à arranger des morceaux d'opéra pour cornet à piston ! Et sa femme, qui ne croit pas en son génie et qui ne voit en lui qu'un bohème loqueteux, lui reproche aigrement son incurable pauvreté.

La guigne sur lui s'acharne. Le théâtre de la Renaissance, qui devait jouer la *Défense de l'Amour*, fait préalablement faillite. On allait représenter quelque part un vaudeville, la *Descente de la Courtille*; Wagner en écrit la musique, qui est déclarée inchantable et rejetée. Son ouverture pour *Faust*, jugée belle pourtant, est biffée au dernier moment du programme d'un concert. Enfin il parvient à faire entendre une *Ouverture pour Christophe Colomb* : elle n'obtient que des remarques désobligeantes pour ses savantes harmonies et l'emploi fréquent des cuivres, car au gré de certains gens les trompettes de l'orchestre ne sont là que pour la parade et il faut bien se garder de s'en servir.

Dans ces incessantes tortures son imagination est hantée par la légende triste qu'on lui a contée aux milieu des tempêtes : n'est-il pas, lui aussi, comme le capitaine damné du Vaisseau-fantôme, irrémédiablement errant sous le poids d'une malédiction divine ?

Et son génie, avivé par la souffrance, entrevoit son idéal comme une lointaine aurore. Un art sublime confusément lui apparaît, supérieur mille fois à ce vulgaire opéra dont, par son *Rienzi*, il est déjà l'un des maîtres. Les idées en son

cerveau bouillonnent. Le sens et la grandeur de sa mission lui sont révélés. Il comprend qu'il est l'héritier de Beethoven, et voici comment il place ses propres pensées dans la bouche du musicien géant :

« Si j'écrivais une partition conformément à mes propres » instincts, personne ne voudrait l'entendre, car je n'y mettrais » ni ariettes, ni duos, ni rien de tout ce bagage convenu qui » sert aujourd'hui à fabriquer un opéra ; et ce que je mettrais » à la place ne révolterait pas moins les chanteurs que le » public. Ils ne connaissent tous que le mensonge et le vide » musical déguisés sous de brillants dehors : le néant paré » d'oripeaux. Celui qui ferait un drame lyrique vraiment » digne de ce nom passerait pour un fou, et le serait en effet » s'il exposait son œuvre à la critique du public au lieu de le » garder pour lui seul. Pour composer un semblable opéra » il faudrait s'y prendre comme Shakspeare dans ses drames. » Quand on consent à adapter au timbre de voix d'une ac- » trice de ces misérables colifichets musicaux destinés à lui » procurer les bravos frénétiques d'un parterre frivole, on est » digne d'être rangé dans la classe des coiffeurs ou des fabri- » cants de corsets ; mais il ne faut pas aspirer au titre de » compositeur. »

Et plus loin : « Le son des instruments, sans qu'il soit » possible de préciser leur vraie signification, préexistait en » effet dans le monde primitif comme organe de la nature » créé, avant même qu'il y eût des hommes sur la terre pour » recueillir ces vagues harmonies. Mais il en est tout autre- » ment du génie de la voix humaine ; celui-ci est l'interprète » direct du cœur humain, il traduit ses sensations abstraites » et individuelles. Son domaine est donc essentiellement » limité, mais ses manifestations sont toujours claires et pré- » cises. Eh bien ! réunissez ces deux éléments, traduisez les » sentiments vagues et abrupts de la nature sauvage par le » langage des instruments, en opposition avec les idées posi- » tives de l'âme, représentées par la voix humaine, et celle-ci » exercera une influence lumineuse sur le conflit des premiers,

» en réglant leur élan et modérant leur violence. Alors, le
» cœur humain s'ouvrant à ces émotions complexes, agrandi
» et dilaté par ces sentiments infinis et délicieux, accueillera
» avec ivresse, avec conviction, cette espèce de révélation in-
» time d'un monde surnaturel. » (WAGNER : *Une visite à
Beethoven.*)

II

Les marins du Nord racontent dans leurs veillées la terrible légende du Vaisseau-fantôme. Un navire hollandais devait doubler le Cap de Bonne-Espérance. Au milieu de l'effroyable tempête qui hurlait dans les agrès et qui soulevait les vagues monstrueuses, l'équipage épouvanté suppliait le capitaine de renoncer à sa périlleuse entreprise : « Non, s'écria-t-il, avec d'horribles blasphèmes, non ! quand même je devrais naviguer pendant l'éternité. »

Depuis lors, monté sur un navire satanique, aux mâts noirs, aux voiles de sang, il hante sans trêve les tempêtes ; et l'apparition sinistre du *Voltigeur Hollandais* est pour les matelots en péril un signe de mort.

Cependant l'ange de la miséricorde a obtenu une grâce du Seigneur. Tous les sept ans le capitaine descend à terre ; s'il trouve une femme qui lui soit fidèle jusqu'à la mort, il sera racheté de son châtement formidable.

Voici le drame que Wagner a tiré de là.

Acte 1.

Sur les côtes de la Norvège, la mer bat les rochers d'un petit havre. L'ouragan violent, qui frange d'écume les vagues, a forcé un vaisseau norvégien de jeter l'ancre près du rivage. Resté seul sur le pont, le pilote chantonne une chanson de mer et s'endort. La tempête redouble. Dans le lointain apparaît un navire aux mâts noirs, aux voiles de sang. Rapide il approche et laisse à côté de l'autre navire, avec un fracas formidable, l'ancre tomber. Puis en silence l'équipage cargue les voiles, pendant que le capitaine hollandais endeuillé d'un vêtement noir, descend à terre.

Et dans les hurlements de la tempête, de son cœur gonflé jaillissent les amères plaintes désespérées.

« Le terme est passé, il s'est encore écoulé sept années. La mer me jette à terre avec dégoût. Ah ! orgueilleux Océan, dans peu de jours il te faudra me porter encore... Sur la tombe formidable des vaisseaux, au milieu des écueils, là j'ai lancé mon navire. Mais hélas ! ma tombe ne se fermait pas... Jour du Jugement, jour suprême, quand luiras-tu dans ma nuit ?... Lorsque tous les morts ressusciteront, alors j'entrerai dans le néant ! »

Daland, le capitaine norvégien, va le rejoindre à terre. Le noir marin lui montre un coffret plein de rares pierreries. « La cale de mon vaisseau en est remplie... Mais à quoi bon ? Je n'ai pas de femme, pas d'enfant, et je ne retrouverai jamais mon pays. Toute ma richesse, je te l'offre si tu me donnes une nouvelle patrie chez toi... As-tu une fille ? Qu'elle soit ma femme ! »

Daland accepte avec joie. Et puisque la tempête a cessé et que le vent du sud se lève, les navires déploient joyeusement leurs voiles et prennent la mer.

Acte 2.

Dans la maison de Daland des jeunes filles sont assises au rouet. A demi renversée au fond d'un fauteuil d'aïeul, les yeux fixés sur la muraille où pend un portrait d'homme avec un visage pâle, une barbe brune, un vêtement noir, Senta, la fille du capitaine norvégien, chante la ballade du Voltigeur Hollandais. Une émotion étrange serre le cœur de la prédestinée, et quand ses compagnes répètent le dernier refrain, tout à coup elle s'élanche et s'écrie : « Que je sois celle qui te délivrera par sa fidélité ! Puisse l'ange de Dieu me montrer à toi ! C'est par moi que tu obtiendras le salut. »

Cette singulière et puissante scène se renouvelle aussitôt, plus forte encore. Erik est entré, l'amoureux de Senta ; il lui conte un rêve douloureux : en songe il a vu revenir Daland avec un marin étranger, semblable au portrait sombre, et qui avec elle fuyait sur la mer. Senta, plongée comme dans

une vision magnétique, a refait, en écoutant, le même songe ; soudain elle s'éveille en criant : « Il me cherche ! Il faut que je le voie ! Il faut que je meure avec lui ! »

Comme Erik fuit épouvanté, Daland entre avec le Hollandais au visage pâle, à la barbe brune, au vêtement noir. Et Senta, renversée dans ses bras, lui jure fidélité jusqu'à la mort.

Acte 3.

Dans une baie bordée de rochers, où s'élève, sur le côté, la maison de Daland, les deux vaisseaux sont à l'ancre. Nuit claire. Le navire norvégien est illuminé ; les matelots, bruyants de joie, chantent et dansent. Des bandes de jeunes filles leur apportent à pleines corbeilles, des fruits, des viandes, des liqueurs. Puis elles approchent du bâtiment hollandais. Celui-ci est plongé dans une obscurité sinistre ; une nuit surnaturelle l'enveloppe ; il y règne un silence de mort.

Plusieurs fois on hèle les Hollandais ; mais appels et raileries, tout est inutile. Alors les Norvégiens en joie, s'approprient le régal destiné à leurs voisins, et, excités par le boire, entonnent bruyamment leur plus entraînante ronde marine. Soudain la mer secoue le navire hollandais, un vent de tempête siffle dans ses cordages nus, sur le pont s'allume une lueur bleuâtre, comme un falot de garde. L'équipage fantastique s'élance dans les agrès, sur les vergues, et clame une chanson sauvage. Les Norvégiens redoublent de gaies chansons. Mais l'inférieure ronde monte, monte comme une marée furieuse ; elle atteint, elle submerge, elle noie le chant des Norvégiens, dont l'épouvante clôt la bouche. Comme, frissonnant de terreur, ils fuient, les Hollandais strident de rire, et tout retombe dans un immobile silence.

De la maison de Daland sortent Senta tout émue et Erik qui l'implore pour son long esclavage d'amour. Un cri déchirant!... Le Hollandais, qui a tout vu sans rien entendre, croit Senta infidèle comme toutes les femmes, et, désespérant à jamais du salut, il court à son navire.

« Arrête! s'écrie Senta, je te connais. Je connais ta destinée. Je te connaissais quand je t'ai vu pour la première fois. Voici la fin de ton supplice : c'est moi dont la fidélité sera le prix de ton salut ! »

« Tu ne me connais pas, » s'écrie-t-il ! Et d'un large geste il montre son vaisseau dont les voiles rouges sont déployées et dont l'équipage, dans un tumulte effroyable, est en train d'appareiller. — « Interroge les mers de toutes les zones, interroge le navigateur qui a sillonné l'Océan dans tous les sens, il connaît ce vaisseau, l'effroi des hommes pieux : on me nomme le VOLTIGEUR HOLLANDAIS. »

D'un bond il saute à bord. Le navire s'éloigne au milieu des cris de l'équipage. — Senta d'un violent effort se délivre des mains qui la retiennent, atteint un rocher avancé dans la mer, et crie de toutes ses forces :

« Gloire à l'ange de miséricorde, gloire à sa loi ! Regarde, et vois si je suis fidèle jusqu'à la mort ! »

Et elle se précipite dans les vagues.

Aussitôt le vaisseau fatal coule à pic. Et dans le lointain, au dessus des flots, s'élèvent deux formes lumineuses qui montent au ciel.

Dès que Wagner eut achevé le *Vaisseau-Fantôme*, il l'envoya à Munich et à Leipzig. Naturellement on lui répondit par un refus. Accablé par cette ultime méchanceté du sort, le malheureux s'abandonnait à la désolance. Tout à coup il apprit que son *Rienzi* était reçu au grand opéra de Dresde. O joie ! — Mais le pauvre grand homme n'avait pas de quoi payer le voyage. Héroïquement il vendit à un musicien français la traduction du poème du *Vaisseau-Fantôme*, — en reçut 500 francs, et, muni de ce viatique, courut à Dresde.

Il y fut reçu en triomphateur. Le ténor Tichatscheck, enchanté du personnage qu'il devait créer, avait claironné par la ville les beautés de l'œuvre, mieux que la Renommée au buccin sonore. Le théâtre, qui était tout neuf, s'était mis en frais : les décors seraient magnifiques. Pour comble de

bonheur, c'est Madame Schroëder Devriendt, l'idôle artistique du jeune auteur, qui devait jouer le rôle principal. Les journalistes, manquant à toutes les traditions, travaillaient au succès de leur compatriote. Le public enfin, ébaubi par les merveilles annoncées, criait d'avance au grand homme.

Là représentation, archibrillante, fut un triomphe. L'œuvre le méritait. C'était un opéra dans la formule habituelle, avec duos, chœurs, marches et ariettes. La musique, richement orchestrée, était d'un maître. Les mélodies abondaient, souples et variées ; de ci, de là, sonnaient déjà ces intonations nouvelles, propres à Wagner, qui paraissent d'abord si bizarres, et que l'on trouve bientôt infiniment délicieuses. Bref, Wagner, sans rien innover encore, s'élevait d'un coup au niveau des plus grands auteurs d'opéras. Désormais il n'avait plus qu'à être lui-même, à rompre avec le passé, à créer l'art nouveau dont il sera à la fois le dieu et le prophète.

A la faveur de son succès Wagner fut nommé maître de chapelle à Dresde, et chargé de diriger l'orchestre. Mais l'adversité, l'infatigable chasseresse, allait de nouveau lancer sa meute sur sa proie.

Le 2 janvier 1843 Wagner fit représenter le *Vaisseau-Fantôme*.

Devant cette œuvre étrange, devant la nouveauté du sujet et du plan, la coupe inédite de quelques morceaux, l'invasion de la mélodie et de l'orchestre, le public désorienté, hésitait. Après les applaudissements des premiers jours, le succès graduellement baissa, les critiques s'élevèrent. Loué par les romantiques, par le vieux Spohr et par la *Nouvelle Revue de Musique*, que dirigeait Schumann, Wagner fut attaqué avec violence par tous les gérontes musicaux. Les vieilles perruques s'agitèrent furieusement et couvrirent l'Allemagne d'un brouillard de poudre. « C'était la révolution : on courait à la ruine, au néant, au chaos ; cette musique nouvelle, subversive de toute sorte de choses, menait

droit aux abîmes. » Les gazettes, qui aiment toujours à rire aux dépens des grands hommes, publièrent des anecdotes drôlichonnes. Sous les larges feuilles des revues, de gros canards cancanèrent. Et pour mieux critiquer la musique de Wagner, on railla son caractère chagrin, son air nerveux, le brandissement de son bâton de chef d'orchestre, et la danse désordonnée des pans de son habit !

En son sublime orgueil de créateur souverain, Wagner dédaigna également moqueries et critiques. Sans tenir compte des bons avis que lui prodiguaient les artistes, voire, dit-on, Berlioz et Spontini, encouragé par Liszt, qui seul comprenait son génie, Wagner, serrant de plus près l'idéal poursuivi, se remit au travail et écrivit *Tannhæuser*.

III

Une vieille légende des pays germaniques, que le peuple conte encore dans nos Flandres, assure que depuis le jour où le Christ ressuscité chassa du ciel les dieux anciens, la toute belle déesse de l'amour se cacha avec sa cour joyeuse dans les entrailles d'une montagne. Des chants délicieux jaillissent, la nuit, du sol magique; dans les brouillards flottent avec de gracieux appels de blanches figures de femmes. Mais malheur à qui entre au Venusberg! il est damné pour l'éternité.

Le chevalier Tannhæuser, attiré dans la grotte enchantée, s'y enivra longuement de diaboliques voluptés. Un jour, pris de remords, il alla se confesser au Pape. Le Pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche. « Quand ce bâton portera des feuilles, dit-il, tes péchés te seront pardonnés. » Mais voici que le troisième jour le bâton du Pape bourgeonne et verdit. Des messagers sont envoyés en toute hâte pour proclamer le miracle. Hélas! Tannhäuser était rentré dans la montagne où il doit rester jusqu'au dernier jugement.

Un poète allemand a écrit que Tannhäuser, quand il entra au Venusberg, allait prendre part au concours des *Minne-*

sänger à la cour du landgrave Hermann de Thuringe. On connaît la célèbre *Guerre du Chant*. Le landgrave Hermann avait réuni au château de Wartburg les chantres d'amour les plus illustres : Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschembach, Biterolf, Reimar de Zweber et Henri d'Offerdingen, le sombre et passionné poète, qui pour vaincre eut recours à l'art damné du magicien Klingsor, et qui, pour ce crime, fut exilé de la Wartburg.

Tels sont les éléments que Wagner a combinés, en substituant dans la lutte des chanteurs à Henri d'Offerdingen le chevalier Tannhäuser.

Dans ce nouveau drame Wagner appliqua d'instinct un principe esthétique important, qu'il ne formula que plus tard. La musique par elle-même n'est qu'un art émotionnel, condamné à flotter dans le vague et à n'exprimer que les modes généraux du sentiment, comme la joie, la tristesse, l'ardeur, la rêverie langoureuse, la majesté, la mièvrerie. Mais quand la musique est unie à l'art essentiellement intellectuel de la poésie, celle-ci peut lui donner un sens précis, facile à saisir. — Un morceau symphonique d'un caractère tumultueux n'a par lui-même que ce seul caractère ; il peut représenter n'importe quelle chose tumultueuse, une bataille, une tempête, ou le trouble moral dans une âme, la folie, la colère, l'épouvante ; qu'à la musique se joigne un poème, les paroles déterminent la signification vague des notes. Dans l'opéra ou drame lyrique, le verbe des personnages et la vue de l'action sur la scène précisent le sens général de la musique ; ou plutôt la musique n'est que l'expression émotionnelle des choses que le drame expose à l'intelligence par la parole et le geste. De là à faire d'un thème musical un symbole représentatif d'une idée, d'un sentiment déterminé, voire d'une situation dramatique, il n'y a qu'un pas.

Cette découverte importante, déjà vaguement pressentie par Weber, Wagner y marcha d'instinct. Dans son Tannhäuser quelques motifs musicaux désignent les idées fonda-

mentales du drame : l'un c'est le thème du pardon des fautes ; un autre, celui de la paix de l'âme, que les pèlerins, absous par le Pape, chantent au retour de Rome ; un autre, c'est la bacchanale enivrante du Venusberg ; un autre encore l'hymne d'adoration à Vénus ; un dernier, le chant voluptueusement troublant de l'impure et toute-puissante déesse, plein d'attirances damnées.

L'ouverture proclame l'idée-mère du drame, la lutte que se livrent dans le cœur du Tannhäuser, comme dans toute âme passionnée, les aspirations religieuses et les désirs sensuels. C'est d'abord la sainte mélodie, qui promet la paix du cœur. Affirmée une première fois, toute simple, elle se développe avec une grandeur ardente où vibre déjà la passion, puis elle chancelle, s'affaiblit, et dans un lointain étouffé, s'éteint. Alors dans le vague d'une rêverie pleine d'attente poind doucement le motif de la charnelle bacchanale : ce sont les désirs mauvais, qui peu à peu envahissent l'âme, montent, grandissent, enflent dans un tumulte despotique.

Toute chair tremble ; les nerfs exaspérés se tordent ; le sang, comme un vin capiteux, charrie le vertige ; le pécheur affolé par l'impérieuse passion, se prosterne devant la divinité de la chair ; l'hymne à Vénus jaillit de sa bouche ; et tandis que la bacchanale désordonnée tourbillonne plus ardente, la déesse dominatrice des âmes laisse couler de ses lèvres l'ultime, l'irrésistible appel, avec une douceur infiniment captivante. Au paroxysme de l'ivresse, plus haut, plus aigu, fou, l'hymne à Vénus sonne encore comme un hosanna de luxure ; puis une clameur suprême, et lentement comme à regret, tout se meurt ; et dans les dernières palpitations des voluptés moribondes, le chant de la paix divine se dresse avec autorité ; et croissant toujours, il éclate en son majestueux et définitif triomphe, comme un éblouissant soleil vainqueur des diaboliques ténèbres.

Acté 1.

Dans une grotte où flotte une lumière rose, Vénus est à demi couchée ; sur ses genoux repose la tête de Tann-

häuser endormi. Au fond, dans un lac bleu, des sirènes se baignent, d'autres sont étendues sur les rivages, et parfois leurs voix délicieusement énivrantes, murmurent et appellent. Des nymphes dansent, lentement. Soudain une troupe de bacchantes, emportées dans une danse, se rue sur la scène, entraîne les nymphes et les couples amoureux dans son tourbillon effréné. Au plus fort de cette ivresse furieuse, une langueur soudaine s'impose; danseurs et danseuses, dans un alanguissement de délices quittent la ronde; les bacchantes s'éloignent; Vénus et Tannhäuser restent seuls. Le chevalier s'éveille et douloureusement, comme pour reténir un rêve, passe la main sur son front.

Allons, debout, mon chanteur ! s'écrie la déesse; prends ta harpe et chante l'amour.

Brusquement Tannhäuser se lève et entonne l'hymne à Vénus. « Gloire à toi ! Gloire aux merveilles que tu as créées pour mon bonheur. Mon chant exaltera les délices que ta grâce m'a versées. Avide de plaisir, de jouissances inouïes, je languissais dans la soif de mon cœur : alors, ce que tu n'avais accordé qu'aux dieux, tu me l'as donné, à moi, mortel. Mais mortel, hélas ! je suis resté, et ton amour accable ma faiblesse. Si un dieu peut aimer éternellement, moi je suis soumis à l'inconstance. Le plaisir seul ne satisfait pas mon cœur : après les joies j'appelle les douleurs ! — Je dois quitter ton empire. O reine, ô déesse ! laisse-moi partir. »

En vain la Reine de beauté, de sa voix la plus impérieusement tendre, murmure la magique incantation qui soumet les âmes à sa puissance, tandis qu'au lointain, comme une caresse sonore, le chant des sirènes soupire sur le lac. Voici que l'hymne à Vénus résonne encore.

« Pour toi seule ont retenti mes chants. Désormais ils ne seront qu'un cantique éclatant à ta divinité..... Que le feu versé par toi dans mon cœur, s'élève, flamboie et lumine pour toi seule. Oui, contre tout l'univers, je veux être ton

chevalier.... mais j'aspire à la liberté..., O reine! ô déesse! laisse-moi partir! »

— Pars donc, crie Vénus en colère, pars donc... et ne reviens jamais; mais quand pour jamais il lui dit adieu, elle le regrette; elle le supplie, quand il sera las des luttes du monde, de revenir à elle.

— Qui renonce à toi, ô déesse, renonce pour jamais à toute faveur....

Mort et enseveli dans mon cœur, je trouverai le repos par la pénitence.

— Jamais le repos ne te sera donné! Jamais tu ne retrouveras le salut! Reviens à moi si tu cherches la paix! Reviens, si tu cherches le salut!

— Déesse de la volupté, ce n'est pas en toi que reposent ma paix et mon salut : C'est dans la Vierge Marie.

Un fracas horrible.... Vénus et le Venusberg ont disparu. Tannhäuser se trouve dans une claire vallée. Sur un rocher est assis un berger, qui joue du chalumeau près d'une image de la sainte Vierge. Au loin, la Wartburg, et dans l'éloignement le Venusberg.

Passe une troupe de pèlerins, qui vont à Rome, pour le jubilé. Ils chantent de pieux cantiques; quand la procession s'est éloignée, Tannhäuser, dans une émotion profonde, tombe à genoux et promet de faire pénitence. Soudain sonnent des cors de chasse. C'est le landgrave Hermann qui vène dans les bois avec ses chers Minnesänger. Tous entourent Tannhäuser et l'amènent à la Wartburg, où jadis Elisabeth, la chaste princesse, a été enamourée par ses chants.

— *Acte 2.*

Dans la salle des chanteurs, à la Wartburg, Elisabeth se réjouit du retour de son poète aimé. Tannhäuser se jette à ses pieds. — « Levez-vous, fait-elle, vous ne devez pas vous agenouiller ici, car cette salle est votre royaume! Levez-vous! Soyez remercié d'être revenu. Où êtes-vous resté si longtemps? »

Puis, avec une craintive rougeur, elle lui apprend de quel

charme ses chants ont pénétré son cœur. Un double aveu monte à leurs lèvres, et Wolfram, témoin muet de leur bonheur, Wolfram, qui aime aussi la douce princesse, mais qui sacrifie son amour impartagé, étouffe une plainte. Aux sons d'une marche somptueuse les invités à la fête du chant défilent. Le landgrave propose le sujet du concours : décrire la nature de l'amour. Wolfram d'Eschembach et Walther de la Vogelweide exaltent la passion pure, toute de cœur, étrangère aux sens, le platonique amour de la chevalerie poétique. Tannhäuser, qui a juré jadis de consacrer ses chants à Vénus, leur réplique avec une exaltation croissante et ne reconnaît l'amour que dans la jouissance.

Ce que la jouissance offre à ta jeunesse, crie Biterolf, est un vil plaisir, qui ne vaut pas un coup d'épée.

Et comme avec une orgueilleuse ironie Tannhäuser lui renvoie son défi, l'assemblée s'indigne, le landgrave empêche Biterolf de dégainer, Wolfram une dernière fois chante la gloire du pur amour ; mais la phrase capiteuse de la bacchanales bourdonne à l'orchestre, Tannhäuser est debout, l'œil enflammé, la poitrine haletante, le souvenir des anciennes voluptés brûlant ses lèvres, d'où jaillit comme un jet de flamme l'hymne à Vénus. « Déesse de l'amour, c'est toi que mes chants ont promis de célébrer. Ma voix te glorifie. Ta grâce divine est la source de toute beauté, les plus suaves merveilles sont ton œuvre. Qui t'a pressée en ses bras, seul connaît l'amour. Pauvres gens, qui n'avez jamais connu l'amour, partez, allez le chercher au Venusberg ! »

Le landgrave, les chevaliers et les chanteurs fondent sur Tannhäuser, l'épée nue. Mais, avec un cri déchirant, Elisabeth s'est jetée au devant d'eux ; Tannhäuser, déchu de son exaltation perverse, s'affaisse à ses pieds, brisé de douleur.

Après un instant de solennel silence, le landgrave prononce la sentence d'exil et ordonne au pécheur d'aller à Rome implorer le pardon.

A ce moment du dehors s'élève le lointain cantique des

pèlerins en voyage. Tannhäuser sort, et tous crient après lui : A Rome !

Le prélude du troisième acte est une narration symphonique du pèlerinage de Tannhäuser. C'est d'abord le cantique de la pénitence, où se mêlent, comme un écho des anciennes luxures, la langoureuse et invitante phrase des Sirènes, — puis la marche expiatoire vers Rome. Onction divine, versant dans les plaies des âmes le baume de guérison, le chant d'absolution semble descendre du ciel. Seul un pèlerin, dont la marche pénitente est accompagnée d'un lointain bruissement de bacchanale, est frappé de *malédiction éternelle*. Dans l'anéantissement douloureux de son espérance, tandis que pour d'autres tombent encore derrière lui les bénédicantes paroles de pardon, il écoute résonner là-bas la voix langoureusement invitante des sirènes.

Acte 3.

Aux pieds de l'image de la Vierge, dans la vallée de la Wartburg, Elisabeth fait sa prière quotidienne, attendant le retour des pèlerins. Bientôt, dans l'éloignement, s'élève leur pieuse mélodie; ils chantent la paix de l'âme pardonnée de ses fautes, la purification du cœur. Leur chant approche; leur longue procession lentement passe et disparaît. Tannhäuser n'est pas avec eux.

Il ne revient pas! murmure la jeune fille. Et à genoux devant la sainte image, elle adresse à la Mère de Dieu la mélancolique prière des Vierges qui vont mourir; elle offre sa vie pour le salut du pécheur. Puis lentement elle s'éloigne, l'âme déjà presque envolée. Wolfram, qui veille sur la pauvre endolorie, la suit de son triste regard, et demeuré seul dans le crépuscule qui s'épaissit, il module sur la harpe ses pressentiments de mort.

La nuit est tombée.

Annoncé par la lugubre phrase de la *malédiction*, Tannhäuser paraît chancelant, pâle, défiguré, ses vêtements de pèlerin en lambeaux... il cherche le Venusberg aux amoureuses bacchantes... Mais, épuisé, il se laisse choir sur

une pierre. Avec compassion Wolfram l'interroge. — Reste loin de moi ! crie Tannhäuser : la place où je repose est *maudite* !

Et il commence le tragique récit, dont rien ne peut rendre la terreur dramatique.

La pénible marche des pèlerins lui semblait trop douce : il s'est laissé sécher de soif ; dans les Alpes il a dormi sur la neige et la glace, il a, les yeux fermés, traversé comme un aveugle les riantes splendeurs de l'Italie. A Rome, au milieu des célestes *chants de pardon*, il s'est à son tour traîné aux pieds du Pape : mais pour lui, dans la bouche du vicaire de Dieu, a retenti l'irréremédiable *malédiction* : « Tu es damné pour jamais. De même qu'en ma main jamais ne reverdira le bâton pastoral, ainsi dans les feux de l'enfer, jamais ne reflourira ton salut ». Il tomba foudroyé sur le sol. Puis, fuyant les *cantiques de pardon*, qui résonnaient derrière lui et lui brisaient l'âme, le voici qui revient vers ce séjour de joie et d'amour où tournoient les danses voluptueuses, où la toute douce déesse murmure ses *enivrantes incantations*. En vain Wolfram veut l'arrêter : exalté de sensuelles douceurs, l'infortuné invoque la reine des voluptés. Et voici que la tourbillonnante *bacchanale*, encore invisible, susurre ; de langoureux parfums alourdissent l'air, des chants d'amour murmurent. Dans de légères vapeurs apparaissent vaguement des nymphes enlacées. O capiteuse, ô souillante ivresse de la chair ! Tannhäuser frémit, les narines dilatées, et quand il s'écrie : « je suis rentré au Venusberg ! » la déesse elle-même resplendit dans des lumières roses ; elle salue le retour de son amant, avec d'amoureuses paroles. Mais Wolfram a saisi le bras de son ami : « Sur terre à prié pour toi un ange, qui va bientôt monter au ciel : Elisabeth ! »

A ce nom, le voile, qui obscurcissait la raison du chevalier chanteur, se déchire. « Elisabeth ! » s'écrie-t-il en tombant à genoux.

La fantasmagorie du Venusberg s'est évanouie. Dans la vallée, qu'éclaire le soleil levant, le convoi funèbre d'Elisa-

beth, morte de douleur, lentement chemine. « Sainte Elisabeth, gémit Tannhäuser, priez pour moi ! » Et il tombe sur le cercueil, — mort.

Mais voici qu'en chantant *l'hymne d'absolution*, une autre troupe de pèlerins approche : à l'heure sainte de la nuit le bâton du pape s'est couvert de fleurs : ordre a été donné de proclamer par tous pays le miracle et le pardon. Tous alors, autour du corps sans vie s'agenouillent et pieusement le saluent dans la *paix de l'âme* à jamais purifiée.

Tel est ce dernier acte, le plus critiqué jadis, et pourtant le plus beau du drame, avec son admirable récit, où se trouve en germe tout le système de composition du futur drame wagnérien. Pour en faciliter l'analyse musicale, j'ai mis en caractères italiques les mots auxquels se rattache dans la partition un motif symbolique.

La première du Tannhäuser fut donnée le 19 octobre 1845. Ce fut un échec. Après quelques représentations l'opéra quitta l'affiche. Le public n'avait pas compris l'œuvre, les critiques non plus. Mais rien ne pouvait ébranler l'héroïque volonté de Wagner, bien qu'il souffrît de toute sa sensibilité d'artiste, aiguisée encore par ses longues années de martyre. Rien ne lui était plus facile, que de composer, sa vie durant, des opéras dans le style traditionnel, cher au public : le succès de *Rienzi* est là, qui montre que dans cette formule d'art il était un maître. Et ce faisant, il obtenait tout, la faveur du public, la gloire, la fortune. Dans la voie où il était entré avec le Vaisseau fantôme et Tannhäuser, il n'avait à espérer que mécomptes, railleries, haines et pauvreté. N'importe ! il sait que là est le grand art, le drame véritable, auprès duquel l'opéra vulgaire n'est plus qu'une conception absurde et fausse. Et obéissant à sa conscience d'artiste, confiant en son génie, qui approche toujours davantage du but rêvé, il crée une œuvre cent fois plus audacieuse, plus radicale, plus merveilleusement belle que son Tannhäuser, — *Lohengrin*.

(*A continuer.*)

CHRONIQUES

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Depuis quelque temps, des rapports de plus en plus fréquents s'établissent entre la justice et les beaux-arts.

C'est presque chose quotidienne, au Palais, à l'appel des causes, d'entendre, au milieu de la nomenclature bourgeoise des procès civils, détonner le nom d'un peintre connu, d'une actrice en vogue, d'un romancier. Pour être artiste, on n'en est pas moins jaloux de ses droits. Entre les créateurs, les *producteurs d'art* et les critiques, les pique-assiettes, les frelons, il y a toujours eu guerre déclarée. Seulement, autrefois, on se battait à coup de pamphlets, d'épigrammes, de satires. Le public jugeait des attaques, des parades et ripostes. C'était tout profit.

Maintenant, les cartels se rédigent sur papier timbré, et en quel français ! Le positivisme gâte tout. Si Fréron et Voltaire revenaient parmi nous, ils se querelleraient par ministère d'avoué.

Ainsi transformées, les discussions artistiques sont loin d'avoir perdu leur charme. Elles font agréablement diversion aux controverses arides des procès ordinaires. On venait de plaider une question de droit fiscal. Il s'agit maintenant de décider du mérite d'une opérette, d'examiner si l'œuvre du librettiste est de qualité « loyale et marchande ». Merlin et Pothier n'ont rien à voir ici ; mais la lecture de quelques morceaux choisis paraît indispensable. Si l'avocat lit bien, on rit. Et c'est pour l'auteur un succès. Coquelin plaide ses affaires lui-même. On va l'écouter comme aux premières. Des reporters sont assis au banc des avocats, — j'allais dire aux stalles d'orchestre.

Ou bien, c'est un peintre qui se croit lésé dans sa réputation. Maître Un Tel apporte sous son bras des pièces de conviction. Ces pièces, qu'il fait passer sous les yeux charmés des juges, ce sont des photographies, des peintures coquettes. La salle d'audience, d'ordinaire si maussade, égayée un instant par les couleurs tendres des tableautins, se transforme en salon.

*
**

Le plus souvent, après que des flots d'éloquence ont coulé, après que les paradoxes les plus audacieux ont fait miroiter leurs facettes, on arrive à ce résultat : le tribunal se déclare incompetent. La loi, en effet, interdit au juge l'examen de certaines questions. Ainsi, lorsqu'on dirige contre un artiste une accusation de nature à nuire à sa réputation, nos lois n'admettent pas que l'accusateur prouve le fait qu'il a articulé.

En Angleterre, pays pratique par excellence, les choses se passent tout autrement. Les hasards de la chicane amènent là bas des incidents qui seraient regardés chez nous comme le renversement de toute bonne procédure.

On a beaucoup parlé du procès en diffamation intenté à un journaliste, M. Lawes, par le sculpteur Belt.

M. Lawes avait accusé M. Belt de signer des œuvres qui n'étaient pas de lui. Il désignait même, comme le véritable auteur des statues que s'attribuait M. Belt, un artiste belge, M. Verheyden.

Avant de condamner M. Lawes, la justice anglaise a voulu vérifier si le fait qu'il avançait était exact, ou s'il s'était effectivement rendu coupable d'une calomnie. La recherche de la paternité, du moins en ce qui concerne les statues, n'est pas interdite en Angleterre.

C'est au jury qu'a été confiée la solution de ce problème délicat. Les débats ont duré plus d'un mois. L'avocat de M. Lawes produisait des notes de M. Verheyden, constatant que M. Belt avait donné à plusieurs reprises, à notre compatriote, des sommes considérables.

M. Belt, mis au pied du mur, offrit, pour montrer son savoir-faire, d'exécuter, séance tenante, le buste du président des assises. Ce défi parut-il concluant ? A-t-il entraîné la décision du jury ? Son verdict condamne M. Lawes à payer au plaignant 125,000 fr. de dommages-intérêts. M. Lawes s'est pourvu en cassation.

*
**

Une cause intéressante a été appelée, il y a peu de jours, devant le tribunal correctionnel de Bruxelles.

Le directeur de l'*Illustration Européenne* avait sollicité de M. De Vriendt l'autorisation de faire exécuter une gravure d'après un de ses tableaux. L'autorisation fut accordée sous une condition : une épreuve de la gravure devait être soumise au peintre et recevoir son approbation. Cette clause ne fut pas observée ; par suite de quelles circonstances, il importe peu de le raconter. La gravure parut avec ce titre : *Marchands Turcs, d'après De Vriendt*.

Peut-être l'artiste n'aurait-il pas songé à réclamer, mais l'exécu-

tion de la planche étant, paraît-il, tout à fait défectueuse, il adressa à l'*Illustration Européenne* une lettre dans laquelle il disait qu'il n'aurait certainement pas autorisé le tirage, s'il avait reçu l'épreuve qu'on s'était engagé à lui envoyer.

En voyant figurer son nom au dessous de la gravure, M. De Vriendt s'était cru en droit d'adresser une réponse. Il avait pour lui un arrêt fort récent de la cour de cassation (3 nov. 1880), consacrant cette doctrine que « toute personne citée dans un journal a le droit d'y faire insérer une réponse. » Attendu, disait cet arrêt, que la *simple citation*, soit nominative, soit indirecte, donne ouverture au droit de réponse. »

Cela paraît bien clair.

Cependant l'*Illustration Européenne* a refusé de publier la lettre de M. De Vriendt, et le tribunal lui a donné gain de cause, « attendu que si la mauvaise reproduction de l'œuvre peut nuire à sa réputation d'artiste, et lui donne ouverture à une action en dommages-intérêts devant les tribunaux civils, il ne saurait y avoir lieu à une action en insertion forcée d'une réponse. »

Il résulte de ce jugement que pour pouvoir user du droit de réponse, *il ne suffit pas de la simple citation* d'une personne dans un journal; *il faut un article* visant la personnalité. Ne peut être considéré comme tel une gravure reproduisant le tableau d'un peintre *avec citation du nom* de ce dernier au bas de la gravure, encore que cette gravure fût accompagnée d'une notice explicative.

Il nous paraît malaisé de concilier ces deux jurisprudences. Si la dernière est peut-être plus conforme à l'esprit de l'article 13 du décret sur la presse, en revanche, ses termes trop absolus ne sauvegardent pas suffisamment les droits des particuliers.

La cour d'appel aura bientôt à se prononcer sur cette question.

6 février 1883.

JOSEPH NÈVE.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'HYSTÉRIE

Peu de mots reviennent plus souvent sous la plume des écrivains modernes que le mot « hystérie ». Pour la plupart d'entre eux, il représente une *névrose*, se manifestant spécialement chez les femmes en proie à des passions exagérées et non satisfaites, ou même ne trouvant pas à se satisfaire, par leur excessivité même.

Il serait difficile de détourner davantage un mot de sa signification véritable. C'est à lui rendre celle qui lui revient que sera consacrée cette chronique.

Et tout d'abord, justifions de leur erreur ceux qui la commettent. On a tout fait pour les y mener. On a emprunté au mot *υστερα* (utérus) le nom même de la maladie, et les auteurs médicaux semblent s'être donné le mot pour répéter, à travers les âges, l'interprétation, d'une part, de Démocrite, de Platon et de tous les philosophes; de l'autre, d'Hippocrate et de Galien, qui, cette fois, sont tombés d'accord — pour propager une erreur — à savoir que l'hystérie ne serait pas autre chose qu'une maladie de l'utérus, non satisfait dans ses désirs.

Coupons court à cette légende : l'histoire rapporte le fait d'une femme qui, dans les trois derniers mois de sa vie, passés à l'hôpital Saint-Antoine, avait présenté les accidents hystériques les plus caractérisés, et à l'autopsie de laquelle, faite en présence de Grissolle et de Chassaignac, on a constaté *une absence congénitale de l'utérus*. Il n'est plus contesté, d'autre part, que le cortège complet des accidents hystériques ne puisse se rencontrer chez l'homme. M. Bernutz, à qui nous devons beaucoup de données à cet égard, cite le cas d'un jeune homme d'une conduite irréprochable, d'une constitution chétive, d'une santé très délicate, de goûts et de caractère très singuliers, vivant presque continuellement avec sa mère profondément hystérique, chez lequel les attaques survenaient presque toujours à la fin de l'après-midi, à la suite de recherches microscopiques prolongées.

Les attaques précédées d'un sentiment de suffocation, caractérisées par des mouvements convulsifs désordonnés, absolument semblables

à ceux qu'on observe chez les femmes hystériques, se terminaient par une crise de larmes, et étaient presque toujours suivies d'un accès de désespoir, dans lequel ce jeune homme, loin d'avoir des pensées lascives, passait en revue, en paroles rapides, l'hystérie de sa mère, la goutte de son père, et toutes les autres causes de sa mauvaise santé qui l'entravait dans sa carrière.

L'hystérie, chez l'homme, est néanmoins cent fois plus rare que chez la femme, et la raison en est simple : la gestation, la parturition et l'allaitement jouent, chez cette dernière, un rôle qui n'a pas sa représentation chez l'homme ; ce sont des éléments de perturbation fonctionnelle qu'elle a en plus que lui. L'organisme féminin est donc plus compliqué, et partant plus perfectionné — car la nature n'a rien fait à demi — que celui de l'homme ; il jouit d'une mobilité remarquable, qui contraste avec la fixité et la stabilité qui caractérisent l'organisme masculin. Et cependant, l'apparente supériorité de l'organisme féminin, qu'entraîne l'incubation utérine, n'est malheureusement pas compensée, comme dans tout instrument à articulations multiples, par une force de résistance supérieure.

Il résulte de là, dit M. Bernutz(1), que le système nerveux est tenu, chez la femme, à une beaucoup plus grande activité que chez l'homme, par les impressions organiques bien plus multiples qu'il doit transmettre, et par les actes organiques bien plus nombreux qu'il doit inciter en retour de ces impressions ; enfin, à cause du concert qu'il doit établir, non seulement entre les actes de la vie végétative, mais entre ceux-ci et ceux de la fonction génitale *auxquels les premiers prennent une si large part*, et se trouve par suite exposé, chez la femme, à des perturbations bien plus fréquentes et bien plus nombreuses que dans le sexe masculin. La subordination moins bien assurée des trois grands appareils qui composent le système nerveux : encéphale, axe cérébro-spinal et grand sympathique, en rend l'harmonie bien plus précaire que chez l'homme, *et fait craindre de voir ses diverses parties fonctionner indépendamment l'une de l'autre d'une manière désordonnée, ce qui constitue le caractère primordial de l'hystérie.*

La prédisposition à l'hystérie est augmentée encore, chez la femme par la prédominance, des facultés affectives sur les autres facultés cérébrales, prédominance nécessaire pour que la femme cède, presque inconsciente, aux entraînements de l'homme, et qui est cause, pour elle, d'impressions psychiques très multiples et très vivement

(1) Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. Art HYSTÉRIQUE, 1874.

ressenties, qui viennent retentir tumultueusement sur le système nerveux et le mettre en émoi bien plus souvent que celui de l'homme. De cet émoi, naissent les perturbations diverses que l'on a appelées *spasmes vapeurs*, puis *hystérie*.

L'hystérie peut se présenter à tous les âges, mais c'est surtout à celui de la nubilité qu'elle fait sa première apparition, en comprenant sous cette dénomination toute la période de la vie pendant laquelle s'effectue chez elle cette fonction qui, mensuellement, vient lui rappeler les suggestions de son sexe. Sur 820 cas relevés par M. Briquet, 574 appartenaient à la période comprise entre 10 et 25 ans. Elle est rare jusqu'à l'âge de 10 ans, elle l'est plus encore à partir de 40. Néanmoins, dans le tableau de M. Briquet, les cas de la première catégorie sont encore représentés par le chiffre de 71, et ceux de la seconde par celui de 109. D'où il résulte que le développement de la maladie ne peut être rattaché, directement ni indirectement, à la fonction génitale, restée jusqu'à dix ans dans un état de torpeur absolue ; qu'elle doit forcément, au contraire, être attribuée à une prédisposition complètement étrangère au sens génésique qui sommeille dans l'enfance, et ne peut alors susciter des désirs dont la satisfaction ou le défaut de satisfaction entraînerait un état pathologique.

La continence, que tous les médecins de l'antiquité et beaucoup de modernes considéraient comme la cause procréatrice nécessaire de la maladie, dont le remède apparaissait ainsi aux moins lucides, non seulement ne peut plus aujourd'hui être regardé comme une condition indispensable du développement de l'hystérie, mais bien plus, n'en peut plus être regardée comme un facteur direct. *Quand elle la suscite, ce n'est qu'indirectement.*

Toutes les statistiques fondées sur la recherche de l'hystérie, parmi les communautés vouées à un célibat forcé, établissent en effet, que, si l'hystérie était, dans les siècles passés, très commune dans les communautés religieuses cloîtrées, et y a donné lieu à des épidémies fort singulières, elle est, au contraire, très rare de nos jours chez les religieuses qui desservent les hôpitaux et les écoles. Cette différence s'explique en ce que si les sœurs hospitalières et celles des écoles sont vouées au célibat comme les religieuses cloîtrées, leurs conditions de vie sont très dissemblables de ce qu'elles étaient chez les Ursulines et les Carmélites dirigées par Urbain Grandier, qui, pour la plupart, avaient pris le voile sans aucune vocation et regrettaient fort le monde dont elles étaient séparées contre leur gré.

On s'est assuré, d'autre part, en interrogeant les malades placés

dans les hôpitaux des grandes villes consacrées aux femmes de plus de quinze ans, où les hystériques abondent, que le nombre des hystériques vierges est *infiniment restreint* par rapport à celui des hystériques mariées légitimement ou illicitement ; que, de plus chez beaucoup de ses dernières, la manifestation de la névrose a été postérieure à la cessation de la virginité, et qu'après celle-ci, la maladie, si elle préexistait, a été bien souvent s'aggravant, au lieu de se guérir comme l'aurait voulu la théorie gallino-hippocratique. Enfin, l'hystérie est plus commune parmi les malades de certains hôpitaux *spéciaux* que dans les hopitaux généraux ; à St-Lazare Briquet a trouvé 106 hystériques sur 197 malades !

Tous ces faits établissent d'une manière certaine, quoiqu'indirecte, que les excès prédisposent à l'hystérie bien plus que ne le fait l'abstinence. Il faut donc chercher ailleurs les prédispositions. Rien ne sera plus facile que de les déterminer.

L'hérédité se présente tout d'abord : sur cent mères hystériques, plus de cinquante transmettent leur maladie. Viennent ensuite les influences morales, soit seules, soit secondées par une disposition tantôt originelle, tantôt développée par les mauvaises conditions dans lesquelles s'est passé le jeune âge.

L'observation démontre, dans cet ordre d'idées, d'abord que les influences morales tristes, telles que le chagrin, la crainte, la jalousie, l'envie, etc., sont capables de susciter l'hystérie, en dehors de l'intervention de tout autre facteur, tandis que les influences morales opposées tendent, au contraire, à l'atténuer ou à la faire disparaître, si elle existait : ensuite, que ce sont les peines morales de longue durée, qui sont la cause prédisposante par excellence de cette névrose. Ils indiquent, en particulier, que l'hystérie est très commune chez les femmes dont l'éducation a été mal dirigée, qui ont été *gâtées* dans leur enfance, ou blessées par quelque préférence reportée sur d'autres enfants, comme il arrive dans des familles issues de plusieurs lits, ou par une partialité très marquée à leurs dépens, ou par une sévérité excessive, ou enfin par de mauvais traitements. Sur 74 hystériques observées dans les hôpitaux, chez lesquels la maladie avait débuté dans l'enfance, 26 avaient eu à subir de mauvais traitements ou des privations.

Cette névrose est très fréquente encore chez les filles qui ont été malheureuses dans leur famille, soit par l'humeur acariâtre des parents, soit par des déchirements de famille, soit enfin par suite de revers de fortune ayant engendré une gêne d'autant plus pénible qu'elle était ignorée, et surtout lorsqu'ils imposent ou font craindre la rupture de liaisons ou d'espérances longtemps caressées.

Elle s'observe très souvent aussi chez les femmes qui sont malheureuses en mariage et chez les femmes légères, à cause des préoccupations de toutes sortes qu'entraîne leur existence déréglée.

Presque tous les auteurs disent que l'hystérie est la conséquence fréquente des peines de cœur. Cela est vrai, mais à la façon des autres chagrins reconnaissant des causes toutes différentes, et pas autrement.

Nous voilà bien loin de l'opinion qui tend à considérer l'hystérie comme le fait d'une action morbide que l'utérus, non satisfait dans ses désirs, exercerait sur l'économie féminine. L'utérus ne joue pas un rôle privilégié dans la production de cette triste névrose ; l'estomac, le foie, les ovaires, le cerveau peuvent, au même titre que lui, contribuer, par leurs perturbations fonctionnelles, à en développer les différentes manifestations. Comme l'aliénation mentale, comme l'épilepsie, avec lesquelles l'hystérie a une consanguinité pathologique incontestable, cette dernière est le résultat d'une déviation des fonctions cérébrales, et cela s'explique par la complexité même de ces fonctions chez la femme. Il faut, pour bien apprécier cette complexité, ainsi que nous l'avons dit plus haut, tenir compte de l'activité qu'impose au système nerveux féminin l'incubation intra-utérine et toutes les conséquences qu'elle entraîne, et aussi de la mobilité dont le système nerveux a besoin d'être doué pour approprier toute l'économie aux quatre états physiologiques différents l'un de l'autre qui, comme nous l'avons indiqué, peuvent se succéder, pendant la période de la nubilité. Il y a là une dépense de forces qui ne peut se produire qu'au détriment de l'énergie fonctionnelle. Du dérangement de l'équilibre fonctionnel des actions cérébrales, quelle que soit la cause de ce dérangement, peut sortir l'hystérie.

En voilà plus qu'il n'en faut pour montrer à quel degré se méprennent ceux — et le nombre en est grand — qui associent l'idée d'origine érotique à la notion hystérie. Rien n'est plus injuste ni parfois plus cruel. Je me souviendrai longtemps qu'ayant un jour rencontré dans le monde une jeune fille pâle, étiolée, au regard doux et profond et m'étant enquis des causes de cette langueur extrême, la mère me répondit que la pauvre enfant n'avait jamais joui des plaisirs de son âge, qu'elle avait grandi dans la contemplation, le silence, l'isolement, la lecture ; qu'elle passait le plus beau de son temps à lire les poètes modernes et qu'elle-même écrivait. « Mais vous allez, Madame, en faire une hystérique. — Ah ! Monsieur, que vous la connaissez mal, rien n'est plus pur qu'elle. »

J'eus beau chercher à m'expliquer. Rien n'y fit et aujourd'hui encore, on m'accuse d'avoir calomnié la vertu même par d'impru-

dents propos, d'autant plus imprudents que ma prévision s'est réalisée; aujourd'hui, la petite, devenue grande, se tord périodiquement dans les plus cruelles douleurs.

En voici une autre, hystérique confirmée. Elle a vu Lindor et en a fait son idole. Etre à lui ou mourir. Mais Lindor est impossible et cependant, ne cesse-t-on de dire: « il faut la marier. » Et on la marie à un beau capitaine, qui ne lui refusera rien. Et l'hystérie va de plus en plus belle. Ce n'était pas ce beau capitaine, c'est Lindor qu'on voulait. Que le lecteur veuille bien conclure.

Non, l'hystérie n'a rien de commun avec l'érotisme. On me pardonnera ce néologisme, car je n'ai pas trouvé d'autre mot pour exprimer ma pensée. Qu'une jeune fille, rêvant des avenir inconnus, se fatigue au foyer domestique; qu'elle redoute de voir se passer l'âge où les joies de sa famille, à elle, de celle dont elle sera l'auteur, pourront lui être offertes; que sa santé souffre de ces rêveries, de ces regrets, de ces sanglots, jusqu'à la conduire aux spasmes névropathiques, rien d'étrange dans tout cela; qu'à peine mariée, voyant ses craintes dissipées, sa souche en train ou seulement en perspective, l'autonomie domestique tant rêvée, réalisée suivant ses vœux, et sa santé se remettre bientôt, son système nerveux se commander et rester enchaîné désormais, il n'y a là rien que de conforme aux lois que nous avons posées plus haut. La folle du logis a fait place à la maîtresse de céans.

Ne calomnions donc plus l'hystérique. Considérons-là plutôt comme une malade digne de toutes les pitié et souvent de tous les respects.

D^r W.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LES FLAMANDES, poésies par *Emile Verhaeren*. Un vol. Bruxelles. Hochstejn.
— LE SCRIBE par *Albert Giraud*. Un vol. Bruxelles. Hochstejn. — L'Évan-
gélisme par *Alphonse Daudet*. Un vol. Paris. Dentu. — Les Névroses, par
Maurice Rollinat. Un vol. Paris. Charpentier.

Depuis longtemps déjà nous connaissions des fragments des *Flamandes* ; aujourd'hui, devant l'œuvre complète, nous avons voulu nous recueillir, briser pour une minute l'amitié qui nous unit à l'auteur, et nous demander si nous n'avions pas enfin la véritable manifestation nationale de l'esprit à laquelle depuis si longtemps nous aspirions.

Récemment nous avons fait l'éloge de *Kees Doorik* ; nous y trouvions, de même que dans les poésies d'Eekhoud, une impression littéraire locale et patriotique, le chant du coin de terre aimé, l'hymne au sol patrial. *Les Flamandes* sont, dans un autre octave, le même hymne.

Qui ne connaît pas, à notre musée ancien, les truculentes toiles de Jordaens ? Sur le cartouche : *Allégorie de la fécondité*, une femme aux chairs roses fait onduler sa croupe charnue, arrondie, aux contours pleins et moelleux caressés par un baiser de soleil. Au dessus d'elle s'écroutent des grappes énormes de raisins mûrs, tandis qu'à ses pieds, accroupie, une nymphe plus forte encore semble plier sous la bénédiction des fécondités terrestres.

*Elles flamboyaient de tons clairs,
Leurs yeux s'allumaient aux étoiles,
Et leurs poitrines sur tes toiles
Formaient de gros bouquets de chairs.*

*Les Sylvains rôdaient autour d'elles ;
Ils se roulaient, suant d'amour,
Dans les broussailles d'alentour,
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes.*

*Dans la splendeur des paysages,
Et des palais lambrissés d'or,
Dans la pourpre et dans le décor
Somptueux des anciens âges,*

*Vos femmes suaient la santé,
Rouge de sang, blanche de graisse ;
Elles menaient les ruts en laisse
Avec des airs de royauté.*

C'est plus loin le *Silène ivre soutenu par un faune et une bacchante*, d'Antoine Van Dyck ; sous la lourde ivresse, le vieux à la lèvre lippue et dont le ventre ridé semble gavé de mangeaille, s'affale, laissant échapper du vase qu'il tient à la main, la liqueur.

C'est plus loin encore *l'Offre galante* de Steen ; la baesine en joie se renverse sur sa chaise pour rire bruyamment au gars qui, avec une trogne malicieuse, suspend au dessus de cette tête qui gaudit, de cette poitrine qui déborde, un poisson effilé et deux oignons.

C'est l'art flamand avec ses chairs rouges, ses lippées énormes, ses chaleurs saines ; c'est l'orgie grasse qui s'épand féconde, c'est le rire beuglant, c'est la messe de la matière, sous les feuillures épaisses et les soleils gris. C'est la vie des champs, ce sont les pâtures, ç'est l'infini vert, l'océan des blés transportés par magie de pinceau sur la toile.

Emile Verhaeren s'est nourri à cette perpétuelle nourriture de ce qui croît, de ce qui vit, de ce qui est sain, de ce qui est beau : la Nature !

Lisez *l'Abreuvoir* :

*C'étaient les leurs, là-bas, ces granges recouvertes,
Aux murs, d'épais crépis et de blancs badigeons,
Au faite, d'un manteau de pailles et de joncs,
Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.*

*De vieux ceps tortueux les ascendaient, alertes,
Luttant d'assaut avec les lierres sauvageons,
Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,
Les portes qui baillaient sur les champs, large ouvertes.*

*Et par elles sortait le ronron des moulins,
Coupé par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne.*

*On cût dit que le cœur de la ferme battait,
Dans ce bruit régulier qui baissait et montait,
Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.*

Que l'on ne s'arrête pas aux nombreuses faiblesses des *Flamandes*,

aux vers cassés, désarticulés, au style souvent vulgaire et inharmonieux ; il faut voir dans cet essai très imparfait encore une vie intense et une sincérité profonde ; il faut y voir un homme — et plus — un mâle.

* * *

La personnalité d'Albert Giraud est plus complexe et, disons-le, moins sympathique ; à côté de l'œuvre grasse et saine d'Emile Verhaeren, *le Scribe* est le produit d'une genèse malade et fiévreuse. Ce n'est plus le tempérament qui déborde, c'est la nature inquiète qui s'écoute souffrir et note ses spasmes.

Le Scribe est d'une littérature raffinée et irritante. Essentiellement artificiel, jamais Albert Giraud ne s'abandonne à ses impressions premières ; visant à l'impeccable et attiré par l'étrange, il se surveille, se torture et de sa plume très souple fait jaillir des périodes quintessenciées, parfois macaroniques et risibles, où le sens obscurci se débat sous une symphonie adorable de mots qui vibrent et de mots qui chantent.

Rageur en même temps que paroxyste, l'auteur du *Scribe* semble vouloir porter sur les nerfs plus que sur l'imagination. Il alambique sa pensée, tortille sa phrase, essayant de renfermer par violence dans une cassolette de vocables un monde d'idées. Sa langue — dans ce viol perpétuel — est étreinte et semble vouloir éclater comme un fusil trop chargé. L'harmonie est juste ; musicalement les phrases se marient, s'appellent, se répondent comme des mesures ; parfois un mot ainsi qu'un sanglot tinte, et dans cet *aegri somnium*, dans ce cauchemar s'élève ainsi que dans la nuit d'été la plainte des feuilles, un rythme troublant et doux.

On pourrait dire de Giraud — toutes proportions gardées — ce qu'écrivait Charles Baudelaire parlant d'Edgard Poe, qu'il est « l'homme aux facultés suraiguës, l'homme aux nerfs relâchés, l'homme dont la volonté ardente et patiente jette un défi aux difficultés, celui dont le regard est tendu avec la roideur d'une épée sur des objets qui grandissent à mesure qu'il les regarde. » Giraud a subi l'influence de notre époque excessive ; c'est à la source électrisée de Poe, de Baudelaire, des Goncourt, de Barbey d'Aurevilly qu'il s'est abreuvé, puisant en lui-même de quoi être *lui* parmi tous ces *eux*. Il chercha âprement, secoué par un besoin ardent de personnalité ; d'abord l'obsession des lectures passées combattit cette volonté, l'âme des maîtres plâna sur sa plume, tandis qu'une voix intime lui disait : « Pas encore » ; alors il se redressa furieux, il ne plierait pas, « il recommencerait demain. Il se souviendrait du Tie-

polo, dont la moindre esquisse rappelait le Titien, et qui, pour échapper à l'influence magistrale, se fit une palette si outrée et si furieuse, qu'on frissonne devant la colère de ses tableaux. Lui improviserait un nouvel idiome, exaspéré, qui témoignât de la perversion de son génie... »

« , il se souvint d'un drame auquel il avait assisté, dans la forêt. Des bûcherons bûchaient. L'un d'eux, hâve et décharné, s'épuisait à cogner un chêne dont la gloire verdoyait dans le bleu du ciel. Raillé par les autres, et tremblant la fièvre, le moribond s'arrêtait, quand une nouvelle et plus grossière injure siffla. Alors il se redressa, et de sa cognée, de son corps, de ses cris, déracina l'arbre sous le poids duquel il s'écrasa, comme un fruit saignant entre les feuilles, les yeux grands. Jean n'avait jamais oublié ce regard.

« Eh bien ! lui se précipiterait dans la langue comme le bûcheron dans l'inextricable des forêts. Et han ! — il se hâcherait un chemin de fauve, au travers des vieilles souches, des troncs rugueux et des branches sonores d'oiseaux. Et han ! — il cognerait devant, derrière, à hue, à dia ; et han ! — il fêrirait les anciens ormes, taillant dans l'ombre verte des trous de soleil ; et han ! — roulerait comme un orage au pied du chêne qui l'offusquait, han ! — l'embrasserait, et d'une herculéenne poussée, d'un han formidable et sauvage, s'anéantirait sous l'arbre couché, — bûcheron à la fois victorieux et vaincu ! »

On le voit, le Scribe c'est Giraud lui-même ; son roman c'est l'histoire de ses luttes angoissées avec la forme rebelle, c'est lui tout entier avec son cœur atrophié et desséché par une haine latente, son culte exclusif de *la forme*, c'est-à-dire de tout ce qui parle aux oreilles et aux yeux, de tout ce qui est lapidaire, de tout ce qui est impeccable, de tout ce qui chante sur une mélodie suave et mortelle nos décompositions et nos décadences.

J'ai dit *décadence*. Non point décadence de forme, au contraire. Quoique, à notre avis, le Scribe passe la mesure, Albert Giraud ouvre avec son livre des horizons inexplorés à une langue possible, essentiellement lyrique et picturale, correspondant à l'effort musical du wagnérisme. Le mot devient la glaise dans laquelle l'artiste modèlera son œuvre. « Le mot évoque la chose, — plus belle. Ne nie pas le mot, car tu en as peur. Le mot, c'est du mouvement, du son, de la couleur. Un mot, et comme Rubens, je fouette les airs de la chute furieuse des mauvais Anges ! Ce sont des mots que Don Juan murmurait aux religieuses dans un cloître, et qui chassaient l'amant céleste de leur poitrine vierge ! D'un mot je peins les orientes rouges et les enfers

phosphorescents. Avec des syllabes nombrées, avec l'amoureux baiser de deux rimes, des mots, des mots, — je figure une femme devant laquelle Praxitèle et Phidias briseraient leurs marbres, et dont le fantôme ferait crier ta luxure ! Un mot suffit au Christ pour changer la face du monde ! Le mot descendit en langue de feu sur les apôtres ! Sans le mot, la chose ne serait pas : et c'est un mot divin, *Fiat Lux !* qui créa la lumière ! »

*
* *

C'est toujours Daudet, le tendre aux yeux très doux, aux longs cheveux souples, à la voix chaude, qui a écrit l'*Évangéliste*, œuvre émue et navrée où passent encore les sanglots de Jack et du petit Chose; naturalisme du cœur : celui qui est « un coin de tempérament vu à travers la nature, » c'est-à-dire celui où les réalités ont traversé un cœur, pour s'atténuer et se fondre dans une émotion poignante en même temps qu'ineffablement douce.

Il semble qu'après avoir combattu la catholicité outrancière, notre époque cherche à renverser aussi le bigotisme protestant — non moins dangereux. Il n'y a pas bien longtemps un écrivain de sève, Edouard Rod, donnait sur les protestants une étude vigoureuse et fortement observée : *Côte-à-côte*, qu'Alphonse Daudet reprend aujourd'hui, avec moins d'exactitude mais plus de charme, dans l'*Évangéliste*.

Le récit est-il réel ? Qu'importe !

Une évolution lente nous a amené à croire qu'au dessus des écoles — classique, romantique ou naturaliste, — il y a l'art libre et la personnalité; que le grandissement est non une tare mais une perle, que le charme, l'élévation, le coup d'aile, l'au-delà, le BEAU sont et doivent être nos seules étoiles conductrices.

Remontant dans notre passé, nous relisons avec un sourire nos déclarations enthousiastes et nos plaidoyers virulents en faveur d'une école qui — comme toutes les écoles — n'a jamais existé que comme vocable; nous les renions aujourd'hui avec la douceur de trouver notre excuse dans le vieux vers lénitif et miséricordieux de Barthélémy :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais !

Car l'œuvre de Daudet n'est pas naturaliste et l'auteur lui-même ne l'a jamais été ; il a pris une parcelle de réalité qu'il a grandie et transfigurée ; il y a versé, comme dans une poterie informe une liqueur d'or, le sang de son cœur ; il y a mis son charme adorable et subtil, toute la chaude tendresse qu'à son berceau lui a infusée

comme un sang de flamme, le rouge soleil de Provence. On retrouve le Daudet des *Vieux* dans cet intime pastel :

« C'était un vieux clavecin acheté à la vente d'un de ces anciens châteaux, comme il en reste encore sur cette côte de la Seine. Après avoir mené des gavottes et des menuets à paniers, le clavecin démodé servait à amuser les Parisiens du dimanche dans une salle de guinguette, épuisant ses derniers sons pour « l'Amant d'Amanda » ou la « Fille de l'Emballleur. » Mais sous les doigts délicats d'Eline, il retrouva un moment son charme grêle, sa voix mélancolique et courte, bien en rapport avec le jaune ivoire des touches.

Quand la jeune fille, qui n'avait plus joué depuis son deuil, commença la ritournelle du vieil air national : *Danemark, avec tes champs et tes prairies splendides...* on eût dit que grand'mère elle-même de son souffle chevrotant et cassé évoquait, sur l'horizon en face, les verts pâturages, les blés mouvants, la nature large et lumineuse. »

Le chapitre *A l'oratoire* est une pièce des plus fortes que Daudet ait jamais produites; on arrive par une échelle d'émotion poignante à la scène superbe où le pasteur Aussandon refuse le pain béni à Jeanne Authenan :

« Passez... vous êtes indigne... Il n'y a rien pour vous à la table du Seigneur. »

Superbe encore est la gradation lente de la perversion d'Eline, la première atteinte à l'Hôtel Authenan dans la froideur de la grande demeure rigide, plus loin l'émotion mystique à la vue de *Port-Sauveur*, le prêche enfin, avec sa voix insinuante où s'adoucissent les mots divins.

En lisant de tels livres, on renonce aux idées d'école et doucement on se laisse bercer par le charme, rien que par le charme.

*
**

Nous recevons la lettre suivante, en réponse à l'article bibliographique de notre n° 2 :

« A Messieurs Camille Lemonnier, Edmond Picard et Victor Arnould, membres du comité de rédaction de *la Revue Moderne*, pour la Belgique.

Messieurs,

Si vos noms ne figuraient pas en tête de *la Revue Moderne* je laisserais passer et n'aurais sans doute pas connu l'article anonyme qui y est publié contre mon *Histoire des lettres en Belgique*. Ces sortes de choses paraissant en brochure, n'ont pas deux acheteurs; dans certaines revues, pas dix lecteurs qui les pren-

nent au sérieux, et je ne serais pas du nombre. Leur unique ressource est d'être publiées sous le couvert de noms connus ; mais alors, et surtout quand l'article est anonyme et parle au pluriel : « nos ambitions, — nos têtes, » etc, le droit de remonter au comité de rédaction ne peut-être mis en doute : sans la notoriété de votre contreseing, cela n'existerait pas.

Je m'adresse donc à vous pour qu'il me soit permis de signaler à vos lecteurs les erreurs qu'on publie dans votre revue. Je n'ai pas besoin d'en appeler à d'autre sentiment que la justice.

La première assertion contraire à la vérité des faits concerne Ch. De Coster. Sans voir que dans la citation qu'il va faire de mon livre, je combats, là comme en vingt endroits, « la manie de parler à tort et à travers patrie et patriotisme, » votre collaborateur anonyme prétend que « M. Potvin est trop patriote pour le passé, presque félon pour l'avenir », et, après une de ces plaisanteries sur mon âge qui me font toujours penser que les gens qui se les permettent n'ont pas de père à respecter, il ajoute :

« Il parlera avec le même sourire bon du grand Charles de Coster... et du petit Antoine Clesse... »

Je pourrais, au nom de la plus stricte loyauté, vous demander de reproduire, non tout ce que j'ai dit de De Coster, — j'y reviens 22 fois — mais les deux études que je lui consacre, non seulement mes six pages relatives à son *Ulen-spiegel*, (p. 286-291), et je défierais bien votre chroniqueur de mettre en regard les quelques lignes où j'ai parlé de M. Clesse. Il me suffit d'affirmer devant vos lecteurs que j'ai donné à De Coster la première place parmi nos littérateurs. Quand je parle de Froissart et de Marnix, je pense déjà à lui ; je le rattache à eux ; puis, je montre Grandgagnage plaidant les principes qu'il a pratiqués, Veydt lui applaudissant, M. Deschanel le comparant à Rabelais et à Homère ; à mon tour, je le compare à Rubens ; je le montre supérieur par « le don du style » à Balzac, antérieur par la création de son genre à Flaubert. Pour lui, comme pour tous les écrivains, j'ai cherché à faire un portrait exact : je n'admets pas d'hommes-dieux, et je ne vais pas à la recherche de chefs-d'œuvres variétés du miracle. Je n'en ai donc pas tracé un idéal sans physionomie distincte, comme d'un soleil sans tache. J'ai même osé, oui, osé prononcer le mot d'obscénité ; c'était mon devoir. Mais, en le jugeant comme un homme, au nom des plus hautes conditions de l'art, je l'ai placé au plus haut rang. Je termine un chapitre en me félicitant d'avoir pu, grâce à lui, m'arrêter, « à une grande œuvre, à un véritable artiste » ; j'y ai mis tout mon enthousiasme, le mien et non celui des autres, dont je ne dispose pas, non plus que de leur vocabulaire ; l'enthousiasme de mon âge enfin :

J'ai l'usage,
En tout ce que je fais, de le faire à mon âge.

Pour lui seul, j'ai prononcé, dans ma seconde partie, le mot de génie, je suis revenu à lui, dans ma conclusion, jusqu'à six fois, et le dernier écrivain je m'autorise est lui encore. J'ai même annoncé que « l'avenir » appartiendra à ses successeurs, et, quoique je ne sois plus « à l'âge des admirations

vives » comme me le dit votre anonyme, jeune sans doute — cet âge est sans pitié, — j'ai écrit ceci :

» Le vrai caractère du talent étant de marquer un progrès, un autre progrès » est à constater ici. Avant les romanciers coloristes, la Belgique semblait » n'avoir qu'un caractère assez terre à terre ; on s'amusait bien de ses mœurs » de cabaret et de ses nombreux repas, mais on vantait surtout son bon sens. » Ici l'on commence à s'apercevoir que ce pays, dont la peinture répond à » autre chose qu'à ce juste milieu bourgeois et a donné tant de splendeur aux » chairs nues, tant de mouvement dramatique à l'histoire et d'entrain aux gaîtés » populaires, pourrait bien être fait pour les brillantes colorations du style » et les aspirations puissantes de la démocratie. Enfin, De Coster y emploie » cet idiome original tant réclamé par Grandgagnage, tant admiré par Veydt, » et qui rappelle la belle langue de Froissart et de Marnix. » (p. 290).

Voilà qui montre déjà comment je suis « félon pour l'avenir. » On n'écrit pas l'histoire de l'avenir, que je sache : mais on peut en chercher les promesses, en indiquer les voies. Je l'ai fait à la fin de chaque chapitre et à chaque conclusion des deux parties de mon livre. Je montre, dans un avenir déjà commencé, l'histoire appartenant à la science, l'économie politique à la sociologie, la philosophie à la psychologie expérimentale, la littérature à l'observation réelle, aux conditions artistiques, au droit d'être soi et de parler une langue personnelle, vivante. Et chaque fois j'ai étudié les écrivains qui nous ouvrent ces horizons.

Que peut-on faire de plus « pour l'avenir », à moins d'être prophète au point d'annoncer l'avènement d'un Messie à naître ou d'un chroniqueur qui ne se nomme point !

Je prie vos lecteurs de m'écouter encore. Quelques lignes seulement de ma conclusion :

« Les générations qui ont lutté ainsi sont comme l'avant-garde d'une armée : » elles ont dû se sacrifier. Heureuses les générations futures ! Grâce à la renaissance des dialectes partout et de la littérature *plattdeutsch* en Allemagne, » grâce au grand courant d'études provinciales en France, qui rend à la langue » française le droit de redevenir ce qu'elle était au *xvi^e* siècle : « une riche » palette, rendant bien en langage la pensée de l'artiste, » comme disait De » Coster, on peut prévoir le moment où les écrivains belges posséderont une » pensée, lui donneront la forme qui nous convient et seront admis dans ces » deux grandes littératures. » (p. 438).

Si l'on savait lire, avant d'écrire des articles anonymes dans votre revue, on aurait compris que les lignes générales du livre et ses conclusions sont en faveur des tendances modernes.

Chaque assertion de votre collaborateur est à peu près du même genre. J'en choisis une autre entre celles qui me permettent d'éviter les personnalités :

« M. Potvin veut rabaisser l'art au niveau du peuple, au lieu d'élever le » peuple à la hauteur de l'art.... C'est faire œuvre ténébreux et coupable de » vouloir donner au peuple qui s'élève un art qui le rabaisse... »

On ne peut avec plus d'à-propos m'opposer mes idées, presque mes paroles.

J'ai dit cela, il y a quinze ans, dans un banquet ; mais votre anonyme n'était sans doute pas né. Je l'ai répété dans mon premier rapport sur le concours De Keyn, et l'un de vous a reproduit ce passage dans son journal, que votre chroniqueur doit connaître. Je le repète dans mon livre qu'il est censé avoir lu :

» Il semble qu'on ne puisse approcher de l'ouvrier que comme du sauvage, en lui offrant de la verroterie. » (p. 409).

« La grande difficulté, le progrès supérieur, quand on écrit pour les enfants » ou pour le peuple, sera toujours, après être arrivé au ton juste, de s'élever » au ton artistique... « le beau est l'éducation supérieure, l'élévation suprême. » (p. 416). »

C'est moi, moi-même, qui ait écrit cela dans ce livre où l'on prétend que je fais « œuvre ténébreux. »

Cela autorise encore une fois votre collaborateur anonyme à me jeter mon âge à la tête, de parler de « littérature de baudruche, » etc., etc.

Vous deviendrez vieux, Messieurs. Puissiez-vous alors vous entendre reprocher votre âge avec autant de calme que je le fais et être assez vivants d'esprit et jeunes de cœur pour qu'on prenne la peine de vous traiter de vieillards ! Mais vos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir à qui revient contre moi le brevet de ce reproche littéraire ; c'est à un homme célèbre en fait de grand art, M. Henri Boland.

Il me suffit de relever ces inexactitudes. Pour oser ainsi affirmer le contraire de ce qui est dans un livre, il faut, et bien sûrement, compter sur des lecteurs qui ne sachent rien, qui ne s'informent de rien, qui n'aient pas même lu vos journaux, et qui n'aient pas assez d'intelligence pour deviner sous ces attaques un parti-pris... de jeunesse.

Je pourrais signaler d'autres erreurs. Je dois arriver à leur complément naturel. Voici ce qu'on publie, Messieurs, sous votre couvert et sous l'anonyme :

« Naturellement opposé au grand art, il s'efforcera de mettre en lumière des » noms médiocres, pour dissimuler ceux qui par leur grandeur lui porteraient » ombrage... L'homme a paru dans l'œuvre et l'a détruite ; il n'y a plus » qu'un monsieur quelconque qui écrit l'histoire de ceux qu'il aime parce qu'ils » l'ont encensé. »

Si vous n'étiez pas là, Messieurs, seuls en nom, est-ce qu'on répondrait à de pareilles phrases ?

Donc, nos intentions sont connues de cet écrivain qui ne se fait pas même connaître : Tous les noms que j'ai, non pas cités seulement d'une manière banale, mais mis en lumière — je n'ose les énumérer : — médiocrités ! ceux que j'ai dissimulés — je voudrais bien qu'on me les signalât : — grandeurs ! J'illumine les uns par opposition naturelle au grand art ; je dissimule les autres parce qu'ils me portent ombrage et l'on ajoute que j'en aurais fait autant pour Carolinè Gravière si elle avait vécu : « Mais l'ombrage n'était plus à craindre, hélas ! »

Voilà un hélas qui est le sublime du genre.

En un mot, comme en cent, vous, auteurs belges dont j'ai fait l'histoire, vous m'avez encensé.

Il en est bien dans le nombre qui sont morts sans me connaître, ou qui sont nés trop tard pour m'avoir déjà donné cet encens intéressé, ou — c'est la grande majorité — qui n'ont jamais eu l'occasion d'écrire mon nom : N'importe ! j'en fais l'histoire de ceux qui m'ont encensé.

Et dire que je ne suis pas mort étouffé sous ces bouffées de colophane.

Je laisse vos lecteurs prononcer le mot qui me vient aux lèvres. Ce n'est pas un mot grossier, je vous assure. Et il me serait difficile de garder encore quelque sérieux si votre anonyme, généreux jusqu'au bout, ne m'indiquait ce que j'aurais dû faire pour éviter ce blâme bouffon.

« Il y a à peine dix ans que la Belgique possède une réelle autonomie dans l'art d'écrire.

Dix ans, c'est proscrire de cette autonomie De Coster tout entier.

« Jusqu'à l'heure *présente*, elle a eu des écrivains. »

Mon sujet était précisément d'étudier comment ces écrivains ont lutté pour atteindre à quelque autonomie sans copier les modes passagères de l'étranger.

« Elle aura *bientôt* une littérature. »

Aurais-je dû borner mon histoire à ces dix années ? Continuons. L'auteur revient à mon sujet :

« Un monument très pur devait s'élever ; il fallait à l'historien le courage de « jeter la cognée dans ces broussailles, pour en dégager les mâles rameaux. »

Hélas ! quand je jette la cognée dans des broussailles, ça ne coupe guères, et je n'étais plus d'âge à pouvoir distinguer le sexe des rameaux.

Mais on m'a déjà dit :

« Le moment *n'est pas loin* où un art plus haut » — plus haut que celui de De Coster, diable ! — « et plus sain succédera à cette littérature officielle et académique ; le plomb qui coulait dans les veines de tant de scribes oubliés qu'on « nous remet en mémoire aujourd'hui, s'est transformé, après cinq générations, en bon sang rouge. » — Faites voir — « où passent nos fièvres et nos robustes ambitions. »

Conclusion :

« Nous ne comprenons pas ce travail » — on s'en aperçoit. — « Toutes les idées en passent par dessus nos têtes. »

Les lecteurs comprendront. Là est ma félonie « pour l'avenir. » J'aurais dû laisser dans les broussailles de l'oubli cinq générations de scribes oubliés qui m'ont encensé à tour de rôle, pour ne voir que le « bon sang rouge, les mâles rameaux, » et « nos fièvres, » et « nos ambitions, » et « nos têtes... » Mais de qui donc ? On me citerait difficilement un auteur ayant écrit un livre dans ces dix ans que je n'aie « mis en lumière, » que je n'aie, dans les revues de Bruxelles, voire de Paris, et dans mon histoire, aidé à... « me porter ombrage. » Il y a peut-être des grandeurs modestement cachées, des gloires anonymes, qu'on le dise. « Nous, nos têtes, nos fièvres, » cela ne me renseigne guère. J'attends l'occasion d'ajouter à mon livre une génération de grandeur. En tout état de cause, me borner là eût été impossible : on ne fait pas l'histoire d'une

littérature que la Belgique « aura bientôt, « ni d'un art dont « le moment n'est pas loin. »

J'ai cru même avoir mieux à faire en faveur de « l'avenir » et du « grand art » que de sortir de mon cadre comme je l'ai fait cependant plusieurs fois pour caractériser brièvement des œuvres qui n'ont paru qu'après 1880; c'était d'aider les générations nouvelles à faire justice des préjugés, à triompher des obstacles qu'ont rencontrés les générations dont je faisais l'histoire; c'était de donner aux hommes futurs des prédécesseurs, des traditions peut-être, et, à coup sûr, des expériences :

Touté idée, humaine ou divine
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir.

C'est sans doute encore « une candeur de vieillard; » mais cela m'a semblé plus utile que de dégager les rameaux mâles ou de glorifier des ambitions à naître, pour en être encensé.

Mon livre me semble maintenant plus utile. Car il attestera ce passé de cinquante années. Tous ceux qui connaissent notre histoire littéraire sans avoir besoin de ce livre ou qui la connaissent davantage en le lisant, savent ou sauront qu'il n'est plus décemment permis de répéter ce qu'on a dit tant de fois : « Tel maître est le premier qui nous dise : « Soyez vous-mêmes. » — « Enfin, la Belgique va avoir une littérature ! » Si cela porte ombrage, ce ne sera qu'aux camaraderies tapageuses ou à ces littératures batardes qui ne veulent de pères que parmi les boulevardiers parisiens.

Pour moi, si je m'émeus quelquefois de ces critiques qui changent la prose d'un auteur en galimatias, ou

Instruisent son procès en lettres italiques,

ce n'est pas lorsque je suis en cause, c'est lorsqu'elles vont jusqu'à dégrader les lettres ou qu'il s'agit d'un homme de talent que je ne crois pas convenable de laisser seul à s'en défendre. Vous me connaissez assez pour savoir que rien de cela ne m'ébranle. Au contraire, j'en tirerais honneur, si j'étais moins avancé dans cet âge terrible. On veut « me tomber, » dirais-je; c'est donc que je tiens encore sur mes jambes; démolir mon livre, c'est qu'il est quelque peu solidement bâti; incriminer ma conscience, c'est que rien ne la fait fléchir, pas plus l'injure que l'encens, et j'ai aussi la candeur de supposer que, si l'on insulte à mon âge, c'est qu'il n'y a encore ni lâcheté, ni inutilité à me donner le coup de pied de l'âne.

Si l'auteur de cet article avait pris la peine ou la fierté de le signer, j'aurais sans doute été moins long. Puisqu'il a trouvé bon de se soustraire à une réplique sommaire, ou, mieux encore, à mon silence, je suis obligé de compter sur vous pour m'épargner les formes légales du droit de réponse, que ma loyauté sénile n'a pas excédé, j'espère. Je vous en prie, en vous présentant mes sentiments distingués.

CH. POTVIN.

Bruxelles, 8 février 1883.

La lettre que nous venons de publier se trompe à coup sûr d'adresse : envoyée erronément au comité qui nous a fait l'honneur de nous prêter sa haute autorité, elle est retournée forcément à l'auteur de l'article incriminé par M. Potvin. — Et c'est l'auteur qui seul y doit répondre.

Si l'historien de l'*Histoire des Lettres* avait bien voulu se remémorer notre programme, il se fût rappelé que l'indépendance en matière d'idées littéraires est la condition première de notre revue. Nous n'avons point de licou, et de nature nous répugnons aux lisières. Chacun de nous manifeste donc librement ses opinions sans qu'elles aient besoin d'une sanction quelconque. Il suffit qu'elles soient conformes au grand esprit de l'art moderne, tout entier résumé dans ces deux mots : personnalité et vérité.

Ceci dit pour éviter tout malentendu, voici ce que nous répondrons.

Et d'abord, nous regrettons l'attitude et le ton qu'a pris M. Ch. Potvin pour riposter à un article de critique littéraire. Son âge dont il s'émeut vraiment trop, aurait dû lui apprendre que ni la loi qu'il invoque, ni les usages de la république des lettres qu'il oublie, n'autorisent ces ripostes personnelles au sujet de simples appréciations sur des œuvres livrées au jugement du public. Peut-être aussi le bon goût aurait-il dû lui conseiller de ne point revenir à satiété sur ce qu'il nomme le caractère *anonyme* de l'article qui a paru dans notre revue, faisant peser ainsi sur l'auteur dudit article nous ne savons quel soupçon de peur à son endroit. Mieux que personne il doit savoir que rien n'est plus dans les usages, pour donner à un écrit l'autorité collective d'un groupe, que de ne pas l'accompagner de la sempiternelle mention du nom de l'auteur. Dans ces conditions, c'est par discrétion qu'on ne se nomme point ; que M. Potvin se rassure, d'ailleurs ; il y a toujours quelqu'un derrière les articles de la *Revue* et il ne tient qu'à lui d'être mis, quand il lui plaira, en présence de l'auteur.

Mais, laissant de côté toutes ces vétilles, nous lui dirons que de notre temps la critique est libre, et que, même quand elle se trompe, elle a droit à ses franches allures. M. Potvin se défend d'aimer qu'on l'encense ; on en douterait en voyant l'agitation et le défaut de mesure avec lesquels il se démène dès qu'on l'attaque.

Nous ne contestons pas le mérite de M. Potvin et l'importance qu'il a eue dans le développement historique de notre littérature nationale. Il a marqué et accéléré certains efforts. Il a aidé en préparer l'éclosion. Son œuvre ne peut, d'après nous, prétendre qu'à cette influence transitoire, sauf quelques poésies satiriques qui resteront.

Mais à cela se borne son rôle. Qu'il ne s'en irrite ni ne s'en afflige. Ce rôle reste beau parce qu'il aura été utile.

Or son livre sur l'histoire de la littérature belge reflète l'ignorance ou l'amertume de cette situation. M. Potvin semble ne pas avoir compris que tout, chez nous, étant à faire, il a fallu une armée d'initiateurs, destinés à disparaître presque tous, pour amener l'ère qui commence et qui sera, on peut l'espérer, l'épanouissement vrai de notre art dans ce siècle. Ce n'est point par les quelques extraits qu'il a soigneusement triés, qu'il faut juger ses tendances, dont lui-même, dirait-on, ne voit pas le caractère exact, mais par l'ensemble de son ouvrage, lu d'un bout à l'autre et se répercutant dans ses diverses parties. A cet égard, et sous l'impression que cet examen laisse, nous n'hésitons pas à répéter que, à notre humble avis, l'auteur a mal compris le développement de notre littérature, accordé trop d'importance au passé, insuffisamment fait prévoir l'avenir, amoindri à tort le rôle de quelques personnalités.

Il nous semble qu'un rôle plus digne de son passé incombait à M. Potvin, après sa longue, laborieuse et honorable carrière, il lui appartenait de soutenir la jeune littérature et non pas de l'attaquer ou de la dédaigner. Il est par trop aisé, sinon usé, de qualifier de *boulevardiers* les champions nouveaux du combat littéraire, et quand l'exemple part de haut, nous avons le droit de protester.

* * *

Albert Wolff a prématurément chanté la gloire des *Névroses*. Baudelaire revivait dans un Sosie étrange ; Rollinat était déifié, lui l'inconnu presque.

Ce tintamarre, si peu dans les usages journalistes, a porté un terrible coup au livre. La critique a désormais le droit de juger avec sévérité le livre proclamé chef-d'œuvre. Elle n'y faillira point ; M. Rollinat devait s'y attendre.

A notre avis, l'auteur des *Névroses* est un faux macabre. Certes, il s'est inspiré des grands étranges : Poe et Baudelaire ; il a, nous assure-t on, passé quelques années dans les bureaux de la Morgue, où constamment s'est dressé devant lui le spectre de la mort cruelle qui se cache. Il a assisté à ces chutes d'âmes désespérées dont les formes humaines plongent dans l'eau sinistre du fleuve, toutes les nuits ; à ces fins de vies bêtes qui s'échouent contre les arches des ponts en pierre ; une certaine épouvante a dû le hanter, mais il n'a pas eu la névrose de l'horreur ; comme Poe, il ne s'est pas infusé cette impression intense de la nuit frissonnante. M. Rollinat ne nous fait pas frissonner du tout, parfois il nous fait rire comme

dans son *Soliloque de Troppmann*, par exemple, ou l'ébouriffante *Mademoiselle Squelette*.

Elle aimait la côtelette
Rouge, et le vin pur aussi,
Mademoiselle Squelette.

Ilâtons-nous de le dire, à côté de morceaux détestables et qu'un collégien ne signerait pas, *les Névroses* renferment des pièces de maître parmi lesquelles *la Vache au taureau*, *la Peur*, *la Bibliothèque* :

Elle faisait songer aux très vieilles forêts.
Treize lampes de fer, oblongues et spectrales,
Y versaient jour et nuit leurs clartés sépulcrales
Sur ses livres fanés pleins d'ombre et de secrets.

Je frissonnais toujours lorsque j'y pénétrais :
Je m'y sentais, parmi des brumes et des râles,
Attiré par les bras des treize fauteuils pâles
Et scruté par les yeux des treize grands portraits.

Un soir, minuit tombant, par sa haute fenêtre
Je regardais au loin flotter et disparaître
Le farfadet qui danse au bord des casse-cous.

Quand ma raison trembla brusquement interdite :
Dans le silence affreux de la chambre maudite
La pendule venait de sonner treize coups.

L'imagination de Maurice Rollinat est très féconde, cela n'est pas douteux. L'idée bizarre se présente à lui toujours, mais le macabrisme n'est-il pas en lui-même une pépinière à bizarreries et n'admirera-t-on pas toujours la fantaisie plus simple mais plus cruelle d'un Baudelaire ou d'un Poë ?

En résumé *les Névroses* ont une valeur ; ce ne sont pas des névroses, voilà tout ; la littérature n'en est pas détraquée et malade comme celle des *Fleurs du mal* ; les âmes sensibles pourront parfaitement lire au lit le livre de M. Rollinat. Elles ne seront point hallucinées ni hantées ; aucun squelette ne les viendra tirer par les pieds ; les linges appendus aux murs ne se transformeront pas en fantômes et l'inévitable bruit de chaînes ne se fera pas entendre, tandis qu'au dehors hurlera le vent à la mort.

LA VIE BÊTE

—

PREMIÈRE PARTIE

I

Pourquoi l'ai-je connue? Elle a laissé dans ma vie son reflet blond; j'entends toujours sa voix de muse et son souvenir pâle me hante.....

Madeleine a absorbé six mois de mes dix-sept ans; elle a mis dans ma pensée son exquise douceur, et maintenant encore, il me semble que je garde en moi-même une marque légère d'autrefois et comme un rayon d'amour qui ne veut pas s'éteindre.

Qui me dira comment une tendresse fugitive et déjà lointaine peut laisser ainsi une empreinte ineffaçable, comment le temps n'emporte pas toutes ces choses, lorsque le cœur plus mâle s'est refroidi au contact des vicissitudes? Je comprends qu'on aime longtemps mais non qu'on se souvienne toujours,..... et cela est ainsi pourtant....; même, à mesure que les jours passent, les souvenirs se dessinent plus nets; le temps met sur eux une aurore; les êtres semblent meilleurs, les choses plus belles, et l'on oublie seulement les ombres du radieux tableau à demi effacé.

Voilà pourquoi, dans mon souvenir, Madeleine Auriol devait avoir la beauté parfaite et moi une folie d'amour.

En ce temps-là, au lieu d'étudier, je faisais des vers: tout le monde a payé cette dîme. Il semble qu'à tout nouveau-né, la destinée ait dit: « Tu feras des dents et des vers, puis tu mourras, ayant fourni ton obole à la sottise humaine. » C'est la fatalité des choses. Arrivées à l'adolescence, les jeunes

filles ont des langueurs et les hommes, des rimes ; la poésie, c'est notre âge critique, à nous :

« Qu'est-ce qu'un poète ? disait de Goncourt. — Un monsieur qui met une échelle contre une étoile et qui monte, en jouant du violon. »

J'ai cru voir une étoile, j'ai posé mon échelle et failli me casser le cou ; j'ai joué du violon, les cordes se sont brisées, me cinglant la face ; c'était un crin-crin....

Il y a beaucoup de crins-crins dans le monde des lettres.

Donc je faisais des vers — très mauvais, — je portais de longs cheveux, un veston de velours marron et un chapeau Rubens ; il ne manquait qu'une guitare et une amoureuse plus ou moins andalouse.

A cette néfaste époque, la mode de la déclamation sévisait ; dans les salons, même les plus humbles, on rencontrait de petits jeunes gens mièvres qui, cravatés de blanc et habillés de noir, se plaçaient devant une chaise et débitaient, avec une remarquable médiocrité, les récits de Manuel et de Coppée ou les drôleries de Charles Cros.

J'en étais naturellement.

Ma spécialité était le sentimental ; j'avais entendu Coquelin disant *la Robe*, *le Naufragé*, et aussitôt mon répertoire s'était enrichi du *Naufragé*, et de *la Robe*.

Je disais tout cela avec un geste arrondi, des yeux blancs et des poses mélancoliques, faisant bêler ma voix en trémolo de violoncelle.

Il y avait des dames qui se mouchaient ; je vous jure !

En vérité, j'étais réussi.

Un jour, ma tante, qui demeurait alors au diable, à Ixelles, me dit :

— Tu ne sais pas ? nous avons reçu aujourd'hui la visite de deux charmantes jeunes filles qui viennent, avec leurs parents, habiter la maison voisine ; nous les avons invitées à venir prendre le thé ce soir ; il y en a une qui fait de la poésie ; seulement elle a des airs penchés qui m'agacent. »

J'avais deux tantes : l'une veuve d'un officier du génie, l'autre non mariée et sur le retour, qui avait passé sa vie à

soigner les malades de la famille. Elles habitaient ensemble avec leur mère, grand'maman, une bonne vieille riante qui disait d'un bon plat : « il est friand » et de deux amoureux : « ils se courtisent. » Grand'mère est morte, tout doucement, de vieillesse, tante Léo aussi, de chagrin ; elle est devenue mélancolique ; une maladie cérébrale l'a prise ; elle a maigri, elle s'est tassée ; ses cheveux ont blanchi ; puis un matin, elle a dit d'un air égaré qu'elle était guérie, heureuse, qu'elle allait donner des fêtes ; c'était la folie ; elle s'est éteinte, après quelques lueurs, comme un cierge. Seule, tante Del reste au monde pour soigner les autres et les mettre en tombe ; puis lorsque tout autour d'elle les caveaux seront remplis et que sur la terre grasse fleuriront les printemps nouveaux, elle s'en ira, ayant assez souffert.

Tout cela est triste.

« Oui, dit tante Léo, nous les avons invitées pour ce soir. »

Toutes les semaines nous allions dîner chez tante, en famille. Le repas fini, nous dégustions au jardin, les vieux cigares de notre oncle mort, tandis que tante Del, qui avait toujours mal aux reins, sommeillait sur un canapé du salon. Au coup de huit heures, quelques vieux amis arrivaient pour jouer au whist ; les jeunes faisaient un lansquenot à deux centimes la fiche.

Une jeune fille jolie et qui faisait des vers.....

— Comment se nomme-t-elle, tante ?

— Madeleine Auriol.

Une jeune fille jolie et qui faisait des vers.....

Je fis une inspection de ma toilette et passai la main dans mes cheveux pour leur donner du « fion. »

A huit heures, la servante vint allumer le gaz au salon et demander à tante Léo les clefs pour aller chercher du sucre.

On sonna à la porte de la rue.... mon cœur tressauta.....

C'était la sœur de la cuisinière qui venait la chercher pour « faire un tour ».

Toutes les cuisinières ont des sœurs pour « faire un tour ». Ces sœurs sont également des grenadiers.

Un second coup de sonnette..., je me mis à feuilleter un album de photographies.

Une vieille dame sèche et maigre entra suivie de deux jeunes filles dont l'une portait une robe courte. C'était Madeleine, une petite aux cheveux très blonds et légers comme une mousse, aux yeux d'un bleu pâle, à la poitrine plate. Elle se tenait un peu courbée et me sembla excessivement timide.

Ma tante me présenta à la maman d'abord, puis à la jeune fille qui répondit à mon salut avec une touchante gaucherie de pensionnaire.

Nous causâmes littérature; elle aimait Lamartine... c'était si pur, si harmonieux, cette poésie. .; quelle âme dans ce *Jocelyn* ! et Hugo ! quel feu ! comme il comprenait bien l'amour ! il fallait avoir aimé pour écrire ainsi !

— Vous ne devez pas aimer Baudelaire, Mademoiselle...

— Oh ! non, répondit-elle, puis naïvement :

— J'aime les livres qui me laissent tranquille !

On lui permettait de tout lire ; elle adorait George Sand...

Mon rôle commençait ; je brodai une petite dissertation sur George Sand, Hugo et Lamartine, glissai ça et là quelques paradoxes à la Rousseau, prononçai avec émotion le nom de *Clarisse Harlowe*, et j'allais passer à Musset, lorsque tante Del demanda à Madeleine de dire des vers.

Mademoiselle Auriol se fit prier un peu... elle ne savait pas grand chose... seulement des morceaux tristes.... enfin elle finit par dire *le Petit Turco* de Déroulède :

« C'était un enfant : dix-sept ans à peine »...

De très touchants mauvais vers.

On s'extasia, j'eus une larme à l'œil, Madeleine la vit... et lorsque tout le monde se retira, la jeune fille m'avait donné la rose glissée dans sa ceinture, et je lui avais juré très sincèrement que je l'adorais.

Et c'était vrai ; je l'adorais de toute âme !

Deux jours après la soirée de tante Léo, je partais pour

Bonn où je devais commencer mes études universitaires et apprendre l'allemand. J'avais promis à Madeleine de lui écrire tous les jours jusqu'aux vacances.

II.

Bonn est le type de la ville rhénane, tranquille, avec une poésie blonde qui circule dans l'air de ses montagnes.

Lorsque l'on s'arrête sur la terrasse des grands hôtels de la *Coblenzerstrasse*, on aperçoit le Rhin filant bien loin, coupé là-bas par l'île de *Nonnenwerth*. A gauche s'élève le *Drachenfels*, ruine balladique piquant le ciel de ses créneaux déchiquetés, à droite le *Rolandseck* dont, seule, la dernière tour survécue émerge des cassures sèches du rocher.

Je m'installai dans une « pension bourgeoise » de la *Weberstrasse*, chez un vieux savant qui, chaque année, prenait chez lui quinze jeunes gens à qui il enseignait l'allemand et l'anglais par la méthode *Plate*.

La *Weberstrasse* est une longue rue dont presque toutes les maisons sont pareilles : deux étages, et devant, un jardinet terminé par une grille. En été, la clématite et la vigne vierge s'enroulent autour des barreaux ; en hiver, le lierre seul continue à grimper lentement au mur.

Derrière notre habitation s'alignaient des jardins au delà desquels des terrains vagues remplis de décombres, s'étendaient.

Les murs étant très bas, nous y perchions à califourchon, et là, fumant des cigarettes, nous regardions la campagne et les jardins voisins dans lesquels nos regards pouvaient plonger.

Or, providence ! à droite se trouvait un pensionnat de jeunes filles séparé du nôtre par une seule propriété occupée par une vieille femme impotente, Mac-Miche, comme nous l'appelions, qui, sans s'occuper de nous, s'éternisait dans le tricotage des bas de laine.

Par-dessus les murs, nous échangeions des œillades avec les « petites » et chacun de nous avait une amie platonique qu'il

aimait à distance. Parfois un billet, écrit sur papier de classe et lié autour d'un encrier de terre ou d'un caillou, allait remuer un petit cœur en s'abattant dans l'herbe. La sous-maîtresse ne voyait rien.

Ma préférée s'appelait Lucie Merlet ; elle venait de Paris, était sinon jolie, gracieuse, et gazouillait tout le jour. Nous nous écrivions de longues épîtres sentimentales ; elle faisait beaucoup de fautes d'orthographe.

Et Madeleine était oubliée ; j'avais de toutes pièces transmuté ma passion et fait le déménagement de ma flamme. Avec une nouvelle sincérité, j'aimais, je croyais aimer Lucie, comme j'avais aimé ou cru aimer Madeleine.

A un certain moment de la vie, lorsque les idées se débrouillent, que l'esprit se pose, l'amour revêt un caractère grave ; mais à seize ans, on aime en fou, pour aimer, on est fier d'être déjà l'objet des pensées d'une femme et à la passion qu'elle vous offre, on répond par la reconnaissance de l'orgueil satisfait et par un élan spontané qu'on prend pour de l'amour ; on aimerait sincèrement de dix côtés à la fois, semble-t-il ; en vérité l'on n'aime d'aucun ; on dirait que le cœur peut se partager à l'infini, mais on ne fait que multiplier à l'infini la jouissance égoïste de se sentir aimé.

Lucie ne tarda pas à retourner à Paris ; je n'en mourus pas ; au contraire, à mesure que le temps passa sur cette fugitive idylle, l'image de Madeleine revint en moi plus vivante. A mon retour je la reverrais plus séduisante, sans doute, et plus jeune fille ; j'entendrais sa voix, je presserais ses mains...

Je me remontais, avivant mes souvenirs et me baignant délicieusement dans la pensée des futurs tête-à-tête ; je me faisais un tableau adorable de nos causeries à venir, de toutes les douces choses que nous nous dirions en nous tenant tout près, tout près l'un de l'autre, dans un coin de salon, lorsque lentement la nuit tomberait.

Souvent j'allais me promener au bord du Rhin, le soir en pensant au retour. Sur les eaux vertes se nacrèrent les tendres blancheurs de la lune romantique, et dans le lointain les

rochers se dressaient, noirs, comme de grands monuments funéraires.

Lucie était loin de mes yeux et le proverbe avait raison ; j'ai retrouvé d'elle quelques lettres froissées, une mèche de cheveux noirs et une branche de lierre piquée dans une feuille de papier rose, avec ces mots écrits en pattes de mouche : *Je meurs où je m'attache.*

Comme si c'était possible !

Notre amour n'était point de lierre, mais de vigne folle que dessèche le soleil blanc de l'automne !

Lorsque je revins à Bruxelles, déjà toute ma pensée allait à Madeleine ; j'aurais voulu parler d'elle à tous, et lorsqu'arriva la station d'Herbesthal, que je fus près de rentrer dans ma Belgique, il me sembla qu'un linéament me reliait à elle. » « *Kennst du die Meine?* » eussé-je volontiers demandé aux gardes, aux douaniers, à tout ce monde qui autour de moi courait, criait, hurlait, braillait, sans avoir l'air de se douter que j'allais à ma bien-aimée remise à neuf dans mon cœur !

La locomotive brâma, déchirant l'air ; un cahotement se fit ; la longue file des wagons serpenta dans un tournant et avec un bruit de tonnerre, s'engouffra dans la gare du Nord.

Et j'eus une grande joie.

III.

Un an avait glissé sur ma crinière romantique depuis ma séparation d'avec Madeleine. J'étais parti presque naïf, avec un scepticisme habile qui légèrement gratté, laissait voir la plus parfaite candeur ; je connaissais un peu de latin, moins de grec, un soupçon de mathématiques et rien du tout de la vie. Je parlais des femmes comme si tout le beau sexe m'eût cédé ; en réalité, mes conquêtes étaient encore à venir et j'aurais pu entretenir le feu des Vestales.

Mais en douze mois, cela avait bien changé ; j'avais vécu côte-à-côte avec des Espagnols et des Américains qui peu à peu m'avaient communiqué leur science, et si je n'avais pas,

en poète bien né, désespéré de l'existence et philosophé sur la hideur de notre fangeuse humanité, au moins mon culte pour la femme avait-il considérablement baissé. De céleste, elle était devenue humaine purement, mais aussi était-elle plus palpable, et divine ou terrestre, qu'importe ! c'était toujours la femme ! Une nouvelle étape avait été franchie et traversée par la tache d'une nuit, d'une seule, malsaine, mon esprit ne pouvait plus déjà se plier aux candeurs d'une amour printanière. Dans Madeleine que j'allais revoir, je retrouverais, non plus la « petite amie » d'autrefois ; mais *la femme*, en sa taille, en ses formes, en toute elle ; je verrais plus loin que l'idylle, et je tremblais de me retrouver avec cette vierge romanesque offerte à toutes les brûleurs de mes dix-sept ans. Lorsque naguère, nous nous étions donné le baiser d'adieu, ce baiser s'était envolé comme les papillons et les feuilles de roses ; le pareil, à présent, me torturerait, pensais-je, et je n'avais plus le droit de le donner. Il n'était qu'une brise, il serait un simoun ; il n'était qu'une caresse, il serait une morsure.

Madeleine n'avait guère changé ; c'était toujours la rêveuse qui éprouve le besoin de parler de son cœur comme d'un objet sans cesse brisé que nulle puissance ne peut guérir ; qui dans chacun de ses vers, avec une larme, en met une parcelle ; qui se prétend méconnue, incomprise et blessée au choc des réalités ; qui vogue dans les éthers et qui souffre de ne point avoir les ailes plus larges, pour plâner plus haut.

Cela ne prenait plus.

Ce seul mot de trottoir disait l'évolution de mon esprit.

Lorsque je retrouvai Madeleine, telle, ou à peu près, que je l'avais laissée, j'eus cette impression que le temps avait marché pour moi, mais non pour elle ; qu'elle s'était arrêtée, tandis que j'allais ; son allure, ses paroles parfois me crispèrent par leur douceur, et devenu plus fort, je ne comprenais pas qu'elle ne m'eût point imité.

Toujours elle avait la même façon très tendre de dire les mêmes choses qui me semblaient s'échapper de ses lèvres comme des échos depuis longtemps entendus.

Je lui parlai de Bonn et son visage s'éclaira ; le grand fleuve, les rochers, les montagnes dont les crêtes s'azurent, le Roi des Aulnes, la Loreley, Siegfried, Kundry, Elza, Lohengrin, toute la légende du Nord convenait bien à cette enfant blonde que la poésie ultra-idéaliste avait faussée en la détachant des choses de chaque jour.

— Oui, lui disais-je, en adoucissant ma voix, j'ai souvent erré le soir, le long du Rhin, en songeant à toi, et dans les dernières lueurs crépusculaires, là-bas, derrière les grandes roches, je voyais passer des formes blanches, diaphanes ; ce n'étaient que des traînées bougeantes de brouillard, mais je me figurais que c'était ton ombre, Madeleine.....

Les yeux mi-clos, elle écoutait ces inepties sentimentales, comme si ce fût une musique douce et berçante ; elle penchait la tête et s'appuyait sur mon épaule, en extase....

Pendant mon absence, elle avait écrit une comédie en un acte et mêlée de vers, dans laquelle je devais jouer le premier rôle... un rôle de poète. L'idée me sembla bouffonne !

A la scène troisième, je devais me jeter aux pieds de Madeleine et lui dire, en vers, que je l'aimais à l'adoration....

C'était d'un bête !

Elle y conservait son nom et m'avait donné celui de Raoul de ... de ... ma foi ! je ne m'en souviens plus !

Les répétitions commencèrent tout de suite. Il n'y avait que trois personnages dont le moins saillant était joué par la sœur de Madeleine, bonne fille simple qui comparait la jeune Muse à Madame de Girardin !

Souvent Lina manquait aux répétitions, et je restais seul avec Madeleine dans le salon... alors, nous laissions tomber les feuillets de nos rôles et, les mains enlacées, nous nous regardions tendrement, sans rien dire...

Il y a longtemps de tout cela ; bien des fois depuis, le printemps a repris à la pâleur des feuilles mortes, la sève de ses verdure nouvelles ; bien des cœurs aimés ont cessé de battre, bien des yeux chers se sont clos, et ces souvenirs, où passent toutes mes fraîcheurs disparues, me reviennent comme des parfums anciens !

Je me rappelle toujours les couplets qu'aux pieds de mon idole, je devais dire, l'air suppliant, avec un frisson de harpe dans la voix :

O Madeleine! tes cheveux
Tout blonds, ont mis mes yeux en joie;
Ils sont noués, selon mes vœux,
Comme un cocon de ver à soie.

O Madeleine! je vois blond,
Et pour chuchoter que je t'aime
Je rêve un beau petit salon
Aux pouts tendus de satin crème.

O Madeleine! un seul baiser?
La vie est bête, morne et terne.
Un seul baiser pour me griser,
Qui soit blond comme du Sauterne!

Et à chacune de ces strophes blondes, ce « O Madeleine! » revenait comme un grand soupir et comme la supplication hêlante de la brebis qui demande à boire.

IV

Lorsqu'arriva la soirée, il y eut un affairément. Madeleine y devait mettre sa première robe longue et moi mon premier habit noir.

On avait, tant bien que mal, disposé le salon, chez Auriol, en salle de spectacle; du côté des fenêtres, un paravent faisait coulisse, tandis qu'au fond, toutes les chaises de la maison, alignées attendaient les invités.

Le gros Chardel, un ami, ouvrirait la séance, par une exécution brillante, sur le piano, de la deuxième Rhapsodie de Liszt; puis mon ami Veinard déclamerait *la Mouche*, et la comédie suivrait.

Et tenez! cette *Mouche* tient une des places les plus émues de mes souvenirs. Vous connaissez bien Veinard, voyons! le

petit Veinard, avec son menton en galoche, sa tête en citrouille, ses favoris noirs en cotelettes et sa démarche majestueuse de mousquetaire en réduction? — Eh bien! il est très laid, Veinard, il n'y a pas à se dissimuler; lorsqu'il entre en public, solennel dans son exiguité, les dames ont un sourire..., mais Veinard ne s'en blesse pas, au contraire; il aime cela; il est presque fier de faire sourire les femmes, d'avoir ce privilège de dérider les fronts par la seule apparition de sa petite personne.

Oui il est très laid, mais il se venge de sa laideur en étant malin comme un singe et bon comme une mère.

Je fis sa connaissance à une grande soirée chez Madame Turner; je me souviens encore, comme d'hier, de cette maison, des deux larges salons qui se communiquaient, du meuble bouton d'or; au panneau principal du portrait de marquise au pastel enguirlandé d'amours roses, et ça et là, dans les encoignures, des étagères en racine couvertes de bibelots et de fines pâtes de Saxe....

Je vois d'ici Veinard faisant son entrée, grave, digne, convaincu, tandis qu'un petit rire discret dansait sur les lèvres...

— « Oh! Monsieur Veinard, s'écria Madame Turner, vous allez nous déclamer quelque chose? »

Veinard envoya les pointes de ses lèvres vers ses oreilles, et, pinçant légèrement son français :

— « Ce sera avec le plus grand plaisir, médème; seulement mon répertoire n'est pas très étendu! »

— Monsieur Veinard, minauda une petite blonde; on dit que vous déclamez si bien *la Mouche*.

— Oh! oui! *la Mouche!* entonna le chœur. Coquelin dit cela dans la perfection!

Tenez, Monsieur, vous lui ressemblez un peu!

— « Oh! médème! ce n'est pas flatteur pour moi!

Il se faisait illusion, le malheureux!

Le petit homme s'achemina vers le bout du salon en s'entortillant dans les traînes. « Ne tombez pas, Monsieur, murmurai-je. » — Ce ne serait pas de très haut, dit la petite blonde en lançant une perlade de rire. — Mèdemoéselle, vous êtes cruelle, soupira Veinard avec un sourire bon.

Arrivé devant son public, en pleine lumière — « à la cimaise, » hasarda quelqu'un, — Veinard plaça une chaise devant lui, décliqua son gibus et lentement, comme s'il posait un axiôme, dit :

« LA MOUCHE
par Emile Guiard » ;

puis mettant son chapeau sur la tête, il se retira un peu, pour s'avancer de nouveau, avec la mimique d'un homme consterné. Sans parler, il ôta son gibus qu'il déposa sur la chaise, ses gants qu'il jeta dans le gibus, resta longtemps silencieux dans une attitude désespérée et enfin commença :

« Manqué ! mon mariage est manqué !... »

Cette *Mouche* fut le signal de notre amitié ; il la dit avec un tel brio, avec de si drôlatiques torsions de face, avec des accentuations si spontanément comiques, qu'après les derniers vers :

« Va, Mouche, dévouée à ton œuvre féconde
De mairie en mairie émanciper le monde »,

une volée de mains blanches se mirent à claquer furieusement en dépit de toute règle, et que j'allai lui serrer sa bonne petite menotte grêle.

Un jour Veinard s'essaya dans *le Sous-préfet aux champs* de Daudet. Ce fut un four ; il avait perdu la mémoire, il se coupait ; l'improvisation même ne put le sauver. Une gêne courait dans le salon ; on eût voulu lui dire, au pauvre confus : « Cela ne fait rien... nous vous applaudirons tout de même... on peut oublier, n'est-ce pas?... » Mais Veinard s'enferrait, décidément, et désespéré, finit par lancer un geste de tant-pis en murmurant : « Non... non... je ne sais plus ! »

Une dame vint à son secours :

Mais vous savez *la Mouche*, Monsieur Veinard, dites-nous la, voulez-vous ?

Et pour la vingtième fois, il déclama *la Mouche*, et les fronts s'illuminèrent et les sourires revinrent.

Et cette *Mouche* que Veinard continue à dire avec le même succès, cette *Mouche* dont il a oublié tous les vers et qu'il improvise en prose, sans qu'on s'en doute, depuis bien longtemps déjà cette *Mouche* nous a réunis de ses petites pattes, et lorsque je suis triste, que passe une ombre dans ma vie ou que tous deux nous avons une peine que nous ne voulons pas nous avouer, j'appelle Veinard : « Dis *la Mouche*, mon petit vieux, dis *la Mouche*, pour que nous ne pleurions pas! »

Ce soir-là, Veinard fut superbe ; le fou rire éclata en longues cascades ; seuls, Madeleine et moi, derrière notre paravent, nous restions graves ; notre tour d'exhibition allait venir et, fiévreusement, chacun feuilletait les pages de son rôle avec des peurs de perdre tout-à-coup la mémoire.

Tout marcha bien pourtant, et ce fut presque avec âme que je trémolai mes stances. Quant à Madeleine dont les joues étaient roses d'émotion, elle eut des trouvailles sentimentales, des douceurs de voix, des tendresses de regard, des mièvreries exquisés, qui me rejetèrent dans mon fantasque amour.

Mais la chair frémissait ; j'avais peur à présent des tête-à-tête ; après cette soirée où radieuse dans sa robe blanche, Madeleine m'était apparue avec toutes ses grâces de vierge, nous nous étions retrouvés avec une sorte de vide et comme une fosse qui se fût creusée entre l'hier et l'aujourd'hui, la veille d'amour chasse et le lendemain de passion brutale....

Un jour, pourtant, la réalité se fit, soudaine.

Le mois d'août était revenu ; souvent avec Madeleine et la famille Auriol, j'allais au bois, où nous restions jusqu'à la nuit.

Je m'en souviens comme d'hier : ce jour-là, il avait fait brûlant : un soleil torride avait grillé l'herbe et des trombes de poussière avaient tourbillonné dans les arbres ; puis le ciel s'était couvert lentement ; de larges gouttes d'eau tiède avaient

moucheté la terre durcie ; un long éclair avait zigzagué dans le noir et une nappe de pluie chaude s'était abattue dans les chemins, claquant dans les bruyères et faisant grelotter aux feuilles des perles arc-en-ciellées.

A présent l'orage avait cessé ; de longs ruissaux creusaient des sillons dans le sol amolli ; une vapeur blanche, traversée par des stries de lumière d'or, montait dans les branches ; çà et là, un coucou encore transi de frayeur, jetait sa note mélancolique dans le grand silence, et nous, serrés l'un contre l'autre, émus par ce calme ineffable, nous allions, sans rien dire, dans la grande allée odorante. Madeleine penchait sur mon épaule sa jolie tête blonde, et les mèches folles de ses cheveux caressaient ma joue.

Elle était heureuse ainsi, la romanesque enfant ; les idylles printanières lui remontaient aux lèvres, son œil bleu prenait des tendresses et son bras qui pressait convulsivement le mien communiquait à tout mon être la chaude effluve de l'amour. Qu'il a jugé vrai celui qui disait que l'amour n'est en somme que l'hypocrisie des sens ! Je sentais venir la lutte : cette fraîche fleur s'offrait à mon feu de jeune ; confiante et naïve, elle éprouvait la brutale jouissance de la chair, croyant nager encore dans l'idéal et céleste amour des églogues . Et son front touchait mon front et sa bouche rose cherchait ma bouche et dans la tranquillité immense de la nuit qui tombait lentement, nous nous donnâmes un baiser, un long baiser !

Tu te souviens de ce baiser, n'est-ce pas, Madeleine ? Comme moi tu as senti qu'il marquait une étape à notre vie ; il était l'estampille de la plus grande, de la plus belle page de notre existence. Tu as compris, ma blonde ancienne, qu'il était le dernier relai de notre bien-aimé platonisme, que la chair criait sous cette étreinte folle, et moi, j'ai eu peur, j'ai fui cette jouissance inassouvie qui m'étouffait, qui m'étranglait, qui me brisait ; j'ai fui craignant la bête que je sentais assoupie en moi, et mon premier amour est resté tout entier dans ce mordant désir et cet ineffable baiser !

Et pourtant, tout chantait amour. Dans la nuit voluptueusement calme passait un souffle frais tout chargé de l'odeur

sauvage des verdure. Les grands hêtres balançaient leurs cimes noires et s'accouplaient dans les hauteurs. Les bruyères semblaient s'animer et se dire dans un long bruissement, ce que disaient nos âmes, ô Madeleine ! et la lune qui semblait plus blanche et les étoiles qui semblaient plus brillantes riaient narquoisement de nous ; mais je ne voulais pas, malgré le vertige brisant qui me faisait rouler dans l'énervement énorme de la nature, malgré la fureur d'amour qui me lançait dans les moelles de grands frissons.... je ne voulais pas, je ne voulais pas.... c'eût été lâche, lâche!....

Nous arrivâmes à la lisière du bois ; la lumière blafarde de la lune nous enveloppa. Nous étions plus pâles que les rayons blancs qui s'éparpillaient à nos pieds.

Nous ne disions rien, émus tous deux ; derrière nous la forêt ne faisait plus qu'une grande masse sombre à la crête illuminée ; le vent nocturne nous frappait au visage ; le rêve s'envola.

C'est dans ce grand bois que j'ai laissé ma dernière jouissance et mon premier supplice ; et toi, Madeleine, si tu n'as rien senti de cette douloureuse volupté qui m'a dévoré pendant cette heure-là, dis-toi en lisant ces pages que j'écris, souvenir au cœur et larmes aux yeux, dis-toi que ton baiser, je le sens encore sur mes lèvres, que j'en ai gardé la morsure et qu'au fond de moi-même il chante toujours radieusement le hosanna superbe de nos belles amours d'autrefois !

.....
Le lendemain, je revis Madeleine ; elle rougit en me donnant la main.

— Il faudra nous quitter, lui dis-je tristement.

Et un flot de larmes lui monta aux yeux.

V.

Les parents de Madeleine, braves gens dont j'avais presque un remords de tromper la confiance, finirent par s'apercevoir que je n'étais plus le naïf jeune homme d'autrefois.

Un matin mon oncle Richard reçut la visite de Paul Auriol, le frère de Madeleine.

Mon tuteur, avec qui j'avais toujours vécu, était un excellent homme tout rond, très fin malgré son ventre et très indulgent malgré les nombreuses dettes que je lui octroyais comme étrennes. Il avait l'art de fermer les yeux au bon moment et se gardait de les rouvrir, avant que les orages fussent passés. Souvent il me disait :

— A ton âge je m'amusais ferme, mon petit, fais de même tant que tu as des jambes et ne te rends pas malade.

« Paul Auriol, grommela-t-il, en retournant entre ses gros doigts la carte de visite que la servante venait de lui apporter. Paul Auriol... Paul Auriol! ah oui! le frère de cette petite péronnelle qui fait des vers et qui a des étoiles en tête! qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, cet animal-là? Faites entrer, Siska, et dites-lui d'essuyer ses pieds. »

Le frère de Madeleine entra légèrement embarrassé; mon oncle prit sa bonne figure affable; Auriol se remit : « Monsieur Jacques venait souvent chez eux, pour sa sœur; il était facile de voir que les jeunes gens s'aimaient.... il désirait savoir quelles étaient les intentions de mon oncle.... »

Celui-ci écouta attentivement, puis :

« Comment? mes intentions, dit-il, je ne comprends pas très bien, je vous avoue. »

— Mais, Monsieur Balmus, pour l'avenir, vous sentez bien.... Madeleine est compromise....

— Qu'est-ce que vous me chantez-là? Je n'ai pas d'intentions? Jacques va chez vous, c'est son affaire et je ne puis qu'être fier de voir mon neveu reçu dans une aussi honorable maison. Le reste vous regarde. »

Paul Auriol s'en alla décontenancé, ne sachant que répondre à ce gros bourru qui ne voulait pas comprendre, tandis que l'oncle Richard défaisait la boucle de son gilet pour rire plus à l'aise.

Lorsqu'il me raconta la scène, j'eus un soulagement, en même temps qu'une douleur. Cela devait finir, mais ainsi, tout-à-coup, c'était si triste!

Le lendemain, j'écrivis :

« C'est tout, Madeleine, je ne dois plus te revoir; tu sais

pourquoi, tu n'as pas cru que je t'épouserais, n'est-ce pas? Alors, à quoi bon? Adieu, je t'aime toujours. »

Puis, avec ces pages qui contiennent le plus pur de mon cœur, j'ai renfermé tout ce qui me venait d'elle, et, comme sur une tombe aimée, mis une croix sur la tombe de mon premier amour.

Ainsi finit le manuscrit de Jacques Balmus, tel qu'on l'a trouvé après sa mort.

MAX WALLER.

(A continuer.)

RONDELS MORBIDES

A IWAN GILKIN.

ÉVOCATION

O Madone des Hystéries !
Monte sur l'autel de mes vers,
La fureur du glaive à travers
Tes maigres mamelles tariées.

Tes blessures endolories
Semblent de rouges yeux ouverts :
O Madone des Hystéries !
Monte sur l'autel de mes vers.

De tes longues mains appauvries,
Tends à l'incrédule univers
Ton Fils aux membres déjà verts,
Aux chairs tombantes et pourries,
O Madone des Hystéries !

LES NUAGES

Comme de splendides nageoires
De célestes poissons changeants,
Les nuages ont des argents,
Des ors, des nacres, des ivoires.

Ils s'irisent devant les gloires
Mourantes des soleils plongeants,
Comme de splendides nageoires
De célestes poissons changeants.

Mais la Nuit, dans ses barques noires,
Lance des pêcheurs affligeants,
Qui dans leurs filets émergeants
Prennent les ondoyantes moires,
Comme de splendides nageoires.

LUNE MALADE

O Lune, nocturne phtisique,
Sur le noir oreiller des cieus,
Ton immense regard fiévreux
M'attire comme une musique !

Tu meurs d'un amour chimérique,
Et d'un désir silencieux,
O Lune, nocturne phtisique,
Sur le noir oreiller des cieus !

Mais, dans sa volupté physique,
L'amant qui passe, insoucieux,
Prend pour des rayons gracieux
Ton sang blanc et mélancolique,
O Lune, nocturne phtisique !

PAPILLONS NOIRS

De sinistres papillons noirs
Du soleil ont éteint la gloire,
Et l'horizon semble un grimoire
Barbouillé d'encre tous les soirs.

Il sort d'occultes encensoirs
Un parfum troublant la mémoire :
De sinistres papillons noirs
Du soleil ont éteint la gloire.

Des monstres aux gluants suçoirs
Recherchent du sang pour le boire,
Et du ciel, en poussière noire,
Descendent sur nos désespoirs
De sinistres papillons noirs.

POTENCE

La maigre amoureuse au long cou
Sera leur dernière maîtresse,
A ces traîne-jambe en détresse,
A ces songe-d'or sans le sou.

Cette pensée est comme un clou
Qu'en leur tête enfonce l'ivresse :
La maigre amoureuse au long cou
Sera leur dernière maîtresse.

Sur sa poitrine danse un bout
De corde qui semble une tresse,
Et, d'une étranglante caresse,
Elle fait jouir comme un fou,
La maigre amoureuse au long cou !

MENDIANTE DE TÊTES

Un panier rouge empli de son
Balance dans ta main crispée,
Folle guillotine échappée,
Qui rodes devant la prison !

Ta voix qui mendie a le son
Du billot qu'entaille l'épée :
Un panier rouge empli de son
Balance dans ta main crispée !

Les aumônes que tu veux sont :
Le sang, le meurtre, l'épopée ;
Tu tends à la tête coupée,
Qui crache son dernier juron,
Un panier rouge empli de son !

IVRESSE DE LUNE

Le vin que l'on boit par les yeux
A flots verts de la Lune coule,
Et submerge comme une houle
Les horizons silencieux.

De doux conseils pernicieux
Dans le philtre nagent en foule :
Le vin que l'on boit par les yeux
A flots verts de la Lune coule.

Le Poète religieux
De l'étrange absinthe se soûle,
Aspirant, — jusqu'à ce qu'il roule,
Le geste fou, la tête aux cieus, —
Le vin que l'on boit par les yeux !

VALESE DE CHOPIN

Comme un crachat sanguinolent,
De la bouche d'une phtisique,
Il tombe de cette musique
Un charme morbide et dolent.

Le son rouge — du rythme blanc,
Avive la pâle tunique,
Comme un crachat sanguinolent
De la bouche d'une phtisique.

Le thème doux et violent
De la valse mélancolique
Me laisse une saveur physique,
Un fade arrière-goût troublant,
Comme un crachat sanguinolent.

ABSINTHE

Dans une immense mer d'absinthe,
Je découvre des pays soûls,
Aux ciels capricieux et fous
Comme un désir de femme enceinte.

La capiteuse vague tinte
Des rythmes verdâtres et doux :
Dans une immense mer d'absinthe,
Je découvre des pays soûls.

Mais brusquement ma barque est ceinte
Par des poulpes visqueux et mous :
Au milieu d'un gluant remous
Je disparaîs, sans une plainte,
Dans une immense mer d'absinthe.

LES CIGOGNES

Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir,
Pour scander les rythmes du soir,
Font claquer leurs becs faméliques.

Elles ont vu les feux obliques
D'un grand soleil de désespoir,
Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir.

Une mare aux yeux métalliques
Renverse, en son vague miroir,
— Où du jour qui vient de déchoir
Luisent les ultimes reliques, —
Les cigognes mélancoliques.

COUCHER DE SOLEIL

Le soleil s'est ouvert les veines
Sur un lit de nuages roux :
Son sang, par la bouche des trous,
S'éjacule en rouges fontaines.

Les rameaux convulsifs des chênes
Flagellent les horizons fous :
Le soleil s'est ouvert les veines
Sur un lit de nuages roux.

Comme, après les hontes romaines,
Un débauché, plein de dégoûts,
Laisant, jusqu'aux sales égouts,
Saigner ses artères malsaines,
Le soleil s'est ouvert les veines !

LES CROIX

Les beaux vers sont de larges croix
Où saignent les rouges Poètes,
Aveuglés par les gypaètes
Qui volent comme des effrois.

Aux glaives les cadavres froids
Ont offert d'écarlates fêtes :
Les beaux vers sont de larges croix
Où saignent les rouges Poètes.

Ils ont trépassé, cheveux droits,
Loin de la foule aux clameurs bêtes,
Les soleils couchants sur leurs têtes
Comme des couronnes de rois !
Les beaux vers sont de larges croix !

ALBERT GIRAUD.

LE BON VIEUX

Accours, ma blonde ! accours, ma brune !
Venez toutes deux, mes enfants !
Car l'autre soir, au clair de lune,
Dans le bois où rôdent les faons,

Tout près de l'étang qui reflète
Les peupliers au vent courbés,
J'ai vu passer, oh ! quelle fête !
Le bonhomme cher aux bébés.

Le givre qui tombe des branches
Emaillait de cristaux fleuris,
Couvrait d'un tas de guêpes blanches
Les plis droits de son manteau gris.

Par les sentiers, sous la feuillée,
Il s'en allait à petits pas,
Tout joyeux, la mine éveillée,
Comme s'en vont les grands papas.

La neige, éparse sur la terre
Comme un déluge de clartés,
Gardait la trace solitaire
De ses jolis sabots sculptés.

Dans un manchon de poils de chèvre
Il enroulait ses doigts frileux ;
Et l'hiver au coin de sa lèvre
Plaquait de petits baisers bleus.

Sur sa pauvre échine voûtée,
Ses deux coudes dans les genoux,
Il portait toute une hottée
De galettes et de joujoux.

Tout autour de ses jambes grêles,
Pendaient à des nœuds de rubans
De splendides polichinelles
Qui renflaient leurs ventres tombants.

Que de largesses pour les mioches
Ouvrant leurs grands yeux étonnés !
On voyait sortir de ses poches
De beaux pierrots enfarinés.

J'admirais toute cette gloire,
Tout ce brouhaha de poupons
Montrant leurs petits pieds d'ivoire
Sous la dentelle des jupons,

Toute cette aube souhaitée,
Tout ce fantastique trésor
Qui rayait la nuit argentée
Avec des tons de cuivre et d'or.

— Bonhomme, où vas-tu ? m'écriai-je.

— Les innocents sont mes amis :

Je leur porte à travers la neige

Les joujoux qu'on leur a promis.

Et c'est pour cela que mes filles,
Double espoir de mon cœur profond,
Souriantes, roses, gentilles
Comme deux amours qu'elles sont,

La cadette suivant l'aînée,
Toutes deux quittant l'oreiller,
Dès l'aube, sous la cheminée,
Tout près de leur petit soulier,

Trouveront, ô matin prospère !
Une poupée aux yeux charmants
Dont moi je serai le grand-père,
Puisqu'elles seront ses mamans.

CLOVIS HUGUES.

31 décembre 1882.

PAMPHLET CONTRE L'AMOUR

(suite)

SAVOIR

Quoiqu'en amour les heures d'attente donnent une idée de ce qu'est l'éternité, je me dis un matin, en m'éveillant : c'est aujourd'hui la veille de mes noces !

Rien de plus radieux que cette matinée de septembre. Un flot de poussière d'or annonçait le soleil levant, la sombre verdure du parc, que l'automne commençait à nuancer, çà et là, de rouge, se détachait sur un ciel dont le bleu sans nuages avait une couleur d'orient. La clématite et les beaux orangers du perron répandaient des parfums pénétrants, les marguerites et les roses trémières réjouissaient les plates-bandes séparées par de jolis chemins sablés et ratissés pour la circonstance. A cette heure peu avancée nul bruit ne s'éveillait encore dans la campagne, si ce n'est la voix des oiseaux qui se répondaient.

Vêtue d'un frais peignoir de batiste, appuyée à une fenêtre ouverte, mon œil plongeait dans les allées de ce parc charmant : ne regardant rien, mais sentant tout beau et bon autour de moi, j'offrais l'image de ce phénomène que nul, dit-on, n'a rencontré : le bonheur parfait en ce monde.

Le délicieux calme qui régnait dans les objets extérieurs, le sentiment de mon bonheur intérieur, au lieu de m'enivrer davantage à l'aurore de ce jour qui se levait si brillant, me fit tout à coup peur.

Je me dis que si quelque chose pouvait encore changer dans ma destinée, ce serait pour m'ôter quelques uns de ces biens dont le sort était prodigue à mon égard. Je m'effraie de n'avoir pas de souvenirs, je m'effrayai de n'avoir pas

acquitté cette dette que chaque homme paie tôt ou tard : de n'avoir pas souffert. Suis-je une exception dans la nature, ou le malheur m'attend-il dans l'avenir? me demandai-je, prise de je ne sais quel malaise en face de tous les présages de bonheur.

Je voulus me débarrasser de cette anxiété qui me serrait le cœur, je voulus rejeter ces idées qui ne m'étaient jamais venues, il ne résulta de mes efforts qu'une impatience fébrile contre cette harmonie qui m'entourait.

— Marguerite ! dit une voix bien connue.

Je baissai la tête et je vis Lucien sous ma fenêtre.

— Comme ce jour est long à finir, Marguerite !

— Il n'a pas encore commencé, Lucien, car vous êtes plus matinal que le soleil.

Je descendis; nous marchâmes un peu dans le parc, puis Lucien me proposa d'aller plus loin et de faire une promenade au bord de la mer.

— Toi si superstitieuse, tu dois être bien avec tes dieux intimes aujourd'hui, me dit Lucien en souriant; quel ciel bleu! Puisse notre vie lui ressembler !

— Prenez garde, Lucien, il y a des pressentiments d'orage dans l'air. Les aurores voilées annoncent les beaux soirs.

— Qu'est-ce que cette mélancolie? dit-il en se tournant vers moi, et prenant ma tête entre ses mains, hé bien; quoi? tu as les yeux rouges, tu as pleuré?

— Ah! dis-je, mon Lucien, vous tous qui m'aimez, vous avez fait un enfant gâté de moi. Au comble de mes vœux, mon cœur n'est point tranquille, un désir l'agite... un désir impossible à satisfaire.

Et accablée d'une immense tristesse, je me mis à pleurer.

— Mais sais-tu bien que tu m'effraies, Marguerite, me dit Lucien. Voyons; dis, qu'as-tu ?

— Je n'oserais.

— Je conçois; à ta mère, à mon père, à des gens raisonnables et sérieux on n'ose avouer toute fantaisie, tout caprice, mais à moi, qui suis raisonnable à peu près comme toi, ne peux-tu pas tout dire? S'agit-il de quelque objet de toilette ?

— Vous me croyez bien futile, Lucien.

-- Allons ; ce sera quelque enfantillage, une naïveté ; dis vite ; voyons.... sois un peu gentille, Marguerite.

Je pleurais toujours en marchant sur la plage que la mer bordait de sa nappe de moire.

— Mais on t'a fait de la peine, mon enfant, reprit-il en s'arrêtant.

— Non ; je te jure.

— Alors, dit-il, c'est un regret ?

— Non ; c'est une crainte.

— Une crainte ? Est-ce que tu doutes de moi ? Comment faut-il donc t'aimer, dis ?

— Oh ! mon Lucien ! répondis-je en me reprochant mes chimériques douleurs, il faut m'aimer comme tu m'aimes, et je serai heureuse toujours.... Ce que je voudrais, tu ne pourrais me le donner. Prise d'une sorte de peur en face de ce bonheur si parfait qui me sourit, je voudrais....

— Allons, ne t'arrête pas ;.... tu voudrais....

— Avoir souffert, dis-je. J'ai peur que l'avenir ne me demande compte du passé.

— Oh ! les femmes qui aiment ! Les femmes qui aiment ! Allez deviner cela ! dit Lucien en me baisant les mains. Tu es encore plus romanesque que moi, Marguerite, et c'est beaucoup dire. Craindre l'avenir confié à ma garde ! Mais sais-tu que c'est un peu méchant, cela ?

Et avec des paroles d'amour gaies et douces, il ramena si bien la confiance dans mon âme, qu'au bout d'une demi-heure, je ne me souvins plus d'avoir pleuré.

Le soir de ce même jour, nous étions en famille, mon bon tuteur, que par gentillesse j'appelais mon père, Madame de Ménéfiel, qui m'entourait d'une tendresse empressée, Lucien, qui s'amusait à me faire essayer toutes les parures contenues dans la corbeille et qui trouvait toujours que la dernière essayée était la plus flatteuse.

Mon tuteur avait quitté le château de bonne heure. Vers la nuit, Lucien reprit à son tour la route de son habitation distante du château d'une demi-lieue.

L'orage que j'avais prévu le matin s'était lentement formé pendant la soirée. Lucien, qui s'en retournait à pied, avait à peine passé la porte du parc, qu'un effroyable ouragan se déchaîna. Je suivis de ma fenêtre les progrès de la tempête : la mer mugissait avec force, les girouettes criaient sur les toits, le vieux château tremblait.

La route que Lucien avait à suivre pour retourner chez lui était fort mauvaise et comme nulle maison ne la bordait, je me dis qu'il était exposé à ce mauvais temps, sans aucun abri et fort en danger, car la trombe pouvait emporter des arbres. Ne pouvant résister à mon inquiétude, je descendis chez ma belle-mère, afin de faire envoyer quelqu'un à cheval sur la route pour secourir Lucien, ou jusqu'à chez lui pour s'informer s'il y était arrivé sans accident.

Tout le monde était couché; je descendis légèrement.

Un grand paravent était placé à l'extérieur devant la porte de la chambre à coucher de Madame de Ménéfiel.

Au moment de pénétrer étourdiment dans cette chambre, je m'arrêtai, surprise de la vive lumière qui y brillait; mais plus surprise encore en entendant la voix de Lucien. Ma première idée fut que la crainte du mauvais temps l'avait prudemment ramené; je m'étonnai pourtant de ne pas l'avoir entendu sonner à la porte d'entrée.

J'allais entrer pour savoir la raison de tout cela, quand une chose bien singulière frappa mon attention. Lucien, d'ordinaire si cérémonieux avec Madame de Ménéfiel, l'appelait ce soir-là par son nom d'Adèle.

Je restai derrière le paravent, immobile et retenant mon souffle. Une femme de chambre! disait ma belle-mère.

— Je vous jure, Adèle, que c'est une calomnie. Vous tenez cela de gens qui voudraient voir manquer mon mariage.

— Mais vous savez bien que je vous ai vu un jour causant avec elle, tendrement, ce me semble, derrière la porte de l'orangerie.

— Oui, vous avez aussi vu que je lui donnais un baiser. Une plaisanterie! Comme si je lui donnais une tape sur la joue. Vous ne le croyez pas? Non! En effet, ce baiser m'a

fait une bien grande impression, Adèle; c'est l'indice d'une intrigue très compliquée. Voulez-vous donner congé à Lisa demain ? Soyez donc jalouse quand j'embrasse mes cousines le jour de l'an !

— Ainsi vous niez avoir eu les moindres rapports avec Lisa ?

— Je le nie complètement.

— Bien ! reprit ma belle-mère avec un rire moqueur que la colère rendait sifflant, — bien ! je vous crois.

Ils se turent tous deux ; Lucien se mit à se promener dans la chambre. Je tremblais qu'il ne me découvrit derrière ma cachette. Je voulais savoir ce que signifiait cette dispute ; sans doute des calomnies avaient imputé à Lucien une intrigue avec la femme de chambre de Madame de Ménéfiel, et le soin de mon bonheur la portait à interroger sévèrement mon fiancé.

Mais pourquoi l'appelait-il Adèle ?

— Ainsi, c'est simplement pour me faire une scène de jalousie que vous m'avez fait rappeler par la petite porte ?

— Je vous ai fait rentrer à cause de l'orage et pour vous dire ce que je vous ai dit. Vous pouvez partir.

— Merci, dit-il, en se jetant dans un fauteuil : vous me donnerez bien l'hospitalité une fois de plus, Adèle ; au moins vous me permettrez d'attendre que l'orage soit passé.

— Mais je vais commander une voiture.

— C'est juste.

Il se leva, prit son chapeau et ses gants et salua ma belle-mère :

— Adieu, Adèle.

Un coup de tonnerre ébranla les vitres.

— Non ; vous ne pouvez vous mettre en route par un pareil temps, dit-elle avec inquiétude, au moment où il allait toucher la porte.

— Mais, alors, plus de sermons, n'est-ce pas ? Je redoute moins les orages du ciel que ceux d'une.....

— Ne dites pas le mot, Lucien, c'est inutile. *Celle-là* est morte, c'est la mère qui vous parle. Il faut me pardonner

mes sermons ; ce seront les derniers. Mais Marguerite a vingt ans, j'en ai trente-six ; tout le monde la trouve belle ; elle vous adore. Je ne voudrais pas qu'elle fût malheureuse, comme je vais l'être, moi, après nos quatre années de liaison.

— Si c'est pour vous que vous me parliez en me faisant part de vos soupçons au sujet de Lisa, je pouvais m'en fâcher, mais que vous soyez jalouse pour le compte de Marguerite, je ne le comprends pas. Vous savez bien que ce n'est point par amour que je l'épouse. Et vous ne vous êtes pas opposée à ce mariage.

— Oh ! je le sais. Est-ce que je le pouvais ? D'abord cela ne devait plus durer entre nous. Tout pouvait se découvrir ; et je deviens.... vieille. Et puis vos folles dépenses ! De pareilles dettes ! Il n'y a que la fortune de Marguerite qui puisse les payer !

— Oh ! j'en suis assez puni !

— Puni ? Ainsi, je vous accorde une jeune fille accomplie, tout ce qui doit flatter les désirs et la vanité d'un homme, et vous appelez cela une punition ? Lucien, vous n'êtes ni juste, ni raisonnable. Que lui reprochez-vous ?

— Ce n'est pas la femme de mes rêves. Elle est d'une perfection telle, que je crains qu'elle ne me trouve pas à sa hauteur.

— Elle croit pourtant bien à votre amour.

— Elle est romanesque ; voilà un grief contre elle.

— Ne l'avez-vous pas été aussi, Lucien ?

— Oh ! cela n'a pas duré.

— Cela n'a pas duré, c'est vrai. Peut-être même n'avez-vous fait qu'un peu la comédie... Comme vous le faites, sans doute aujourd'hui. C'est pourtant ainsi que vous avez....

— Que j'ai ?

— Que vous avez fait de moi votre... victime.

— Oh ! voyons, Adèle ! victime très... volontaire, n'est-ce pas ? Et prête à recommencer....

— Ah ! pour cela, non ! C'est fini. Je rentre dans mon rôle d'honnête femme, dont j'ai eu la faiblesse de sortir.

— Pendant quatre ans, incognito. Sans trop m'en vouloir, n'est-ce pas, Adèle?... Non !... Nous ne pouvons pas oublier....

Le bruit du battement de mes tempes ou l'abaissement des voix m'empêchèrent d'entendre. Après un instant :

— Non, Lucien ; non : c'est un adieu à notre amour. Tout ce que je vous demande maintenant, c'est de vous conduire désormais en homme d'honneur et de raison...

— Je vous l'ai promis, Adèle, je me conduirai comme doit se conduire un homme doué de cent vingt-cinq mille livres de rente. Au moyen d'un sacrifice léger, pour une pareille fortune, je paie mes dettes de jeune homme ; comme fils de notaire, je sais trop bien le maniement des affaires et la valeur de trois millions, pour que vous ayez à craindre que je les expose à des dangers. De ce côté là, soyez tranquille. Mais quant à jouer avec Marguerite au Werther, comme je l'ai fait depuis quelque temps ; non ; demain je cesse ce rôle peu récréatif.

— Cependant, Lucien, vous ne pouvez pas la rendre malheureuse, cette jeune fille ?

— Il n'y a pas question de cela, Adèle. Certes, non ; je n'ai pas l'intention de me transformer en tyran. Je veux vous dire seulement qu'il n'y a plus en moi l'étoffe d'un amoureux transi. Nous en avons déchiré quelques lambeaux ensemble.

Un petit éclat de rire souligna cette phrase.

...Elle aura tout ce que son cœur désire, de la liberté tant qu'elle voudra ; elle passera dans sa bibliothèque dix heures par jour à lire les poètes de l'azur, si cela lui plaît, elle se paiera des toilettes vaporeuses ; enfin, tout. Elle a ses droits, parfaitement stipulés dans son contrat de mariage, j'ai les miens et je les connais. Mais on n'y a pas inséré que je lui servirai du roman ou de l'élégie douze heures par jour.

— Savez-vous bien, Lucien, que vous auriez fait un merveilleux chemin au théâtre ?

— Je n'en ai jamais été plus persuadé que ce matin, ma chère. Figurez-vous, qu'après avoir fait un tour dans mes futurs domaines, je la vois prenant le frais à son balcon, dans une toilette de keepsake : « une robe légère, d'une entière

blancheur.» Nous faisons une promenade dans le parc, nous nous rendons au bord de la mer. Là, dans un dialogue sentimental que j'ai soutenu avec la plus grand succès, j'ai dû subir l'exposition de la thèse la plus étrange et y répondre.

Elle me disait, ni plus ni moins, qu'elle était dans le désespoir de n'avoir pas souffert ! Elle a été jusqu'à présent trop entourée de bonheur, elle craint l'avenir, parce que la vie est une suite de compensations, une balance de fatalités, que sais-je ? Hé bien ! j'ai dû donner la réplique dans cette conversation byronienne et je n'en suis pas trop mal sorti. Mais je ne le ferai pas deux fois.

— Cependant...

— Je crois que l'orage se calme, Adèle...

Je m'esquivai. D'un bond, je fus à ma chambre que je fermai à double tour, j'éteignis la lumière qui y brûlait en m'attendant et je me jetai toute habillée sur mon lit.

J'ai été tellement effrayée de découvrir ce qu'était que cette sainte dont je faisais ma patronne, que toutes mes idées se sont bouleversées. C'est pour cela que je fuirai désormais toutes les vertus dont elle a l'apparence, car la plus grande malédiction pour moi ce serait de lui ressembler.

Pour la dépeindre tout entière, voici un mot sans revers, sans justification : hypocrite !

Oh ! loin d'elle !

J'étais, comme elle, bienveillante et flatteuse ; je me ferai sauvage et caustique. Il ne me serait plus possible de prier, en songeant que cette créature se met à genoux dans une église et y prie : je fuirai l'église. Je ne crois plus à l'influence de livres pieux et moraux, puisqu'elle me faisait lire, en les commentant, les ouvrages les plus sublimes, et qu'elle même se dispensait d'en suivre les leçons. Je lirai tous les romans qu'elle me défendait, tous les livres philosophiques dont elle pratiquait l'honneur. Elle édifie chacun par ses discours débordant de sagesse et d'austérité, j'effrayerai par la frivolité de mes paroles, par l'audace de mes ironies !

Les heures que je consacrais avec elle à l'église, au travail,

à l'étude, je les voue à monter à cheval, à faire des armes, à lire pour savoir et pour comprendre !

Sourde, muette, aveugle, guérie en un quart d'heure !

Quand j'entendrai faire l'éloge de quelque vertu, quand j'entendrai quelque jeune fille, à la veille de ses noces, rêver tout haut un bonheur, je dirai : Qui sait ?

Et quand je verrai une autre, comme moi prise de folie, se préparer à jeter aux pieds d'un homme, pour gage d'amour son titre, son bien, l'orgueil de sa naissance, sa foi, son cœur, je ne me fâcherai plus contre ceux qui haussent les épaules à la vue d'une pareil acte de somnambulisme, mais j'en rirai avec eux !

Oh ! je rirai bien de cette dupe, de cette folle, comme en ce moment, je ris de moi-même !

Quel rêve est-ce que je fais donc ? me demandai-je tout-à-coup. Ai-je donc quelque chose à fuir que j'aie tant couru ? Pourquoi cette eau qui trempe mes vêtements, cette tempête qui gronde si près de moi, ce vent qui me renverse, ce sable où je suis couchée, ces pleurs qui baignent mes yeux ?

Je suis dans mon lit, n'est-ce pas ? C'est ici ma chambre, bien close, bien abritée. Je viens de quitter mon fiancé, je sens encore sur mon front son dernier baiser et la bénédiction de ma mère. Je me marie demain ?

Y a-t-il au monde une créature plus heureuse que moi ? Tout me sourit, me protège, m'appelle et je donnerai autant de bonheur que j'en vais recevoir.

Oh ! malheur !... car, c'est là le rêve. J'ai dormi pendant vingt années ; je croyais ! Maintenant, je m'éveille, je sais !

CAROLINE GRAVIÈRE.

(A continuer.)

RICHARD WAGNER

(Suite).

IV.

L'introduction de Lohengrin est une vision mystique. Dans l'anéantissement d'une extase, les yeux de l'âme perçoivent une lointaine lumière : le *Saint Graal*, qu'une troupe d'anges apporte sur la terre, scintille dans les profondeurs inscrutées du ciel. Les divins messagers approchent. Plus radieuse la *miraculeuse relique* apparaît dans un resplendissement qui croît sans cesse. L'air vibre, les yeux s'éblouissent, le ciel entier est incendié de lumière, dans son aveuglante, splendeur le GRAAL miraculeux flamboie ; puis dans un brouillard la vision disparaît ; c'est comme si l'on avait fermé les portes du temple invisible où repose le vase sacré.

Une seule phrase, — celle du Graal, — a suffi à Wagner pour écrire ce superbe prélude : une première fois elle est vaguement dessinée par les violons seuls ; les instruments de bois la répètent, puis les cordes et les bois profonds ; elle éclate enfin, clamée à toutes sonorités déployées par les trompettes et les trombones. Puis dans une longue descente harmonique où traînent des lambeaux de mélodie, tout s'éteint.

Acte I.

Dans une prairie au bord de l'Escaut, Henri, empereur d'Allemagne a convoqué les seigneurs du Brabant. Le comte Frédéric de Telramund et Ortrude, sa femme, accusent la jeune duchesse de Brabant, Elsa, d'avoir fait périr son

frère. La voici qui douloureusement s'avance, l'innocente accusée, en ses longs vêtements blancs, aux sons d'une musique plaintive. Ses yeux sont noyés dans une extase de tristesse, et au roi qui l'interroge, elle répond par des signes muets. Pressée de questions, elle parle enfin comme en rêve... Tandis qu'elle priait, navrée, il lui semblait que sa voix, envolée de ses lèvres, chantait comme une musique puissante à travers le ciel. Sous une riche armure parut un chevalier. C'est à lui qu'elle se confie... Et, tandis qu'elle décrit la vision, l'orchestre déroule le thème du Saint Graal, la fanfare de Lohengrin et la marche triomphale du héros.

Mais Telramund réclame le jugement de Dieu. Enfin le héraut deux fois crie l'appel ; pour Elsa nul ne se présente. Alors, tombée à genoux, elle prie le ciel, en sa foi naïve, de lui envoyer le défenseur. Et voilà que tout au loin, perceptible à peine, a résonné la fanfare du chevalier rêvé. Le peuple au bord du fleuve s'agite, la foule se presse sur la rive. Voyez, voyez le miracle ! Un cygne ! c'est un cygne ! il traîne une nacelle ! Voyez donc ! Un chevalier vient, son armure flamboie comme un soleil ! La nacelle, voyez la nacelle ! le cygne porte une chaîne d'or ! Miracle ! le ciel fait un miracle !

En un crescendo continu, l'orchestre a dessiné l'arrivée *triumphale* de Lohengrin ; la superbe fanfare éclate au moment où la barquette aborde. Majestueux, l'inconnu met pied à terre, et dans le religieux silence de la foule, où plane soudain le motif sacré du Graal, il adresse de mystérieuses paroles d'adieu au beau cygne qui aussitôt s'éloigne.

A Elsa qu'il va sauver et qui se donne à lui, il impose un *serment* : jamais elle ne lui demandera son nom, son pays, sa nature. Deux fois il répète la solennelle formule, puis avec la soudaine simplicité des héroïques amours il s'écrie : « Elsa, je t'aime ! » Le champ-clos est mesuré ; Lohengrin attaque Frédéric, l'étend sur le sol et lui fait grâce de la vie. Le peuple exalté salue le héros duc de Brabant, et l'élève en *trionphe* sur son bouclier, aux sons éclatants de sa marche glorieuse.

Acte 2.

Une phrase rampante et venimeuse, comme un horrible serpent, lentement se déroule, symbole des pervers complots d'Ortrude et de Frédéric. Au seuil du palais où bruit la fête du vainqueur et où Elsa attend le jour des douces épousailles, ils sont là, dans l'obscurité propice de la nuit, méditant la vengeance. Ortrude, la païenne, la sorcière, a pressenti en Lohengrin une puissance surnaturelle qu'elle peut briser peut-être : la fatale question qu'il a interdite à Elsa, si elle lui est posée, causera sans doute sa perte. La méchante implore Elsa qui est venue conter aux discrètes étoiles sa joie de fiancée, — elle se glisse auprès d'elle, certaine d'insinuer en son cœur les doutes et les soupçons curieux.

Le soleil se lève. Le château s'éveille. Sur les tours les trompettes sonnent. La foule envahit la cour. Du palais sort une longue file de femmes accompagnant Elsa à la chapelle. Tout à coup Ortrude barre le chemin ; la bouche pleine d'insultes, pour ébranler la foi d'Elsa, elle accuse l'étranger de cacher, avec son nom, son indignité. Et comme Lohengrin survient avec l'empereur, Frédéric à son tour élève une voix calomniatrice. Aux acclamations du peuple subjugué par son seul aspect, le héros refuse de répondre, si ce n'est à Elsa, à Elsa qui a *juré* de ne point l'interroger, mais que troublent déjà les *perfides paroles d'Ortrude*. Pourtant elle résiste encore. Les deux traîtres sont écartés, et le cortège rasséréiné entre à l'église.

Acte 3.

Lohengrin et Elsa sont conduits dans la chambre nuptiale. Demeurés seuls ils s'enivrent longuement de la douceur d'aimer. Pour la première fois ils se parlent sans témoins, eux qui ont tant d'exquises chose à se dire !

« Je t'avais déjà vu, dit Elsa, tu étais venu vers moi dans un rêve enchanté ; et quand réveillée je te trouvai debout devant moi, je vis que tu m'étais envoyé par Dieu. J'aurais voulu en ce moment me fondre devant ton regard, enlacer tes pieds comme un ruisseau, et comme une fleur qui inonde de parfum la prairie, me courber sous tes pas. Est-ce

l'amour, dis, ce charme ineffable, hélas ! comme ton nom que je ne puis connaître !

LOHENGRIN.

Elsa !

ELSA.

Comme délicieusement glisse mon nom sur tes lèvres ! N'entendrai-je pas la mélodie du tien ? Dans le silence de l'amour permets du moins que ma bouche le prononce.... Tout seuls, quand nul ne peut nous entendre?...

Et le dialogue peu à peu se serre : une invincible inquiétude pousse Elsa. Quand pour la calmer, Lohengrin lui 'a dit : « Je ne viens pas du royaume des douleurs et de la nuit mais des splendeurs et des béatitudes ! » en son cœur travaillé par les *poisons d'Ortrude*, une crainte terrible surgit ; un jour Lohengrin se repentira de son amour, il retournera dans sa paradisiaque patrie. Et la malheureuse en proie aux doutes affreux, s'écrie : « T'enchaîner à moi, comment en aurais-je le pouvoir ? Ton existence est surnaturelle, ta venue auprès de moi fut un sortilège : hélas ! où trouver un gage de tes paroles ! » Et dans le paroxysme de son épouvante, une vague vision passe devant ses yeux malades : « Le cygne ! le cygne ! Il vient là-bas, nageant sur les flots... Tu l'as appelé, il amène la nacelle ! »

Et malgré son *Serment*, vaincue par les tortures de l'incertitude, elle crie la question interdite.

Frédéric se glisse dans la chambre et va frapper Lohengrin qu'il croit dépouillé de sa magique puissance. Mais un bref coup d'épée l'étend sans vie. Puis dans un long silence où soupire, comme un regret, le motif du duo d'amour, il relève Elsa évanouie à ses pieds, et ordonne aux femmes de la parer pour la conduire au tribunal du roi.

La scène change. Dans la prairie, au bord de l'Escaut les guerriers du Brabant se rassemblent sur l'ordre de l'Empereur, et attendent Lohengrin qui a promis de les conduire à la guerre. Mais voici qu'Elsa arrive, pâle et pleurante ;

puis c'est Lohengrin, le casque d'argent en tête; puisque Elsa n'a pas regardé la foi jurée, il va répondre à la question défendue. Et majestueux, transfiguré, les yeux fixés comme sur une vision lointaine, il décrit le *Temple du Saint-Graal*, que sa mystique mélodie éclaire d'une invisible mais sonore lumière. Il faut entendre cette miraculeuse musique enfler et épandre ses ondes harmonieuses; on croit ouïr les chants des anges dans le tabernacle de Montsalvat. « C'est le Saint-Graal, dit Lohengrin, par lui se répand dans l'âme de ses chevaliers une foi sans tache et bienheureuse. Quiconque est ohoisir pour le servir est revêtu d'une force saternelle... Mais la vertu du Saint-Graal fuit les regards profanes. C'est pourquoi, dès qu'un de nous s'est fait connaître, il doit partir. Ecoutez maintenant comment je récompense la question interdite! Je vous ai été envoyé par le Graal. Mon père Parsifal, porte sa couronne, et moi, son chevalier, j'ai nom Lohengrin. »

En vain on cherche à le retenir. Sur le fleuve nage le cygne qui traîne la nacelle, le héros part pour jamais.

Lohengrin fut achevé au mois d'août 1848 à Pillnitz. Le système des motifs symboliques y est fortement développé. Dans Tannhäuser ils ne désignaient que des idées ou des situations dramatiques; ici ils sont en outre représentatifs des principaux personnages. Lohengrin et l'empereur Henri sont écussonnés chacun d'une solennelle et persistante fanfare. Trois motifs prééminents servent à lier le nœud musical du drame: c'est le thème immatériel du Saint-Graal, qui flotte comme une auréole de sons chaque fois que l'influence de la miraculeuse relique traverse l'action et qui se déroule largement dans le récit de Lohengrin à ce dernier tableau; c'est la phrase cauteleuse et hypocrite du complot d'Ortrude, qui s'insinue à travers toute la partition comme une visqueuse vipère; c'est enfin le motif solennel du serment qui se dresse comme une monition de la conscience, à chaque effort qui est fait pour violer la foi jurée.

A ce système se lie une autre innovation de Wagner, qui révolutionnera de fond en comble la facture de l'opéra.

Quiconque a jeté les yeux sur une partition d'opéra, sait qu'elle se compose d'un certain nombre de morceaux numérotés, — duos, airs, cavatines, chœurs, etc., — entrecoupés de récitatifs. Chacun de ces morceaux constitue un tout complet, indépendant du reste, qui a sa forme fixe et pour ainsi dire classique. Généralement cette forme se compose de deux motifs musicaux (parfois trois ou quatre) plusieurs fois alternés. Sans se gêner, le musicien qui ramène le premier motif, en ramène aussi les paroles; de là des discours succulents d'extravagance, où les personnages ressassent sans cesse leur exorde. Cela ressemble au fameux dîner d'Esopé, où du potage au dessert il n'y avait que de la langue.

Autre inconvénient. Chaque morceau formant un tout complet par lui-même, l'opéra, dénué d'unité, n'est plus qu'une mosaïque d'airs disparates. Leur unique lien, c'est l'affabulation du libretto. Figurez-vous une tragédie qui serait entièrement; faite de petits poèmes à forme fixe: don Diègue querelle le père de Ghimène, triolet. Un soufflet est donné, rondeau. Don Diègue rumine sa rage, sonnet. O conception ridicule! Tandis que l'action est une, la forme est fragmentaire et multiple. C'est un habit fantastique dont le corps est en drap, la manche gauche en toile d'emballage, la droite en velours rouge, et les basqucs en satin jaune.

Toutes les abominations artistiques, Wagner les abolit. Plus de répétition baroque de paroles; plus de retour mécaniquement régulier d'une même mélodie: partant, plus d'air, plus de cavatines, surtout plus de couplets. La musique suit phrase à phrase le poème. Mais pour qu'elle ait du corps, pour qu'elle ne soit pas une masse fluide insaisissable, il faut à l'oreille des points de repère; les répétitions mélodiques sont indispensables. Eh bien! n'a-t-on pas les motifs symboliques? Et leur retour intelligent qui n'est commandé que par le sens des paroles, n'établit-il pas dans le drame une unité véritable et solide en même temps qu'il donne pleine satisfaction au tympan des musiciens?

Aussi l'ancienne division par morceaux numéroté disparaît: la partition comme le poème, est divisée en scènes.

En suivant les progrès de sa méthode depuis le *Vaisseau Fantôme* jusqu'à *Lohengrin*, voilà où Wagner est arrivé par la seule divination de son génie. Mais il touche aux limites de l'invention spontanée. Plus son idéal se forme, mieux aussi il voit l'obstacle insurmontable qui l'empêche de l'atteindre. Alors il abandonne la composition artistique et se fait théoricien, pour chercher l'art nouveau qu'il a pressenti.

Lohengrin étant achevé, il s'agissait de le représenter. La chose n'était pas facile, grâce aux nombreux ennemis que Wagner avait un peu partout. Puis on était aux approches de 1848; la révolution qui se préparait détournait l'attention de la musique. Wagner lui-même, — c'était une âme de révolutionnaire, — avait fondé avec Semper, Tichatscheck et quelques autres, un club où tous les soirs entre les pipes et les chopos on rénovait l'Allemagne. Un beau jour le peuple de Dresde éleva des barricades et le roi prit la fuite; seulement la Prusse qui n'entend pas cette sorte de badinage, envoya quelques régiments pour rétablir l'ordre. Ce fut aux meneurs de se sauver. Wagner, après maintes pérégrinations, se fixa à Zurich où il apprit bientôt qu'un mandat d'arrestation avait été lancé contre lui, ordonnant à quiconque le trouverait sur le territoire de la Confédération germanique, de le livrer à la justice saxonne.

En son exil Wagner publia trois grands ouvrages d'esthétique : *l'Art et la Révolution*, *l'Œuvre d'art de l'Avenir*, *Opéra et drame*.

Il n'avait pas en vain adoré sous leurs manteaux grecs les Muses éternelles. Tout enfant, son âme avait songé dans les bois de laurier qui verdissent autour des blanches colonnades des temples; comme l'étranger initié aux mystères de Diane, elle en avait emporté une impérissable nostalgie. Il n'est donc pas étonnant qu'une constante préoccupation du théâtre grec éclate dans ses écrits comme dans ses drames.

Jadis — là bas, au bord de la mer Egée, sous le ciel bleu de l'Hellade, dans la ville aimée d'Athènes, la sage déesse, au jour fixé par l'archonte éponyme, le théâtre s'ouvrait. Spectacle grandiose en face du spectacle : le peuple entier enva-

hissait les portiques blancs de marbre, encombraient les galeries, roulait lentement sur les marches des Klimakes, pareils aux minces escaliers qui sectionnent l'amphithéâtre de nos grands cirques, et s'entassait sur les gradins arqués du Koïlon où des milliers de spectateurs pouvaient s'asseoir. Là se pressait toute la jeunesse d'Athènes avec ses chevelures frisées et ses profils de statues, les athlétiques héros qui avaient porté les armes dans les grandes guerres de la république, les magistrats de la cité drapés dans leurs manteaux larges, les hommes du port et des faubourgs, et, dans leurs vêtements éclaboussés d'or, les prêtres, qui portaient au milieu de la foule la majesté redoutable des dieux.

Haletant, le peuple s'enivrait des vers sonores de son Eschyle. Par un miracle d'art, la peinture, l'architecture, la mimique, la danse, la musique, animées et commandées par la souveraine Poésie, étreignaient de toutes leurs magies ensemble les âmes des spectateurs. Seule reine dans cet étonnant théâtre, la poésie lyrique, l'art par excellence, enfilait les chants rythmés du chœur. A chaque péripétie du drame l'action stoppait, et c'était dans l'orchestre, où évoluaient les choristes, une étourdissante floraison de Strophes lumineuses où, comme un vol de larges papillons, palpait un essaim de métaphores.

En étudiant le drame antique dont il voulait faire la base de son œuvre, Wagner y remarqua deux principaux caractères.

Tandis qu'aujourd'hui les différentes branches de l'art sont séparées et suivent chacune leur voie, dans le théâtre grec elles étaient harmonieusement fondues en un art supérieur, qui réunissait toutes leurs puissance, — et toutes obéissaient à l'unique et dominatrice volonté du poète. Sur les vers se moulait la musique, qui n'en était que la rythmique notation, car il ne s'agissait ni de mélodie ni de symphonie, mais de l'expression musicale des mots et des phrases, tout simplement. Quelques instruments, des lyres et des flûtes, soutenaient les voix. Et c'était d'habitude le poète lui-même qui dirigeait les répétitions et la représentation, et qui souvent

jouait un rôle secondaire pour surveiller de plus près l'exécution de son œuvre.

Aussi chaque artiste ne songeait qu'à animer son personnage selon le sens général de la pièce ; personne n'en eut l'outré-cuidance de vouloir briller au détriment de l'ensemble et d'accaparer des applaudissements qui étaient dus à tous. Point de virtuosité, point de fioritures dans cet art majestueux. Le peuple n'avait pas à admirer le gosier de tel ou tel mime ; sans être distrait par des détails exorbitants, concentrant toutes ses facultés sur l'œuvre elle-même, il en recevait une impression profonde ; que ne laissent point soupçonner nos représentations modernes.

Wagner, essaillant en lumière le point principal, qui différencie le drame musical de l'opéra vulgaire, formula ainsi son fondamental principe : « *le but du drame musical doit être d'exprimer une idée dramatique ; la musique n'est qu'un moyen de la faire plus complètement et plus fortement.* »

C'est l'idée maîtresse de son système, le pivot de toutes ses innovations ; c'est le point de vue d'où il faut juger son œuvre.

L'idée pourtant n'est pas neuve. Comme une invincible postulation elle avait hanté depuis un siècle les plus puissants cerveaux. Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Schiller et Goëthe entrevoyaient cet opéra nouveau où les relations de la poésie et de la musique seraient retournées. L'un d'eux décocha même à l'opéra vulgaire une épigramme aiguë : « Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante. » Et de nos jours deux grands poètes se sont prononcés ; Baudelaire a adopté d'enthousiasme le drame Wagnérien ; Th. de Banville, sans songer à un opéra quelconque, a écrit ces lignes qui s'appliquent merveilleusement au drame musical :

« Très intimement persuadé que le théâtre ne trouvera chez nous sa forme définitive que lorsque nous aurons su, comme les anciens, associer le chant et l'ode au dialogue dramatique, j'avais souvent pensé qu'on devait pouvoir dans le drame obtenir de très grands effets au moyen de l'emploi de rythmes, qui seraient variés, reliés et enchaînés selon la diversité des situations et des personnages..... Dans le théâtre

actuel, qui n'a que la parole et non le chant, l'homme est représenté dans sa vie terrestre et matérielle, mais non avec ses aspirations idéales et divines, sans lesquelles il ne serait pas l'homme. Lacune évidente, et dont le présentiment inspirait déjà les stances du *Cid* et de *Polyeucte*, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* et les intermèdes chantés et dansés des comédies de Molière » (1).

Rêves d'hommes de lettres, dira-t-on. Par bonheur dès le dix-huitième siècle deux musiciens célèbres, Grétry et Glück ont prophétisé l'art nouveau. Comme tous les précurseurs ils ont prêché dans le désert. Mais leur témoignage précieux montre à quelle immense aspiration répond la réforme wagnérienne.

M. Fouque, dans son excellent livre *Les Révolutionnaires de la Musique*, cite des extraits des *Mémoires* de Grétry; j'en veux noter quelques lignes : « C'est en étudiant le poème et non les paroles de chaque ariette, que le musicien parvient à varier ses tons ; c'est surtout en saisissant le caractère des premiers morceaux que chante chaque acteur qu'il s'impose la loi de les suivre en leur donnant à chacun une physionomie particulière..... Le langage musical n'existe que dans l'accent plus fort que la déclamation ordinaire..... Les roulades paraîtront si absurdes qu'on n'en fera plus..... Je voudrais que l'orchestre fût voilé..... Je voudrais une salle circulaire, toute en gradins..... En accompagnant, en soutenant, en fortifiant quelquefois même en contrariant le chant de l'acteur, l'orchestre parle pour la multitude qui prend part à l'évènement. »

Glück n'est pas moins formel. Dans sa lettre au *Mercur* de France, en février 1773, il disait : Ma musique ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation de la poésie. « La préface d'*Alceste*, publiée en 1769, développe la même pensée. » J'ai voulu renfermer la musique dans ses attributions véritables qui consistent à rehausser la poésie..... Je pense que la symphonie doit préparer les auditeurs à l'action, dont elle doit être, pour ainsi

(1) Th. de Banville : *Le sang de la coupe*; préface.

dire, l'argument..... Enfin, j'ai cru devoir sacrifier même les règles à l'effet. »

Les adversaires de Wagner n'ont pas manqué de clamer qu'il n'était qu'un vil plagiaire, copiant sans vergogne l'illustre Glück. Qu'il professe les mêmes principes, c'est incontestable. Mais jamais Glück ne soupçonna les procédés miraculeux par lesquels Wagner réalisa ces principes; jamais il ne mit dans la musique cette prodigieuse unité matérielle qui est due aux motifs symboliques et à la fusion en une seule symphonie gigantesque de tous les petits morceaux qui composaient l'ancien opéra. Glück conserva le récitatif et l'air dans leur forme stricte.

En outre, — et c'est le grand caractère du drame grec, — les poètes tragiques prenant les sujets de leurs ouvrages dans les récits de la théogonie ou dans les héroïques légendes de la race, Ils avaient compris que le meilleur moyen d'émouvoir le peuple était de chercher leur drame dans l'âme même du peuple. L'action représentée, on l'avait entendu chanter dans les fêtes sacrées, on l'avait contée dans les gynécées, sur l'agora, au port, dans les gymnases et les jardins; Homère et Hésiode l'avaient enseignée, pour la foule ces mythes étaient articles de foi; c'étaient pour le sage de profonds et austères symboles. Tous connaissaient l'affabulation, tous pouvaient donc comprendre le drame et apprécier l'art du dramaturge.

Le mythe populaire a aussi une haute valeur esthétique. C'est en lui que l'image d'un peuple se reflète idéalisée sans perdre son caractère propre. Dans les légendes d'Hercule et de Thésée éclate l'héroïsme de la Grèce; dans le Cid, vibre toute l'âme espagnole; en Roland et Charlemagne s'est incarnée toute la chevalerie. D'autres légendes ont quelque chose de mystérieux et de profond. Nombre d'entre elles, communes à tous les peuples de l'Europe ont une parenté étrange avec les mythes de l'antiquité et ceux qui végètent depuis des siècles chez les anciens peuples de l'Asie. Il y a là je ne sais quoi qui sort des entrailles des races ou du cœur même de l'homme. Quelle fascination exercera donc sur la multitude

qui pour créer son œuvre pénétrera ce vieux limon, toujours plein de vie !

Pour le poète qui veut refaire le drame antique et fondre tous les arts en un art suprême, le mythe a une qualité toute particulière.

« Le seul tableau de la vie humaine qui soit appelé poétique est celui où les motifs qui n'ont de sens que pour l'intelligence abstraite font place aux *mobiles purement humains* qui gouvernent le cœur... De là je me voyais nécessairement amené à désigner le *mythe* comme matière idéale du poète. Le mythe est le poème primitif et anonyme du peuple, et nous le trouvons à toutes les époques repris, remanié sans cesse à nouveau par les grands poètes des périodes cultivées. Dans le mythe, en effet, les relations humaines dépouillent presque complètement leur forme conventionnelle et intelligible seulement à la raison abstraite; elles montrent ce que la vie humaine a de vraiment humain, d'éternellement compréhensible. » (WAGNER, *Lettre sur la musique*).

Et, revenant ailleurs sur le même sujet, il ajoutait : « Je quittai une fois pour toutes le terrain de l'histoire et m'établis sur celui de la légende. Tout le détail nécessaire pour décrire et représenter le fait historique et ses accidents, — tout le détail qu'exige, pour être parfaitement comprise, une époque spéciale et reculée de l'histoire, et que les auteurs contemporains de drames et de romans historiques déduisent par cette raison, d'une manière si circonstanciée, je pouvais le laisser de côté... Le caractère de la scène et le ton de la légende contribuent ensemble à jeter l'esprit dans cet état de rêve qui le porte bientôt jusqu'à la pleine *clairvoyance*, et l'esprit découvre alors un nouvel enchaînement des phénomènes du monde, que ses yeux ne pouvaient apercevoir dans l'état de veille ordinaire. » En d'autres termes, l'intelligence perd son inquiétude inquisitoriale : elle accepte la légende telle qu'elle est, comme une chose qui s'impose. Nul ne songera à chercher le pourquoi d'une action qu'il a toujours connu telle qu'on la lui montre. Voilà pourquoi le merveilleux est permis au drame légendaire, sans crainte d'éveiller

les rires, car ce merveilleux est d'avance admis par tout le monde. Les Allemands d'aujourd'hui doivent accepter les féeries du Vénusberg comme les Athéniens de l'antiquité acceptaient dans les plus-sévères drames d'Eschyle l'arrivée des Océanides sur un char volant à travers l'éther, et celle du vieil Océan, voyageant par la même route sur le dos d'un hippogriffe marin. — La musique enfin, *qui s'impose à l'esprit d'une manière exclusive de toute logique*, achève de soumettre les âmes au dramaturge.

Wagner coordonna ses théories dans son grand ouvrage *Opéra et Drame*. La première partie traite « de l'opéra et de la nature de la musique. » L'auteur y formule son principe, et, parcourant l'histoire de l'opéra, montre qu'aucune œuvre antérieure ne pouvait servir de base au drame nouveau. Dans la seconde partie intitulée. « Du théâtre et de la nature de la poésie dramatique » il assigne comme matière poétique au dramaturge, le mythe. Une troisième partie indique comment Wagner entendait réaliser ses théories dans ses ouvrages. Nous avons déjà parlé des motifs symboliques et de la mélodie continue, — c'est ainsi que Wagner baptise sa méthode de construire les partitions d'un bloc, sans airs ni récitatifs. Le chant fait place à une sorte de mélopée; ce n'est plus qu'une déclamation pathétique, notée avec un respect religieux de la prosodie. La mélodie est confiée à l'orchestre, qui remplit le rôle de cœur antique, en interprétant ou commentant l'action, au moyen des thèmes significatifs. Il n'y a de chœurs chantés que lorsque le drame nécessite l'intervention d'une foule. Ballets et morceaux d'orchestre sont impitoyablement proscrits. La symphonie n'a la parole que dans l'entr'acte. Telle sera désormais la structure des drames wagnériens.

IWAN GILKIN.

(à continuer.)

A TRAVERS LE GOTHARD

FIN (1).

Et maintenant en voiture!... Il est 1 h. 50. La cloche de la station de Göschenen sonne trois fois... Nous voilà partis. Nous jetons en passant un dernier coup d'œil à la Reuss qui forme à droite une chute tapageuse, puis tout-à-coup, rochers, cascade, ciel, soleil, tout s'évanouit : Nous sommes dans la nuit du grand tunnel.

Dans le grand tunnel.

Comment s'y est-on pris pour creuser à travers l'énorme masse des Alpes, cette excavation large de cinquante mètres où la locomotive nous entraîne maintenant si rapidement? Quelles sont les phases diverses par où, dix ans durant, passa le grand œuvre avant d'arriver à son complet achèvement?

On commença par creuser, à Göschenen comme à Airolo, à la hauteur que devait atteindre la voûte du tunnel, une petite galerie, dite *galerie de direction* ou *d'avancement*, sorte de tunnel en miniature mesurant environ 2^m,50 de largeur et autant de hauteur. Au fond de cet étroit couloir — fond qui s'appelle la *tête* ou le *front de faille* — on installa les perforatrices, mues par l'air comprimé, lequel produisait à la fois la perforation mécanique et l'aération pour les ouvriers. Ces machines fixées sur un même affût étaient au nombre de huit ou dix. Leurs fleurets, sans cesse en mouvement, battaient et mordaient la roche dure avec une sorte de rage, chacun ne lui assenant pas moins de cinq coups par seconde. Le nombre des ouvriers travaillant à ce poste mécanique était nécessairement restreint, la place manquant : mais les perforatrices suppléaient au manque de bras et plus d'une fois le percement avança de dix mètres par jour.

A deux ou trois cents mètres en arrière du front de faille, on abattait, soit à la main, soit avec des machines spéciales, les segments de gauche et de droite afin de dégager la place pour la construction de la voûte en maçonnerie. Ces deux nouvelles attaques s'appelaient les *abattages*. Le travail d'avancement et le travail d'abattage terminés, la voûte était ébauchée sur toute sa largeur à une hauteur centrale d'environ 2^m,50. Restait alors 3^m,50 à déblayer en dessous d'elle pour atteindre le plancher définitif du grand souterrain.

(1) Voir le n° 2 de la *Revue Moderne* p. 114.

Pour attaquer cette seconde partie du travail on ouvrit à 200 ou 300 mètres en arrière des abattages, une tranchée centrale appelée la *Cunette du strosse* et large d'environ 3 mètres. A mesure que la tête de la cunette avançait, on attaquait à droite et à gauche ses *parois* qui s'appelaient *strosse de gauche* et *strosse de droite*.

L'enlèvement des déblais, l'arrivée et le départ des machines et des outils étaient facilités par deux petits chemins de fer qui régnaient à travers toute la longueur des travaux, à des niveaux différents. Le premier où roulaient des waggons traînés par des locomotives, allait de l'entrée du tunnel jusqu'à l'extrémité de la cunette ; le second, plus élevé de 3 1/2 mètres et qui n'avait que des wagonnets traînés par des hommes ou des chevaux, traversait les abattages et la galerie d'avancement jusqu'à l'affût des perforatrices. Deux éleveurs mécaniques, établis au fond de la cunette, les reliaient l'un à l'autre.

Jour et nuit de nombreuses brigades d'ouvriers étaient donc échelonnées dans le sombre souterrain, à des distances de 200 à 300 mètres l'un de l'autre. Le nombre de travailleurs dans les deux sections réunies fut journallement de 2,500 environ en moyenne. Il atteignit 3,262 en 1877.

En traversant, commodément assis dans des voitures bien suspendues, le gigantesque et sombre souterrain qui a demandé à l'homme tant d'efforts, tant de peines et aussi tant de vies, on cherche en vain à se représenter le fantastique tableau qu'il devait présenter alors que dans chacune des deux sections les fleurets des perforatrices battaient la roche à coups redoublés, que partout les pioches frappaient les parois, que les mines éclataient, que les wagonnets allaient et venaient, déversant sans cesse aux deux orifices des montagnes de débris.

Il fallait à cette époque un certain courage pour s'enfoncer dans le tunnel éclairé seulement par les lampes des mineurs et plus d'un visiteur a dû, à certains moments, s'y trouver mal à l'aise. Aujourd'hui il n'en est plus de même et l'on passe sous le massif des Alpes sans s'en émouvoir aucunement. La ventilation y est parfaite. On y respire sans peine et l'on n'y est aucunement incommodé par la fumée, bien moins que dans certains petits tunnels de la ligne.

La première section de la voie monte d'abord insensiblement : 5 1/2 millimètres par mètre. Nous laissons un peu à droite le *Pont du diable* sous lequel la rivière bouillonne à quelques 250 mètres au-dessus de nos têtes, puis nous passons sous le *trou d'Uri* et sous le village d'Andermat, qui est à 300 mètres. Il fut un instant question de forer en cet endroit un puits qui eut permis d'attaquer aussi le tunnel par le

centre et d'établir ainsi quatre fronts de taille. Diverses causes firent abandonner le projet.

Au centre du tunnel, c'est-à-dire au sommet de la voie, il y a un palier sur lequel nous roulons quelque temps horizontalement avant de descendre vers la vallée du Tessin. Nous sommes au point culminant de la ligne, à 715 mètres au-dessus du niveau du lac des Quatre Cantons, à 1,154 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous passons sous le *Kastelhorn* dont la cime neigeuse est séparée de nous par un bloc de pierre de 1,800 mètres. Ce *Kastelhorn* est un des pics principaux du St-Gothard, qui en somme, n'est pas une montagne isolée, mais un massif puissant avec une quantité de sommets, des glaciers considérables et environ trente petits lacs. Le pic le plus élevé est le *Pizzo Rotando* (3197^m), à l'ouest du tunnel.

Nous franchissons l'endroit où a eu lieu la rencontre des deux galeries d'avancement, événement considérable, que le monde civilisé salua avec orgueil et que la Suisse entière célébra par des fêtes et des banquets.

Le 28 février 1880 vers sept heures du soir, l'extrémité d'un fleuret d'une des perforatrices de la galerie sud, au lieu de se heurter à la pierre dure comme elle le faisait, depuis plus de six ans, rencontra subitement le vide et montra tout-à-coup sa pointe effilée dans la galerie du Nord. Des cris de triomphe y saluèrent son apparition. Aussitôt on se hâta d'arrêter le travail de perforation du côté de Gœschenen, tandis que l'autre chantier continuait à travailler avec ardeur. L'épaisseur du dernier diaphragme de pierre ne tarda pas à être réduite à un mètre quarante centimètres. On y pratiqua des trous de mine..... et on attendit jusqu'au lendemain.

Ce dernier et faible mur renversé, les mains allaient donc pouvoir se serrer au sein de la montagne. Inutile de le dire : les deux chantiers, chefs et ouvriers, étaient surexcités au plus haut degré et attendaient avec une indicible impatience le moment solennel de la rencontre. Le matin du 29 février arriva. La dynamite fut apportée et les mines furent chargées. Alors dans la vallée, au sud comme au nord, on attendit avec anxiété.

A 11 1/4 heures, les détonations ébranlèrent les voûtes du souterrain. C'était d'abord les mines du centre qui partaient, puis immédiatement après toutes les autres. Alors partout les cœurs palpitérent, car ces détonations suprêmes saluaient l'achèvement d'une des plus colossales entreprises du siècle. Plus d'un de ces hommes aux muscles de fer qui travaillaient là depuis huit ans dut frissonner lorsque, la fumée de la poudre s'étant dissipée, on aperçut dans la galerie du Nord, briller les lampes de la galerie du Sud.

Les explosions de dynamite avaient eu pour résultat de pratiquer dans la masse rocheuse un vaste trou en forme d'entonnoir, à axe horizontal et dont les dimensions étaient d'un mètre et demi du côté italien et de quatre-vingts centimètres seulement du côté suisse. L'évènement venait démontrer la grande exactitude des calculs des ingénieurs. La différence de niveau des deux galeries ne dépassait pas dix centimètres et la déviation latérale était inférieure à vingt.

La brèche ouverte, M. Maury, chef de la section d'Airolo, passa d'une galerie dans l'autre. Il fut le premier qui franchit la passe. Derrière lui les ouvriers des deux équipes se précipitèrent, se mêlèrent, unirent leurs mains avec les démonstrations de la joie la plus bruyante.

Puis l'inspecteur Kauffman, prit la parole en allemand et, au milieu de l'émotion générale, s'adressa à ceux qui n'étaient plus là pour l'écouter : aux victimes du grand tunnel, aux compagnons qui avaient payé de leur vie leur collaboration au grand œuvre, à Louis Favre surtout, cet homme d'élite qui en avait été l'âme et que la mort impitoyable avait frappé le 19 juillet 1879, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dans le tunnel même, au milieu des travailleurs, c'est-à-dire au champ d'honneur.

Les assistants, groupés parmi les machines silencieuses et les blocs écroulés écoutèrent, religieusement l'orateur. La plupart cependant, étant Italiens, ne le comprenaient pas ; mais dans leur bon sens ils se disaient qu'en un pareil moment il n'y avait place que pour des paroles nobles et grandes et jamais discours ne fut accueilli avec de plus frénétiques et de plus fraternelles acclamations.

Quelques minutes plus tard l'électricité sillonnait les plaines, franchissait les monts et les mers et le télégraphe avec son laconisme lacédémonien, annonçait au monde entier cette admirable nouvelle : « *Le Gothard est percé !* »

Que ne donnerait-on pas, que de lieues ne ferait-on pour pouvoir assister un jour à une telle solennité !

Nous roulons toujours dans l'obscurité. Le tunnel, on le sait, mesure 14,912 mètres de longueur, c'est-à-dire la distance qui sépare la station du Luxembourg de La Hulpe. Ces quinze kilomètres font présentement du Gothard le roi des tunnels. Il est suivi, en Europe, par celui du mont Cenis, qui en mesure 12,233 et, en Amérique, par celui du mont Hoosac qui relie la voie de Boston à celle d'Albany et mesure 7,634 mètres. Si le tunnel du Simplon s'exécute, celui-ci prendra le premier rang, car il aura, paraît-il, plus de 18,000 mètres ; mais, à son tour, il ne tardera pas à être dépassé par un souterrain monstre, mesuran

environ 30 kilomètres; le tunnel sous-marin de la Manche, entre Douvres et Calais.

Le voyageur peut suivre aisément les progrès de la route le long des parois : quatorze transparents éclairés y sont placés, indiquant, de kilomètre en kilomètre la distance parcourue. J'aperçois également à la lumière projetée par les lampes des voitures des refuges creusés de place en place, dans le roc. A chaque instant le train croise ou dépasse des troupes d'ouvriers traversant le tunnel, de petites lanternes à la main. Ils mettent trois heures à faire le chemin.

Maintenant nous descendons une insensible pente : deux millimètres par mètre seulement. Au-dessus de nous laissons, un peu sur notre droite, l'antique hospice du St-Gothard et nous passons à 1170 mètres sous le petit lac Sella, d'où s'écoule une des branches du Tessin.

Le travail des ouvriers a été considérablement plus pénible dans cette section, que dans la section septentrionale. La nature fissurée de la roche provoqua, dès le commencement de la perforation, de nombreux éboulements. Puis ce fut l'eau qui commença à suinter et qui filtra bientôt avec une telle abondance que la galerie en fut inondée. Pendant plus de dix-huit mois le souterrain fut transformé en un véritable canal où les ouvriers travaillaient, percés jusqu'aux os par la pluie et avec de l'eau jusqu'aux genoux. A chaque instant des infiltrations nouvelles survenaient, quelques unes se présentant avec le volume et la force d'un jet de pompe à incendie. A une certaine époque, leur débit varia de 200 à 270 litres par seconde !

Comme on peut se le figurer le travail dans de pareilles conditions fut terriblement dur. Mais telles étaient la perfection des installations, l'expérience, l'énergie et l'activité de Louis Favre, qui ne quittait pas les chantiers, que rien ne put arrêter la marche en avant. Le percement ne fut pas abandonné un seul jour.

Bientôt la lumière du jour se montre graduellement. Après vingt-quatre minutes, montre en main, nous sortons du tunnel et le train s'arrête à Airolo.

Airolo — 2 h. 15.

Si l'Italie devait quelque jours être dévorée par des ambitions annexionnistes, et voulait à son profit remettre sur le tapis européen la vieille question des frontières naturelles, il est plus que probable qu'elle jetterait un regard gourmand vers le canton du Tessin.

Elle démontrerait aisément que le pays est une terre italienne; que jadis, au moyen-âge, il faisait partie de la Lombardie; qu'il passa sous

la domination suisse à la suite de luttes longues et sanglantes et que les baillis d'Uri, qui l'administraient aux 17^e et 18^e siècles, tyrannisaient si bien les habitants que ceux-ci se révoltèrent plus d'une fois,

Et de fait, d'Airolo à Chiossa, la nature, la flore, les productions, les constructions, sont entièrement italiennes; la population parle italien; tant et si bien que le voyageur croit le plus souvent, en débouchant du grand tunnel, avoir quitté la Suisse et être en Italie. Reste à savoir si le tessinois est aussi italien qu'il en a l'air, ce dont je me permets de douter.

Biasca, trois heures et demie.

Dans la vallée du Tessin, comme dans celle de la Reuss, les travaux d'art abondent : tunnels, ponts, viaducs, galeries couvertes contre les avalanches si terribles dans cette région.

Pour franchir les pentes rapides des contreforts méridionaux des Alpes, il a fallu, de même qu'à Wasen, avoir recours aux tunnels hélicoïdaux. Près de Prato il y en a deux qui comptent parmi les plus longs de la ligne (1568 et 1559^m); puis deux autres après Faido.

De la station de Giornico, à la sortie du dernier de ces souterrains, le coup d'œil des trois voies étagées à vingt et quarante mètres au-dessus l'une de l'autre, est réellement magique. On ne voit, suspendus aux flancs arides de la montagne, que ponts de fer, viaducs, orifices de tunnels, galeries, remblais. On cherche à suivre la ligne des poteaux télégraphiques, qui de loin trahit la voie ferrée....; on essaie de se rendre compte de la direction de celle-ci.... On ne sait pas : l'explication du problème est caché dans la montagne.

Biasca est le dépôt des locomotives de montagne de la rampe sud. La grande traversée alpestre est terminée. Après avoir monté de 679 mètres depuis Ertsfeld, dépôt de la rampe nord, jusqu'au point culminant du grand tunnel, nous en avons descendu 858. L'escalade et la descente, longues ensemble de quatre vingt dix kilomètres, ont demandé quatre heures.

Chiasso, cinq heures et demie.

— Chiasso !.. Vingt minutes d'arrêt... tout le monde descend pour la visite de la douane.

Nous sommes à la frontière italienne. La voie nouvelle finit ici. Elle se déroule de Rothreuz (près Lucerne), jusqu'à Chiasso sur une longueur totale de 213 kilomètres et sa construction a coûté 238 millions. Elle ne compte pas moins de cinquante-sept tunnels, un nombre incalculable de ponts, viaducs, galeries et remblais. Malgré tant de constructions

gigantesques, en dépit de mille obstacles, elle n'a demandé que dix années pour être mise en exploitation : le premier coup de pioche fut donné à Goeschenen le 4 juin 1872 et c'est le 23 mai 1882 que le premier train franchit officiellement le grand tunnel. L'œuvre est colossale, toute de science, d'audace, de patience et de volonté. Elle restera comme une des merveilles du génie humain et redira aux générations futures la grandeur du dix-neuvième siècle.

8 heures du soir.

La machine siffle... la voie s'infléchit vers la droite... une éblouissante clarté se projette dans la nuit... le train pénètre dans une vaste gare qu'illumine la lumière électrique.... — Milano!

A . J. WAUTERS.

Milan, 11 septembre 1882.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Une question capitale fixe à l'heure actuelle l'attention du monde savant, — capitale pour les penseurs, s'entend, capitale aussi pour nos très arrière-petits neveux, non sans doute, comme toute question scientifique quelconque, pour ceux dont la vie purement végétative se résume dans l'adage : Après nous la fin du monde ! C'est cependant la fin du monde qui est en jeu. Et notez que, cette fois, il ne s'agit plus d'un de ces formidables cataclysmes prédits à jour fixe par des astronomes fantaisistes, et amenés par la rencontre de la Terre avec quelque comète divaguant dans l'immensité de l'espace. La catastrophe qu'on nous promet ne sera ni soudaine ni prochaine. Elle ne se présentera pas sous cet aspect terrifiant, dramatique, dont l'imagination des Mathieu Laensberg modernes se plaît à la revêtir. Point de déluge de feu, point d'embrassement général, point de craquements sinistres, point d'écroulements titanesques, point d'éclairs mêlant leurs clartés spasmodiques et blafardes aux lueurs vermillonnées des incendies, point de tonnerres couvrant de leurs roulements récupérés les gémissements des hommes et les rugissements des fauves. Au lieu de ce merveilleux appareil, la froide science ne nous offre que la perspective de la mort sans phrase, par l'action lente, continue, inexorable d'un froid envahissant. Car la question est de savoir si le soleil est semblable à une lampe qui s'éteint lorsqu'elle a consommé sa provision d'huile, ou si l'astre du jour — comme disent, non sans naïveté, les classiques, — trouve à réparer la perte de chaleur qu'il subit en réchauffant ceux-mêmes qui fuient sa lumière. Je parle ici pour les habitants de Mercure, Jupiter, et autres planètes du système solaire, non de celle dont nous faisons le plus bel ornement ; car on sait que nous tous, voyageurs sur la Terre, si quelque fois nous nous plaignons d'une chaleur excessive, jamais, au grand jamais, nous n'avons prétendu tenir la lumière sous le boisseau.

C'est sur cette intéressante question qu'un des premiers savants de notre siècle, M. Hirn, vient de publier une brochure empreinte de ce jugement ferme et droit qui caractérise la nature de son génie. Ce travail, dont la brièveté ne nuit pas à l'intérêt, a pour titre : *La conservation de l'énergie solaire*. Si cette énergie se conserve, le monde est éternel ; si cette énergie ne se conserve pas, le monde est irrémissiblement

destiné à périr — le monde, bien entendu, comme nous les connaissons et comprenons, car notre fin à nous pourrait fort bien être le commencement d'autre chose.

Aux non-initiés aux profondeurs mystérieuses de la science, la chose apparaît sous les dehors d'une simplicité biblique. La grande conquête de la chimie moderne a été d'établir la permanence de la matière; celle de la physique, la permanence, compliquée de transmutabilité, des éléments immatériels: attraction, chaleur, lumière et les autres. Rien ne se détruit, rien ne se crée! Seule, la vie échappe à cette loi: d'une souche unique peuvent issir plusieurs êtres vivants, parfois des milliers; mais cette accroissement d'énergie vitale est corrigé par la mort tant naturelle que résultant de la lutte pour l'existence. Le soleil, lui, possède un certain capital de chaleur, — certain, mais peu connu, car la température qu'on lui attribue varie, selon la générosité des astronomes-physiciens, de vingt mille à plusieurs millions de degrés centigrades. Or le soleil n'étant pas constitué en société anonyme, ce capital, décidément incertain, ne lui rapporte ni gros intérêts, ni plantureux dividendes. Ce qu'il dépense, il le prend donc sur son capital, errement que l'expérience de maint fils de famille prouve conduire tôt ou tard à la ruine définitive. Pour échapper à cette conclusion, il faudrait établir de ces deux choses l'une: ou que le principe de la permanence des éléments immatériels est faux, ou que le soleil est en compte courant avec une autre source de chaleur, qui le couvre intégralement de ses folles prodigalités.

Cette façon terre à terre d'envisager la chose n'est pas celle de tous les savants. M. Siemens, notamment, a construit une théorie ingénieuse tendant à établir que le soleil, quoique dépensant de la chaleur, n'en perd pas. A cette théorie, M. Hirn oppose les arguments que lui suggère son inexorable bon sens. Les vapeurs répandues à l'état élémentaire dans l'espace pourront sans doute, en tombant sur l'astre, se combiner chimiquement et dégager ainsi de la chaleur; mais ces composés, poursuivant leur route, pénétreront dans des régions plus chaudes, où ils se disassocieront en absorbant précisément autant de chaleur qu'ils en auront fournie. La chute même de ces gaz serait une cause de production de chaleur; mais si ces gaz sont renvoyés dans l'espace, il en coûtera toute la chaleur produite par leur chute; s'ils ne le sont pas, voilà tout le système solaire détraqué, d'abord par une augmentation de la masse du soleil, puis par une diminution de la densité de l'espace dans lequel gyroient les planètes. Qu'en pensent MM. les astronomes? M. Hirn conclut en ces termes: « L'énergie de la radiation de notre Soleil et des » innombrables étoiles qui brillent dans l'espace infini, est-elle une

» constante ? ou bien est-elle une variable ? est-elle destinée à cesser un
» jour ? c'est quant à notre Soleil, ce que des expériences actinométriques
» d'une précision extrême et prolongée pendant des siècles pourront
» seules nous apprendre. Le fait de la variabilité, de la diminution gra-
» duée de l'énergie des centres rayonnants est une probabilité,
» reposant sur l'idée, en tous cas rationnelle, que nous nous faisons au-
» jourd'hui de la formation des Mondes. Ce n'est toutefois pour bien dire
» qu'une probabilité. Mais ce qui est certain, c'est qu'aucune des expli-
» cations qu'on a tentées pour légitimer l'hypothèse de la constance, ou
» même seulement celle du renouvellement partiel de l'énergie, aucune
» ne tient devant une critique sévère des faits sur lesquels elle s'est ap-
» puyée. » En d'autres termes, l'avenir se présente sous un aspect qui
n'est pas rassurant du tout.

M. Hirn, on le voit, a eu bientôt fait de mettre hors de combat l'ad-
versaire qui s'était imprudemment offert à ses coups. Mais comme il
sait qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, il a saisi cette oc-
casion pour prendre à partie un champion plus redoutable. Ce n'est à
vrai dire qu'une escarmouche, simple intermède entre les batailles qu'il a
livrées et celles qu'il promet de livrer encore. L'ennemi, c'est la matéria-
lisme métaphysique dans sa formule scientifique moderne qui réduit les
éléments constitutifs de l'univers à la matière et au mouvement.

Cette formule est admirable dans sa simplicité, mais singulière dans
ses résultats. Aimez-vous les vibrations ? On en a mis partout. La
chaleur est de la matière qui vibre, la lumière aussi, et aussi l'électricité ;
si nous tombons quand nous faisons un faux pas, c'est la faute à la
matière qui vibre sur nos têtes. L'espace en est partout rempli. C'est
elle qui fait constamment tomber la Terre sur le Soleil, sans parvenir
néanmoins à arrêter, voire même à ralentir sa course vertigineuse. Ne
demandez pas si c'est de l'hydrogène ou de l'or en vapeur : on ne s'en
inquiète pas. Comment pourrait-on d'ailleurs l'analyser, puisque per-
sonne ne l'a jamais vue ni sentie ? « C'est donc, direz-vous, autre chose
» que de la matière ; car je reconnais la matière à ce que je la vois et la
» sens. » Profane, taisez-vous ! c'est de la matière, vous dis-je ! Si elle
manque de ses principales propriétés, tant pis pour elle : je ne m'en
inquiète pas. Ainsi donc, quand un corps est chaud, c'est que ses molé-
cules vibrent ; quand il rayonne, c'est qu'il fait vibrer la matière répan-
due dans le vide. « Mais, entends-je encore, qu'entendez-vous donc par
« vide, si ce n'est l'espace dépourvue de matière ? » Sot interrupteur,
apprenez qu'on ne vide pas cette matière-là. Je reprends. Une plante, un
animal qui vit, ce sont des agglomérations de molécules qui vibrent
d'une certaine façon. La pensée elle-même n'est pas autre chose :

M. Taine l'a dit. Vous n'avez pas l'idée de ce qui se passe dans votre cerveau. Là tout est en mouvement. Si vous êtes triste, c'est que vous vibrez de haut en bas; si vous êtes dans votre bon ordinaire, vous vibrez de gauche à droite; joyeux, vous vibrez d'arrière en avant. On vibre moins dans un cerveau étroit que dans un esprit large : c'est naturel. Dans ce brouhaha continu, les vibrations de vos molécules cervicales prennent un caractère en rapport avec vos sentiments. La gaîté qui se respecte danse la gavotte, la peur se livre à la courante, les sentiments élevés dansent le grave menuet, la fantaisie bat un entrechat, les sentiments champêtres folâtrent le cramignon, l'amant tournoie la valse entraînante, à moins qu'il ne choisisse la gaillarde, l'ambition préfère le galop, les passions échevelées pincet le cancan carnavalesque. J'ai encore en réserve, parmi les danses françaises, la gigue, la loure, la bourrée (pour les sentiments gastronomiques), le rigodon, le passepied, la chacone, la passecaille, la ronde, le branle, la pastorale, la musette, le tambourin, le quadrille, la contredanse, le cotillon; je vous fais grâce des danses italiennes, espagnoles, anglaises, polonaises, bohémiennes et hongroises.

Telle est la théorie à la mode; car il y a mode en tout, aussi bien dans la science que dans la toilette de ces dames. Contre ce courant, bien peu résistent. M. Hirn en est. Lui, un des créateurs de la théorie mécanique de la chaleur, le principal peut-être, a su se garder des outrances où ses découvertes ont conduit des esprits moins fermes que le sien. Il a fait plus : il a consacré une de ses principaux ouvrages à combattre cette grande erreur du siècle. A côté de la matière, il reconnaît l'existence de principes distincts : les forces d'abord, gravifique, calorifique, lumineuse, etc., puis la vie, qui moule les éléments inorganiques, les absorbe, les rejette, les renouvelle peut-être intégralement, sans que l'individu perde sa personnalité. Aux preuves qu'il a déjà données de cette existence, il veut en ajouter de nouvelles. Dans un grand travail qu'il prépare sur la constitution de l'espace stellaire, il établira mathématiquement que le vide *absolu* de matière peut seul expliquer l'immuabilité du mouvement des planètes. En attendant que ce travail paraîsse, il nous en donne une des conclusions. D'après Laplace, la variation qu'a pu éprouver depuis trois mille ans la durée de notre année stellaire, ne dépasse pas quatre-vingt-dix secondes. Supposant que cette variation se produise effectivement, M. Hirn trouve que, pour la réaliser, il suffirait qu'un seul kilogramme de matière fût disséminé dans sept cent milliards de mètres cubes d'espace. Il prouve, en outre, qu'un tel gaz, bien que sa densité soit représentée par le chiffre fantastique 0,0000000000143, offrirait une résistance au mouvement de la Terre

une résistance telle, que notre atmosphère serait balayée en un clin d'œil. Les savants ne rient pas tous les jours. Tantôt il nous prédisent la mort par le froid, tantôt ils prétendent nous faire périr par l'asphyxie. Heureusement, la théorie à la mode, qui nourrit cette désagréable prétention, n'est qu'une théorie. Qu'elle le reste !

H. DUMONT.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le besoin d'une seconde *Société d'Aquarellistes* se faisait vivement sentir — pour employer un cliché éternel — parmi nos artistes. La première, en effet, tient ses portes bien closes aux peintres de la couleur moite bornant à quarante le nombre de ses membres effectifs.

Or, on le sait, ce chiffre QUARANTE représente un brevet de longévité, les rangs s'éclaircissent à de bien rares intervalles et pour un membre à élire il s'en présente des douzaines... Des artistes justement fatigués de faire la queue à une entrée dont l'interdiction menaçait de s'éterniser, ont pris la pratique résolution de s'ouvrir eux-même un cercle où ils pourraient exposer des œuvres qui semblaient destinées à ne devoir jamais rayonner au grand soleil de l'exposition annuelle de la Société Royale — si je ne me trompe — des Aquarellistes belges. En fondateurs charitables et initiatifs ils ont même accordé leur hospitalité intelligente aux manieurs de pointe sèche et aux manipulateurs d'acide bleu : leur œuvre s'est intitulée *Cercle des Aquarellistes et des Aqua-fortistes*. Et, sur-le-champ, une légion de laveurs d'aquarelles et de mordeurs de cuivre s'est vaillamment ruée sur le café de la Porte-Verte, a gravi le large escalier tournant et installé dans la salle du premier étage un salonnet permanent où les eaux-fortes, les fusains et les lavis multicolores s'étaient comme chez eux sous la rayonnante clarté des lustres, de huit heures à minuit ou à la lumière moins traître du soleil, de deux à cinq heures de relevée.

C'est là qu'il faut aller admirer toute la sève, toute la fougue et toute la crânerie de nos Jeunes... Et, quand je dis Jeunes, je n'entends

point parler de l'âge, car plusieurs barbes grises se prélassent au milieu des mentons imberbes de ce Cercle né viable et qui d'emblée a proclamé triomphalement sa robustesse et sa fécondité. L'exhibition se trouve en effet renouvelée tous les lundis. Au reste, la Société compte donner le plus d'extension possible à ses intéressantes manifestations. L'article 2 des statuts porte que le Cercle des Aquarellistes et Aquafortistes organisera annuellement au moins une exposition publique de ses œuvres, et qu'elle ne négligera ni réunions, ni conférences, ni expositions partielles.

Voilà qui fait bien augurer de la prospérité de cette création nouvelle, qui, je le répète, manquait absolument à notre centre très artistique. L'aquarelle se perdait dans nos grandes expositions, elle se noyait dans la masse des tableaux à l'huile... La critique ne s'en occupait guère, la dédaignant presque et le public atteint de migraine et de torticolis avant d'arriver en son rafraîchissant oasis, le traversait en aveugle, en grand' hâte pour arriver au plus tôt à la bienheureuse *sortie* ! Et pourtant l'aquarelle constitue un genre charmant, d'une saveur bien délicate et bien originale... Un peu détournée de sa voie initiale en ces derniers temps où des artistes ont voulu lui faire quitter ses parterres fleuris pour les bois touffus de sa consœur la peinture à l'huile.

L'aquarelle en effet se meurt. Au jeune Cercle de la faire renaître de ses cendres — chaudes encore d'ailleurs : il semble posséder le souffle nécessaire à cette louable résurrection.

L'aquarelle se meurt !

J'entends l'aquarelle naïve et primesautière, car elle a cédé la rampe à certain produit mixte qui n'est plus l'eau, qui n'est pas l'huile encore. L'aquarelle, cette fleur de l'improvisation et de la spontanéité, se meurt non pas noyée, l'eau étant sa vie, mais étouffée par la gouache et ses crayeux empâtements.

Elle aussi a suivi le progrès — en dégénéralant ! Pour plaire au public blasé elle s'est mise à la mode du jour, en couleurs voyantes, en grands falbalas ! Elle s'est guindée, fardée, pommadée ; elle muguète et fleure le patchouli ! Au lieu de cueillir en un champ voisin ses plus beaux ornements, de superbes rubis, elle charge sa tête... comme a fait rimer le prétendu législateur du Parnasse... Elle hante les boudoirs et met de la poudre de riz !

Moins modeste en ses goûts, elle s'enfle et se veut loger comme sa rivale, la grande peinture. Au lieu de la simple baguette et de la feuille de bristol, il lui faut les lourdes torsades d'or et les cadres massifs, — qui finiront par faire ressembler les salons d'aquarelles à des réclames d'encadreurs.

Aussi, la pauvre enfant ! comme elle s'est métamorphosée, défigurée ;

la voici presque méconnaissable. Elle cherche la page à sensation, traite des sujets ; elle ose s'attaquer à l'histoire même, Saint Médard me pardonne !

D'ailleurs, les tapageurs à effet, la datent d'Epinal, elle, la coloriste par excellence ? Et qu'a-t-elle à gagner, je vous prie, à tant de travail, à tant de recherche, à tant de préciosité ? Revêt-elle donc si bien la défroque de l'histoire ou s'accommode-t-elle à ravir des sujets à détente et à double fond !

Non, l'aquarelle, de son essence, simple et sans prétention, veut être traitée librement et familièrement. Foin du cherché, du précieux, du prétentieux : laissons-les aux laborieux du chevalot.

Il faut qu'en face de l'aquarelle on ne songe plus à l'atelier, à ses travaux, à ses fatigues, mais qu'on y trouve l'artiste dans ce qu'il a de plus ingénu et de plus personnel.

Eh ! sa fleur de beauté n'est-elle point de ne rappeler en rien la peinture à l'huile ; son charme ne consiste-t-il pas à faire oublier les labeurs et le métier ?

C'est la goutte d'eau colorée tombant du pinceau — bien en place et juste au ton. Là est la difficulté, et la grande ! là gît l'aquarelle !

Mais combien peu lui sont demeurés fidèles aujourd'hui ? Il est plus facile cent fois de *figoler* un lavis que de l'enlever à la pointe du blaireau en pleine onde, sans retour et sans repentirs.

La plupart des aquarellistes dissimulent l'insuffisance de la « tache » par un dessin ponctuel et précieux qui peut amuser l'œil et distraire l'esprit de l'amateur superficiel, mais qui n'a nul mérite pour le véritable artiste.

Patients laveurs d'images, pourquoi ne pas imiter tout-à-fait les Anglais, vos maîtres ? Après avoir bouleversé complètement l'aquarelle ils ont créé un genre à part — dans lequel ils excellent ! Leur procédé a la solidité et le mat de la fresque. Ces ingénieuses productions s'encadrent comme le panneau ; sans marge blanche et sans verre couvreur. Cette peinture qui obtient en Angleterre le plus grand succès devient tout ce que vous voudrez : huile, gouache, fresque portative... tout — hormis de l'aquarelle !

Mais les Anglais gens d'initiative ont remplacé chez eux ces expositions d'aquarelles, ces impressions en couleur, par des expositions du dessin, ces impressions en crayon noir, dites expositions de blanc et noir.

Déjà l'*Essor* a victorieusement tenté l'épreuve et voici que le nouveau *Cercle d'Aquarellistes et d'Aquafortistes* l'admet dans son programme. On y trouve les qualités voulues et cherchées dans l'aquarelle : la souplesse, l'ingénuité, le sans gêne et la liberté d'allures.

J'ai dit que l'aquarelle n'est que la goutte d'eau colorée tombant en place et juste au ton.

C'est sembler dire qu'elle vit d'à peu près et qu'elle se trouve aisément satisfaite. Là menace le danger, là se montre l'écueil ! car n'allez pas croire, messieurs du putois et de la palette de faïence, qu'il suffise, pour faire une aquarelle, d'étaler les taches plus au moins vibrantes sur du papier rugueux ou lisse, vergeté ou gruen... non ! l'aquarelle doit être sommaire, rapide, légère, mais elle doit dire tout d'une touche, d'un ton, sans s'appesantir. Là est le grand art. Toute d'improvisation et de spontanéité, elle dit vite, abrège, prend des notes : c'est la sténographie en couleur !

Et voilà pourquoi j'applaudis aux exhibitions du Cercle que je vous ai présenté plus haut, car ses adeptes semblent comprendre de la sorte cette bonne fille, sans prétentions et sans orgueil déplacé.

Parmi ces exposants méritoires nous trouvons M.M. Cassiers, De Munck, Dillens, Drains, Ecrevisse, Goethals, Hagemans, Heins, Lynen, Mayné, Mundeleer, Pioch, Schlobach, Titz, Van Hammée, Vogels et bien d'autres encore.

Citons en terminant les membres de la commission administrative : M. Goethaels, président ; G. Dillens, vice-président ; C. Crabbe, trésorier ; H. Cassiers, économe ; L. Mundeleer, commissaire ; P. Combaz, secrétaire ; Em. Petitot, secrétaire adjoint. La lecture de ces noms est une sûre garantie de l'impartialité, de l'intelligence pratique et de la bravoure de ce cercle auquel nous souhaitons longue vie et prospérité.

THÉODORE HANNON.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

UNE CAMPAGNE CONTRE LE NATURALISME, par *Ferdinand Loise*. Un vol. Bruxelles. Lebègue.

La querelle des écoles littéraires s'est calmée. Approfondissant les œuvres jetées sur le marché parisien par les écrivains de sève, la critique a fini par s'apercevoir que combattre le classicisme, le romantisme ou le naturalisme, équivaut à combattre des chimères et des ombres, que parquer les écrivains dans un groupe est une besogne impossible et que les écoles n'existent que dans le rêve des collectionneurs. Corneille avec *le Cid* est aussi « romantique » que Zola avec *l'Abbé Mouret* et le grand Hugo s'est souvent abreuvé aux sources classiques et réalistes. Il en résulte ceci que l'auteur du *Cid* est de l'école de Corneille, l'auteur de *la Curée* de l'école de Zola et l'auteur de *Torquemada* de l'école de

Hugo ; que chacun a la sienne pour peu qu'il soit original, et que les classificateurs les plus convaincus n'y feront rien. La réalité ne varie point, seuls les tempéraments diffèrent, et celui qui voudrait exprimer la nature *telle qu'elle est* devrait être aveugle sous peine de se tromper en l'exprimant *telle qu'il la voit* ; et fût-il aveugle, il transformerait encore cette nature, *puisqu'il ne l'aurait pas vue* !

Il en ressort clairement qu'il faudrait, pour décrire, n'être pas homme, et que, passant par une plume d'artiste, la nature prend à l'âme humaine une parcelle d'elle-même qui détermine la personnalité de l'écrivain et l'originalité de l'œuvre.

Un écrivain érudit et consciencieux M. Ferdinand Loise vient de publier un petit volume très intéressant dans lequel il se bat avec force contre les... moulins du « naturalisme », cette école « qui a fait, dit-il, descendre l'art à une dégradation morale dont on n'avait pas encore vu d'exemple. »

Son livre arrive tard. Il nous fait songer à un soldat qui viendrait, quinze jours après le combat, tirer des coups de fusil sur le champ de bataille. Le but d'ailleurs en est bon. Sous le nom de *naturalisme* M. Loise s'insurge contre la littérature brutale dé parti pris, volontairement crue dont un ignoble roman récent, abrité par une épigraphe de Flaubert et un vers de Hugo, est le plus parfait exemple.

M. Loise combat la *porne*, la saleté, il a raison.

Il se trompe souvent en croyant la trouver où elle n'est pas ; il a tort.

Son livre, écrit avec une conviction et une honnêteté rares, est plein d'erreurs qui font supposer que l'auteur est aussi ignorant de la littérature moderne qu'il est érudit dans l'ancienne. Pour lui, un ouvrage *sale* est *naturaliste*, et les deux mots sont synonymes. Sur cette base, la discussion n'est plus possible et l'on regrette, à la lecture du livre de M. Loise, d'y trouver cette vieille accusation qui a traîné dans les égouts de la petite presse, à savoir que nos écrivains, dont les hardiesses choquent M. Loise, ne sont que des spéculateurs qui « battent monnaie aux dépens de la moralité publique ».

Dans sa préface, M. Loise abandonne un instant le naturalisme pour lancer à Lamartine un dythyrambe pompeux. « Qui fut plus grand que Lamartine ? » s'écrie-t-il. De malins échos ont dû lui souffler Hugo, Flaubert....., bien d'autres encore ; nous lui dirons seulement qu'à notre époque, donner l'universalité du génie à un homme qui ne fut qu'un inimitable musicien et dont deux ou trois œuvres seulement survivront à notre siècle, c'est s'exposer à faire beaucoup rire, car on ne verra jamais dans cette admiration parfaite qu'une inconsciente camaraderie posthume.

SILHOUETTE

Jé le rencontrais parfois, toussant et crachant, branlant du chef, les pommettes trouant le parchemin de sa peau, le pauvre vieux tapoteur de pianos. Il dévalait, la nuit, sous le regard froid des étoiles, après avoir secoué dans les tremoussements du cotillon un salon bourgeois, les rues en pente qui mènent du Quartier Léopold, où l'on danse sous la flambée des girandoles, à Molenbeek-St-Jean, où dorment les pauvres. Les jambes ballantes, les pieds traînant sur les dalles, l'échine cassée, avec dans l'œil le regard des timides, du chien qu'on bat, il rasait les murs, aplati dans l'ombre des portes cochères quand montait, dans un hoquet, la voix de deux ivrognes discourant interminablement au bord d'un trottoir, ou le rire d'un groupe d'écervelés polissant après le bal, cassant d'un coup sec les boutons de cuivre des sonnettes. Il s'effaçait. Et les ivrognes éloignés, les gamins au large, disparus comme une envolée de moineaux, il reprenait sa marche craintive, glissait avec un frôlement de vieilles chaussures sous la clarté vacillante des réverbères, tandis qu'une servante, réveillée par la clochette nerveusement secouée, entr'ouvrait une fenêtre au-dessus de sa tête en criant, pleine de sommeil : « Qui est là ? »

Sa nature de lièvre lui faisait allonger ses longues jambes maigres : le cœur lui battait, comme si c'eût été lui le coupable ; et la vue d'un képi d'agent de police, immobile dans l'obscurité d'une impasse, lui donnait un affolement.

Lamentable et grotesque, il grelottait sous son paletot d'été dont les coutûres craquées montraient leurs dents de

fil. Son mince collet relevé, son chapeau gras dans la nuque, sous l'aisselle un rouleau de musique dont le vent retournait et déchirait les feuilles, il atteignait le bas de la rue de la Madeleine, tournait le coin de la rue de la Colline, s'engageait sur la Grand'place, que les rumeurs du marché matinal commençaient à faire vivre. Quelquefois les maraichers, à la vue de cette hâve apparition étriquée de noir, la face glabre, avaient un rire méprisant; ils le prenaient pour un débauché surpris par le matin. Mais lui, le pauvre vieux, que la phtisie étreignait, haletant de misère, épuisé par sa lutte contre la faim, restait courbé sous la honte. Il n'avait pas dans l'âme une révolte. Il gémissait doucement, le cœur amolli, n'ayant plus que des sensations vagues d'abandon, de froid, de solitude, d'anéantissement.

Chassé par une cruelle apostrophe de paysan qui sifflait à ses oreilles et lui mettait au cœur une brûlure, il enfilait, transi, la rue de la Tête d'Or. Arrivé au carrefour où devant lui grimaçait, en expectorant son sempiternel jet, la fontaine du Cracheur, il tournait à droite, s'enfonçait dans la perspective de la rue des Pierres, franchissait le boulevard qui s'éveillait, puis disparaissait dans un dédale de ruelles. Le jour qui pointait le faisait cligner des paupières. Il avait hâte de grimper à son taudis avant que la lumière du matin ne fit éclater son délabrement.

Et depuis vingt ans, c'était la même existence navrante et sombre, sans une éclaircie, sans une ouverture d'espérance sur l'avenir. Il avait eu ses rêves, ses ambitions, ses illusions, comme tout homme. Il avait voulu être un grand virtuose. Il avait, son prix décroché au Conservatoire, rageusement torturé le clavier de ses doigts de fer. Mais les engagements n'étaient pas venus, et la Renommée avait passé à côté de lui sans le remarquer. Il avait alors voulu donner des leçons. Il avait cloué sur sa porte une plaque de cuivre :

Jacques Huguet, professeur de piano et d'harmonie.

Mais cette amorce n'avait pas alléché les élèves. Il avait composé des romances, des valse, des transcriptions d'opé-

ras, mais les éditeurs n'en avaient pas voulu. Et sa carrière se consumait lentement, et la misère, une misère implacable, s'était assise au chevet de son grabat.

Pourtant, cette vie morne eut, pendant quelque temps, comme une chaude caresse. Jacques avait rencontré, un soir d'hiver, alors qu'il rôdait, la faim dans l'estomac, aux alentours des marchands de sardines de la rue des Bouchers, où vont se nourrir ceux pour qui le plat du jour des gargottes est un régal hors de prix, un ancien camarade de classe, devenu propriétaire d'un petit café-chantant. Il lui conta ses peines. L'autre avait besoin d'un croque-notes pour assaisonner d'un grêle accompagnement la paillardise des chansonnettes que débitaient d'une voix éraillée deux ou trois femelles en corsage écarlate, décolleté en triangle. Il lui offrit quarante francs par mois.

Ebloui par le jaune reflet des deux pièces d'or, Jacques refoula ses répugnances. Personne ne saurait d'ailleurs l'emploi de ses heures. Il ferait, le soir, glapir le piano du beuglant; peut-être, dans le jour, trouverait-il des leçons. Il accepta.

A partir de ce jour, ce fut une douce halte sur la route de la misère. A huit heures, à l'heure où des restaurants qui avoisinent l'hôtel de ville sortent, en écœurantes bouffées, des odeurs de cuisine, où les cafés s'emplissent, où de larges nappes de gaz flambent devant les vitrines, il traversait la Grand'place, pénétrait dans la rue Chair-et-Pain, humant les gaillonnantes senteurs qui traînaient dans l'air du soir, et arrivait par la petite rue des Bouchers, coupant le remous de la foule, à la rue des Dominicains. Il entrait, ponctuel, dans la salle basse où la fumée refroidie des pipes mettait une odeur âcre, saluait d'un signe de tête son ami qui pompait de la bière, à droite de la porte, derrière un comptoir chargé de verres. Il s'asseyait au piano, accrochait son chapeau à l'une des branches de cuivre et préludait, l'âme doucement dilatée, les membres à l'aise dans la chaleur reconfortante du monumental poêle de corps-de-garde qui

rougeoyait dans un angle du café. Sur l'estrade, dans un décor ravagé qui avait jadis simulé un jardin orné d'une balustrade de marbre et d'une statue de Diane, s'alignaient, tassées sur leur chaise, les trois chanteuses : mademoiselle Palmyre, une grande sèche, celle qui roucoulait les sentimentales cavatines, la main sur le cœur ; la petite Tata, une brunette en maillot cerise qui hurlait d'une voix glapissante les *excentricités*, et mademoiselle Zoé, dite Bouboulé, la plus fêtée de toutes, qui se décolletait le plus bas et allumait les convoitises en croisant impudemment les jambes.

Ces dames saluaient Jacques Huguet en plissant le coin de leurs lèvres d'un sourire qui éraillait le fard plaqué sur la joue. La petite Tata lui envoyait en riant, par le nez, une bouffée de fumée de sa cigarette, et bientôt, quand la salle s'emplissait du moutonnement des dos arrondis autour des tables, taché, çà et là, de la note vive d'un uniforme de sous-officier, le concert commençait. Mademoiselle Palmyre se levait, solennelle, faisait un peu bouffer sa robe écrasée et entonnait en montrant le blanc de ses yeux :

Voici la neige ! adieu belles campagnes,
Bleus horizons où mon regard rêveur
Flottait ravi, des vallons aux montagnes..

Ah ! le bon temps pour Jacques Huguet, et qu'il mettait de soin à suivre, en sa capricieuse et incohérente mesure, en ses points d'orgue et ses bredouillements, « l'artiste » qu'il accompagnait !

La soirée se passait, chaude, somnolente, dans la bleuâtre fumée qui faisait comme un brouillard autour de ses idées et endormait doucement ses rêves d'antan. Il avait tant souffert ! C'était du bien-être, ce coin de poêle où les trois chanteuses, le comique, le propriétaire, les habitués, lui faisaient une sorte de famille avec laquelle, béatement, il vivait sans heurts, sans secousses, savourant quelquefois le régal d'un cigare que lui offrait galamment un des habitués,

recueillant même, les jours de *gala*, le produit d'une collecte faite au bénéfice de « l'orchestre » par Mlle Tata, — un bon cœur, au fond, sous son maillot cerise.

Cela dura trois mois. Un soir, en arrivant au beuglant, il trouva porte close. La police avait fermé l'établissement, sous prétexte que c'était une maison louche, non tolérée. Et Jacques Huguet retomba sur le pavé, plus misérable, plus souffreteux, plus dépenaillé que jamais, n'ayant sauvé de la déroute qu'un vieil habit noir appartenant au comique et que celui-ci lui avait laissé pour gage d'une pièce de cent sous qu'il lui devait.

La misère fut horrible. Jacques n'avait pas payé son terme. L'huissier vint saisir. On vendit jusqu'à son piano. Il eut beau protester, dire que c'était son instrument de travail. « Il est joli, votre outil, clama grossièrement la propriétaire. Il y a six mois que vous ne vous en êtes plus servi, propre à rien! » Et de fait, à quoi lui eût servi d'étudier? Il n'avait ni élèves à instruire, ni concerts à donner. La locataire du premier, une quinquaiïnière retirée qui, prise de pitié, lui avait confié l'éducation musicale de sa fille — à vingt-cinq sous le cachet — l'avait remercié en apprenant qu'il jouait dans un café chantant.

Jacques roula dans la boue. L'été était arrivé, l'été, la saison morte des malheureuses épaves de la bohème artistique. Il essaya de se placer comme commis chez un marchand de musique. Son loqueteux accoutrement le fit repousser. Partout où il présenta sa mine effarée et chétive, on lui ferma la porte, impitoyablement. Ah! s'il eût su jouer du violon! Il se fût engagé dans un de ces orchestres qui, dans la gloire des soirées d'été, font retentir les guinguettes de sautillantes cadences coupées de traînardes mélodies. Et le pauvre raté pleurait quand le vent lui apportait, dans ses nocturnes et solitaires promenades de désespéré, des lambeaux d'accords, frémissant dans les arbres du Parc. Mais on n'avait que faire de son stérile talent de pianiste.

Il se mit à boire, tuant son chagrin sous les coups de

l'alcool. Il passait des heures dans les caboulots, l'œil vague, assommé de désespoir. Puis la fièvre le prit et arracha ce qui restait de santé à son pauvre corps d'étié.

Quand l'hiver revint, il le retrouva blanc, osseux, le regard éteint. C'est alors que commença pour lui la lente agonie des soirées bourgeoises où, six heures durant, sous l'échauffante clarté du gaz, il vidait le piano de ses sonorités assoupies.

Son monotone martèlement, frappant sans relâche l'ivoire jauni, faisait tourner dans la clarté des lustres les polkas et les valse, invariablement rythmées, et dont la sempiternelle giration ne s'arrêtait qu'au matin. De derrière sa boîte de palissandre, accroupi sur un tabouret dont la vis criait quand il se penchait, lourd de somnolence, à droite ou à gauche, il entrevoyait vaguement, comme derrière un brouillard doré d'un coup de lumière, le balancement des corps, l'épanouissement des robes blanches, la nudité des épaules et des bras, sur lesquels les diamants allumaient des paillettes. Des bouts de dialogues s'égrenaient, scandés par le rythme de la valse. C'étaient de très jeunes gens, imberbes, l'air grave, le col droit cassé à la pointe, qui complimentaient leur danseuse, ou des hommes sérieux, qui, à l'extrémité de la salle où il n'y avait que le pianiste qui pût les voir, serraient doucement de leur main gantée la taille d'une jeune femme, dont le buste ployait, souple, dans le corsage de satin. Les couples se succédaient, monotones dans la monotonie du bal. Au fond, à travers la baie d'une porte, Jacques apercevait de vieilles gens, empesées dans leur toilette de cérémonie, attablées autour d'un whist que deux bougies à réflecteurs verts auréolaient d'une douce lumière. Et jusqu'à quatre heures du matin, Jacques ébranlait la dolente mécanique, sans merci ni grâce.

Le cotillon le tuait. C'était, dans ce long supplice, la plus douloureuse épreuve. Commencé à minuit, le cotillon durait jusqu'à l'aube. Car c'était une gloire, dans ce monde

bourgeois, que d'avoir prolongé le bal le plus tard possible. On mesurait le succès d'une fête au temps qu'on y avait consacré. « Vous êtes-vous bien amusée, M^{me} Duvernoy, à la soirée de M^{me} Taelmans? — Oh! ne m'en parlez pas, nous ne sommes rentrés qu'à cinq heures. » Immédiatement après que le serveur, loué pour la soirée, avait mis en circulation dans les groupes qui s'épongeaient, tassés contre les murs miroitants d'eau, le plateau chargé de minces sandwiches de foie gras et les flûtes de vin de champagne, la maîtresse de la maison allait, en personne, veiller à ce que la débandade des jeunes gens ne privât pas son cotillon de danseurs. Elle restait plantée dans le vestibule, l'œil sur le vestiaire, au fond, sous l'escalier. Et il fallait être bien malin pour s'échapper. Le cotillon commencé, quand le malheureux Jacques, épuisé, pleurait sur le clavier sa languissante mélodie, quand elle avait vu les jeunes gens, résignés, s'écraser sur les étroites banquettes de velours, elle regagnait sa place, triomphante, avec la satisfaction que donne la victoire.

Jacques recevait pour cette lamentable besogne cinquante sous, quelquefois trois francs par soirée, rarement davantage. Le serveur lui apportait un verre de vin et une tartine, qu'il posait sur le piano, pêle-mêle avec les gibus des danseurs, les éventails des danseuses. Souvent il l'oubliait, et lui, avec sa nature craintive, n'osait pas appeler ce majestueux personnage qui passait fièrement, cambré dans son habit noir. Et sa gorge se sèchait, empoussiérée par le bal.

Ce fut une lente mort, qui acheva petit à petit le pauvre Jacques. Longtemps il fut soutenu par une tendre vision qui s'interposait entre la tombe et lui. Dans ces réunions auxquelles, presque chaque soir, il allait arracher son dîner quotidien, il voyait quelquefois une jeune fille brune à qui, d'instinct, sans réflexion, comme un besoin de nature qui poussait cette âme épuisée, il avait voué un culte. Elle n'était pas belle. Jamais il ne lui avait parlé. Il l'avait

remarquée, dans la foule tournoyante des soirs d'hiver, parce qu'elle avait une lointaine ressemblance avec Mlle Tata et qu'elle portait, comme elle, la chevelure relevée sur la nuque par un nœud cerise. Un soir, l'enfant avait arrêté son danseur devant le piano, et, se penchant vers Jacques, dans une extase émue, lui avait demandé le nom de la valse qu'il jouait. « Elle est douce comme une musique du Ciel, dit-elle. » Jacques eut une pudeur. Cette valse, il l'avait composée autrefois. Il l'avait dédiée à Palmyre, qui ne voulut pas chanter cette « machine » parce qu'il y avait trop de dièses. Devant l'innocence juvénile de la jeune fille, il rougit faiblement, balbutia, n'osa pas répondre, et elle, interdite, reprit le bras du cavalier et se glissa au milieu des enlacements de couples tournoyants.

Depuis ce jour, Jacques eut pour la brunette une muette adoration. Dans cet avachissement graduel de tout son être, ce fut une lueur, qui éclaira faiblement le gouffre dans lequel il s'enfonçait. L'éclair de cette entrevue avait mis un peu de chaleur dans son cœur glacé. Tant qu'il vit la jeune fille, avec son ardente coloration de brune, passer dans un flot de mousseline, sur les parquets luisants de cire, il sentit avec moins d'acuité les aiguillons de sa vie de privation. Jamais plus il n'osa jouer devant elle sa valse. Elle l'eût reconnue ; elle fût peut-être revenue à lui, et il n'eût su que lui dire. Il tremblait qu'un souffle exhalé des bas-fonds de sa vie ne ternît cette candeur.

L'enfant ne se douta point que là, derrière le rideau de camélias qui dissimulait le piano, il y avait un cœur qu'elle seule faisait battre encore et que sa mignonne main tenait, inconsciemment, au dessus d'une tombe.

Un hiver, Jacques ne vit pas la jeune fille. Il épiait l'entrée des fraîches danseuses, précédées des majestueuses mamans. Son pauvre œil de malade fouillait le grouillement des groupes, mais en vain. Il attendit deux mois, trois mois. Elle ne parut pas. Alors, pris d'une immense angoisse, sentant que tout s'éteignait en lui, il voulut savoir. Il

eut une suprême énergie, celle d'interroger, au dernier bal de la saison, l'un des cavaliers qu'il avait vu autrefois danser avec sa divinité. Il fit sa demande d'une voix sourde, exténuée, au moment où, les bougies brûlées jusqu'à la bobèche, les derniers invités s'écoulaient, emmitoufflés de fourrures, et qu'on entendait, au dehors, le claquement des portières de voitures. L'autre, cruellement, sans songer à l'épouvantable coup qu'il portait, lui répondit : « Vous ne savez pas? Elle est morte au printemps dernier, des fièvres, en Italie. »

Jacques n'eut pas une larme. Il comprit que tout était fini, que la dernière flamme qui brûlait dans son pauvre corps détraqué s'éteignait. La dégradation dans laquelle il avait roulé l'étreignait désormais, et, lamentablement, à demi idiot, le cœur vide, le cerveau inerte, il reprit son métier de cheval de manège, giroyant dans un étroit cercle jusqu'à ce que la mort vint le raidir.

OCTAVE MAUS.

PAMPHLET CONTRE L'AMOUR

(*fin*).

Au moment d'une chute violente, il est impossible de se rendre compte de l'intervalle qui sépare l'instant où l'on a perdu pied de celui où l'on se trouve par terre. A cette heure de nuit, je me trouvais assise sur la plage, exposée à toute la rigueur de la tempête; mes facultés semblaient endolories par l'épouvante, quand, me glissant hors de cette fatale chambre, après cette heure de supplice qui m'avait ôté mes croyances, mes affections, mes ingénuités, j'avais pris ma course, pour ne m'arrêter qu'au bord de la mer.

L'orage, assoupi un instant, se réveilla — ma mémoire aussi : je me sentis horriblement souffrir ; n'importe où je me retournasse, je trouvais perte et deuil. Un voile de lourds nuages enveloppait l'horizon; de temps en temps, un éclair y traçait une déchirure de feu, et l'on eût dit qu'un incendie illuminait l'Océan. Puis tout rentrait dans des ténèbres compactes ; le tonnerre grondait sur ma tête, les vagues se brisaient à mes pieds ; le vent me soutenait et menaçait de m'emporter dans la mer.

Je ne voyais, je ne sentais rien de tout cela ; je voyais, je sentais mes souvenirs : ils étaient pleins de fantômes et d'êtres réels que je ne parvenais pas encore à distinguer les uns des autres. J'apercevais deux Madame de Ménéfiel : l'une, vêtue de noir, priait, les mains jointes sur un chapelet ; l'autre, en déshabillé blanc, regardait Lucien avec des yeux amoureux. Je voyais deux Lucien, l'un m'essayant ma couronne de mariée, l'autre prosterné aux genoux de ma belle mère — ou de ma femme de chambre.

Mais de toutes mes visions, la plus fiévreuse, celle qui ap-

prochait le plus d'un accès de folie, me montrait deux Marguerite ; l'une flattée, aimée, heureuse ; l'autre, raillée, trahie, trompée.

Et la troisième Marguerite, celle qui se demandait si elle rêvait où si elle vivait, était-ce moi ?

Est-ce que je rêvais ?

Oh ! non, non ! J'avais vu des mes yeux, entendu de mes oreilles, la noire infamie. Cette femme que je regardais comme une sainte, que je respectais comme une mère, c'était une rivale lassée qui me cédait son amant. Cet homme, à l'amour duquel je donnais toutes mes espérances, me regardait avec tendresse pour obéir à celle dont il devait se débarrasser, et, pour payer ses dettes, il m'épousait. Il avait joué cette comédie du romanesque avec tant de perfection, parce qu'il devait en être bien payé. Il me jurait fidélité devant un prêtre, parce qu'il allait mettre la main sur ma fortune. Tous ces secrets d'un cœur virginal dits à Lucien avec confiance, il en riait avec cette femme corrompue ! O honte ! combien de fois avais-je essuyé sur mes lèvres les baisers de cette créature !

Je n'eus pas un instant de jalousie, de regret ; pas une douleur d'amour : l'amour était foudroyé par le mépris. Une vague terreur me remplissait l'âme en me trouvant tout à coup seule dans la vie, après y avoir marché les mains dans leurs mains.

Un amour béni par Dieu devait instruire mon innocence, et j'étais si innocente et si pure que j'ignorais ce qu'on nomme innocence et pureté. Je croyais à la vertu comme on croit au ciel, sans comparaisons et sans inquiétudes ; j'avais horreur du vice sans le déterminer, à peu près comme on a horreur de l'enfer.

Mon innocence était instruite à cette heure par les soins de l'amour..... si l'on peut appeler de ce nom les railleries et la complicité de ces deux infâmes.

Ce dégoût, cette inertie qui m'anéantissaient, c'est donc là ce que les vieillards sceptiques appellent expérience ?

Si un hasard ne m'eût éclairée, j'allais, dupe et victime, plâtrer de mon bien et de ma vertu le masque hypocrite d'une indigne femme. Je comprenais parfaitement le mystère de ce complot. M^{me} de Ménéfiel, depuis quatre ans la maîtresse de Lucien, avait vu s'approcher le moment où l'ennui, le dégoût peut-être, allaient pousser son amant à rompre une liaison disproportionnée : il était temps pour elle d'opérer sa retraite, et c'était moi qui devais couvrir cette retraite. J'étais une Aricie protégée par une Phèdre repentante. Le monde pouvait avoir entrevu quelque chose de ses relations : toutes ses tendresses pour Lucien s'expliquaient par un grand acte de sollicitude maternelle.

Personne n'eût osé soupçonner rien de ce que je savais.

Quant à Lucien, ses efforts de sentiment, la comédie de passion qu'il jouait pour se mettre au diapason de mon caractère romanesque, tout cela il l'ajoutait simplement au chiffre de ses dettes pour me fournir la touchante occasion de payer le tout. Moi seule — et ma fortune — je pouvais le faire, car ma belle-mère ne possédait qu'un bout d'usufruit.

Je versais des larmes brûlantes, et, déchirant le voile de tant de coupables secrets, j'eusse voulu purifier mon front où Lucien avait mis ses lèvres, j'eusse voulu oublier les dérisoires paroles dont il venait m'attendrir en sortant peut-être de chez cette créature, effacer le souvenir de ces expressions qu'un amour chaste et dévoué m'avait si souvent dictées pour lui et dont il devait se rire avec elle.... Quelle niaiserie que ma crédulité ! Combien ils avaient dû s'en amuser ensemble ! Car, comme toute jeune fille chastement amante, en mon amant je voyais mon égal, je lui croyais, comme à moi, un passé sans souvenirs, et, le jour où il m'avait dit : « j'aime pour la première fois », je me persuadais être la première femme pour lui.

Quand ces idées eurent bien ravagé ma tête, quand l'âcreté du dégoût, du mépris, eut bien effacé tout amour, toute innocence de mon cœur, quand ma pensée, au lieu d'être un sourire intérieur, fut devenue un dard brûlant dont je me

blessais en le retournant, je me demandai ce que serait le lendemain.

Je vis ma vie entière empoisonnée et chaque espérance que l'avenir me gardait, brisée à l'angle de ce mortel souvenir.

Il vaut mieux, me dis-je, en me levant, écouter la voix de cette tempête qui m'appelle.....

Et je marchai vers la mer, décidée à m'y précipiter...

Puisque je suis ici à écrire, il va sans dire que je ne me noyai pas.

Il est bien possible qu'au double fond du cœur je n'en avais pas trop l'intention; j'avais trop bien pesé les raisons de ce suicide pour l'accomplir.

Ce fut une dernière raison qui m'arrêta, tandis que j'avais déjà les pieds dans l'eau.

Pourquoi ne pas me venger un peu?

Et je restai si longtemps à méditer cette question que je donnai à l'orage le temps de se calmer.

Il n'y a rien qui rattache à la vie comme un projet...

La lune s'était levée, claire et brillante, son ombre disparaissant et reparaissant entre les nues. Je me mis à marcher lentement sur la grève, non plus les cheveux épars et les vêtements en désordre, comme une folle, mais apaisée et presque souriante.

Moi morte, ces gens seraient attrapés sans doute, mais je le serais autant qu'eux.

Quand on aime un homme et qu'en même temps on l'estime, qu'un malheur vous sépare de lui, mourez..... mais s'ôter la vie parce qu'il y manque l'amour; allons donc!

Je ne saurais regretter mon amant, puisque je le méprise; ce que je pleure, c'est donc l'amour.

L'amour selon moi, est, dit-il, un ridicule.

Et je méprise ce qu'est l'amour, selon eux.

N'y a-t-il donc que ce sentiment dans l'univers, qu'il faille dire que tout est perdu quand il nous trahit et que nous y renonçons?

La première leçon de l'amour m'a ôté toute estime pour

lui. On dit qu'il inspire des dévouements sublimes..... et des infamies aussi!

MÉTÉMPSYCOSE

Dans cette chute que je fis du haut des nuages jusque sur cette pauvre et matérielle terre, je brisai mes ailes d'ange.

A la place de l'ange, il resta ce mystérieux assemblage de contrastes qu'on lui a si sottement comparé; au lieu de l'ange, il resta la femme.

Et cela ne se ressemble pas, je vous le jure: les qualités de l'un sont les travers de l'autre.

Une femme habillée en ange, passe encore! Ce costume, bien porté, peut avoir ses avantages. Allez à la messe demain, et vous verrez le parti que sait tirer M^{me} de Ménéfiel de cette mascarade.

Mais quelle stupide créature qu'un pauvre ange habillé en femme! Comme on s'en amuse, comme on le bafoue! Cet ange, c'était mon cœur: il est anéanti; mais il reste une femme pour le venger.

On riait de l'ange; mais, à son tour maintenant, la femme rira!

Quand on entra dans ma chambre, le lendemain à huit heures, j'étais levée et occupée à préparer toutes mes parures de noces.

— Chère enfant, me dit ma belle-mère en m'embrassant tendrement, quel beau jour! Pourtant je voudrais qu'il fût déjà passé, Marguerite; j'ai pour vous toute la sensibilité d'une mère, vous le savez, et tant d'émotions.....

— Moi, dis-je en l'interrompant, je me sens forte. Au lieu de craindre les émotions, je les désire.... Les plus étonnés seront les plus émus.

— Ah! oui; tous les oncles et cousins.

— Je vous jure que leur surprise sera grande, dis-je en riant. La femme est une créature du diable autant que du bon Dieu.

Cela n'est-il pas un peu vrai, puisque c'est le diable qui a mis la dernière main à sa perfection, en lui donnant quelques bonnes qualités qui émanent de lui ?

La curiosité, d'abord. Tout le monde sait cela.

L'intuition native du bien et du mal, c'est-à-dire l'esprit de finesse.

Puis — je ne crains pas de le dire — l'instinct de la ruse et du mensonge.

J'étais bien une femme selon la pensée du diable, tandis que mes deux rivales travaillaient à me faire belle pour mon fiancé. Pendant que ma belle-mère attachait mon voile, Lisa, agenouillée sur le tapis, me chaussait. Quelle histoire de la tour de Babel, si toutes trois nous avions dit nos pensées en ce moment-là !

Nulle altération ne paraissait sur mon visage. L'esprit de ruse m'avait appris à me faire charmante en dépit de tout. La femme portait gaîment le deuil de l'ange, avec une couche de fard sur chaque joue. J'étais belle d'une beauté si singulière que j'avais peine à me reconnaître dans mon miroir de toilette. Cette animation factice faisait briller mes yeux et mettait de l'esprit dans mon sourire.

Deux heures suffirent à peine pour attacher toutes les épingles de ma robe de dentelle, pour arranger les plis de mon long voile, pour courber gracieusement les fleurs d'oranger de ma couronne.

— Mes diamants ? dis-je à Lisa.

— Non, pas à présent, Marguerite, répondit M^{me} de Ménéfiel, tantôt en revenant de l'église.

— Je vous en prie, passez-moi ce caprice.

— Mais ce n'est pas l'usage. On va s'étonner.....

— Hé bien ! je désire que l'on s'étonne.

On me les donna : des bracelets, des épingles, des anneaux, une couronne, des colliers.

Pourquoi, au lieu de me voler mon bonheur, Lucien n'avait-il pas essayé de me voler mes bijoux? A coup sûr, il y avait dans mes écrins de quoi acquitter ses dettes. Mais Lucien est un homme qui sait vivre.....

Il frappa à la porte de ma chambre, et, sur un délicieux air parisien, un air timide et mélodieux, du meilleur goût, enfin, tout à fait assorti avec sa cravate et ses gants blancs, il mit ce lieu-commun :

— Ah ! Marguerite, aujourd'hui les minutes sont des heures !.....

Quelques instants après, nous étions à la mairie.

J'étais conduite par mon tuteur ; la noce était fort nombreuse ; la famille bourgeoise de Lucien se mêlait triomphante à quelques représentants de la mienne qui, tout en me déconseillant ma folie, ne me retiraient pas leur amitié.

Mais le plus grand nombre, irrités de la faiblesse de M^{me} de Ménéfiel et de mon romanesque mariage, m'avaient reniée et se trouvaient à la mairie à titre de curieux hostiles. Sans exagérer beaucoup, je puis dire que toute la ville s'y trouvait ; tous les envieux de Lucien, tous mes anciens adorateurs. Tout ce qui me connaissait de vue ou de réputation était accouru pour voir ce dernier chapitre de roman joué par devant M. le Maire.

Je traversai cette foule compacte appuyée sur le bras de mon tuteur et mon voile baissé. A travers les réseaux de la dentelle, je sentais le feu de mille regards braqués sur moi, les yeux irrités de mes oncles, les yeux moqueurs de mes amies, les yeux ébahis de tout le monde.

Comme il y avait un couple à marier avant nous, il nous fallut attendre un peu. Je regardai avec intérêt ces jeunes gens qui avaient choisi pour leur union le même jour que moi. C'était une orpheline, la fille d'un pêcheur, la plus pauvre et la plus belle créature qu'on pût voir : elle épousait un matelot né de parents inconnus. Ni famille, ni amis n'étaient là pour les accompagner. Eux seuls et leurs témoins. Ils avaient l'air timides et contents. Je les enviai et me tarmé

tomba sous mon voile. Ce fut mon seul instant de faiblesse.

C'était notre tour.

Je pris place à côté de Lucien. Il avait l'air profondément pénétré et attendri. La sensibilité de M^{me} de Ménéfiel n'avait pas voulu attendre jusqu'à l'église et se répandait en flots de larmes maternelles dans la batiste d'un mouchoir.

Après diverses formalités, suivies de la lecture de différents actes, le Maire se pencha vers moi et me demanda, au milieu d'un profond silence, si j'acceptais Lucien Robert pour époux.

Je relevai mon voile, je promenai un regard assuré autour de moi et je répondis :

— Non, Monsieur.

Beaucoup de personnes crurent que j'avais dit oui ; mais comme quelques-unes avaient parfaitement distingué le non, il s'éleva un sourd murmure dans cette nombreuse assemblée.

— Marguerite ! me dit Lucien.

— Mademoiselle ! s'écria en même temps le maire.

— J'ai dit : Non, Monsieur. J'ai dit que je refusais la main de M. Robert. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de monde pour l'entendre !

Tout le monde éprouva le même sentiment : ce coup de foudre n'en pouvait causer un autre : la stupéfaction paralysa toutes les langues, agrandit tous les yeux. Lucien et M^{me} de Ménéfiel étaient pâles comme la mort.

Je profitai de ce moment pour me tourner vers un grand vieillard sec, un ancien militaire, qui se trouvait là.

— Mon cousin, lui dis-je, veuillez me donner le bras.

Il s'avança avec empressement. Je traversai la foule avec lui et nous montâmes ensemble en voiture.

— Ma cousine, me dit-il alors, je suis comme tout le monde : stupéfait ! Je ne saurais qu'applaudir à tous les événements qui empêchent un M. Robert d'entrer dans ma famille. Cependant, je vous le demande, dans votre propre intérêt, pourquoi ce scandale ?

— Monsieur, lui répondis-je, j'avais à me venger.
Et je perdis connaissance.

Pendant que la ville entière s'occupait de l'incroyable scène de la Mairie, pendant qu'on éditait déjà toutes les versions possibles, qu'on soupçonnait tous les dessous de cartes, hors la vérité, je rentrais chez moi suivie de mon vieux parent. Il donna les ordres nécessaires pour renvoyer les invités réunis dans le salon de cérémonie.

Un peu après, arrivèrent M. Robert, Lucien, ma belle-mère, en me demandant un entretien pour expliquer ma conduite.

J'écrivis trois lettres qu'on leur remit à l'instant ; la même pour Lucien et M^{me} de Ménéfiel. Elle était très courte, seulement une ligne :

« J'étais derrière le paravent hier soir à onze heures ».

Une autre lettre pour M. Robert, qui vint pleurer avec moi.

On m'a dit que Lucien avait quitté la France le même jour.

M^{me} de Ménéfiel s'est retirée dans sa famille.

Rester en Bretagne après l'événement dont je venais de donner le spectacle me parut impossible. J'y serais le point de mire de la curiosité, de la pitié ou des épigrammes. La vue seule du château où j'avais vécu si heureuse, si confiante, m'était insupportable.

Un profond dégoût de la vie s'était emparé de moi.

Qu'est-ce que vivre sans espérer, sans attendre?

CAROLINE GRAVIÈRE.

LA VIE BÊTE

DEUXIÈME PARTIE.

I

Madeleine Auriol avait été mal dirigée dans la vie. Mise en pension très tard, elle s'était perdue en un isolement d'enfant rêveuse ; sa nature délicate avait des besoins de solitude calme et des aspirations vers les choses impalpables.

Elle eut des mépris pour le compagnonnage de la pension ; des dédains pour les jeux des autres et l'orgueil de la supériorité précoce qu'elle sentait en elle. Lorsque s'ouvrait la salle d'étude et que, sous l'œil de la sous-maîtresse, les jeunes filles couraient au parc, folâtres et riantes, Madeleine se retirait dans les chemins déserts, et seule, rêvait, en regardant les arbres de son œil bleu à l'angui d'une mélancolie. Elle voyait dans la nature des vies inconnues et comme un besoin de s'épancher ; elle se berçait mollement aux brises, et sa pensée flottante se mêlait aux traînées de brouillard qui glissaient sur les hautes herbes. Rien de ce qui touche aux réalités ne pénétrait en elle, et, noyée au milieu de ces réalités terriennes, son âme allait, éperdue, vers un idéal subtil qu'elle ne comprenait point. Mêlée à ses compagnes, sans doute elle eût laissé tomber une à une les images folles de son cerveau énérvé ; dans le contact féminin, parfois terre à terre, de ces jeunes vierges qui s'ignorent encore, elle aurait entrevu un coin de vérité humaine du haut de son perpétuel

azur, mais, dans sa concentration solitaire, elle se grisait de ciel, et si ses pieds touchaient la terre, c'était pour la mépriser en la foulant.

Des fragments de *Jocelyn* lui tombèrent entre les mains ; la perturbation s'acheva ; du livre rêveur dont les strophes avaient pour elle d'attendrissantes tendresses, elle fit son livre et sa chose. Presque halluciné, elle voyait, dans les nues diaphanes, passer les deux amants Laurence et Jocelyn ; l'amour d'un homme ne lui disait rien de plus qu'un enlacement chaste, un rêve, un baiser et la mélodie des paroles chères. Elle ne voyait pas plus loin et n'eût pas compris un amant qui fit autre chose que de la musique et des vers, qui n'eût pas de longs cheveux romantiques et qui parlât autrement que par murmures.

Je t'aime ! Ce mot qu'elle prononçait timidement, à mi-voix, comme une sentence sainte, la remplissait d'extase. Elle le répétait : Je t'aime ! y mettant plus de douceur... je t'aime ! et dans les bois, comme un écho très lointain, elle croyait entendre un souffle, un soupir qui lentement avec une voluptueuse sourdine, redisait : Je t'aime !

Des rimes d'une maladresse touchante gonflèrent bientôt de petits cahiers de classe qu'elle cachait soigneusement lorsqu'ils étaient remplis.

Rentrée dans sa famille, elle continua ses confidences virginales où revenait sans cesse le poncif des amours éternelles. Les parents de Madeleine ne trouvèrent point mal cet empoisonnement par le rêve. Ils ne voyaient pas la pâleur qui envahissait le front de la jeune fille, sans doute parce que tout le sang de ses veines reflueait à son cœur pour le brûler.

Un jour elle montra ses cahiers au père Auriol et lui demanda de les faire publier, — oubliant que les vers de jeune fille n'ont le plus souvent qu'un charme — exquis — les pattes de mouche à l'encre violette et le parfum délicat qui s'en exhale.

Le brave homme pensa mourir de joie, sa fille était poète !

Aussitôt on chercha un éditeur dans les prix doux : « cinq cents exemplaires, dont coût : trois cents francs » disait la facture.

Il y avait beaucoup de coquilles dans : *Mes rêves* de Madeleine Auriol, mais sur la couverture jaune du livre flamboyait son nom, et l'on vendrait toute l'édition, c'était sûr.

Cette illusion s'écroula bien vite, quelques amis complaisants achetèrent le recueil ; pendant une semaine il resta, par faveur spéciale, aux étalages des libraires où peu à peu les coins s'en racornirent et un beau matin, on mit par dessus le dernier volume paru de Xavier de Montépin.

Le relevé constata la vente de trente exemplaires.

Vers cette époque Madeleine rencontra Jacques Balmus, le premier homme qu'elle vit de près, — et son cœur de vierge battit plus fort dans le prime serrement de main.

Non que Jacques fût l'idéal entrevu naguère. Celui-ci eût eu de vingt à trente ans, un large front très pur, de longs cheveux bruns ; celui-ci, elle eût voulu le rencontrer un soir de printemps sous le regard bleu de la lune, alors que tout s'endort avec mélancolie ; il serait venu à elle, l'œil illuminé de tendresse et d'une voix douce, très bas, aurait murmuré : « C'est vous ! » ; il lui aurait pris la main, sous la clarté des étoiles, et alors, dans une chaste étreinte, elle aurait senti en elle quelque chose de surhumain et d'ineffable...

Jacques n'était point tel ; il était grand, il avait de longs cheveux châains rabattus en coup de vent ; sa face légèrement creusée dont le nez saillait, très mince comme une lame de couteau, avait quelque chose de dur par moments, mais par moments aussi son regard s'adoucissait et il semblait bon dans son sourire. C'est sous la clarté crue du gaz, dans un salon bourgeois, qu'elle l'avait vu ; il n'avait pas murmuré : « C'est vous ! », la voix émue, mais, avec une inclination de tête avait marmotté : « Enchanté, Mademoiselle... » ; puis la causerie « qui cherche », les banalités, les riens avaient défilé un à un avec leur fatalité de bêtise... et Madeleine avait

été séduite, tandis que le pauvre idéal, confus, s'envolait aux nues d'oubli!

Ils se prêtaient des livres; Jacques allait chaque jour chez les Auriol, et, pendant que, assise devant la fenêtre, la mère travaillait, ne levant la tête que pour regarder quelque passant, ils se parlaient, assourdissant leurs voix, les yeux dans les yeux. Puis, le départ, les lettres tendres, de plus en plus rares, et la séparation brutale qui cassait tout le passé...

Lors de la visite de Paul Auriol à l'oncle Balmus, Madeleine n'était plus en ville. Depuis trois jours elle habitait Laroche, un bourg perdu au cœur des Ardennes, où, seule avec sa sœur aînée, elle retrempait son corps frêle aux fortes brises des montagnes. Le matin les deux jeunes filles allaient dans les bois, faisant de longues courses, et l'après-midi, Madeleine jouait au piano des fragments de musique italienne qu'elle préférait à toute autre; puis elle relisait ses vers, en pensant au bien-aimé.

Elle reçut la lettre de rupture un dimanche au soir.

Ce jour-là un orage avait plané et la nature prise de vertige s'était convulsée dans une sorte d'angoisse. Madeleine était sortie vers cinq heures, oppressée par la lourdeur de l'air, et le pressentiment d'une catastrophe l'avait saisie au cœur.

En rentrant, elle trouva la lettre, l'ouvrit brusquement, et ce fut alors un sursaut de honte, la sensation d'une brûlure de soufflet, en même temps que l'amertume d'un grand rêve mort. Cela avait été si soudain qu'elle ne voulait pas comprendre, et une rougeur aveuglante lui montait à la face; elle s'était jetée presque au cou de Jacques, de cet enfant cruel, dans la naïve spontanéité de l'amour, comme si elle eût été indigne de dominer et d'attendre qu'il vint; femme, elle avait un instant oublié son rôle de comédienne, et, au lieu de bâillonner son cœur pour l'empêcher de crier, elle avait laissé son immense tendresse éclater dans ses yeux et sur sa bouche.

Tout son bonheur anéanti s'unissait à tout son orgueil froissé, et son rêve, son beau rêve agonisant, criait avec sa déception d'amour, la clameur déchirante de toutes les désespérances humaines.

Laroche, 2 Août.

« *Votre lettre est cruelle, Jacques. Vous pouviez me dire plus doucement que tout était fini. Je vous pardonne. Ces choses sont accomplies; que l'oubli les recouvre de son voile et qu'elles dorment en paix dans ce linceul.* »

Il était neuf heures du soir lorsque Madeleine écrivit ces quelques mots. Elle le fit d'une main ferme, sans hésiter, par un suprême effort. Puis elle appela une servante à qui elle donna la lettre :

« Demain... première poste... » murmura-t-elle.

Lorsque la fille fut partie, Madeleine se laissa tomber dans une dormeuse, et, les yeux fixés sur une fleur du tapis, se prostra.

Ce coup avait été si rapide, si cruel, si décevant: Un lambeau de papier sali de dix lignes d'encre avait brisé son existence, englouti ses rêves. Pourquoi? Qu'avait-elle fait? Jacques avait dit: « je t'aime! », et ce mot pour son cœur de vierge avait mélodié radieusement, et, comme une harmonie exquise, alanguï les plus délicates tendresses de son être. Ce mot, l'avait-elle mendïé? Mais Jacques l'avait prononcé, ce « je t'aime », la voix pleine d'élan et de foi, il y avait mis toute une aube d'amour, il s'y était incarné lui-même, tout entier....

Et, douleur! voilà maintenant que c'était fini!

Elle se mit au piano, et, le regard perdu dans une tristesse indicible, frappa, en les allongeant indéfiniment, les premiers accords de la *Marche funèbre* de Chopin; lentement elle joua, mettant tout son désespoir dans cette musique de mort qui pleurait sous ses doigts. C'était d'abord une suite de longs accords, au milieu desquels stridait de temps en temps une

note âpre qui semblait une plainte et qui jetait son sanglot navrant dans le rythme. Puis d'autres accords revenaient, prolongés par des points d'orgue, qui s'éteignaient comme en un lointain. Vint la mélodie, tendre, en même temps qu'imprégnée d'une irrémédiable désolation, une mélodie supra-terrestre remplie d'obsédante plaintive; on eût dit que l'âme du compositeur se fût épanchée toute entière dans ces notes pleines de larmes et de soupirs... Madeleine, noyée dans la mélodie dont elle pleurait les mesures, s'interrompait parfois comme pour saisir au vol l'âme ailée de l'artiste; soudain arrêtée dans une colère, elle heurtait le clavier brusquement, tapant, choquant, cassant les notes, pour s'adoucir dans un dernier gémissement de cordes qui décroissait ainsi que le long soupir d'une immense, d'une incommensurable agonie.

Elle resta longtemps, les yeux rivés sur l'instrument impassible, puis, étreinte par une pensée morne, elle se leva et, d'un coup sec ayant fermé le piano, alla vers la fenêtre ouverte au vent du soir.

Le village assoupi ne lâchait plus que des rumeurs sourdes; sur le ciel bleu troué d'étoiles ondulaient les croupes des montagnes au milieu desquelles tremblaient quelques lumières qui, une à une, s'éteignaient dans la nuit. La trompe du veilleur hurlait, là-bas, derrière le coude de la vallée; et, tandis que les chauves-souris fouettaient l'espace, que les chiens de ferme, l'œil ouvert, jetaient de temps en temps un aboiement semblable à une plainte humaine, dans le silence universel, un paysan ivre grommelait sur le chemin, trébuchant contre les bornes et parlant à de mystérieux invisibles.

Madeleine s'attarda devant cette nature en léthargie: elle n'entendait rien; elle souffrait, un grand cri étouffé la mordait, en elle; elle revoyait tout: le passé, les déceptions, les rêves sombrés, l'avenir éteint; elle comprenait! Que faisait-elle encore ici, dans cette petite ville lointaine où elle avait perdu son ultime illusion? Pourquoi vivait-elle enfin?...

Et des vers désespérés de poète lui revenaient en mémoire

comme des prières d'enfance. C'était fini maintenant... tout était mort!

Brusquement elle referma la fenêtre, courut à son lit, et, la face enfoncée dans l'oreiller, secouée par des frissons, sanglota jusqu'au matin.

II

Madeleine fut anéantie par le soudain délaissement qui rompait toutes les fibres de son beau rêve, mais son désespoir fut presque apaisé par l'indicible volupté qu'elle eut de se sentir malheureuse. La mélancolie de ses vers d'autrefois, bâtie sur la tristesse de sa solitude, prenait corps aujourd'hui, et son cœur, que naguère elle disait brisé par le choc des choses humaines, l'était à présent par une douleur palpable qu'elle exagérait encore.

Hélas! murmura-t-elle dans des strophes baignées de larmes, tout était rompu dans sa vie, et désormais elle irait à travers le monde comme un fantôme de mélancolie, accablée par la désillusion amère de son premier amour déçu. Elle aurait le droit de dire : je souffre, et l'excuse pour dire : je meurs. Elle justifierait ses romanesques spleens d'antan, et semblerait avoir eu le pressentiment de ses amertumes.

On ne se doute pas du nombre de ceux qui considèrent le malheur comme une joie intérieure. Une palme de martyr a fouetté sans doute les hommes, que l'extase existe ainsi dans tout son mystique développement. *Etre plaintes* semble le mobile de ces pauvres âmes névrosées, et leur plus grande déception serait qu'on ne vît point leur souffrance. N'est-ce point ainsi que les grands déchirements que l'on découvre parfois et réellement par hasard dans autrui, sont navrants uniquement parce qu'ils sont celés par des cœurs sains et robustes?

Ceux qui cachent leur peine sont les seuls à plaindre. Les autres sont des comédiens.

Bercée par cette âcre jouissance d'une douleur vécue, Ma-

deleine s'absorba de jour en jour davantage dans ses rêves. L'image de Jacques était déjà loin d'elle, que la jeune fille se croyait rivée encore à son souvenir ; ses larmes intimes devinrent une habitude et, rien n'eût pû la dé tacher de cette âpreté qui faisait sa vie ; elle ne se fût pas comprise gaie, et quoique les années passassent avec rapidité, elle ravivait son souvenir décédé pour se persuader qu'elle continuait à en mourir.

III

Madeleine avait vingt-sept ans à présent, et cette vie continuait, inutile et morne.

« C'est un bas-bleu », disait-on, et l'on fuyait la compagnie de cette vierge qui n'était plus une jeune fille, tant elle semblait connaître les plus intimes mystères de l'humanité. Séduits par la beauté blonde de Mlle Auriol, des hommes avaient songé un instant à l'aimer, mais, la voyant de plus près, ils comprenaient qu'on n'épouse pas ces sortes de femmes dont le cœur a dépouillé toutes ses séductions. Non, ce n'était plus la jeune fille, la *neuve* dont l'âme, comme une glaise, se laisse pétrir par un maître ; c'était une femme faite qui n'eût pas admis le joug même le plus tendre.

Sa fraîcheur disparaîtrait un jour, elle le sentait, et déjà sur sa lèvre tirée passaient des aigreurs de vieille fille. Sa factice douleur s'était transformée en rancune contre toutes choses, et, revenue intimement à des idées plus positives, elle ne comprenait par le délaissement dans lequel elle vivait. Voir toujours les mêmes visages, faire les mêmes choses depuis dix ans, supplice ! vie figée, éternelle nuit ! Les vers ? — elle en avait tant écrit, tantes fois elle avait redit ses larmes, son cœur brisé, ses illusions mortes, qu'involontairement elle écrivait des strophes entières plagiées dans son autrefois.

Et ses jours s'écoulaient ainsi, partagés entre les découragements de la veille et les spleens du lendemain.

Elle se replongea plus avant dans la lecture, dévora

Georges Sand, Feuillet, Dumas, aimant ces œuvres qu'elle sentait fausses, mais qui la séduisaient. Ayant par hasard entre les mains un exemplaire de *Madame Bovary*, elle rejeta bien vite le livre; elle comprit que dans cette œuvre décevante et vraie, elle trouverait la solution de l'énigme de sa vie et de sa jeunesse faussée; elle ne voulait pas que l'écrivain lui affirmât ce qu'elle soupçonnait, que si aujourd'hui, elle traînait après elle la déchéance morale de toute une vie, c'est que son esprit avait été abîmé par l'éducation sentimentale.

Du désœuvrement moral, Madeleine tomba dans la piété. Elle, qui s'était bercée aux rêves d'amour terrestre, eut des élans vers l'amour divin dont les mysticités attiraient son âme. Tous les jours on la vit, un petit livre à tranche dorée sous le bras, allant à une petite chapelle, où, une heure durant, elle restait prosternée, les yeux baissés vers la dalle.

Là devant elle, l'autel, sur lequel les cierges ambrés faisaient clignoter leurs flammes livides, s'étagait en gradins terminés par un piédestal au-dessus duquel une vierge, le pied nu posé sur un monde, profilait sa draperie de marbre. Derrière la vierge, accroché au mur, plus haut, agonisait un grand Christ espagnol, vivacement enluminé, dont les effrayantes plaies laissaient couler sur la peau de cire du moribond des perles pourpres. Dans sa nudité livide dont l'ossature saillait, le crucifié se tordait avec une vie épouvantable sur le gibet de bois noir. Son regard immobile et rivé aux étoiles d'or de la voûte, avait des infiltrations sanglantes, et sur ses mains décharnées auxquelles les clous carrés avaient incisé une large lèvre, des muscles blancs jaillissaient avec des rutilences.

Madeleine aimait à contempler ce sinistre chef-d'œuvre; n'était-elle pas aussi attachée à une croix de douleur sur laquelle elle s'était elle-même clouée? N'était-elle pas pareille à ces suppliciés qui ouvraient ses bras dans une envergure immense, comme pour embrasser les foules, et que le gibet retenait et déchirait? Son cœur, à elle, était grand à contenir

un monde, et elle avait rejeté les impressions premières de ce cœur, pour l'atrophier dans les souhaits d'un impalpable amour.

Oui, elle souffrait davantage à présent, à mesure que la raison perçait en elle; elle souffrait d'avoir mal aimé, d'avoir mal pensé, d'avoir mal vécu, d'avoir mal souffert; elle eût voulu recommencer son existence — autrement. Bientôt elle aurait trente ans, les trente ans mornes de la vierge, les trente ans desséchés par la privation de l'inconnu, les trente ans aigris par la solitude et la perception d'avoir manqué sa mission de femme.

Madeleine qui naguère ne rêvait que les amours des colombes sur les hautes branches de l'idéal, eut voulu goûter de cette matière qu'elle avait tant méprisée. Elle se prenait à désirer quelque brave homme nul qui l'eût bien aimée, qui lui eût donné de beaux bébés roses; il manquait à sa vie un soutien pour la traverser: elle était seule.

Elle entrevoyait souvent des visions de bonheur inconnu, désormais impossible, des noces blanches glissant sur les dalles de l'église illuminée et rayonnante, l'union, l'inséparable union à *celui* par l'âme élu; suspendue à *son* bras elle se voyait, rougissante sous le voile de gaze et marchant avec *lui* à l'autel, dans le frisseli de sa traîne de satin blanc; puis le départ bien loin, bien loin, là-bas, en Ecosse, au bord des lacs bleus, sous les verdure glorieuses; le retour enfin, avec le bonheur d'avenir, et les joues teintées par le rayon rose de la lune de miel.

C'eût été si doux, si ineffable!

Trop tard!

De loin en loin, elle voyait Jacques; elle le rencontrait, et, gravement, avec un sourire triste, il la saluait; puis lorsqu'elle était passée, elle se retournait vivement, lui aussi, et, confus tous deux, ils croisaient leurs regards où brillait un souvenir.

Ces jours-là, Madeleine, en rentrant, s'enfermait dans sa chambre, tirait de sa poche une petite clef, et ouvrait lentement, avec une sorte de respect triste, une cassette de buis

où dormaient, liées par des faveurs, les lettres que Jacques avait écrites. Madeleine les relisait une à une, et s'interrompait pour fermer à demi les yeux et *revoir*... évoquant ainsi dans un rêve la douceur exquise des choses mortes.

Elle se reportait au temps de la pension, lorsque son esprit glissait déjà sur la pente des rêves sans issues. De sa propre volonté, entraînée dans cette voie, elle avait gâté sa vie, embrumé son intelligence, obscurci son jugement. Au lieu d'accepter les choses telles qu'elles sont, elle avait transformé la réalité au profit d'on ne sait quelles visions rêveuses, et bâti de ses propres mains l'édifice qui l'écrasait aujourd'hui. Le sourire, comme les couleurs d'une fleur fanée, avait disparu de sa bouche, et son âme s'était desséchée dans la mélancolie incompréhensible de sa jeunesse. Sauf sa famille, pauvre d'esprit, personne n'avait excusé cette faiblesse languissante, et le ridicule s'ajoutait à l'ennui qui s'infiltrait en elle, peu à peu....

MAX WALLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

RÊVE GOTHIQUE

Jadis aux temps naïfs et grands du culte ancien,
Quand le monde élevait son âme au ciel chrétien,
Mon désir eût été d'habiter en artiste
Quelque logis bien vieux, bien lointain et bien triste,
Où de glauques carreaux jettent, même à midi,
Une clarté douteuse et vespérale et d'y
Peindre dévotement avec calme et douceur
Avec toute la foi qui brûlerait mon cœur
La figure anxieuse, effrayante, honnie,
Mais divine du Christ tordant son agonie
Dans le deuil, la douleur, la nuit et l'abandon.
Ou bien encor la vierge au sein des gloires, dont
L'environne l'armée innombrable des saintes
Et des martyrs, ayant de fleurs les tempes ceintes :
Son manteau descendrait jusqu'à terre à plis lents,
Elle tiendrait du bout des doigts de purs lys blancs
Altiers autant qu'un sceptre et droits comme une épée,
Et sa belle toison longue, blonde et crêpée,
Retomberait sur son épaule, en camail d'or.
De grands anges volant dans le fond du décor,
Où pointeraient les croix en cuivre des coupoles,
Inscriraient sa louange aux plis des banderoles.
Des chevaliers prieraient autour de son autel,
Et leurs yeux reluiraient d'un feu de piété tel
Qu'on avouerait, à voir leurs doux regards en flammes.
Que je fais mes couleurs de quoi Dieu fit leurs âmes.
L'atelier où ma vie intime fleurirait
Serait un sympathique et modeste retrait,
Fait pour l'art recueilli, l'étude et la prière,
Mais la fenêtre, ouverte au soleil toute entière,
Prendrait directement sa lumière du ciel.
Les heures passeraient comme un ruisseau de miel ;
J'aurais au cœur toujours la même ardeur qui veille ;
Le lendemain serait l'image de la veille.

L'ouvrage terminé, jamais je ne voudrais
Parapher de mon nom l'œuvre que je ne peindrais,
Sachant que si cette œuvre est bonne et méritoire
Dieu dans son paradis augmenterait ma gloire
Je n'aurais qu'un ami. Ce serait, au couvent,
Quelque moine plus doux et pieux que savant,
Qui passerait ses jours à parcourir les landes,
A prêcher, à jeûner, à broder les légendes
Comme des fleurs d'argent sur le manteau des saints.
Et puis je m'étendrais un soir des mois sereins
Et m'en irais aux cieux par les routes aisées.
Et mes tableaux, mes beaux tableaux dans les Musées
Couvriraient à l'écart quelque coin de mur nu
Et l'on y graverait simplement « *Inconnu.* »

EMILE VERHAEREN.

SONNET

—

Au fond d'un boudoir rouge en mon cœur je te vois :
— Là, de Chopin, très lente, une valse voltige ;
Comme un haschisch sonore épandant son vertige ;
— Là, je te garde reine et captive à la fois.

On dirait que ton corps d'une clarté s'y voile,
Comme un soleil de juin caché dans sa splendeur,
Et tes cheveux trainants semblent, en leur blondeur,
Le fil d'or que déroule, en tombant, une étoile.

Mes vers, ces oiselets d'écarlate et d'azur,
Becquêtent en chantant ta lèvre, — ce fruit mûr,
Montrant ses blancs pepins dans sa pulpe amarante,

Et, tandis que, friands, ils volètent autour,
Tes yeux cruels et doux, tes yeux clairs de vautour
Dardent de haut sur eux leur fixité vibrante.

EMILE VAN ARENBERGH.

RICHARD WAGNER

(Suite).

V

Dans son long exil Wagner était toujours opprimé par la misère et les souffrances cruelles de l'artiste dont le génie se consume stérilement dans l'indifférence publique. Sur le conseil de Liszt, qui l'engageait à tenter une fois encore la fortune et la gloire à Paris, il essaya de dramatiser une légende scandinave, *Weiland le Forgeron*. Le découragement l'empêcha de travailler. De nouveau la vie l'abreuvait de son fiel le plus amer. Un jour, dans l'accablement de la misère et de la maladie il jeta les yeux sur la partition de *Lohengrin*, qui gisait là, inutile, et l'envoya à Liszt. Ce dernier, alors maître de chapelle à Weimar, se prit d'enthousiasme pour ce chef-d'œuvre, le plus bel opéra qui eût encore été écrit, et s'occupa de le faire représenter. Il mit au service de Wagner le renom immense qu'il avait acquis. Des invitations furent par lui envoyées à la presse européenne et aux artistes de tous pays. La représentation fut un événement. De ce moment date la célébrité de Wagner, — non que le succès fut incontesté, mais la contestation même, la rage que les critiques en vogue mirent à dénigrer l'ouvrage, l'enthousiasme ardent qu'inspira à quelques autres sa puissante et neuve beauté; l'expansion de la querelle qui de l'Allemagne, où elle était jusqu'alors confinée, déborda sur

l'Europe entière, tout contribua à mettre en relief la personnalité artistique de Wagner. Mais le guignon prit soin d'aggraver son triomphe. Toujours sous le coup d'une sentence de bannissement, il ne pouvait mettre le pied sur le territoire germanique. Pendant dix ans, son œuvre fut applaudie sur les théâtres allemands sans qu'il lui fût permis de l'entendre.

Désireux d'ouïr de sa musique, il donna en 1853, à Zurich, une audition dont le succès fut énorme. Deux ans après, il alla diriger à Londres les concerts de Hanover-Square-Room. Il y bouleversa, dans l'exécution des classiques, la tradition et les nuances indiquées par Mendelssohn, au grand mécontentement des Anglais, qui devaient une fois de plus changer leur manière d'admirer. Il acheva de les horripiler en dirigeant de mémoire. Un jour, — il faisait répéter la *Symphonie Héroïque*, — on le rappela au respect du papier noté. Le lendemain une grande partition s'épanouissait sur son pupitre. Le morceau fini, comme on se pressait autour de lui pour le féliciter, du bout de son bâton, ironique, il indiqua le titre de la partition : c'était le *Barbier de Séville!*

De retour à Zurich, il reprit la composition de l'*Anneau du Nibelung*, commencé depuis plusieurs années; mais désespérant de voir représenter une œuvre de proportions si vastes, déterminé pourtant à donner au public un drame musical construit rigoureusement selon ses théories, il écrivit *Tristan et Iseult*. Il croyait pouvoir rentrer en Allemagne pour y monter cet ouvrage, mais l'autorisation lui en fut refusée. Alors il se décida à retourner à Paris, pour, à la faveur de sa célébrité croissante, faire admettre un de ses opéras au *Théâtre Lyrique*, et obtenir le suffrage de la capitale artistique de l'Europe. Il arriva à Paris en 1859. A travers des difficultés sans nombre, il organisa un concert qui fut donné le 25 janvier 1860 et répété le 1^{er} et le 8 février. La première partie comprenait l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, l'ouverture du *Tannhäuser* et de nombreux fragments de ce dernier opéra; la seconde partie contenait, outre le prélude de *Tristan et Iseult*, plusieurs grands morceaux

de *Lohengrin*. Un journal du temps décrit ainsi l'aspect du foyer entre les deux parties du concert. « Là, les événements prirent des proportions vraiment colossales. L'émeute était à son comble. C'était un tohu-bohu à nul autre pareil. Ah! s'écriait un fanatique, c'est du Meyerbeer sublimé! — Pardon, répondait un Girondin, c'est du Weber travesti! — C'est le ciel sonore! — Par trop sonore! s'écriaient cent autres. — C'est le carnaval musical. — C'est le *nec plus ultra* de l'instrumentation! — C'est le chaos! »

Les journaux crièrent à la fin du monde. Dans les *Débats*, Berlioz publia un manifeste curieux dont la forme dubitative témoigne d'autant d'hésitation peut être que de politesse. Les amateurs de subtilités y pourraient trouver une large approbation de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*, et une absolue réprobation de *Tristan et Iseult*. Berlioz était effrayé des audaces de Wagner, beaucoup plus fort que lui en fait d'harmonie, et qui le surpassait surtout par la colossale *unité* de ses conceptions. C'est très sincèrement qu'il criait casse-cou! Mais il devait aussi garder rancune à ce nouveau venu qui lui volait avec une imperturbable supériorité sa gloire de réformateur et de continuateur de Beethoven. Wagner répondit à Berlioz par une remarquable lettre insérée dans la *Presse Théâtrale*; il y résumait son système esthétique.

Cependant les concerts n'avaient rapporté au compositeur qu'un déficit de dix mille francs; le découragement s'emparait de nouveau de lui, quand, sur l'ordre de l'empereur, on entreprit de monter *Tannhäuser* à l'Opéra. Wagner ne se sentit pas de joie. Il pouvait enfin soumettre son œuvre au grand public parisien, et il ne doutait pas du succès. Il fallait un traducteur. La victime élue par Wagner fut Edmond Roche, employé à la douane, qui consacra ses dimanches au grand œuvre. Il faut lire, dans la préface de Sardou pour les poésies de Roche, l'épouvantable supplice de ce martyr des doubles croches. La traduction faite, les répétitions avancèrent rapidement. Tout-à-coup

Wagner déclara que la première scène devait être remaniée. Il la recomposa selon ses dernières théories, mais les chanteurs refusèrent d'apprendre cette musique étrange, aux intonations périlleuses. Ce furent dès lors des scènes perpétuelles. Wagner se fâchait, les acteurs se rebellaient, si bien que pendant quelque temps les répétitions furent suspendues. Puis ce fut la fameuse question du ballet. Wagner n'en voulait à aucun prix, et il avait raison. M. Royer, qui connaissait ses Parisiens, proposa d'introduire des danses dans le concours des chanteurs !! Wagner déclara qu'il préférerait retirer son opéra. Il n'en fut plus question.

Ces demoiselles du corps de ballet, privées du plaisir d'exhiber leurs jambes et sentant leur institution menacée, déclarèrent la guerre au *Tannhäuser*, et mirent en campagne leurs fidèles alliés et protecteurs, les messieurs du Jockey-Club. La cabale fut soutenue par les petits auteurs et critiques sans génie que Wagner avait si vertement rossés dans ses écrits. Les israélites, cruellement malmenés par lui dans son opuscule intitulé *Du Judaïsme dans la musique*, formèrent le bataillon sacré de l'armée ennemie. La première représentation eut lieu le 13 mars 1861. C'est au second acte que l'émeute éclata. Malgré les applaudissements d'une partie du public, les rires et les sifflets couvrirent le bruit des instruments. La princesse de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche, qui protégeait ouvertement l'œuvre, fut insolemment raillée et obligée de quitter sa loge. « Toute une salle française, dit Baudelaire, s'est amusée pendant plusieurs heures de la douleur de cette femme, et, chose moins connue, M^{me} Wagner elle-même a été insultée pendant une des représentations. Prodigeux triomphe! »

Je veux rapporter ici quelques appréciations des revues musicales sur le *Tannhäuser* et les concerts de l'année 1860; elles renferment tous les ineptes reproches qui ont été adressés au wagnérisme depuis vingt ans. Voici d'abord le *Ménestrel*. « Wagner est un grand musicien, mais ses ten-

dances sont déplorables. Cinquante ans de cette musique et la musique est morte, *car on aura tué la mélodie, et la mélodie est l'âme de la musique!* »... « Ah! grand Dieu! loin de nous tout ce fatras quand *il ne s'agit que de plaire et d'émouvoir!* »

Le *Messenger des Théâtres*, sans objuguer comme un Jérémie en redingote, n'est pas moins affligé: « Wagner fait de la musique *sans mélodie, sans rythme et sans formes*. Il ne veut que de l'harmonie pure, rien que de l'harmonie. Il laisse tout flottant et obscur, et lorsque par hasard une petite mélodie tente de se dégager de ces masses d'harmonie, il l'accable sous tant de *modulations sans fin et sans nombre*, que tout rentre bientôt dans l'ordre habituel. Il est regrettable que Wagner ne consente pas à FAIRE DE LA MUSIQUE COMME TOUT LE MONDE. Il tiendrait alors une haute place dans l'art. »

Que n'écrit-il comme tout le monde! Voilà la faute impardonnable de tout artiste de génie, qu'il s'appelle Victor Hugo ou Wagner. Comment! se disent les critiques et les badauds, quel est ce barbouilleur de papier, ce joueur de mirliton qui se permet de déranger mes habitudes? J'ai étudié dans mon temps Racine et Mozart; ce n'est pas à mon âge, que diantre! que l'on se remet à apprendre. Il y a trop de génies, à la fin; cela n'est plus supportable! « *que n'écrit-il comme tout le monde!* » — Eh! c'est précisément parce que *quiconque a du génie n'écrit jamais comme tout le monde!*

Les autres reproches articulés par les gazettes de tout à l'heure ne sont que le détail de cette incrimination capitale. *Pas de mélodie, pas de rythme, pas de forme!* — alors que nul n'est aussi prodigieusement riche de rythmes et de mélodies. — Mais précisément la mélodie de Wagner n'est pas celle de tout le monde; la coupe n'en est pas inflexiblement carrée, elle court librement à travers chant et orchestre, enfin elle module à l'infini et circule capricieusement sur tous les degrés de l'échelle chromatique: c'est

ce que les feuilletonistes appellent : *accabler la mélodie sous des modulations sans nombre*. En réalité on reproche à cette mélodie d'être moins *monotone* que les autres ! Reste la plus terrible des objections, celle qui fait beugler la foule comme un taureau qui voit flamboyer une écharpe rouge : *c'est de la musique savante !* Hélas ! à cela il n'y a rien à répondre. Je soupçonne en effet Wagner d'avoir écrit pour les musiciens.

VI

Wagner, ayant reçu l'autorisation de rentrer en Allemagne, essaya en vain de faire représenter *Tristan et Iseult*. A Carlsruhe, on le leurra de belles promesses. A Vienne, où son drame avait été accepté et mis à l'étude, les chanteurs le déclarèrent inchantable. Après avoir donné de nombreux concerts en Allemagne et en Russie, il se retira à Biebrich et y acheva, en 1862, les *Maîtres Chanteurs*. L'année suivante il publia le poème définitif de l'*Anneau du Nibelung*, commencé depuis dix ans. Dans la préface, il faisait appel, pour obtenir l'exécution de son œuvre, à la générosité patriotique d'un prince allemand, et terminait par ce cri : « Ce prince se trouvera-t-il ? »

Un an, après Louis II, roi de Bavière, l'appela à Munich, lui donna une maison et une pension de quatre mille florins, fit venir, pour bâtir le théâtre destiné à l'*Anneau du Nibelung* l'architecte Semper et ordonna au théâtre royal de mettre à l'étude *Tristan et Iseult*. La représentation eut lieu le 10 juin 1865.

Acte 1

L'introduction développe le thème du *philtre d'amour*. Il symbolise l'amour involontaire et fatal, qui s'est infiltré dans les âmes comme une phtisie spirituelle, et qui lentement, inéluctablement, a dévoré, avec la force des consciences, la santé des corps. Cette musique mortellement enivrante évoque des corps émaciés, blancs comme cire,

translucides comme les anges d'un vitrail, et pareils aux vierges mystiques dont la poitrine exsanguë ouvre à la place du cœur une bouche écarlate par où a fui tout leur sang. La poignante mélodie s'étend comme l'eau d'une marée de larmes ; c'est elle, toujours elle, qui submerge dans ses flots monotones les cœurs désespérés. Toujours la même phrase se répète, se déroule et se replie : c'est l'obsession de la même pensée qui troue le cerveau comme un forêt. Ainsi, chaque jour, s'écoulent des heures et des heures. Enfin, dans une lassitude, la crise s'éteint ; l'être usé s'anéantit dans une interne léthargie, sommeil sans rêve, sans conscience, dont le réveil sera un renouveau de tortures.

Sur un navire qui la conduit en Cornouailles, à son fiancé, le roi Marke, Iseult, princesse d'Irlande, est couchée sur un lit de repos. Au dessus de sa tête s'étend un dais de velours, dont les rideaux sont fermés ! Sa fidèle suivante Brangœne veille près d'elle. Réveillée de sa pénible rêverie par la chanson d'un marin, Iseult tressaille et interroge peureusement Brangœne ; la terre est proche, déjà l'on aperçoit à l'horizon les verts rivages de Cornouailles. Alors la douleur d'Iseult éclate. D'une voix mortellement désespérée elle invoque la mer et les vents de tempête : « O magie, art abaissé, qui ne broies plus que de balsamiques breuvages ! Réveille-toi à mon appel... Entendez ma volonté, vents dociles... soulevez l'ouragan, le tourbillon furieux des orages..., arrachez à son sommeil cette mer rêveuse, éveillez du fond de l'abîme ses avides furies ; montrez lui la proie que je lui offre, faites voler en éclats ce navire insolent ! » Et comme Brangœne, effrayée, s'empresse auprès d'elle : « De l'air ! soupire Iseult ; mon cœur suffoque. Ouvre, ouvre cette tenture toute grande ! »

Les rideaux ouverts, on aperçoit sur le pont planté de mats et vermiculé de cordages, là-bas, près du gouvernail, Tristan, debout, les bras croisés, pensif, et regardant la mer. Le regard fixé sur lui, Iseult murmure : « Elu pour moi, — perdu pour moi, — noble, pur, vaillant et lâche : tête vouée

à la mort, cœur voué à la mort ! » Et le thème de la *Mort* résonne, mystérieusement amer. — Dévorée d'amour, elle se plaint, la pauvre princesse : l'orgueilleux héros refuse d'approcher d'elle ; durant toute la traversée, pas une fois il n'est venu la saluer et lui faire hommage. Elle veut le voir, il faut qu'il vienne, le dédaigneux chevalier ! « Qu'il arrive en hâte, s'écrie-t-elle ; dis lui que j'ordonne à mon vassal d'obéir à sa maîtresse, moi, Iseult ! » Brangœne s'acquitte de son message ; mais avec de douces et subtiles phrases, Tristan élude le commandement qui lui est donné. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il aime Iseult de toute l'ardeur de son âme, et qu'il se tient loin d'elle par respect, car il la mène au roi son oncle, et elle va devenir sa souveraine. Mais Kurwenal, le fidèle vassal de Tristan, chante ironiquement les exploits du héros, qui tua jadis sire Morold, le fiancé d'Iseult, le champion de l'Irlande.

Iseult, qui l'a entendu, frémit de colère, et laisse tumultueusement jaillir de son cœur son désespoir furieux. Brangœne s'en souvient-elle ? Un jour, dans une chétive nacelle, aborda en Irlande un chevalier blessé. L'art d'Iseult le sauva, mais tandis qu'elle le soignait elle reconnut en lui Tristan, car dans son épée elle reconnut une brèche où s'ajustait exactement un fragment qu'elle avait jadis trouvé dans la tête coupée de sire Morold, présent de dérision que le sauvage Tristan lui avait jadis envoyé. Son cœur alors avait crié. L'épée à la main, elle allait venger son fiancé, mais le blessé la regarda dans les yeux et le fer tomba de sa main... Tristan, qu'elle avait guéri, et qui était parti inconnu, revint bientôt sur un pompeux navire demander la main d'Iseult pour Marke, roi de Cornouailles... Ah ! s'écrie-t-elle enfin, voir toujours près de moi le plus accompli des hommes sans amour, puis-je supporter ce supplice ?

— Sans amour ? reprend Brangœne ; et elle lui apporte le coffret où la reine d'Irlande a enfermé les puissants breuvages magiques : les baumes pour les blessures, le philtre

d'amour... « Tu te trompes, voici le breuvage qu'il me faut! » s'écrie Iseult, en montrant le philtre de *mort*.

Kurwenal annonce que le navire va entrer au port, et que Tristan va venir chercher la princesse pour la conduire au roi. Brièvement elle ordonne à Brangène de verser dans une coupe d'or la boisson mortelle. A Tristan, qui survient, elle fait de violents et incohérents reproches, puis elle exige qu'il boive avec elle la coupe réconciliatrice. O prodige! A peine l'ont-ils vidée, qu'un frisson les agite; leurs regards se mouillent, leurs bras s'élancent, leurs lèvres se cherchent, leurs poitrines se pressent; « quelle boisson nous as-tu versée? » demande tout à coup Iseult. — La liqueur d'amour! s'écrie désespérément Brangène...

En ce moment le vaisseau atterrit, et l'équipage salue le roi de Cornouailles.

Acte 2

Il fait nuit. Dans le parc aux grands arbres, devant le palais, où flambe, près d'une porte, une torche, Iseult et Brangène écoutent anxieusement des fanfares de chasse qui s'éloignent.

ISEULT. — Les entends-tu encore? Il me semble que le bruit s'est déjà éteint au loin.

BRANGÈNE. — Ils sont encore tout près. Les sons s'entendent distinctement par ici.

ISEULT, *écoutant*. — L'inquiétude abuse ton oreille; ce qui te trompe, c'est le murmure du feuillage, que le vent agite en se jouant.

BRANGÈNE. — Ce qui te trompe, c'est ton désir emporté d'entendre ce qui occupe ta pensée; j'entends le son des cors.

ISEULT. — Ces sons si doux ne sont pas ceux du cor. C'est le murmure suave de la source qui roule de ce côté ses ondes charmantes; comment l'entendrerais-je, si les cors résonnaient toujours? Dans la nuit silencieuse la source seule m'envoie son doux rire. Dis-tu que les cors sonnent encore tout près d'ici, pour tenir loin de moi celui qui m'attend dans la nuit silencieuse?

En vain Brangœne la supplie de prendre garde, de se défier de sire Melot qui l'épie; Iseult, pour donner le signal, arrache le flambeau de la muraille. « La lumière, fût-ce celle de ma vie, je l'éteins en riant ! » s'écrie-t-elle, et elle étouffe la torche sur le sol.

Tristan arrive. Dans un embrassement passionné, ils exclament leur ardente tendresse. Puis ils causent avec la préciosité malade des amants mélancoliques. Le jour, l'affreux jour qui les sépare, ils le haïssent et le maudissent; bénie au contraire soit la nuit, la douce et voluptueuse nuit qui les rassemble. Pendant le jour, Iseult vit auprès du roi Marke; mais la nuit appartient à Tristan. Et renversés sur un banc de fleurs, ils chantent de leurs voix enlacées l'hymne à l'éternelle nuit: « O douce nuit, nuit éternelle, nuit d'amour auguste et sublime!... une douce aspiration sans décevants fantômes, de suaves désirs sans angoisses, une sainte mort sans plainte, un évanouissement sans souffrance; plus de séparation, plus de fuites, une exquise solitude dans un chez-soi éternel, l'ivresse d'un long rêve dans des espaces sans limites... Je ne serai plus Tristan et tu ne seras plus Iseult. Nous n'aurons pour l'éternité qu'une seule âme et une pensée, un cœur tout en feu dans la suprême volupté d'amour.

Dans un soudain cliquetis d'armes, voici le roi Marke et sa cour. Tous dardent les yeux sur le couple adultère. « Eh bien, sire, s'écrie Melot, ai-je eu tort de l'accuser? »

Après un interminable discours du roi Marke, Melot et Tristan se battent; l'amant d'Iseult tombe, cruellement blessé, dans les bras de Kurwenal.

Acte 3.

Kurwenal a transporté son maître dans son domaine de Coréol en Bretagne. Dans le jardin du burg, à l'ombre d'un grand tilleul, Tristan est endormi d'un morbide sommeil. Kurwenal le veille avec inquiétude. Au dehors, un berger module sur la cornemuse une triste mélodie. Douloureusement Tristan s'éveille, et voici que coulent ses plaintes poi-

gnantes. Rien de plus effrayant que ce corps blessé, d'où la vie fuit par une large plaie et dont l'âme se meurt d'amour. Avec quel regret le héros rouvre les yeux à la lumière ! Comme ardemment il appelle les bienfaisances de l'éternelle nuit ! Mais quoi ! il apprend de Kurwenal qu'Iseult arrive ! le délire le tord sur sa couche : il voit venir l'heureux navire ; Iseult, Iseult est là !... hélas ! c'est une illusion de malade. Déchu de son exaltation il écoute la plaintive mélodie du berger ; et de nouveau la fièvre fait bouillonner ses pensées ; les souvenirs se pressent en désordre ; mais Iseult toujours remplit son âme... il la revoit à son chevet, levant sur lui l'épée et la laissant tomber... puis elle lui donne le breuvage fatal qui a causé toutes leurs souffrances... Et il s'exalte, il s'emporte, crie, tombe épuisé. Il n'est pas mort ; bientôt il revient à lui pour souffrir et pleurer encore. Mais le berger joue soudain un air joyeux. C'est le signal convenu ; le navire d'Iseult approche. Bientôt la voici elle-même. Eperdu, Tristan se lève de sa couche, se précipite en chancelant vers elle et tombe sans vie dans ses bras. Vainement elle l'appelle et le supplie ; elle s'affaisse à son tour sur le bien-aimé cadavre.

Mais, portés par un second navire, voici Marke et ses seigneurs. Kurwenal, l'épée au poing, défend l'accès du burg ; il tue Melot, et, blessé lui-même, se traîne pour mourir près du corps de son maître. Marke, à qui Brangœne a révélé le secret du breuvage d'amour, est venu pour pardonner. Il essaie de réveiller Iseult : enfin l'infortunée ouvre les yeux et les attache sur Tristan. Elle murmure : « Comme il sourit d'un suave sourire, comme ses paupières se soulèvent avec grâce : voyez, amis ! ne le voyez vous pas ? Comme il brille d'une lumière toujours plus splendide ! Plus superbement toujours, il se dresse, rayonnant de l'éclat des étoiles. Voyez, amis ! Ne le voyez-vous pas ? Son cœur s'enfle d'un feu ardent, une source abondante bouillonne en son sein ; sur ses lèvres charmantes glisse un souffle insensible. Voyez, amis ! Ne le voyez-vous pas ? Suis-je donc seule à entendre cette mélodie

mystérieuse, délicieusement plaintive, pleine d'un sens infini, doucement consolante, qui émane de son être, m'emporte avec elle, me pénètre et m'enveloppe de ses charmants échos? Ces sons plus clairs qui roulent à mes oreilles, sont-ce les molles vagues des airs? sont-ce des flots d'exquises vapeurs? Elles s'enflent, elles bruissent autour de moi. Faut-il respirer? faut-il prêter l'oreille, m'abreuver, me plonger, me noyer dans ces effluves? Dans les grandes ondes de l'océan de délices, dans la sonore harmonie des vagues de parfums, dans l'haleine infinie de l'âme universelle, se perdre, s'abîmer, ah! volupté suprême! »

Novissimes paroles qu'accompagne le grandiose *hymne à la nuit!* Dans le lent et irrésistible envahissement de l'orchestre, on voit les souveraines Ténèbres Invisibles jeter leur manteau d'ombre sur les âmes. Comme les deux amants l'ont pressenti, la mort, pour eux, n'est point la mort; c'est la vie infinie, dont nous entendons le fourmillement occulte. Avec son chant suprême, Iseult entre dans ce royaume de prodiges, immensité de sons, de parfums, de lumières, où tout flotte dans une vaste unité sans cesser d'être, où les sens affinés perçoivent les subtiles *correspondances* des choses, qui se répondent à travers l'infinie diversité comme de murmurants échos.....

VII

Chacune des représentations fut un triomphe. Les chanteurs, pris d'enthousiasme, avaient, durant les répétitions, mis leur orgueil à satisfaire le Maître. M. et M^{me} Schnorr, qui tenaient les rôles principaux, avaient été admirables. Mais pour Wagner il restait encore dans la coupe du guignon quelques gouttes d'amertume à boire. La population catholique de Munich fut scandalisée de voir dans *Tristan et Iseult* un reflet de la philosophie pessimiste de Schopenhauer. Les dépenses énormes qu'allait nécessiter la construction du nouveau théâtre effrayaient les hommes

politiques, fort jaloux d'ailleurs de l'influence croissante de Wagner à la Cour. Les vilaines passions surexcitées crièrent dans les journaux. On força le roi à éloigner Wagner. Celui-ci se retira en Suisse, à Tribschen, où le roi Louis vint fréquemment le voir en cachette. C'est dans ce nouvel exil que furent achevés les *Maîtres Chanteurs*, qui allaient être mis à l'étude, quand éclata la guerre de 1866. Les événements politiques ayant calmé les fureurs anti-wagnériennes, le Maître vint lui-même diriger les répétitions de son nouvel opéra. Son pamphlet *l'Art allemand et la politique allemande*, publié à cette époque, et dirigé contre la France, lui attira de nombreuses sympathies nationales. Enfin, le 21 juin 1868, fut donnée la « première » des *Maîtres Chanteurs*.

L'ouverture expose l'idée symbolique de la pièce : la lutte de l'art nouveau contre la tradition des anciens maîtres, et son triomphe définitif, non pas, tel que le concevrait un cerveau étroit, mais comme le voit seul un génie impartial et haut : l'art nouveau n'anéantit pas l'art classique, il se joint à lui dans l'Art universel ; le hardi poète novateur, salué maître à son tour, s'assied parmi les maîtres.

Voici comment Wagner a symphonisé cette conception. Le thème pesant des *maîtres-chanteurs* et leur *marche* emphatique, qui résonnent au début, font place aux libres mélodies du jeune poète ; dans le tumulte croissant de l'orchestre que ce chant domine, pointe ironiquement en staccato le thème des *maîtres* ; les deux motifs s'attaquent et luttent ; un moment la victoire semble rester aux *maîtres*, dont le symbole entonné vigoureusement par les trompettes, perce l'agitation. Mais voici que tout s'apaise. Le chant nouveau s'élève et plane avec sérénité ; en même temps, les basses dessinent la figure musicale des maîtres : les deux phrases s'unissent, se fondent ; enfin, de l'enthousiasme sonore de l'orchestre, le thème des MAÎTRES jaillit dans une explosion d'apothéose.

Acte 1.

L'action se passe au XVI siècle. Des chevaliers-poètes qui

avaient chanté le minnelied dans les Cours féodales, l'art du chant lyrique était tombé aux bourgeois cristallisés dans leurs boutiques. Les maîtres chanteurs formaient une corporation pareille à n'importe quelle maîtrise, recrutée parmi les divers métiers de la ville. Entre leurs mains philistines qui dans la semaine forgeaient le fer, tannaient le cuir ou pétrissaient le pain, la poésie, ce parfum subtil de jeunesse et d'amour, était devenu un ramas de formules baroques, une complication inextricable de règles sans cause, un casse-tête chinois, où chaque syllabe avait sa place sacramentelle; où chaque phrase, chaque mot, chaque virgule était tyrannisée par une législation inflexible. Et ces assassins de la poésie avaient fait un code..... criminel de leurs lois abominables: la *Tablature*, dont le nom indique assez la nature tortionnaire.

Acte. 1.

Dans l'église St^e Catherine, à Nuremberg, les fidèles chantent la dernière strophe d'un choral de la réforme. Au dernier rang est assise Eva, la toute gracieuse fille du riche orfèvre Pogner, Un jeune chevalier vêtu de velours se tient debout derrière un pilier. C'est Walther de Stolzing, noble de Franconie, qui est hébergé à Nuremberg chez maître Pogner, et qui aime sa fille. Il l'a suivie à l'église. Elle, toute troublée, mêle sa voix aux cantiques; mais quand, après chaque vers, la musique s'éteint dans une pause solennelle, les deux jeunes gens se regardent et se parlent en gestes furtifs, soulignés par une amoureuse phrase des violoncelles. L'office fini, la foule s'en va lentement, tandis que la phrase d'amour résonne plus pressante. Eva part la dernière avec sa bonne.— Madeleine « Un mot, un seul mot, supplie Walther »..... Eva, tremblante; et soudainement rusée, s'aperçoit tout à coup qu'elle a oublié son mouchoir, là bas, à son banc;..... Madeleine va le chercher. Puis c'est le bracelet qui s'est perdu en route; Madeleine y va encore; et, bonne âme, s'écrie à son tour: « Mon Dieu! voilà que je ne trouve plus mon livre de prières! » Walther et Eva échan-

gent quelques paroles brèves. « Ce seul mot que je vous demande, vous ne le dites pas? La syllabe qui prononce mon arrêt? Oui, ou non? Dites, mademoiselle, êtes-vous fiancée? » — Hélas! son père l'a promise au maître-chanteur qui au concours du lendemain sera couronné par la docte corporation. — « Et la fiancée, qui choisira-t-elle? — Vous ou personne! » s'écrie Eva. — « Etes-vous folle? » intervient Madeleine. — Mais le mot est dit. Walther, le cœur en feu, veut obtenir la belle fiancée; il veut être maître-chanteur, concourir et gagner le prix..... Précisément il y a là dans l'église David; c'est l'apprenti de Hans Sachs, le cordonnier poète, le plus célèbre des maîtres-chanteurs. David, qui est aux mieux avec Madeleine, est appelé; il faut qu'il instruisse le chevalier dans les règles du chant: c'est une éducation à faire à la minute, et par quel professeur! David et Madeleine ne peuvent s'empêcher de rire. Mais la chose presse. Les deux femmes vont partir. « Vous verrai-je encore? » murmure Eva. Ce soir, dit-il, et des paroles de jeune et brûlant amour impétuent de ses lèvres; la passionnée mélodie s'enfle avec des accents superbes. Puis Walther et David restent seuls. La leçon commence. David fait l'important. « Ainsi, dit-il, vous voulez devenir maître, comme cela, du premier coup?

— Est-ce donc si difficile?

— L'art des maîtres ne s'acquiert pas ainsi en un jour! Voici une année que je travaille, moi, avec le plus grand de Nuremberg, Hans Sachs, qui m'enseigne en même temps la poésie et la cordonnerie. Quand j'ai bien tanné le cuir, il me fait dire des vocales et des consonnances; quand j'ai bien raidi le fil, il me fait comprendre la rime. Eh bien, où croyez-vous que j'en sois arrivé maintenant?

— Sans doute, à confectionner une bonne paire de souliers?

— Ah! je n'en sais pas encore si long! exclame David.

— Voyons; conseillez-moi, reprend Walther.

— Eh bien, sachez que les tons et les modes des maîtres

sont très-nombreux, et qu'ils ont chacun leur nom ; il y a le ton court, le ton long, le ton trop long ; le ton jaune, le ton vert ; le mode du papier à écrire, le ton sucré, le ton des roses ; le ton de l'amour court et le ton oublié ; la manière des aboyeurs, le mode du zinc anglais, de la tige de cannelle, des grenouilles, des veaux ; le mode du glouton décédé ou du pélican fidèle.....

— Mon Dieu ! qu'est ce que tout cela ? s'écrie Walther abasourdi.

— Et il ne suffit pas de connaître les noms, continue David, il faut savoir comment se chante chaque mode, sans violer la Fioriture ni la Tablature. Pour moi, je ne suis pas encore si avancé. C'est bien souvent le mode du martinet que mon maître me chante ; et si ma bonne amie Madeleine ne me vient pas en aide, je chante, moi, l'air du pain sec et de l'eau..»

Pendant ce dialogue, des apprentis sont entrés dans l'église, et préparent la nef pour une séance solennelle des maîtres chanteurs. Ils apportent les bancs, la chaise haute pour le chanteur, et dressent une espèce de cellule voilée d'un rideau noir, où doit s'enfermer le marqueur de fautes. Tout en travaillant, ils jettent de bonnes plaisanteries à David qui fait le professeur ; puis, la besogne faite, ils improvisent une ronde autour de l'estrade en chantant des vers ironiques à l'adresse du pauvre Walther.

Soudain les gamins s'arrêtent : les maîtres chanteurs font leur entrée, raides comme des obélisques. Pogner présente le chevalier, et une grotesque discussion s'engage parmi les maîtres. Enfin le président Kothner interroge le jeune chevalier : « Quelle est votre maître ? Dans quelle école avez-vous appris le chant ? »

A cette question, dans l'âme de Walther s'éveillent les plus douces images de son adolescence. Tout ce qui l'a inspiré, tout ce qui a fait monter à ses lèvres la suave musique des vers, chante en lui avec une poésie nouvelle. Un instant il se recueille, et un délicieux prélude de l'orchestre peint la floraison de ses souvenirs. Bientôt la mélodie se dessine

dans sa grâce incomparable et Walther répond : « Assis au foyer tranquille, au cœur de l'hiver, quand la neige couvrait la cour et le château, je lisais un vieux livre qui chantait les douceurs printanières ; puis le printemps venait, et ce que pendant les nuits froides le livre m'avait enseigné, je l'entendais bruire dans la forêt et dans les prairies. C'est là, qu'avec les gais oiseaux, j'ai appris à chanter. »

Rumeur des maîtres, qui n'ont jamais entendu parler de cette école là. Quoi qu'il en soit, le jeune homme a si bonne mine qu'on se décide à l'écouter.

Le président Kothner se fait apporter les tables de la loi, la fameuse Tablature, que les apprentis lui remettent au son burlesquement solennel de la grande marche des maîtres-chanteurs. Puis il lit les principales règles du chant, avec des fioritures abracadabrantes, d'un cocasse à réveiller les morts. Cela fait, le marqueur, armé de son ardoise, prend place dans sa logette. Le diable veut que ce soit précisément le plus fieffé pédant de la compagnie, maître Beckmesser, greffier de la ville, grand éplucheur de diphtongues devant le Seigneur, et, qui pis est, prétendant à la main d'Éva. Installé derrière son rideau noir, il crie à sa victime le sacramentel : Commencez !

Walther saisit au bond le mot qu'on lui lance : « Commencez ! c'est le cri que le printemps jette à la nature. Sa voix puissante résonne dans les forêts, dans les halliers, dans les buissons, roule, comme une vague grandissante, d'échos en échos, — et tout s'éveille, tout s'anime. La forêt tressaille, les grands bois entament leur hymne immense : c'est la sublime chanson du printemps. »

Et avec la voix de Walther, l'orchestre entier bourdonne comme une forêt profonde, travaillée par la sève et les ferments de la vie. C'est un jaillissement, toujours croissant, d'une puissance et d'une douceur inouïes. Mais, dans la cage, on entend de violents coups de craie. Bientôt le Marqueur, rouge d'indignation, brandit devant les maîtres l'ardoise où il n'y a plus de place pour un seul trait. Alors toutes les

langues se déchaînent. « Avez-vous remarqué? se disent-ils; pas de pause, pas de fioritures, pas de mélodie! » — « Il s'est même levé brusquement de son siège! » s'écrie un maître à bout d'arguments. Seul Hans Sachs prend parti pour le jeune homme. Son âme bouleversée a senti se réveiller toute sa jeunesse. Et tandis que Walther en colère achève son chant qui domine le caquet des maîtres, Sachs, fasciné, s'écrie : « Quel courage, quelle flamme ! Silence, maîtres, écoutez donc ! C'est un cœur de héros, un fier poète, celui là ! » Mais tous se pressent vers la porte en tumulte; les apprentis renouent leur ronde aux refrains ironiques, et Sachs demeure seul, dans l'église, ébloui, l'âme perdue dans un ciel de songeries nouvelles, où l'a jeté ce chant superbe : et l'orchestre emmêlant le motif railleur de la ronde et le chant de Walther traduit à sa manière les pensées du vieux poète et finit par dessiner la marche triomphale des maîtres.

Acte 2.

Une rue de Nuremberg fuyant entre deux rangées de pignons pointus. D'un côté, l'opulente demeure de maître Pogner, avec, devant le perron, un grand tilleul ombrageant un banc de pierre. De l'autre, l'échoppe de Hans Sachs avec ses volets verts encadrés de lilas en fleurs. C'est le soir; les apprentis délivrés du travail, gambadent dans la rue et chantent des refrains pour la fête du lendemain, la Saint-Jean. Pogner et sa fille rentrent chez eux. Sachs allume sa lampe, et, tenté par la belle soirée, vient travailler à la fenêtre. Mais la douceur parfumée de la nuit est trop pénétrante; un souffle de poésie nage dans l'air tiède. Le vieux maître dépose son marteau et rêve. « Ah ! s'écrie-t-il, ce chant que j'ai entendu !... Je le sens et je ne puis le comprendre, je ne puis le retenir ni l'oublier. J'essaie de l'embrasser et la mesure me manque.... Ces accents me semblaient connus et pourtant si nouveaux ! nouveaux comme un chant d'oiseau dans le doux mois de mai ; » Il cherche, il essaie. Et les voix de l'orchestre une à une se rappellent des bouts de phrases,

qui s'appellent, s'interrogent, hésitent, et se perdent; on *voit* dans cette fermentation musicale tout le travail subtil d'une mémoire obsédée et impuissante. Une apparition charmante interrompt les songeries du vieux maître. C'est Éva, qui s'est échappée de la maison paternelle pour s'enquérir des succès de Walther. Sa timidité rusée pose des demi-questions que Sachs malicieusement élude. Enfin il contente son envie, et lui parle du jeune seigneur qui s'est présenté. — « A-t-il été reçu, demande Eva ? — Du tout, mon enfant, il y a eu une grande bataille... Pour lui tout est perdu. Il ne sera maître dans aucun pays... Car quiconque est né maître ne fait point fortune parmi les maîtres. » Laissons courir ce hobereau à plumes de paon. Nous voulons dormir tranquilles sur les règles que nous avons apprises à la sueur de notre front. Qu'il nous baille la paix, ce trouble-fête, et qu'il aille chercher le bonheur ailleurs !

— Oui, c'est ailleurs qu'il le trouvera ! s'écrie Eva en colère, loin des maîtres envieux et pédants, chez les cœurs qui brûlent encore d'une flamme généreuse.

Hans Sachs se retire à l'intérieur de sa maison. Voici que Walther arrive, fidèle au rendez-vous. Furieux contre les maîtres, il veut enlever Éva et l'épouser dans son château. Mais Sachs qui surveille les amoureux, pousse un peu son volet ; la lumière de la lampe barre la route et retient les jeunes gens prisonniers à l'ombre du tilleul. Autre affaire ! on entend une guitare. C'est maître Beckmesser qui vient sérénader sous les fenêtres d'Éva. Sachs joue au greffier un tour de sa façon. Il tire son établi au dehors, frappe bruyamment sur une forme et entonne à pleins poumons une chanson humoristique. Le greffier proteste et crie plus fort. Au tapage qu'ils font, les voisins en bonnet de nuit mettent le nez aux fenêtres. David, qui s'imagine que Beckmesser fait la cour à Madeleine, tombe à poings fermés sur la guitareux. Les bourgeois se fâchent ; ils descendent dans la rue et en viennent aux coups. La mêlée est générale : Sachs en profite pour faire rentrer Éva chez son père. Du haut des fenêtres, les bour-

geois versent des pots d'eau et jettent balais et casseroles sur les combattants. Les apprentis, que le charivari amuse, embrouillent encore la bagarre. Et quelle musique endiablée! Une fugue enragée, dont le motif sort de toutes les maisons, et dont le contre-sujet est la malencontreuse sérénade de Beckmesser, qui a causé tant de mal, excité toutes les colères, et qui revient de toutes parts à son auteur sous les espèces d'une rossade en règle. Tout à coup meugle la corne du veilleur de nuit. En un clin d'œil la rue est vide. Le bonhomme arrive trop tard, se frotte les yeux, ne voit rien, et chante d'une voix tremblante : « Ecoutez, bonnes gens, — la cloche a sonné onze heures. — Gardez-vous des spectres et des lutins—que les mauvais esprits vous laissent en paix. — Louez Dieu, le Seigneur! » La lune brille sur la pointe d'un pignon. L'orchestre frétille pianissimo un lambeau de la fugue, comme si une bande invisible de fées gamines, raillant le bon veilleur, escaladait les toits pour se cacher dans une étoile.

Acte 3.

Hans Sachs fait dans son atelier la méditation du matin. David, dont le gai motif enlace toute la scène, récite la prière du jour en l'honneur de saint Jean. Walter survient. Sachs l'engage à concourir. Il peut réussir, s'il veut bien régulariser un peu la forme de ses vers : « Tenez, dit-il, racontez moi, par exemple, le rêve que vous avez fait cette nuit. » Walther obéit. Dans un jardin de fleurs éblouissantes, sous l'arbre de vie une Eve radieuse lui offrait les fruits savoureux. Fasciné par les regards de la maîtresse du paradis, il s'est endormi d'un sommeil magnétique. La nuit tombait. Alors, à travers le feuillage sombre, il a vu une couronne d'étoiles scintiller sur le front de la lumineuse apparition.

Sachs a écrit l'improvisation du jeune homme et la laisse à dessein sur sa table. Puis ils vont tous deux s'apprêter pour la fête. La chambre reste un instant vide. Arrive alors Beckmesser à qui l'orchestre rappelle ironiquement la rossade de la nuit et qui se frotte piteusement les jambes. Il

furète de droite et de gauche. Enfin il met la main sur les vers de Walther. « Bah ! s'exclame-t-il, des vers de Sachs ! Le vieux fou convoite donc aussi la belle Eva ! » Et comme le cordonnier rentre, il l'accable de reproches. — « Vous vous trompez, dit l'autre ; si ces vers vous plaisent, ils sont à vous. » Beckmesser accepte avec joie. Une poésie de Sachs, le meilleur poète de Nuremberg ! Avec cela le greffier est sûr de la victoire. Il s'éloigne en boitillant. Eva entre à son tour, en blanche toilette de fiancée, les cheveux cerclés d'une riche couronne. Elle est boudeuse, Eva, et se plaint avec humeur des souliers que le cordonnier lui a faits. Ils ont tous les défauts, mais lui, sait-il où le soulier la blesse ? Sachs lui déchausse un pied et examine l'objet défectueux ; soudain Walther paraît sous la porte et s'arrête ébloui : la voilà, l'Eve idéale qu'il a rêvée ; et la couronne d'étoiles, c'est sa couronne de fiançailles : la troisième strophe de son chant jaillit mélodieusement de ses lèvres : « Ecoute, enfant, c'est un chant de maître ! » dit Sachs à la jeune fille. Eva reconnaît en Sachs un ami et se jette dans ses bras ; le vieillard la dépose doucement sur la poitrine de Walther. Madeleine et David entrent, prêts à partir pour la fête. De tous les cœurs s'élançait un hymne de joie ; puis Sachs donne le signal du départ.

La scène change. Dans une vaste prairie au bord de la Pegnitz, le peuple en habits de fête est assemblé. Il y a une belle estrade pour les maîtres chanteurs. Les apprentis tout enrubannés font comme de parfaits hérauts les honneurs de l'endroit. Les corporations défilent, bannières au vent. Des nacelles pavoisées amènent les bourgeois. Un bateau chargé de paysannes met le comble à la gaîté. On les débarque, on s'en empare et en avant les couples ! voilà la danse qui tournoie. Un cri annonce les maîtres. Tout s'arrête dans un respectueux silence. Aux sons de leur grande marche s'avancent les maîtres ; Sachs arrive le dernier. En voyant son poète aimé le peuple frémit et entonne le cantique de Sachs sur la réformation, — morceau d'une puissance reli-

gieuse et formidable. Cependant les maîtres ont pris place sur l'estrade, le concours est ouvert. Beckmesser commence. Il n'a rien compris aux vers de Walther, qu'il chante en dépit du sens commun sur l'air fiorituré de sa sérénade. Peuple et maîtres partent d'un énorme éclat de rire. Walther s'avance à son tour. Dès les premières mesures, le peuple est sous le charme. Le jeune homme se sentant maître des cœurs, s'abandonne à sa libre improvisation : ce n'est plus seulement la femme aimée qu'il chante, c'est la Muse éternelle. La foule l'acclame. « Allons, Maître Pogner, disent les maîtres, recevez-le dans la confrérie ! » — « Moi Maître ? jamais ! » s'écrie le jeune homme, qui n'a pas perdu le souvenir de leur mépris. — Mais Sachs s'interpose : « n'insultons pas les maîtres ; s'ils ont fait les règles ridicules de la Tablature, ils ont par leurs travaux conservé l'art allemand ; ce sont des ancêtres qu'il faut révéler. » Walther, vivement ému, accepte les insignes de maîtrise de la main d'Eva, tandis que le peuple et les maîtres acclament ensemble Hans Sachs et le nouveau poète.

IWAN GILKIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Nos pères se sont battus en 1830 pour la liberté, et depuis ce lointain homérique nous croyons jouir de cette inestimable conquête. Eh bien, nos pères étaient des sots, et nous sommes des naïfs. Pourquoi cela? Parce qu'il est sot de verser son sang pour une illusion menteuse, et naïf de la prendre pour une réalité.

« Comment, m'entends-je dire, comment, je ne suis pas libre? Ça, » c'est un peu fort! Moi, Pierre Van Kleemput qui vous parle, je n'étais » pas libre, aux élections passées, de voter pour le gros Pepermans ou » pour le petit baron de la Muselière? Je ne suis pas libre d'aller à » l'estaminet me faire du bien avec un bon verre de notre faro national, » ou à la taverne m'empoisonner avec leur satanée bavière. Ça, je » voudrais bien voir qu'on m'empêche de faire ce qui m'amuse! Je suis » belge et libre : je ne connais que ça! »

Belge, respectable Van Kleemput, vous l'êtes en effet; libre, c'est autre chose. Contenez vos émois, et suivez bien mon raisonnement. Vous vous êtes cru libre de voter pour le gros Pepermans ou pour le petit baron de la Muselière; pourquoi donc avez-vous voté pour Pepermans? Apparemment parce qu'il était le candidat de votre parti. Votre vote, loin d'être libre, a donc été le résultat fatal de circonstances antérieures au moment où vous lui avez donné votre croix. Vous vous croyez libre d'aller à la *Ville de Tirlemont* ou à la *Taverne du High-Life*; pourquoi donc allez-vous, tous les soirs, à la *Ville de Tirlemont*? Parce que vos papilles gustatives participent aux sentiments patriotiques de votre âme; parce que votre estomac répugne aux produits chimiques. C'est cette participation, c'est cette répugnance qui forcent chaque soir votre détermination. Vous voyez donc bien qu'en vous croyant libre, vous êtes la victime de la plus pitoyable des illusions. Soyez de bonne foi : quand vous prenez à gauche plutôt qu'à droite, c'est assurément que vous avez quelque motif de le faire. C'est ce motif, et non

autre chose, qui vous fait prendre le Passage plutôt que le Marché-aux-Poulets.

Vous protestez, vous dites que votre bon sens se révolte.... Sachez d'abord qu'il s'agit ici de science, et qu'il est très généralement convenu que celle-ci n'a rien à faire avec le bon sens. Vous êtes déjà ébranlé; je vais achever de vous convaincre.

L'univers est régi par des lois éternelles, immuables. Chaque pas que la science fait en avant apporte une preuve de plus à cette vérité. Toujours en faisant le pot au feu, on obtient du bouillon et du bœuf bouilli, jamais de l'essence de rose et du verre à vitre; toujours en s'asseyant entre deux chaises, on tombe par terre; toujours en comprimant la vérité, on la fait exploser plus belle et plus vengeresse. Ces lois ont saisi le monde à son origine, elles ont présidé à son développement, elles guident son évolution, elles détermineront sa fin. Et vous, Van Kleemput, misérable ver de terre, *schlechter Wurm*, comme dit le colosse Wagner, vous prétendriez venir troubler cet ordre admirable par ce que vous appelez pompeusement votre libre arbitre, liberté ou volonté! Quel sot orgueil! Le monde est une horloge qui marche, et si les aiguilles en sont pensantes, elles n'obéissent pas moins à l'impulsion donnée par le ressort et transmise par les rouages. Longtemps l'animal infatué qui a nom *homme* a cru le contraire; mais c'est là une illusion que doit faire disparaître, comme un mirage décevant, la science.

« S'il en est ainsi, dites-vous, pourquoi tant s'agiter dans la vie?
» Pourquoi ces efforts tendus vers le Beau, qui est le but de l'art, vers le
» Vrai, qui est le but de la science; pourquoi ces efforts inverses vers
» la Platitude, qui est le but des ratés, et vers la Routine, qui est le but
» des académies? Pourquoi louer la Vertu, le Patriotisme, le Courage,
» mépriser le Vice, la Trahison et la Peur? Pourquoi châtier le
» criminel pour un crime qu'il n'a pas pu ne pas commettre. Que dis-
» je? ces *pourquoi* eux-mêmes sont oiseux! Je n'ai ni tort ni raison
» de penser comme je pense, d'agir comme j'agis. Entre le couteau de
» la guillotine et la couronne du martyr, il n'y a donc d'autre diffé-
» rence que la destinée? »

Tout doux, respectable Van Kleemput, vous devenez lyrique. Ce n'est pas moi qui affirme toutes ces horreurs: c'est vous-même. Rappelez-vous notre discussion de mardi dernier, lorsque vous vous échauffâtes au point d'en casser votre vieille pipe si amoureusement culottée.
« Moi, avez-vous dit, la matière, je ne connais que ça! La lumière, la
» chaleur et tous vos immatériels, ce sont des contes à dormir debout.

» Vous dites que la vie est une force qui n'est pas comme les autres ; eh
» bien, montrez-moi un animal qui ne soit pas de la matière, et nous
» verrons après. » Et je me suis rendu à vos raisons. Mais si tout est
matière et mouvement, comme d'un autre côté un mouvement actuel ne
peut résulter que d'un mouvement antérieur, vous êtes forcé de conclure
que tout s'enchaîne dans l'univers par une succession fatale, inexorable.
Dans cette série ininterrompue de causes et d'effets, il n'y a pas place
pour votre liberté.

Je vois bien que cela vous ennuie ; mais il faut être logique. Quand on
a posé les prémisses, il ne faut pas reculer devant la conclusion. Ce
serait trop commode, en vérité, de se poser scientifiquement et méta-
physiquement en matérialiste, puis de s'échapper par la tangente lorsque
surgissent les conséquences morales. Encore une fois, en affirmant le
matérialisme, vous affirmez du même coup le déterminisme, — déno-
mination polie par laquelle on remplace aujourd'hui celle de *fatalisme*,
discréditée depuis qu'il n'est plus besoin d'un Sobieski pour sauver la
civilisation de l'Occident.

Entre le matérialisme métaphysique, fondé actuellement sur la
formule scientifique : *Tout est matière et mouvement*, et la liberté, il
n'y a pas de transaction possible. Mais ne pourrait-on pas, par une
espèce de moyen terme, admettre la matérialité des forces, tout en con-
cédant la liberté et, par conséquent, l'immatérialité à la volonté ? Cette
doctrine, comme toute doctrine transactionnelle, se heurte à maintes
difficultés. Comment, en effet, la volonté, d'essence immatérielle, pour-
rait-elle avoir prise sur la matière pour en modifier les mouvements,
alors qu'il est admis, d'autre part, qu'un mouvement ne peut résulter
que d'un autre mouvement ?

Telle est la contradiction que M. Delboeuf, dans deux brochures récen-
tes : *La liberté et ses effets mécaniques* et *La liberté démontrée par la
mécanique*, a tenté de concilier.

L'auteur de cette tentative est un esprit ingénieux et fécond, qui
domine comme un pic rocheux la marée montante, envahissante, corro-
sive, des médiocrités, — tant de celles qui sont arrivées, que de celles
qui aspirent à s'asseoir sur la basane académique. Il n'est pas de ques-
tion qu'il n'ait abordée, — et combien sont-elles nombreuses et diverses ?
— sur laquelle il n'ait projeté les rayons d'une lumière surprenante,
inattendue. L'originalité est la caractéristique de son beau talent, et à cet
égard, il rendrait des points à maint artiste. Alors que les trois quarts
et demi du temps, notre science puise ses inspirations, et même des
livres tout faits, aux grandes sources française, anglaise et allemande,

lui, M. Delbœuf, un Belge pourtant, sans craindre l'accusation ordinaire de *vouloir paraître plus malin que les autres*, a créé de toutes pièces plusieurs sciences, ou tout au moins, plusieurs branches scientifiques entièrement nouvelles. Heureusement pour lui, lorsqu'il a eu cette audace, il était déjà membre de l'académie.

De ce peu de mots on peut déjà conclure que, dans son explication, M. Delbœuf, dédaignant les sentiers battus, a su se frayer un chemin nouveau à travers la forêt vierge des inconnues de la science. Il admet que le mouvement ne peut résulter que du mouvement, que la volonté est, par elle-même, incapable de l'imprimer à la matière. Mais la volonté dispose du temps; elle peut faire choix, pour intervenir, de l'instant où les mouvements des atômes matériels sont conformes à ses desseins. Ainsi, sans constituer en elle-même une force capable de créer le mouvement ou de le modifier, l'intelligence trouve le moyen de réaliser ses conceptions dans le monde extérieur.

Ceux qui ne nourrissent pas une incurable indifférence pour les grandes questions métaphysico-scientifiques qu'agite notre siècle, trouveront dans les deux brochures citées les *pourquoi* et les *comment* de la théorie de M. Delbœuf. A celle-ci, qu'il me soit cependant permis de poser une objection, non par un esprit de critique stérile, mais dans le ferme espoir de l'entendre réfuter par notre éminent professeur dans les développements qu'appelle sa conception originale et ingénieuse. Cette objection, la voici: Le temps échappe-t-il réellement au fatalisme qui préside aux mouvements de la matière? En d'autres termes, dans l'équation fonctionnelle qui exprime et lie entre eux les mouvements d'un certain nombre de points mobiles, le temps n'entre-t-il pas comme une variable nécessaire? S'il en était ainsi, je ne vois pas comment la volonté pourrait en disposer, à moins d'intervenir comme force réellement agissante.

Quoi qu'il en soit, et alors même que M. Delbœuf donnerait pleine satisfaction sur ce point, les matérialistes se tromperaient du tout au tout en croyant qu'il a fait disparaître la contradiction entre leur doctrine et la liberté. Du moment, en effet, que l'on concède à la volonté le choix de l'instant où elle doit agir, on la place en dehors et au-dessus de la succession fatale des mouvements moléculaires, et l'on remplace la formule matérialiste par cette autre formule, spiritualiste dans son essence: *Tout est matière et mouvement, hormi la volonté*.

Cette modeste chronique n'aura pas été écrite inutilement, si elle a prouvé à quelques amis du progrès et de la liberté que leur cause a tout à perdre en se rattachant au matérialisme, soit métaphysique, soit scientifique. Vous qui travaillez au progrès, n'en faites pas une évolution

fatale des choses ; vous qui aimez la liberté, la déesse aux mamelles plantureuses et fécondes, ne niez pas votre idole tout en vous prosternant devant elle ; vous qui vous êtes récemment inclinés devant un mort illustre, ne méconnaissez pas la spontanéité de son génie, ne bavez pas sur ses luttes contre la misère, la faim, l'indifférence, la routine. Il a pu choisir, lui, entre les succès éphémères et l'art véritable. Il a choisi l'immortalité!

Mais je m'arrête, respectable Van Kleemput, car je deviens lyrique à mon tour.

H. DUMONT.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

AU BONHEUR DES DAMES, par *Emile Zola*. Un vol. Paris. Charpentier. — LES RIDICULES DU TEMPS, par *J. Barbey d'Aurevilly*. Un vol. Paris. Rouveyre et Blond. — LES ARDENNES, par *Victor Joly*. Un vol. in-folio illustré de trente eaux-fortes par *Martinus A. Kuyttenbrouwer*. Bruxelles. Office de Publicité. — CONTES MODERNES POUR ENFANTS, par *Ch. Potvin* et *Chantraine*. Un vol. album. Bruxelles, Weissenbruch. — UN TRAIN D'ENFER, par *Paul Hagemans*. Un vol. Bruxelles, Weissenbruch.

Comme nous le disions récemment, l'écrivain ne pourra jamais rendre la réalité que telle qu'il la voit, et cette faculté, ou plutôt cette nécessité qui lui fera modifier les choses selon sa vision et son objectif personnels, constituera précisément son art. Tous les romanciers sont des lyriques. Pas un — et c'est un grand bien — n'a échappé à la fatalité de l'épisme et du grandissement. La presse s'est beaucoup occupée dans ces derniers temps du remarquable volume d'Emile Verhaeren : *Les Flamandes*, et de celui de Georges Eekhoud : *Kees Doorik* ; à notre avis, ces livres,

si nous en jugeons pas les divers comptes-rendus que nous en avons lus, ont été mal compris. On a inévitablement prononcé ce mot vide : *naturalisme*, alors que les deux ouvrages viennent, à l'appui de notre thèse, prouver que les deux jeunes auteurs sont ouvertement des lyriques, comme tous les écrivains de race.

Verra-t-on dans les *Paysans* d'Emile Verhaeren la réalité vraie ? le passant entend-il, dans la campagne, les soirs de kermesse, ces cris énormes, ces râles d'amour, tout ce rut qui s'étend sur les choses ?

Tout cela est faux, mais l'artiste y a mis une grandeur ; la névrose lyrique l'a saisi, il a vu rouge où Racan voyait rose ; il a fait chanter, vibrer, rugir et hurler la vie champêtre, où d'autres l'auraient fait murmurer, sourire et pleurer ; il y a éclaboussé la graisse des bombances qui est le fond de l'art flamand. Il a jeté sur la nature le grondement épique, et ce n'est point sur le chalumeau en porcelaine de Saxe dont jouait si blondement maître Florian, mais sur le ventru *rommel-pot* du rude gas Uylenspiegel qu'il a dit notre terre flamande. Eekhoud et Verhaeren ont « homérisé » le paysan. Lui, qui dans la réalité n'a souvent qu'une couleur terne comme la terre dont il est le défricheur, — est devenu un héros. De ses appétits grossiers les poètes ont fait une glotonnerie superbe, de ses repas, des truandailles et des bedondaines à tout crever ; de ses désirs rentrés et sournois, un rut furieux qui se communique à tout ce qui l'entoure, une rage d'aimer qui gronde comme un tonnerre, qui bondit, qui beugle et qui brise.

Tous deux ont vu la nature de façons différentes pourtant, Verhaeren s'inspirant des vieux maîtres Jordaens, Steen, Rubens ; Eekhoud, de l'art plus sec mais plus solide des gothiques, d'une vie moins débordante mais plus intense et plus rauque.

Nous concluons : le grandissement, telle est la tâche de l'écrivain ; à travers la nature qu'il décrit, on doit sentir, outre la vie de la terre, de la plante et de l'arbre, la vie de l'homme qui crée ; au-dessus des palpitations terriennes, il y a la grande palpitation humaine.

Emile Zola s'ignorait-il lorsque, après avoir écrit son inimitable poème *la Faute de l'Abbé Mouret*, il prononçait, dans ses sept volumes de critique — qui sont des merveilles —, le mot de *réalité pure* ? Ignorait-il, lui qui avait dit ce mot devenu poncif, comme toutes les formules lumineusement vraies, que « l'art est un coin de nature vu à travers un tempérament », ignorait-il que le *tempérament* se fait la part belle et que la *nature* est le plus souvent à la portion restreinte ? S'il l'ignorait, *Au bonheur des dames*, relu par lui à tête reposée, le lui révélerait bientôt. Le nouveau roman est un des meilleurs — peut-être

le meilleur — qu'ait jamais écrits l'auteur de *la Curée*. Emile Zola y fait chanter l'étoffe, il l'anime de cette intense vie des choses que Hugo rend si grandement.

Tout au long du livre, il y a un mouvement extraordinaire et comme un grouillis d'usine énorme. Ajoutons que « *Au bonheur des dames* » renferme plus de vie *spirituelle* que tous les autres livres d'Emile Zola. Le personnage de Denise, qui nous a rappelé la *Thérèse Monique* de Lemonnier, est touchant et simple. Figure de demi-teinte qui met une longue tendresse sur le roman; elle est plantée en scène avec une merveilleuse habileté, non moins que celle d'Octave Mouret, ce Numa Roumestan de l'étoffe, de Jouve, de Bourras, de Baudu... Le drame du petit commerce écroulé par les grands magasins, est supérieurement mené, et nous connaissons peu de pages aussi empoignantes que celle où Geneviève, la fille de Baudu, meurt dans l'anéantissement des choses autour d'elle, personnifiant l'ancien négoce brisé par la machine géante : *Au bonheur des dames*. C'est encore l'idylle de Baugé et Pauline, l'épisode de Colomban et de la grande Clara qui s'insinuent dans le récit général et donnent au roman plus d'intérêt.

Zola n'a pas changé de manière. Toujours maître, il continue à être le grand descripteur troublé par la préoccupation de la couleur qu'elle aussi il grandit jusqu'à la faire vibrer comme un être :

«... Elles ne se lassaient pas de cette chanson du blanc; que chan-
» taient les étoffes de la maison entière. Mouret n'avait encore rien
» fait de plus vaste, c'était le coup de génie de son art de l'étalage. Sous
» l'écroulement de ces blancheurs, dans l'apparent désordre des tissus,
» tombés comme au hasard des caisses éventrées, il y avait une phrase
» harmonique, le blanc suivi et développé dans tous ses tons, qui nais-
» sait, grandissait, s'épanouissait, avec l'orchestration compliquée d'une
» fugue de maître, dont le développement continu emporte les âmes
» d'un vol sans cesse élargi. Rien que du blanc, et jamais le même
» blanc, tous les blancs s'enlevant les uns sur les autres, s'opposant,
» se complétant, arrivant à l'éclat même de la lumière. Cela partait
» des blancs mats du calicot et de la toile, des blancs sourds de la fla-
» nelle et du drap; puis venaient les velours, les soies, les satins, une
» gamme montante, le blanc peu à peu allumé finissant en petites
» flammes aux cassures des plis; et le blanc s'envolait avec la transpa-
» rence des rideaux, devenait de la clarté libre avec les mousselines, les
» guipures, les dentelles, les tulles surtout, si légers qu'ils étaient
» comme la note extrême et perdue; tandis que l'argent des pièces de
» soie orientale chantait le plus haut au fond de l'alcôve géante. »

Tout cela n'est pas de la réalité ; c'est du grand art.

* * *

Nous avons toujours eu la plus grande admiration pour le vieux maître Barbey d'Aureville ; il a, dans ses superbes romans *l'Ensorcelée*, *le Chevalier Destouches*, *Un prêtre marié*, *Une vieille maîtresse*, et récemment dans sa glaçante *Histoire sans nom*, trouvé le filon d'un genre étrange, inconnu avant lui, mystiquement pervers et détraqué, qui le place à côté des plus grands créateurs. Selon nous, il n'existe, glorieux, que comme romancier. Ses ouvrages de critique ne resteront pas ; commel'a dit Emile Zola qui, comme critique, est le premier, incontestablement, « Barbey d'Aureville appartient au groupe des jongleurs et des faiseurs de tours. Il étale son bout de tapis usé au pied d'un auteur grand ou petit, et crie son boniment : « Mesdames et messieurs, vous allez voir ce que vous allez voir. Je vais avaler cet homme et le rendre en étoupes enflammées. Attention ! » Et les exercices commencent. Il lance l'auteur en l'air et le reçoit sur le nez. Il l'escamote, le retrouve dans la poche d'un des assistants. Il se déhanche, fait des grâces, marche sur les mains, baise ses pieds, finit par avaler son homme comme il l'a dit, la bouche ouverte jetant de la fumée et des étincelles. Puis, la farce jouée, il salue le public avec des révérences de danseuse. »

Il faut bien le dire, tout cela est parfaitement vrai, et le gros bon sens d'Emile Zola qui guère ne se trompe que lorsqu'il s'agit de lui-même, a frappé juste une fois de plus. Le nouveau livre de J. Barbey d'Aureville *Les Ridicules du Temps*, est une grosse pétarade d'artifice ; les mots spirituels jaillissent comme des fusées et les paradoxes s'épanouissent comme des soleils. La langue tortillée, « circonlocutionnée », se disloque avec des bonds subits et des plongeons incroyables. Finalement, les ridicules du temps continuent à se porter très bien et à sévir.

M. J. Barbey d'Aureville ne manque pas de piquer quelques épingles dans les *bas-bleus*, — c'est un tic — mais cette fois je m'étonne qu'il n'y ait pas trouvé plus de jambes. Il y a bien dans l'horizon littéraire quelques banderoles d'azur, mais M. Barbey d'Aureville, qui retarde, aurait dû se douter que la race se perd et qu'il est indigne de son grand talent de lui donner le coup de pied de l'âne.

A ce propos, nous avons gaudi, — et si M. Barbey d'Aureville a bon caractère, il a dû faire de même —, en lisant dans *Gil Blas*, la charmante lettre que lui adressait Jeanne-Thilda, la toute gracieuse qui ne connaît en fait de bas-bleus que ceux qu'a peut-être peints — supérieurement — son mari :

« Nous octroyons la politique aux hommes — nous rions joliment, allez, de ce qu'ils en font — et nous nous contentons du sceptre qu'ils veulent bien nous laisser, c'est-à-dire des choses admirées, fêtées, rêvées, des poufs, des gazes, des bonnets, des ceintures, des falbalas, des nœuds d'épaule et des nœuds d'épée, des étoffes tissées par le génie de l'Orient, sur lesquelles les fées de l'Occident ont jeté les fleurs de leur couronne.

« Nous tranchons les questions avec les ciseaux d'or de la fantaisie, et il nous plaît de vous parler des belles tailles, des beaux visages, des feux des regards et des feux de diamants.

« Quant à nos bas, le bleu s'en est perdu depuis que nous arborons les mille couleurs de l'arc-en-ciel sur nos jambes, jamais indifférentes, et que nous montrons volontiers, ne fût-ce que pour vous prouver qu'elles sont bien roses ! Nous avons remplacé les turbans par les fleurs naturelles et les lunettes par les cheveux crépelés sur les yeux ; cela nous donne un grand avantage, vous ne pouvez plus lire nos pensées sur nos fronts, et comme nous vous craignons beaucoup, nous sommes heureuses de paraître soumises.

« Vous mettrez un jour, dites-vous en parlant aux femmes écrivains, vos bottes dans le... dos des hommes — je n'ai pas le droit de me servir de votre expression. — Cela, voyez-vous, c'est fait depuis longtemps, et il faut être du sexe fort pour ne pas s'en être aperçu.

« Hercule, un demi-dieu, tourna, dit-on, la broche dans la cuisine d'une mortelle ! Nous avons conservé cette habitude de faire tourner nos broches par les plus supérieurs d'entre vous, et jamais ils ne se sont plaints que le feu leur rôtit le visage !

« Le moment est arrivé où il nous faut crier bien haut que nous sommes une force, parce que nous avons en nous l'étoffe de toutes les perfidies et des choses les plus sublimes, parce que nous possédons l'esprit du temps, et quelquefois le temps d'avoir de l'esprit, que nous aimons à la fois comme Manon Lescaut et comme Mlle Aïssé, et que nous descendons de la vierge Marie, de Voltaire, d'Arlequin et de Mme de Pompadour. »

Il y a dans *Les Ridicules du Temps* bien des pages d'une ironie féroce qui *porteraient*, si l'auteur n'y mettait continuellement un ton superlativement hautain qui blesse et qui crispe. Il pontifie avec cette idée que chacune de ses paroles est un oracle et chacun de ses coups d'épingle qui pique un coup d'épée qui tue. Sous cette impression d'agacement que nous a laissé, le livre de Barbey d'Aureville, nous aurions peine à n'être pas un peu partial dans notre critique ; il y a sans doute dans l'ouvrage

une lueur que nous ne saisissons pas. M. Barbey d'Aurevilly nous semble, dans sa critique, être d'un autre âge, comme un preux échoué dans notre époque, ou comme un dandy de l'Empire très étonné qu'on ne porte plus des culottes collantes et des manches à revers, et qui s'en venge en disant comme Baudu : — Ecoute ça : je suis comme cette carafe, je ne bouge pas. Ils réussissent, tant pis pour eux ! Moi, je proteste, voilà tout ! »

* *

L'Office de Publicité remet en vente, sous d'élégantes couvertures, le superbe volume de Victor Joly : *les Ardennes*, véritable monument élevé à la gloire de notre belle terre natale. Il est difficile de trouver plus magnifique œuvre d'art. Certaines des eaux-fortes de M. Kuyttenbrouwer ont une solidité rare ; d'autres, parmi lesquelles une merveilleuse vue de Bouillon, sont grasses et chaudes, caressées par une pointe de maître.

Que dirai-je du texte ? Tous ceux qui, bâton ferré au poing et guêtres de cuir aux jambes, ont arpenté les grandes routes le long de la Meuse, de l'Ourthe, de la Semois ; les excursionnistes téméraires qui se sont accrochés aux flancs des montagnes ardennaises, les touristes qui ont chanté en chœur dans les clairières de nos vieux bois, connaissent ce grand livre descriptif et fantaisiste où ils ont revu la grande nature que sous le soleil blond ils avaient admirée.

Puis ce sont les récits nationaux et les vieilles légendes aimées : les dames de Crèvecœur, les quatre fils Aymon, la dame de Montaigle, la conversion de St-Hubert, Falkenstein.

Parfois c'est le décor des vieilles ruines d'Orval avec ses immenses corridors à moitié écroulés, où la voix grandit et décroît au loin dans le repli froid des pierres, les tombeaux des moines sur lesquels le lierre incruste sa verdure sombre ; entre les ogives brisées, le ciel qui se découpe vibrant, tandis que le soleil vient lécher les granits roux des colonnes.

D'autres fois c'est la forêt, la grande forêt des Ardennes, pleine d'ombre et de vie frissonnante ; la plaine grasse où déclivent les carrés de pâtures dans une grande gamme chaude de verts veloutés ; le fleuve qui lèche les buissons des rives et disparaît aux coudes des mamelons schisteux et gris où des mousses s'attachent ; c'est l'air enfin et l'air natal transporté par une plume alerte et par une pointe maîtresse dans une œuvre vivante et artistique.

* *

L'éditeur Paul Weissenbruch met en vente deux volumes qui sont certes appelés au succès.

Ce sont d'abord les *Contes Modernes* pour enfants, de MM. Chantraine et Potvin, présentés sous forme d'un grand album, illustré de remarquables eaux-fortes et photo-gravures. M. Chantraine y raconte dans une langue simple et correcte, quoique peu littéraire, des historiettes qui amuseront les petits mioches à qui elles sont destinées. Rien n'est plus difficile que d'assouplir le style à « l'enfantisme » ; les mots doivent être pris dans le vocabulaire de la conversation ; n'y peuvent point détonner les expressions un brin relevées, et c'est dans la simplicité des lignes, dans l'harmonie qui ne s'observe pas, que réside l'art de l'écrivain. M. Chantraine y est presque arrivé et tels de ses contes ont une saveur fraîche et primesautière qui plaira aux mignons chéris.

Remarquablement édités, les *Contes Modernes* renferment en outre des gravures très belles, parmi lesquelles la *Mère et l'Enfant* d'Alfred Stevens a la solidité d'une eau-forte de maître.

C'est ensuite le roman, *Un train d'enfer* de M. Paul Hagemans, destiné à de moins jeunes lecteurs. L'auteur, assurément obsédé par le fécond Jules Vernè, y mène avec un style à l'emporte-pièce l'odyssée d'une machine géante le *Thunderer*, à travers le monde. L'œuvre est conduite avec une rare adresse ; M. Hagemans, tout en faisant la part large à la science mise à la portée de tous, a donné à son livre un intérêt palpitant qui pas une minute ne faiblit. Nous le mettons absolument au-dessus des ouvrages trop bâclés de Jules Verne et lui souhaitons tout le grand succès qu'il mérite.

X. X.

ERRATUM

Page 295.

Au lieu de :

Parapher de mon nom l'œuvre que je ne peindrais...

Lisez :

Parapher de mon nom l'œuvre que je peindrais...

OCTAVE PIRMEZ

—

Depuis quelque temps, celui que notre jeune école revendiquait pour un de ses chefs — retiré de la lutte, lui—semblait déjà ne plus nous appartenir; ce solitaire s'était peu à peu concentré en lui-même, vivant dans une misanthropie douce, et son âme, sa grande âme de jour en jour se détachait de son pauvre corps brûlé par la maladie.

Aujourd'hui, il est mort. Son esprit s'est envolé vers les sphères supraterrrestres auxquelles, dans sa sérénité de croyant il aspirait avec tant d'ardeur. Il s'est élevé dans les hauteurs, dans le mystérieux « au-delà », laissant derrière lui son œuvre méditative qui plane comme un grand oiseau mélancolique.

« Laissez filer le ver à soie, écrivait-il. Ne » courez pas autour du nid. Ne touchez pas à » l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand » l'oiseau se pose sur la branche. Ne rompez pas » le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. » Ne marchez pas sur la glace alors qu'elle est » fragile. Ne sifflez pas quand les grues émigran- » tes cherchent une contrée hospitalière. Ne

» gravez pas votre nom dans la tendre écorce
» de l'arbre alors que la sève printanière se porte
» à sa cime. Ne sautez pas sur la barque qui a
» son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse
» qui doit reverdir. Ne mettez pas le flambeau
» sous des yeux fatigués par les veilles. Ne trou-
» blez pas, par vos paroles, la rêverie du poète.
» Vivez en paix, avec le respect du travail d'au-
» trui, et recueilli en votre œuvre. »

Tel a vécu Octave Pirmez dans sa retraite d'Acoz, au milieu des verdure de ses forêts où il aimait à errer, pareil à un anachorète des vieux âges. C'était un pâtre, un contemplateur d'étoiles, un chanteur d'élégies. Il passe devant nous, pâle et les yeux levés au ciel; lorsqu'il parle, il baisse la voix craignant d'effaroucher les oiseaux; il marche sur la pointe des pieds de peur de troubler les choses endormies, de remuer les brouillards qui traînent sur les herbes ainsi que des rêves; il s'arrête, il écoute parler la nature, il note les murmures étouffés qu'elle lui souffle à l'oreille; il participe à la vie des sèves, au chant des oiseaux, aux bruits des sources; il va, lentement, émerveillé par les végétations envahissantes et par les nues qui s'allongent en banderolles comme les robes blanches des anges gothiques, par les feuilles qui tombent comme les larmes des saisons mortes; et, comme des larmes aussi, tombent une à une ses grandes maximes de paix, de sérénité, de douceur.

Il mettait sur la nature un grand geste d'appel, comme s'il eût voulu qu'elle entrât en lui, ainsi qu'il entrait en elle. Il ouvrait les bras vers elle

et lui disait : Viens ! Viens ! d'une voix mystérieuse.

Avec lui nous perdons une de nos plus précieuses figures. Il était là, nous le sentions avec nous, le pâtre d'Acoz ; il suivait nos efforts, il aimait notre lutte, lui l'homme de la paix ; à plusieurs de nous il écrivait des lettres où il nous encourageait, étant nôtre. Je cite le fragment d'une d'elles adressée à *** :

« J'ai lu vos pages descriptives et poétiques où
» les scènes de la nature sont reproduites sous
» une forme saisissante. Par votre initiative et
» celle de quelques esprits ardents, il se fait depuis
» quelque temps en notre pays un mouvement
» littéraire auquel on ne s'attendait guère. Vous
» avez autour de vous des esprits puissants et
» féconds, dont la vitalité de style intéresse.

» Beaucoup, me semble-t-il, ont eu le tort, à
» cette occasion, de condamner les classiques
» indistinctement, parce qu'ils leur préparaient
» les réalistes. Ce qui est élégamment ou fiè-
» ment écrit, — ce qui part de l'âme — et n'est
» pas le simple fruit d'une mémoire échauffée, —
» est toujours admirable « littérairement » quelle
» que soit la doctrine ; seulement on peut la ré-
» prouver, cette doctrine, tout en reconnaissant
» dans l'écrivain la vérité des impressions et la
» magie de la forme. Par malheur, il arrive à plu-
» sieurs de se montrer inhumains à leur insu,
» tantôt à cause de leur désir d'étonner le lecteur
» par l'originalité de leurs créations, tantôt par
» l'oubli du malheur, tant ils sont épris de la vie

» florissante. Pour moi, bien que les beautés de
» l'art me captivent, j'en suis arrivé à m'intéresser
» surtout aux questions de psychologie et de reli-
» gion, appréciant la brièveté de la vie et le peu
» que nous sommes, avec tous nos talents..... »

A dessein nous avons cité tout ce passage — il est inédit d'abord, puis il montre bien quelles étaient les idées littéraires d'Octave Pirmez, telles qu'il les a constamment exprimées dans ses livres : *Heures de philosophie*, 1873, *Jours de solitude*, 1869; *Feuillées*, 1861; *Remo*, 1880. Il le dit dans les *Feuillées*, « Sur le champ de la » vie, les deux semences du talent sont la souffrance et la douleur. » Ces deux semences ont germé dans cette âme aristocratique dont la tristesse même avait une noblesse de preux échouée en notre temps. Chaque jour de sa vie avait une larme, goutte tiède et non amère, qui coulait de ses yeux aux heures de méditation, de songerie et de souvenir.

Octave Pirmez, dont quelqu'un a dit qu'il est la figure la plus grave des Lettres Belges, laisse une œuvre et une personnalité. « Il semble, écrivait Camille Lemonnier, que pour certaines natures marquées d'un sceau particulier, la vie ne soit intéressante que par les deuils qu'elle laisse derrière elle; elles se concentrent dans la méditation des choses évoluées. Les yeux incessamment tournés vers le monde intérieur, le contemplatif écrivain qui, dans *Remo*, a laissé, en quelque sorte, se transvaser les sensations de deux âmes demeurées unies à travers la tombe, ne cherche plus dans le

commerce du monde qu'un aliment à ses anciennes douleurs. Le cours de ses idées incessamment se reporte vers ce frère qui n'est plus et dont il trace un portrait si touchant, qu'on est pris, en le lisant, d'une désolation, comme devant la perte d'un être supérieur auquel on aurait été lié soi-même : — « Son aîné, je devais, » hélas ! lui survivre et voir cette vie si florissante toujours soulevée par d'héroïques aspirations, émigrer soudainement de ce monde » et commencer sous mes yeux sa mystérieuse » absence. »

« C'est presque avec solennité et de cette voix lente de laquelle on parle au bord des tombes, qu'il évoque la mémoire des temps heureux où, livrés à une insatiable et commune étude des secrets éternels, ils puisaient leur ardeur dans une mutuelle affection. Ecoutez les dernières paroles du livre » :

« Par les longs soirs d'hiver, parfois je me » penche à ma croisée et je regarde vers le cimetière où, plein de jours encore, l'infortuné est » allé s'engloutir avec toutes ses espérances terrestres. Il me semble qu'invisible témoin, il » veille encore sur ma destinée. Les ombres de la nuit couvrent la campagne, des souffles » échevelés traversent en se lamentant les jeunes » taillis, et dans le vaste silence des cieux, des » myriades d'astres étincellent. Je me sens oppressé par l'énigme redoutable qui enveloppe l'univers livré à la métamorphose et qui » plane sur la multitude des défunts. Leurs voix » ne remonteront plus de l'abîme où ils sont des-

» cendus et où nous entraîne à notre tour le cours
» inéluctable des heures. »

Ne croirait-on pas entendre un de ces grands gémissements, tels qu'en a engendrés chez les maîtres du sentiment et de la pensée, la sainte inspiration des larmes?

Octave Pirmez semble avoir choisi l'heure de sa mort. Toujours il avait souhaité de s'anéantir dans le calme de la nature; celle-ci a exaucé son vœu. Au moment où tout recommence l'évolution vitale, où les choses se dégourdissent du long sommeil d'hiver, où l'herbe pousse et l'arbre bourgeonne tourmenté, par la caresse des brises, où reprennent les chants d'amour dans les branches, où la nue s'irradie des tièdes clartés du printemps comme le sourire plus clair d'une convalescente, où tout monte et grandit, où tout s'anime et murmure, où les cœurs s'ouvrent avec le besoin d'aimer, où s'épanchent les voluptés terriennes et humaines, le poète s'est endormi au milieu du réveil universel, il est mort devant la vie de Tout, emportant dans la tombe avec la dernière pensée de son hautain génie, l'ultime baiser de la nature, son immortelle amante; « il avait assez de rayons en lui pour faire resplendir les tombes. »

Nous avons, aux obsèques d'Octave Pirmez, représenté nos Maîtres et la jeune Belgique. Nous avons vu cette grande demeure d'Acoz, avec son bois immense que la fantaisie du poète a peuplée de souvenirs. Il ne voulait pas que l'on touchât aux choses de la nature; ses feuillages chers restaient vierges; ils vivent, disait-il, pour-

quoi les faire souffrir? Et comme s'ils l'eussent compris, les arbres poussaient, superbement mélancoliques, au milieu du site noyé de solitude.

C'est aux accords de la plaintive et douloureuse marche funèbre de Chopin qu'Octave Pirmez est descendu dans le caveau de mort, et devant sa tombe il nous a semblé que l'âme du maître se mêlait aux harmonies de l'autre maître et montait avec elles en s'éparpillant dans l'infini.

MAX WALLER.

LE PRIX QUINQUENNAL

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

« Il est institué cinq prix quinquennaux de cinq mille francs chacun, en faveur des meilleurs ouvrages qui auront été publiés en Belgique par des auteurs belges, et qui se rattacheront à l'une des catégories suivantes : 1°..... 2° Littérature française 3°..... (1).

Dans ces termes est formulée l'institution des prix quinquennaux sanctionnée par arrêté royal du 6 juillet 1851.

A l'année présente échoyait la Littérature française. Étaient choisis pour constituer le jury : MM. Frédéric, Potvin, Pergameni, De Monge, Rivier, Stappaerts(?) et Fétis.

Ce jury, d'après la loi, avait à décerner le prix au *meilleur* ouvrage publié pendant la période. N'y en eût-il pas de bon, il y en a toujours *un* meilleur que les autres. La discussion ne porte pas sur la valeur, mais sur l'équivalence et la priorité.

Le prix *doit* donc être décerné *en tous cas*.

Il y a cinq ans, ce prix *n'a pas été décerné*.

Aujourd'hui ce prix *n'a pas été décerné*.

Pourquoi? De quel droit?

Le Rapport sera publié. Nous expliquera-t-il cette ano-

(1) Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. 1881. page 87.

malie, ce déni de justice, ce *vol*, fait à *un* homme qui existe quel qu'il soit, de cinq mille francs perdus pour lui?

Expliquera-t-il le droit qu'ont l'Académie et le Gouvernement de décerner un brevet d'incapacité à tous les auteurs belges sans exception, en déclarant que nulle de leurs œuvres ne vaut cinq mille francs?

Car, il le faut bien remarquer, ceci n'est pas un concours dans lequel, en présentant une candidature, les prétendants s'exposent à l'échec. Ici les auteurs sont présentés malgré eux, et, malgré eux, le jury a le droit de juger leurs œuvres et de dire à l'écrivain: « Voici cinq mille francs, vous n'avez rien fait qui les vaille! »

En notre année 1883 surtout, cette déclaration académique faite par des hommes dont trois au moins n'ont aucune compétence en la matière, est inique et monstrueuse.

Le nom de Camille Lemonnier, auteur d'*Un Mâle* et de l'*Histoire des Beaux arts en Belgique*, s'imposait.

Admettant que l'on s'effarouchât d'*Un Mâle*, que ne couronnait-on l'autre ouvrage?

En 1831 l'Académie française n'eût pas admis *Hernani*. Les Académies ont peur des œuvres de combat, il leur faut un siècle pour les comprendre; elles ont la cervelle dure, étant régulièrement composées de vieillards plus ou moins impotents. Elles ont un œil dans l'autre monde, elles s'attendent des souvenirs d'antan, elles ont des jalousies presque posthumes pour ceux qui arrivent, elles qui s'en vont!

Ici, *Un Mâle*, avec sa virilité superbe et sa brutalité de taureau, devait répugner aux impuissances séniles de ces messieurs..... palmés.

Mais l'*Histoire des Beaux-Arts*, ce monument fait d'étude profonde, d'érudition, de critique hautaine!

Mais *les Charniers*, ce livre rouge fait des épouvantes d'un peuple!

Mais *Un Coin de Village*, cette idylle flamande, tableau de la terre belge!

De telles iniquités, de tels aveuglements feraient crier de fureur, s'ils ne faisaient cracher de dégoût!

Qu'à l'avenir on les regarde avec une douce compassion.

La génération présente doit s'élever plus haut; elle ne peut plus se sâler aux munificences officielles. L'Art et l'Etat ne pourront jamais se comprendre. C'est ce qui plâne près de ce qui se traîne, l'indépendance à côté de l'asservissement.

Un banquet solennel s'apprête qui protestera contre le soufflet donné par l'Académie *royale* de Belgique à notre grand, à notre bien-aimé maître Camille Lemonnier, qui montrera que les couronnes qui viennent des têtes chauves ne valent pas les admirations jeunes qui partent de nos cœurs et de nos esprits.

Cette protestation sera notre dernière lutte avec l'officialisme et la consécration de notre Art moderne qui seul restera par delà les temps et les Académies.

La Jeune Belgique. (1)

(1) La manifestation, consistant en un grand banquet auquel sont conviés tous ceux qui s'intéressent à la littérature, aura vraisemblablement lieu le DIMANCHE 27 MAI. Le prix de cotisation est de cinq francs. Les adhérents sont priés d'envoyer dès aujourd'hui leurs noms et adresses exacts au SECRÉTAIRE DE LA JEUNE BELGIQUE, 74, AVENUE DE LA TOISON D'OR à Bruxelles. Un avis fixant la date définitive qui sera certainement un dimanche, leur sera envoyé en temps et lieu. Les souscriptions des dames et autres personnes qui ne pourront assister à la fête, seront affectées à en rehausser l'éclat. Les noms de tous les souscripteurs seront publiés *à moins de désir contraire*, dans le prochain numéro de *la Jeune Belgique*.

FLEURISSEZ VOS DAMES

— Madame est sortie, répond la femme de chambre, à la mise correcte. On devine à son attitude hautaine et réservée qu'elle fait en ce moment l'intérim du valet de pied; elle n'ouvre pas la porte dix fois par an.

Le jeune homme reste indécis. Son beau visage, d'ordinaire si résolu, change d'expression plusieurs fois pendant le quart de seconde qu'il passe sur ce palier, sous les yeux de la sévère femme de chambre.

— En êtes-vous bien sûr? demande-t-il enfin, avec un tel accent de prière que sous le corsage de cachemire noir, le cœur de la correcte demoiselle est ému de pitié.

— Parfaitement sûre, monsieur le vicomte, répond-elle en baissant les yeux, car elle n'ose affronter le regard suppliant des beaux yeux bleus qui disent tant de choses.

— C'est bien, dit le vicomte en tirant une carte d'un petit portefeuille. Pendant qu'il replie le coin en bristol, son regard tombe sur le chiffre... C'est elle qui lui a donné ce porte-cartes de cuir gris-perle, qui a commandé les initiales d'or cachées à l'intérieur; et aujourd'hui madame est sortie!

Il sait bien qu'elle n'est pas sortie; à l'air habité de la maison, aux plis des rideaux qu'il a vus en traversant la cour, aux fenêtres de l'hôtel, à la remise demi-close, qui laisse deviner le vernis miroitant du coupé dans la pénombre, au hennissement étouffé derrière la porte de l'écurie du bai-

brun, accoutumé à prendre son morceau de sucre de la main amie du vicomte, il sait bien qu'elle n'est pas sortie, mais simplement qu'elle ne veut plus le recevoir. Le cheval se souvient, lui, de cette main légère et ferme qui le conduisait si doucement dans les allées des bois l'été dernier, alors qu'ils parcouraient ensemble les forêts si chères, grisés seulement par le parfum des feuilles au dessus de leurs têtes, et des fleurs sur le chemin... Le cheval se souvient, et elle a oublié, elle...

— Veuillez remettre ma carte, dit-il.

Sa voix a repris l'assurance; le regard est redevenu hautain, la femme de chambre rassurée répond; par un geste respectueux et réservé, au mouvement de bras presque insolent avec lequel le vicomte Guy laisse tomber dans sa main le bristol corné. Il ébauche un salut et se détourne; elle ferme la porte avec déférence, et il descend l'escalier sur le tapis qui amortit le bruit de ses pas.

Tout est étouffé dans ce monde élégant et correct. Dans l'antichambre comme au salon, on se parle à demi-voix; les tapis étouffent le bruit des talons de bottines, les tentures assourdissent les bruits les plus légers; les parfums eux-mêmes, au lieu de s'envoler, retombent comme un dais sur les penchées, la chaleur égale et insinuante redescend assoupie têtes sur les épaules qui se plient involontairement, et l'on se laisse glisser sur les sièges bas, avec une sorte d'accablement de bon ton, où nul geste ne trahit de laisser aller, mais seulement la fatigue décente de gens qui, n'ayant rien à faire, sont lassés dès le matin, et ne retrouvent un peu de vitalité que vers le soir.

Le vicomte Guy a redescendu l'escalier, malgré lui pour ainsi dire; il pousse un soupir, — aise ou chagrin? — en sentant l'air vif de mars le fouetter au visage. Dans la cour, il rencontre un bouquet qu'il fixe du regard avec défi, comme si c'était un ennemi. C'est un ennemi en effet, — mieux que cela, un rival.

Guy regarde la casquette galonnée du garçon; il la con-

naît bien, il connaît aussi ce visage narquois qui joue si mal la naïveté. Combien de pièces d'or légères et tentantes n'a-t-il pas jetées dans la main terreuse de ce manant ! Et par un retour philosophique il ne peut s'empêcher de sourire, triste sourire, moqueur au fond, en voyant le manant esquisser un geste bizarre qui tient du salut et qui n'est pas un salut, car le manant, qui apporte aujourd'hui des bouquets pour un autre client, dans la maison où le vicomte l'a envoyé tant de fois, n'est pas sûr que sa vue soit agréable au beau jeune homme.

— Cependant, pense le messager, monsieur le vicomte aura encore besoin de nous, (il dit *nous*, s'identifiant avec le grand fleuriste dont il est en ce moment l'humble représentant) — et quand monsieur le vicomte nous donnera des commandes pour une autre maison, la pluie d'or recommencera ! Le bouquet s'engouffre sous la porte de service. — Vraiment, pense Guy, il n'y a que cette maison là pour les bouquets.

Il marche lentement sur le trottoir du boulevard Haussmann : les bourgeons verts pointent au bout des branches des platanes. Le soleil chauffe l'écorce des arbres, et aussi l'écorce de Guy, c'est-à-dire son paletot de printemps, faisant bouillonner partout la sève de vie.

Au fond, rien n'empêchera que le vicomte n'ait du chagrin. Il l'a beaucoup aimée, cette femme dont la maison est si bien tenue, dont la femme de chambre est si dignement imperturbable. C'était au printemps dernier qu'il l'avait vraiment vue pour la première fois. Il la connaissait depuis longtemps, mais regarde-t-on les gens que l'on connaît ? Un jour de mars, il l'avait vue descendre de son coupé, devant Guerre, — ce devait être en carême, car jamais les femmes ne mangent plus de petits gateaux chez le pâtissier en renom qu'en temps de jeûne, — il s'était aperçu qu'elle avait le pied délicieux et le sourire énigmatique, — jolie ? Pis que cela, séduisante, mystérieuse, prude et hardie, s'avançant pour se retirer l'instant d'après comme les flots, si capricieux

qu'à la haute mer, on ne sait jamais si la marée monte ou descend.

Il l'avait aimée, oui, bien aimée; en pensant que tout-à-l'heure elle lui avait défendu sa porte, il sentait encore dans son cœur un mouvement de colère et de chagrin...

Une petite voiture à bras venait à sa rencontre, chargée de fleurs printanières à ce point que la marchande disparaissait derrière la pyramide embaumée.

— Fleurissez vos dames! fleurissez vos dames! criait la bonne femme. Guy sourit amèrement en songeant que rien qu'en fleurs de serre il avait dépensé cet hiver là la dot d'une honnête fille; qu'en restait-il à présent? Et il revit, devant ses yeux pleins de trouble et de colère, l'allée de la forêt où les chênes se croisaient en arceaux, où les véroniques croissaient presque dans le gazon qui tapissait la route, si peu fréquentée...

Une jeune fille passa, accompagnée de sa mère. Un grand chapeau de feutre vert foncé ombrageait la neige blanche de ses petites boucles qui, à leur tour, ombrageaient ses yeux tranquilles. Elle dit un mot à sa mère, s'arrêta devant la marchande de fleurs, prit une touffe de narcisses blancs, qu'elle enfonça entre deux boutons de son étroite jaquette, et les deux dames continuèrent leur chemin vers la Madeleine.

Guy les suivait distrait, l'œil amusé par la démarche allègre et franche de la jeune fille. Elle allait à quelque cours, sans doute; dix-sept ans à peine, fraîche et délicate à la fois, l'air pudique et brave: elle se retourna une fois, et le vicomte se sentit assuré qu'elle ne l'avait pas seulement vu. Il était beau garçon cependant et accoutumé à ce que les femmes prissent garde à lui... un petit mouvement d'humeur le porta à poursuivre du bout de sa canne un pauvre caillou égaré sur le trottoir, et qu'il finit par jeter sur la chaussée.

Quand il eut ainsi donné satisfaction à ce besoin de persécution qui s'empare de tous les gens désappointés il

regarda devant lui. La jeune coupable qui l'avait dédaigné disparaissait sous le porche d'une maison qu'il connaissait.

— Tiens! se dit-il, ce serait curieux si elle allait chez M^{me} R.

Il resta un instant devant la porte, qui ne lui offrit aucune espèce de révélations.

— Fleurissez vos dames! criait une autre marchande, en brouettant une autre charretée de fleurs.

Guy reprit sa marche avec de nouvelles préoccupations, entrées dans son cerveau il ne savait comment.

— Ce que j'ai de mieux à faire, pensait-il, c'est de me marier. Une aimable fille à moi...

— Pour que tes amis te la prennent? chuchotte à son oreille un lutin perfide, qui avait trop bonne mémoire.

— Pour l'avoir à moi! insiste Guy en ébauchant mentalement un geste de défi.

Et dans l'autre grêle des branches encore presque dénudées, il s'en alla d'un pas plus fier, comme si un invisible orchestre l'escortait dans sa marche triomphale.

Un mois après, le messager du grand fleuriste, toujours en demi livrée grise, toujours en casquette galonnée, portait des bouquets blancs dans un autre hôtel, au fond d'une autre cour. C'étaient à peu près les mêmes fleurs, et c'était toujours le même vicomte, mais cette fois, c'était « pour le bon motif, »

Mars 1883.

HENRY GRÉVILLE.

LA VIE BÊTE

(*fin.*)

TROISIÈME PARTIE.

I

Non, ce n'était pas fini. Quelques fugitives que fussent les impressions de Jacques, ces impressions ne devaient pas s'effacer. Ce fantasque avait du cœur sans s'en douter, et d'ailleurs, l'idylle des vingt ans ne reste-t-elle pas en l'âme, immuablement?

La chaîne brisée, il se rejeta au plein de la vie, telle qu'il l'avait rêvée, avec de longues paressees et la jouissance de se sentir vivre.

Le matin vers neuf heures il descendait en ville, passait un instant à l'Université pour voir où en était le cours, puis lorsqu'il avait jeté son nom à l'appel, causé un instant avec quelque camarade égaré dans un corridor, il allait flaner au Passage et boire un bock à « la Royale. » Vers midi, il remontait déjeuner, fumait quelques pipes et lisait jusqu'au dîner, ou bien, les jours de soleil, prenait un fiacre ouvert et se faisait rouler au bois, aspirant à pleines narines l'air nourrissant tamisé par les feuillures. C'était si bon d'aller ainsi avec des flemmes adorables au bout desquelles, commé une ombre, apparaissait la catastrophe. Six mois encore et l'examen serait là ; il allait falloir bloquer, se casser la tête dans la lutte des classifications. Jacques avait une vague perception de ce travail lui tombant soudain sur le crâne : les fièvres de la tâche hâtive ; les surmênements, les nuits blanches où l'on se sent la tête vide et les yeux agrandis ; puis le tapis vert, un vieux en cravate blanche, les élèves groupés

aux portes anxieusement, l'appariteur calme et digne, enfin la question jetée au hasard et tombant mal au milieu d'un chapitre qu'on n'a pas eu le temps de revoir, la délibération, et, au terme, une finale de phrase qui vous tinte à l'oreille : *n'a pas satisfait!*

Jacques se voyait alors sortant de l'Université sur ce mot qui est un écroulement, ne voulant pas croire encore, ayant une envie de retourner sur ses pas et de demander à recommencer.

Bah! tant pis!

Ce « tant pis » revenait toujours aux lèvres du jeune homme, comme une excuse intime.

Le jour pourtant où il reçut la lettre qui le séparait de Madeleine, il se décida à aborder l'étude. Maintenant il était débarrassé de cette préoccupation d'amour, il était bien libre, il essaierait de *s'y mettre*, d'abattre de la matière: cet examen empilé là, sur sa table, en cahiers mal écrits par une main étrangère.

Il entama la Zoologie, les généralités d'abord, puis les tableaux synoptiques qu'il recopia soigneusement pour les coller à son mur et les avoir toujours sous les yeux. En faisant ce travail, il lui prenait des frayeurs à la vue des longues syllabes sauvages qui s'enfilaient : les podophtalmes, les entomostracés, les xyphosures, puis les siphonculides, les bdellaires, les siphonophores.... il fallait retenir tout cela, et plus, des descriptions minutieuses d'animalcules invisibles, des énumérations de branchies, de tentacules, d'anneaux....

Sur sa table, il avait réuni de gros volumes Gervais, Milne-Edwards, Huxley, Van Beneden, pour s'éclairer, allons donc! les classifications variaient; toute une famille s'englobait dans une classe pour l'un, alors que l'autre réunissait le type complet sous trois noms différents.

En Botanique, il eut les mêmes troubles; et la Logique acheva la danse macabre que jouaient les idées dans ce cerveau ahuri.

C'est ainsi qu'il arriva à l'examen; l'échec fut complet.

Ce jour-là en revenant de l'Université, la tête basse et méditant une échappatoire pour cacher sa « buse » à l'oncle Richard, Jacques Balmus s'entendis hêler par une voix connue, et se retournant aperçut Veinard, son ami d'autrefois, que depuis deux ans il n'avait revu.

Veinard avait quitté la capitale pour la province où il travaillait pour le compte d'une grande fabrique de laines ; lentement il était arrivé à la vie simple qu'il avait toujours rêvée, aux trois mille francs assurés. au train-train sans secousse, aux tranquillités parfaites, le soir après la tâche abattue.

« Eh! Veinard, c'est toi dit Jacques avec un sourire forcé.

— Mais-z-oui, c'est moi, Balmus.

« Et que fais-tu ici?

— Affaires, mon bon, affaires, argent à gagner et cœtera, et puis l'envie de revoir mes vieux trottoirs. Et toi, qu'est-ce que tu deviens? On ne te voit plus, tu bloques?

— « Ah! mon pauvre Edmond, ne m'en parle pas ; tel que tu me vois, je viens d'être recalé à l'unanimité à mon « premier » de sciences ; ça n'a pas raté... des questions impossibles ; cet imbécile de Stouff m'a tenu un quart d'heure sur les protozoaires....

— Protozoaires, connais pas!

« Oui, continua Jacques en s'animant, il a vu que je ne savais pas, et au lieu de passer à une autre question, ah! ouiche! il m'a collé je ne sais combien de temps sur ces sacré nom de sales bêtes. Et figure-toi qu'à Loutard, qui passait avec moi, il demande les reptiles-ophidiens que je connais sur le bout des doigts. Faut-il avoir de la déveine! je les ai encore vus hier ; ça se divise en quatre groupes : les solénoglyphes, les colubriformes, les opotérodontes et les... enfin ça t'est égal, à toi... et les proténoglyphes, c'est ça, tu vois bien je les savais! et Loutard a répondu comme un âne en mettant le crocodile dans les ophidiens, nom de... viens-tu en sécher un au *Ballon* ?

— Veux bien, outre que tes animaux fantastiques manquent absolument d'intérêt.

« Ce qu'il y a de sciant, c'est que je ne sais pas du tout comment je vais me tirer d'affaire avec mon oncle... A propos, et *la Mouche*, tu la dis toujours.

— Oh! *la Mouche*, c'est fini, mon cher, les tissus s'opposent à toute déclamation, rasé, fini, je m'escargote dans mon petit trou de Verviers et j'ai dit adieu aux pompes, que je trouve funèbres!

Jacques en plein café déclama, avec le geste ailé que faisait autrefois Veinard :

Va, Mouche, dévouée à ton œuvre féconde,
De mairie en mairie émanciper le monde!

— Tiens, tu la sais encore, dit Veinard en riant, te souviens-tu, chez ta tante...

— Non, pas de souvenirs n'est-ce pas, dit brusquement Jacques, ça me rend bête! »

II

Jacques prévoyant vaguement l'échec n'avait pas dit à son oncle quel jour il se présenterait. Rentré chez lui, il se tût, et, au dîner seulement déclara qu'il ne se sentait pas ferré, qu'il voulait passer brillamment, qu'en un mot il s'était retiré jusqu'à la session suivante. Le vieillard l'écouta tranquillement :

« C'est bien, mon enfant, fais comme tu voudras, dit-il d'un air bon, et travaille. »

Ah! oui, travailler, il en avait assez plein le dos pour le moment; il se donnait un mois de congé. Une horreur lui venait de reprendre ses cahiers que le matin il avait jetés dans un coin avec l'espoir vague de ne plus devoir les reprendre. Un mois de paresse, ce n'était pas trop, n'est-ce pas?

Il rentra dans sa vie indolente; peu à peu il était devenu plus cynique; au commencement il s'était aventuré timide-

ment dans le vice, mais à présent l'existence lui avait dévoilé tous ses mystères.

Et c'était de longues soirées passées devant la table de marbre d'un café, au milieu de la fumée de tabac, la tête alourdie par un commencement d'ivresse ; à minuit le retour par les longues rues silencieuses, tandis que les dernières rumeurs du bas de la ville s'éteignent, au loin.

C'était encore des nuits dans les maisons borgnes, au milieu du bourdonnement des crudités jetées à la volée d'un bout à l'autre des salons ; des chansons à double sens chantées, à voix traînardes, par des sous-officiers en joie. Les boissons frelatées achevaient la griserie de la boue, et, la tempe plus creuse, les yeux plus cerclés, le corps plus aveuli, la pensée plus flottante, Jacques se sentait moisir dans son énervante inaction.

II

En rentrant au logis, un soir, très tard, Balmus trouva le corridor éclairé et entendit un bruit de voix dans la chambre de son oncle. Il y courut.

Sur le lit, le vieillard gisait, sans connaissance, tandis que les deux servantes affolées essayaient de le ranimer. Jacques se précipita vers le malheureux ; desserra sa cravate d'où son cou d'un rouge de sang sortait gonflé, le frictionna violemment avec une sorte de rage.

La vie ne revint pas. Le médecin, un quart d'heure plus tard, trouva un cadavre.

Le désespoir du jeune homme fut immense, mais calme ; l'isolement de l'avenir lui apparut à l'instant, dans un éclair. Devant ce mort, il revit toute son existence passée, il entrevit toute son existence future, et songea.

La nuit, il eut une insomnie ; les idées s'entrechoquèrent, flottant entre le songe du sommeil et le cauchemar de la réalité.

En bas, une servante veillait le mort.

Le lendemain, les volets furent fermés ; dans la chambre du vieillard, on avait allumé des cierges et, entre ses deux mains jointes rigidement, la sœur de charité avait mis un crucifix qui se reflétait sur la blancheur du suaire.

Jacques renvoya tout le monde, et au pied du lit, s'abîma dans sa douleur. Le corps se dessinait sous le linge comme une statue. Les traits du mort s'étaient reposés et un sourire semblait flotter sur ses lèvres pâlies; les cierges qui clignaient parfois jetaient sur lui des ombres animées, et dans ce silence que coupait parfois au dehors un roulement de voiture, il semblait qu'il y eût comme une immobilité bougeante. La vie qui filtrait de la rue se changeait en agonie en entrant dans cette chambre, et l'on eût dit que ses bruits s'adoucis-saient par respect pour la mort.

Pauvre oncle Richard ! si bon ! mourir ainsi avant la tâche accomplie !

Devant cette dépouille dont les traits allaient s'altérer bientôt, Jacques revit tant de choses ! Il se souvenait à présent du jour où, son père mort, un gros homme l'avait amené dehors presque brutalement, en disant : « petiot, tu n'a plus de père, c'est moi, ne pleure pas, » et le gros homme, c'était l'oncle Richard. Ils avaient traversé ensemble les rues, les boulevards, et, devant une maison, il avait dit à l'enfant : « tout ce qui est la dedans est pour toi, mioche, seulement n'embête pas Siska ! »

Et Jacques avait toujours retenu ces mots bons de bien-venue — dits simplement.

III

Il restait à Balmus six mille francs de rente, de quoi vivre seul.

Alors il se demanda s'il continuerait les études arides qui lui répugnaient tant ? Pourquoi s'épuiser à la chaîne qui le meurtrissait ?

Ce fut alors l'inaction. Il se laissa aller, avec cette idée

qu'un jour il devrait *tout de même* se mettre à faire quelque chose, mais il avait bien le temps. D'ailleurs étourdi par le changement brusque de son existence, il resta tout l'hiver comme un malade, avec une sorte d'engourdissement physique et moral qu'il ne pouvait surmonter.

Il se retira à la campagne, près de Boitsfort, dans une petite maison qui lui venait de son père, et là, ankylosé dans son désœuvrement morne, il attendit le printemps.

Lorsque l'air s'adoucit et que le soleil plus chaud se répandit sur les gazons, Jacques se réveilla soudain, comme au sortir d'un cauchemar.

Il fut longtemps avant de réunir ses idées, sur lesquelles plânait un nimbe, mais il aspirait avec béatitude l'air vif que lui apportait la campagne. Avec la nature son âme revivait; avec les fleurs elle s'ouvrait pleine de sève et de désir, avec les oiseaux, elle chantait le renouveau des êtres et l'étincellement des astres. Son lui tout entier voguait dans des éthers de suavité paisible, et, reposée par un sommeil intellectuel, assoupie encore dans sa douleur convalescente, sa vie renouvelée eut la délicate perception des douceurs environnantes. Tout était si calme, tout vibrait tendrement, moëlleusement, et la pensée de Jacques se fondit dans les moëlleurs et les tendresses du printemps revenu.

Car c'était beau, toute cette lumière, toute cette chaleur qui abondaient, ces vies qui se ranimaient, ces verdure qui prenaient des douceurs.

Car c'était bon, cet air qui glissait entre les arbres avec des fraîcheurs nouvelles, chantant la romance des feuilles et caressant avec les ramures l'aile des oiseaux!

Car c'était exquis, ces effluves qui montaient avec une ivresse étrange sous le ciel, et cette nature qui jetait au loin dans ses murmures, dans ses cris, dans ses plaintes aimantes, le hosanna de son bonheur ressuscité!

Après deux mois de champs et de bois, Jacques revint à la ville, transformé. L'esprit et le corps rajeunis, il se retrouva au milieu de la grande maison vide où il avait passé sa vie

et qu'il allait falloir vendre. Ce fut une distraction pour lui de chercher un appartement confortable, une garçonnière au beau milieu de la ville.

Au boulevard, un après-midi, il rencontra Madeleine.

Il n'avait plus songé à cette jeune fille ; elle revenait ainsi tout à coup le rejeter dans un passé qui le torturait. Mais n'était-elle pas aussi la seule aube de ce passé noir ? N'était-elle pas toute sa jeunesse, ses vingt ans ?

Il eut voulu aller vers elle et lui dire : souvenons-nous, évoquons le doux fantôme, Madeleine !

Depuis ce jour, il retomba dans la tristesse ; il était solitaire, rien ne le rattachait au monde ; que faisait-il ici inutile à lui-même et inconnu des autres ? Seul ! le vide ! les repas sans parler ; les plaisirs non partagés !

Il n'avait aimé qu'une fois —, il y avait si longtemps !

Une année passa ainsi, puis deux, puis trois, avec la même inaction, avec la même volonté d'agir le lendemain, sans que jamais la force arrivât. De jour en jour plus alourdi, Jacques ne vivait que dans ce passé qui avait vu ses premières et ses dernières joies, et, s'il payait sa dîme aux plaisirs faciles, c'était avec une nonchalance de blasé qui tâche de revivre l'autrefois.

Il se maria, par désœuvrement, pour changer. Il épousa une petite jeune fille, très bonne mais très simple qui l'aima bien et qu'il essaya d'aimer aussi, par devoir. Ce branle-bas dans son existence le gêna plutôt qu'il ne le guérit. Jeanne n'avait pas le piment qu'il eût fallu à cet homme fatigué qui n'avait plus rien à trouver dans la vie. Bien qu'elle l'entourât de sollicitude aimante, il la trouvait vulgaire, étroite, lorsqu'il la comparait à Madeleine, à cette Madeleine que son souvenir illuminait de toutes les grâces !

L'enfant, seule joie qu'il eût pu goûter encore, ne vint pas, et dans le ménage où la femme esseulée n'était qu'une comparse de ce spleen lugubre, une froideur s'établit.

Pour la deuxième fois depuis le bon temps aimé, Jacques

revit l'ami presque oublié. Veinard vint le voir un après-midi d'automne à l'heure où la nuit tombait.

Dehors, depuis le matin, bruinait l'eau fine, transperçante, ennuyeuse. Des mélancolies semblaient traîner sur les rues humides ; les passants avaient un air morne et tout geignait l'embêtement et tout s'anéantissait dans cette chute de jour. grise et pesante comme un désespoir.

Assis devant le feu ouvert dont il regardait grésiller les bûches, avec cet immense ennui qui s'était fait dans toute sa vie, Jacques vit entrer le petit homme rond, ventru, embourgeoisé par l'existence épicurienne de la province. C'était bien Veinard, mais épaissi, alourdi par la bonne chère wallonne ; seul, le sourire dévoué bien connu était resté sur cette face bouffie, et l'on sentait tout de suite que le cœur était resté même, gardant ses intarissables bontés.

— Eh bien, dit Veinard en entrant joyeusement dans le cabinet surchauffé, comment vas-tu ? sais-tu bien qu'il y a bon temps que nous ne nous sommes vus.

Jacques Balmus leva la tête avec nonchalance :

— Oui, mon cher, mais que veux-tu ? la vie se passe tout doucement au coin du feu et l'on ne sait plus trop où se promène le cœur.

— Ça n'est pas aimable, par exemple, dit Veinard, voyons, que deviens-tu, que fais-tu ? j'ai appris ton mariage ; j'aurais bien voulu venir te serrer la main, mais tu sais, les affaires, mon bon, les affaires. Que fabriques-tu ?

— Rien.

— Tu vis de tes rentes, heureux coquin !

— Oui, heureux, tu peux bien dire, répondit amèrement Balmus, en poussant du bois dans l'âtre

— Voyons, es-tu malheureux ?

— Oh ! non.

— Alors ?

— Eh bien je m'embête là, je n'ai rien à faire, j'en ai plein le dos, de cette vie là....

— Mais tu as tout ce.....

— J'ai raté ma vie, interrompit Jacques, je suis fichu, j'aurais dû poursuivre un but, je n'ai pas eu la force de vouloir; j'ai cru que c'était bon de rester les bras croisés, tandis que les autres s'attellent, je me suis trompé, voilà tout, n'en parlons plus; es-tu content toi?

— Profondément, répondit avec gravité Veinard.

— Tu vois, tu travailles.

— Pourquoi n'en fais-tu pas autant?

— Trop tard murmura Jacques.

Il y eut un silence douloureux; la face de Balmus, amaigrie et creusée apparaissait en pleine rougeur du feu; il ferma les yeux comme pour s'absorber davantage, puis lentement :

— Trop tard, répéta-t-il, je n'ai plus le temps de me faire une vie: je n'ai plus qu'à crever bêtement au coin de mon feu, sans avoir connu l'effort et sans m'être donné la peine de tirer à la grande charrue. Voilà. Il n'y a rien à faire.

Il continua sourdement, en se parlant à lui-même :

— J'aurai passé ici comme un chien qu'on tue au tournant d'une route, mais le chien jette dans l'air son hurlement; moi je n'ai pas eu la force de crier au secours; c'est bien; je l'ai voulu; c'était écrit; j'engraisserai la terre, peut-être, ce sera le premier service que je lui rendrai.

Jacques se mit à rire en saccades sèches comme des sanglots, puis brusquement se tut. La nuit s'était épaissie et seul, le tic tac de la pendule, comme un battement de cœur coupait le silence. Après un long recueillement, Veinard regarda tristement Jacques et reprit; de cette voix basse qu'on prend devant les morts :

— Et Mademoiselle Auriol?

— Ah, oui, Madeleine, elle s'est mariée mon bon, elle a épousé un vieux qui lui fait soigner sa goutte.

— Ah?

— Oui.

MAX WALLER.

AGONIE D'AUTOMNE

(En Ardenne)

A TH. DE BANVILLE.

L'automne agonisant dort au fond des grands bois,
Un rêve appesanti susurre dans les voix
Du matin pâle et frêle, et le premier baiser
Que le soleil blafard pose, — pour apaiser

Sa douleur lancinante, au front inconsolé
De la route qui souffre, est triste, désolé.
Les fils du télégraphe au loin plissent dans l'air
Leur chant vague, pâmé, léchant comme l'éclair ;

Aux rais des labours bruns des corbeaux noirs croassent
En sautillant : voûtés, leurs dos en deuil, que froissent
Des filets gris de brume, ont des reflets bleuâtres ;
Sur les sorbiers saignants les cris acariâtres

Des grives font un clair cliquetis et sifflotent,
Les rideaux du brouillard finement frangés flottent,
S'effilent dans le ciel frileux en chevelure.
L'eau des étangs ridés froisse le gris murmure

Miré des péupliers dont s'effeuillent les ors. —
Automne agonisant ! au fond des grands bois dors
Appesanti dans ton rêve, Automne ! Le pâle
Soleil mourant crîra sur la brande son rôle

Vers ton front attristé : dans le deuil du couchant
Aux pointes des poteaux s'éteindra, las, le chant
Des fils du télégraphe immobiles dans l'ombre ;
La lune apparaîtra — trou d'or dans le bois sombre.

GEORGES KHNOPFF.

RICHARD WAGNER

(Suite).

VIII.

Depuis les succès de *Tristan* et des *Maîtres-Chanteurs*, la musique wagnérienne se répandait de plus en plus, en Allemagne et à l'étranger, en Angleterre et en Russie surtout. A Paris, Padeloup, devenu directeur du Théâtre Lyrique, fit représenter *Rienzi*, en avril 1869. Il songeait à mettre à l'étude *Lohengrin*, lorsque la guerre éclata.

On dit que Wagner poussa le roi de Bavière à faire cause commune avec la Prusse. Si les Français, qui lui ont gardé rancune, ont le droit de ne point lui être reconnaissants, il faut convenir qu'en travaillant à l'unification de l'Allemagne, il fit œuvre de bon patriote. La guerre finie, Wagner eut le mauvais goût d'écrire une farce intitulée *Une Capitulation*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Mais était-il bien nécessaire de crier à l'abomination de la désolation? Les Parisiens qui reprochèrent à Wagner son manque de générosité, avaient pourtant bien ri quand, après la guerre de Crimée, Gustave Doré publia sa mordante *Histoire de la Sainte Russie!*

Les actes politiques de Wagner augmentèrent sa popularité en Allemagne. La représentation des *Nibelungen*, qu'il préparait, fut regardée comme la manifestation artistique du nouvel Empire. Les souscriptions affluèrent pour l'érection de son théâtre, dont la première pierre fut posée à Bayreuth, le 22 mai 1872.

Le plan de cet édifice avait été dessiné par Gottfried Semper, sur les indications données par Wagner même. Le

Maître ne révolutionna pas moins la construction des théâtres que celle des opéras. La plupart des salles de spectacle sont bâties de telle sorte que tout concourt à distraire l'attention des spectateurs ; concentrer cette attention sur la scène, tel est le principe simple, raisonnable et par conséquent peu connu, qui gouverna la construction du théâtre de Bayreuth. La salle a la forme d'un secteur de cercle. La scène occupe le centre ; devant elle s'étagent des gradins en amphithéâtre, comme dans les théâtres antiques ; tout au fond, une seule rangée de loges. Des deux côtés, des colonnes décoratives soutiennent des arcades qui se succèdent en se rétrécissant vers la scène, et l'entourent d'une série de cadres gradués. De là une illusion d'optique qui fait paraître la scène plus éloignée et les personnages plus grands que nature. L'orchestre est invisible, ce qui a le double avantage de cacher au public les gigottements du chef, le tricotage des archets, et de fondre les sonorités souvent brutales des instruments à vent. Enfin la salle est plongée dans une obscurité relative tandis que la scène, vivement éclairée, hypnotise les spectateurs.

C'est dans ce merveilleux théâtre que commencèrent, le 13 août 1876, les représentations de l'*Anneau du Nibelung*, drame musical en trois journées avec une soirée de prologue.

Le sujet de cette immense tragédie est tiré des Eddas et des anciennes Sagas du Nord. Elle met en scène les dieux et les héros des peuples germaniques.

Trois races se disputent l'empire du monde : les dieux, les géants et les nains. Quiconque renoncera à l'amour et s'emparera de l'or du Rhin, possédera toute richesse et toute puissance. Le nain Alberich dit adieu à l'amour, prend l'or et en forge un anneau magique. Wotan (Odin), le maître des dieux, le lui dérobe ; mais craignant la malédiction du nain, qui a voué à la mort les possesseurs de l'anneau, il le donne aux géants.

L'or passe de main en main, causant la mort des héros et

des dieux, jusqu'à ce que, la walkyrie Brunnhilde, dans son deuil d'amour, le maudit et le rend aux flots du Rhin.

L'OR DU RHIN (prologue).

Le prélude est d'une simplicité émouvante. Grave, prolongée, solennelle, c'est d'abord la sonorité fondamentale, primordiale, d'où peu à peu, avec une jaillissance toujours croissante, sort le thème des éléments primitifs (Urélémentes) qui désigne la *Terre, mère des choses*. On songe aux anciens dogmes de la Création, à l'œuf qui contenait le monde, ou au verset de la Bible qui montre dans l'obscurité du chaos l'esprit de Dieu planant sur les eaux. Ce symbole de la *Terre élémentaire*, un onduleux dessin des basses, l'applique au *Rhin*.

La fluide musique doucement, longuement murmure. Au fond du Rhin, dans l'obscur transparence de l'eau bleue, des récifs épaississent leurs masses sombres. Trois *Ondines* nagent joyeusement, traînant leurs sinucuses robes vertes. Leur motif, à travers le dessin musical de toute la scène, se joue, passe et reparaît, comme un nageur dans les vagues. Des gaucheries et des pesanteurs sonores accompagnent l'arrivée d'un être difforme et vilainement velu, qui titube sur les rocailles : c'est Alberich le Nibelung, un affreux nabot de nain, qui amoureuxment poursuit les blanches filles. Tour à tour elles se laissent admirer, approcher, enlacer, et brusquement, avec des éclats de rire, s'élançant sur un récif voisin, tandis que sur la glaise gluante le nain trébuche, furieux.

Soudain une lumière plonge dans l'humide paysage ; sur le plus haut rocher un point s'allume, l'*or du Rhin* flamboie, dans une *glorieuse fanfare*, et l'eau illuminée vibre tout entière d'une métallique lueur.

Le nain s'étonne. N'as-tu donc jamais entendu parler de l'*or du Rhin*? disent les *Ondines*. A celui qui en saura forger un *anneau*, il donnera richesses et puissance suprême ; mais qui veut acquérir l'or doit à jamais *renoncer à l'amour*.

Et de rire de nouveau, les blanches *Ondines*, et de nager gaîment autour du précieux récif.

Mais Alberich, qu'elles ont déçu dans ses poursuites d'amour, prononce la *renonciation* fatidique, et, voleur de l'or, s'enfuit.

Cette première scène est une merveille de fraîcheur. Un incessant va-et-vient d'arpèges et de gammes, qui coulent, qui ondulent et qui chantent le constant murmure des eaux, forme le fleuve cristallin où les thèmes fugitifs passent, comme d'éclatants poissons écaillés de clartés métalliques ; c'est une musique liquide aux harmonies mouillées, pleines de remous sonores.

Un changement de décor nous montre Wotan, le maître des dieux, endormi dans les bras de son épouse Fricka, au sommet d'une montagne fleurie. Au loin, dans le ciel, se dresse le *Walhalla*, le burg des dieux, bâti par les géants. Un superbe motif orchestral peint la majesté de la demeure divine. Soudain Fricka réveille son époux, toute tremblante. Le château est achevé; les géants vont demander le prix de leur travail; or Wotan, enchaînant sa *volonté*, leur a *promis* Freïa, la lumineuse déesse de l'amour. *Freïa*, qui *fuit* devant les monstres, implore son frère : voici les *géants*, Fafner et Fasolt, habillés de peaux d'ours mal léchés, un petit arbre de voyage à la main, qui viennent réclamer leur récompense. Aux cris de *Freïa*, accourent Donner, dieu du tonnerre, et Froh, dieu de la jeunesse. Les géants rappellent à Wotan ses *serments*, jurés sur la lance runique. Le roi des dieux gardera sa promesse; pourtant il n'a promis que parce que Loge, le subtil et rusé dieu du feu, s'est engagé à éluder le contrat.

Où donc reste Loge? Les dieux tremblent de colère et d'angoisse, quand une pétillante, sifflante et bourdonnante ritournelle, où dansent comme des *flammes*, de lancinantes sonorités, annonce la divinité malicieuse. — En vain Loge a parcouru la terre, les cieux et les eaux, demandant à tous les êtres : qu'y a-t-il de meilleur que l'amour? Tous les êtres qui vivent dans les airs, sur terre ou sous les ondes lui ont répondu : Rien n'est préférable à l'amour. Seul un Nibe-

lung y a renoncé pour jamais et, à ce prix, a conquis l'*or du Rhin*.

Pourquoi Loge conte-t-il ces balivernes? Les dieux se fâchent. Mais les géants ont prêté l'oreille; il faut que Loge leur explique le pouvoir de l'*anneau* magique, qui donne la toute-puissance.

« Donne-nous l'*anneau*, disent-ils enfin à Wotan, et garde Freia! »

Mais l'*anneau*, Wotan ne le possède pas. Les géants furieux emmènent leur captive. Aussitôt sur les dieux privés de *jeunesse*, l'ombre des crépuscules descend. Donner laisse tomber le marteau de la foudre; les roses de Froh se fanent. Brusquement Wotan se décide. Avec Loge, il descend à Nibelheim, la demeure souterraine d'Alberich.

Dans une profonde caverne, les nains forgent les métaux. Alberich, grâce à l'*anneau*, est devenu leur roi et *domine*; pour surveiller le travail de ses frères asservis, il s'est fait forger par l'un d'eux, Mime, un heaume magique qui le métamorphose à son gré. Mime a voulu voler l'objet, et, pour ce, reçoit d'Alberich furieux une maîtresse correction. Le petit tyran, devenu invisible, grâce à son heaume, applique sur le visage de Mime quelques claquants soufflets, et s'éloigne, laissant le pauvre avorton se rouler en criant sur le sol.

Loge, entré avec Wotan, le relève et écoute ses plaintes. Bientôt revient Alberich, conduisant, fouet au poing, une troupe de nains chargés d'or. *Loge* s'extasie et demande au Nibelung comment il peut veiller sur tous ses trésors. — C'est bien simple, répond Alberich, et il révèle le secret du *heaume* magique; et comme Loge feint de douter, il se change en *dragon*, puis en crapaud. « Mets ton pied dessus! » crie Loge à Wotan. Sous le talon du dieu Alberich reprend aussitôt sa véritable forme; mais les dieux le lient solidement et retournant avec leur prisonnier le traînent au Walhalla.

Devant la paradisiaque demeure, Wotan se fait livrer les richesses de Nibelheim, que les nains apportent sur l'ordre

d'Alberich. Le dieu lui arrache aussi le *heaume* et l'*anneau*, puis il ordonne à Loge de le mettre en liberté. Le nain spolié lance alors la terrible *Malédiction*, qui pèsera jusqu'à leur fin sur les dieux et leur race : « Maudit soit cet anneau ! Que celui, qui ne l'a pas, le vole ! Que celui qui l'a, soit frappé de mort ! » Et en riant le nain s'enfuit.

Les *géants* reviennent avec *Freïa*. Un monceau d'or leur est donné ; hélas ! tout l'or de Nibelheim ne suffit pas ; il y faut joindre le heaume et la bague magique. Wotan refusait d'abord ; mais Erda est apparue, la mère des dieux, la déesse *primitive de la Terre* ; sa voix prophétique a annoncé la fin des dieux, qui sera causée par l'anneau. Puis elle est rentrée dans les abîmes.

A peine les géants ont-ils reçu l'*anneau*, qu'entre eux une querelle surgit : Fafner tue son frère Fasolt, tandis que sinistrement retentit la *malédiction* de l'or.

Fafner parti, les dieux se tournent vers leur nouvelle demeure. Donner, à qui la force est revenue avec la jeunesse, appelle les nuées et d'un coup de marteau fait rouler un formidable tonnerre. Les nuages, un lumineux arc-en-ciel, comme un pont diaphane, du *Walhalla* s'abaisse sur la terre, et glorieux, resplendissants de puissance et de joie, les dieux suivent Wotan, qui, l'épée haute, monte par le chemin aérien au burg céleste.

LES WALKYRES (1) (première journée).

Acte 1.

Dans la maison de Hunding, construite autour d'un frêne énorme dont le tronc occupe le milieu de la scène, un guerrier sans armes, mourant de fatigue, fuyant devant ses ennemis, entre en chancelant. Sieglinde, femme de Hunding, lui offre à boire. Parfois ils se regardent en silence, et l'orchestre ébauche

(1) Les neuf Walkyres sont filles de Wotan et d'Erda. Ce sont des vierges guerrières, vêtues de blanc, portant casque, bouclier et lance. Elles parcourent à cheval, la nuit, les champs de bataille pour y choisir les âmes des héros morts en combattant et les conduire au Walhalla, où elles leur versent l'hydromel sacré et les excitent aux joutes.

le thème d'amour. Soudain le jeune homme se lève : « Adieu ! je te quitte, car le malheur partout m'accompagne. — Reste, dit-elle : le malheur ne peut entrer où le malheur habite déjà. Tous deux se taisent, accablés de tristesse : et sonne alors la grande et mélancolique phrase de la *Race des Wælsungen*.

Hunding arrive, enveloppant d'un regard défiant Sieglinde et l'étranger. L'*hospitalité* pourtant est offerte, et l'inconnu invité à narrer son histoire. En vain il dissimule son nom et celui de son père ; à un exploit qu'il récite, Hunding reconnaît en lui un ennemi de sa famille.

« Dors en paix cette nuit dans ma demeure, dit-il, demain nous combattons. Tâche de trouver des armes. »

En sortant, Sieglinde a, d'un geste, montré le tronc du frêne, et le motif de l'*épée* de Wotan a retenti.

Cependant le foyer baisse. L'obscurité tombe comme un deuil dans la salle. Le jeune homme se désespère. « Où donc est l'*épée* que tu m'as promise, o Wælse, mon père, l'*épée* de victoire que je dois trouver dans le danger ? » Du foyer pourtant une dernière flamme jette une lueur métallique sur le tronc du frêne, et plusieurs fois une sourde fanfare indique l'*épée*, puis le feu s'éteint.

Soudain, voici Sieglinde, qui a versé un narcotique à son époux. Elle montre à Siegmund, dans le tronc rugueux de l'arbre, la poignée d'un *glaive* qu'y enfonça, le jour de ses noces, un majestueux vieillard, de tous inconnu. — Et la musique révélatrice unit les thèmes de l'*épée* et du *Walhalla*.

Fou de joie, Siegmund de ses bras amoureux enlace la jeune femme. Le chant d'*amour* ruisselle de ses lèvres. Brusquement, il arrache l'*ÉPÉE* et fuit avec son amante dans la forêt qu'un printanier clair de lune illumine.

Scène prodigieuse ! jamais compositeur n'avait mis à la scène pareil chef-d'œuvre, (car le duo d'amour de *Tristan et Iseult* fut écrit beaucoup plus tard.) La place me manque pour analyser en détail cette merveille, où, durant la moitié

d'un acte, l'intérêt dramatique et musical enfle un crescendo gigantesque, sans la moindre faiblesse. Un grand nombre de motifs symboliques s'y mêlent sans effort : ceux de l'*amour*, du *printemps*, du *Walhalla*, — car Wøelse, le père de Siegmund et de Sieglinde n'est autre que Wotan, — ceux de la race des *Wælsungen*, de l'*héroïsme de Siegmund* et de la *fuite*, forment la trame fondamentale où éclatent la fanfare de l'*épée* et l'*appel* des Wøelsungen.

Toutes ces phrases se suivent, se fondent, s'enlacent avec une facilité miraculeuse, dans des prodiges d'harmonie et d'instrumentation, qui ont fait dire à un critique français : « la langue musicale est changée. »

Acte 2.

Wotan ordonne à la *Walkyre* Brünnhilde, sa fille préférée, de protéger la fuite des deux amants. Mais voici Fricka, la jalouse déesse du mariage : pour Hunding outragé elle demande vengeance.

Siegmund, que sur terre Wotan avait engendré pour qu'il reconquît l'anneau et sauvât les dieux de leur ruine annoncée, Siegmund n'est pas libre ; c'est la *volonté de Wotan* qui le pousse. Il ne peut être le rédempteur des dieux.

Wotan, accablé de douleur, *cède*. Siegmund périra. La *Walkyre* reçoit tristement l'ordre de le faire mourir.

Mais quand le couple *fugitif* arrive, pitoyable, défaillant, Brünnhilde, la froide annonciatrice de la *fatalité* est prise d'une pitié profonde et désobéit : tandis que Siegmund et Hunding se battent, elle apparaît à cheval dans les nuées et de son bouclier d'argent couvre l'amant de Sieglinde.

Dans un terrible éclat d'orage se dresse Wotan. Siegmund tombe. D'un majestueux geste le dieu foudroie alors Hunding, puis s'éloigne en menaçant la Walkyre rebelle qui a fui, emportant sur son cheval Sieglinde évanouie, et, dans un pli de son manteau, les débris de l'épée de Siegmund.

Acte 3.

Sur un rocher monstrueux, dans la sifflante tempête où

hurlent vents et tonnerres, chevauchent les *Walkyres*, qui s'appellent avec des rires sauvages.

Brunnhilde arrive avec Sieglinde. En vain, pour la pauvre femme, elle implore protection contre la colère du dieu; il faut que Sieglinde fuie dans la forêt, où une Walkyre lui indique un asile, la grotte du Nibelung Mime.

Brunnhilde, en la revoyant, lui annonce que d'elle naîtra le plus grand des héros, *Siegfried!*— Elle, la généreuse Walkyre, demeure, pour attirer sur elle seule la vengeance de Wotan.

L'orage redouble. Wotan apparaît au milieu des éclairs. Il va punir la Walkyre coupable: il lui arrachera la divinité et la chassera de la race des dieux. Devant la formidable colère de Wotan, les *Walkyres* fuient; Brunnhilde est tombée évanouie à se pieds. Bientôt elle rouvre les yeux. L'orchestre, à voix basse, murmure la *justification*; la vierge supplie; elle a obéi sinon à l'ordre du dieu, du moins à son secret désir, — car il aimait Siegmund, il l'a condamné malgré lui, il a *cédé* aux jalousies de Fricka. Puis, il n'a pas vu ce qui l'a attendrie: Siegmund, le cœur plein d'amour et les yeux pleins de larmes. — Et le thème de la *justification*, repris en majeur, plus fortement s'élève.

— Tu as obéi à l'amour, dit-il; tu obéiras à celui que tu dois aimer. Et il la condamne à s'endormir d'un *sommeil* magique; la vierge divine, devenue simple femme, appartiendra au premier venu qui l'éveillera.

— Frappe-moi de mort, s'écrie la *Walkyre*, mais que je ne sois point possédée par un lâche! Enveloppe-moi d'*épouvante*, entoure-moi d'une mer de *flammes*, pour que l'homme qui m'éveillera soit du moins un héros!

Wotan cède... pendant qu'il presse dans ses bras sa fille toujours aimée, la phrase de la *justification* sonne triomphale. Dans un suprême baiser, le dieu reprend la divinité de la Walkyre. Puis, selon sa *promesse*, il évoque *Loge*, le dieu du *Feu*. Des flammes s'élancent, bondissent, flamboient; un océan de rouge *Feu* baigne d'incendie toute la montagne

autour de l'*endormie*. — Une dernière fois le dieu s'écrie : « Celui-là seul traversera le feu, qui osera croiser le fer contre ma lance ! » Les trompettes à pleine voix nomment *Siegfried*. Enfin Wotan s'éloigne dans le bercement amolli du thème de la *terreur*, où retentit par deux fois, mystérieusement, celui du *destin*.

SIEGFRIED. (*Troisième journée.*)

Mime, le Nibelung, affranchi de la domination d'Alberich, depuis que celui-ci a été dépossédé de l'anneau, s'est, comme diraient les boutiquiers, établi forgeron pour son propre compte dans une caverne, au fond de la forêt rhénane. C'est là que Sieglinde est venue mourir en donnant le jour à Siegfried ; le nain a élevé le jeune héros, qui est d'une vigueur surhumaine, pour qu'il tue le dragon Fafner : ainsi Mime deviendra possesseur des trésors des Nibelungen et de l'anneau magique.

L'introduction peint les rêves de Mime : il *médite* tout en *forgeant* : à son tour, lui, l'ancien esclave d'Alberich, il *asservira les nains*, il sera *roi des Nibelungen*, il possédera l'*anneau* magique ! Mais est-ce une préoccupation sourde, un souvenir importun, une menace lointaine ? En sourdine a résonné l'*épée*.

Mime forge, forge, désespérément. En vain il fabrique pour Siegfried épée sur épée : le terrible garçon les brise toutes comme des joujoux. Il y en aurait bien une que Siegfried ne romprait point : Nothung, l'épée divine de Siegmund ; mais Mime est incapable d'en reforge les débris.

Le *cor* de Siegfried sonne : le jeune homme entre, menant un ours en laisse. Aux cris de frayeur jetés par Mime, il renvoie l'animal dans la forêt ; puis il prend l'épée que Mime vient de forger, et la fait voler en éclats.

Un thème assez difficile à baptiser, est adapté à la *vivacité* de Siegfried ; il désigne la jeunesse débordante de vie et même quelque chose de plus : l'orgueil de la vie, comme disent les écrivains sacrés.

Mime, pour apaiser Siegfried, lui énumère tous les

bienfaits qu'en bon père il lui a prodigués : il l'a vêtu, nourri, éduqué... Mais ce beau discours tourne mal ; Siegfried est précisément revenu de la forêt avec des doutes sérieux : il ne peut pas croire que l'affreux nain soit son père. Un instinct l'avertit : il déteste le nibelung, et pourtant son cœur est plein du *désir d'aimer*. Mime a beau se récrier et recommencer à tout instant les litanies de sa *bienfaisance paternelle*, il doit enfin avouer la vérité. Tandis que l'orchestre rappelle la *race des Wælsungen*, il apprend à Siegfried le nom de sa mère, Sieglinde, et lui remet les débris de l'épée de son père.

Siegfried bondit de joie. C'est l'arme qu'il lui faut. Il ordonne vivement à Mime de la forger ; et s'élançe dans la forêt en s'écriant qu'il va partir pour jamais.

Mime, anéanti, regarde stupidement les morceaux de métal. — Comment désormais conquérir l'*anneau* ? Pendant qu'il *médite*, entre un *voyageur*, vêtu d'un grand manteau bleu, le visage à demi caché sous un grand chapeau. Il demande l'hospitalité. Mime l'envoie au diable.

« J'ai beaucoup appris dans mes *voyages*, dit l'étranger ; accueille-moi, ma science te sera utile. — J'en sais aussi long que toi, passe ton chemin. — Hé bien, pose-moi trois questions : si je ne sais pas répondre, dispose de ma vie. » — Et le pèlerin s'assied au foyer ; mais sa lance a heurté le sol ; un sourd tonnerre roule au lointain, et la phrase de Wotan éclate à l'orchestre. — Le dieu gagne son pari. A son tour il questionne Mime : que faut-il faire pour reforgier Nothung ? — Le nain pâlit et se lamente. — « Ta vie m'appartient, dit le *voyageur* : je l'abandonne à celui qui forgera Nothung : c'est l'homme qui ne connaît pas la *peur*. » Et il s'éloigne en riant dans la forêt qu'emplit une lumière surnaturelle.

Le nain terrifié se cache derrière l'enclume. Siegfried revient. Dans un dialogue d'un haut comique, Mime lui fait avouer qu'il ne connaît pas la *crainte*. — Cela ne fait rien, le *dragon* te l'apprendra, dit-il. — Mais Siegfried

s'impatiente. Il lui faut son arme. Il réduit en poussière les débris de Nothung, les fait fondre, verse le métal dans le moule, forge, trempe, et enfin brandit l'épée, qui d'un seul coup fend en deux l'enclume!

Tout ce premier acte est une merveille. Il s'en dégage une vive sensation de nature vierge, de communion entre elle et l'homme primitif. On pénètre dans la vie de la forêt; Siegfried est environné de la sympathie occulte des vieux arbres et des oiseaux. L'orchestre touffu et fourmillant nous initie à la vie exubérante et immobile à la fois des végétaux séculaires. — Quels morceaux admirables encore que la chanson du soufflet et le forgerment de l'épée! Une grandeur épique magnifie cette scène, où Mime, effrayé de la vigueur de Siegfried, prépare sournoisement le poison qui le délivrera du héros, après qu'il aura tué Fafner et pris l'anneau.

Acte 2.

Dans la forêt rhénane, *Fafner* le géant s'est métamorphosé en dragon pour garder l'or. Siegfried le combat et le tue. Il porte à ses lèvres sa main teinte de sang, et comprend le langage des *oiseaux*. L'un d'eux lui conseille de tuer Mime, qui lui présente du poison. Un coup d'épée étend le nain sans vie.

Siegfried alors, dans l'immense et douce solitude de la forêt, se met à songer. Les mille bruits des grands bois l'emplissent de rêverie. Dans son cœur se réveille le *désir d'aimer*. Et voici que de nouveau l'*oiseau* chante, et lui parle d'une merveilleuse fiancée, qui l'attend, endormie sur une montagne baignée de flammes.

Acte 3.

Au pied du rocher des Walkyres, Wotan évoque Erda. Des profondeurs de la *terre* surgit la déesse primitive, la dormeuse lucide, l'éternelle voyante. Mais vainement le dieu l'interroge; sa pensée *fugitive* se dérobe. « Ta science pâlit devant ma volonté, s'écrie-t-il; sais-tu ce que Wotan veut? la fin! » Erda redescend dans le *sommeil* des abîmes.

L'*oiseau* guide Siegfried vers la montagne en feu. Wotan

selon sa promesse, lutte contre lui. La lance du dieu vole en éclats, et *Siegfried*, à travers la *terreur des flammes* va réveiller *Brunnhilde*.

Impossible, dans ce bref résumé, de détailler les beautés de cette dernière scène, l'une des plus belles de la trilogie. Le *réveil de Brunnhilde*, emprunté presque littéralement à l'Erda, est véritablement sublime. Un grand nombre de motifs nouveaux y croisent leurs mélodies, qui s'enchevêtrent, à la fin, dans un morceau fugué d'un incomparable entrain.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX. (*Troisième journée.*)

Le prélude, très court, rappelle le *réveil de Brunnhilde*, et y mêle les motifs des *Nornes* et du *Destin*.

Prologue.

Sur le rocher des Walkyres, les trois *Nornes*, blêmes divinités du présent, du passé et de l'avenir, filent les universelles destinées. Depuis que Wotan, pour faire sa lance, arracha une branche du *frêne du monde*, l'arbre sacré s'est desséché. Ses débris entourent le Walhalla; le jour où les flammes l'atteindront, la race des dieux sera anéantie. Soudain, entre les doigts des sombres fileuses, la corde d'or des dieux se rompt. Les *Nornes* effrayées descendent dans les abîmes où sommeille leur mère Erda.

Au lever du soleil, qui illumine la scène et fait pâlir la mer de feu, *Brunnhilde* et *Siegfried* sortent de la grotte nuptiale. La Walkyre, amante des batailles, ne veut pas que le héros s'abâtardisse dans l'oisiveté de l'*amour* : il faut qu'il accomplisse des exploits nouveaux. Il *part*, la laissant sous la protection des *Flammes*, après avoir passé à son doigt, en gage de fidélité, le magique *anneau* d'or, et reçu d'elle Grane, son fier cheval de *Walkyre*.

Cette scène mériterait une analyse minutieuse; musicalement parlant, c'est l'un des morceaux les plus merveilleux que Wagner ait écrit. Les motifs sont admirables (thème de *l'héroïsme de Siegfried*, formé de sa fanfare, par un changement de rythme, — thème de *Brunnhilde*, épouse de Siegfried, — thème des *amours des*

héros) ; l'orchestre, dans la richesse infinie des timbres, est d'une souplesse incomparable : bref, c'est l'un des morceaux dont l'étude fait le mieux comprendre le système wagnérien.

Un morceau d'orchestre décrit le voyage de Siegfried, dont on entend sonner dans l'éloignement le *cor* d'argent. — Après avoir franchi la *mer de flammes*, il traverse le *Rhin*, où les blanches ondines pleurent l'*or* perdu. Ah ! si le héros consentait à leur rendre l'*anneau* ! — La prophétie menaçante de la *domination d'Alberich* retentit, quand Siegfried se dirige vers le palais des *Gibichungen*.

Acte 1.

Au palais des *Gibichungen*. Hagen, fils illégitime d'Alberich, conseille à son frère Gunther de prendre pour épouse la femme qui dort dans les flammes ; Gutrune, leur sœur, trouvera en Siegfried un époux digne d'elle. Que si le héros a aimé d'autres femmes, un *breuvage magique* lui versera l'oubli.

De l'autre côté du *Rhin* sonne un *cor*. *Siegfried* arrive, accueilli joyeusement en ami ; mais l'orchestre crie la redoutable *malédiction* d'Alberich. Gutrune verse au héros la *boisson d'oubli*. Le souvenir de *Brunnhilde* s'éteint dans son cœur, où s'allume l'*amour de Gutrune*. Il obtiendra la main de la jeune fille s'il va conquérir pour Gunther la femme endormie dans les *flammes*.

Coiffé du *heaume* magique, qui le rend semblable à Gunther, *Siegfried* traverse la mer de feu, et, par violence, contraint Brunnhilde à le suivre.

Acte 2.

Nuit profonde. Hagen garde le palais des *Gibichungen*. Son père Alberich lui rappelle la vengeance.

Au jour levant, Gunther, qui s'est substitué à Siegfried amène Brunnhilde, dont le cortège nuptial rencontre celui de *Gutrune* et de *Siegfried*.

Brunnhilde essaie vainement de rappeler à Siegfried leurs héroïques amours : il s'éloigne en criant : « Gunther, ta femme est folle ! »

Brunnhilde, Gunther, et Hagen qui convoite l'anneau, *complotent* la mort de Siegfried.

Acte 3.

Pour fêter les doubles nocés, une grande chasse parcourt les bords du Rhin. Les ondines arrêtent Siegfried, lui redemandent l'*anneau* et lui prédisent sa mort. Il se rit de leurs prophéties. Les chasseurs le rejoignent. « On dit, Siegfried, que tu comprends le chant des *oiseaux*? » fait Hagen, en offrant au jeune homme une boisson magique, qui lui rend la mémoire. Siegfried ressaisit un à un les fils de sa vie : la grotte du nain forgeron... la race des *Wælsungen*... la mort du *dragon*,... l'*oiseau* qui l'a conduit au rocher *enflammé* où dormait Brunnhilde... Et le chant d'*amour* des héroïques amants superbement s'élançait de ses lèvres. De nouveau Brunnhilde seule emplît son âme. — Tandis que Gunther suffoque de colère, Hagen plante sa pique dans le dos de Siegfried.

La *malédiction d'Alberich* retentit lugubrement.

Siegfried expirant ne songe qu'à Brunnhilde : une douceur d'orchestre évoque le *réveil* de Brunnhilde et les *chants d'amour*.

Alors s'élèvent les sons tragiques de la marche funèbre. Elle résume la vie de Siegfried. Tour à tour, sur le fond de deuil du thème de la *mort*, défilent les motifs grandioses : la race des *Wælsungen*, — les *amours de Siegmund et de Sieglinde*, — l'*épée, Siegfried*, enfin l'*héroïsme de Siegfried*, qui domine tout le morceau. — Puis la marche s'éloigne... en sourdine murmurent les phrases de *Brunnhilde*, de l'*anneau*, de la *malédiction d'Alberich* et encore une fois l'*héroïsme de Siegfried*.

Le cadavre du dernier descendant des dieux est porté au palais des Gibichungen. Brunnhilde, folle de douleur, apprend que l'involontaire trahison de Siegfried est due au *poison* qui lui ôta la mémoire. Tragique, dominant de son immense amour les hommes et les dieux de la trilogie, elle fait dresser pour le héros un bûcher énorme. Avec son cher

cheval Grane elle se précipite dans les *flammes*, qui montent, montent, rouges, terribles, destructives, envahissent le ciel, embrasent le *Walhalla* et anéantissent, dans l'universel incendie, la race des dieux.

IX

Le succès de l'*Anneau du Nibelung* fut immense. Représenté dans les grandes villes de l'Allemagne, partout il excita la plus vive admiration. En 1882, une troupe allemande l'exécuta à Londres; en janvier 1883, ce fut le tour de la Hollande et de la Belgique.

Après un repos de plusieurs années, Wagner fit représenter à Bayreuth, en 1882, *Parsifal*.

La coupe sept fois bénie, où le Sauveur, en la Cène suprême, versa aux hommes comme un vin de salut, son *sang éternel* à boire, recueillie par Joseph d'Arimathie, fut apportée par une troupe d'anges à un saint nommé Titurel. Celui-ci, possesseur de la Lance qui perfora le côté du divin crucifié, fonda à Montsalvat, en Espagne, un ordre de Chevalerie pour honorer les précieuses reliques. Ce sont les chevaliers du Saint-Graal, car tel est le nom de la coupe béatifiante. A Titurel, devenu vieux, succéda, en ses fonctions de Pontife-roi de l'ordre, son fils Amfortas. Voilà ce que disent les anciennes légendes du Saint-Graal.

Une légende encore. Quand le Christ, le corps en plaies, gravissait la montagne maudite, fléchissant sous le poids de la monstrueuse croix, la reine qui baisa sur un plat saignant la tête de Jean-Baptiste, insulta le Dieu mourant par un long éclat de rire. Et depuis ce jour, implacablement secouée d'un rire satanique, aspirant au bien et faisant le mal, erre de monde en monde, *Hérodiade*, qui cherche un rédempteur.

L'ouverture de *Parsifal* résume les événements qui ont précédé le drame : la vie contemplative de la communauté est troublée, Amfortas est blessé.

D'abord, entonnée à l'unisson par les instruments de bois et

les instruments à cordes, se déroule la phrase de la communion : « Prenez mon sang au nom de notre amour ; prenez mon corps en mémoire de moi. » Chacun des deux membres de la phrase est aussitôt repris par les hautbois et les trompettes, sur une série d'accords ascendants. Soudain les cuivres clament le thème religieux du Graal. Puis les divers instruments chantent tour à tour le motif de l'hymne : « la foi vit, la colombe plane. » Et de nouveau, sur un trémolo de contre-basse et de violon, les bois, les violoncelles et les clarinettes reprennent à tour de rôle, avec des altérations mineures, la prière de la communion, brisée et reprise alternativement. Bientôt se font entendre les thèmes de la douleur et de la plaie d'Amfortas ; une dernière fois, alanguie, énermée, reparait l'adoration initiale, qui peu à peu s'amointrit et va se perdre dans les registres élevés.

Au bord d'un étang, dans l'épaisse et religieuse forêt qui entoure le château de Montsalvat, Gurnemanz, le plus ancien chevalier du Graal, et deux jeunes écuyers, font l'oraison matinière. Tout à coup de la campagne lointaine accourt, emportée sur un cheval sauvage, une femme bizarre. Sa robe est relevée par une ceinture en peau de serpent ; sur son front cuivré roulent les torsades de sa chevelure noire. Elle tend à Gurnemanz une fiole pleine d'un baume exotique, pour Amfortas ; puis, lasse, elle se jette sur le sol et s'endort. Cependant un cortège de chevaliers et d'écuyers porte la litière où gémit Amfortas, le roi-pontife du Graal, dévoré par une plaie affreuse, que rien ne peut guérir. Dans les eaux bienfaisantes du lac, il va chercher un soulagement, mais la guérison, hélas ! la mort seule la lui donnera ! — Prends toujours ceci, lui dit Gurnemanz, en lui donnant le baume. En vain Amfortas veut remercier Kundry, elle éclate d'un rire farouche et repousse Amfortas, qui s'éloigne emporté sur sa litière.

Restés seuls, les écuyers de Gurnemanz s'entretiennent de Kundry. Si elle est si fidèle et si intrépide, dit l'un des jeunes gens à Gurnemanz qui la défend contre leurs inju-

rieux soupçons, — qu'elle aille chercher la Lance perdue !

— Hélas ! repart tristement le vieux chevalier, c'est interdit à tous... O Lance sacrée, je t'ai vue brandie par la main la plus perverse !... et Gurnemanz narre la tragique aventure. « Du sanctuaire du Graal, à cause de sa vie impure, demeura à jamais exclu le magicien Klingsor. Pour se venger il créa sur la montagne un jardin merveilleux où croissent comme des fleurs, des femmes diaboliquement belles. C'est là que dans les charnelles voluptés il efforce d'attirer les chevaliers du Graal pour en faire, par le péché, ses esclaves. Un jour, armé de la sainte Lance, Amfortas voulut anéantir ce fléau d'enfer. Une femme terrifiante de beauté l'ensorcela. Ivre d'amour, il tomba dans ses bras et laissa choir l'arme divine... Soudain un cri effroyable... quand Gurnemanz arrive, Klingsor disparaît, emportant le fer sacré, et le roi-pontife, frappé de sa propre lance, se traîne, le flanc brûlé d'une blessure qui ne veut pas se fermer... Un jour, implorant un signe de pardon, Amfortas se prosterna devant le sanctuaire désolé : c'est alors que du Saint-Graal, surnaturellement illuminé, jaillit cette prophétie : « *Attends mon élu, l'être pur et candide, instruit par la compassion.* »

A peine Gurnemanz a-t-il achevé son récit, que des cris tumultueux retentissent. Des écuyers apportent un cygne sauvage qu'a frappé au vol une flèche mortelle ; d'autres amènent le coupable, *Parsifal*. Réprimandé, puis interrogé par Gurnemanz, le jeune homme répond avec la naïveté la plus absolue. Il ne sait d'où il vient, ni où il va, ni comment il se nomme. Ne serait-il pas *l'être pur et candide* élu par le Graal ? Tandis qu'il parle, à l'orchestre résonne l'étrange prophétie. Aussi, laissant s'endormir d'un magique sommeil sous un buisson, Kundry, subjuguée par une influence ténébreuse (où l'orchestre indique le motif redoutable de Klingsor), — Gurnemanz guide Parsifal vers le temple du Graal. Le décor glisse lentement de gauche à droite. Une divine sonnerie des cloches verse dans l'air sa voix sonore... Soudain les trompettes clament le thème tout-puissant du Graal.

C'est ce temple, avec sa haute coupole, les tables nappées de blanc et préparées pour le repas mystique. Les chevaliers, et les jeunes garçons, en de sublimes cantiques, glorifient le pain et le vin, la chair et le sang divins, la foi et l'amour. Malgré l'horrible douleur que verse en sa chair pécheresse la vue du Graal de toute pureté, Amfortas officie et élève la coupe sacrée sur laquelle, du haut de la coupole, tombe un flamboiement de pourpre. « As-tu compris ce que tu viens de voir? » demande Gurnemanz à Parsifal. Et sur sa réponse négative, il le met sans façon à la porte : « Ne t'avise plus de tirer les cygnes : reste avec tes pareilles, les oisons. » Et la toile tombe sur les derniers accords des hymnes.

Acte deuxième. — Sombre, terrible, tour à tour éclatant et sourd, formidable et dissimulé, l'orchestre développe le thème de Klingsor. Nous voici dans la tour du redoutable magicien. Entouré de tout l'appareil de sorcellerie, il évoque Kundry et lui ordonne, malgré ses larmes, de séduire Parsifal. En vain elle se débat et refuse d'accomplir sa mission abominable : la tentatrice qui fut jadis Hérodiade, et qui récemment a perdu Amfortas, est contrainte d'obéir. Elle disparaît, et la tour s'abîme avec le magicien, faisant place à un jardin paradisiaque, où, luxuriante, se développe une végétation des tropiques, aux fleurs gigantesques, aux lianes emmêlées, traversées d'oiseaux jaseurs. Parsifal a franchi la muraille. Aussitôt accourt un essaim de jeunes filles négligemment vêtues, qui l'entourent, le carressent, et se disputent en riant ses mains, ses regards et ses paroles. Dans sa candeur... extraordinaire, Parsifal les repousse; elles fuient, se moquant du pauvre simple. Mais une voix délicieuse appelle Parsifal; et le jeune homme interdit aperçoit dans un buisson une femme d'une beauté surhumaine, pleine d'une incomparable grâce en ses légers vêtements d'Orientale. C'est Kundry. Avec une douceur suprême, lui parlant de sa mère, morte en le bénissant, l'adorable pécheresse attire Parsifal et appuie un long baiser sur ses lèvres.

Brusquement il se relève. A la flamme de ce baiser son

sang s'embrase. Dans son cœur il sent brûler la plaie dévorante qui ronge le cœur d'Amfortas. « La blessure, la blessure, s'écrie-t-il; elle brûle en mon cœur... ici est l'incendie, le désir ardent, le désir terrible! » Et partageant la souffrance du roi du Graal, par la COMPASSION, il voit, il comprend. Dans une effrayante vision, il contemple les souffrances d'Amfortas, expiant devant le Graal son sacrilège... Son esprit lucide recompose la scène de la séduction du héros : « Oui, cette voix, c'est ainsi qu'elle l'appelait. Et ce regard souriant, je le reconnais. Ces lèvres, c'est ainsi qu'on les vit frémir. C'est ainsi qu'elle pencha la tête, — ainsi que fièrement elle la releva... Et ce baiser!... Arrière, corruptrice! Loin de moi à jamais! »

Et sa mission divine lui apparaît : c'est lui qui par son invincible vertu doit sauver Amfortas.

Mais Kundry, brisée de douleur et de passion, tente de l'attendrir. Ah! si le cruel est un sauveur, compâissant aux douleurs des autres, qu'il la rachète donc, elle aussi, de sa terrible malédiction. Jadis elle a vu le Sauveur divin, et elle a ri. Depuis, riant toujours d'un irrémédiable rire, partout elle Le cherche pour Lui offrir son expiation. En Parsifal elle a cru Le reconnaître. Et la voici à ses pieds pâmée d'amour.

— Enseigne-moi le chemin qui mène chez Amfortas, dit le héros, impassible.

Aux cris de fureur poussés par Kundry, Klingsor accourt, armé de la Lance divine. Mais le jeune homme s'en empare, et trace dans l'air le signe de la croix. Aussitôt les murs magiques s'écroulent, le jardin se dessèche, et au milieu des fleurs fanées gisent mourantes les belles jeunes filles. Jetant à la pécheresse une ultime parole d'espérance, Parsifal disparaît à travers les décombres.

Acte troisième. — Dans la sainte forêt de Montsalvat, c'est la merveilleuse fête du printemps; c'est aussi la douloureuse fête chrétienne du Vendredi-Saint. Gurnemanz, vieux et brisé, retrouve sous un buisson Kundry, qui sort douce et

affligée de son sommeil surnaturel. Puis voici un chevalier à l'armure noire. « Ote tes armes, crie Gurnemanz; n'outrage pas le jour du Sauveur. » Le chevalier obéit, c'est Parsifal, apportant la Lance reconquise. — « O Grâce ! rédemption ! miracle ! » s'écrie le vieillard. — Et il narre à Parsifal qu'Amfortas, vaincu par la croissante douleur, n'a plus voulu remplir son saint ministère. Privés de leur mystique nourriture, les chevaliers du Graal ont perdu leurs forces; déjà Titurel est mort.

Les cloches sonnent les funérailles. Le paysage change comme premier acte. Dans les galeries du temple passent de longues files de chevaliers en deuil, escortant le cercueil de Titurel. Ils pénètrent dans le temple et y rencontrent d'autres chevaliers qui accompagnent la litière d'Amfortas et la châsse de Graal. Une dernière fois, pour les funérailles de son père, le coupable pontife veut officier. Mais vaincu par la douleur il refuse, il se débat, et ordonne aux chevaliers de lui donner la mort. C'est alors que Parsifal le touche avec la sainte Lance: « Sois guéri, racheté et sauvé! » Et tandis que Kundry, repentante, meurt à ses pieds, — au milieu des chevaliers agenouillés Parsifal monte sur l'autel et élève majestueusement le Graal, qui resplendit dans un surnaturel incendie de pourpre.

X

Wagner, comme Victor Hugo, est un génie épique. *L'Anneau du Nibelung* atteint souvent à la grandeur de l'épopée. Et cependant, malgré des longueurs évidentes, comme ses drames sont bien dramatiques! C'est le véritable théâtre de notre siècle. Hugo, emporté par son lyrisme, a oublié de créer des types; sous ses personnages transparait toujours le poète. Les personnages de Wagner vivent de leur vie propre. Tannhäuser est un type. Elsa, Lohengrin, Tristan, Hans Sachs, Siegfried, Mime, Brunnhilde, autant d'individualités caractérisées.

La musique de Wagner s'empare violemment des âmes.

Baudelaire l'appelle « musique despotique. » C'est qu'il y a entre elle et les hommes du XIX^e siècle de profondes correspondances. Elle est violente, expansive, acharnée. Tout y est intense, effréné, paroxyste jusqu'à l'épouvante. C'est aussi la musique des nerfs; si l'expression n'était pas si banale, je dirais qu'elle répond à la névrose contemporaine. Elle est compliquée, autre ressemblance avec ce temps de science et de raffinement. — Art de décadence, marmottent les timorés, sans comprendre que toute civilisation est complication, et que l'art, pour être vivant, doit être enfant du siècle. D'ailleurs Wagner a su n'être compliqué que dans le détail. Rien de simple comme la structure de ses drames et ses motifs symboliques; leurs combinaisons seules sont compliquées. Par là les œuvres de Wagner ressemblent aux cathédrales gothiques, dont l'architecture sévère est enguirlandée d'innombrables ciselures.

On a souvent comparé Wagner à Berlioz. Berlioz est un génie désordonné. Il n'était pas maître de lui, — ni de ses œuvres. Tout y est inégal; les beautés en sont dues aux hasards de sa riche nature. Chez Wagner, tout est logique et harmonieux; les effets, calculés avec soin, frappent à coup sûr; les faiblesses disparaissent dans la beauté savante de l'ensemble. Il a l'habileté des grands poètes qui dissimulent les chevilles inévitables dans les petits coins obscurs de leurs vers, où personne n'ira les dénicher. Enfin, si Berlioz fut plus inventif que son rival en matière d'orchestration, il lui est fort inférieur comme harmoniste. On a dit avec raison que Wagner est le plus grand remueur d'harmonies depuis Beethoven.

IWAN GILKIN.

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Que de querelles soulevées depuis quelques semaines par l'exercice du *droit de réponse* ! D'une part, le public se montrant de plus en plus jaloux de ses droits, d'une susceptibilité plus chatouilleuse, ripostant à toutes les attaques de la presse ; — de l'autre, les journaux protestant contre l'envahissement de leurs colonnes, les prescriptions de la loi subies plutôt qu'acceptées, imposées à coup de jugements, discutées, critiquées avec aigreur.

Nous avons rapporté le jugement rendu par le tribunal correctionnel de Bruxelles en cause de Albrecht De Vriendt contre l'*Illustration Européenne*. La cour d'appel, — on pouvait le prévoir, — a réformé ce jugement. Voici les principaux attendus de son arrêt :

Attendu que dans le numéro du journal l'*Illustration Européenne* du 22 juillet 1882, le prévenu a publié la gravure d'un tableau représentant un fripier turc, et que dans une note insérée au bas de cette gravure il a énoncé qu'elle est faite d'après De Vriendt.

Attendu que la partie civile soutient que cette reproduction imparfaite est de nature à lui causer le plus grand préjudice, et qu'elle a, en conséquence réclamé, sous la date du 25 juillet 1882, l'insertion d'une lettre portant que si l'épreuve de la gravure dont il s'agit lui avait été soumise, elle n'en aurait pas permis la publication.

Attendu que cette protestation constitue une réponse à la note insérée par le prévenu au bas de la gravure qui est censée être la reproduction du tableau exécuté par la partie civile.

Attendu que les termes de l'article 13 du décret du 20 juillet 1831 sont conçus en termes absolus et ne distinguent pas si la personne à qui le droit de réponse est accordé a été attaquée ou critiquée ou simplement citée.

Que par conséquent la citation du nom de la partie civile donnerait ouverture au droit de réponse et qu'elle (la partie civile) était seule juge de l'intérêt qu'elle pouvait avoir à exiger cette réponse,

Attendu que la lettre adressée par la partie civile au prévenu n'a rien d'injurieux pour ce dernier...⁽¹⁾

Cet arrêt est conforme à la doctrine de la cour de cassation, d'après laquelle la simple citation, soit nominative, soit indirecte, donne ouverture au droit de réponse. Cependant l'*Illustration Européenne* ne se tient pas pour battue. S'il suffit qu'une personne soit citée dans un journal, pour qu'elle ait le droit de répondre, encore faut-il, prétend l'*Illustration*, que cette citation soit contenue dans un *article*. Le droit de réponse n'est que l'exercice de la légitime défense. Or, la simple énonciation d'un nom, sans commentaires, ne peut jamais constituer attaque. De quel intérêt la personne désignée justifierait-elle pour baser son action ?

Cette théorie, équitable à la première vue, a été plusieurs fois consacrée par les tribunaux. Elle est défendue par M. Schuermans dont la compétence toute spéciale en cette matière n'est contestée par personne. L'auteur du *Code de la presse* interprète le décret de 1831 dans son sens le plus restreint. « L'article 13 du décret de 1831 ne transforme pas, dit-il, en délit, le fait de la citation d'un nom, en elle-même, abstraction faite de toute autre circonstance : dès lors, il faut autre chose qu'une mention des individus pour donner à ceux-ci le droit de réponse.

« On peut donc, *a priori*, décider que ce droit ne peut exister que lorsque non l'individualité, mais la personnalité des citoyens aura été mise en évidence d'une manière nuisible, préjudiciable, ou au moins désagréable : en d'autres termes, il faut que la personne ait droit et intérêt à ne pas voir son nom mentionné dans les feuilles publiques. » ⁽¹⁾

On pourrait se demander comment un article pourrait viser la *personnalité* des citoyens sans toucher à leur *individualité*. La distinction est bien subtile, comme aussi la classification des articles en agréables et désagréables. Quel juge oserait se prononcer là-dessus ?

Cette discussion ne présente d'ailleurs plus d'intérêt pratique, depuis que la cour de cassation a tranché la question dans le sens que nous avons indiqué ⁽¹⁾. M. Schuermans lui-même le reconnaît. Mais il s'efforce d'amoindrir la portée de cette décision en n'admettant le droit de réponse que lorsque la citation est comprise *dans un article*. Et comme si ce n'était pas assez de cette restriction, il veut encore

(1) 10 avril 1883, *Journal des Tribunaux*, n° 68, col. 269.

(2) V. *Belgique Judiciaire*, 1871, p. 525.

(1) *Code de la presse*, II, 87.

(2) *Arrêt du 3 nov. 1880*.

que cet article ait certains caractères déterminés. Il faut que l'attention publique ait été attirée par un « fait spontané » du journaliste. Ainsi, ne rentre pas dans les conditions voulues le compte-rendu d'une séance publique. Le journaliste « ne fait qu'accomplir sa mission en donnant de la publicité à des actes d'une nature publique. Il rend compte d'un événement. Rien de plus. Le compte-rendu ne peut être considéré comme un article. » (1)

On voit que, tout en paraissant accepter les règles fixées par la cour de cassation, M. Schuermans n'abandonne pas son premier système. Vouloir que l'attention publique ait été appelée par un fait spontané du journaliste, c'est dire sous autre forme que « l'action en insertion n'est pas accordée indistinctement à tout individu cité ou désigné dans un journal, par cela seul qu'il est cité ou désigné. » Ce n'est pas ainsi que les cours d'appel ont compris l'arrêt du 3 novembre 1880 : l'article 13 du 20 juillet 1831, décide la cour de Gand, doit s'entendre en ce sens que le droit à l'insertion d'une réponse résulte de cela seul que quelqu'un a été cité ou désigné dans un journal. (1)

Le texte fort clair du décret ne nous paraît pas pouvoir être entendu d'autre façon. Voici la teneur de l'article 13 :

« Toute personne citée dans un journal, soit nominativement, soit indirectement, aura le droit d'y faire insérer une réponse, pourvu qu'elle n'excede pas mille lettres d'écriture ou le double de l'espace occupé par l'article qui l'aura provoqué. Cette réponse sera insérée, au plus tard, le surlendemain du jour où elle aura été déposée au bureau du journal, à peine, contre l'éditeur, de 20 florins d'amende pour chaque jour de retard. »

Les rédacteurs du décret n'avaient peut-être pas prévu toutes les conséquences extrêmes que l'on tire aujourd'hui de cet article. Par crainte des abus possibles, quelques auteurs ont tenté d'y apporter des tempéraments. — Cette crainte ne nous paraît pas fondée. Il est rare qu'une personne citée dans un journal s'avise de répondre sans être sollicitée à le faire par un intérêt sérieux. Le meilleur juge de cet intérêt, c'est la personne citée. Use-t-elle de son droit sans motif raisonnable, ou poussée par une susceptibilité exagérée ? Le public se prononcera contre elle, et rarement elle aura les rieurs de son côté. Puisque l'abus porte en lui son remède, pourquoi chercher ce remède ailleurs ? Rendre les tribunaux juges de l'intérêt qu'une personne peut avoir à user du droit de réponse,

(1) *Ibid.*, p. 106.

(1) 12 fév. 1881, *B. J.* 1881, 277.

c'est subordonner à l'arbitraire une précieuse garantie d'ordre public. Diminuer ce droit de réponse, c'est s'exposer à sacrifier de légitimes intérêts.

* *

L'arrêt de la cour de cassation fut, en son temps, vivement commenté par les journaux, et surtout par l'*Indépendance* qui en déduisit un corollaire important.

Une réponse à un article de journal, a fort justement dit M. Schuermans, est elle-même un article pouvant donner lieu à une réponse.

Si un journal m'attaque, et que dans ma réponse je cite d'autres personnes, chacune de ces personnes aura le droit à son tour, en tant que citée, de faire insérer une réponse.

Cela pourrait, on le voit, entraîner loin. Telle est pourtant la conséquence logique des principes que nous avons exposés. Il n'y aurait du reste pas moins d'inconvénients à décider qu'une réponse n'est pas un article, — que, par conséquent, il ne suffit pas d'être cité dans une réponse pour avoir le droit de répondre à son tour. Avec ce système, la presse pourrait se permettre d'attaquer tout le monde impunément. L'*Indépendance* a indiqué le moyen : « il suffirait pour cela à un journal de donner à ses critiques la *forme* d'une réponse. Et rien ne serait plus facile. Il n'aurait qu'à publier un article dans lequel il nommerait quelqu'un avec qui il s'entendrait. Et ce quelqu'un lui enverrait, en réponse, un autre article dans lequel il critiquerait, — sans injure ni offense bien entendu, — telles personnes qu'il citerait nominativement. Et si les personnes voulaient user, à leur tour, du droit de réponse, pour rectifier des assertions qu'elles jugeraient utiles de ne pas laisser se propager, le journal leur répondrait : Je n'insère pas vos rectifications, vous ne pouvez me contraindre à le faire ; je ne vous ai pas citées volontairement ; j'ai eu le malheur d'en agir autrement avec Monsieur un tel ; il m'a envoyé une réponse où il s'est occupé de vous ; je n'y puis rien ; j'étais obligé d'insérer cette réponse ; j'obéissais à la loi ; vous n'avez aucun droit contre moi. » (1)

Conclusion : il n'est pas permis dans une réponse de citer un tiers. Arrêt en ce sens du 22 juin 1882. (1)

Un article récent de l'*Etoile Belge* a remis cette question à l'ordre du jour. On sait que l'*Etoile* a été condamnée à publier la réponse d'un

(1) *Indépendance*, mai 1881.

(2) *Pasicrisie*, 11, II. 342.

instituteur qu'elle avait indirectement désigné. *L'Etoile* objecte que cette réponse désigne indirectement les échevins de la ville de Bruxelles. Elle invoque un des motifs de l'arrêt du 22 juin 1881 : « attendu qu'à moins de rendre le journalisme impossible, il faut admettre que, s'il est loisible à la personne citée d'user des droits consacrés par le décret de 1831, il ne lui est pas permis de contraindre *sans nécessité* le journaliste à conférer le même droit à d'autres personnes qu'il n'a citées ni nominativement ni indirectement. »

Le tribunal ne s'est pas rendu à ces raisons. En ce qui concerne l'article de *L'Etoile*, il estime que « bien que l'article en question n'ait trait qu'aux dépenses scolaires et que le demandeur n'y soit cité que concurremment avec d'autres directeurs d'école, ce dernier (celui-là?) peut néanmoins estimer qu'il est de son intérêt de réfuter des critiques qui... etc. » Au contraire, lorsqu'il s'agit de la lettre de l'instituteur, le même jugement prononce « attendu que le passage invoqué pour justifier le refus d'insertion se borne à citer à titre d'exemple le traitement des échevins de la ville de Bruxelles, sans toutefois s'occuper de ceux-ci spécialement, et de façon à provoquer de leur part une réponse. »

Ce jugement pose en principe qu'une personne, bien que clairement désignée, n'a pas le droit de répondre, lorsqu'elle n'a pas d'intérêt suffisant, — contrairement à la jurisprudence qui décide que la personne désignée est seule juge de son intérêt.

Si la lettre de l'instituteur justifie les critiques élevées contre elle, — et il nous semble que le jugement soit en aveu là-dessus, — il ne nous paraît pas douteux que *L'Etoile* ne triomphe en appel.

* * *

Le décret de 1831 rencontre encore plusieurs difficultés d'application.

— Il est défendu, selon les arrêts, de citer *sans nécessité* des tiers dans une réponse. Est-ce à dire qu'en cas de nécessité on puisse citer des tiers? Oui? — Mais c'est « rendre le journalisme impossible. » Non? — Mais que devient le droit de réponse en certains cas? Et puis, quand pourra-t-on dire qu'il a été *nécessaire* de citer des tiers?

— Autre abus possible : le délit de refus d'insertion, et par conséquent aussi l'action fondée sur le refus, se prescrivent par trois ans seulement (1)

Qu'un personnage en vue, un homme politique, se mette en tête de répondre à toutes les attaques dont il a été l'objet, depuis moins de trois ans, dans un seul journal. Supposons qu'il n'ait été cité qu'une fois

(1) *Schuermans*, *ibid.*, p. 122.

par jour. Il a droit à l'insertion de plus de mille réponses. Mille réponses, de mille lettres seulement, — pour mettre les choses au mieux, — suffiraient à remplir le journal pendant huit jours.

Qu'advierait-il si toutes les personnes citées se concertaient pour pratiquer ce nouveau genre d'obstructionisme ?

Evidemment, une telle éventualité n'est pas à craindre. Mais c'est déjà trop qu'elle soit possible. La loi doit être changée. Le correctif s'indique : il suffirait que le législateur réduisit, — à un mois par exemple, — les délais de la prescription.

JOSEPH NÈVE.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

— Père, m'a dit hier mon gros Jules en revenant du collège, nous avons commencé aujourd'hui la géométrie

— A la bonne heure, mon garçon ; tu vas donc apprendre à raisonner ; tu vas devenir un homme.

— C'est que père, vois-tu, je n'ai pas très bien compris tout ce qu'a dit le professeur. Si tu en avais le temps, tu serais bien gentil de me donner quelques explications.

— Je suis très occupé. Je dois terminer aujourd'hui un article pour la *Revue Moderne*, dont les lecteurs ne sont pas les premiers venus. Ils demandent du sérieux et ne veulent point qu'on les ennue. C'est difficile à concilier, mais soit, parle, que me veux-tu ?

— Le professeur a d'abord dit que la "géométrie est une science qui a pour but la mesure de l'étendue.

— Sans doute : c'est la définition de Legendre.

— Mais, père, qu'est-ce que l'étendue ?

— Eh ! regarde dans Legendre !

— Mais, père, cela n'y est pas !

— Ne vois-tu pas que c'est ce qu'on peut mesurer, puisqu'on parle de la *mesure de l'étendue*.

— Alors, père, le temps est donc une étendue, puisque tu m'as dit l'autre jour que les horloges servaient à le mesurer.

— Passons ; je t'expliquerai cela plus tard. As-tu encore quelque chose à me demander ?

— Oui, père. Le professeur a encore dit que l'étendue a trois dimensions : longueur, largeur et hauteur.

— Evidemment. Vois mon bureau-ministre. Voici sa longueur, voilà sa largeur, et ceci est sa hauteur.

— Oui, père. Mais où sont les trois dimensions de cette bouteille ? Il me semble qu'elle n'en a que deux : sa hauteur, et sa grosseur qui est la même partout.

— Tu te trompes : elle en a trois.

— Ah oui, l'épaisseur du verre...

— Pas du tout !

— Où donc est-elle alors ?

— Tu ne peux pas comprendre cela maintenant. Plus tard...

— Mais, père, est-ce qu'on apprend donc à raisonner en retenant par cœur des choses qu'on ne peut pas comprendre ?

— La conversation dura sur ce ton trois heures durant, l'enfant interrogeant toujours, tandis que je me trouvais dans l'impossibilité de lui répondre. Dans sa leçon du jour, le professeur n'avait pas débité moins de quatre pages de Legendre, dont chaque ligne demeurait une énigme pour l'intelligence saine du petit.

Lorsque je fus seul, j'envoyai au diable mon article — j'en demande humblement pardon aux lecteurs de la *Revue*, — et je me mis à réfléchir, ce qu'en général on ne fait pas assez. J'avais comme tout le monde, appris la géométrie dans ma jeunesse. — il y a longtemps, hélas ! — et j'en avais conservé un souvenir fort maussade. Mais ayant vu que, depuis quarante ans, rien n'avait été changé dans l'enseignement de cette science, j'en avais conclu que celle-ci avait atteint sa perfection définitive. Mon étonnement fut donc grand lorsque le naïf bon sens de Jules vint me prouver qu'en fait de perfection, l'enseignement de la géométrie n'avait atteint que celle de l'incompréhensible.

Je réfléchis donc. Je fis même plus : J'agis. Le lendemain, je fus attendre le professeur à sa sortie du collège. Je lui fis part de mon désir de causer avec lui, et nous nous dirigeâmes ensemble vers l'appartement qu'il occupe au coin de la rue des Tanneurs et de la place des Nations.

La physionomie de M. Meyer est trop connue des Bruxellois pour que je l'examine ici. Un homme entre deux âges, ni gros, ni maigre, ni grand, ni petit, ni brun, ni blond, plutôt gris. Rien que de très ordinaire, si ce n'est un regard clair, perçant, et une expression de bonté répandue dans tous les traits de son visage.

Je commençai l'attaque. — Monsieur Meyer, lui dis-je, vous savez que je professe la plus grande estime pour vous. Les quelques parties de whist de Gand que nous avons jouées ensemble, m'ont donné l'occasion de vous connaître. Mais aujourd'hui je viens vous quereller pour tout de bon. Comment vous, un homme intelligent, pouvez-vous enseigner à ces pauvres petits qu'on vous confie, un tas d'inepties auxquelles ils ne peuvent rien comprendre? Vous qui devriez former leur intelligence, vous détraquez leur jugement. Dernièrement, en revenant du bois de la Cambre, vous ne vous teniez pas de colère d'avoir vu la promenade chérie des Bruxellois dévastée de fond en comble par le vandalisme administratif. Eh bien, permettez-moi de vous le dire : celui qui fausse des intelligences humaine est plus coupable encore que celui qui coupe des arbres. Il n'est que stupide de confondre l'art d'aménager les forêts d'exploitation avec l'art d'aménager les promenades publiques ; il est criminel de pervertir le sens droit et juste des enfants, et de les destiner ainsi à augmenter la carte des médiocrités envieuses. J'ai ma conception plus haute des devoirs sociaux. Pour moi, une génération est une chose qui passe, parce qu'elle passe, la première, la plus sacrée de ses obligations est de préparer celle qui la suit. L'enfant, c'est le devoir de l'humanité. L'enfant, c'est l'avenir, c'est la grandeur de la Patrie.

Pendant que je parlais ainsi et que, peu à peu, je m'animais, M. Meyer, n'avait pas cessé de me regarder en face. Loin de paraître confus des reproches dont je l'accablais, une expression de contentement éclairait son visage. Dès que j'eus fini de parler, il me dit :

— Que vous me faites du bien de me parler ainsi ! Vous êtes la première personne qui me dise tout haut ce que depuis tant d'années je pense tout bas...

— S'il en est ainsi, interrompis-je vivement, vous êtes d'autant plus coupable. Comment, vous avez la conscience de l'ineptie de votre enseignement, et vous ne faites nul effort pour l'améliorer. Subissez-vous donc à ce point l'empire de la routine, ou si c'est une incurable paresse d'esprit qui vous porte à méconnaître le plus sacré de vos devoirs ?

J'avais accentué ces derniers mots avec une vivacité qui ne m'est pas habituelle. Sans se déconcerter, M. Meyer me posa la main sur le bras, comme pour me rappeler au calme qui sied à mon âge.

— M. Dumont, dit-il, je vais vous prouver l'injustice de vos accusations. Lorsqu'il y a près de vingt ans, je fus nommé professeur de mathématiques au collège que fréquente votre fils, j'envisageai toute l'étendue de mes devoirs. Je compris que la mission du professeur ne pouvait consister à venir réciter devant les élèves des leçons apprises

par cœur dans des livres. Toutefois, avant de composer un cours qui fût l'expression de mes idées personnelles, je regardai comme indispensable d'augmenter le bagage scientifique, fort léger, que je possédais. Je me procurai, malgré l'iniquité de mes ressources, tous les ouvrages de quelque valeur parus sur les mathématiques élémentaires, et je les lus avec avidité. Que de peines et d'argent perdus ! Ils étaient tous copiés les uns sur les autres, et le meilleur ne valait guère mieux que le plus mauvais.

— Raison de plus, m'écriai-je, pour les mettre au cabinet et produire par vous-même quelque chose.

— Attendez : ce n'est pas tout. Un mien ami, auquel je confiai mes peines, me conseilla d'étendre le champ de nos investigations, limité jusqu'alors à la littérature scientifique française. Le conseil était bon, mais difficile à suivre. De mon temps, l'enseignement était organisé de manière à ce que nous, Belges, placés au centre de l'Europe, nous fussions privés de communications intellectuelles avec les pays qui nous joignent du levant au couchant, en passant par le nord. Je ne connaissais pas un traître mot ni de l'anglais, ni du néerlandais, ni de l'allemand. Vous m'accusiez tantôt de paresse. Eh bien, dans le but de me mettre à la hauteur de ma mission sociale, j'ai appris ces trois langues. J'y ai joint l'italien et l'espagnol, travail facile pour ceux qui connaissent un peu de latin. Je pus ainsi, après huit années employées à *refaire* mes études, lire à livre ouvert les classiques des divers pays, Cette fois, je fus payé de mes peines. Que d'œuvres originales, pensées, logiques, et par ces qualités mêmes, accessibles à l'enfance, dont l'intelligence est naturellement droite, et le demeure jusqu'à ce qu'une culture mal conduite l'ait tirebouchonnée.

Ce disant, M. Meyer m'entraîna vers sa bibliothèque, monument polyglote composé exclusivement de matériaux de chair. Il me détailla un par un les meilleurs classiques étrangers, les allemands surtout ; car en Allemagne, les plus grands savants font les livres pour les petits, comme les plus grands poètes font les chansons pour le peuple.

Ma sympathie pour le professeur se changeait en admiration et en respect. Cependant, il y avait quelque chose d'inexplicable dans la contradiction existant entre ce que je voyais aujourd'hui et ce que j'avais appris la veille.

— Mon cher monsieur Meyer, dis-je enfin, je n'y comprends plus rien du tout. Etes-vous donc un corps à deux âmes, l'une qui vous fait penser dans votre cabinet, l'autre qui vous fait parler dans vos cours au collège ?

— Non, Monsieur Dumont, non, je n'ai point une âme de rechange, et croyez bien si j'en avais deux, je garderais la meilleure pour mes chers élèves. Sachez-le bien: c'est le tourment de ma vie de devoir nourrir leurs intelligences de choses indigérables, parcequ'elles sont irrationnelles ou fausses. Mais je n'y puis rien faire, et si je quittais le professorat — comme j'y ai déjà songé — les petits n'y gagneraient rien, car mon successeur, fit-li, Enclide, Newton ou Lielenitz, ne pourrait faire autre chose ce que je fais.

— Allons donc, répliquai-je, n'avons-nous pas la liberté de l'instruction. Elle est coulée en fonte de fer à l'un des coins de la colonne du congrès!

— Ne confondez pas la liberté de l'instruction avec la liberté des méthodes. La première, nous la possédons. Elle consiste, telle qu'elle est appliquée dans notre pays, à permettre à un chenapan quelconque, belge ou étranger, fût-il repris de justice, eût-il subi les condamnations les plus déshonorantes, fût-il ignorant, voire même illettré, d'ouvrir une boutique dans laquelle les petits viendront s'abêtir et se corrompre. Voilà la liberté qu'on a. Quant à cela qu'on devrait avoir...

En ce moment, une vieille pendule de style, seul ornement du cabinet où travaillait le modeste professeur, se mit à sonner deux heures. M. Meyer laissa sa phrase inachevée, et se dirigea en toute hâte vers le collège.

Nous nous quittâmes, nous promettant de reprendre bientôt une conversation qui devenait intéressante.

N. DUMONT.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

—

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE.

L'anéantissement des vieux, la chute de quelques artistes arrivés et la victoire des jeunes dans la personne de Fernand Khnopff, — telle est l'impression que laisse l'Exposition du Cercle.

Voilà belle lurette qu'ils étaient morts à l'art, les Francia, les Bossuet, les Roffiaen, les Stroobant, les Stallaert, mais jamais ils n'avaient exposé œuvres plus scandaleusement nulles, plus outrageusement mauvaises,

plus bêtes et plus violemment laides que cette fois-ci. Leur peinture n'a plus aucune qualité : les rochers de Roffiaen ressemblent à ces grottes de Lourdes qu'on fabrique dans les églises avec de la toile goudronnée ; la *Ruth* de Stallaert est une imagerie niaise avec un peu de fumée de cigare autour, le *Malines* de Bossuet est en carton, les *Côtes d'Écosse* de Francia battues d'une savonnée de vagues, sont en sucre sali.

Toutes ces œuvres (!) s'étalent néanmoins à la rampe avec impudeur. Et pourquoi ? En serait-il aux expositions comme aux dîners bourgeois ou les vieillards uniquement en leur qualité de vieux, ont la meilleure place et le meilleur morceau ? Ce qu'il faudrait c'est leur exil dans les coins et recoins, leur pendaïson « haut et court » dans les combles. On devrait cacher cela comme des hontes ou tout simplement le refuser. D'autant qu'on n'y va par de main-morte, quand il s'agit d'étrangler la peinture jeune et mâle : les *Huîtres* et les *Masques* d'Ensor. Et puisque l'occasion de protester se présente—abusons-en. Il est maladroit et ridicule de renvoyer comme des pestes, les tant vigoureuses et audacieuses toiles de ce jeune artiste dont tous ceux qui n'ont pas l'œil bouché de préjugés et de parti pris, apprécient l'étoffe et le talent. L'excentricité—admettons qu'elle y soit—n'est pas une raison suffisante pour condamner une œuvre. Tous les originaux, tous les peintres appelés à marquer dans l'art, ont débuté par des étrangetés. D'abord, la foule crie comme des oies qui prétendent sauver le Capitole ; ensuite, peu à peu, quelques critiques non encore aveugles ni borgnes élèvent la voix en faveur du révolutionnaire, enfin un audacieux, un convaincu quelconque bataille dix ans pour lui, le fait sacrer génie pour un groupe d'admirateurs exaltés et le banni revient en roi, si la mort, bien entendu, a été assez bonne enfant pour l'épargner. C'est l'histoire de l'incurable bêtise humaine.

Donc les tableaux d'Ensor ont été refusés. Le peintre avait à plusieurs reprises attiré sur lui l'attention, et les salonniers les plus difficiles, tout en se cabrant devant ses allures d'indépendance rouge, avaient tous reconnu sa valeur. A l'*Essor*, ses toiles ameutaient, on les discutait, on les scrutait, mais l'impression profonde et puissante qu'elles dégageaient était sentie par tous. A Paris, où le jury est composé d'excellents artistes appartenant aux différentes écoles, on les plaçait bien en vue.

M. Ensor est membre du Cercle, la critique qui suit les expositions est curieuse de ses toiles, une bonne partie des jeunes peintres le considèrent comme un fort et la commission le raie du catalogue, alors qu'elle y inscrit les vieux précités qui jonchent la rampe de leurs ruines et débris. C'est d'une rare sottise.

Parmi les décadants se signale tout d'abord T'Scharner. C'est une

chute complète avec bras et reins cassés. Le *Chemin des Saules* est grossier, lourd, absolument mauvais. M. T'Scharner était un artiste arrivé et son tableau du Musée le mettait au rang de nos bons peintres.

Asselbergs, lui aussi, dégringole. Ses toiles n'émeuvent pas, elles sont déplaisantes, à l'œil et nulles d'impression. Ses tons n'ont aucun charme, sa manière d'interpréter les choses est d'une froideur complète. Depuis quelques années déjà la décadence se présageait; aujourd'hui elle apparaît nette, accusée, violente.

Montigny, toujours absorbé par les mêmes sujets, se fige dans une vue noire et laide de la nature. On dirait que plus rien ne se renouvelle dans son art. Cela est stagnant, uniforme. Je me rappelle son grand tableau, exposé voilà deux ans, au Cercle. Il dégageait un sentiment de mélancolie qu'on cherche en vain dans ses *Matinée de Mars* et *Au bois du Roi*.

J'en dirais autant de M. Verhas. Lui aussi s'arrête et s'immobilise. Les deux études qu'il expose sont choux verts et verts choux, En outre, ses bambins finissent par lasser, avec leur mièvrerie toujours la même. Cela devient de l'art bourgeois, travaillé mollement, du petit art propre et gentil, assez semblable à la fabrication parisienne des sous-Van Beers. Dans les deux toiles intitulées *Dans les dunes*, il n'y a que les ânes qui soient convenablement peints.

Coosemans, lui aussi, s'attarde en chemin. Certes il n'est point dans une impasse, mais il est loin d'être en progrès. Ce qui lui manque le plus, c'est la facture ferme; ses avants-plans sont souvent trop mous. Il se répète obstinément. Mais il conserve toujours sa poésie tantôt intime, tantôt grandiose. Dans ses sites de Genck, le peintre des ciels ardents se manifeste encore, ces fonds de paysages tristes et automnaux sont bien saisis et sonnent une belle note lumineuse.

Le portrait de Juliaen Devriendt fait sourire.

Mlle Beernaert ne fait plus que de la peinture morose. Elle est déjà loin sur la pente descendante. La *Bruyère à Hoogstraeten* et le *Marais* sont là pour en témoigner.

C'est du milieu de ces déchéances et de ces chutes, c'est au-dessus de l'anéantissement des sénilités, que se dresse et monte l'art jeune de M. Khnopff.

Enfin! on l'a donc accepté et loué! On l'a mis bien en relief, sans trop rééditer les banalités d'antan. On n'a pas relancé toutes les appréciations saugrenues qui frappèrent jadis comme des pommes cuites ses tableaux: *La Crise* et *Au boulevard*. Les plus bourgeois des critiques lui ont fait bonne place et bonne figure — tant mieux!

Mais le succès de Khnopff dépasse sa personnalité. Il va au-delà. Son succès, c'est le succès des jeunes, des abatteurs de routines et de vieilles modes, des révolutionnaires assoiffés de progrès, des novateurs et des originaux en dépit des vieux criant haro ! et de l'Académie perdant la tête (ce qui serait fort à souhaiter). Khnopff n'a pas changé de manière. Le tableau « *En écoutant Schumann* » est conçu, pensé, exécuté dans les mêmes données que *La Crise*. C'est le même art avec la même intransigeance, et ce qu'on est convenu d'appeler les mêmes parti-pris. Khnopff a des théories à lui, qu'il croit bonnes et qu'il applique sincèrement, mettant en tout ce qu'il fait un scrupule et une conscience rares. Il ne vise pas à faire abracadabrant, mais à faire personnel. Il subit les influences générales que les maîtres-peintres de notre temps ont étendues sur la peinture, principalement les maîtres français — mais il reste *lui* par une foule de côtés, et ses toiles sont reconnaissables à première vue entre toutes. Il a une façon de concevoir les choses et de les traiter, qui rappelle la minutie austère et puissante des gothiques. Il voit son monde moderne de très près, comme un primitif voyait le sien, et en dégage la même impression sincère et réelle, la même note intime et pénétrante.

Il faudrait noter dans « *En écoutant Schumann* » la distinction et la délicatesse des tons, l'atmosphère d'appartement si heureusement attrapée, l'étonnante exécution de certains accessoires : la cheminée, la pendule, le pliant, et surtout l'allure si intéressante, si vraie, si prodigieusement étudiée et rendue du personnage principal, qui résume l'œuvre et la fait entrer comme un motif inoubliable dans la mémoire.

Le succès de Khnopff prouve combien la Commission a eu tort de refuser Ensor.

Voici De Braekeleer. *La place Teniers* et la *Fileuse* sont des toiles superbes et de premier ordre. Le fond du premier tableau est une merveille et mérite d'être étudié, ton par ton, et valeur par valeur. Ce n'est pas la couleur vraie, mais c'est la belle couleur, la couleur aboutissant à des harmonies irréprochables d'un éclat et d'une puissance extraordinaires. La *Fileuse* est d'une poésie hantante. Bien que l'ensemble en soit un peu sec et servi dans une sauce jaune et ocre déplaisante au premier regard, l'œuvre a de telles qualités de vie, que toute critique s'annihile. Cela est prodigieux d'impression. C'est une étude entière de ferme ou la vie flamande végète. Tout y est repos, tranquillité, anéantissement dans l'existence champêtre. La ville semble éloignée de cent lieues, l'agitation et le bruit n'ont jamais franchi le seuil de la porte. Les paysans ont des attitudes d'une rusticité complète; ils n'ont jamais

songé à ce qui se faisait au-delà de leur jardin et leurs champs. Et les meubles, les murs, le carreau, l'âtre, la fenêtre, le jardin sont baignés d'une telle intimité, complètent à tel point les personnages, qu'ils semblent participer à leur vie et avoir leur âme.

La *Fileuse* est un chef-d'œuvre.

Chez Alfred Verhaeren c'est également la recherche des beaux tons qui se fait voir. Ce peintre adore le coloris flamand en ce qu'il a de plus glorieux et de plus éclatant : les beaux rouges, les blancs, les bleus, les jaunes. A cet égard ses deux toiles, surtout ses *Fruits* sont des œuvres de choix. Rarement j'ai vu une nature morte plus crânement et plus superbement brossée. C'est une très belle étude. Dans son *Coin d'Atelier*, la profusion des accessoires nuit certes à l'effet d'ensemble, mais là encore il y a des ragôts de couleurs exquis et savoureux.

La distinction et l'originalité sont l'estampille du talent de Théodore Hannon. Lui du moins console des banalités et des vulgarités de MM. Bourson, Fontaine, Ringel et de tant d'autres. Rien de plus ennuyeux que leurs peintures, qui certes apparaissent sans grands défauts, mais qui, somme toute, ne prouvent que de l'application et du bon vouloir.

Théodore Hannon, au contraire, a son talent taillé dans la bonne étoffe. *Au Restaurant* et *A la Fenêtre*, le premier à cause de sa modernité, le second à cause de sa fantaisie, sont deux tableaux très remarquables et très loués. Les fonds surtout paraissent délicieux : une vue d'hiver ; un rideau traversé par une lumière de jour. Les deux femmes, la soupeuse et la liseuse ont de la grâce, la liseuse surtout si habilement croquée et traitée dans un décor japonais.

Les dessins d'Heymans séduisent médiocrement, mais ses tableaux restent des merveilles. Aucun peintre ne traite plus curieusement ni plus originalement le paysage, et ne parvient à une plus lumineuse impression de plein air. Ses ciels, quoique maçonnés avec des blocs de pâte, sont d'une légèreté superbe, ses horizons d'un lointain et d'un diaphane étonnamment attrapés. Une réalité puissante sort de ses terres et de ses plaines et toute l'œuvre est d'une distinction et d'une transparence de tous incroyables. M. Heymans demeure un grand artiste et un vrai poète.

Mlle Heger expose un petit tableau (qu'elle intitule modestement *Etude*) dont le mérite se découvre dans une parfaite harmonie de couleurs. On ne pourrait trop engager cette artiste à aller franchement de l'avant et à prendre part le plus souvent possible aux expositions. Il y a là un réel talent, bien qu'il se trompe quelquefois. Le grand tableau exposé dans la galerie latérale en est la preuve.

On loue beaucoup le portrait de M. V. S., peint par Cluysenaer, et pourtant j'ai rarement vu donner au modèle une pose plus près d'être théâtrale. Certes le morceau est bien peint, franchement, virilement, mais cette allure de Monsieur qui va se mettre en colère déplaît. En outre un peu plus de distinction serait de saison.

J'aurais à louer encore et largement la *Lande de Morbihan* (Bouvier pinxit); le *Cours d'Eau* et les *Dunes de Calmthout* de Baron; les esquisses de Binjé; *Dans les dunes* de Hamesse; les *Fleurs* de Tous-saint; *l'Effet de neige* de Vogels. Je donnerais également un bon point à M. Herbo qui sort de son marais de pâte de guimauve, le portrait de M. S. à la main.

Il me reste à parler des *Accessoires* de M. Smits : Cette minuscule toile est exquise ; le châte est une merveille ; de la *Vache* de Verwée : très beau morceau, quoique un peu mou à l'avant-plan, mais superbe de fond ; des deux paysages de Verheyden, très impressionnants, fleurant bon la réalité et la nature, bien qu'il y ait ci et là une succession de tons un peu uniforme et monotone.

Parmi les aquarellistes se distinguent Uytterschaut et Stacquet avec leurs qualités ordinaires : chez le premier, la nature vit, chez le second elle se fait fraîche, elle plait.

Au total, quoiqu'on prétende, le présent Salon du Cercle vaut ceux des précédentes années; il y a environ le même nombre de tableaux saillants et de valeur. Mais ce qui abonde dans cette exhibition-ci, ce sont les tableaux sans mérite aucun, les tableaux nuls, les tableaux qui fâchent. On prétend que la Commission a été très sévère. On ne s'en douterait jamais. En tous cas, on n'a pas le droit de la taxer de sévérité quand elle admet les Kuyttenbrouwer, les Lambrichs, les Paulus, les de Vorgt-lander.

On ferait peut-être mieux d'accepter tout et de n'exclure personne, car jamais on n'exhibera de plus monumentales ni de plus violentes horreurs.

ÉMILE VERHAEREN.

TABLE DES MATIÈRES.

Victor Arnould.	
Gambetta.	75
Léon Cladel.	
Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. 58	
H. Dumont.	
Chronique scientifique	256-518-582
Georges Eekhoud.	
Kees Doorik (<i>fragment</i>)	48
Iwan Gilkin.	
Sixain de Sonnets.	155
Richard Wagner.	159-256-296-533
Albert Giraud.	
Chronique musicale : <i>Le « Mefisto- fele » de Boito.</i>	65
Rondels bergamasques	98
Rondels morbides..	218
Edm. & J. de Goncourt.	
Rococo.	157
Caroline Gravière.	
Pamphlet contre l'Amour. 141-227-274	
Henry Gréville.	
Fleurissez vos dames	359
Théodore Hannon.	
Chronique artistique : <i>Vasili Veres- chagin</i>	60
» : <i>Exposition de l'Essor</i>	120
» : <i>La galerie Louis Cardon.</i> 123	
» : <i>La Société d'aquarellistes</i> 260	
Sonnet	158
Clovis Hugues.	
Le bon vieux (<i>poésie</i>).	224
Georges Khnopff.	
Agonie d'automne (<i>poésie</i>).	554
La Jeune Belgique.	
Le prix quinquennal	556
Camille Lemonnier.	
Mathusalem Cox	5
Octave Maus.	
Silhouette.	265
Joseph Nève.	
Chronique judiciaire.	178-377
Henri Nizet.	
Bonshommes & Bonnes Femmes : <i>Mistress Coppelia Patterby</i>	
Edmond Picard.	
Les Hauts-Plateaux de l'Ardenne . 19	
Bilan du Suffrage censitaire	84
Georges Rodenbach.	
Symphonie en blanc (<i>Sonnets</i>)	54
Emile Van Arenbergh.	
Sonnet.	295
Emile Verhaeren.	
Rendez-vous posthume (<i>poésie</i>)	58
Rêve gothique (<i>poésie</i>)	294
Chronique artistique <i>l'Exposition du Cercle Artistique</i>	386
Dr. W.	
Chronique scientifique : <i>L'Hystérie.</i> 181	
Max Waller.	
La Vie bête	201-285-344
Octave Pirmez.	529
A. J. Wauters.	
A travers le Gothard.	114-249
X. X.	
Chronique littéraire	283-322
Chronique scientifique : <i>De l'audi- tion des couleurs</i>	68
Chronique littéraire	126-187



LA
REVUE MODERNE

Politique. — Littérature. — Sciences. — Beaux-Arts.

SOMMAIRE.

La crise politique en Belgique	Edmond PICARD.
Les mariages précoces	
Les nuits du garde	Paul HAGEMANS.
Rondels lunaires	Albert GIRAUD.
L'Idole.	Iwan GILKIN.
Chronique scientifique.	H. DUMONT.
Chronique artistique.	
Chronique littéraire.	

BUREAUX DE LA REVUE MODERNE :
AVENUE DE LA TOISON D'OR,
BRUXELLES.

1883

LA REVUE MODERNE

COMITÉ

VICTOR ARNOULD, CAMILLE LEMONNIER, EDMOND PICARD,
LÉON CLADEL, EDMOND DE GONCOURT, CARL VOGT.

Rédacteur en chef et Directeur gérant : MAX WALLER

PRIX D'ABONNEMENT

BELGIQUE — Un an : 12 fr. | ÉTRANGER (Union postale) : 14 fr.

Prix de la livraison : 1 fr. 25.

Les abonnements partent du 1^{er} juillet 1883.

Les manuscrits non insérés resteront à la disposition de leurs auteurs.

La REVUE MODERNE, politique, littéraire, scientifique et artistique, paraissant le 1^{er} de chaque mois, formera par an deux volumes d'environ 400 pages chacun, imprimés avec soin sur papier teinté, avec titres, couvertures et tables des matières.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous signaler tout retard ou inexactitude dans l'envoi des livraisons.

Notre prochain numéro contiendra une étude d'histoire contemporaine intime intitulé : *Don Augustin Iturbide, héritier présomptif de la couronne du Mexique.*

Prochainement, nous donnerons sur le « Code Laurent », une étude approfondie, due à la plume de deux jeunes avocats du barreau de Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou scientifique dont deux exemplaires seront déposés au bureau de la *Revue*.

Les quittances d'abonnement doivent toutes émaner de la Direction. Aucun autre acquit ne sera reconnu valable.



LA CRISE POLITIQUE EN BELGIQUE

—

Il se produit actuellement en Belgique une poussée extraordinaire dans tous les domaines de la pensée. Assurément le mouvement n'est point partout également intense. Comme des terres remuées par une lave intérieure, c'est en ondulant que la surface est soulevée. Ici la pression est à peine sensible, là au contraire se gonfle une boursouffure qui semble près de crever et de se transformer en cratère. Mais où que se pose le pied, on sent le sol en travail et la chaleur souterraine brûle les semelles. On a le vague sentiment de bouleversements prochains. Les vieux paysages sociaux et politiques prennent les aspects mélancoliques des choses destinées à disparaître et dans leurs contours fondants on démêle déjà les lignes des sites nouveaux qui serviront de décor à une activité nationale plus jeune et plus féconde.

C'est le mouvement littéraire qui accuse le plus vivement la révolution qui se prépare. C'est là que se font entendre les rumeurs les plus profondes et que les anciennes assises sont le plus violemment ébranlées. Ce que les uns nomment le péril, ce que les autres nomment la régénération, s'y est manifesté avec un éclat et un tumulte tels, que durant quelques semaines c'est de ce côté que se sont dirigés tous les regards et toutes les préoccupations. L'intérêt entier de la vie intellectuelle semblait s'y être localisé, malgré les efforts désespérés tentés par les augures de ce qu'on peut qualifier notre ancien régime, aidés par le troupeau des jeunes et maladroits calculateurs s'imaginant encore qu'à suivre les

puissances on assure sa fortune. Outragés platement par les uns, applaudis et encouragés par le grand nombre, les jeunes Belgique ont eu cet enivrement de se croire les héros du jour, et ont pris, nous l'espérons, dans cette fête de succès et tapage qu'on a faite autour d'eux, l'élan et la virilité qui, en une saison, transforment les recrues en soldats.

Mais voici que l'ébranlement se propage et que par une solidarité qui n'étonnera que les esprits superficiels, cette flamme qui n'éclairait qu'un des quatre points cardinaux, gagne le cercle entier de l'horizon. Déjà au banquet Lemonnier qui avait été une sorte de congrès des âmes tourmentées par les ferments des temps nouveaux, le groupe littéraire s'était trouvé renforcé par des contingents venus de toutes parts : musiciens, peintres, sculpteurs, orateurs, hommes politiques s'y étaient trouvés réunis, malgré l'éloignement apparent de leurs travaux et de leurs études. Le phénomène avait frappé, et cette communion qui s'était accomplie par hasard, sans mot d'ordre, avait donné à l'observateur l'intuition d'une force agissant sourdement partout, avec une puissance irrésistible. Pourquoi une telle démonstration à l'occasion d'un fait qui n'avait au début que la valeur d'un témoignage de cordialité au profit d'un écrivain sympathique ? Pourquoi ces députations accourues de province dans un sentiment commun de fierté et d'aversion pour la protection officielle et les préjugés doctrinaires dans les régions de l'art ! Certes, pour tous les cœurs qui ont battu lorsque de hautaines affirmations d'indépendance furent faites à cette table fraternelle, il y avait autre chose que l'amitié, et l'on sentait, comme une onde montant vers le rivage, se gonfler le flot du mépris pour la routine d'une organisation sociale qui a fait son temps et touché à la décomposition.

Voici que maintenant la scène change sans que le drame soit interrompu. Aux préoccupations littéraires succèdent à

l'improviste les préoccupations politiques. Dans cette arène qu'on eût dit frappée de stérilité, où s'agitaient des fantômes impuissants, où toute verve, toute virilité, toute ardeur paraissaient épuisées, le sol commence aussi à subir des commotions, et du premier coup l'évènement en prend un caractère tragique et presque formidable. Il s'agit bien vraiment de livres et de poètes, de coups de plumes et de manifestes littéraires ! La nation se sent remuée aux entrailles et secouant la torpeur où elle s'engourdissait depuis cinq lustres, développe ses membres de géante. Parcille à Gargantua, par le seul mouvement de son corps monstrueux changeant de position, elle fait craquer l'édifice et épouvante la multitude domestique qui s'occupait de lui faire une félicité, pourvu qu'elle consentît à ne jamais sortir de sa somnolence.

Le fourmillement de tous ces êtres minuscules devant les yeux énormes qui se sont enfin ouverts, est saisissant. La débandade devient générale et l'anxiété réjouissante. La masse des politiciens officiels tourbillonne cherchant un nouvel axe. Comme si la force aimantée qui les tenait groupés se fût brusquement retirée, leur grappe s'est écroulée et ils se sentent livrés à eux-mêmes, tâtonnant pour savoir comment se réunir, sous quel chef marcher, avec quels principes fonder un ordre de choses rajeuni. Le vieux parti clérical et le vieux parti doctrinaire, ces deux facteurs du vrai parti rétrograde et conservateur, se devinent également compromis. Ils hésitent et ils tremblent, tandis que dans les efforts d'un enfantement qui en est à ses premières heures, le parti progressiste s'organise et démêle sa voie.

Toute cette agitation n'est qu'une vibration nouvelle et grossissante du branle qui s'était mis d'abord dans la littérature. La secousse magnétique qui a galvanisé celle-ci, se répète dans la politique, mais avec un grondement et une commotion décuplés. Le lourd bélier qui était venu frapper

d'abord les murs du jardin artistique, bat maintenant les remparts du donjon politique. Le phénomène est un. C'est le même besoin d'indépendance et de renouveau. C'est la même satiété des hommes et des formules usés. Il faut briser les pétrifications qui menaçaient d'envelopper, en le paralysant, tout le mouvement social. On a l'impatience agacée, irritée des âmes trop longtemps contraintes par un symbolisme gouvernemental infecté de conventions, de pédantisme et de tyrannie bureaucratique. On veut conquérir la liberté, non plus vis-à-vis de l'étranger comme en 1830, mais, à l'intérieur, vis-à-vis d'une classe arrogante et corrompue, qui s'est peu à peu attribué tous les droits politiques et qui fait tourner à son profit exclusif la meule constitutionnelle, à laquelle elle a attelé la plèbe qu'elle fouaille et maltraite comme un cheval aveugle.

Devant cette évolution qui est presque une révolution, qui tout au moins la prépare, *la Revue Moderne* a cru qu'elle ne pouvait rester indifférente et se confiner dans les bornes purement littéraires qu'elle s'était posées d'abord. Résolue à se laisser aller aux impulsions du milieu social dans lequel elle a surgi, elle s'associe au courant des idées qui deviennent la préoccupation maîtresse du pays. Fille des tendances qui, il y a quelques mois, entraînaient la littérature à des allures plus libres et plus sincères, elle s'élargit, en même temps que ces tendances prennent plus d'amplitude. Puisqu'elles pénètrent invinciblement dans la politique, *la Revue Moderne* y entre à leur suite, et à partir d'aujourd'hui elle traitera ces questions à l'égal de celles qui touchent à l'art. Elle répondra ainsi davantage au désir et aux besoins de ses lecteurs. Elle accomplira mieux sa mission d'aider au progrès véritable. Elle luttera plus efficacement contre les publications routinières qui sont engagées, à ne pouvoir s'en dépêtrer, dans la vase des idées surannées. Elle ambitionne d'être désormais l'organe mensuel de la politique avancée qui

monte à l'horizon, du mouvement rapide et sûr d'un soleil levant.

Combien cette transformation du champ de bataille est de nature à faire réfléchir ceux qui s'imaginaient que pour longtemps encore la politique doctrinaire, insolente et impassible, suffirait à contenir les aspirations du pays. Il n'y a pas cinq ans que le nouveau ministère est au pouvoir. Il pouvait espérer avoir la durée presque automatique de ses devanciers libéraux, qui était en moyenne de douze années. Il pouvait même espérer davantage, quand on considère qu'il avait eu la prévoyance de se recruter de quelques hommes pris parmi les progressistes. A ces mesures de sécurité, il avait ajouté, comme renforcement, ces fameuses lois électorales de parti qui furent flétries même par ceux qu'elles devaient servir, et il se confinait, rassuré et triomphant, dans les circonvallations qu'il avait ainsi tracées autour de lui.

Et, en effet, du côté du pays légal et du monde censitaire, il semblait qu'il n'eût plus rien à craindre. La matière électorale, soigneusement épurée et définitivement fixée, réclamant à peine comme dernières retouches quelques modifications complémentaires, était telle qu'il la pouvait souhaiter. La question cléricale soigneusement entretenue comme un ulcère sans cesse ouvert et purulent, pour détourner l'attention publique de toute revendication sérieuse, suffisait à attirer vers elle la fièvre querrelleuse de la nation. On comptait vivre ainsi autant qu'il le fallait pour caser sans partage la bourgeoisie doctrinaire dans toutes les places, toutes les influences et toutes les richesses, de manière à la rendre inexpugnable et à consacrer définitivement sa féodalité. C'était la tactique imaginée par M. Frère il y a bientôt quarante ans, mais invigorée par tout ce qu'avait appris l'expérience, et réalisée dans sa forme définitive. Il y avait amené ses collègues, même ceux qu'il avait fait sortir, pour les attirer à lui, du parti radical. Ils étaient

convertis à sa doctrine, c'est-à-dire à la Doctrine, et il avait le talent de se servir d'eux dans les grandes occasions, pour proclamer plus nettement qu'il ne jugeait prudent de le faire lui-même, les vrais principes de cette école de l'égoïsme bourgeois et du dédain pour les classes populaires. Jamais la conception réactionnaire du faux libéralisme ne s'était produite avec plus de cynisme et de netteté. Elle avait désormais la force des systèmes complets qui ont écarté toute concession, toute hésitation, qui se sentent dégagés de tout alliage, et, par la conscience de leur pureté intransigeante, prennent une confiance et une audace qui doublent leur puissance.

Calme, reposé, sûr de lui-même et de sa majorité, croyant être arrivé non au terme, mais au sommet glorieux de sa carrière politique, ne redoutant plus le changement, défiant les catastrophes, entouré d'alliés fidèles et d'auxiliaires dont il avait fait des subalternes absolument soumis, car il ne supporte que ceux qui le servent ainsi qu'il entend être servi, pareil à un souverain maniant à sa fantaisie une domesticité de haut étage, il semblait que M. Frère pût se dire : l'avenir est à moi.

Il a suffi de six semaines pour ébranler violemment cet édifice orgueilleux et discréditer l'autorité morale de celui qui l'avait élevé.

Le pays en a présentement l'émouvant spectacle.

Non pas que l'on puisse attribuer l'évènement à des causes spéciales bien apparentes. Il s'est agi plutôt d'occasions qui ont attiré sur des points déterminés, de manière à y faire éclater la foudre, le fluide des mécontentements sourds, des injustices longtemps subies, des colères accumulées que la politique doctrinaire avait peu à peu excitées et qui, pareilles à une grande nappe d'eau souterraine inaperçue mais redoutable, s'étendait et grandissait, cherchant une issue.

La circonstance qui, la première parmi les plus récentes, commença l'infiltration à la surface, fut l'immixtion du mi-

nistère, insuffisamment dissimulée, dans la dernière élection sénatoriale. C'est bien à cette époque que remonte le réveil des idées progressistes, jusque là timides et presque étouffées sous les manies anticléricales qui formaient le seul aliment de l'opinion avancée. La vivacité de la lutte, l'éclat donné à l'affirmation des principes démocratiques, l'accueil que le public fit à ces audaces, l'élan et la confiance qu'elle donnèrent à la province, les manœuvres ministérielles et doctrinaires au profit du candidat qui se maintenait soigneusement dans le programme stérile du gouvernement, le scandale de sa réussite, l'effervescence rageuse qui en fut la suite, avaient singulièrement préparé les événements qui allaient suivre.

En effet, dès ce moment, le mouvement progressiste ne s'arrêta plus. A Bruxelles, en province, on osait dire et faire ce qui jusqu'alors avait été représenté comme des actes de trahison à l'égard de l'union du parti libéral. On commençait à dire ouvertement que la question cléricale n'était qu'une habile diversion doctrinaire destinée à détourner l'attention des réformes véritables. On affirmait qu'elle ne pourrait être résolue que par un corps électoral nouveau, et l'on plaçait en conséquence au premier rang la réforme électorale et la revision de l'article 47 de la Constitution. Ce fut un mot d'ordre auquel vainement la masse doctrinaire, et même dans une certaine mesure et par un étrange aveuglement, des députés de la jeune gauche à la Chambre, essayèrent de résister. Rien n'y fit. L'opinion progressiste, plus avisée en cela que ses chefs, maintint résolument son allure, conviant la province à la suivre et souvent devancée par elle, malgré les affirmations contraires des trembleurs du parti, funeste élément qui a été cause de tant de déplorables retards.

L'organisation disciplinaire de l'*Association libérale* de Bruxelles avait singulièrement aidé au résultat de l'élection

récente. Une fois de plus l'élément progressiste y avait été dupe de son engagement de respecter le poll. Les doctrinaires qui avaient eu pour consigne non seulement de ne pas se montrer dans les réunions publiques, mais de les diffamer, arrivèrent en foule lors du vote, muets, concentrés, résolus, et tordirent brutalement le cou à la minorité qui comptait sur la victoire. Cette tactique cyniquement efficace faillit amener une scission. Le plus grand nombre redouta pourtant de briser la vieille machine qui alimente à Bruxelles les réservoirs électoraux. Après un tumulte bientôt calmé par les timorés du parti, tout se réduisit à la formation de deux associations séparées, peu nombreuses, mais destinées assurément à recevoir à flots les déserteurs de la société principale le jour où, sous le coup d'une nouvelle indignation, naîtra un nouveau désir d'abandonner une maison où les joueurs loyaux sont trichés par des grecs politiques.

Ce qu'il y eut de caractéristique dans cette organisation, ce fut le sentiment qu'il fallait au parti progressiste un programme. Depuis longtemps celui de l'*Association libérale* n'était plus qu'une formule vide, qu'on s'obstinait à maintenir pour ne pas accuser entre les avancés et les retardataires qui s'y trouvent réunis dans une trompeuse alliance, l'opposition absolue qui sépare leurs principes. Mais cette neutralité piteuse avait pour effet d'enlever à l'opinion libérale sa force et sa dignité. Les deux associations progressistes affirmèrent hardiment les idées essentielles qui ralliaient leurs partisans. Ils se groupèrent autour de cette proposition fondamentale : il y a cinquante ans que la bourgeoisie jouit de tous les droits et organise à son profit tout l'ordre social ; il faut qu'une ère analogue s'ouvre pour la classe ouvrière ; il faut lui donner des droits équivalents pour qu'elle s'organise à son tour.

C'est pourquoi on proclama avant tout la nécessité d'une réforme électorale donnant le droit de suffrage à tous les

citoyens. Et l'on ajoutait que celui-ci obtenu, la nouvelle législature qui en sortirait devrait s'occuper, sans perdre un jour, de l'instruction obligatoire, du service militaire personnel, des lois d'impôt frappant la richesse, des travaux publics au profit des classes populaires, de la réglementation du travail des enfants et des femmes, de la séparation radicale des églises et de l'Etat.

Cette base était superbe et fixait enfin l'attention du pays sur les questions vraiment nécessaires. Un aliment sain était donné à ses préoccupations. On sortait des discussions mesquines et inopérantes. Le triste cliquetis du combat de théâtre entre le clérical et le libéral était remplacé par la résonnance d'intérêts vraiment nobles.

Lentement ces idées cheminaient, obscures encore et latentes, quand en mai se produisit un incident qui eut un retentissement extraordinaire. Sans motifs apparents, par l'effet d'une de ces complicités du hasard qui ne manquent jamais quand les situations sont mûres et ne sont en vérité que l'explosion de forces trop comprimées, il y eut entre M. Frère et Paul Janson une altercation violente où l'un et l'autre, en quelques phrases, données et reçues comme de lourds coups de masse d'armes sur des armures, caractérisèrent l'esprit et les tendances des deux partis dont ils sont les chefs. Ils s'accusèrent l'un l'autre d'impuissance. Le reproche était mérité, car depuis des années de part et d'autre on ne faisait rien. M. Frère, parce qu'il avait la résolution obstinée et froide de ne pas bouger, Paul Janson parce qu'il n'avait pas osé pousser en avant.

Il est, en effet, dans la nature de l'homme d'Etat qui mène le parti doctrinaire, de trouver qu'une organisation politique qui a tout donné à la bourgeoisie, est parfaite, et de considérer comme un péril ce qui, en investissant le reste de la nation de droits nouveaux, viendrait rompre, dans son égoïsme, un si bel ordre. Ce serait l'anéantissement du système et la desti-

tution du chef qui lui doit la longue durée de son autorité et ses succès. S'il en est devenu le maître indiscuté, c'est par sa ténacité à défendre les principes dont il est la vivante et puissante incarnation. Pour lui, les abandonner serait un suicide, une sorte d'apostasie, le reniement de sa vie entière. Aussi, comme un vrai capitaine défendant une place solide, à toutes les sommations qu'on lui fait, il répond : jamais, s'opiniâtrant avec une ténacité héroïque, et résolu à se faire tuer sur la brèche, concédant à peine ce qu'il faut pour donner le change à l'assaillant.

Paul Janson, au contraire, semble ne pas avoir cette confiance et cette audace dans les idées qu'il représente. Depuis qu'il est entré à la Chambre il hésite et procède avec une circonspection qui souvent a décontenancé ses partisans. Il a eu des journées magnifiques d'élan et d'énergie, mais elles ont été rares et sans lendemain. Son intelligence élevée est déroutée quand il s'agit de pratiquer la tactique, que la politique commande, qui ne doit pas diminuer la vigueur des attaques, mais les régler et les rendre plus sûres. Il craint de ne pas savoir mener la manœuvre, il se décide trop à attendre. Quand on est d'un parti qui est à l'avant-garde, forcé de risquer des entreprises téméraires sous peine de paraître impuissant, il faut s'accoutumer à la décision et à la hardiesse, et c'est manquer à son rôle que de prendre modèle sur les allures lentes et temporisantes des groupes conservateurs qui trouvent dans leur modération même l'aliment de leurs succès. Le programme doit être celui d'un tribun et non point d'un parlementaire. Un tel parti n'est pas une armée de parade, il est une colonne d'assaut, et c'est le sabre au clair qu'il faut lui montrer où l'on doit courir

Paul Janson a dû le comprendre dernièrement quand à la suite de son vigoureux retour offensif contre la doctrine, il a entendu dans le pays entier monter une de ces clameurs qui sur les champs de bataille remplissent les airs

lorsqu'enfin est donné le signal du combat. Sa grande popularité ne doit pas rester entre ses mains un outil inutile. Qu'il n'oublie pas ce qu'il peut, qu'il n'oublie pas ce qu'il doit à ceux qui l'aiment, mais qui à cette affection voudraient ajouter la confiance.

On a dit que l'incident dont nous venons de parler était le premier coup de canon de la lutte entre progressistes et doctrinaires. On disait vrai, car depuis, de semaine en semaine, la rumeur du combat a grandi et l'on sent que bientôt seront livrées les attaques décisives. Les positions se dessinent avec netteté. Les probabilités transparaissent. Visiblement la cohorte doctrinaire faiblit. Lors de la discussion sur les livrets d'ouvriers, on l'a vue en proie au désordre, ne sachant de quel côté se porter, victorieuse d'abord, puis lâchant pied et laissant le terrain à l'ennemi. Les projets d'impôts qu'elle a tout à coup mis en ligne sont venus porter au comble le caractère critique de sa situation.

Vraiment le parti qui avait eu l'heureuse fortune de s'assimiler un homme comme M. Graux, pouvait espérer de celui-ci plus d'habileté et plus d'à-propos. Il passait pour être de ces esprits avisés qui savent conjurer les dangers, bien loin de les faire naître. Au moment de son entrée au ministère où l'englua si adroitement M. Frère, il était une des plus nobles espérances du parti avancé. Il l'avait défendu avec une habileté froide et forte comme un glaive, dans la campagne que *la Liberté* avait menée pendant environ deux ans. Ses articles s'y distinguèrent par leur sobriété, leur netteté, leur âpreté spirituelle, et M. Frère notamment, devenu brusquement depuis son meilleur allié, avait su ce qu'il en coûte d'avoir pour adversaire une de ces natures sèches, nerveuses, têtues, décidées et étonnamment aptes à découvrir les joints où peut frapper à coup sûr l'ironie. Quand M. Graux devint ministre, il eut sans doute l'espoir qu'il pourrait conserver son indépendance et passer

brillamment à travers un cabinet doctrinaire, sans rien perdre de ses convictions, pour arriver au cabinet de l'avenir. Il avait compté sans le despotisme de celui qu'il acceptait comme protecteur et qui devait être bientôt son maître. Promptement le brillant officier de fortune fut enrégimenté parmi les panaches doctrinaires les plus officiels et aujourd'hui il ne lui reste de son passé que la gêne de l'avoir accompli, et peut-être le regret de ne pas y avoir persévéré. Car à la vue de ce qui maintenant survient, à la ruine prématurée de cette politique qui semblait devoir fournir une carrière si longue, sa pénétrante intelligence doit comprendre la vanité de toute école qui tente de résister à la marche des idées. Le discrédit où tombe le chef du doctrinarisme, son impuissance à retarder sa chute, l'évanouissement de tant d'espérances qu'on croyait si sûres, sont une terrible leçon d'expérience et doivent rendre cuisant pour les avancés qui ont passé à l'ennemi le souvenir de leur inutile changement de foi.

Bizarre fantaisie du sort, c'est à M. Graux, c'est-à-dire à celui qui plus que tout autre devait désirer la durée du ministère auquel était désormais attachée sa fortune, qu'échut le lot de lui porter le coup de grâce par ses projets d'impôts. L'œuvre avait été pourtant longuement élaborée et paraissait à son auteur habilement combinée. Très préoccupé toujours de l'effet qu'il doit produire, il s'était imaginé, par un aveuglement étrange, qu'elle donnerait une nouvelle consécration à sa renommée. Les exposés des motifs sont merveilleusement rédigés, quoiqu'ils décèlent la faiblesse d'un homme qui pense que de notre temps on se paie encore de mots lorsqu'il s'agit de politique sociale, et ne se doute pas qu'il y a désormais dans les masses une force instinctive ne prenant jamais le change sur leurs vrais intérêts matériels. C'est le long sophisme d'un idéologue ignorant que des lois invisibles que rien ne peut fléchir règlent les évolutions

populaires. Il a eu cette naïveté de croire que par des explications habilement préparées et quelques discours bien faits, on emporterait l'approbation d'une nation opprimée et exploitée, aussi aisément que celle d'une majorité servile.

Il doit être actuellement bien désillusionné et sentir de quel poids pèse sur la popularité d'un homme l'antipathie publique. A de tels soucis il n'est pas de courage ni de volonté qui résistent et c'est à peine si l'on peut espérer tomber avec grâce. Comment une intelligence si vive s'est-elle laissée aller à demander des taxes à toutes les vieilles formules, à frapper la consommation, et à la frapper dans ce qu'elle a de plus sensible, les besoins du peuple. Tant d'autres ressources s'offraient à un esprit vraiment démocratique, résolu à briser fièrement avec la routine. Le développement normal de la contribution personnelle, figée depuis longtemps dans un but électoral. L'augmentation des droits de succession en ligne directe avec échelle ascendante pour les grosses fortunes. La patente universelle, frappant surtout les désœuvrés. L'imposition de toutes les matières de luxe tant à l'intérieur qu'aux frontières. Au lieu de cela M. Graux, donnant un nouveau gage de subalternisation aux préjugés et à l'égoïsme doctrinaire, s'est témérairement, hautainement attaqué à l'élément populaire. Il sait maintenant ce qu'il en coûte et a appris qu'à un tel jeu on risque à la fois le présent et l'avenir, son autorité et son renom.

En vain M. Frère, par une tactique tardivement concertée, a-t-il essayé de détourner l'attention par sa loi électorale si justement qualifiée le suffrage universel des fonctionnaires. L'opinion ne s'est pas laissée distraire de sa préoccupation principale et a daigné jeter à peine un coup d'œil sur cette œuvre inféconde et ridicule. En vain parle-t-on d'un projet sur l'instruction obligatoire, d'un autre sur l'organisa-

tion militaire. Les impôts! les impôts! voilà le cri qui devient obsédant pour le monde officiel et qui sonne pour lui le glas. C'est là le crime, c'est là que s'ouvriront les assises nationales, c'est là que le ministère sera traduit et jugé. C'est là, en un mot, qu'aboutit et que se concentre la crise politique que chacun pressent et qui, résumant toute cette évolution commencée il y a quelques mois, résume pour le pays, on n'en saurait douter, un de ces grands tournants historiques auxquels s'attache une date parce qu'ils inaugurent une transformation.

Il convient de fixer sur ce point l'attention de tous ceux qui ont l'âme hantée de nos destinées nationales et c'est ce qui donne à la situation présente un caractère vraiment pathétique. Jamais depuis 1830 n'ont passé des heures plus solennelles. Le destin offre à la nation une occasion unique de secouer le joug doctrinaire et de briser, pour la disperser au vent, l'odieuse politique qui a fait dévier toutes les forces sociales au profit d'une caste dont le despotisme financier et industriel est désormais trop lourd. En saura-t-on profiter, telle est l'anxieuse question qui se pose. Prévoit-on ce qu'on fera après la victoire, est une autre inquiétude qui surgit aussitôt.

C'est vers la jeune gauche que se dirigent les espérances. Quelle attitude aura-t-elle, que fera-t-elle pour jeter à bas les coryphées doctrinaires, est-elle prête aux résolutions suprêmes, mettra-t-elle l'intérêt du pays au-dessus des misérables questions de parti, aura-t-elle la hardiesse de faire appel et de demander secours à cette opinion publique qui, au dehors, n'attend que ses encouragements pour se déchaîner. Si elle échoue au Parlement, montrera-t-elle cette grandeur d'âme de désertir une assemblée où désormais tout serait impossible et de proclamer qu'elle agira par le peuple en dédaignant le troupeau censitaire, incurable dans ses desseins rétrogrades?

Le débat est certes fièrement engagé. Les escarmouches se succèdent à la Chambre, de jour en jour plus âpres, et les mains se tendent, dirait-on, pour des étranglements mutuels. Le duel s'accroît et ira apparemment jusqu'aux coups mortels. Tant mieux, la nation applaudit. Il faut bien qu'une fois on en finisse. Cinquante-trois ans d'attente et de patience devenue presque honteuse, c'est assez, oui c'est assez, c'est trop. Paul Janson retrouve cette énergie léonine qui a été le seret de son incomparable popularité. Il secoue de l'épaule les cloisons doctrinaires qui s'opposent à tout progrès. Il devient dédaigneux des ménagements qui le faisaient accuser de faiblesse. Il semble résolu à pousser les choses à bout. A côté de lui, est Emile Féron, aux allures de huguenot, froid et implacable, ajoutant à la même résolution tout ce que donnent une raison plus pénétrante et plus calculatrice, et un instinct de l'à-propos tellement marqué que quelques observateurs se sont risqués à prédire qu'il était peut-être, plus que son éloquent chef de ligne, destiné à diriger le parti. Puis Victor Arnould, laissant peu à peu sa tendance métaphysique à trop raisonner la politique et à y voir surtout œuvre de tactique, ce qui a fait dire plaisamment, mais non sans justice, qu'il lisait trop Machiavel ; il se pose à son tour comme un champion mettant la nécessité d'avoir désormais une attitude progressive nettement tranchée, au-dessus de la douceur qu'on peut éprouver à se sentir plus ou moins d'accord avec toutes les nuances du libéralisme. En résumé la jeune gauche, dans son groupe restreint mais vaillant, réunissant quelques-uns des meilleurs esprits, des plus grands cœurs et des caractères les mieux trempés du monde politique, est prête aux actions énergiques et chacun prend confiance qu'elle saura les accomplir.

Il se peut, dès lors, que, coup sur coup, le ministère soit battu dans ses projets divers, et que refoulé de tous les terrains qu'il espérait emporter, discrédité et amoindri, il soit

contraint d'abandonner le pouvoir. Il se peut aussi que, par une de ces manœuvres trop compliquées pour qu'il soit possible d'en démêler exactement les mobiles, la droite, par quelques-unes de ses voix, vote avec le gouvernement et empêche la chute du ministère. C'est ce qui arrivera si M. Malou et les cléricaux les plus rapprochés des régions officielles, désirant mettre leurs intérêts d'accord avec leur désir de ne pas trop vivement mécontenter le Palais, se décidaient à attendre pour revenir aux affaires, les élections de l'an prochain, à laisser voter les impôts dont ils profiteraient comme chose acquise tout en exploitant leur popularité auprès des électeurs.

La combinaison serait assurément habile, elle réduirait de nouveau le conflit politique aux proportions surannées d'une lutte entre le clérical et le libéral. Ce serait une fois de plus le sacrifice des idées avancées, c'est-à-dire de l'opinion qui seule peut tirer la nation de l'état de stagnation où elle végète, où elle périt, et c'est pourquoi il faut à tout prix l'éviter. Oui, à tout prix. Ce qu'il faut c'est l'abolition de la politique de bascule entre ces deux vieilles opinions conservatrices et bourgeoises, c'est l'avènement de la politique nouvelle. Les circonstances en offrent l'occasion, ce serait un crime de la laisser échapper.

Pour réussir, il n'y a vraiment qu'un moyen, audacieux, mais héroïque et sûr.

Que la jeune gauche fasse un appel au pays.

Non pas au pays légal, censitaire, irremédiablement sourd parce qu'il est gorgé, mais au pays non censitaire, à la masse privée de droits politiques qui attend la justice et la régénération. Elle seule constitue le véritable point d'appui sur lequel cette minorité de députés peut s'arc-bouter pour triompher. Elle seule les rendra irrésistibles.

La mesure peut paraître téméraire. Nul ne contestera que ce soit la seule efficace.

Que sans retard donc, à la Chambre, les chefs du parti progressiste prennent cette attitude de déclarer hautement que c'est moins pour ceux qui occupent les sièges législatifs que pour le dehors, qu'ils parient et qu'ils agissent. Que la nation entière entende et comprenne leur appel. Qu'ils publient un manifeste résumant leur politique, précisant leurs projets et surtout annonçant que c'est au peuple qu'ils veulent recourir. L'histoire leur apprend que les vrais chefs de parti ont toujours eu cet héroïsme, quand de grandes mesures étaient obstinément refusées, de payer de leur personne en se mettant à la tête des manifestations populaires. Devant l'opiniâtre inertie du pays légal, il ne reste aux défenseurs de la nation que ce recours suprême auprès d'elle; qu'elle se relève alors pour les soutenir. Dans un pays comme le nôtre, tout cède devant de tels mouvements d'opinion, et les plus hautains ministres deviennent humbles, souples et accommodants. Que la chute du cabinet soit ainsi amenée, car c'est là ce qu'il faut tout d'abord pour déblayer le terrain. C'est son obstructionisme qui doit être d'abord brisé.

Si un pareil évènement se produit, la dissolution des Chambres est inévitable. Que la jeune gauche annonce du reste dès le début que c'est ce qu'elle poursuit. Qu'elle dirige vers ce but tous les efforts et toute la poussée de l'opinion. Qu'elle dise qu'elle est prête à prendre le pouvoir pour réaliser cette grande mesure et qu'au ministère comme au dehors elle ne cessera d'en revendiquer l'immédiate exécution. Qu'elle ajoute que cette dissolution elle-même et la réélection, elle les fera sur la revision de l'article 47 de la Constitution, la modification du corps électoral étant la seule issue par laquelle on pourra échapper enfin à la politique épuisante où le pays s'avilit.

Quelle audace, s'écriera-t-on !

Non, quelle nécessité. Et nous ajoutons : quel triomphe assuré.

Oui, on peut croire cela impossible quand on ne considère que le groupe censitaire qui seul parle aujourd'hui et montre son épouvante dès qu'il s'agit de lui enlever le monopole des droits gouvernementaux. Mais ce n'est pas là qu'il y a lieu de se renseigner. C'est auprès de la masse sacrifiée et destituée de toute participation aux droits politiques. Celle-ci tressaille au seul espoir d'une telle rénovation. Ces démonstrations qui commencent, et emplissent déjà de leur tumulte les rues et les clubs de quelques-unes de nos villes, grandiront encore quand quelques hommes populaires auront dit qu'elles ont leur approbation, qu'elles méritent leurs encouragements et qu'au besoin ils sauront marcher à leur tête. C'est le présage de ce que peut être un grand mouvement national, seul capable de dompter ces résistances aveugles. En dehors de cette tentative, que reste-t-il du reste? Rien, rien que la politique parlementaire humiliante pour le parti avancé, décourageante, impuissante, s'accroissant comme devant fournir encore une longue période de débats inféconds, d'outrages doctrinaires, où l'on s'épuise et où l'on s'use, car les années passent et ceux qui défendent le progrès disparaissent un à un, soit qu'ils meurent prématurément, soit qu'ils s'épuisent, ou que la doctrine les résorbe.

Tourmenté par ces pensées, acculé dans l'impasse où l'évolution doctrinaire a repoussé tous ceux qui luttent contre elle, tournant pour chercher l'issue par laquelle les forces et les droits populaires impitoyablement comprimés pourraient enfin s'échapper et se répandre en liberté, nous avons, en une autre circonstance, indiqué ce remède héroïque. Ces conjonctures qui sont maintenant celles de l'heure présente, nous paraissaient alors lointaines et cette revision de l'art. 47 de la Constitution nous était reprochée parce que nous ne la comprenions qu'immédiate. Les événements ont mûri plus vite que nos espérances, et la proclamation que nous rédigeons alors par

avance comme celle d'un mouvement futur, est aujourd'hui une actualité. Oui, on peut désormais, sans paraître anticiper, dire à cette grande masse que la phalange officielle rêve de maintenir à jamais en servitude :

« Belges non censitaires,

« Il y a 53 ans que vous êtes privés de tout droit politique ! Il y a 53 ans qu'on dispose, sans vous, de vos biens par l'impôt, de vos enfants par la conscription !

« Tout le mouvement politique se fait par 120,000 censitaires, alors que les citoyens majeurs en état de voter, et qui jouiraient du droit de suffrage s'ils étaient Allemands, Français, Américains, Suisses, ou même Grecs, sont au nombre de 1,600,000.

« Tout se fait sans vous, pour d'autres que pour vous, sans penser à vous, et souvent contre vous.

« Pour justifier le refus de vous accorder le droit de vote, on a dit que vous étiez prêts à le vendre pour un tonneau de bière ou un verre de genièvre. On a dit encore que vous étiez trop ignorants pour l'exercer. On a osé ajouter que votre participation aux affaires du pays serait un danger, alors que, depuis plus d'un demi-siècle, vous donnez l'exemple de l'ordre et du patriotisme.

« Mais on a dit surtout que vous étiez les premiers à n'en pas vouloir et que ce qui le prouvait clairement, c'était votre indifférence.

« Il s'agit de répondre à ces paroles injustes et injurieuses. Il s'agit de montrer que vous comprenez qu'un citoyen qu'on écarte systématiquement du scrutin n'est, dans sa patrie, qu'un serf et un étranger. Il s'agit de proclamer que si, dans ces derniers temps, vous n'avez plus rien demandé aux pouvoirs publics, c'est que vous désespériez d'obtenir justice des privilégiés.

« Les évènements vous offrent une occasion inespérée d'acquérir ces droits politiques dont on a dit que vous ne les auriez en Belgique, ni en un acte, ni en deux, ni jamais. Le succès dépend de votre attitude. Même parmi les censitaires, vous avez des partisans nombreux, décidés à vous soutenir énergiquement.

« Levez-vous. Organisez partout des manifestations pacifiques. Montrez votre volonté de réussir. De tout le poids de votre nombre, des services que vous rendez par votre vie laborieuse et simple, de l'équité de votre cause, pesez sur les Chambres, et faites leur comprendre que votre volonté est celle du pays, et qu'on ne peut la dédaigner sans péril.

« En 1848, il a suffi d'un mouvement populaire chez une nation voisine, pour qu'on accordât chez nous en vingt-quatre heures une extension du droit de suffrage qu'on refusait depuis dix-sept ans. Cet exemple vous apprend ce que peut, pour briser les résistances les plus hautaines, une nation qui se redresse en demandant justice. »

EDMOND PICARD.

DES MARIAGES PRÉCOCES

ET

DES MARIAGES CONSANGUINS

—

Les économistes, et un peu aussi l'opinion publique, se préoccupent à bon droit, en ce moment, d'une question inté-

ressant à la fois la sécurité et la vitalité de la nation : le mouvement de la population de la France. Suivant les documents réunis et publiés par un économiste éminent, M. Léonce de Lavergne, le chiffre moyen des naissances, qui, pour l'Empire allemand, par exemple, est de 40 naissances par 1,000 habitants, ne serait aujourd'hui, pour la nation française, que de 26 pour 1,000. La France marcherait donc vers la dépopulation.

Ce déficit de la natalité tient à bien des causes qu'il importe de rechercher avec soin. L'une d'elles, et la principale, est sans contredit, la faible proportion des unions matrimoniales — on sait qu'indépendamment de la déchéance organique qui résulte d'unions illégitimes, il y a à tenir sérieusement compte de la mortalité bien moindre chez les mariés des deux sexes que chez les célibataires, ainsi qu'on le verra plus loin — ; mais il en est une autre, sur laquelle nous appelons tout particulièrement l'attention, c'est celle qui résulte des mariages précoces, et, dans une proportion moindre, des mariages consanguins. Les idées dominantes, en ce qui concerne ces derniers, demandent à être modifiées dans ce qu'elles ont de trop absolu.

I DES MARIAGES PRÉCOCES

L'influence désastreuse des unions hâtives, depuis longtemps connue des statisticiens, a été mise dernièrement en pleine lumière par un savant français, M. Bertillon, mais elle est presque complètement ignorée des gens du monde. Or, c'est au foyer domestique que doit aller retentir le cri de détresse destiné à arrêter, dans son essor, une pratique funeste à l'avenir et au bonheur des familles.

Sans doute les mariages ne peuvent être assujettis à des règles fixes, commandés qu'ils sont souvent par la passion humaine, qui ne s'endigue pas ; mais que de fois n'est-il pas possible de guider les inclinations ? Eloigner les mauvais, c'est-à-dire les incompatibles ; rapprocher, au contraire, les

éléments propres à fournir des unions heureuses, tel est le but que doivent se proposer ceux qui ont charge de ces êtres chers dont la Providence leur a confié les destinées.

Cette petite notice a pour objet de leur fournir quelques données propres à guider, à cet égard, les intuitions de leur tendresse.

Dans chaque pays, la loi fixe l'âge minimum auquel le mariage est permis. En France, le seul pays dont nous nous occuperons ici, c'est *quinze ans* pour la jeune fille, *dix-huit ans* pour le garçon; mais le souverain peut accorder une dispense pour un âge déjà si bas. Il n'en abuse pas, heureusement, car ces dispenses ne dépassent pas 8 ou 9 par année.

Voyons ce que l'expérience apprend relativement à l'application de cette loi, en ce qui concerne les jeunes hommes devenus époux avant l'âge de vingt ans.

Sur 1,000 fiancés contractant mariage, il y en a 26, en France, âgés de 18 à 20 ans; soit, sur la masse totale, 4,000 environ, qui y contractent, chaque année, ces mariages prématurés, *autorisés par la loi*.

Que deviennent ces 4,000 jeunes époux? C'est ce que nous allons rechercher, en prenant pour base la comparaison entre eux et les jeunes gens du même âge demeurés célibataires.

Cette recherche comparative, appliquée aux divers âges de la vie, met en évidence un premier fait digne de la plus sérieuse attention, c'est une *atténuation constante* de la mortalité en faveur des hommes mariés, et une *aggravation non moins constante* chez les célibataires et les veufs, d'où résulte la révélation, tout au profit de la cause matrimoniale, de vertus singulières inhérentes à l'association conjugale.

Ainsi il meurt dans le même temps : (1)

(1) Ces données, de même que tous les chiffres dont il sera fait usage dans ce petit travail, sont empruntées à l'article MARIAGE, de M. le Docteur BERTILLON (de Paris (voy. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, publié sous la direction de M. A. Dechambre, Paris, Masson et Asselin.)

Sur 100 époux de 20 à 25 ans,	144	célibataires.	
»	25 à 30	»	163
»	30 à 35	»	169
»	35 à 40	»	175
»	40 à 45	»	174
»	45 à 50	»	171
»	50 à 55	»	165
»	55 à 60	»	149
»	60 à 65	»	141
»	65 à 70	»	133
		et 281	veufs.
		233	»
		198	»
		194	»
		172	»
		172	»
		146	»
		144	»

Toutes les chances de vie, durant ces périodes diverses, sont donc, dans une proportion énorme, à l'avantage des époux sur les célibataires et les veufs.

Mais qu'on descende encore d'un degré l'échelle des âges, qu'on prenne les chiffres de la mortalité comparée entre l'âge de 18 ans — âge minimum fixé par la loi — et celui de 20 ans, et l'on arrive à des révélations inattendues et d'une extrême gravité.

En effet, ce n'est plus alors un *profit* pour le jeune homme, c'est un *dommage*, un *péril énorme* qui surgit pour lui; toutes les proportions sont renversées à ce point que, lorsque, usant des latitudes de la loi civile plus que des lois de la nature, il se marié avant la vingtième année révolue, ses chances de vie vont diminuer dans une effroyable proportion. *Garçon, sa mortalité n'eût été que de QUATORZE; marié, elle s'élève à CENT.*

Dans la période de 1856 à 1865, 7,875 de ces jeunes époux ont donné, année moyenne, 400 décès, soit 51 pour 1000! Et qu'on ne croie pas que ce soient là des faits isolés : ils se retrouvent en Belgique, en Hollande et dans la ville de Paris. Ils ne laissent plus ainsi de prise au moindre doute.

Mais, dira-t-on peut-être, cette léthalité épouvantable, décimant les époux de 18 à 20 ans, épargne-t-elle subitement ceux qui viennent de dépasser la vingtième année? Voici la réponse tirée du dépouillement des chiffres et des tableaux publiés par M. Bertillon: « Si la mortalité des époux est prise pour 100, celle des célibataires sera de 169 entre 30 et

35 ans, de 163 entre 25 et 30. Dans ces deux périodes, l'avantage reste à peu près le même pour les époux, mais il devient beaucoup moindre à l'âge précédent, c'est-à-dire à celui de 20 à 25, puisque la mortalité des célibataires n'y est plus que de 144. Il y a donc lieu de croire, en analysant ces diverses données, que, si l'on pouvait comparer, année d'âge par année d'âge, — ce que les tableaux statistiques existants ne comportent pas — la mortalité des jeunes époux de 20 à 25 ans, on arriverait à constater que le bénéfice du mariage, considérable de 25 à 24, encore manifeste de 24 à 23, peut-être encore sensible de 23 à 22, cesserait de 22 à 21, et serait remplacé par une aggravation mortuaire, de 21 à 20. Voilà ce qui est vraisemblable, et cette probabilité semble assez intéressante, assez importante par son application, pour que l'autorité ordonne l'enquête nécessaire à sa vérification ».

On peut donc dire, pour nous servir du mot de Hufeland, que les parents qui marient leurs fils avant l'âge de vingt ans, *leur inoculent prématurément la vieillesse*. Ces jeunes époux, en effet, succombent comme des vieillards de 65 à 70 ans.

A quelles causes faut-il rapporter cet anéantissement, en quelques mois, chez les jeunes époux, de la résistance vitale qui, normalement, ne s'use que peu à peu sous le long effort des années? C'est qu'ils ont voulu être maris avant d'être hommes, et que la condition de mariage met en exercice des fonctions qui doivent y être suffisamment préparées. Chaque âge a sa vie propre, l'enfance a les ris et les jeux; supprimez-les, en la mettant en contact avec la gravité et le sérieux de la vieillesse, et vous faites de petits vieillards; — l'adolescence, avec l'étude et un travail presque inconscient, a les distractions, l'insouciance de l'avenir. Tout cet attribut du jeune âge va faire place, du jour au lendemain, à l'immense cortège des soucis et des soins domestiques, aux responsabilités de toutes sortes, pour celui qui, avant le temps, s'improvise chef de famille. Viennent, après cela, le fardeau d'un travail nouveau commandé par les besoins de chaque jour, les douleurs causées par le spectacle des maladies,

de la mort peut-être, de jeunes enfants souvent originellement chétifs, et l'on comprendra cette usure précoce dont nous avons parlé plus haut, usure qui se traduira bientôt, non sous la forme de maladies mortelles spéciales, mais sous celle d'un amollissement général, anéantissant tout pouvoir de résistance aux chocs de la vie. Ces jeunes époux, en un mot, seront bientôt devenus aussi impuissants devant la mort qu'ils l'ont été au travail et aux devoirs nouveaux qu'ils ont prématurément et volontairement assumés, sous l'égide de la loi et du consentement de ceux qui, mieux inspirés et mieux instruits, auraient pu et dû les détourner de cette pente néfaste.

Toutes ces conséquences déplorables se compensent-elles, au moins dans une certaine mesure, par l'heureuse fécondité des mariages hâtifs? Nullement. Les recherches des savants anglais établissent que ces mariages — qui, en Angleterre, sont relativement beaucoup plus fréquents qu'en France, — sont préjudiciables à la vitalité, et, dès lors, certainement à la vigueur des enfants qui en proviennent. D'après l'ensemble de ces études, c'est de 25 à 30 ans, pour les hommes, que le mariage paraît le plus favorable à la descendance.

Il résulte de ce qui précède qu'à chacun des points de vue auxquels nous nous sommes placé, les mariages hâtifs sont meurtriers, ce qui nous permettra de dire, avec M. Bertillon, que « la loi qui les permet est un piège que l'ignorance du législateur a tendu à notre jeunesse, et que cette « loi mauvaise doit être abrogée. » Nous concluons donc avec lui, que :

1° Selon les développements individuels, c'est entre la 22^e et la 23^e année qu'il est désirable de voir se contracter les mariages des jeunes hommes.

2° Il est d'un intérêt social et individuel que la loi cesse d'autoriser leur mariage avant leur majorité (21 ans).

Mais, avant que les hautes cours législatives aient réformé des dispositions ayant pour elles plus d'un demi-

siècle d'existence, combien de jeunes gens n'échangeront-ils pas encore la légère contribution propre à leur âge contre le lourd tribut funèbre de la sénilité, si la raison publique, désormais éclairée, ne les écarte pas de la voie où les engage une sécurité trompeuse? Les familles sont aujourd'hui prévenues; elles arrêteront la marche du fléau, car il n'est pas de mère qui veuille, de propos délibéré, « *inoculer la vieillesse* » à ses fils.

Nous ne nous sommes occupé jusqu'ici que des unions précoces chez les hommes, pour en démontrer le danger. En est-il de même dans l'autre sexe: en d'autres termes, à quel âge convient-il de marier les jeunes filles? Pour la France, le fait général est la confirmation de la loi déjà constatée chez les hommes: à tous les âges — les deux premiers, de 15 à 20 et de 20 à 25, doivent être écartés, à cause de l'aggravation importante résultant du danger du premier accouchement — l'état de mariage est plus favorable à la femme que le célibat. Ainsi, il meurt, dans le même temps, en France :

Sur 100 épouses de 40 à 45 ans.	131 filles.
» 45 à 50 »	147 »
» 50 à 55 »	148 »
» 55 à 60 »	140 »
» 60 à 65 »	131 »

Si l'on considère, au contraire, les âges de 20 à 25 ans, le mariage y devient une cause de mortalité, pour la raison principale que nous venons de dire. Ce danger s'accuse, pour la France, dans les limites que voici: la mortalité y étant de 100 pour les filles de cet âge (de 20 à 25 ans), s'élève à 119 pour les jeunes femmes de ce même âge.

Les documents démographiques actuels ne nous éclairent pas davantage sur cet objet. En attendant, nous concluons, à titre provisoire, avec M. Bertillon, et en nous inspirant de la physiologie, que peu de jeunes filles peuvent être sainement mariées avant 17 ans révolus, et que la 19^e ou la

20^e année est l'âge d'élection du mariage pour la femme, dans nos climats, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

II. DES MARIAGES CONSANGUINS.

La loi française n'autorise les mariages dits « consanguins » qu'entre parents collatéraux du 4^e degré et des degrés suivants; c'est de droit entre cousins germains, issus de germains, etc. Toutefois, elle autorise le Gouvernement à accorder des dispenses, qu'il ne refuse que très rarement, pour les parents du degré supérieur : neveu et tante, nièce et oncle.

Le relevé de ces sortes d'unions ne se fait en France que depuis 1864; il a donné, pour les deux années 1864-1865, les résultats suivants : il a été déclaré 13,1 mariages consanguins sur 1,000 mariages généraux; et, sur 1,000 de ces unions vraiment consanguines, il y en avait, *suivant les registres de l'état civil*: 14 entre neveux et tantes, 51 entre oncles et nièces, 935 entre cousins germains.

Les mariages consanguins occupent donc une place importante dans le chiffre total des mariages : 13 sur MILLE ! A ce titre, il y a un intérêt majeur à donner une solution à la question suivante, qui se dresse journellement au sein des familles :

Les unions consanguines entraînent-elles des conséquences fâcheuses, soit au point de vue des parents (absence de conception, retard de la conception, conception imparfaite (fausses couches), *soit à celui des produits* (monstruosités, imperfections de la constitution morale ou physique, maladies nerveuses, etc.) ?

Nous chercherons cette solution dans les travaux de deux savants de premier ordre, M. H. Gallard (1) et M. Bertillon (2), qui se sont merveilleusement rencontrés dans leurs conclusions relativement à ce point important

(1) Article *Consanguinité* du « *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, publié sous la direction de M. Jaccoud. Paris 1869, J.-B. Baillière et fils.

(2) Article MARIAGE du *Dict. encycl. des sciences médicales*, Paris 1872.

d'hygiène et de physiologie, et y ont ainsi donné une incontestable valeur.

Deux courants opposés se partagent l'opinion en ce qui concerne le danger ou l'innocuité des mariages consanguins ; dans les deux camps se rencontrent des savants armés d'arguments sérieux. Il est déjà permis de conclure, de cette divergence si profonde, que la vérité va se trouver entre ces deux extrêmes.

1. Les adversaires des mariages consanguins à tous les degrés, les *prohibitionnistes*, s'appuient, en général, sur les législations antiques et sur la loi canonique. Voyons ce que vaut l'argument :

Il n'est point exact, d'abord, qu'il y ait eu, à cet égard, un *consensus* universel dans le passé. Il est bien vrai que Moïse avait institué des lois sévères contre ces unions, et que les peuples civilisés de l'Occident (Grecs, Romains) les avaient généralement interdites, mais nous voyons, d'un autre côté, que les peuples de l'Orient (Perses, Egyptiens) avaient continué à pratiquer les mariages les plus étroitement consanguins. Laissons, néanmoins, de côté cette divergence, pour ne nous occuper que de la législation prohibitionniste, et des véritables causes qui l'ont inspirée. Or, il suffit d'examiner attentivement ces causes, pour acquérir la conviction que ce n'est point la consanguinité proprement dite que le législateur a eu en vue en l'instituant, mais, d'abord et avant tout, la conservation de la pureté du foyer. « En effet, dit M. Bertillon (p. 60), les frères et les sœurs, les filles et les pères, les mères et les fils, les tantes et les oncles, *vivant tous sous le même toit*, ces interdictions importaient non seulement à la paix, à l'harmonie des familles, mais aussi à la nécessité de mettre un frein à la promiscuité, résultant nécessairement d'une communauté dérégulée, sans lois et sans mœurs. C'est la *pureté* qui résume ces idées et qui est alléguée par Moïse et par tous les législateurs antiques. » C'est si bien là le but, que le législateur ne distingue nullement entre les *parents* vraiment *consanguins* et les *parents par alliance*. Dans treize des inter-

dictions faites par Moïse, il n'y en a que six concernant les premiers ; les sept autres se rapportaient exclusivement aux parents dans l'alliance desquels la consanguinité n'entraîne pour rien. Il est donc manifeste que ce n'est pas en vertu d'une loi physiologique reconnue, d'une loi fondée *sur l'horreur qu'aurait le sang pour le sang*. (Troplong) que les mariages entre parents, consanguins ou alliés, ont été interdits dans l'antiquité. « Le législateur s'est laissé diriger uniquement, dit d'un autre côté M. Gallard (*loc. cit.*, p. 96) par les principes de haute morale, à l'exclusion de toute autre considération, sanitaire ou hygiénique. Il nous le montre bien quand, après avoir prohibé le mariage entre parents un peu éloignés, au 4^e et même au 6^e degré (cousins germains et issus de germains) alors que *la famille vivait patriarcalement réunie en une seule tribu*, dont l'aïeul était le chef, il les autorise parfaitement aujourd'hui que la famille, vivant sous le même toit, est réduite, pour ainsi dire, à sa plus simple expression ne se composant plus que du père, de la mère et des enfants. Dès lors, il n'y a plus aucun intérêt, pour lui, à ce que les cousins s'habituent à lutter contre les sentiments qui peuvent les attirer l'un vers l'autre, et dont le mariage est le but, car, *vivant séparément chez leurs parents respectifs*, ils ne sont plus que de simples étrangers, exposés à ces rencontres multipliées qui, à l'époque de la puberté, pourraient favoriser une surprise des sens, contre laquelle la loi a voulu que des parents et même des alliés plus proches restassent constamment en garde. »

La loi canonique qui ne permet le mariage qu'après le septième degré de parenté, a dû, pour établir ces prohibitions extrêmes, s'appuyer sur des considérations du même ordre. Comment justifier, en effet, les dispenses accordées à prix d'argent, si ces unions devaient être physiologiquement entachées? Comment ces dispenses les empêcheraient-elles de subir la léthalité consanguine, si celle-ci devait exister réellement sans elles?

Ainsi, ni la loi canonique, ni le *consensus* dans le passé,

ne sont des arguments sérieux à invoquer à l'encontre des mariages consanguins.

2. *Le sang a horreur de lui-même dans le rapport des sexes*, a dit M. Troplong. Nous verrons bientôt comment la physiologie comparée consacre cette maxime. Bornons-nous, pour l'instant, à répondre, avec M. Gallard (*loc. cit.* p. 97): « Si c'est cette horreur du sang pour lui-même qui vous fait prohiber les mariages entre *proches*, pourquoi donc maintenez-vous la même prohibition pour tous les *alliés* au même degré? (Code Nap. art. 161 et 162). Ceux-là ne sont pourtant pas *du même sang*. — Pourquoi, allant plus loin, étendez-vous cette prohibition à l'enfant *adopté* à l'égard de tous les membres de la famille d'adoption (C. N. art. 348)? Certes, la répulsion du sang n'a rien à voir dans l'union d'un fils avec sa belle-mère, ou d'un fils adoptif avec la fille légitime de son père d'adoption. Et cependant, dans tous ces cas, la loi prononce une interdiction aussi formelle, aussi prohibitive que dans les cas de parenté consanguine. »

Si le sang avait « horreur du sang » dans l'espèce humaine, il l'aurait sans doute aussi dans les espèces animales. Or, on sait que les éleveurs sont parvenus à améliorer singulièrement certaines espèces d'animaux domestiques, en alliant, *avec leurs parents les plus rapprochés*, les sujets qu'ils trouvent doués de qualités particulières qu'ils sont désireux de voir se perpétuer. C'est le système de reproduction par l'inceste, auquel les éleveurs anglais ont donné le nom de *breeding in and in*, et qui a permis d'obtenir les races très estimées du bœuf Durham, du mouton Dishley, du cheval de course pur sang, du porc New-Leicester (Gallard). On peut dire, en outre, que, chez les animaux, l'accouplement entre frère et sœur est des plus fréquents. N'est-elle pas de règle entre colombes et pigeons? (Bertillon).

Mais revenons à l'espèce humaine: *La consanguinité par elle-même*, a-t-on dit, *créé une aptitude morbide spéciale bien manifeste, en vertu de laquelle les produits du mariage doivent se trouver forcément détectueux*. Rien n'est moins

démontré, et voici les objections principales à adresser à cette assertion si catégoriquement exprimée et si grave en ses déductions pratiques :

1° Cette doctrine ne s'accorde pas avec les enseignements de la Genèse, laquelle nous montre le genre humain tout entier procédant d'un seul couple.

2° On a trouvé les races dites « maudites » qui vont s'éteignant, soi-disant faute de pouvoir se régénérer par l'introduction d'un sang étranger, et l'on a attribué à la même cause la triste position dans laquelle se trouvent les nègres esclaves, négligeant de tenir compte des vices, de la paresse, de la misère, des maladies diverses — de la syphilis en première ligne — qui doivent suffire, sans autres facteurs, à expliquer cette extinction. D'un autre côté, Périer a démontré, avec une grande autorité, que les croisements ne donnent aucun résultat avantageux, et que les races ne peuvent que gagner en restant pures de tout mélange.

3° De toutes les races, nulle n'a été plus maudite que la race juive, plus forcée, pendant des siècles, de se perpétuer par elle-même, et cependant, malgré les innombrables alliances consanguines qu'elle a dû contracter, nulle ne s'est conservée plus forte, plus saine, plus vivace.

4° A côté des races « maudites », on a montré les races privilégiées s'éteignant sous l'influence des mêmes causes : l'absence d'alliances étrangères. Et l'on a invoqué, à l'appui de cette thèse, certains faits tirés du mémoire de Benoiston de Châteauneuf : *Sur la durée des familles nobles en France*; mais là encore on n'a tenu compte que d'une circonstance accessoire tout à fait insignifiante, quand de nombreuses causes, plus réellement efficaces, ont agi pour produire l'effet constaté. Comment ! c'est après le dix-huitième siècle, tout de licence, de libertinage et de débauche et au lendemain de notre sanglante révolution, que l'on vient se demander où sont les descendants des 61 preux qui composaient la compagnie de Bayard, et que l'on s'étonne de n'en plus retrouver que 5. Mais demandez aux ordres

monastiques, demandez aux champs de bataille, demandez à la guillotine de 93, et vous verrez que, si le mélange de ce noble sang a entraîné sa disparition, c'est parce qu'il s'est fait ailleurs que sur un lit nuptial (Gallard).

Dans un prochain article, nous continuerons cet examen et nous terminerons par des conclusions pratiques.

(A continuer).

LES NUITS DU GARDE

—

NUIT DE PRINTEMPS

I.

L'hiver avait été long et rigoureux, et Martin Leroux prétendait que si les bécasses étaient en retard cette année, c'était à cause de la persistance du froid.

Le fait est que, depuis le 15 mars dernier, nous n'avions pas manqué un seul soir d'aller ensemble à l'affût, et que chaque fois nous étions rentrés bredouille, bien qu'avril déjà commençât à faire éclater les bourgeons dans les taillis de charmes, et bouillonner la sève au cœur des vieux chênes de la forêt.

A vrai dire je ne m'en plaignais pas, car si j'aime la chasse avec passion, c'est surtout parce que j'aime les grands bois de chez nous, pleins de parfums au printemps, pleins de mystère et d'ombre pendant les mois d'été; les grands bois qui frémissent quand les vents furieux de septembre font leur trouée dans leurs frondaisons rousses, les grands bois qui dorment, sous la neige, d'un sommeil si

profond que les mésanges par centaines ne parviennent pas à les tirer de leur engourdissement; parce que j'aime les vastes solitudes et les plaines ondulées de notre queue d'Ardennes, où les prairies d'un vert foncé alternent avec les champs de seigles dorés et les champs d'avoines blondes; parce que j'aime les étangs sombres où les oiseaux sauvages viennent s'abattre pendant la nuit, et les marais qui, sous les hautes herbes, cachent de larges fondrières.

L'attrait de l'imprévu, les émotions, les surprises ne sont pour moi que secondaires.

Donc, je ne me plaignais pas du peu de succès de nos affûts, mais il n'en était pas de même de Leroux qui, pour n'être pas indifférent aux beautés de la nature ardennaise, n'en était pas moins fort sensible au plaisir de tirer un beau coup de fusil.

Aussi, quand ce soir là je m'arrêtai aux Trois-Chênes, pour prendre en passant mon vieux compagnon, ce fut avec une satisfaction visible qu'il m'annonça que son chien Tibus avait fait lever, le matin même, une bécasse dans le bois des Vallées; il ajouta :

— C'coup-ci, M'sieu Jacques, elles sont arrivées... nous aurons ben d'la malchance si nous n'en rapportons pas une, pou l'moins, t'à l'heure.

— Eh bien, tant mieux Leroux.... Partons-nous?

— Oh, ça n'presse ni si fort que ça; nous avons toudi ben l'temps d'prendre une goutte, eno?

— Soit, va pour une goutte.

Leroux était un ancien soldat de l'Empire, qui avait dû, quand il était jeune, faire beaucoup la cour aux cantinières du régiment; il lui était resté de ce temps-là un faible prononcé pour le petit verre, mais au demeurant c'était le meilleur homme du monde.

Depuis près de trente ans, il était garde-chasse dans le pays, et, bien qu'il remplit son devoir « militairement », il avait su se faire aimer de tous; mais aussi, loin de pourchasser les pauvres gens de la commune qui allaient ramasser le

bois mort dans la forêt, souvent il leur abandonnait les arbres que l'orage avait foudroyés, et qui, de droit, étaient sa propriété. Les braconniers redoutaient sa vigilance, mais il avait une façon de leur dire, quand il les surprenait : « allons, mon garçon, faudra être plus malin une autre fois » qui les consolait d'avoir perdu la partie, en pensant qu'un autre jour sans doute ils la gagneraient.

Dans sa famille, Leroux était adoré. — Il avait épousé, au lendemain de la bataille de Waterloo, celle qu'il appelait « grand-mère Françoise » et qui jadis avait été l'une des plus belles filles des environs; il en avait eu deux fils, Louis et Grégoire, qui étaient les premiers forgerons agricoles de tout le canton, et une fille, Lucette, qui habitait avec ses parents, aux Trois-Chênes. Lucette n'avait pas vingt ans; elle était née quelques mois après que l'été de la Saint-Martin eut réchauffé de ses rayons l'heureux couple trentenaire, mais elle n'en était pas moins grande, forte, fraîche et rose, « tout le portrait de Françoise » au dire du vieux garde.

C'était Lucette qui veillait à tout au logis, depuis que sa mère, tourmentée par ses rhumatismes, en était réduite à tricoter des bas du matin au soir pour donner un aliment à son activité; mais l'excellente femme avait abdiqué sans trop de regrets, car sa fille s'acquittait, à son entière satisfaction, de ses nombreux devoirs de ménagère.

Nulle maison n'était mieux tenue, à dix lieues à la ronde, que ne l'était, dans son coin de forêt, le pavillon des Trois-Chênes; et, rien qu'à voir l'ordre, la propreté qui régnaient dans la modeste demeure, dans l'étable, la porcherie, le chenil et les communs, rien qu'en passant devant le potager où, dans la saison chaude, les planches de légumes s'étaient, luxuriantes, soigneusement préservées de l'envahissement des mauvaises herbes par des sarclages minutieux, on devinait que les braves gens qui habitaient là devaient être heureux de leur sort, et l'on ne pouvait s'empêcher de trouver que c'était justice.

— V'là l'soleil qui descend — dit Leroux quand il eut vidé son verre — partons, M'sieu Jacques, c'est not' temps.

Nous sortîmes, accompagnés de ma vieille Flèche, ce fidèle griffon qui ne me quittait jamais.

Avant d'atteindre la clairière où nous devions affûter ce soir là, nous avions environ un quart de lieue à faire, et, pour couper au court, nous prîmes un chemin de traverse qui part des Trois-Chênes, se dirige vers la France, débouche bientôt dans la plaine, et longe, avant de rencontrer la frontière, la lisière du bois des Vallées.

Le soleil se couchait comme nous arrivions à notre poste.

Je m'arrêtai au pied d'un vieux hêtre, au tronc moussu, tout bosselé de loupes.

— Nous avons encore dix minutes, me dit Leroux en me quittant, mais j'vas tout d'même prendre ma place, là-bas dans le fond, près du ruisseau.

— La place est bonne, répondis-je; à tantôt, je vous attendrai.

Le garde s'éloigna lentement, en traînant les pieds dans les feuilles mortes qui bruissaient sur son passage.

Je sifflai Flèche qui broussaillait dans le fourré; elle revint aussitôt, s'assit derrière moi, et, le nez en l'air, resta là immobile, attentive, dressant l'oreille au moindre bruit.

A présent, le soleil très bas à l'horizon n'éclairait plus que la cime des grands arbres qui découpaient nettement, sur le bleu pâle du ciel, le dessin compliqué de leur ramure; sous la futaie l'ombre montait. — Les oiseaux chanteurs avaient abandonné le taillis, et, perchés au sommet des hêtres et des chênes séculaires, à plein gosier ils envoyaient à l'astre-roi leurs dernières roulades de la journée. — Du plus profond de la forêt, des notes claires, perlées, arrivaient comme un écho affaibli des brillantes vocalises auxquelles se livraient nos voisins, les merles, les tarins, les fauvettes; c'était dans l'air un gazouillis sans trêve, d'autant plus distinct que, sur la terre, un grand silence s'appesantissait.

Seuls, les abois d'un chien de garde s'entendaient de temps à autre dans le lointain. —

Tout à coup, dans le calme du soir, une voix d'homme s'éleva, accompagnant le concert aérien des accents monotones d'une mélopée champêtre. C'était un bouvier qui chantait, en labourant non loin du bois, et sa chanson disait sur un rythme plaintif :

Mes grands bœufs blancs au museau noir,
Vous connaissez Margot la blonde,
C'te belle fille rouge et ronde,
Y'en a pas deux comme elle au monde ;
Hue donc mes bœufs jusqu'à ce soir. —

Mes grands bœufs blancs au museau noir,
Vous savez bien qu'elle est jolie,
Je vous l'ai dit dans ma folie.....
Pour chasser ma mélancolie,
Hue donc mes bœufs jusqu'à ce soir. —

Mes grands bœufs blancs au museau noir,
J'suis pas cossu, Margot est riche,
J'suis pas hardi, je suis godiche,
Margot ben sûr, elle, s'en fiche,
Hue donc mes bœufs jusqu'à ce soir!

L'homme se tut. ---

Les oiseaux eux aussi se turent à leur tour. —

Un à un ils lançaient au ciel un dernier trille, puis allaient se blottir dans leur nid duveteux ; bientôt il ne resta plus, près de nous, qu'un rouge-gorge obstiné chantant à perdre haleine, mais comme les autres rouges-gorges ne lui répondaient plus, il égrena sur la forêt tout un chapelet de notes vibrantes, puis ce fut tout ; la nuit allait venir. —

Déjà Vénus resplendissait là-bas au couchant, au-dessus du taillis, à travers le fouillis des branches grêles, et quel-

ques étoiles de première grandeur apparaissaient dans la clarté blanche du firmament. —

Un jeune bouleau, devant moi, dessinait sur un fond jaune paille la fine dentelure de ses ramilles où les feuilles naissaient ; son tronc lisse, argenté, mettait comme une déchirure dans le rideau sombre du fourré que l'obscurité gagnait peu à peu, et dans lequel on ne distinguait plus que vaguement la forme des arbrisseaux placés à l'avant-plan.

Cependant, la voix avait repris :

Mes grands bœufs blancs au museau noir,
C'est demain qu'Margot se marie,
Jeannot la mène à la mairie ;
J'mourrai ben sûr de jalousie.
Hue donc mes bœufs jusqu'à ce soir. —

Mes grands bœufs blancs au museau noir
Si vous l'rencontrez par la suite,
Aimez Margot ma favorite.....
— Mais l'heure avance, achevons vite,
Hue donc mes bœufs, voici le soir!

Un coup de fusil, parti de France, marqua le dernier temps de la mesure de la chanson. —

— Voici l'heure! pensai-je. —

Un second coup de feu retentit dans l'éloignement : puis, un troisième plus rapproché de nous, fit gronder longuement les échos de la vallée. —

L'instant d'après, je voyais passer, derrière le bouleau, quelque chose qui ressemblait à un grand chiffon noir emporté par le vent ; je tirai, Flèche s'élança, mais j'avais manqué sans doute, car aussitôt Leroux tirait de son côté, et son coup de fusil avait rayé d'une clarté d'incendie l'ombre dans laquelle était plongée maintenant toute la forêt. — La nuit était venue. — Bientôt, le bruissement des feuilles mortes que le garde froissait en marchant me fit tourner la tête

du côté du ruisseau, et je vis le fourneau de la pipe de mon vieux compagnon qui brillait, dans le noir, comme une braise. —

L'affût était fini. —

Je passai mon fusil en bandoulière, je bourrai ma pipe et je l'allumai. —

— Eh bien, me cria Leroux en arrivant, quand j'vous disais, m'sieu Jacques, que nous en rapporterions pour l'moins une aujourd'hui! —

— A la bonne heure, mon brave, l'œil est toujours irréprochable à ce qu'il paraît; pour moi j'ai brouetté, mais je m'en console, la soirée était superbe. —

Comme nous sortions du bois, nous rencontrâmes le bouvier qui, assis sur l'un des bœufs attelés à la charrue, rentrait à la ferme en sifflant le thème de sa chanson. —

— Bonsoir! — nous dit-il en s'interrompant. — Et Leroux et moi nous nous répétâmes:

— Bonsoir! —

II.

Aussitôt après avoir passé la frontière, quand on vient de France en suivant la traverse de St-Patrice, on débouche, à quelques pas du pont, sur la grand'route qui conduit à Fallenoise.

De ce point, on embrasse tout le village d'un coup d'œil : ses maisons, disséminées sans ordre, s'étagent sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la rivière, et piquent de points blancs et rouges, la nappe verte des vergers, où l'ombre des noyers et des pommiers touffus étend de grandes taches noires; la route monte en obliquant d'abord à gauche légèrement, ensuite elle s'élargit à mi-côte en un grand carré gris, la place du jeu de balle, puis elle fait un coude, et va passer devant l'église, dont le clocher quadrangulaire s'élanche hardiment, là haut, dans le ciel bleu; sur tout ce parcours, des cabarets, des boutiques d'épiceries ou « d'aunages »

s'échelonnent, alternant avec quelques petites fermes, écrasées sous leur toit de chaume, des prairies et des jardins légumiers entourés de haies vives; comme fond de tableau, la forêt domaniale de France, dont la lisière rend sensible la ligne de démarcation tracée entre les deux pays voisins.

Des chemins de terre, encaissés, envahis par les ronces et les broussailles qui croissent sur leurs talus, viennent se greffer sur la grand'route, et c'est à l'angle formé par l'un d'eux avec celle-ci, que se trouve la boulangerie de Jean Turiaux, le beau Jean comme on dit à Fallenoise, le fiancé de Lucette Leroux.

Jean avait ce jour là plus de besogne qu'il n'en voulait avoir; c'était la veille de la ducasse de printemps, et ses deux fours chauffés à tour de rôle ne désemplissaient pas. De tous les points du village, on voyait arriver à la boulangerie des femmes, dont quelques-unes accompagnées de leurs enfants, qui portaient des formes de métal où s'étaient les tartes au riz, aux pommes, aux pruneaux, et la pâte crue des galettes au sucre.

Elles déposaient leur précieux fardeau là où elles trouvaient une place libre, sur la table, sur les chaises, sur l'appui des fenêtres, sur le lit, dans tous les coins de la petite maison, puis elles s'en retournaient hâtivement, craignant de ne pas pouvoir achever pour le lendemain tout ce qui leur restait à faire.

Au milieu de ce va-et-vient continuel, Jean ne perdait pas la tête; tout en surveillant ses fournées, il accueillait gaiement son monde, ayant pour chacune de ses clientes un mot aimable, et décochant parfois à celles qui aimaient à rire une plaisanterie grivoise qui ne restait pas sans réplique.

— Eh là, Marie, — cria-t-il en s'adressant à une fille plantureuse dont le corsage entr'ouvert permettait de deviner bien des choses — méfie-toi, i'vont s'sauver.

Elle riposta en riant :

— Cours après, mon garçon, t'aura ben du bonheur si tu les rattrapes.

— J'suis servi, merci!

— C'est-à-dire que v'là beau temps qu'tu fais carême.

— Qu'en sais-tu?

— Pardi, je l'sais, tout l'monde l'sait, et Lucette aussi.

C'était vrai, bien qu'au village cela pût paraître invraisemblable: Lucette était la fiancée de Jean, elle n'était pas sa maîtresse, et, depuis qu'il aimait Lucette, Jean « faisait carême », comme disait la grosse Marie.

Mais aussi, Martin Leroux qui se vantait de connaître les femmes, avait eu soin de faire bonne garde.

Le lendemain, — c'était un dimanche — le soleil s'était levé radieux, et, dès le matin, le village avait pris un air de fête.

Sur la place du jeu de balle, deux carrousels dont les grotesques chevaux de bois, rangés en bataille, étaient prêts à s'élancer dans la carrière, arrêtaient l'œil que blessaient les feux de leurs paillons, l'éclat de leurs étoffes, et la crudité de leurs ornements fraîchement peints.

Malgré ce redoutable voisinage, l'étalage des camelots ne pâlisait pas; les vases, les gobelets et les chandeliers en verre soufflé, enguirlandés de dessins gravés à l'acide se détachant en blanc mat sur l'argenture, les faïences bleues, vertes, rouges et jaunes, les couverts en métal anglais, les porte-monnaie en faux cuir de Russie, les bijoux de cuivre doré, les couteaux de dix sous, et les mille objets de quincaillerie qui produisent sur les villageois le même effet que produit la lumière sur les phalènes, toutes ces splendeurs à bon marché avaient des attractions irrésistibles.

A l'autre bout de la place, l'estrade des musiciens s'élevait ornée de branches de sapin, auxquelles étaient fixées des fleurs artificielles de couleur vive; au-dessus de la planche inclinée qui devait servir de pupitre, des lanternes vénitienes se balançaient.

Aux alentours, les cabarets avaient tous renouvelé, pour la circonstance, le rameau de genévrier qui leur servait d'enseigne.

En somme, Fallenoise s'était paré pour recevoir dignement les visiteurs qu'il attendait des villages voisins.

Cependant, la cloche de l'église sonnait à toute volée, appelant les fidèles à la messe de midi ; les femmes, en robes voyantes, coiffées de chapeaux surchargés de rubans multicolores, arrivaient par petits groupes, et allaient s'agenouiller, dans la rangée de chaises de gauche, à leur place habituelle ; les hommes s'arrêtaient dans les cabarets des environs, et attendaient là que monsieur le curé eût commencé l'office. Leroux et Jean étaient de ce nombre ; ils s'étaient rencontrés chez « l'Capitaine, » et causaient ensemble avec animation :

— Voyons, père Martin, disait Jean, faudra tout d'même ben qu'ça se fasse un jour.

— Je n'dis pas non, ripostait le vieux garde, mais quand Lucette n'sera plus chez nous, qui est-ce qui fera l'fricassée pour Françoise et pour mi ?

— Bé, vous viendrez loger à l'maison.

— Pour ça non, Jean, nous n'quitterons ni les Trois-Chênes.

— Eh ben d'abord ça sera l'contraire ; c'est nous autres qui irons loger chez vous.

— Et qui est-ce qui cuira douci ?

— On s'arrangera.

— On s'arrangera, on s'arrangera, faudrait voir avant l'mariage de quelle façon qu'on s'arrangera.

Jean voulut insister, mais en ce moment la cloche cessa de sonner.

— Allons, ajouta Leroux, v'là l'dernier coup ; nous r'parlerons d'tout ça une autre fois.

Et il entraîna son futur gendre à l'église.

La messe fut bientôt dite. Le brave curé de Fallenoise connaissait ses paroissiens et il savait qu'ils avaient horreur des longs sermons, surtout les dimanches de ducasse ; aussi, sans monter en chaire, se contenta-t-il cette fois, comme les années précédentes, de les exhorter paternellement, en quel-

ques mots, à s'amuser honnêtement, à éviter les rixes, les querelles, à ne pas s'enivrer, et à ne pas s'aller coucher trop tard ; après quoi, il revint à l'autel, communia, dit les prières d'actions de grâces, puis, s'étant tourné de nouveau vers l'assistance, il la congédia, et, faisant de la main droite un signe de croix, lui donna sa bénédiction.

Alors, tandis que le prêtre précédé de l'enfant de chœur, rentrait à la sacristie, les fidèles bousculant les chaises, dont les pieds grinçaient sur les dalles, se précipitèrent vers la porte de l'église, avec des impatiences d'écoliers lâchés après la classe.

Fallenoise n'avait pas eu tort de compter sur la visite des jeunes gens des villages voisins. — Filles et garçons arrivaient nombreux à la fête, par bandes folles, entassés dans des chars-à-bancs de toutes formes et de toutes dimensions, ou montés sur de superbes étalons portant des rubans aux œillières. — Tout le long du chemin, c'était des rires et des chants, des effusions, des embrassades qu'encourageait cette belle journée de mai, toute baignée de soleil.

Quand ils débouchaient sur la place encombrée de monde, les nouveaux venus étaient accueillis par des cris de joie, salués par des hurrahs frénétiques, les charrettes étaient prises d'assaut par « la jeunesse, » et les filles qui s'y trouvaient, grisées par tout ce bruit, sautaient de là dans les bras des beaux gars qui les emmenaient, à travers la foule, faire un tour sur les chevaux de bois, jouer au tourniquet, ou se rafraîchir quelque part.

L'animation était extrême. Les orgues de Barbarie des deux carrousels faisaient rage, tandis que les deux machines emportaient, dans leur mouvement giratoire, des couples à demi pâmés, insensibles aux railleries, aux quolibets des spectateurs devant lesquels ils repassaient à temps égaux ; des groupes se formaient en face des boutiques où les marchands forains hurlaient un boniment ; plus loin, des paysans, attirés par l'espoir de gagner un cigare d'un sou, s'appliquaient à éteindre, avec un fusil à vent, une chandelle qui

brûlait dans une petite caisse crasseuse en pleurant des larmes de suif ; ailleurs, un billard anglais dressé en plein vent avait rassemblé, autour de sa table, les fanatiques du « coup de finesse » ; des jeux de boule et de palets s'étaient réfugiés dans un coin où ils pouvaient, sans crainte d'être dérangés, se livrer à leur jeu favori ; enfin, dans les cabarets, la bière coulait à flots, les tournées succédaient aux tournées, et le vacarme allait grandissant.

Tout à coup, les premières notes d'un quadrille, exécutées par une clarinette, un cornet à piston et un trombone, vinrent troubler les occupations de chacun. Le bal allait commencer.

Les trois musiciens perchés sur l'estrade attendirent que les danseurs se fussent rangés sur deux lignes parallèles, au milieu de la place, puis, bravement, sans autre souci que celui d'observer à peu près la mesure, ils attaquèrent les *Lanciers*.

Lucette aimait beaucoup la danse, et Jean adorait Lucette, aussi, les deux amoureux ne manquèrent-ils pas une polka, pas une mazurka, pas un quadrille de la soirée. Aux premiers appels de l'orchestre famélique, ils accouraient, et, infatigables l'un et l'autre, ils y allaient de tout cœur, sautant, valsant, tourbillonnant, sans jamais demander grâce, puis, surexcités, haletants, les joues en feu, ils revenaient s'asseoir à la grande table commune sur laquelle des bols de faïence, pleins de vin bleu corsé d'épices, avaient remplacé les cruches de bière. — Pendant cinq heures, cette frénésie dura ; mais, à minuit, les musiciens altérés, exténués, descendirent de l'estrade pour n'y plus remonter ; c'était la fin.

Alors, il fallut songer à rentrer aux Trois-Chênes ; Lucette dont la tête tournait un peu prit le bras de son fiancé, et tous deux quittèrent la place du jeu de balle ; ils suivirent la grand'route, passèrent devant l'église, et bientôt sortirent du village.

La nuit, tiède, toute chargée de senteurs troublantes, les enveloppait de ses caresses.

Longtemps ils marchèrent, serrés l'un contre l'autre, ne parlant pas; Jean avait passé son bras autour de la taille de Lucette, et elle s'abandonnait, gagnée par une lassitude.

Ils arrivaient au bois des Frênes, quand il se pencha vers elle, et tout bas, lui dit :

— Reposons-nous, veux-tu?

De la tête elle refusa.

— Veux-tu? demanda-t-il encore, en l'attirant vers le taillis.

Elle murmura :

— Non!

Mais ils étaient déjà sur le bord du fossé, et Jean sauta, enlevant Lucette.

Et du lointain, portée par la brise, une voix mélancolique arrivait adoucie encore par les feuilles; la voix du bouvier qui chantait :

Mes grands bœufs blancs au museau noir,
Vous savez bien qu'elle est jolie,
Je vous l'ai dit dans ma folie
Pour chasser ma mélancolie,
Hue donc mes bœufs jusqu'à ce soir !

Quelques instants après, comme ils sortaient du bois, quelqu'un qu'ils n'avaient pas entendu venir derrière eux, cria :

— Ainsi, c'est dans l'bosquet qu'vous faites ducasse vous autres!

C'était Leroux qui, sa tournée finie, avait passé par Falle-noise où il comptait retrouver Lucette, et qui rentrait chez lui, peu satisfait de l'avoir manquée.

La pauvre fille, toute confuse, se cacha dans les bras de son fiancé qui, lui, se remit bien vite de sa surprise et riposta en riant :

— Bah, l' mal n'est pas grand, père Martin, et, comme je l' disais c' midi, on s'arrangera, n'est i' pas vrai?

Il avait raison, le mal n'était pas irréparable, et philosophiquement le vieux garde répondit :

— Après tout, quand i' faut, i' faut; et c' fois-ci, pour sûr qu'i' faut.

PAUL HAGEMANS.

RONDELS LUNAIRES

PANTOMIME

Absurde et doux comme un mensonge,
Le bleu décor italien
Aux mimes du drame ancien
S'ouvre avec le vague d'un songe.

Il se mire dans l'eau qui songe,
Coiffé de rose aérien,
Absurde et doux comme un mensonge,
Le bleu décor italien.

Pierrot fustige à coups de longe
Cassandre académicien,
Et le rouge magicien
Sur le fond du tableau s'allonge,
Absurde et doux comme un mensonge.

LE MIROIR

D'un croissant de Lune hilarante
S'échancre le ciel bleu du soir,
Et par le balcon du boudoir
Pénètre la lumière errante.

En face, dans la paix vibrante
Du limpide et profond miroir,
D'un croissant de Lune hilarante
S'échancre le ciel bleu du soir.

Pierrot, de façon conquérante,
Se mire, et soudain, dans le noir,
Rit en silence de se voir
Coiffé par sa blanche parente
D'un croissant de Lune hilarante.

—

SOUPER SUR L'EAU.

En d'alanguissantes yoles
Au pavillon de bleu turquin,
Pierrot, Colombine, Arlequin
Font saigner les rouges fioles.

Les femmes ont de lucioles
Diamanté leur casaquin,
En d'alanguissantes yoles
Au pavillon de bleu turquin.

Enrichissant ces fanfoles,
Le soleil luit comme un sequin,
Et sous un rose baldaquin
Madrigalisent les violes,
En d'alanguissantes yoles.

—

LA SÉRÉNADE DE PIERROT

D'un grotesque archet dissonnant
Agaçant sa viole plate,
A la héron, sur une patte,
Il pince un air inconvenant.

Soudain Cassandre intervenant
Blâme ce nocturne acrobate,
D'un grotesque archet dissonnant
Agaçant sa viole plate.

Pierrot la rejette, et prenant
D'une poigne très délicate
Le vieux par sa roide cravate,
Zèbre le bedon du gênant
D'un grotesque archet dissonnant !

DÉCOR

Le soleil, comme un grand œuf rose,
Enlumine l'horizon gris,
Et des troncs d'arbres rabougris
Raturent le couchant morose.

Dans la lente métamorphose
Des longs paysages aigris,
Le soleil, comme un grand œuf rose,
Enlumine l'horizon gris.

Une triste lumière arrose
Brusquement les cieus assombris :
Des oiseaux noirs, à larges cris,
Brisent du bec, dans la nuit close,
Le soleil, comme un grand œuf rose.

A MON COUSIN DE BERGAME

Nous sommes parents par la Lune,
Le Pierrot Bergamasque et moi,
Car je ressens un pâle émoi
Quand elle allaite la nuit brune.

Au pied de la rouge tribune,
Il chargēait les gestes du roi :
Nous sommes parents par la Lune,
Le Pierrot Bergamasque et moi.

J'ai les vers luisants pour fortune ;
Je vis en tirant, comme toi,
Ma langue saignante à la loi,
Nous sommes parents par la Lune!

ALBERT GIRAUD.

L'IDOLE

—

J'ai ciselé vos traits et vos beautés chéries
Dans le riche travail des vers orientaux,
Où dans l'or et l'argent et les rares métaux
Sont sertis des soleils ardents de pierreries.

J'ai taillé dans la nacre et veiné de lapis
Votre forme impeccable et vos chairs nonpareilles.
Aux pointes de vos seins j'ai comme deux groseilles
Sur leurs globes d'opale enchassé deux rubis.

Vos pieds mignons je les ai sculptés dans l'ivoire ;
Moins blancs, moins lumineux sont les pieds de l'amour.
Pour arrondir vos bras en leur parfait contour,
Mes ciseaux à polir l'albâtre ont mis leur gloire.

Comme un peintre ancien fixant sur un vitrail
Les traits surnaturels d'une sainte au front pâle,
Afin d'en modeler votre visage ovale,
J'ai raffiné les tons les plus doux de l'émail.

Et votre bouche arquée en corail rouge éclate,
Sous vos narines d'un translucide incarnat
Où sont incrustés deux clairs rayons de grenat,
Comme la fleur de sang d'un pavot écarlate.

J'ai découpé les plis de votre oreille dans
La paroi rose d'un précieux coquillage,
Et j'ai, mettant les mers lointaines au pillage,
Egréné le collier de perles de vos dents.

Enfin tissant les plus merveilleuses soieries,
J'ai rempli d'oiseaux d'or, de monstres verts et bleus
La forêt fantastique et le ciel fabuleux
D'un manteau de brocart chargé d'orfèvreries,

Et je vous en ai fait un vêtement romain
Comme en traînaient les dieux dans les apothéoses ;
Puis sur un piédestal de jasmins et de roses
Je vous ai saluée en l'œuvre de ma main.

Dans l'écrin de mon cœur j'ai caché ce symbole :
Qu'en ferais-je, madame, aujourd'hui, près de vous ?
Mais quand l'absence aura mis l'espace entre nous,
Sur un autel d'amour flamboiera mon idole.

Et comme un prêtre indou que son dieu fait mourir,
Agenouillé devant votre image, madame,
Je brûlerai mes yeux, je brûlerai mon âme
Aux feux surnaturels de vos yeux de saphir.

IWAN GILKIN.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

J'eus bientôt l'occasion de reprendre avec M. Meyer la conversation interrompue. Il me reprocha tout d'abord d'avoir donné à ses confidences l'immense publicité de la *Revue Moderne* ; puis il m'avoua, non sans quelque embarras, que certains passages de ma chronique lui avaient paru obscurs. Il ne comprenait pas *une bibliothèque composée de matériaux de chair, l'indignité des ressources d'un jeune professeur*, et beaucoup d'autres choses encore. — Je sais, ajouta-t-il, qu'à la *Revue* vous avez des façons de parler qui sortent de l'ordinaire ; mais il me semble qu'en ceci vous avez dépassé les bornes du raisonnable.

— Il s'agit bien de cela, répliquai-je. L'imprimeur m'a joué le tour abominable d'oublier, dans un coin de son bureau, mes épreuves corrigées. J'ai songé un instant à lui demander cent mille francs de dommages-intérêts ; mais après réflexion, j'ai eu confiance dans la perspicacité bien connue de nos lecteurs : ils auront su découvrir ma prose sous l'affreux galimatias dans lequel on l'a transformée. Ceci dit, arrivons au fait. J'ai réfléchi mûrement à notre entretien. Si je vous ai bien compris, vous voudriez, sous le nom de *liberté des méthodes*, introduire dans l'enseignement moyen la liberté pour les professeurs d'enseigner à leur guise. A vous parler franchement, je crois que ce système, avantageux, nécessaire même dans l'enseignement supérieur, donnerait de mauvais résultats dans l'enseignement moyen, dont les professeurs n'ont pas tous l'autorité scientifique nécessaire pour composer un cours, ou pour faire un choix judicieux parmi ceux qui sont publiés.

— Vous êtes donc, vous aussi, comme tant d'autres, qui n'ont à la bouche que le mot de liberté, et qui ont peur de son ombre. En vérité, la question n'est pas de prétendre que la liberté des méthodes produirait des inconvénients, — quelle institution humaine n'en offre pas ? — mais bien de savoir si ces inconvénients l'emporteraient sur ceux inhérents au système actuel. Êtes-vous d'accord avec moi sur ce point ?

— Sans doute : vous ne dites rien que de raisonnable.

— Or je prétends que, pour tout homme impartial, le système actuel

est jugé. A quelques rares et honorables exceptions près, nos classiques sont de honteuses platitudes, beaucoup plus propres à former ces générations de crétiens dont a parlé un de nos hommes d'État, qu'à donner des connaissances sérieuses et à développer l'intelligence. Voici la liste des livres de mathématiques parmi lesquels mon choix doit s'exercer. Qu'y voyez-vous? Des auteurs français antédiluviens, ou de plates copies de ces mêmes auteurs, plus plates encore que les originaux. Prenez les autres branches, et vous y constaterez à peu près la même chose. De tout le remuement d'idées qui se fait en Allemagne, en Angleterre, et même chez nous, les classiques imposés au corps professoral belge ne contiennent nulle trace. Nous sommes en arrière d'un demi-siècle sur les nations qui nous entourent.

— Vous le dites; je dois donc vous croire. Mais comment cela est-il possible dans un pays qui vient de créer un ministère spécial pour l'instruction publique et qui ne recule devant aucune dépense pour cet objet.

— Ce qu'il aurait fallu, ce n'eût pas tant été un ministère de plus qu'une commission de moins, une commission qui couvre de sa responsabilité collective, c'est-à-dire de son irresponsabilité, l'applatissement progressif des études. Le Conseil dit de Perfectionnement — puisqu'il faut l'appeler par son nom — règne en souverain absolu. Il procède par ukases, sans appel, ni recours en cassation....

— Et le Ministre, qu'en faites-vous?

— Le Ministre est, certes, animé des meilleures intentions; mais comment pourrait-il désavouer une commission qu'il a lui-même instituée? Il est d'ailleurs avant tout homme politique, et vous n'ignorez pas que la politique s'est insinuée jusque dans le domaine sacré des petits.

— Ce Conseil ne peut cependant pas avoir une influence si pernicieuse. Il doit être composé des sommités de la science.

— Voici sa composition présente. Des bureaucrates inconnus en dehors de leurs bureaux, des professeurs sans une ombre de réputation, des octogénaires qui, en quatre-vingts ans, n'ont rien produit, et comme points brillants, pour rehausser ce fond obscur, à peine un ou deux noms que l'on ait entendu prononcer. C'est cette assemblée de gratte-papier, de cuistres et de gâteaux, qui tient en main les destinées intellectuelles du pays. A elle appartient la censure suprême sur les livres à placer dans les mains de la jeunesse. Les platitudes passent; mais comme rien n'égale la haine que nourrissent les impuissants et les châtrés contre ceux qui sont capables de produire, gare au savant qui se hasarde à présenter une œuvre saine, sérieuse, forte. Aussi nos savants

ne s'y frottent guère, surtout s'ils n'appartiennent pas à l'enseignement officiel : les livres classiques sont d'un trop bon rapport pour laisser ce profit passer dans des mains profanes.

— C'est triste et c'est honteux, dis-je, mais encore une question. Comment la presse, comment le public ne s'émeuvent-ils pas d'un tel état de choses ?

— La presse, le public !... Parfois, il est vrai, la presse s'émeut. Lisez ces articles découpés dans divers journaux. Cet article se moque avec esprit de l'ineptie des sujets proposés aux concours généraux. Cet autre est consacré à son dictionnaire autorisé de fabrication française, dans lequel des colonnes entières sont consacrées à des personnages tels que Polichinelle et Cartouche, tandis que nos grands hommes occupent deux à trois lignes, quand ils sont cités. De tels articles sont rares. Ne voyez-vous pas que si la presse libérale critiquait trop souvent la marche de l'enseignement officiel, elle ferait les affaires du parti catholique, et par contre, que toute critique de la presse cléricale est, *a priori*, suspecte aux yeux des libéraux. Dans ces conditions, la presse est impuissante. Elle se tait, et elle se taira tant que l'on fera de l'éducation des enfants une affaire de parti.

— Mais le public, les parents !

— Rien n'égale leur indifférence sur cette question vitale pour le pays. Le public s'intéresse, plus ou moins, aux merveilles de l'industrie, qui sont les fruits de la science, pas du tout à l'arbre qui les produit. Peut-être, cependant, vous ferez-vous lire en parlant d'un livre nouveau, de haute philosophie ou de haute science. Mais jamais, jamais entendez-vous, vous ne l'intéresserez en l'entretenant de l'instruction des enfants. Que lui importent les grammaires, les éléments d'arithmétique et de géométrie, les livres d'histoire et de géographie ? Puis les parents disent : pourquoi ce livre serait-il mauvais ? De mon temps, nous n'en avions pas d'autres, et je ne suis pas un sot. Sans doute, mais n'oubliez pas qu'en fait d'instruction, comme en toute chose, qui n'avance pas, recule. N'oubliez pas aussi que le programme des études a presque doublé en cinquante années, et l'on veut qu'en un même temps, les enfants apprennent deux fois plus, il faut perfectionner du double les méthodes. L'intelligence est soumise aux mêmes lois que le corps, car l'intelligence et le corps font partie du même organisme. Le corps profite, non de ce qu'il absorbe, mais de ce qu'il digère. Il en est exactement de même pour l'intelligence. C'est ce qu'établira un jour la psychologie, lorsque cette science devenant positive, réelle, sera sortie des nébulosités dont la *Science de l'âme* de M. Tiberghien offre un si parfait modèle. Mais

nous n'en sommes pas encore là. Nos cuistres ont fait de magnifiques programmes, semblable à ces menus de dîners officiels, dans lesquels il y a pour tous les goûts, et où les convives font leur choix. Seulement, en vrais cuistres qu'ils sont, ils veulent que nos pauvres petits mangent de tous les plats. Ils en mangeront, puisqu'ils sont sans défense ! Mais ce qu'ils n'ont pas prévu, c'est l'indigestion, c'est la perte de la santé du corps et de celle de l'intelligence, c'est le *typhus des étudiants*, qui atrophie à jamais les facultés intellectuelles, et dont plusieurs petits ont été atteints à ma connaissance.

Nous causâmes longtemps encore, M. Meyer et moi, sur ce sujet, et lorsque je le quittai, repassant en moi-même notre entretien, je me dis qu'il y avait une question scolaire inexplorée, bien autrement importante que celle dont les journaux de toute nuance nous rabattent chaque matin les oreilles.

H. DUMONT.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

A L'ATELIER PORTAELS

—
EMILE WAUTERS

Son tempérament le rua d'emblée vers la page historique.

La « Folie de Hugues Van der Goes » reste sa meilleure toile.

En vain, par la suite, s'est-il entêté à lui fournir un pendant : les gigantesques pans de toile que sabrèrent ses brosses décoratives se présentent plutôt comme de magistrales planches documentaires d'époques, de mœurs, de costumes démodés. Elles doivent intéresser l'archéologue, mais restent dépourvues « d'humanité », l'homme ne vivant point en ces extraordinaires natures-mortes.

M. Wauters finit par le reconnaître lui-même et, résolument, tourna le dos à cet art ingrat, devenu impossible en notre renouveau contemporain.

Il faut être de son temps aujourd'hui, et peindre la vie moderne comme il faut coiffer le gibus, s'étriquer dans l'habit noir, et non revêtir le surcot mi-parti, se draper dans la toge et s'orner le front du toquet à plume ou de l'escoffion à cornes... C'est déjà bien assez qu'on revienne aux souliers à la poulaine !

Ayant abandonné l'Histoire définitivement sombrée dans la Nature-morte, Émile Wauters entreprit la peinture panoramique, l'apothéose de la Nature-Morte, cette fois !

Par malheur, il y laissa quelques-uns de ses dons de superbe exécutant qui le distinguaient : sa technique devint plus sommaire, sa pâte plus délayée, sa sincérité moindre... Son talent paraît avoir dilué dans le *Panorama du Caire*, les qualités de concentration qu'il tenait si puissamment.

Ses portraits s'en ressentirent.

Ils sont brillamment exécutés, avec la verve — atténuée — de Velasquez et de Franz Hals, deux maîtres longuement médités par notre portraitiste ; ils apparaissent fort décoratifs et doivent meubler à souhait les appartements riches où se trouvent appendus leurs cadres ciselés... Mais la vie et la pensée s'y rencontrent-elles ? Mais l'exécution n'est-elle point superficielle et bien rudimentaire ? Le ton se pose avec une coquetterie crâne, mais est-il suffisamment étudié, voulu, trituré, martelé, en quelque sorte, sur l'enclume de la palette ?

La toile, frottée d'un ton neutre, perce partout, forme les dessous, ombres ou transparences, avec ça et là des hachures d'écolier zébrées à la pointe d'un pinceau de martre... C'est bien primitif, avouez-le !

Qu'importe la manière dont c'est exécuté, me direz-vous, si le résultat est satisfaisant ?

Soit ! mais ce résultat est-il satisfaisant toujours, n'est-il point médiocre parfois ? Témoin ce portrait de carton peint, portant le n° 25 du catalogue ?

Rarement, sa peinture émeut ; elle étonne par sa facture rapide, empruntée à certains anciens, elle peut séduire par le brillant des couleurs, où le souci de faire beau l'emporte sur le souci de faire vrai, comme si le beau ne dérivait pas du vrai !

Mais le genre dans lequel ce virtuose de la brosse et de la palette montre le plus d'originalité, le genre dans lequel sa personnalité se dégage avec le plus de véhémence est, sans conteste, le paysage.

Sa vue du *Caire au pont de Kasr-el-Nil* ne rappelle aucun maître : c'est pétillant de lumière, plein d'air et de gaieté. Sa fougue trouve des patiences inattendues, et lui, adroit jusqu'à l'escamotage, nous découvre

des naïvetés adorables et des émotions d'autant plus captivantes qu'elles sont imprévues.

J'adresserai le même éloge à toutes ses pages de nature ; la poésie monte de ces sites délicats, un peu mièvres, d'un charme indéfinissable et tout particulier... C'est une révélation.

Émile Wauters se levait, en effet, à notre horizon d'art comme un génial peintre de la nature morte, excellent à rendre l'âme des choses et le chant des couleurs... mais le voici se révélant peintre ému et recueilli devant la nature...

Qui sait encore ? si sa brosse attardée se décidait à célébrer les scènes contemporaines et la vie de chaque jour, M. Wauters arriverait au Damas artistique où ses dons naturels joints aux qualités acquises lui ont depuis longtemps déjà donné droit de cité !

Peut-être aurai-je, au cours de cette étude sincère, froissé maintes susceptibilités, fait hausser quelques épaules et grincer bien des dents...

Mais à qui diable dirait-on ses vérités, sinon à M. Wauters, un peintre « arrivé », s'il en fût !

Àu reste, il a pour se consoler de mes critiques son diplôme de Prix de Rome, ses médailles d'or aux Salons de Paris et de Berlin, ses succès panoramiques et sa rosette d'officier de l'Ordre de Léopold.

On se consolerait à moins !

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PIERRE PATIENT, de *Léon Cladel*. Un vol. Paris. Oriol. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES, de *Victor Hugo*, tome V et dernier. Un vol. Paris. Calmann-Lévy. — LA MARÉCHALE, par *Alain Bauquenne*. Un vol. Paris. Ollendorff. — PLAISIR D'AMOUR, par *Henri Amic*. Un vol. Paris, Calmann-Lévy. UN COIN DE LA VIE DE MISÈRE, par *Paul Heusy*. Un vol. Paris. H. Oriol. — PAULINE TARDIVAU. — par *Albert Dupuit*. Un vol. Paris. Charpentier. — JUIFS ET

RUSSES, par *L. de Sacher-Masoch*, traduction d'Auguste Lavallé.
Un vol. Bibl. Gilon. — Collection nationale de l'*Office de Publicité*.
— Varia.

Notre grand et rude Léon Cladel, en même temps qu'il vient voir ses amis à Bruxelles, nous apporte son livre *Pierre Patient* qui paraît aujourd'hui à la Librairie du Progrès (Oriol).

Pierre Patient est une œuvre de jeunesse; elle parut il y a bien longtemps déjà dans *la Rive Gauche* où elle souleva les clameurs ahuries des bourgeois. Cladel en effet avec toute la fougue de romantique et de réfractaire faisait dans son livre, avec les éclats du lyrisme le plus hirsute, l'apologie la plus audacieuse du régicide.

Ce n'est pas encore la large langue rocheuse qui tinte le bronze, la langue d'Ompdrailles le Tombeau des Lutteurs, mais crinière au vent Cladel s'y précipitait avec de grands mots pompeux à la Robespierre, comme s'il voulût se servir du verbe comme d'une hache et comme d'un poignard.

Voici les dernières lignes du livre ; elles le résument :

«

» — Ma conscience, disait-il, m'affirme qu'on peut tuer un tyran
» avec tranquillité. Je parvins à l'apaiser un peu, et je pensais avoir dé-
» tourné enfin ses pensées de la préoccupation funèbre qui les travaille
» sans cesse, lorsqu'il me dit, d'une voix sourde en me pressant les
» mains : — Montesquieu a raison ; — la seule manière de punir celui
» qui s'est mis au dessus des lois, c'est de le mettre hors la loi. Je rem-
» plirai ma tâche. Je dois l'accomplir. Je le pense. Je le veux ! Il faut que
» je l'accomplisse. Cela sera. Je ne me sentirai digne du respect des
» autres et du mien que lorsque je l'aurai accomplie.

» Agis, ami, agis vite. Maintenant que David n'est plus, il n'y a que
» toi qui puisses arrêter notre frère. Agis vite, te dis-je, j'ai peur de ses
» vertiges, j'ai peur de ses vertus, j'ai peur de son héroïsme.

» Je t'embrasse fraternellement.

» JACQUES RIVENS. »

« Cette lettre de l'homme qui avait prolongé la vie de la conventionnelle Le Toll, en 1848, et qui avait sauvé celle de Patient blessé sur la barricade républicaine d'un coup de feu à la poitrine, m'affecta plus que je ne pourrais le dire : je sentis que Pierre irait devant lui inflexible et fatal comme un projectile. Les hommes ont leurs destins. Qu'un grand acte s'accomplisse et stupéfie le monde inquiet d'être subitement délivré de certaines étreintes, que Pierre Patient exerce, aujourd'hui ou demain,

ce qu'il appelle son devoir et son droit de justicier, — je n'en serai nullement étonné : je m'y attends. Il est forgé le glaive rédempteur et peut être, ainsi que celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde et comme dans une gaine dans le cœur infâme de César. »

*
*
*

Un nouveau livre de Victor Hugo est, aujourd'hui, comme la découverte du manuscrit inconnu d'un grand homme depuis longtemps mort. Il semble qu'après les dernières apothéoses, le rapsode de *La Légende des Siècles* soit rentré dans le silence comme dans une tombe, ne jetant une œuvre nouvelle que pour dire : je suis là.

Et, de fait, nous le sentons là, ce vieillard qui remplit le siècle ; ses cheveux blancs, comme des rayons, nous éclairent, et avec sa mort tombera sans doute une partie de nos espoirs et de nos fois.

Le cinquième et dernier volume de *La Légende des Siècles* ne s'équilibre pas avec les premiers ; l'impression du « déjà tu » y domine ; c'est l'ancienne pitié suprême, le grand geste étendu sur l'Humanité, l'horreur sombre de la peine de mort, l'appel aux choses mystérieuses de l'Univers, le mépris pour l'accumulation des sciences, l'élan grandiose vers la lumière ; c'est du Hugo enfin, du sublime souvent, mais l'œuvre n'y entre pas dans le titre ; ce n'est pas le déroulement final des cycles partis du *Sacre de la femme*, de *Booꝝ endormi*, des *Lions* et du *Christ avec le tombeau* ; ce n'est plus *La Légende des Siècles* enfin, sauf quelques pièces, les plus belles : *Les quatre jours d'Elciis* et *le Lapidé*.

La première surtout est superbe :

« Vérone se souvient d'un vieillard qui parla
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
A l'empereur Othon qui fut un prince oblique ;
Othon tenait sa cour dans la place publique,
Ayant sur les degrés du trône douze rois.
Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois
Étant malade, avait fait allumer un cierge
Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter lui César tout puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine. »

Un passant, un vieillard est amené devant l'empereur ; toute la cour

et toute la foule se taisent ; devant les princes sont servies des tables somptueuses ; dans l'ombre : un billot :

« L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
Tranquille ; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
Puis on le ramenait le matin ; il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait ;
Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie ;
Et sa sagesse fut semblable à la folie.
Il parla quatre jours, toute la cour songea,
Et quand il eut fini l'empereur dit : Déjà !

Le premier jour, le vieillard parle des gens de guerre et des gens d'église, de la guerre d'abord, de la guerre de notre époque avec ses félons, ses traîtres, ses lâches, ses espions, ses juifs :

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche.
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt.

Aujourd'hui....

Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire ;
Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire,
Vous avez l'œil obscur, l'âme plus louche encor,
Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
Qu'on vend publiquement dans la rue, à l'encan.
Où je vois le collier je cherche le carcan.

Puis il flétrit le clergé, les prêtres, les moines....

..... Combattre des soldats,
Oh tant que vous voudrez ! mais des prêtres, non pas !
La cage du lion est effrayante, et l'aire
De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère
On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend ;
Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant ;

Mais....

Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge.
De son écrasement par sa fétilité,
C'est hideux, et j'ai honte et peur, en vérité,

D'attaquer une larve au fond d'uneasure
Et de combattre un trou d'où sort une morsure.

Les imprécations continuent implacables, brutales, féroces, puis...

Le soleil déclinait ; de leurs piques bourruées
Les soldats refoulaient le peuple au coin des rues ;
Les prêtres chuchotaient, près du trône rangés.
— J'ai faim dit Elciis. L'empereur dit : — mangez.

Le deuxième jour, Elciis s'adresse aux *Rois* et aux *Peuples* ; aux princes il rappelle leurs méfaits, à Farnèse, au duc Avellan, à Visconti, à Sforce, à Guiscard, à Strongoni, à Foulque, Alde, Squillaci, Malaspina, Pandolfe, Sixte, Urbin, Cosme....

O princes, vous pouvez crouler subitement.
Vous avez beau compter sur vos soldats horribles ;
Les comètes aussi sont fortes et terribles,
Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
Elles font peur au ciel ; mais Dieu, rien qu'en tournant
Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
Fait dans l'horizon noir fuir les astres pirates.

Troisième jour : *Les Catastrophes* : les invasions, les pays dévastés, les femmes égorgées, les horreurs rouges de la Guerre.

Quatrième jour : *Dieu* !

Elciis a fini de parler, alors ;

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écoute l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois ; puis il fit signe
Au bourreau, qui saisit la hache.

— J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît. —
Et calme, il rabattit de ses mains son collet,
Se tourna vers la hache, et dit : — Je te salue.
Maîtres, Je ne suis point de la taille voulue.
Et vous avez raison. Vous princes et vous, roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la moi.

Ce poème, ce drame est bien de *La Légende des Siècles*, avec une conception plus nébuleuse sans doute et un faire moins d'aplomb, mais la même patte de lion qui s'incrute, le même coup de griffe et les mêmes tonnerres.

Ainsi dans tout le livre se font sentir les variations du puissant

cerveau qui a conçu tant de chefs-d'œuvre. Parfois la pensée se brouille, s'ennuage, à tel point que l'on croirait à de la divagation, si la forme n'était point là toujours implacable et sonore, d'où jaillit une grande lumière faite d'éclairs, qui éblouit et stupéfie.

Ainsi est composé le poème de *L'Amour*, dont un chant se termine par ces vers exquis :

O rossignol de l'ombre, alouette du jour,
Vous, gais pillards des blés, des seigles et des orges,
Moineaux, vous, amoureux de l'azur, rouges-gorges,
Fauvettes qui planez de l'aube jusqu'au soir,
C'est pour vous, n'est-ce pas ? une douleur de voir
Que la porte de l'air s'est brusquement fermée
Au moment où les cœurs à travers la ramée
S'envolaient, tendre essain vers le ciel bleu poussé,
Et que la vieille cage horrible du passé
Où toujours notre effort retombe et nous ramène,
Tient par une aile encor cette pauvre âme humaine !
O libres oiseaux, fiers, charmants, purs, sans ennuis !
Vous dites à l'aurore, aux fleurs, à l'astre, aux nuits :
Est-ce qu'on ne peut pas aimer quand on est homme ?
Et l'aube où Dieu se montre, et l'astre où Dieu se nomma,
La nuit qui fait tomber ses soupirs les plus doux
Du nid des rossignols dans le trou des hiboux,
Les fleurs dont les parfums dans les rayons se fondent,
Et les herbes, les eaux, les pierres nous répondent,
D'une si douce voix qu'on ne peut l'exprimer :
— O bons petits oiseaux, tout est fait pour aimer !

* * *

C'est un maître-livre que *la Maréchale* de M. Alain Bauquenne. Déjà dans *l'Ecuyère*, le jeune auteur s'était mis au premier rang, malgré la langue un peu tortillée qu'il adoptait. Aujourd'hui l'écrivain a coupé ses broussailles ; le style s'est complètement dégagé, dans une franchise d'artiste « vrai. » *La Maréchale* est une étude de mœurs parisiennes, cruelle parfois, adorablement douce souvent, dans laquelle la réalité se rencontre avec une poésie délicate absolument personnelle à M. Bauquenne.

M. Alphonse Daudet, qui a fait la préface du livre, a soin, comme le font trop souvent les préfaciers, de donner un petit coup de patte au livre, en hasardant timidement que le grec Baccaris ressemble fort à l'Athanassiadis de *la Faustin* ; or M. Bauquenne nous a assuré

n'avoir pas lu encore le roman d'Edmond de Goncourt ; le livre est donc bien original et, nous le répétons, il est d'une griffe qui sera un jour de première force.

Voici un fragment de chapitre frais et gai qui donnera une idée de la manière de l'auteur : c'est intitulé : *Matin en fleurs, midi en pleurs*.

« Ce samedi-là, 31 mai, dès la fine pointe du jour, le ciel avait mis sa robe des dimanches, une belle robe de soie bleu-marine, relevée de volants couleur de rose, mais si transparents, si légers, à peine une poussière de pastel. A travers les acacias en fleurs, le soleil, au saut du lit, s'amusa à tirer ses petites flèches d'or ; et il visait si juste, le soleil, que comme jadis l'archer de Philippe, et du premier coup autant dire, l'un des traits, filant entre deux lames [de persienne, vint frapper Chantal à l'œil droit.

« Et Chantal s'éveilla tout doucement.

« Un charmant réduit, l'appartement de Chantal : deux pièces à l'entresol de l'hôtel, ayant fardé la grâce mièvre de leur rococo d'autrefois : et si basses de plafond, si basses, que, quand le duc y entre par hasard, il n'en sort pas à moins d'une bosse ou deux. La chambre est une vraie boîte à poudre avec ses boiseries blanches ajourées, ses glaces, ses panneaux peints, qui jouent dans la dentelle du bois. Cà et là un trumeau d'attributs rustiques, un paysage Watteau de nuances tendres, où des couples jolis se pavanent amoureusement. Pompadour le meuble, pompadour la tenture : et telle est la contagion de ce style que pompadour aussi sont les rêves qu'on y fait.

« Le lit s'allonge au fond, guère plus large qu'une banquette, dessous son dais empanaché.

« Sur la cheminée, galamment drapée en autel, il y a, debout, une Sainte-Vierge d'ivoire, et, dans une vitrine, vis-à-vis, une toute mignonne flûtiste, en terre-cuite de Tanagre, du rose aux joues, de l'or aux cheveux et du lilas à la tunique : et — ce que c'est pourtant ! — elle est si charmante, la petite païenne, que la Sainte-Vierge lui rit en lui tendant les bras.

« La fenêtre ouverte au large, c'est partout une pluie de rayons. Chantal tombe à genoux, mains jointes, en prière ; l'on jurerait à la voir si mince — la taille affinée encore par le peignoir de soie pâle, la tête un peu penchée sous le nimbe de la lumière, les bras frêles moulés dans leurs manches collantes — quelque martyr des primitifs, quelque Reine Anne de missel tendrement agenouillée devant l'Agneau. »

Ajoutons que *La Mâréchale* est un « roman honnête » en même temps que moderne, naturaliste si l'on veut, et arraché à la réalité ; on

ne le confondra pas cependant avec les livres douçâtres des auteurs spéculant sur l'honnêteté et que l'on pourrait nommer — ce serait d'actualité — les *criquets* littéraires.

* *

Déjà nous avons eu l'occasion de parler, à cette place même, de M. Henri Amic, l'auteur déjà très connu de *Madame de Karnel*. Il réunit aujourd'hui sous ce titre *Plaisir d'amour!* dix nouvelles coulées en une prose « aristocratique » par une pensée idéaliste. De nature, M. Amic a une prédilection pour tout ce qui rappelle son maître : Georges Sand. Comme elle, il s'attendrit des mélancolies de la nature, aimant les rêveries sur les lacs bleus où, dans les lointains noyés, montent les coupoles vénitiennes. Comme elle, il scrute le dedans des cœurs, et trouve, à en rendre les recoins secrets, des délicatesses exquis. Ce n'est pas le chantre du peuple, au contraire. Sa plume semble ne se complaire que dans les choses élégantes, n'aimer que les velours et les satins ; il y a dans son style, très moderne en même temps que personnel, comme un froufrou de soie, un brise d'éventail, un parfum très doux de *new-mown-hay* ; littérature qui n'est pas d'une école mais d'un écrivain et, qui, dans notre temps d'éclectisme, aura le succès de toutes les choses reposantes vécues et bien dites.

* *

M. Paul Heusy (Alfred Guinotte) réédite ses nouvelles populaires *Un coin de la vie de misère*, œuvre simple et solide d'un consciencieux qui a vu de près la peuple ouvrier.

Son livre a une valeur toute d'observation — non de style. Il semble que M. Heusy ait voulu se débarrasser de « ce vieux jargon romantique » qu'Emile Zola pratique invinciblement et malgré lui. Il en arrive ainsi à la langue sèche et documentaire de Monnier, qu'il fera difficilement admettre du public accoutumé à nos lyrismes modernes.

Citons ce court passage de *Jean Benoît*, simple page d'une vie de pauvre :

« Alors une immobilité complète se fit dans son cerveau. Bien entendu on ne lui avait pas enseigné à lire. Sa langue ne comportait pas au delà de deux cents mots qui lui suffisaient, hélas ! amplement. Une pensée d'avenir, une réflexion sur lui-même, une méditation quelconque sur son existence ne le visitèrent jamais. Qui ou quoi lui en aurait fourni les éléments ? Toute idée religieuse ou philosophique fut toujours

absente de son esprit. Aux fêtes de Noël, il va à la messe de minuit qui se chante dans l'église de Boussagues; il trouve « drôle » l'éclat des lumières !

« Une à une les années tombèrent sur sa tête. Il eut chaud l'été, froid l'hiver; la pluie mouilla sa chair, le mistral pénétra ses os. Il perdit ses dents. Sous une action lente, mais continue et tenace, sa peau se dessécha.

« Aujourd'hui, son âge mûr commence à peine et c'est un vicillard. Soir et matin, des frissons agitent ses membres.

« Il ne rit point et n'est point triste. Ses bêtes, non plus, ne rient ni ne sont tristes. Dans trois ou quatre ans, il mourra. »

Assurément cette observation brutale, insoucieuse du grandissement, a son mérite, mais un mérite plus social que littéraire. On sent que M. Heusy revendique, pour la plèbe qu'il décrit avec la cruauté implacable d'un juge, une destinée plus humaine et plus de notre siècle. C'est à ce point de vue que le *Coin de la vie de misère* est plus de l'histoire sociale que du roman; envisagée ainsi, l'œuvre est de premier ordre.

* *

Pauline Tardivau, et, en sous-titre: *Etude de la vie de province*, comme *Madame Bovary*. M. Albert Dupuit a eu là une trouvaille très naïve ou très présomptueuse, car, d'un bout à l'autre, son livre rappelle — vaguement — le chef-d'œuvre de Flaubert. L'auteur pourtant se pique de n'être pas du même cycle. « Si nous appartenions à l'école naturaliste... » dit-il quelque part, et il s'emballé dans les raba-chages ordinaires des « zolaphages ».

Pourtant, *Pauline Tardivau*, — justice soit rendue — n'est pas un livre ordinaire, loin de là, il s'y trouve des scènes de province, très observées, avec la note comique délicatement indiquée; le livre est bien écrit et supérieurement mené, mais il n'est pas nouveau, nous l'avons lu cent fois; nous connaissons Montcontour la petite ville, qui s'appelait primitivement Molinchart ou Pontarcy; nous connaissons Lucy la veuve fatale, elle est dans *Une page d'amour*, et Pauline la petite pensionnaire simplotte, et Léon le phœnix. Nous les connaissons tous très bien et c'est ce qui dispensait M. Dupuit d'écrire son excellent livre *Pauline Tardivau*.

* *

L'espace nous manque pour parler longuement de l'intéressant volume que vient de faire paraître, dans la bibliothèque Gilon, M. Auguste

Lavallé. *Juifs et Russes*, traduit de Sacher-Masoch, est une suite de nouvelles rappelant Tourgueneff, avec la même couleur et la semblable sincérité. M. Lavallé a traduit ces nouvelles dans une belle prose vigoureuse qui fait de son volume un des meilleurs de la collection.

Signalons encore les intéressants petits volumes de la collection nationale, qui viennent de paraître à l'Office de Publicité : *Les Souvenirs d'une famille bruxelloise*, récit familial du bombardement de 1695, par E. Lagrange. — *Le Saint-Gothard* de A. J. Wauters, dont nos lecteurs ont eu la primeur, une étude d'Emile Leclercq sur *La Beauté*, qui continue les théories, très discutables d'ailleurs, du consciencieux auteur de *l'Art est rationnel*.

Bonheur tardif et le prudent Bruno par Emile Deltan — *Histoire d'une goutte d'eau* par G. Van der Mensbrugge — *De Ontdekking van Amerika* door A. J. Wauters; trad. Pieter Devos.

Chez Charpentier : *En Turquie d'Asie* d'Edmond Dutemple — *Les petites mariées* d'Edgar Monteil — *L'Art Moderne* de J. K. Huysmans — *Lucien Bonaparte et son temps*, par le colonel Iung (3 vol.) — *La Chasse au roman* de Jules Sandeau et les *Contes à Ninon* d'Emile Zola (petite bibl. Charpentier) — *La Lanterne magique* de Théodore de Banville.

Chez Lemerre : *La Vie ardente* par Hippolyte Buffenoir.

Chez Rouveyre et Blond ; les *Contes de la Bécasse* de Guy de Maupassant. — *Le Bonapartisme sous la République*, par J. Richard. — *L'Honneur du mari* par P. J. Imbert.

Chez Ollendorff : *Maître Sauvat* par Paul Labarrière — *Alain de Kérisel* par Léon de Tinseau.

Chez Lebègue : *La Charité et le Paupérisme* par Louis Robert.

Chez Parent : *Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan*, par Jean Robie.

Chez Boitte : *Œuvres de Piron* — *La Jeune Revue littéraire*, paraissant le 15 de chaque mois. Abonnement 2 fr. 50 par an ; Bruxelles 38, rue de l'Hôpital.

Le mois est, on le voit, abondant en publications. Nous reparlerons de quelques-uns de ces ouvrages,



LA

REVUE MODERNE

Politique. — Littérature. — Sciences. — Beaux-Arts.

SOMMAIRE.

—

Une page d'histoire.	John BEGELOW.
Aux Ambassadeurs	Octave MAUS.
Les mariages consanguins.	
Crépuscule	Albert GIRAUD.
Appel	Fern. KHNOPFF.
La dompteuse	Fernand ICRES.
Chronique artistique	GUST. DE GRAEF.
Chronique littéraire.	

BUREAUX DE LA REVUE MODERNE :
AVENUE DE LA TOISON D'OR,
BRUXELLES.

—
1883

LA REVUE MODERNE

COMITE

VICTOR ARNOULD, CAMILLE LEMONNIER, EDMOND PICARD,
LÉON CLADEL, EDMOND DE GONCOURT, CARL VOGT.

Rédacteur en chef et Directeur-gérant : MAX WALLER

PRIX D'ABONNEMENT

BELGIQUE — Un an : 12 fr. | ÉTRANGER (Union postale) : 14 fr.
Prix de la livraison : 1 fr. 25.

Les abonnements partent du 1^{er} juillet 1883.

Les manuscrits non insérés resteront à la disposition de leurs auteurs.

La REVUE MODERNE, politique, littéraire, scientifique et artistique, paraissant le 1^{er} de chaque mois, formera par an deux volumes d'environ 400 pages chacun, imprimés avec soin sur papier teinté, avec titres, couvertures et tables des matières.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous signaler tout retard ou inexactitude dans l'envoi des livraisons.

Notre prochain numéro contiendra une étude politique de M. EUGÈNE ROBERT, membre de la Chambre des représentants.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou scientifique dont deux exemplaires seront déposés au bureau de la *Revue*.

Les quittances d'abonnement doivent toutes émaner de la Direction. Aucun autre acquit ne sera reconnu valable.

UNE PAGE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

DON AUGUSTIN DE ITURBIDE,

Héritier présomptif de la couronne Impériale de Mexique. (1)

—

Dans l'après-midi du 21 novembre 1865, la note suivante parvenait à la légation des États-Unis d'Amérique à Paris :

« Ministère d'État,

« Washington, 6 novembre 1865.

« Mon cher Monsieur,

« Je vous remets ci-joint la copie d'une lettre confidentielle,
« datée du 3 courant, de Madame Alice G. Iturbide, ainsi
« que de ma réponse datée du lendemain ; ces lettres ont
« trait à son fils, détenu à Mexico sans le consentement de
« sa mère et malgré le désir de celle-ci que cet enfant soit
« rendu à sa garde et à ses soins. Sans approfondir les ques-
« tion soulevées dans la lettre de Madame Iturbide, je vous
« prie officieusement d'aider cette dame dans l'accomplis-
« sement de son entreprise, pour autant que cela puisse se
« faire sans nuire à la dignité et aux droits de notre gouver-
« nement.

Signé: WILLIAM H. SEWARD. »

Une entrevue fut arrêtée par le ministre pour le jour sui-

(1) Traduit de l'anglais du *Harper's New Monthly Magazine*, New-York, N° 395
April 1883.

vant, et, à l'heure indiquée, une dame de trente-trois à trente-quatre ans, d'une beauté plus qu'ordinaire, se présenta à la légation. — Une courte conversation apprit au ministre que sa visiteuse était née aux États-Unis, dans la ville de Washington, et qu'elle avait, depuis deux à trois ans, échangé son nom de Green contre celui d'Iturbide, son mari, — fils de celui qui fut empereur sous le nom de Iturbide — et qui était attaché à la légation du Mexique à l'époque de leur mariage. — Ces détails préliminaires étant donnés, Dona Alice exposa les motifs particuliers de son voyage en France et de sa visite à la légation américaine.

Pour rendre au lecteur cet exposé aussi compréhensible que possible, il est nécessaire de rappeler quelques faits historiques.

Il y a environ trois cent-cinquante ans que Cortez, à la tête d'une poignée d'aventuriers espagnols, débarquait au port appelé aujourd'hui Vera-Cruz. Profitant autant de l'antipathie qui séparait les races indigènes de leurs conquérants Aztèques, que de la supériorité de ses armes et d'une honteuse duplicité, il parvint à atteindre la ville de Mexico, à détrôner le souverain régnant, et à convertir un territoire cinq fois grand comme la France en une dépendance de la monarchie espagnole.

L'Espagne, pendant près de trois siècles, jouit en paix de la possession du territoire ainsi acquis, jusqu'au moment où le premier Bonaparte enleva la péninsule espagnole aux Bourbons et mit l'un de ses frères à leur place. Les colonies espagnoles d'Amérique refusèrent unanimement de reconnaître la honte infligée à la mère-patrie par les Bonaparte ; en 1808, les Mexicains s'emparèrent du vice-roi et l'envoyèrent comme prisonnier en Espagne.

La découverte que les Mexicains firent de leur force fut fatale à la domination espagnole, et la restauration des Bourbons au trône d'Espagne ne parvint pas à ramener à la fidélité leurs colonies américaines.

Une succession de conspirations, dues surtout aux colons,

que l'on punissait à cette époque avec une cruauté toute espagnole, sont les traits principaux de l'histoire du Mexique, durant les dix années suivantes. — Cependant, en 1821, Don Augustin Iturbide, Espagnol qui, après avoir occupé un grade dans l'armée royale, en avait été renvoyé à cause de sa dureté envers les prisonniers, parvint par ses intrigues, par son courage, et servi par un génie puissant, à briser les liens qui attachaient le Mexique à l'Espagne, en le déclarant indépendant.

En mai 1822, Iturbide se faisait proclamer empereur.

Santa Anna, — qui, depuis, a figuré d'une manière si brillante dans l'histoire du Mexique, — alors colonel d'un régiment d'infanterie, parvint, en se coalisant avec les généraux Guerrero et Bravo, à faire annuler par le congrès l'élection d'Iturbide, et à ériger un gouvernement républicain; une loi fut passée ordonnant à l'empereur dépossédé de quitter aussitôt le territoire de la république, et, sous peine de mort, de n'y jamais rentrer.

En même temps, pour prouver la reconnaissance du pays pour les services qu'il lui avait rendus en le délivrant du joug étranger, une pension annuelle de 25,000 dollars, (125,000 fr.) lui fut votée.

Après un exil de quelques mois, présumant trop de sa popularité parmi le peuple, et trop peu de la jalousie du gouvernement existant, Iturbide ne craignit pas de s'embarquer pour son pays. Les autorités mexicaines, prévenues de son départ d'Angleterre, de sa destination et de ses projets probables, le firent arrêter à son arrivée, et il fut fusillé dans la soirée du 19 juillet 1824.

A partir de ce moment jusqu'en 1863, le Mexique eut ce que ses gouvernants se sont plu à nommer un gouvernement *de forme républicaine*, indépendant de tout souverain et de toute puissance étrangère.

Lorsque nous disons indépendant de tout souverain et de toute puissance étrangère, nous devons faire une réserve : — plus d'un tiers de la propriété réelle et territoriale de la

république appartenait au clergé de communion latine, qui, — ne l'oublions pas, — considère qu'elle doit avant tout obéissance au chef de l'église de Rome.

Naturellement, les propriétaires de ces vastes biens constituaient une formidable force politique, avec laquelle le gouvernement devait compter toutes les fois qu'il désirait réformer les abus dans lesquels l'Église était intéressée, ou introduire quelques changements coûteux dont les propriétés religieuses devaient payer leur quote-part. Toutes les fois que le parti libéral refusait d'être l'instrument des prêtres, qu'il demandait des lois pour encourager l'immigration étrangère, la création de nouvelles routes, la construction de chemins de fer, le privilège pour toutes les religions d'adorer Dieu d'après leur rite, la liberté de la presse, la réduction des droits prohibitifs sur les importations, en un mot, lorsque ce parti demandait n'importe quelle réforme dans le but de développer les énormes richesses naturelles et les ressources du pays, le clergé organisait immédiatement un *pronunciamiento* contre le gouvernement qui en prenait l'initiative, et, à l'aide de son énorme fortune, réussissait à le renverser ou à le corrompre.

En 1856, un effort hardi et heureux fut fait pour restituer l'autorité au gouvernement et le rendre indépendant, tant du clergé que de toute influence étrangère. Benito Juarez (1), à cette époque ministre de la Justice, indien pur sang mais doué de rares qualités pour diriger un mouvement populaire, commença à se faire distinguer comme l'un des plus zélés et des meilleurs champions de ce mouvement. — De par le clergé, la cause des réformateurs fut trahie par Comonfort, président à cette époque. — Il en résulta la formation d'un autre gouvernement à la tête duquel se trouvait Juarez, des contributions forcées imposées par les deux gouvernements, un trésor épuisé, et des engagements non remplis. — Parmi ces derniers se trouvait une somme de huit millions de

(1) Né à San Pablo Galateo, dans l'état d'Oaxaca en 1806. (*Note de l'auteur*).

dollars dus à trois gouvernements étrangers, — l'Angleterre, la France et l'Espagne.

En 1861, pendant que le parti de la réforme, sous la direction de Juarez, et celui de la réaction sous Miramon et Zuloaga, combattaient pour la suprématie, la guerre civile éclatait aux États-Unis. Simultanément les influences et les intrigues européennes renaquirent dans la politique mexicaine. Comme notre situation (1) devenait de plus en plus critique, les entremetteurs étrangers devinrent plus audacieux et plus exigeants.

Lorsqu'enfin l'avenir de notre Union parut sous son aspect le plus désespéré, et qu'il sembla qu'aucune puissance ne pourrait effrayer les agresseurs, la France, l'Espagne et l'Angleterre signèrent ensemble, le 31 octobre 1861, une convention par laquelle ces nations s'engageaient à envoyer chacune un certain nombre de troupes pour occuper quelques ports désignés du Mexique et s'en approprier les revenus provenant des droits d'entrée, pour les appliquer au paiement de leur créance respective; les hautes puissances contractantes s'engageaient cependant *à ne faire aucune acquisition de territoire ni à s'arroger d'autre avantage spécial, et à n'exercer sur les affaires intérieures du Mexique aucune influence de nature à empêcher le droit de la nation mexicaine de choisir et d'organiser librement son propre gouvernement.*

Les États-Unis furent invités à se joindre à cette convention, mais M. Seward refusa sagement d'approuver tout projet ayant pour but de permettre à des troupes européennes de débarquer sur le continent, dans quelque but que ce fût. Cependant il offrit de garantir pour cinq années les intérêts de la créance européenne contre le Mexique, avec les sécurités que ce pays serait à même de fournir. Pour des raisons qu'aucune d'elles ne voulut jamais avouer, cette offre

(1) « *Notre situation.* » — Ne pas oublier que cette étude est d'un écrivain américain,

en convint pas aux puissances européennes. Les commissaires des nations alliées arrivèrent à la Vera-Cruz vers le 10 janvier 1862, avec une armée de 10,000 hommes. Lorsqu'ils se réunirent pour se soumettre les clauses et le montant des réclamations de leurs gouvernements respectifs contre le Mexique, le commissaire français présenta une réclamation de son gouvernement pour une somme de douze millions de dollars; en une seule nuit, leurs demandes s'étaient augmentées de moins d'un million à cette énorme somme. — Les autres commissaires ne cachèrent pas leur surprise et refusèrent de se rendre responsables de l'équité de cette réclamation et de son paiement. Bientôt on apprit que l'empereur des Français avait d'autres projets que ceux de ses alliés: il se proposait de venir au secours de la race latine, dans sa lutte, en apparence inégale, contre la race anglo-saxonne dans l'hémisphère occidental. Il désirait aussi se concilier une bonne fois les cours pontificale et autrichienne avec lesquelles il n'était pas en bons termes, en donnant à la très catholique maison de Hapsbourg un trône et une couronne impériale. Il voulait élever une barrière contre l'extension future des institutions démocratiques sur ce continent, et en même temps procurer des places rémunératrices et honorables à quelques-uns de ses incommodes partisans. Sans égard pour les engagements pris avec ses alliés, au mépris des droits d'une nation indépendante, il envoya une forte armée, qui, sans rencontrer aucune résistance sérieuse, marcha sur Mexico, s'en empara, et obtint d'une poignée d'hommes politiques réactionnaires, ce qu'il appela l'expression de la volonté nationale: à savoir que l'archiduc Maximilien d'Autriche deviendrait le chef de leur pays avec le titre d'Empereur.

L'archiduc hésita. Tout d'abord il déclara refuser, à moins que les États-Unis ainsi que les alliés ne consentissent à reconnaître son gouvernement et que le peuple mexicain par un vote populaire ne l'invitât à devenir son chef. Aucune de ces conditions ne fut admise. Cependant

Maximilien était criblé de dettes et sa propriété de Miramar couverte d'hypothèques ; on menaçait de vendre et ce n'était plus qu'une question de semaines ou de mois, que les affiches de saisie ne fussent placardées sur les murs de son château. — L'empereur des Français profita de cette situation des choses si propice à ses projets, et offrit à Maximilien les moyens de se débarrasser de ses dettes. — Ne prenant conseil que des nécessités présentes et de l'ambition de sa femme, plutôt que de son propre jugement, Maximilien saisit l'ombre de sceptre qui lui était offerte, et, le 10 avril 1864, signa, dans son palais de Miramar, une convention qui le mit aussitôt en possession d'une somme de 12 millions de francs et du droit de se voir inscrit à l'Almanach Gotha avec le titre d'Empereur. Par la même signature, comme Esau, il faisait abandon de ses droits de naissance et de toutes revendications ultérieures pour lui et ses descendants à la couronne d'Autriche. —

En route pour prendre possession de son empire imaginaire, ce souverain insignifiant, accompagné de sa jeune et ambitieuse femme, vint à Rome pour demander la bénédiction du Pape, — en d'autres termes, pour demander la coopération de l'Église dans son entreprise.

Ils furent reçus avec distinction ; le pape les traita bien et leur promit beaucoup. — Il leur assura qu'un ministre de sa cour les suivrait bientôt, et expliqua plus amplement les désirs et les espérances du Saint-Siège. Jamais un couple plus heureux en apparence n'était né sur les bords de l'Adriatique. L'avenir de ces jeunes princes semblait si brillant (Maximilien n'avait que trente-deux ans et l'archiduchesse vingt-deux) que les sombres avertissements mêmes de « Pasquin » ne les inquiétèrent pas, malgré la superstitieuse nature de Maximilien. Ces avertissements étaient étrangement prophétiques (1).

(1) Maximiliano non te fidare,
Torna sollicito a Miramare ;
Il trono fradicio de Montexuma
È nappo gallico, colmo di spuma ;

Le 21 mai 1864, Maximilien et l'archiduchesse arrivèrent à La Vera-Cruz. Ils se dirigèrent immédiatement sur la ville de Mexico, ne faisant qu'un seul arrêt à Orizaba, pour remercier la Vierge *de los Remedios* de la protection qu'elle n'avait cessé d'accorder à leur navire depuis son départ de Trieste.

Leur réception fut un désappointement. Vainement attendirent-ils la manifestation naturelle et vraie de l'enthousiasme populaire qu'on leur avait fait espérer comme l'une des récompenses de leur condescendance. Ils étaient soutenus, il est vrai, par une armée de quarante-trois mille hommes, mais les soldats qui la composaient n'étaient pas mexicains, et, quoiqu'elle fût déjà dans le pays depuis plusieurs mois, la plus grande partie même depuis environ deux ans, — plus de treize des États du Mexique se trouvaient entre les mains des Juaristes.

Il était probable que, le jour où la pression des troupes étrangères disparaîtrait, les autres États se joindraient à eux.

Dès le commencement de son règne, le pseudo-empereur se trouva livré au trouble et à l'anxiété; la situation décourageante de ses finances, la cruelle désertion du nonce papal; les prétentions outrées du maréchal Bazaine, les vols et la perfidie dont la maison impériale fut constamment la proie; la formidable armée de parasites européens qui tourmenta et humilia le nouveau souverain, les fautes, les sottises, les

Il « timeo Danaos » a qui non ricorda ;
Sotto la clamide trova la corda ! »

Ne t'y fie pas, Maximilien,
Retourne promptement à Miramar ;
Le trône fragile de Montezuma
Est un piège gaulois, une coupe pleine de fiel.
Celui qui oublie le « timeo Danaos »
Au lieu de la pourpre trouve une corde.

crimes que lui firent commettre ses mauvais conseillers, sa propre inexpérience et celle de sa femme, leur faiblesse enfin, exigeraient des volumes pour être racontés. Dans ce récit, il suffira de dire que, dès son arrivée, l'archiduc s'aperçut qu'il ne devait rien négliger de ce qui pourrait l'aider à s'opposer au courant effrayant du sentiment national qui menaçait de le balayer.

Nous arrivons à l'histoire de Madame Iturbide. Elle commença par dire que l'archiduc n'était encore que depuis quelques mois à Mexico, quand déjà les difficultés de la tâche qu'il avait entreprise se dressèrent successivement devant lui.

Il n'avait pas réussi à s'assurer l'adhésion du peuple mexicain. Il était assailli par les dettes, dont il ne pouvait se débarrasser et pour le paiement desquelles il ne pouvait plus obtenir de délai. Ses plans, pour attirer l'émigration n'avaient pas réussi. L'espérance de se voir reconnu par les Etats-Unis et d'obtenir leur alliance amicale non seulement ne se réalisa pas, mais au contraire, ses ennemis se multiplièrent de jour en jour et se renforcèrent par la sympathie ouverte que montra à leur cause leur voisin de l'Est. En recherchant les moyens de fortifier sa position, et pour se concilier à un certain degré le peuple mexicain, il pensa qu'il serait bon de leur donner l'espoir qu'à sa mort son sceptre passerait entre les mains d'un mexicain pur sang de lignée impériale.

Le mariage de Maximilien et de Charlotte n'avait pas été béni.

Parmi les descendants de l'empereur Iturbide, se trouvait Don Angel de Iturbide, le mari de Dona Alice. — Ils avaient un fils, âgé à cette époque de deux ans, et qui était déjà le favori du peuple. Pendant l'été qui suivit l'arrivée de Maximilien, les membres plus âgés de la famille Iturbide avaient reçu de l'empereur l'ordre de quitter le Mexique. On ne leur donna point les raisons de cette rigueur, et ils n'en tinrent aucun compte. A côté

de l'injustice à laquelle ils étaient décidés à ne pas se soumettre, les Iturbide n'avaient d'autres ressources que celles provenant de ce qui leur était dû par le gouvernement mexicain, c'est-à-dire les revenus d'une pension qui avait été accordée à la famille lors de la mort du père. Cependant ils firent comprendre que si Maximilien voulait leur garantir leur pension et payer les arrérages, ils s'en iraient.

Peu de temps après, Maximilien changea de politique; au lieu de chasser du pays les Iturbide, il se décida à leur faire donner des otages pour garants de leur bonne conduite. Il proposa de conférer au fils de dona Alice, et à son cousin (alors âgé de 16 ans) le rang et le titre de princes, de se charger de leur éducation, qui devrait être à la hauteur de leur situation future, et de donner une pension à tous les membres de la branche aînée. Ceux-ci devraient quitter le pays, et s'engager à n'y jamais rentrer sans le consentement de l'Empereur. Maximilien faisait exception pour une tante, non mariée, nommée Josefa, qui devrait demeurer dans le palais avec le plus jeune des deux princes. Cette proposition fut rejetée d'abord avec mépris et indignation. Avec le temps et la réflexion cependant, les Iturbide y revinrent. Ils pensèrent qu'ils étaient eux-mêmes complètement à la merci de Maximilien et de ses soldats, que leurs revenus pouvaient être supprimés d'un trait de plume, qu'ils seraient réduits à la pauvreté et envoyés en exil. On leur fit entendre aussi qu'en refusant cette offre, ils repoussaient peut-être un brillant avenir pour leurs enfants, pour eux-mêmes un titre et un rang qui, dans toute l'Europe, leur donneraient d'importants privilèges, qu'en un mot ils abandonnaient la richesse, une position élevée, l'indépendance sociale, pour le dénuement peut-être et le désespoir. Sous la pression des conseils de la famille de son mari et de ses amis, elle fut éblouie, comme elle le reconnut plus tard, par l'avenir brillant que l'on faisait briller à ses yeux pour son fils, et par la pensée aussi

d'être peut-être un jour la mère d'un empereur. Le projet de faire de son fils l'héritier de la couronne fut l'un des moyens employés pour la décider; effrayée des périls et des privations qui leur étaient réservés si elle refusait, dona Alice céda enfin, et le 15 septembre signa le contrat suivant :

« Contrat secret passé entre les Enfants du Libérateur
« Don Augustin Iturbide et Sa Majesté Impériale.

« S. M. l'Empereur désirant honorer la mémoire du
« Libérateur Don Augustin de Iturbide, à cause de ses justes
« droits à la reconnaissance de la Nation, ainsi que de ceux des
« enfants dudit Libérateur, désirant en même temps facili-
« ter par tous les moyens la réalisation de la noble manifes-
« tation que S. M. a conçue ;

« Par ordre de Sa Majesté, son Excellence le Ministre des
« Affaires Etrangères, Don Fernando Ramirez, agissant
« comme Ministre de l'Intérieur, etc., et Messieurs Augustin,
« Angel, Augustin Cosma, ainsi que la senorita Dona Josefa
« de Iturbide, ont arrêté ce qui suit :

« I. Sa Majesté accordera une haute situation aux deux
« petits-fils de l'Empereur Don Augustin et de Don Salva-
« dor, ainsi qu'à la fille dudit empereur, Dona Josefa de
« Iturbide.

« II. Leurs Majestés feront le nécessaire pour l'éducation
« des deux dits petits-fils de l'Empereur Augustin, ainsi que
« pour leur entretien et celui de Dona Josefa.

« III. Pour prouver la protection spéciale et la faveur
« que Leurs Majestés accordent auxdits deux petits-fils de
« l'Empereur, Don Augustin et Don Salvador, Sa Majesté
« se constitue elle-même leur tuteur et gardien, et nomme
« Dona Josefa co-gardienne.

« IV. MM. Don Augustin, Don Angel et Don Augustin
« Cosmo de Iturbide s'engagent, pour eux-mêmes, pour
« Dona Sabina et pour leurs héritiers légitimes, à ne jamais
« rentrer dans l'Empire sans une autorisation préalable du
« souverain ou de la régence légitime.

« V. Le Gouvernement de Sa Majesté donnera l'ordre
« qu'il soit remis par le trésor national, à MM. Don Augustin,
« Don Angel, Don Augustin Cosmo, et à Dona Josefa et
« Dona Sabina de Iturbide, la somme de trente mille dollars
« en espèces et de cent vingt mille dollars en effets sur
« Paris, au cours ordinaire du change, dont soixante mille
« dollars payables le 15 février, ce qui fait un total de
« 150,000 dollars à valoir sur ce qui leur est dû par la
« Nation.

« VI. Le Gouvernement de Sa Majesté donnera l'ordre que
« le compte ou les comptes de la famille du Libérateur
« soient liquidés, non seulement ce qui leur est dû expres-
« sément, mais aussi ce qui leur revient par héritage, et
« à reconnaître le crédit qui en résultera.

« VII. Le Gouvernement de sa Majesté donnera les ordres
« nécessaires pour que les pensions qui reviennent actuel-
« lement à Messieurs Don Augustin, Don Angel, Don
« Augustin Cosmo, et à Dona Josefa et Dona Sabina de
« Iturbide leur soient ponctuellement payées, sans aucun
« escompte, à leur lieu de résidence, et, si le Mexique n'y a
« pas de relations commerciales, à l'endroit le plus proche.

« VIII. Le Gouvernement de Sa Majesté garantit pour la
« vie aux susnommés Don Augustin, Don Angel et Dona
« Sabina, en plus des pensions ci-dessus, une somme annuelle
« de six mille cent dollars au premier; et de cinq mille cent
« dollars au deuxième; cette dernière somme sera payée à la
« femme de Don Angel en cas de décès, et mille cinq cent
« vingt-quatre dollars à la dernière; ainsi que le paie-
« ment à Don Augustin Cosmo de la paie entière corres-
« pondant à son grade dans l'armée. Les ordres nécessaires
« seront donnés pour que toutes ces sommes soient payées
« avec toute ponctualité dans les conditions exprimées par
« l'article précédent.

« En foi de quoi le présent contrat, fait en triple, a été
« signé au Palais impérial de Chapultepec, le 8 septembre
« de l'année 1865.

« Par ordre de Sa Majesté Maximilien, empereur du
« Mexique :

« Le Ministre des Affaires Etrangères chargé par intérim
« du Ministère d'Etat.

« José T. RAMIREZ

« Angel de ITURBIDE

« Josefa de ITURBIDE

« Augustin G. de ITURBIDE

« A. de ITURBIDE

« Alice G. de ITURBIDE.

Aussitôt ce contrat signé, les Iturbide furent avisés d'avoir à sortir du Mexique sans délai. Le jour suivant, 16 septembre 1865, ils quittèrent Mexico, Dona Alicia consacrant à son enfant les derniers moments de son séjour, empaquetant et envoyant à l'Impératrice quelques-uns de ses jouets, écrivant à Charlotte une lettre toute maternelle pour le remettre sous sa protection.

Pendant le voyage, à mesure que la distance augmentait entre elle et son enfant, Dona Alice commença à s'apercevoir de la réalité de ce qu'elle avait fait, et de l'impossibilité pour elle de s'y résigner.

Elle vit qu'elle était plus mère que princesse.

En arrivant à Puebla, elle résolut de ne plus continuer son voyage et adressa une lettre au maréchal Bazaine, invoquant son aide auprès de l'Empereur et de l'Impératrice pour que son enfant lui fût rendu. Incapable de supporter les anxiétés dont elle était accablée, en attendant une réponse à sa lettre, elle se décida à retourner sur ses pas jusqu'à la ville de Mexico. Seule, elle prit la première diligence qui allait à cette capitale, et voyagea sous son nom de demoiselle, Alice Green. A son arrivée, elle trouva un refuge dans la maison de Dona Podresa, la femme d'un des amis les plus dévoués et les plus influents de l'empereur Iturbide.

Cette dame l'accompagna jusqu'au quartier du maréchal Bazaine ; celui-ci les informa qu'il venait justement de recevoir une réponse à la lettre qu'il avait adressée au Palais con-

cernant le but de leur visite ; dans cette réponse, l'Empereur disait qu'il avait accepté l'enfant de Dona Alice par un contrat solennel signé par tous les membres majeurs de la famille des Iturbide, et qu'il priait le Maréchal de ne pas donner suite à sa demande.

Celle-ci persuada au Maréchal d'écrire encore à l'Empereur, et de joindre à sa missive la lettre suivante :

« Sire,

« Après mon départ de Mexico, le 16 septembre, ma présence dans cette ville pourra paraître étrange à Votre Majesté ; mais une douleur sans limite, le sentiment le plus profond du cœur humain, ont guidé mes pas à la recherche d'un fils qui est le charme de mon existence. Il y a toujours dans la vie des parents une pensée constante, c'est le bien-être de leurs enfants, et moi, qui jouissais si bien de la vie en regardant mon fils, j'ai toujours pensé à son avenir ; son éducation m'occupait comme étant la seule mission que je dusse remplir sur cette terre, et lorsque, dans l'un de mes moments d'incertitude quant à l'idée de l'avenir de mon cher Augustin, je crus devoir m'en séparer, je remerciai Votre Majesté d'avoir bien voulu se souvenir de la famille des Iturbide, parmi laquelle elle a spécialement distingué mon fils. Mais j'ai tellement pleuré sur cette séparation, j'ai si amèrement souffert pendant ces neuf derniers jours, que je ne trouve aucune expression pour expliquer à Votre Majesté toute l'étendue de ma douleur. J'ai cru que si je ne revoyais pas mon fils, je deviendrais folle. Toute ma famille partageant cette crainte, m'a permis de revenir pour vous adresser une prière que je vous fais, le cœur plein d'angoisse : cette prière est celle de voir mon fils et de ne pas être séparée de lui pendant son enfance.

« Comme mère, dans mes rêves, je n'ai jamais songé qu'un jour mon fils deviendrait le prince héritier d'une couronne, ma passion était de l'élever comme un bon Mexicain, en

« lui inculquant les grandes idées qui lui permettraient d'être
« utile à son pays, et j'étais satisfaite de mon humble posi-
« tion. Mon bonheur n'avait pas de limites, et maintenant
« que Votre Majesté honore dans mon enfant une mémoire
« nationale, dois-je m'en séparer alors qu'il a besoin plus
« que jamais de toute ma sollicitude? Si je survivis à cette
« séparation, quels remords n'aurai-je pas, si un malheur lui
« arrivait? — Cette terrible pensée m'a poursuivie partout
« depuis le jour où mon fils n'a plus été à mes côtés, et je
« n'ai rien, ni dans la tête, ni dans le cœur, pour me tran-
« quilliser. Chaque heure qui s'écoule augmente ma douleur,
« et si Votre Majesté est convaincue de la sincérité de mes
« paroles, il n'est pas possible qu'elle veuille prolonger mes
« souffrances.

« Ne plus voir mon enfant ! Me séparer de lui peut-être pour
« toujours ! L'abandonner alors qu'il a le plus besoin de
« moi. Nulle agonie n'est comparable à cette triste pensée.
« Votre Majesté ne peut insister sur une séparation qui met
« mon existence en danger ; j'espère qu'Elle daignera rendre
« justice à mes sentiments, qu'Elle voudra bien agréer ma
« reconnaissance pour les soins affectueux dont Elle a entouré
« mon enfant et qu'Elle donnera l'ordre qu'il soit rendu à une
« mère qui n'aurait pas dû l'abandonner une minute, quelque
« élevées que pussent lui paraître les espérances de son avenir.

« Je suis persuadée que Sa Majesté l'Impératrice, qui s'est
« montrée si bonne pour lui, comprendra ma prière. Le
« cœur de Vos Majestés ne peut vouloir que la profonde
« affliction de leur servante soit prolongée,

« *Signé* : ALICE G. DE ITURBIDE.

« *A Sa Majesté l'Empereur du Mexique.*

« *Mexico, 27 septembre 1865*
« *N^o 11, rue du Coliseo principal.*

Aucune réponse écrite ne fut faite à cette lettre, mais l'Impératrice envoya au Maréchal Bazaine, par un messa-

ger, la copie de celle que lui avait adressée dona Alice en mettant son fils sous sa protection. Le messager était en outre chargé de dire qu'avant peu Leurs Majestés feraient telle réponse qu'elles jugeraient convenables après avoir réfléchi. Deux jours plus tard, vers 10 heures du matin, un officier de la garde impériale, ou plutôt de la garde Palatine, comme on avait l'habitude de les appeler, vint à la demeure de Dona Podresa pour annoncer que Leurs Majestés désiraient voir Dona Alice au Palais, afin qu'Elles pussent conférer avec elle, ce qui était plus convenable que de le faire par correspondance. L'officier chargé de cette mission avait l'apparence d'une personne de haut rang; il parla avec bonté de l'enfant et de l'espérance qu'il serait rendu.

Elle hésita d'abord instinctivement; mais consentit finalement à se rendre à l'invitation, n'appréhendant rien de plus sérieux que la persuasion et les raisonnements que sa résolution pourrait rencontrer au Palais. En sortant, elle remarqua qu'une voiture impériale l'attendait à la porte. Elle demanda à Dona Podresa si elle ne voudrait pas permettre que ce fût sa voiture qui la conduisît.

L'officier lui fit des reproches, la pria de ne pas refuser la voiture de l'Empereur, envoyée expressément pour elle. Ne voulant rien faire qui pût porter préjudice à sa mission, elle consentit enfin, mais non sans appréhension, à monter dans la voiture et partit.

En arrivant au coin de la rue dans laquelle la voiture devait tourner pour arriver au Palais situé dans la ville, elle continua tout droit. Voyant cela, Dona Alice dit : La cour est à Chapultepec, je suppose? L'officier fit un signe affirmatif. Puis la voiture passa la rue que l'on devait prendre pour aller à Chapultepec. Des explications s'ensuivirent. Elle avait été trahie par ses augustes souverains; on la menait à Pucbla et de là vers la côte. En arrivant aux limites de la ville de Mexico, ils trouvèrent une diligence, un autre officier et une escorte de plusieurs hommes

qui les attendaient. — Elle descendit de voiture, s'assit sur une pierre le long de la route et refusa d'aller plus loin avec eux. Elle fut prise alors par ces hommes et mise de force dans la diligence qui se dirigea vers Puebla. Vêtue seulement de la toilette qu'elle avait mise pour faire sa visite au Palais, sans autre chose sur la tête que sa mantille, elle voyagea pendant toute la journée et toute la nuit froide et pluvieuse qui suivit. Elle arriva le jour suivant à Puebla, où elle trouva son mari. — Ils reçurent alors avis qu'ils devaient se préparer à quitter le Mexique par le prochain steamer. Le jour suivant ils partirent pour la Vera-Cruz.

D'Orizaba, Don Angel adressa à Maximilien la protestation suivante :

« Sire,

« Il est de mon devoir de protester auprès de Votre Majesté
« contre la détention forcée de mon neveu le prince Don
« Augustin, détention exercée contre la volonté de Son Altesse
« Dona Alicia G. de Iturbide, sa mère. Actuellement Votre
« Majesté n'a aucun pouvoir légal pour agir de la sorte, et
« quand bien même un pareil pouvoir existerait, je ne crois
« pas qu'il soit de la dignité de Votre Majesté d'en faire
« usage. J'espère, Sire, qu'il vous plaira desprendre des me-
« sures pour la restitution du susdit prince aux bras de sa
« mère affligée.—

« Je suis, Sire, avec un profond respect, de Votre Majesté le
« très obéissant serviteur.

« A. de ITURBIDE. »

La famille s'embarqua à la Vera-Cruz par le steamer en partance.

Durant la première journée de son voyage de Mexico, Dona Alicia reçut un télégramme de l'empereur disant que l'enfant avait bien dormi, était gai et dispos. C'est la première, la dernière et la seule communication qu'elle reçut d'eux sur ce sujet.

Dona Alice se dirigea aussi directement que possible sur Washington, où elle dit qu'elle fut encouragée par M. Seward dans l'espérance que le ministre américain à Paris pourrait l'aider à persuader à l'empereur des Français d'intercéder auprès de Maximilien pour que son enfant lui fût rendu.

En réponse à d'autres questions, Dona Alice exposa que Maximilien effrayé de la popularité que l'Infant Iturbide avait et pourrait probablement avoir au Mexique, avait eu recours aux seuls moyens possibles pour s'approprier cette popularité, et empêcher qu'un autre ne se l'appropriât; que le maréchal Bazaine l'avait traitée avec bonté, regrettant qu'il n'eût pas l'autorité nécessaire pour prendre l'enfant, et assurant qu'il userait de tous les moyens en son pouvoir pour déterminer l'empereur à le rendre. Après avoir écouté le récit entier de Dona Alice, le ministre se vit obligé de lui dire qu'il n'avait aucune autorité pour intervenir officiellement dans ce qui paraissait être un grief purement domestique, mais que ses sympathies pour elle à cause de sa qualité de mère et d'Américaine le poussaient à agir autant qu'il le pourrait sans enfreindre les limites de son caractère officiel. Le jour suivant il rendit visite au mari de Dona Alice et à son beau-frère Don Augustin de Iturbide, — leur demandant de lui indiquer de quelle façon il pourrait leur être le plus utile.

Ils répondirent que la plus grande faveur qu'ils pouvaient demander ou espérer, serait d'avoir une occasion de faire un appel personnel à l'empereur Napoléon pour obtenir la restitution de l'enfant, et l'autorisation de retourner dans leur patrie.

Le mardi 25 novembre, le ministre rendit visite à M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, résuma brièvement les circonstances de cette affaire et fit remarquer qu'alors même qu'il n'avait aucun droit de représenter les sujets mexicains auprès de l'empereur, il ne pouvait refuser ses bons offices à une malheureuse compatriote; il exprima l'espoir que le ministre reconnaîtrait qu'il faisait son devoir en faisant cette demande.

M. Drouyn de Lhuys répondit qu'il lui était impossible ainsi qu'à l'empereur de recevoir la princesse Iturbide; qu'elle devait en appeler à l'empereur du Mexique; ou tâcher d'obtenir justice en s'adressant aux tribunaux de son pays; que la famille avait signé un contrat par lequel elle était liée; que la France ne pouvait intervenir dans les questions intérieures d'un autre empire, etc., etc.

Le ministre américain fit alors remarquer qu'en premier lieu les Iturbide en avaient appelé à Maximilien sans aucun succès. — Qu'en second lieu Don Augustin avait formellement protesté contre les actes de Maximilien, et que malgré cela, lui et toute sa famille avaient été expulsés de leur pays. — Qu'ainsi donc tout recours aux tribunaux était hors de question.

En troisième lieu, la teneur du contrat pouvait à peine forcer les Iturbide à laisser l'enfant.

Comme condition de leur départ du pays, l'empereur s'était chargé de son éducation. — Cette condition engageait l'empereur, mais il n'était pas certain que les Iturbide étaient forcés de s'y soumettre s'ils ne le désiraient pas.

Le résultat de cette conversation un peu longue mais amicale, fut que M. Drouyn de Lhuys promit d'écrire au ministre français à Mexico, pour lui donner l'ordre de recommander la remise de l'enfant, et s'engagea à faire connaître aux souverains français le désir qu'avait Dona Alice de les voir personnellement, quoiqu'il doutât qu'ils fussent disposés à s'entretenir de son affaire.

Quelques jours après M. Drouyn de Lhuys réitéra au ministre américain ses propres raisons ainsi que celles de Leurs Majestés, pour refuser de voir les Iturbide. Ils avaient, disait-il, un représentant officiel à Paris et devaient être entendus par son entremise. Il ajouta cependant, d'une façon non officielle, qu'il était convaincu de la folie de l'action de Maximilien, qu'il en avait parlé à une personne, qui n'était pas le ministre mexicain résidant à Paris, personne qui correspondait habituellement avec Maximilien, et qui à

sa demande communiquerait en détail aux souverains mexicains ses vues sur ce sujet. M. Drouyn de Lhuys témoigna de son bienveillant désir de faire officieusement tout ce qui était en son pouvoir, pour mettre fin à un scandale dont son gouvernement ne pouvait rejeter toute responsabilité.

Cette affaire s'arrêta là pour le moment. — Pendant ce temps la position de Maximilien devenait de jour en jour plus désespérée. N'ayant jamais eu de bon sens, il semblait avoir perdu complètement la tête en 1865. Oubliant qu'il avait toujours dit qu'en se rendant au Mexique, il n'y allait que comme l'ami du peuple, l'une des premières sottises qu'il fit après son arrivée fut de sanctionner et d'amplifier un ordre lancé par le général Forey dès 1863, proclamant la loi martiale pour le jugement de toute personne armée ne marchant pas sous le drapeau de l'intervention; les jugements de cette cour étant sans appel, et exécutoires dans les vingt-quatre heures.

Le 3 octobre 1865, au moment même où les ambassadeurs de Maximilien attestaient que le peuple mexicain était enchanté d'être gouverné par lui, et que M. Drouyn de Lhuys assurait à notre ministre à Paris que l'armée française n'était que de peu d'utilité au Mexique, l'opposition au gouvernement étant si faible, Maximilien lançait un décret dont le premier article déclarait que toutes personnes arrêtées les armes à la main sans autorisation légale, c'est-à-dire sans l'autorisation impériale, avec ou sans but politique, et quelque fût leur nombre, leur caractère, leur position, seraient jugées par une cour martiale, et si elles étaient trouvées coupables, ne fût-ce que de faire partie d'une bande armée, condamnées à mort, la sentence devant être exécutée dans les vingt-quatre heures.

L'article 6 appliquait la même peine à quiconque soutenait ou donnait asile à ces personnes ainsi armées.

Huit jours plus tard, le 11 octobre 1865, le maréchal Bazaine, commandant en chef l'armée française d'occupation, lançait un ordre dans lequel, en vertu du décret du 3 octobre

qu'il citait, il disait : « Les troupes sous vos ordres ne feront aucun prisonnier. Tout individu, de n'importe quel rang, pris les armes à la main, sera mis à mort. A l'avenir, il n'y aura pas d'échange de prisonniers. Faites savoir à nos soldats qu'ils ne peuvent se rendre à de tels hommes. C'est un combat à mort. Des deux côtés c'est une question de tuer ou d'être tués. »

Au moment où ces atroces décrets étaient lancés, décrets par lesquels tout Mexicain qui osait défendre le sol natal contre un aventurier étranger ou toute personne qui offrirait un abri à cet homme, étaient mis hors la loi, et fusillé immédiatement, Juarez avait une armée de plus de quarante mille hommes répandus sur tout le territoire de la République et Maximilien avait besoin d'une armée étrangère beaucoup plus considérable pour lui permettre de vivre dans un pays dont il disait être aimé.

Ces décrets barbares ne pouvaient être attribués qu'à un désespoir aveugle. Tous les autres moyens faisant défaut, ils espéraient la destruction de la nationalité mexicaine par un système de terreur brutale. Rien ne pouvait être mieux calculé pour empêcher la consolidation de la puissance impériale. Le refus persistant des États-Unis de reconnaître Maximilien avait donné un appui moral à Juarez et ses partisans. L'argent et le crédit de l'empire étaient épuisés. Le 16 février 1866, Maximilien en présence d'une députation qu'il recevait, reconnut que les dépenses hebdomadaires étaient trois fois plus considérables que ses recettes, — 315,000 dollars en recettes contre un million de dépenses. — L'empereur des Français sur lequel il comptait pour être aidé, n'avait que la seule ressource de retirer ses troupes s'il voulait maintenir son autorité à l'intérieur et conserver ses relations amicales avec les États-Unis.

De tous côtés les dangers se multiplièrent si rapidement autour de Maximilien qu'il se décida à envoyer l'impératrice Charlotte en Europe pour insister auprès des souverains ses amis, sur la nécessité de venir immédiatement à son secours.

Elle arriva à Paris au mois d'août 1866, prenant ses appartements, non au Tuileries où toutes les familles royales de l'Europe trouvaient l'hospitalité pendant leur séjour à Paris, mais au Grand-Hôtel. Le ministre des affaires étrangères de Maximilien; ami de la famille des Iturbide, l'accompagnait. Il donna à Dona Alice l'espoir qu'une demande d'audience à l'archiduchesse recevrait un accueil favorable. La lettre fut écrite et l'audience fixée à jour déterminé.

Le colonel John Hay, chargé temporairement de la légation américaine à Paris, dans une lettre adressée à M. Seward, rend compte de cette entrevue d'après le rapport que lui en fit Dona Alice elle-même.

« L'archiduchesse la reçut très froidement, ne lui demandant même pas de s'asseoir. Dona Alice s'assit auprès de Sa Majesté sur le même sofa.

« La princesse Charlotte commença la conversation en lui disant : « Vous êtes bien changée depuis que je vous ai vue. »

« Madame Iturbide répondit que dix mois de souffrances avaient fait leur effet sur elle, et ajouta que Sa Majesté aussi était bien changée depuis son départ de Mexico.

« Elle renouvela la demande qu'elle avait si souvent faite concernant son enfant.

« La princesse répondit avec un certain mécontentement : « Je vous ai fait un grand honneur en vous accordant cette entrevue. Vous devriez ne pas me le faire regretter. Je désire seulement vous dire que votre enfant est bien portant, et que tous les jours son intelligence et son corps se développent.

« Madame Iturbide répondit que dans d'autres circonstances, cela lui aurait fait un grand plaisir, mais privée de son fils, c'était la source d'un nouveau chagrin.

« L'archiduchesse dit : Je traite votre enfant avec la plus grande bonté ; je l'entretiens avec mon propre argent.

« Dona Alice répliqua qu'elle ne demandait rien que le privilège de l'élever elle-même à ses frais.

« Si nous vous rendons l'enfant, dit la princesse Charlotte,

« vous devez rendre l'argent que l'empereur a donné à votre
« famille.

« Madame de Iturbide répondit que ce que son mari et
« son frère avaient reçu n'était qu'une dette de la nation mexi-
« caine, et non une libéralité personnelle de l'empereur;
« mais que s'il en faisait une condition, ils préféreraient
« rendre l'argent plutôt que d'être séparés de l'enfant. »

Qu'il me soit permis de faire observer ici que cette somme,
qui devait être payée aux Iturbide lors de leur expulsion du
Mexique, ainsi que j'en ai été informée, n'a pas été payée
entièrement, qu'une grande partie reste due, et que les traites
seront protestées avant peu.

« Dona Alice exposa de plus, que d'après l'avis de ses con-
« seillers légaux, elle n'avait aucunement perdu le droit à la
« possession de son enfant; que sa réclamation était toujours
« parfaitement valide aux yeux de la loi.

« Je suppose que ces avis proviennent d'avocats étrangers,
« dit l'archiduchesse.

« Non, répliqua Dona Alice, ils proviennent d'avocats
« mexicains du plus haut caractère.

« Alors vous avez reçu ces avis avant de nous remettre
« votre enfant.

« Non, Majesté; je les ai reçus lorsque je revins de Puebla
« à Mexico.

« Dona Alice parla alors de la perfidie et de la cruauté
« avec lesquelles elle avait été expulsée du Mexique; la légation nous en a déjà fait un récit.

« La princesse répondit froidement : L'empereur a bien
« fait. Vous n'auriez pas dû revenir à Mexico, et vous avez
« eu tort, après votre arrivée dans cette ville, de vous adresser
« au maréchal Bazaine, plutôt qu'à l'empereur,

« Je ne connaissais pas à cette époque, dit Dona Alice, la
« mésintelligence qui existait entre l'empereur et le maréchal,
« ce n'est que plus tard que je l'ai su.

« Il n'y a pas de mésintelligence, répondit durement Sa
« Majesté, mais cela ne concernait pas le maréchal. Vous

« avez toujours mal agi vis-à-vis de nous. Vous restiez à
« l'écart lorsque nous arrivâmes à Mexico, et maintenant
« vous ne montrez aucune reconnaissance envers l'empereur
« de ce qu'il a fait princes votre fils et votre neveu.

« Mon mari et ses frères, répliqua madame de Iturbide,
« sont fils d'un empereur légitime, et s'ils ne portaient pas
« leur titre de prince, c'est simplement parce qu'ils ne s'en
« souciaient pas.

« Dans une autre partie de la conversation, l'archiduchesse
« dit : De quel avantage peut m'être votre fils? — L'em-
« pereur et moi, nous sommes jeunes ; nous pouvons avoir
« des enfants.

« Je le désire avec ardeur, dit Dona Alice, si cela peut
« me faire rendre mon fils.

« Vous pouvez⁷ avoir d'autres enfants dit l'archiduchesse
« revenant sur cette face intéressante de cette conversation.

« Je n'en sais rien, répondit Dona Alice, je suis certain de
« celui-là et je voudrais l'avoir près de moi.

« Pour combien de temps voudriez-vous nous le laisser?
« demanda⁸ la princesse.

« Pas une heure de plus que je n'y serai forcée, dit madame
« de Iturbide.

« Dona Alice ne put obtenir de l'archiduchesse d'autre
« satisfaction que la promesse qu'elle écrivait à l'empereur
« Maximilien à ce sujet — et lui conseilla d'en faire de
« même.

« Je l'ai fait si souvent, et n'ai reçu aucune réponse.

« Ecrivez encore, dit la princesse, et écrivez avec politesse.

« On craint que Maximilien n'abdique immédiatement
« en recevant les dépêches de sa femme, expédiées de Paris,
« il y a plusieurs jours, et que s'il amène le premier infant
« avec lui en Europe, il sera plus difficile encore d'en
« obtenir la restitution. »

JOHN BIGELOW.

AUX AMBASSADEURS

Le soir du Grand-Prix, d'ardentes flambées de gaz allumaient, du rez-de-chaussée au faite, le restaurant des Ambassadeurs. On eût dit qu'un incendie consumait ce grand navire à l'ancre dans une mer de verdure, tant était aveuglante la lueur qui rayonnait, trouant la nuit, par dessus les feuillages. Tout un coin du ciel était illuminé par la rouge auréole. Des cordons de globes dépolis couraient dans les arbres, montant, descendant, se courbant en arc de cercle, tachant les massifs de leur blancheur laiteuse. Les fenêtres ouvertes crachaient, comme des gueules de four, des nappes de lumière qui doraient le moutonnement confus de têtes tassées le long du grillage, en contemplation devant les affiches vertes du café-concert.

Sur les deux terrasses où s'écrasaient les dîneurs dans le brouhaha des appels de fourchettes sur les assiettes, des ordres jetés et reçus à la volée, des rires montant comme des fusées, les girandoles se miraient dans des glaces encadrées de vigne vierge. Les argenteries, les vaisselles, les casques d'or des flacons de champagne accrochaient au passage les paillettes tombées des lustres et se les renvoyaient. Et dans cette éblouissante clarté chantait autour des nappes blanches la gamme éclatante des corsages de soie rose, des chapeaux de paille, des gerbes de muguet et de lilas, de toutes les gloires du printemps.

A l'intérieur du bâtiment, c'était un branle-bas dont le vacarme dominait le bruit des conversations. Sans cesse des victorias déversaient sur le perron des femmes en robe claire, des messieurs en paletot mastic qui s'engouffraient dans l'étroit escalier rempli d'odeurs de cuisine. Le chasseur faisait

un signe : le gravier craquait sous les roues de la voiture qui s'éloignait ; une autre victoria prenait la place de celle-ci. On apercevait, du dehors, dans les cuisines, l'armée des marmitons s'agitant, dans le coup de feu, autour des fourneaux, tandis que de jaunes lueurs léchaient la batterie de cuivre alignée en ordre de bataille. Des garçons gravissaient les marches de l'escalier, quatre à quatre, la serviette passée sous le bras, à la main le réchaud d'argent porté comme une châsse, religieusement. Parfois ils se heurtaient, et, très vite, s'apostrophaient d'un mot sec : « Ah ça ! avez-vous les yeux dans le dos ? — Si vous ouvriez les vôtres, dites donc, hein ? » puis ils passaient, le sourire aux lèvres, devant la dame de comptoir, qui, assise au haut de l'escalier, toujours solennelle et grave, alignait interminablement des chiffres.

D'une des terrasses, par dessus la houle des gens empaquetés sur des banquettes trop étroites qu'on avait outrageusement serrées pour gagner de la place, on découvrait le théâtre. C'était, dans tout ce ruissellement de jour, la tache la plus éclatante, le foyer du gigantesque incendie. Les papillons jaunes des lustres dansaient dans un décor blanc et or sur lequel tranchait violemment le rouge ponceau d'une portière de velours. Dans une lumière d'apothéose, une femme en robe safran, les épaules et les bras nus, le buste en avant, la crinière rousse roulant sur le dos, penchée sur la rampe, hurlait un refrain couvert par la voix tonnante des cuivres de l'orchestre. Elle se faisait de ses deux mains un porte-voix, cherchant à dominer le tumulte. Et la foule accompagnait en chœur, frappant de la canne sur les dossiers des stalles. De la terrasse, on ne percevait que des lambeaux de phrases, arrivant par intervalles, comme des hoquets. Au loin, on entendait une fanfare de cors de chasse, partie des massifs de *l'Alcazar d'été*.

La chanteuse qui occupait en ce moment l'estrade, c'était la *prima donna*, celle dont le nom s'allongeait en caractères d'un demi-pied sur les affiches, le premier sujet que s'étaient disputés les cafés-concerts voisins et qu'à coups de billets de

banque le directeur des Ambassadeurs avait enlevé à ses rivaux. Aussi se pressait-on sur la terrasse pour la contempler. Les tables du fond se dégarnissaient; on accourait de l'intérieur du restaurant, la bouche pleine et la serviette à la main; penchés sur la balustrade, des jeunes gens battaient des mains; derrière eux, d'autres se haussaient sur les chaises pour mieux voir tandis que de toutes parts s'élevaient des cris : « Assis! Assis! » Dans le jardin, le vacarme allait grandissant.

Au centre de la terrasse, à l'endroit d'où la vue plongeait directement sur la scène, une table isolée était restée vide. Chaque fois que des arrivants avaient essayé de s'y asseoir, le maître d'hôtel, en faction devant les trois couverts qu'il avait dressés avec un soin méticuleux, s'était empressé de les éloigner : « Cette table est retenue. — Retenue? Mais tout est plein. — Il y a des tables à l'intérieur. — Comptez-y, que nous allons nous enfermer dans cette boîte! » Malgré un concert de protestations sans cesse renaissant, le maître d'hôtel avait tenu bon, et la petite table demeurait vierge. Entassés jusque dans le corridor, dans un coude à coude qui leur ôtait la liberté de leurs mouvements, les dîneurs jetaient des regards d'envie sur les trois chaises qui occupaient, bien à l'aise, le milieu de la terrasse, tout contre la balustrade. Une bande de jeunes gens en cravate blanche, arrivés tard, fort mal placés, ne cessaient de récriminer. A chaque instant ils faisaient appeler le maître d'hôtel par le garçon qui les servait. « Dites donc, disait l'un, est-ce pour le Schah de Perse que vous la gardez, votre table? — Dans ce cas vous pouvez nous la céder : il m'a dit qu'il dînait chez le père Lathuile, criait un autre. — Si c'est Sarah que vous attendez, faut pas tant de place. On la mettra dans un verre à champagne. » Le chapelet des plaisanteries niaisées du boulevard s'égrenait, dans des rires.

Sur un rythme monotone, toute la bande se mit bientôt à chanter : « Viendra! Viendra pas! »...

Quand vers neuf heures parut, un gardénia à la bouton-

nière, le personnage pour lequel on avait réservé la table et qu'on vit le maître d'hôtel se précipiter à la rencontre du nouveau venu, il y eut des chuchotements. Deux ou trois messieurs se découvrirent avec cérémonie. Lui les salua de la main, avec un clignement de paupières qui voulait dire : « Ne faites pas attention. Je suis en bonne fortune. » C'était un homme de quarante-cinq ans, petit de taille, solidement planté sur ses jambes. Les sourcils noirs qui dessinaient sur son front deux arcs de cercle d'une régularité parfaite, rejoints à la naissance du nez, lui donnait une expression d'intense énergie, accentuée par l'œil d'un bleu d'acier qu'ils abritaient. Il tendit son pardessus et sa canne à l'un des garçons, défit ses gants, laissa voir une main nerveuse et s'assit, le dos au concert. Deux femmes en grande toilette, entrées avec des traînements de jupes de soie et des balancements de tête hautains, prirent place aux deux côtés de la table, tandis que le maître d'hôtel apportait le potage en gourmandant les garçons de ce qu'ils n'avaient pas encore offert de petits bancs à ces dames.

On ricanait à la table des jeunes gens. C'était bien la peine de retenir des places pour arriver à neuf heures et tourner le dos aux chanteuses ! Il n'avait pas besoin de garder la meilleure table, s'il ne voulait rien voir. Et tandis que se poursuivait le dîner, ils se renversaient sur leurs chaises, enfonçaient leur lorgnon dans l'œil, faisaient des effets de plastron. Georges Saint-Gonery, un grand blond, qui portait la barbe en pointe à la Henri IV et que quelques verres de champagne paraissaient avoir particulièrement excité, poussait du coude son voisin. « As-tu reconnu la brune, qui nous tourne le dos ? C'est Angèle de Varennes. — Angèle ? jamais. Elle est à Biarritz. — Mon cher, une femme qui se respecte revient de Biarritz pour le Grand-Prix. Angèle est ici. Je te parie que c'est elle. — Combien ? — Dix louis. — Je tiens le pari. — Nous allons voir. »

Georges se leva, et profitant d'une bousculade qui se produisait vers la balustrade pour voir quatre nègres qui, vêtus

de rouge, les pieds démesurément effilés en pointes aiguës, glapissaient un air sentimental en s'accompagnant de l'aigre chant des mandolines, vint impertinemment se poster devant la jeune femme, la regardant sous le nez. Son cavalier fronça les sourcils, mais au moment où il allait interpellé vivement l'insolent, sa compagne posa la main sur son bras : « Laisse donc. Le jour du Grand-Prix, pas de querelles. Je connais Monsieur.

— Eh ! j'en étais sûr, s'écria Georges joyeusement. Monsieur, dit-il, excusez-moi, mais on étouffe là-bas. Voulez-vous me permettre de m'asseoir auprès de Madame de Varennes ? » Et sans attendre la réponse, il s'était installé. « Ne vous gênez donc pas, Monsieur, répliqua l'autre ironiquement. Voici un verre. Servez-vous. » Il lui tendait une carafe de champagne, tandis que les deux femmes, leur mouchoir de dentelle devant la bouche, les coudes sur la table, étouffaient un éclat de rire. Mais Georges ne se laissa pas décontenancer. « Dites donc, vous autres, cria-t-il à ses amis. On vous invite à boire quelque chose. Arrivez tous. Je vous présenterai à ces dames ! » Et tous arrivèrent, très lancés, en bousculant les chaises, s'assirent autour de la petite table, la prirent d'assaut. A mesure qu'ils défilaient, Georges les présentait : « Mon ami Jules de Corlay, attaché au ministère des affaires étrangères, comme moi d'ailleurs, comme le grand Vital que voici, comme Montrichard que voilà. Ah ! celui-ci, Mesdames, c'est d'Herbignac, qui attend sa nomination d'attaché de légation. Elle ne tardera pas, car il est spécialement recommandé au ministre. » Puis, voyant qu'Angèle riait de plus belle et disait, en frappant la table de sa petite main gantée de Suède : « Elle est trop bonne ! Non ! Elle est trop bonne ! » Georges reprit, en s'échauffant : « C'est très sérieux. Surtout ne dites pas au ministre que d'Herbignac aime les femmes et qu'il a perdu cent louis sur *Saint-Blaise*. D'ailleurs, c'est ta faute, Raoul. Je t'avais dit de prendre *Frontin* quand il était à trois, une côte merveilleuse. Tu n'as pas voulu m'écouter.... »

Et tandis que l'écervelé bavardait, les verres se remplissaient, se vidaient. On buvait au vainqueur du Grand-Prix, au champion français. Le possesseur de la petite table avait un fin sourire. Le coin des lèvres plissé, il fixait³ les jeunes gens d'un œil railleur et effilait, de la main, sa moustache noire que rayaient quelques fils d'argent.

Sur la scène, la chanteuse en robe safran était revenue, aux acclamations du public. On la voyait s'agiter dans de la lumière, et le refrain crapuleux qu'elle jetait à la foule montait, grossi par les deux mille voix qui le hurlaient avec elle :

Asseyez-vous d'sus,
Yez-vous d'sus,
Yez-vous d'sus!

Tout à fait déridé, le cavalier d'Angèle causait avec d'Herbignac, qui, un peu moins gris que Georges, au moment de prendre congé, tendit sa carte, qu'il sortit d'un mignon portefeuille de cuir olive. Tous suivirent son exemple. Le concert était fini. Les becs de gaz, un à un, s'éteignaient et la foule s'écoulait en fredonnant le refrain de la femme en jaune. En partant d'Herbignac dit : « J'espère que nous saurons également avec qui nous avons eu l'honneur de choquer nos verres. »

L'autre hésita. Mais Angèle le poussa. « Donne donc ta carte. Ce sera si drôle ! » Et lentement, il prit dans la poche de son habit un bristol satiné qu'il présenta en souriant à son interlocuteur. D'Herbignac devint pâle, Georges fut dégrisé subitement. Tous balbutièrent : « Oh ! Monsieur, excusez notre incartade. N'allez pas vous souvenir... » Ils avaient lu sur la carte :

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

« Rassurez-vous, Messieurs,⁴ leur dit le ministre. Le jour du Grand-Prix est un jour de fête. Un peu de folie ne mes-sied pas à la jeunesse. Je ne veux pas me souvenir de vos

noms. Mais je me rappellerai votre aimable étourderie, qui est si bien de votre âge. »

Et réunissant leurs cartes, il les déchira l'une après l'autre.

OCTAVE MAUS.

DES MARIAGES PRÉCOCES

II. — DES MARIAGES CONSANGUINS (*suite.*)

Nous avons dit précédemment (v. le numéro précédent) que ni le *consensus* universel, ni la loi canonique, ni la tradition, ni les lois civiles, ni les exemples tirés du règne animal, ni la dégradation des races dites « maudites » n'étaient de nature à démontrer le danger, pour la descendance, des mariages consanguins à tous les degrés.

Nous citerons aujourd'hui des exemples démontrant que, *dans des conditions déterminées*, ces unions ont pu s'accomplir, à travers plusieurs générations, sans imprimer à leurs produits le cachet de la moindre déchéance. Nous savons parfaitement que les règles générales ne sont point soumises à la condition d'être sans exception, mais quand ces exceptions revêtent certains caractères de fixité qu'elles peuvent être rangées sous une bannière commune, il importe d'en tenir bon compte. Les faits que nous allons citer sont de cet ordre.

Ce dont la consanguinité est accusée, c'est surtout d'exercer, sur l'acte de la procréation, une influence fâcheuse, de laquelle résulterait, soit une fécondité moindre des époux consanguins, soit une vitalité plus faible ou une viciation plus ou moins profonde de leurs productions. Voici une série de faits où rien de cela ne s'est montré.

Bourgeois rapporte, dans sa thèse, l'histoire de sa propre

famille, issue d'un couple consanguin, marié il y a 130 ans, et qui se compose, à l'époque de sa publication, de 416 membres. Il y a eu 91 unions, toutes fécondes, dont 68 consanguines, parmi lesquelles 16 surchargées de consanguinité superposée. Cependant on n'a constaté, dans cette famille, ni avortements, ni retards de conception, et la santé des produits a toujours été parfaite. Parmi les enfants nés des unions consanguines, la mortalité au-dessous de 7 ans a été de 1 sur 8,1, tandis que, parmi ceux issus des alliances non consanguines, elle a été de 1 sur 6,4. La vie moyenne, dans cette famille, est de 39,22. Enfin, pendant cette longue série de générations, on n'y a observé ni monstruosité d'aucune sorte, ni idiotie, ni surdi-mutité, ni paralysie.

Auguste Voisin a observé ce qui se passe à propos d'unions consanguines, dans la commune de Batz (Loire-Inférieure). Sur une population de 2,300 individus, on y trouve 46 ménages consanguins, dont 2 seulement sont restés stériles. Les 44 autres ont fourni 174 enfants, tous bien portants. Sur l'ensemble, il n'y a eu que 2 fausses couches. De ces 46 unions, 5 ont eu lieu entre cousins germains; elles ont produit 23 enfants, sans que parmi eux il y ait un seul exemple de surdité ou d'autre malformation.

Mitchell rapporte que, dans l'île de Barneray, sur une population de 427 personnes et de 74 ménages, on trouve 8 unions consanguines, dont 2, entre cousins germains, ont fourni 10 enfants dont 8 vivants. Les autres, entre cousins issus de germains, ont fourni 18 enfants, dont 9 provenant d'un seul couple et 9 des 5 autres. Voilà donc une population dans laquelle, sur 9 mariages, il y en a un entre consanguins. Eh bien! au lieu de trouver l'île peuplée d'idiot, d'aliénés, d'infirmités et de muets, on n'y trouve que des gens ne présentant aucune difformité corporelle ou mentale.

Dans les deux villages de Burmouth et Ross (Ecosse), dont la population réunie ne dépasse pas 420 habitants, dit le même auteur, on a trouvé 7 mariages entre cousins germains,

lesquels ont fourni au total 35 enfants, dont 7 seulement sont morts en bas âge. Aucune de ces unions n'a été stérile. Aucun des 28 enfants survivants, ni même des 7 qui sont morts jeunes, n'était sourd-muet, ni idiot, ni rachitique, ni scrofuleux, etc. De ces 28 enfants nés de consanguins, 3 avaient contracté mariage : 1 de ces trois mariages est resté stérile, les autres ont eu 13 enfants sains et bien constitués, dont 2 seulement sont morts en bas âge et 10 ont survécu. Enfin, aucun des enfants issus de cousins, qui étaient réunis là, ne parut atteint de défectuosité corporelle ou mentale, et cependant il y a, dans l'ensemble de la population, un chiffre de personnes de bonne santé qui excède la moyenne de la population de l'Ecosse.

Dans une autre agglomération de pêcheurs habitant au N.-E. de l'Ecosse, localité dont Mitchell ne donne pas le nom, il y a, sur une population de 779 personnes, 60 veufs ou veuves et 119 ménages. De ces 119 ménages, 11 sont entre cousins germains et 16 entre cousins issus de germains, ce qui donne un total de 27 unions consanguines sur 119, soit à peu près 23 pour 100. De ces 27 mariages consanguins, trois ont été stériles (c'est un peu *moins* que la moyenne ordinaire); les 24 autres ont fourni 105 enfants dont 35 sont morts en bas âge, ce qui n'a encore rien de très extraordinaire; mais, sur les 67 survivants, il y en a 24 de défectueux, savoir : 4 sourds-muets, 4 imbéciles, 4 faibles d'esprit, 1 paralytique et 11 scrofuleux et débiles. Il est bon de constater la présence de ces 11 scrofuleux et débiles, 2 paralytiques et de ces 4 individus faibles d'esprit, car leur présence, en ce milieu entaché, justifie cette réflexion de Mitchell — qui nous viendra à point plus loin, à savoir qu'il y a lieu de penser que « plusieurs des causes susceptibles de produire l'idiotisme doivent agir sur cette population. »

Mitchell, l'auteur que nous venons de citer, a fait son enquête en vue d'établir l'influence de la consanguinité, à laquelle il croit fermement; il n'en est pas moins amené, par les chiffres qui viennent d'être cités, à la faire suivre de la réflexion suivante : « Ce résultat montre, dit-il, que ces cala-

« mités atteignent plus souvent les mariages consanguins
« que les mariages croisés. Mais ce chiffre n'est pas en
« rapport avec l'idée qu'on se fait communément des consé-
« quences de ces unions. Quand j'ai commencé cette
« enquête, je m'attendais à un résultat plus accentué et à
« des chiffres plus tristement éloquents. »

Et l'auteur a cent fois raison quand il trouve que ces faits ne viennent guère à l'appui de la thèse qu'il a pris à tâche de défendre. En veut-on une preuve nouvelle? A Porthmaholmak et Brainabrunach, sur 1.548 habitants et 355 ménages, il y a 82 mariages consanguins, soit environ 20 pour 100, parmi lesquels 62 entre cousins germains. De ces 83 unions sont issus 340 enfants, dont 250 ont survécu. Sur ces 340 enfants, il y a eu 2 imbéciles, 1 idiot et 2 estropiés, ce qui est beaucoup. Mais qu'on se garde de mettre ici en avant le *post hoc ergo propter hoc* : Parmi les enfants issus de mariages croisés dans ces mêmes localités — enfants dont on a oublié de mentionner le nombre — il y avait 4 imbéciles, 2 idiots, 2 fous et 2 infirmes!

Si donc la consanguinité peut être l'un des facteurs de la déchéance physique ou intellectuelle, on voit que le défaut de cette consanguinité n'en met pas non plus à l'abri.

Nous pourrions multiplier les exemples : il nous suffirait, pour cela, de puiser à pleines mains dans le travail de M. Gallard ; nous nous bornerons à en citer un dernier, qui a été raconté en ces termes par *L. Thibaut*, dans les *Archives de médecine navale* (1864).

« En 1849, mourait à Widah (royaume de Dahomey) un traitant portugais, nommé Da Souza, bien connu de tous les navigateurs qui ont traversé la côte occidentale d'Afrique. Personnage important dans le pays qu'il habitait depuis nombre d'années, da Souza avait acquis une grande fortune par la traite des nègres. A sa mort, il laissait après lui une centaine d'enfants, issus de quatre cents femmes noires enfermées dans son harem. La politique ombrageuse des rois de Dahomey, hostile à l'établissement d'une race métisse, a

parqué cette nombreuse progéniture dans une enceinte particulière (Solaïm) sous l'autorité d'un des fils de da Souza. Mal vus dans le pays, surveillés par les agents du roi, le plus despotique de tous les monarques de la terre, ces métis ne peuvent s'unir qu'entre eux; pour mieux dire, ils vivent dans la plus honteuse promiscuité. En 1863, on y comptait des enfants de la troisième génération. La couleur de leur peau revenait rapidement au noir foncé, tout en conservant quelques-uns des traits de l'Européen, leur ancêtre. Or, parmi tous ces descendants de da Souza, formant entre eux des unions au degré de parenté les plus proches et les plus monstrueuses même, il n'y avait ni sourds-muets, ni aveugles, ni crétins, ni infirmes de naissance. »

Voilà pour la qualité des produits des unions consanguines. Quant à la quantité de ces produits, nous allons voir que rien n'est plus illusoire que la prétendue stérilité attribuée aux mariages entre proches. Ainsi, à chaque page du livre de *Devay*, par exemple, qui s'est montré plus particulièrement convaincu de la nocuité de ces mariages, on trouve des exemples de familles consanguines comptant 4, 5, 6 et jusqu'à 9 enfants. Cet auteur n'est pas le seul qui donne ces témoignages incontestables de la fécondité des unions entre parents, car *Howe* cite 17 mariages consanguins ayant produit 95 enfants. *Bemiss* dit que, sur 34 mariages consanguins, on en trouve 29 de féconds qui ont produit 192 enfants. *Mitchell* montre des familles consanguines dont la progéniture est extrêmement nombreuse : 54 enfants pour 5 couples, par exemple, et *Poncet* qui, lui aussi, accuse les unions consanguines de produire la stérilité, donne la généalogie d'une famille mexicaine dans laquelle les unions entre proches ont été extrêmement fréquentes, superposées même, et dont la fécondité a cependant été telle, que 12 enfants ont produit 102 petits-enfants et 276 arrière-petits-enfants. Dans les alliances de cette famille, on trouve des faits comme ceux-ci : un individu épouse une de ses cousines, petite-nièce de son grand-père (parente au cinquième degré), et de

ce mariage il naît 20 enfants, bien portants et donnant lieu à une grande famille; un autre épouse sa cousine germaine et il y a même augmentation de consanguinité chez les premiers parents d'un des époux, ce qui n'empêche pas le mariage de produire 6 enfants, tous sains et bien portants et qui arrivent à l'âge adulte. Enfin, dans cette famille ainsi entachée de consanguinité, on ne trouve que 9 couples stériles et encore de ces neuf couples, 5 seulement sont-ils formés entre consanguins assez éloignés: parenté dans un cas au quatrième degré, dans les quatre autres au cinquième. (Gallard).

Il résulte de ce qui précède que la consanguinité, *s'exerçant dans des conditions normales*, n'a pas pour effet de produire *ipso facto* les mauvais résultats qu'on lui a reprochés. Peut-on en conclure qu'elle n'exerce aucune influence fâcheuse *dans des conditions anormales*? Nullement. Ainsi l'on sait qu'à côté des brillants produits de Batz et de Barneray, que nous avons mentionnés plus haut, et qui seraient de nature à faire considérer la consanguinité comme avantageuse plutôt que nuisible, Mitchell a cité ceux d'une autre localité voisine, où, sur 105 enfants issus de consanguins, 35 meurent en bas âge, et où, sur 67 survivants, il y en a 24 infirmes ou maladifs, dont 4 sourds-muets.

Il y a donc des conditions où la consanguinité est défavorable à la qualité et à la quantité des produits. Ces conditions, nous croyons pouvoir les considérer comme anormales.

Quelles sont les *conditions normales* en vertu desquelles la consanguinité des parents est impuissante à déterminer ou une descendance moindre ou une altération congénitale quelconque chez les enfants? Quelles sont, au contraire, les *conditions anormales* d'où il résulte, par exemple, que, parmi certaines infirmités, les enfants issus de parents consanguins sont, proportionnellement, plus nombreux que ceux issus de mariages croisés?

C'est cette inconnue que nous allons chercher à dégager :

Un enfant, venant au monde, a droit à une constitution parfaite et à un bon état de santé, s'il a été procréé dans des

conditions normales par des parents sains, s'étant mariés à l'âge convenable et issus d'ascendants n'ayant point été affectés de maladies transmissibles par hérédité. Dans les conditions contraires, il est exposé à apporter en naissant divers vices qu'on peut appeler héréditaires.

Les enfants issus de parents consanguins paraissent subir, à cet égard, la loi commune, quand ils appartiennent à la première catégorie. Ceux de la seconde, au contraire, se distinguent par une aggravation notable de l'influence héréditaire. Et cela se comprend du reste : si l'hérédité morbide peut avoir des effets désastreux — et c'est là un fait qui n'attend plus sa démonstration —, combien ces effets ne doivent-ils pas s'aggraver, quand l'hérédité va se multipliant pour ainsi dire par elle-même, par suite de l'union entre individus appartenant à la même famille, c'est-à-dire étant tous deux en possession de la disposition fâcheuse qui menace la descendance! « Je ne dirai pas avec Peter, dit M. Gallard (loc. cit. p. 110), que l'influence morbide se trouve alors élevée à la deuxième puissance ou au carré, car la physiologie pathologique ne se soumet pas ainsi aux formules mathématiques, mais je suis sûr de rester dans la vérité en affirmant qu'elle est de beaucoup supérieure à ce qu'elle eût été si elle n'avait agi que par l'intermédiaire de l'un des conjoints au lieu d'agir par tous les deux à la fois. C'est là ce qui distingue la *consanguinité morbide* de la *consanguinité pure*, et qui explique parfaitement comment la première peut et doit être désastreuse alors que la seconde sera innocente et même favorable. On a beau dire que les époux consanguins ayant donné naissance à des enfants mal conformés, idiots, épileptiques, louches ou sourds-muets, étaient eux-mêmes parfaitement bien portants, la vérité est que, dans la plupart des observations, on n'a pas de renseignements suffisants pour établir qu'il en soit réellement ainsi. Puis, lorsque ces renseignements existent, ils s'arrêtent aux époux et ne remontent jamais au delà. Or, on sait combien les vices héréditaires se cachent facilement, comment ils échappent à

l'observateur le plus attentif, lorsqu'ils sautent une génération, comme cela arrive si souvent ; combien surtout ils peuvent être ignorés de ceux-là même qui en sont affectés. »

Ce n'est donc point par elle-même que la consanguinité est nuisible aux fruits du mariage, mais à cause de l'hérédité morbide, dont elle multiplie les influences fâcheuses.

On a reproché, à cette explication, qui répond cependant si bien à toutes les objections, ce fait que des parents consanguins peuvent donner à leurs descendants des diathèses ou des maladies dont ils ne sont point atteints eux-mêmes. Cela est vrai au même degré pour les mariages croisés et cela s'explique par les *transformations morbides*, qui peuvent se produire sous l'influence de l'hérédité, transformations que Morel (de Saint-Yon) a mises en lumière dans son *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*, et que Jules Falret a si judicieusement rappelées à propos de la consanguinité : M. Morel a établi que des parents peuvent transmettre héréditairement à leurs enfants, non seulement des maladies qu'ils n'ont pas eux-mêmes, mais bien plus, des maladies qui n'ont jamais existé dans leurs familles. Il montre, en effet, les circonstances étiologiques ordinaires, comme le climat, le sol, l'alimentation malsaine, les excès de tout genre, l'intempérance, le travail excessif, etc. etc., agissant soit isolément, soit simultanément, pour débilitier, dans une certaine mesure, les individus soumis à leur influence ou même pour produire chez eux certaines maladies déterminées. Puis il fait voir, en suivant ces individus dans leur descendance, qu'ils donnent d'abord naissance à des enfants plus faibles, plus étiolés, plus maladifs qu'ils ne sont eux-mêmes. Ces enfants, à leur tour, engendrent des produits plus défectueux encore ; on voit ainsi, sous l'influence de l'hérédité, la dégénérescence physique, pour ne parler que de celle-là, s'accroître de façon telle, de génération en génération, que l'on en arrive ou à la stérilité, ou à une altération si grave de la faculté génésiaque que les unions, si elles ne sont pas infécondes, ne donnent lieu qu'à des produits imparfaits : les avortements

sont fréquents, les enfants meurent en bas âge, ou ils sont mal conformés, leur taille est généralement amoindrie, ils présentent des arrêts de développement de divers organes, des déformations variées de la tête ou des membres, telles que bec-de-lièvre, pieds-bots, strabisme, etc.; ils sont scrofuleux ou rachitiques, sujets à des tics variés et à des altérations graves du système nerveux, telles que l'idiotisme, l'imbécillité ou l'épilepsie; ils ont une prédisposition toute particulière à l'aliénation mentale; enfin, ils résistent moins que d'autres aux maladies et meurent beaucoup plus jeunes.

Tels sont les effets de l'hérédité simple, qui s'accroissent, il est vrai, par les alliances consanguines, en vertu de l'apport doublé de la prédisposition morbide par chacun des conjoints, mais qui, pouvant se présenter à la suite d'unions croisées entre des sujets malsains, ne sont et ne sauraient jamais être le triste et exclusif apanage de la consanguinité. Ils répondent encore à cette objection des partisans de l'influence consanguine formulée par Boudin: « Comment, voilà des parents consanguins incapables de donner à leurs enfants ce qu'ils ont, la force et la santé, et leur donnant au contraire ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils n'ont jamais eu. » Oui, les parents, consanguins ou autres, peuvent donner à leurs enfants, en vertu de la seule hérédité et sous l'empire des transformations morbides parfaitement établies dans la science, autre chose que ce qu'ils ont eux-mêmes, et, le faisant, ne fournissent aucun argument à l'appui de l'influence pernicieuse de la consanguinité pure.

Nous avons hâte d'arriver à des conclusions, retardées par le besoin d'y donner de sérieuses assises, en présence d'opinions contraires aux nôtres, soutenues par des savants honorables et ayant de profondes racines dans l'opinion publique. Ces conclusions, M. Gallard les a formulées comme suit, et nous nous y rallions pleinement :

I. « Les unions consanguines, à quelque degré de parenté qu'elles soient contractées, n'ont aucune influence fâcheuse sur la santé des enfants, si les époux sont parfaitement

« sains, si leur famille ne présente aucun vice héréditaire, « apparent ou caché, et s'ils sont d'âge convenablement « assorti.

II. « Ces unions donnent, au contraire, des résultats fâ- « cheux, pour peu que l'état sanitaire de la famille laisse à « désirer. Ces effets se produisent alors même que les deux « époux seraient, *en apparence*, parfaitement sains et ne « présenteraient aucune trace d'un des vices héréditaires qui « existeraient dans la famille. Dans ces cas, les résultats de « l'union des deux époux consanguins seraient infiniment « plus redoutables que ceux de l'union de deux époux étran- « gers, alors même que chacun de ces derniers serait plus « gravement affecté du même principe morbide que les « époux consanguins. »

Et ceci s'explique en ce qu'il y a quelque chance de trouver, parmi des époux étrangers, des constitutions, des tempéraments propres à se corriger l'un l'autre dans leurs enfants, ce qu'il n'est pas possible d'espérer de la part d'époux consanguins.

En présence de ces conclusions toutes scientifiques, quelle doit être la conduite des familles ?

1. Si la famille est parfaitement saine, si les ascendants, en remontant jusqu'à l'auteur commun d'où procèdent les deux cousins qui veulent contracter mariage, ont toujours joui d'une parfaite santé; s'il n'y a chez eux aucune de ces maladies chroniques ou de ces prédispositions morbides qui peuvent se transmettre héréditairement, ou qui, en se modifiant, peuvent imprimer un cachet maladif sur leur descendance, le mariage pourra être non seulement autorisé, mais même conseillé, encouragé, avec la certitude qu'il donnera des résultats excellents.

2. Si, au contraire, il existe, dans la famille commune, un vice héréditaire, de quelque nature qu'il soit, le mariage devra être formellement interdit.

Dans l'une ou l'autre de ces deux éventualités, entrevues par les parents, c'est le médecin qui devra prononcer en der-

nier ressort. Si les renseignements lui manquent, il indiquera nettement à la famille les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter d'une union entre parents, suivant que la consanguinité est parfaitement saine ou entachée d'un vice morbide quelconque. Il insistera surtout sur les inconvénients, en ne dissimulant pas aux parents que certains vices héréditaires peuvent souvent rester ignorés, et disparaître sans laisser de trace, si celui qui en est atteint contracte mariage avec un étranger, tandis qu'ils reçoivent presque fatalement une impulsion nouvelle et produisent des effets déplorables à la suite d'un mariage contracté dans le sein de la famille (Gallard).

Quand les familles seront ainsi éclairées, c'est à elles seules qu'il appartiendra de décider, sous leur propre responsabilité.

Telles sont les conclusions de M. Gallard, auxquelles s'est implicitement rallié le célèbre démographe Bertillon. Elles indiquent aux familles la conduite à suivre; elles leur apprennent, que, si certaines unions doivent être empêchées *à tout prix* entre cousins, il en est d'autres où, contrairement à l'opinion commune, il n'y a ni profit, ni utilité pour la descendance à violenter des sentiments d'où peuvent naître des unions parfaitement heureuses à tous égards. Leur saine appréciation aura certainement des conséquences favorables à la génération qui aura eu à bénéficier de leur judicieuse application.

INCONSCIENCE

—

Comment cela se fit? Je ne sais...; par hasard!
Un soir de mai, fort tard, j'étais allé chez elle;
Assise au clavecin, elle lisait Mozart.
En entrant, je lui dis : « Bonsoir, Mademoiselle! »

Elle était tout en blanc ainsi qu'une donzelle;
Ses cheveux rejetés en arrière et sans art
Arrosaient son peignoir ample de filoselle
Piqué d'une émeraude en forme de lézard.

Ému, je balbutiai : « Chère musicienne,
Votre main au clavier erre amoureusement
Et vous avez l'aspect d'une magicienne! »

Peut-être évoquait-elle une image ancienne,
Elle se leva, vint à moi d'un air charmant,
Ferma les yeux et mit ma bouche sur la sienne.

LÉON CLADEL.

Août 1860.

CRÉPUSCULE

A Georges Eekhoud.

Léchés par les flammes obliques
D'un large soleil décadent,
S'estompent dans leur nimbe ardent
Les horizons mélancoliques.

Le ciel laisse, au couchant malsain,
Saigner une exhalaison rouge
Comme la fenêtre d'un bouge,
Ou le rêve d'un assassin.

Les monts retiennent à leurs crêtes
Un flambant vestige pareil
Au revers d'un manteau vermeil
Attiré par des mains secrètes.

C'est l'heure des rayons défunts,
Des cadavériques lumières
Traînant, dans les ombres premières,
Des relents, comme les parfums ;

L'heure des clartés suggestives,
Où l'humide voix des crapauds
Imite, à travers le repos,
Le cristal des flûtes plaintives ;

Où le crépuscule se peint
De cruelles couleurs stridentes,
Et de teintes correspondantes
Aux dissonnances de Chopin ;
L'heure où l'œil s'hallucine à suivre
Les pesants nuages vineux
Jetant une écho lumineux,
De pourpre, d'orange et de cuivre.
Puis enfin, sur le noir décor
Une lueur triste s'allonge
Et dans l'air ému se prolonge
Comme un lointain appel de cor.
Et bientôt l'ombre coutumière,
Effaçant le bruit des carmins,
Ravit aux flaques des chemins
Le souvenir de la lumière.
Alors les reflets tourmentés,
Dans les profondeurs vespérales,
S'exhalent ainsi que des râles
Et de grands hoquets de clartés.
Et soudain, sur cette agonie
De rauques et fausses couleurs,
La Lune, en fluides pâleurs,
Verse sa laiteuse harmonie.
Et ses subtils rayons tremblants
Endorment, la paix nocturne,
Le paysage taciturne
Sous de très doux arpèges blancs.

ALBERT GIRAUD.

APPEL

—

Viens respirer le soir sur les rocs dentelés,
Chère âme ! interroger la tristesse poignante
Du Sphynx qui dort, rêveur, au front des cieux ailés
En bâillant l'infini de sa gueule saignante ;

Viens ! Dans les profondeurs des bois les corbeaux veillent
Sur le corps de l'Enui râlant vers le soir d'or ;
Les désespoirs rongeurs, les noirs rancœurs sommeillent ;
Dans le cœur étoilé pleure un appel de cor.

Les rochers ont une âme et cette âme sourit
Comme la mer miroite aux noyés, rit aux pieuvres,
Aux froideurs du corail, à l'algue qui fleurit
En verts ondulations ses replis de couleuvres.

Par leurs baisers pierreux sur nos cheveux dorés,
Les rochers cueilleront notre langueur morose ;
Ils garderont, muets, nos rêves ignorés
Qui s'étirent, pensifs, sous l'œil du couchant rose.

Viens, oh ! viens ! Vers le ciel notre cœur rajeuni
Chantera notre amour et dans un long délire
Oubliera le mépris, le blasphème béni
Qui rafraîchit la lèvre, ainsi qu'un pleur de lyre.

Quand l'aube éveillera l'horizon de corail,
Nous reviendrons plus forts, armés pour la bataille !
Les chevaliers priants au fond d'or du vitrail
Invoquent l'infini rayonnant qui tressaille.

— Oh ! c'est toi que je prie, et t'offrant tout mon sang
Dans un calice pur comme un rêve d'étoile,
Un cygne qui pâlit, bâillant la mort au flanc,
Comme sur la mer bleue une blancheur de voile.

C'est toi, qui poseras sur mon front triomphant
Le baiser de la gloire enivré d'ambrosie,
— Le baiser de la mère au front de son enfant —
Toi, qui luis dans le ciel sonore, ô Poésie !

GEORGES KHNOPFF.

LA DOMPTEUSE

Ainsi qu'une sorcière avec ses loups-garous,
J'ai le philtre et je sais la passe enchanteresse
Qui fait ramper le Fauve aux pieds de la Maîtresse,
Dans la cage où mes doigts ont poussé les verrous.

Sous mon œil qui fascine et ma main qui caresse,
L'Exilé des déserts apaise ses courroux.
Un étrange frisson hérisse ses crins roux
Et sa gueule puissante a rugi de tendresse.

— O Mâle rude et doux, ô mon Roi, laisse-moi
M'allonger sur ton corps tout pantelant d'émoi,
Oublie entre mes bras la natale caverne;

Calmant ta nostalgie et tes rebellions,
Je veux que mon amour t'énivre et te gouverne,
Car j'ai le fou désir du baiser des lions.....

FERNAND ICRES.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

I.

LE

NOUVEAU PALAIS DES BEAUX-ARTS, A ANVERS

Anvers, la métropole des Arts, la patrie de tant de maîtres de la peinture, possède un musée, bâtiment vermoulu, perdu au fond d'un

jardin dont le moindre défaut est une absence complète de ce pittoresque, qui, auprès de quelques-uns, aurait pu servir d'excuse à sa situation.

Dans ce bâtiment, ou plutôt dans ce réduit, se trouve entassée une richesse inouïe de tableaux, conceptions les plus précieuses des maîtres de toutes les écoles, dont la renommée est universelle.

Depuis bon nombre d'années, les adorateurs de l'Art ont élevé la voix pour protester contre cette coupable insouciance qui reléguait au dernier rang, l'art le plus noble et le plus digne de sollicitude.

On élevait des palais somptueux à la Justice et au talent théâtral, mais on oubliait de consacrer aux chefs-d'œuvre de la peinture, un temple qui méritât de les abriter.

C'était comme une sorte de profanation et de mépris criminels.

Heureusement, dans cette grande cité où tout le mouvement semble se vouer à l'esprit mercantile, froid et insensible, il s'est trouvé quelques hommes qui ont compris le danger, sinon l'injustice de cette utopie, et dont la volonté énergiquement paternelle a fait droit aux revendications de l'Art.

Anvers aura son nouveau musée, dont les plans ont été ratifiés depuis trois mois par nos édiles, et acceptés tout récemment par le gouvernement.

Ces plans sont d'une conception vraiment grandiose, artistique et en même temps pratique.

Le nouveau musée sera érigé sur les terrains du sud et formera un bloc séparé, d'un aspect monumental.

Les bâtiments, qui comprendront le musée des anciens, le musée moderne et celui des académiciens, auront deux entrées, l'une par la *Place du Peuple* et l'autre par la *rue des Graveurs*, indépendamment de deux entrées avec perron et degrés, qui seront établies sur les deux façades, et ce pour en couper un peu les longues lignes.

Cette dernière disposition est très heureuse, en ce sens qu'elle évitera cette lourde monotonie que l'on ne trouve que trop souvent dans les constructions qui comportent une certaine masse.

Le musée sera bâti en style de la renaissance flamande, mélangé de style classique grec et romain, qui, dans les siècles passés, fut adopté déjà par quelques-uns des architectes les plus célèbres.

Les façades extérieures seront construites en pierres dures, le soubassement, les cordons et autres pièces de saillie en pierres bleues d'Ecausines ou de Soignies ; pour le reste on fera usage de la pierre d'Euville.

Toute la construction est incombustible ; les charpentes et les gîtes des toitures seront entièrement métalliques ; les gouttières, en cuivre, et il y aura des paratonnerres sur tous les bâtiments.

C'est une sage mesure que les architectes viennent d'introduire, car, dans ces conditions, les amis de l'Art n'auront plus à craindre, en cas d'incendie, les terribles angoisses qu'ils ont endurées lors du grand sinistre qui détruisit, il y a quelques années, les bâtiments du poids public et qui faillit mettre le feu à notre musée actuel.

De ce côté là, il y avait danger permanent, le musée étant enclavé de toutes parts dans des habitations, dont le moindre défaut consiste dans une construction surannée et donnant, par conséquent, plus facilement prise à incendie.

Dans le nouveau musée, ce vice va disparaître ; car, outre que la nature même du bâtiment résout le problème de l'incombustibilité, il formera un corps à part, un bloc séparé éloigné relativement de toute communication directe avec d'autres constructions.

Ces dispositions sont un grand soulagement pour tous ceux qui portent un intérêt réel aux productions du génie ; le désastre serait immense irréparablement si jamais les flammes devaient dévorer les splendides collections de tableaux que renferme notre musée.

Ce qui ajoute encore à la valeur de cette large conception, c'est qu'elle est due à la collaboration de deux de nos compatriotes, MM. Wuiden et Van Dyck, dont le premier fut proclamé, il y a quelques années, lauréat du concours de Rome.

Anvers, le berceau des Arts, possédera donc enfin un musée qui pourra se classer parmi les plus grandioses de l'univers entier.

GUSTAVE DE GRAEF.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

—

PAIENNE, par *Juliette Lamber* (*M^{me} Adam*) ; Un vol., Paris. Ollendorf, 3.50. — AUGUSTE FOURÈS. — LA VIE BÊTE, par *Max Waller* ; Un vol. Bruxelles, A. Brancart, 4.00. — OCTAVE PIRMEZ.

Le 1^{er} octobre 1879 parut la première livraison de la *Nouvelle Revue*. Depuis longtemps déjà, la *Revue des Deux Mondes*, arrivée à un âge très avancé, semblait laisser place à une publication plus jeune,

moins académique, moins rigide surtout et moins doctrinaire dans ses principes tant politiques que littéraires.

La nouvelle venue entra en scène avec un programme vague et peu compromettant pour l'avenir, dans lequel elle rappelait, en des termes très nébuleux, les progrès de la science moderne, évoquait les anciens en partant de Thalès, pour arriver aux Croisades, et concluait ainsi :

« Aux derniers jours des tyrannies de la noblesse franque, les serfs avaient mangé de la terre gauloise et pris un appétit brutal pour la grande nourricière. Depuis un siècle, cette communion sacrée, qui excita jusqu'au fanatisme l'amour du sol chez le paysan, a-t-elle incarné la terre dans l'homme et réenfanté des Gaulois ?

« La guerre germane a-t-elle ressuscité en France le vieil esprit de la Gaule, celui de l'ancienne Rome ? Et la République recrée-t-elle en nous les vrais fils des hommes libres ?

« Si nous redevenons Gallo-Romains, prenons garde de nous laisser surprendre, dans l'avenir, par les épreuves de nos qualités. Si nous retrouvons nos facultés initiales et nos facultés acquises, si nous renaissions tout à fait Gaulois et Latins, il nous faudra, non pas comme aux temps impériaux, du pain et les jeux du cirque, non plus comme aux temps féodaux des guerres de castes, mais, comme en Gaule et dans Rome, de la liberté et des actes ! Craignons de ne pas satisfaire les exigences de nos vigueurs renouvelées, et de les amasser en découragement ou en irritation. Si « Vivre pour agir » redevient le cri national, notre devoir ne sera-t-il pas d'agir pour vivre ?

« La violente amour que nous avons de la Gaule, notre sentiment de fraternité latine, notre passion pour la liberté, notre obéissance aux lois codifiées par les sciences vivantes, sont-elles de la doctrine ? N'est-ce pas plutôt des dogmes que tous les cultes français reconnaissent, et auxquels, un à un ou confondus, nous ferons une large place dans une église que nous ne bâtissons point petite ? »

On s'étonna autant de ce programme mystique que de cette « violente amour » autorisée par la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, mais on s'expliqua bien vite ce fatras amphigourique et prétentieux. Le programme de la *Nouvelle Revue* était signé Juliette Lamber, et, entre parenthèses : M^{me} Adam, pour que nul n'en ignore.

M^{me} Adam n'était pas inconnue à Paris où elle avait écrit plusieurs romans, très faibles ; mais elle était belle, et l'on fait volontiers aux livres des femmes un succès allumé par les beaux yeux de l'auteur. La « vieille galanterie française » accepte ces compromis, se disant qu'un mauvais livre ne fait jamais de mal et qu'un doux sourire fait beaucoup de bien.

Elle n'avait pas tort, si l'on en croit Théodore de Banville qui, de son plus magique pinceau, fait ainsi le portrait de Juliette Lamber :

« Toute élégance et tout charme, cette enchanteresse est trop artiste
« pour ne s'être pas modelée elle-même.

« Passionné pour la terre sacrée des lauriers-roses, l'auteur de *Galatée*
« a nécessairement une tête antique; cependant le nez très grec montre
« un petit bout mutin et moderne, pour ne pas copier servilement celui
« des déesses de marbre.

« Les yeux paraissent tantôt bleus, verts ou bruns, je les ai vus lan-
« cer des éclairs noirs, et d'autres fois, d'une nuance céleste. Le regard
« est ce que les Anglais appellent un regard d'ange.... La bouche est
« belle, sensuelle, rouge; les lèvres d'un dessin très pur sont grasses,
« spirituelles et bonnes. Le menton est volontaire sous cet aspect gra-
« cieux, tant l'ovale du visage est pur! Et cette aimable tête s'accorde
« à merveille avec de blanches épaules faites pour briller sous la clarté
« des lustres, mollement caressées par une triomphale écharpe de
» fleurs. »

Quand une femme est aussi charmante, et qu'elle écrit, elle est bien près d'être un grand.... homme.

M^{me} Adam, qui joue avec « nature » le rôle de M^{me} de Céran du *Monde où l'on s'ennuie*, à ses salons ouverts aux beaux esprits de France. On y parle avec tendresse des conférences de M. Caro, et les dames se voilent de leur éventail lorsque quelque maladroit prononce le nom d'Emile Zola. C'est tout à fait bon genre et l'on n'y entend que pensées élégantes dites en beau langage.

Juliette Lamber est l'auteur de plusieurs romans idéalisto-sensualistes, ainsi que d'une intéressante étude sur les *Poètes grecs contemporains*.

Elle a d'ailleurs la passion de la Grèce, non comme Chénier, Banville, Gautier ou Leconte de Lisle, mais comme les élégantes du premier empire qui chausaient la cothurne, portaient le peplum et se faisaient nommer Thalie ou Erato. Son grec est un grec de pendule. Peut-être a-t-elle lu Homère — dans la traduction de M^{me} Dacier, mais on n'en est pas bien sûr, et sans doute, d'Anacréon elle ne connaît que Parny...!

Voici qu'aujourd'hui elle publie un nouveau roman: *Païenne*, en tête duquel Bonnat l'a dessinée, le front, comme à Diane, virgulé d'un symbolique croissant.

Sans doute, *Païenne* va, comme ses devanciers, entrer tout droit dans la Gloire; les pâmoisons des croyants vont succéder à la critique un

peu rude d'un ou deux journaux sincères. Le phénomène se produit à chaque volume, phénomène de dithyrambes, phrases... de la lune.

Païenne est un roman à thèse, l'apologie de la passion antique, panthéiste et sensualiste : « O païenne, ce n'est point l'amour mystique, subtilisé, ni le sentiment quintessencié, éthéré, ni la passion abstraite, affiné par cent générations littéraires ; c'est *l'amour divinement humain, puisé aux sources de la simple et grande nature.* »

Celui qui parle ainsi a nom Tiburce Gardanne et envoie cette profession de foi à une adorée qui porte ce nom « simple et de bon goût » : Mélissandre de Noves. Je dis qui parle, non, qui écrit, car s'il parlait, ce brave Tiburce, il dirait, en chiquenaudant son jabot : c'est l'amour divinement humain puisé aux sources de la simple et grande nature. »

Le roman par lettres est une dernière afféterie à laquelle M^{me} Adam ne devait pas échapper. Tiburce et Mélissandre s'écrivent 250 pages dans lesquelles ils démontrent en théorie — et beaucoup plus en pratique — les avantages de l'amour « divinement humain. »

M^{me} de Noves commence par raconter dans un style Corinnesque comment s'est faite son éducation. Elle a vécu dans la nature ; enfant, elle quittait sa chambre, descendait au jardin et regardait « sous les étoiles, sous la lune, ce qui se passait durant la nuit. » Elle nous apprend ensuite qu'elle a regardé les montagnes et les plaines, que ses « idées étaient simples », mais que « ce qui frappa le plus son imagination, fut le soleil » — chose très étonnante.

Tiburce est ravi de ces confidences, il demande à M^{me} de Noves de l'initier aux grands secrets de la nature. Il a vu récemment le mari M. de Noves, indigne du trésor qu'il possède — légitimement —, et semble insinuer que Mélissandre aurait tort de se gêner pour lui : « O ma belle païenne, je prierai vos dieux. Mon âme ardente brûlera pour votre culte et pour leur culte tout son encens, elle s'enflammera de tous ses feux. J'obtiendrai d'Apollon qu'il me révèle l'incantation mystérieuse qui livre à l'amour des hommes l'amour des nymphes et des déesses. Mélissandre, je vous aime. »

Les vaisseaux sont brûlés et l'aveu n'a rien de vague. Tiburce ne tarde pas à obtenir les révélations du complaisant Argyrotoxe-Phébus. Mélissandre d'ailleurs lui répond, avec une naïveté rare : « Si je pouvais appuyer ma tête sur votre épaule et longuement m'y reposer. »

M. de Noves n'a plus qu'à se voiler la tête, après la typique lettre où Tiburce demande une intimité complète :

« Pourquoi, Mélissandre, vous qui dédaignez les amours de Pétrarque et de Laure, n'être que platoniquement à moi ? L'amour dans

l'absolu c'est-à-dire par l'âme seule, a quelque chose de vide et d'irréel. Pour le bien concevoir, pour éprouver l'amour dans toute son ardeur, dans toute sa soif, dans tout son infini, pour en avoir la conscience et la possession vraie, il faut qu'il s'appuie à l'appui même que vos dieux, Mélissandre, ont donné à l'âme; à l'enveloppe physique. »

Après un tel raisonnement, Madame de Noves n'a plus qu'à se rendre et j'ajoute qu'elle y met un grand empressement: « Je vous jure d'être à vous quand mon âme : sera un peu rassérénée. »

Eh bien, franchement, jamais dans les plus belles aurores de l'époque lakiste, on n'a lu d'aussi énormes fatras de sottises; c'est un délayage insensé de fausse antiquité à la sauce sensualiste, un ramassis de sentimentalités madrigalisantes : du Bernis tamisé dans du Rousseau, du Sand et du Staël compliqués de *l'Astrée*, et tartinés sur la carte du Tendre, un prurit d'hystérique déchaînée, le triomphe de la préciosité, de la prétention, de la sensiblerie bête — sans originalité dans sa sottise — et allongé d'eau claire par un bas-bleu qu'on a nommé l'Egérie de la République. Nous sommes ici absolument de l'avis de Nestor (1) qui disait tout à trac dans *Gil Blàs* (4 juillet):

« La femme a eu beau solliciter l'attention de la foule de toutes les façons, attacher des lanternes à sa maison et des reporters du *Gaulois* à sa personne, se jeter à corps perdu dans la politique, la diplomatie, les bals champêtres, les fêtes de charité, présider les dîners de Girardin, ouvrir une table d'hôte aux amis de Gambetta, afficher des amitiés illustres suivies de brouilles retentissantes, ouvrir sa porte à l'Europe et frapper en vain à celle du czar, protéger des acteurs, protéger des chanteurs, protéger des poètes, protéger des sous-préfets, prendre des actions à M. Bontoux et en faire prendre à sa Revue, être partout sur terre et sur mer, parler de tout, assez haut pour que tout le monde l'entende, trancher, juger, et rendre même Sarah Bernhardt jalouse de tant de bruit, quand je tiens un livre, je ne m'occupe pas de l'auteur. L'œuvre me suffit. C'est l'avortement d'un écrivain qui a toujours voulu, comme disait délicatement un de ces grecs que M^{me} Adam aime tant, « chanter plus haut que sa lyre. »

Nous parlions récemment de *Pierre Patient*, le bizarre et fougueux

(1) Fouquier.

roman de Léon Cladel. Voici des vers inédits que vient d'adresser à notre maître le barde provençal : Auguste Fourès :

APRÈS ABÉ LEGIT PEIRE PACIENT.

A'N LEON CLADEL.

Quand i'a prou de tems que te crevos,
De paupier'o en dessus le nas,
O Pople, grand Pacient, te levos,
Ambe un rugì de liounas!

Ardit, férouch e mai tout braso,
Dins la clarou. t'es ardreitat,
Agantant la terriblo espaso,
Per apara la Libertat.

Toun espaso, qui l'a fargado?
Le Dreit. Te ven d'Armoudius
Que joubs de rams l'abiò'magado,
— Per Brutus Marcus-Junius.

Roujo de la sang cesarencou,
Le roubilh la pot pas mourdi;
Toutjoun nudo, ré nou la trenco,
E tu soul la sables brandi!

O tu, le mascle l'ravalhairé
Qu'eissugueroun les Bistournats,
Lepeds! T'en-lo, pla reto, à l'aire.
Les jouns de l'Iro soun tournats.

Porto-lo 'n cantant, enroudado
Del mirte d'Aristougitou,
Nès la Tiranio azirado,
Dreit le Cesar e le Gitou.

Porto-lo naut e, se s'aclino,
O Pacient, Pacan erouic!
Que siò per durbi la puetrino
D'un Rei, junquos à l'entrebic

APRÈS AVOIR LU PIERRE PATIENT.

A LÉON CLADEL.

Quand il y a assez long temps que tu aha-
nes, — (ayant) de la misère par dessus le nez,
— ô Peuple, grand Patient, tu te lèves —
avec un rugissement de lion!

Hardi, farouche et tout feu, — dans la
clarté, tu t'es dressé, — empoignant la ter-
rible épée — pour défendre la Liberté.

Ton épée, qui l'a forgée? — Le Droit.
Elle te vient d'Harmodius — qui sous des
rameaux l'avait cachée, — par Brutus Marcus-
Junius.

Rouge du sang césarien, — la rouille ne
peut la mordre; — toujours nue, rien ne la
brise, — et toi seul sais la brandir!

O toi, le mâle Travailleur — que réduisi-
rent à rien les Châtrés, — debout; Tiens-la
bien raide, à l'air. — Les jours de la Colère
sont revenus.

Porte-la en chantant, entourée — du
myrte d'Aristogiton, — vers la Tyrannie
haïe, — droit au César, droit au Giton.

Porte-la haut, et, si elle s'incline, — ô
Patient, Va-nu-pieds héroïque! — que cela
soit pour ouvrir la poitrine — d'un Roi,
jusques au mésentère;

Le métier de critique est décidément un chien de métier, quoi qu'en disent les poètes. Il est incontestablement plus facile d'écrire douze sonnets que d'en expliquer un seul. Faire un roman est peu de chose; mais l'analyser sans le secours d'aucun réactif chimique, séparer le commencement de la fin, mettre le fond à droite et la forme à gauche, louer ceci, blâmer cela, sans heurter les opinions des abonnés ni les justes susceptibilités de cette vieille fille qui s'appelle la Morale, épilucher les phrases comme des écrevisses, citer Noël et Chapsal, morigéner les néologismes tout en raillant l'Académie, enfin chercher la pensée de l'auteur, si le ciel lui a permis d'avoir une pensée, et au besoin inventer celle qu'il

aurait dû avoir pour être décent et ne pas effaroucher la vertu de la garde civique, voila un travail gigantesque, capable d'effrayer — même le héros Hercule, qui décapita l'hydre de Lerne et porta sur ses énergiques épaules le poids du ciel et des étoiles.

Qu'est-ce donc, lorsque le livre dont il faut rendre compte a été écrit par un ami !

Dès ce moment vous êtes un homme perdu. Dites-vous que le roman n'est pas sans mérites? — Le public soupçonne de basses complaisances ; les journalistes prononcent le mot *côterie* ; vos amis et ceux de l'auteur rougissent de vous serrer la main ; les hommes sérieux se mettent à rire et citent la fameuse phrase de la casse et du séné.

Si vous ajoutez enfin que l'ami coupable a négligé d'enfermer dans son roman, comme un hanneton dans un cornet de papier, la plus petite idée transcendente, sociale, politique, démocratique, sociologique, amphigourique, nosologique, physiologique, ethnographique, orthopédique, galvanoplastique, psychologique, pneumatique, anthropologique ou cunéiforme, il est évident qu'en ce temps de progrès, où tout doit être utile à quelque chose, comme l'eau de Lob pour faire repousser les cheveux et les pilules Holloway, l'infortuné critique n'a rien de mieux à faire que d'emprunter le rasoir de M. Potvin et de se couper l'artère carotide, à moins qu'il ne préfère mourir d'une méningite en lisant dans les gazettes les discours des députés ministériels.

Puisqu'il en est ainsi, je parafe mon testament et, la mort dans l'âme, je vais vous parler de la *Vie Bête* et même dire le bien que j'en pense. Priez pour moi.

Le petit livre de Max Waller est charmant. L'éditeur, M. Brancart, en a fait un bijou typographique, imprimé sur beau papier crème et enveloppé d'une exquise couverture lilas tendre. Le roman répond parfaitement à cet habillement coquet ; c'est une délicieuse œuvrette couleur crème et lilas tendre. Tout y est doux, un peu élégie, un peu sourire. C'est presque un livre pour jeunes filles tant il est blond, gracieux, efféminé. L'auteur s'est chargé lui-même du soin de vous l'apprendre : « Comme en un manteau de satin rose encore tout parfumé de l'odeur tant connue, je me roule frileusement dans ce souvenir, — ce doux souvenir de jeunesse et d'aube. Le temps a mis sur toutes ces pauvres choses mortes, comme sur un vieux tableau de maître, sa patine d'or, et seules les ombres se sont fondues, faisant ressortir chaude, vibrante, éclairée d'un sourire idéalement suave, l'image bien-aimée. »

Voilà bien tout le livre : du souvenir, du rêve. A quoi bon analyser ces pages délicates qui perdraient sous nos doigts, comme les ailes d'un

papillon, leur poudre lumineuse? L'histoire, du reste, est si simple! Un jeune homme un peu ébouriffé, qui fait des vers au sortir du collège, s'éprend d'une jeune fille romanesque. A peine commencée, leur mignonne idylle se brise, comme un ressort trop mince, et tous deux en gardent au cœur un maladif regret. Rien n'est moins compliqué, n'est-ce pas? Mais sur ce fond banal l'auteur a jeté les mousselines de son style, effeuillé des mots d'esprit comme des bouquets de violettes, chiffonné de jolies phrases de dentelle à jour, qui laissent voir la nacre de la peau, et agrafé de ci, de là, comme de beaux saphirs rêveusement bleus, de sentimentales images pleines de lumière.

Une préface de Camille Lemonnier, élégante comme un jeune dandy, qui efface un demi-sourire mélancolique, offre le bras à la Nouvelle de Max Waller pour la présenter au public des librairies.

* * *

Nous donnons ci-après la lettre que M. Edmond Picard a écrite en réponse à un article contraire, à la vérité publié à propos de notre maître à tous Octave Pirmez, dans *l'Education populaire* :

A Monsieur CLÉMENT LYON.

Directeur du journal : *l'Education populaire*, à Charleroi.

MONSIEUR,

On me communique le n° du 5 juillet d'un journal ayant pour titre : *l'Education populaire* dans lequel a paru un étrange article intitulé OCTAVE PIRMEZ, portant votre signature.

J'y lis des choses comme celles-ci :

« Le 27 mai dernier, lors du banquet offert à M. Camille Lemonnier, M. Edm. Picard s'est exprimé à ce sujet en des termes qui nous ont beaucoup surpris :

« Nous ne permettrons pas, a-t-il dit, qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisons ses livres. C'est nous qui les comprenons. C'est nous qui l'avons signalé comme admirable. C'est nous qui avons commencé à faire tomber le mépris sur ceux qui le méconnaissaient... »

Et plus loin :

« Pour vérifier la véracité de l'affirmation de M. Edmond Picard, nous avons pris la peine de consulter les deux volumes de comptes-rendus de revues et journaux (1862-1882) qu'Octave Pirmez fit imprimer à 50 exemplaires seulement et qui contiennent tous les articles écrits sur ses œuvres dont il a eu connaissance par lui-même ou que ses amis se sont empressés de lui adresser. Eh bien ! pendant ces vingt années, nous ne voyons pas une seule ligne écrite soit pour, soit contre les œuvres d'Octave Pirmez par M. Edmond Picard.

Bien plus, nous étions dans l'intimité du solitaire d'Acoz : jamais il n'a prononcé son nom en notre présence ; il ne paraissait pas connaître le moins du monde l'auteur de la *Forge Roussel*. »

Puis encore :

« C'est donc bien tardivement que M. Picard a applaudi au génie d'Octave Pirmez : il ne l'a fait qu'après la mort de ce grand écrivain national ! Aussi les lignes suivantes de son

discours du 27 mai dernier, nous ont-elles paru fort étranges : « C'est donc, en réalité, l'un de nos chefs et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire. »

Et enfin :

« Chose curieuse : parmi les 215 souscripteurs au banquet Lemonnier où ces revendications bizarres se sont produites pour la première fois, il n'en est pas un qui ait écrit une ligne sur les œuvres de Pirmez. »

Je suis stupéfait, Monsieur, de ces affirmations. Je ne sais s'il faut les mettre sur le compte de l'audace ou de l'ignorance.

— Je vous transmets en réponse la lettre suivante de Octave Pirmez qui donne la mesure de ce que vous vous êtes permis d'écrire. L'original est à votre disposition :

« Acoz, le 28 juin 1881 »

« CHER MONSIEUR,

« En lisant la sérieuse étude qui est consacrée aux *Heures de philosophie*, dans le dernier n° de l'*Art Moderne*, dont, me dit-on, vous êtes directeur, je soupçonne vos sentiments d'amitié de l'avoir suggérée, je dis plus : je m'imagine que votre esprit pénétrant en est l'auteur. . . . La fermeté et l'élégance du style en portent le témoignage. Ce n'est pas chose facile que de résumer en quelques pages le sentiment d'une œuvre volumineuse, d'une forme fragmentaire, et de montrer la source d'où s'échappent des courants si divers. Il faut voir de haut, d'un regard circulaire, pour page d'ensemble ; cette vue est toujours conciliante et le poète aussi bien que le philosophe n'ont pas alors à redouter d'être appréciés petitement.

En 1874, Henri Taine me fit l'honneur de m'écrire ; il me dit : « Ne croyez pas qu'une méthode philosophique différente m'empêche de goûter les sentiments, l'art, l'élévation morale : des chemins opposés conduisent souvent à la même plate-forme, et les analystes peuvent comprendre un Wordsworth en prose. C'est la note essentielle que vous donnez ; elle a de l'écho en tout homme qui a vécu et réfléchi, et je crois qu'il est utile et fortifiant de l'entendre. »

Je serais bien vain, cher monsieur, si je vous faisais cette citation pour me grandir à vos yeux ; elle confirme d'ailleurs le jugement que vous portez dans l'*Art moderne*. Si j'y reviens, c'est pour montrer un fois de plus, que l'exclusivisme n'appartient pas aux écrivains de génie. Je ne pense pas que celui qui est près de la Beauté puisse jamais être étroit dans sa critique. Il préfère le génie de race à tous les talents, ses audaces natives à toutes les corrections nées de l'étude et de la prudence. A qui de nous arriverait-il de remarquer une faute d'orthographe dans la lettre d'un ami ? Un moraliste a écrit : « Si mon ami est borgne je le regarde de profil ». Or tous ceux qui ont vécu, aimé, souffert, cherché et qui ont exprimé avec vérité leurs émotions, nous sont naturellement sympathiques, quelle que soit la divergence d'opinion. Nous sommes certain qu'ayant éprouvé nos impressions ils comprennent notre âme s'ils n'admettent pas toutes nos raisons. Je vous demeure donc, cher monsieur, bien reconnaissant pour la belle étude qui m'est consacrée. Après avoir dépensé (quelques-uns disent perdu) sa jeunesse à écrire, c'est une grande satisfaction de s'apercevoir qu'on n'a pas fait fausse voie et d'espérer que les pages qu'on a écrites éveilleront des sympathies parmi des inconnus. Quant à la renommée. . . . elle n'apaise jamais le cœur. On naît, on aime, on meurt, voilà la réalité inquiétante qui emplit la pensée. Je compte bien, cher monsieur, à mon prochain passage en ville, passer quelques instants avec vous, au risque de vous dérober des instants précieux. Comme vous l'avez déjà remarqué, il est fort difficile, quand on s'est créé des occupations incessantes qui ne souffrent jamais de retard, et auxquelles souvent la fortune et le bonheur d'autrui sont attachés, de s'entretenir comme on le voudrait, sur bien des sujets de prédilection qui ne les concernent point. Les correspondances littéraires et philosophiques deviennent même impossibles ; ces corres-

pondances qui nous plaisent tant, nous devons nous les refuser, si nous-mêmes nous écrivons pour la publicité. *Vita brevis!*

Si je pouvais vous décider à faire une excursion à Acoz dans le courant de juillet, ma mère et moi serions charmés de vous y recevoir. Nous pourrions alors nous entretenir longuement à l'ombre discrète des vieux arbres, en présence de cette nature muette qui dévore en silence ceux qui la chérissent,

Recevez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments de sympathie.

Octave PIRMEZ.

A ce témoignage émouvant de l'illustre mort qui me venge de toutes vilénies, je me permettrai d'ajouter que le 3 janvier 1882, l'*Art moderne* a aussi fait paraître une étude sur Remo, *histoire d'un frère*.

Publiez, je vous prie, tout ce qui précède dans votre prochain numéro.

A l'occasion je vous fournirai, s'il est besoin, d'autres preuves de mon intimité artistique avec le grand écrivain qui savait, votre article me le fait supposer, faire le groupement de ses affections intellectuelles et s'abstenir de mêler dans ses conversations des noms qui n'étaient pas faits pour s'entendre. S'il ne vous a jamais parlé de moi, je vous jure qu'il ne m'a jamais entretenu de vous.

Edmond PICARD.

Bruxelles, les 15 Juillet 1883.

Nous ajouterons que M. Clément Lyon pourra trouver s'il veut bien un peu chercher, des articles sur Octave Pirmez — dans l'*Art Moderne* 1^{re} année. N^o 17. 26 juin 1881. p. 132. (Bibliographie : *Heures de Philosophie*) — Id. 2^e année. N^o 2. 8 janvier 1882. p. 12. (*Remo*). — Id. 3^e année. N^o 20. 20 mai 1883 p. 160, (Deux lettres d'Octave Pirmez). — *La Jeune Belgique* 1^{re} année, tome premier, n^o 14. 15 janvier 1882. (Nos écrivains : *Octave Pirmez*, par Albert Giraud.) — Id. tome II. 1^{er} juillet 1883. (*Octave Pirmez*, par Georges Rodenbach). — *La Revue Moderne*, tome 1. n^o 6. 20 mai 1883. (*Octave Pirmez* par Max Waller). — *L'Europe* (Les livres, par Un Liseur, C. Lemonnier).

Ajoutons que M. Picard de qui Pirmez fut le client et l'ami, possède de lui une vingtaine de lettres ; Cam. Lemonnier, Max Waller plusieurs, Albert Giraud des douzaines et Émile Van Arenbergh plus de cent, que depuis deux ans Georges Rodenbach le cite et lit ses plus belles pages dans des conférences données à Gand, Anvers, Verviers, enfin que Camille Lemonnier reçut la première lettre de Pirmez le 27 octobre 1863 ! M. Clément Lyon est, on le voit, bien informé.

LA DISCIPLINE LIBÉRALE

On prête au général Gratry une parole profonde, c'était à la Chambre des représentants : M. Frère-Orban venait de commander une manœuvre qui avait été exécutée par la majorité avec la précision qu'y aurait mise le meilleur bataillon prussien. « Sacrebleu ! s'écria l'honorable ministre de la guerre en se penchant vers son collègue des Affaires Étrangères, sacrebleu, comment donc avez-vous fait pour « les assouplir comme cela ? Si mes fantassins évoluaient « avec cette régularité et cet ensemble que j'admire ici, notre « armée serait la première du monde. »

Monsieur Frère sourit et se borna à répondre : « C'est le « prestige, mon cher collègue, c'est le prestige. » M. le général n'insista pas, mais il se promit bien de mettre à profit les vacances parlementaires pour prendre quelques leçons de prestige.

Cette anecdote n'est peut-être qu'un racontar parlementaire ; elle n'en est pas moins expressive et caractéristique de l'état actuel de la politique libérale de plus en plus envahie par le dogme militaire de l'obéissance passive.

Jamais plus qu'aujourd'hui, ces métaphores guerrières dont il est fait dans nos polémiques un abus si agaçant, n'ont été davantage en situation. Oui, le libéralisme est devenu une armée, il en a la discipline et la cohésion. Il a ses capitaines, ses caporaux et ses soldats, son état-major et son intendance, son avant-garde et ses traînards ; dans les rangs de cette armée, défense de penser et de vouloir ; le commandement du chef est la seule loi, et l'observateur de nos mœurs politiques s'étonne et s'affraye même un peu, en constatant l'importance

que, depuis quelque temps, le grand parti libéral accorde au moindre froncement de sourcils des colonels Ramollot qui le conduisent à la bataille.

La discipline est devenue pour l'homme politique le devoir essentiel, la vertu suprême dispensant en quelque sorte de toutes les autres. Le libéralisme n'est plus un principe, une idée, une philosophie, c'est un mot d'ordre, une consigne inflexible à laquelle sans trahison nul ne peut se soustraire. Quant à ceux à qui leur conscience dicte d'autres devoirs que celui d'une obéissance aveugle, ceux-là affublés du san-benito, marqués au front des stigmates de l'hérésie, exclus de la communion des saints du libéralisme, sont signalés aux fidèles comme un objet de scandale et de réprobation.

De cette situation singulière résulte la nécessité d'étudier de près cette question de la discipline dont l'appréciation divise le parti libéral.

Nul ne méconnaît que la discipline ne soit, pour un parti comme pour une armée, une condition précieuse et essentielle de lutte. Il convient même de dire qu'un parti sans discipline ne se conçoit pas et que l'une de ces idées implique nécessairement l'autre.

Mais, cette concession faite, il importe de définir ce principe de discipline et d'en tracer les limites. Il faut surtout réagir contre l'interprétation abusive qu'on en fait, interprétation incompatible avec la dignité du parti.

Sainement entendue, la discipline d'un parti a pour bases le programme de ce parti, les principes sur lesquels il s'est constitué; elle n'est en somme, que la fidélité aux clauses d'un pacte d'alliance. Cette définition sera-t-elle répudiée par les défenseurs du libre examen? L'on peut concevoir qu'un parti qui n'est, comme le parti catholique, que l'expression politique d'un principe supérieur à l'humanité, accorde à ce principe une aveugle obéissance, mais le libéralisme répugne par essence à tout joug autoritaire, et l'on ne peut, sous aucun prétexte de raison d'état, exiger de lui l'abdication

de son indépendance au profit des volontés ou des conceptions particulières de quelques hommes.

C'est cependant à cette extrémité qu'une fraction du parti voudrait réduire le parti tout entier. Ce que l'on réclame avec violences, insultes et menaces, ce n'est pas la soumission aux principes du libéralisme, c'est l'obéissance aux volontés du gouvernement, alors même qu'elles sont contraires à ces principes. « J'ai été envoyé à la Chambre, s'écriait un « député *progressiste*, pour soutenir le ministère, et mon « vote lui est acquis alors même que ses propositions sont « désapprouvées par moi. » Cette *fière* déclaration était accueillie de la part de la majorité libérale par de chaleureux applaudissements, et la plupart des organes libéraux exaltaient le *courage* et l'*indépendance* de ce député.

Il n'est pas nécessaire de prouver que cette théorie de la discipline est en flagrante hostilité avec le principe même du libéralisme? Elle est, au contraire, la négation même du gouvernement parlementaire, en ce qu'elle rétablit le pouvoir personnel. Dans un pareil système, le ministère n'est plus l'émanation du parlement, c'est le parlement qui devient le secrétaire et l'instrument du cabinet. La liberté parlementaire n'est plus qu'un mensonge, si toute proposition du gouvernement doit, sous peine de forfaiture, être accueillie par les Chambres, si tout projet que le gouvernement juge à propos de combattre doit impitoyablement être écarté.

Que pareille thèse trouve d'ardents protagonistes chez les organes officieux de la politique gouvernementale nul ne s'en étonnera. Les praticiens de la domesticité littéraire doivent logiquement être les théoriciens de la domesticité politique. Ces feuilles, d'ailleurs, n'ont à raison de leur personnel-rédacteur aucune prise sur l'opinion. Mais qu'il se trouve des journaux libéraux rédigés dans de parfaites conditions d'indépendance pour chanter les douceurs de l'esclavage, qu'il se trouve des députés pour tendre aussi complaisamment le cou au collier, voilà qui ne peut s'expliquer que par le vertige et l'aberration.

Cet abaissement parlementaire, cet étrange empressement vers l'esclavage politique est de nature à affliger ceux qui ont à cœur de conserver à leurs libres institutions leur signification et leur sincérité. Il doit effrayer ceux qui ont placé dans le parti libéral toutes leurs espérances de progrès et de justice. Qui pourrait, en effet, méconnaître les périls d'une situation qui montre tout le développement des idées et des principes d'un grand parti paralysé par les conceptions étroites, et par l'entêtement orgueilleux d'un seul homme.

Car nous en sommes là. Il n'est que trop vrai qu'un seul homme compte dans le ministère et dans le parlement. Un homme remarquable, sans doute, par le talent et l'expérience, mais altier, complètement dépourvu de souplesse, incapable d'adapter sa conception de la politique aux sentiments de l'opinion et aux nécessités du moment. Une fois déjà — qu'on se le rappelle — l'aveugle obstination de cet homme d'Etat a fait perdre au parti libéral l'hégémonie qu'il avait, en 1857, si brillamment conquise, et lorsqu'on voit se reproduire aujourd'hui les fautes et les faiblesses qui causèrent cette chute retentissante de 1870, il n'est pas possible d'envisager avec sérénité le moment très prochain où le pays légal va avoir à rendre son jugement sur la politique suivie pendant ces dernières années.

Cette échéance redoutable de 1884 — quelques mois à peine nous en séparent — sera sur nous avant que nous ayons pu effacer ou changer les impressions de la dernière session parlementaire. L'opinion libérale, pourtant, y chercherait en vain un sujet de joie ou d'orgueil. Elle en sort amoindrie, humiliée, découragée, l'avenir ne lui montre que des périls, le présent que d'inextricables embarras. Inquiète, sourdement irritée contre ses propres fautes, elle ne paraît plus obéir qu'à une seule préoccupation, celle de déplacer, en l'écartant d'elle, la responsabilité des désastres qu'elle appréhende.

L'évènement capital de cette session a été la constitution définitive d'un groupe d'extrême gauche. Le fait est grave en

lui même, mais il est surtout digne d'intérêt en ce qu'il a arraché au gouvernement la manifestation de ses vrais sentiments à l'égard des réformes démocratiques dont l'extrême gauche est l'expression. Les organes de la politique ministérielle peuvent bien, se couvrant la tête de cendres, présenter la chose comme l'abomination de la désolation, ils ne peuvent l'écarter ; ils peuvent accabler la jeune gauche de malédictions et d'invectives, ils ne peuvent la faire taire. Le fait est là, et, suivant le degré de prudence ou d'aveuglement que le gouvernement apportera dans l'appréciation de cet élément nouveau, il peut amener la transformation ou la dislocation du parti libéral.

Les principes que défend l'extrême gauche ne sont pas nouveaux. Toujours ils ont été représentés au parlement par quelques députés, mais, aussi longtemps qu'ils ne formaient pas un groupe assez nombreux pour influencer la majorité, on ne tenait que peu de compte de leurs discours et de leurs protestations. Tout est changé aujourd'hui. Ce dédain s'est changé en colère. Le groupe d'extrême gauche est signalé comme réfractaire à la discipline du parti, comme formant un schisme fatal à l'avenir du libéralisme et un obstacle à tout gouvernement parlementaire. Ordre a été donné aux journaux que le ministère inspire de leur courir sus, de les dénoncer comme des brouillons ambitieux, comme des médiocrités tapageuses, fruits malsains des meetings Bruxellois, et qui, sans pudeur ni scrupules, pactisent avec la droite, pour bouleverser les positions acquises et s'emparer de la direction d'un parti dont leurs extravagances amèneraient promptement la ruine.

Il n'entre pas dans nos intentions de défendre l'extrême gauche contre ces accusations singulières, formées d'avance par l'incrédulité de ceux qui les produisent ou les inspirent, et qui n'expriment que l'irritation qui s'est emparée du monde gouvernemental, en voyant s'affirmer au parlement un groupe de députés décidés à résister à l'autocratie ministérielle et à opposer une large politique de principes aux combinaisons étroites du cabinet.

De tous les reproches dirigés contre l'extrême gauche, un seul, dégagé des grossièretés de langage qui caractérisent la polémique doctrinaire, apparaît avec un caractère politique et pertinent, et mérite l'honneur d'une discussion.

Il consiste à dire à l'extrême gauche : « Le principe que vous représentez à la Chambre est large, élevé, généreux ; l'avenir lui appartient peut-être ; il est permis, il est même honorable de le défendre, mais il faut reconnaître qu'il constitue un principe nouveau, introduit en quelque sorte par surprise dans la politique parlementaire. Ce n'est pas le principe libéral. Or vous avez été envoyé au Parlement à titre de libéraux, vous ne pouvez défendre que la politique libérale. Si vous y soutenez une politique nouvelle, intrinsèque ou hostile à la politique traditionnelle du parti, vous êtes en désaccord avec vos commettants, en pleine rupture de mandat. »

Si pareille objection pouvait, avec justice et vérité, être faite à l'extrême gauche, la position de celle-ci à l'égard du corps électoral ne serait pas exempte de difficultés, mais, malheureusement pour ceux qui ont imprudemment fulminé contre elle l'excommunication, la jeune gauche est restée dans la plus pure orthodoxie libérale, et dans une conformité parfaite avec les déclarations électorales de ses membres et avec les vœux des associations politiques qui patronent leurs candidatures. C'est en l'acquit de ces promesses et en l'appuyant sur ces vœux que les *huit* ont été amenés à combattre, en diverses occasions, la politique du cabinet.

Ah — sans doute — l'extrême gauche n'a pas adopté le principe libéral dans sa nudité et dans sa sécheresse. En toutes circonstances, elle a proclamé qu'elle ne séparait pas les intérêts libéraux des intérêts démocratiques, et que pour elle, libéralisme et démocratie n'étaient que des expressions d'un seul et même principe de progrès et de justice.

— Mais qui, dans les rangs libéraux, oserait élever la voix contre cette interprétation du libéralisme ? Les plus timorés n'ont-ils pas en toutes circonstances fait étalage de leur solli-

citude pour les intérêts du peuple et de leur désir de rapprocher l'heure de leur émancipation! — La Constitution n'a-t-elle pas, en prescrivant toutes distinctions de classes, confondu et amalgamé les intérêts de ces classes, n'a-t-elle pas Consacré en principe l'accession de tous à la souveraineté? — Sans doute, il ne faut accorder aux mots que l'importance qu'ils méritent; prendre pour point de départ d'une politique les déclarations d'un programme ou les promesses d'une constitution, serait s'exposer à bâtir sur le sable.

Le jour où le libéralisme se séparerait de la démocratie, la sève et la vie se retireraient de lui. Son nom ne serait plus qu'une ironie et ses programmes qu'un solennel mensonge. Il n'aurait pas seulement perdu la force, il aurait perdu l'honneur.

Ils le sentent bien ceux qui, dans des vues plus ou moins généreuses exercent la direction du parti, et leur préoccupation la plus vive est d'empêcher qu'une opposition aussi dangereuse se manifeste.

Les organes les plus dévoués de la politique ministérielle, les bourses et les faveurs du dogme censitaire, les félibres et les convulsionnaires du monopole électoral, mêlent à leurs passions trop de calcul, à leurs haines trop de prudence, pour laisser s'exhaler, au nom de la classe dont ils défendent le privilège, un cynique aveu d'égoïsme.

Reconnaître que le monopole électoral n'est que l'armature du privilège économique et qu'il ne doit s'exercer que dans l'intérêt exclusif de la classe qui en est investie, flétrir le caractère de cette tutelle que la bourgeoisie s'arroge sur le peuple en la laissant dégénérer en une simple exploitation du pupille, ce serait porter à la puissance politique de la classe bourgeoise une atteinte cent fois plus dangereuse que toutes celles dont les menacent les apôtres du suffrage universel.

Pour l'honneur du pays, il faut admettre que l'antagonisme des partis est plus profond en apparence que dans la réalité, et que leurs débats brûlants cachent plus de sincérité et de

souci du bien général que les accusations passionnées qu'ils se renvoient ne le feraient croire.

Nous faisons peu de cas de ces déclamations creuses, qui font de la famille humaine une famille d'Atrides et qui montrent les classes et les citoyens engagés dans un duel éternel et implacable.

L'on a souvent accusé de stérilité et d'impuissance le gouvernement de la bourgeoisie, mais, tout en approuvant dans une certaine mesure ces accusations, il faut se garder d'en tirer la condamnation de la bourgeoisie elle-même. Il est très vrai que, captive dans ses monopoles, vouée aux mesquines passions auxquelles l'asservit l'égoïsme de son principe, elle n'a que trop souvent perdu de vue les devoirs élevés qu'implique la domination qu'elle s'arroge, mais il serait profondément inique de la considérer comme réfractaire à la justice et inaccessible aux inspirations généreuses. N'est-ce pas, presque toujours, de son sein que partent les plus hardies initiatives? N'est-ce pas dans ses rangs que les intérêts populaires ont trouvé leurs plus dévoués défenseurs? Peut-on donc prétendre que la grande loi de solidarité, bien que souvent mal comprise, n'ait aucun empire sur les cœurs et sur la raison des hommes, et qu'il n'existe pas, lorsque les passions font trêve, une tendance presque universelle à s'en rapprocher? Il y a entre la bourgeoisie et le peuple un malentendu profond, mais non point un véritable antagonisme.

Et dès lors, on ne peut s'étonner de voir la partie la plus généreuse et la plus ardente de la bourgeoisie assumer la défense de ces intérêts populaires, auxquels notre système politique ne donne ni voix ni organe légal?

C'est dans ces sentiments que le libéralisme progressif trouve son explication et sa légitimité. Il ne peut porter ombre qu'aux tartufes libéraux qui, pour la satisfaction de leurs passions cupides, aspirent à concentrer le gouvernement bourgeois dans une oligarchie de plus en plus étroite et égoïste.

Qu'il existe de semblables libéraux, qu'il y ait, embusquées dans l'ombre, de sourdes haines rêvant de saisir et d'étrangler au passage toute idée progressive ou démocratique, on ne peut le nier. Mais ces passions, capables seulement de nourrir d'obscures intrigues, redoutent le grand jour; elles ne s'y exposent qu'affublées du masque de la philanthropie; leur hypocrisie même est un hommage à la force et à la légitimité de l'idée démocratique.

L'extrême gauche n'a donc fait qu'appliquer avec sincérité et logique un principe libéral: elle est restée dans le programme et dans la discipline; ceux-là, au contraire, en sont sortis, dont elle a rencontré l'hostilité violente et inattendue. A ceux-là, le libéralisme peut reprocher d'avoir été infidèles à la cause et à leur propre passé, et d'avoir, dans un affolement encore inexplicable, sacrifié l'avenir au moment.

Et dès lors, qui est coupable de la division qui s'est glissée dans les rangs libéraux? A qui incombe la responsabilité de la crise?

Est-ce à ceux qui sont restés fermes à leur ligne de bataille? Est-ce à ceux qui l'ont abandonnée? La discipline est-elle dans fuite et le devoir dans la désertion?

Si le gouvernement a rompu en visière avec les véritables principes libéraux, s'il a jeté le défi à la démocratie, s'il s'est mis en travers du progrès, s'il a compromis à la fois l'honneur et la victoire du parti, faut-il, en l'amnistiant, tourner toutes les indignations, toutes les colères que les fautes du pouvoir ont fait naître, contre ceux qui ont tenté de les empêcher?

Si d'anciens progressistes ont cru devoir, au signal du gouvernement, oublier leur passé et leurs promesses, marcher sur leurs discours et leurs propositions passées; s'ils ont sollicité leur admission à l'ambulance des idées et des principes, cette situation n'est-elle pas de nature à leur commander l'humilité et le silence? ne leur interdit-elle pas de jeter l'anathème à ceux qui défendent encore les postes que leurs devanciers ont désertés?

Une courte analyse des derniers événements parlementaires met en une complète lumière les mobiles qui ont inspiré au gouvernement et à ses amis leur surprenante attitude envers la gauche radicale.

On se rappelle le grave débat qui surgit en mars 1881, à l'occasion d'une proposition de réforme électorale à la province et à la commune.

Le gouvernement avait pris alors devant la Chambre et le pays, l'engagement formel d'étudier la question et de formuler des propositions, mais il n'avait mis aucun empressement à dégager sa parole et, chaque fois qu'elle lui était rappelée, il éludait habilement l'embarras d'une réponse. En dépit des réclamations incessantes de l'opinion, la réforme électorale semblait condamnée à un séjour indéfini dans le purgatoire parlementaire.

Elle en sortit, cependant, pour les besoins de la politique doctrinaire — « Vous déclamez, moi je travaille, » s'était écrié M. Frère-Orban, en réponse à certains reproches de mollesse et d'inertie qui lui étaient adressés. C'était l'éclair précurseur de la foudre, la réforme électorale allait jaillir toute flamboyante de la forge ministérielle, mais il fallait pour cela que l'heure cependant marquée par l'infailible sagesse du maître fût sonnée.

Cette heure était plus prochaine qu'on n'osait l'espérer. A la politique scolaire avait succédé la politique du déficit. Une administration dispendieuse et imprévoyante avait rompu l'équilibre financier et créé un écart budgétaire dont le chiffre est encore un mystère aujourd'hui. Cet équilibre, pour les besoins de la mise en scène électorale de 1884, à tout prix il fallait le rétablir. Il était impossible, pour le gouvernement, de présenter aux électeurs un ministre, ayant au pied le boulet du déficit.

Il fallait donc, pour la symétrie des écritures budgétaires et pour la réclame électorale, que le pays se soumit au cruel fardeau de 23,000,000 d'impôts nouveaux.

Ces ressources, si la nécessité en était réelle. le gouverne-

ment pouvait, devait même, en bonne politique libérale, les demander à l'impôt direct, à la richesse mobilière, au luxe, au revenu. Depuis plus de quatre ans, affirmait-il, le déficit était connu et la nécessité de charges nouvelles s'était révélée. Il avait donc eu tout le loisir de combiner un plan de mesures financières conciliant, avec les besoins du trésor, les principes libéraux en matière fiscale.

Nul n'ignore que les principes financiers du libéralisme sont hostiles aux impositions indirectes et surtout aux taxes qui frappent les objets et denrées de consommation : au contraire, l'impôt sur la consommation est en grand honneur dans le catéchisme financier du parti clérical.

Or, le gouvernement, espérant vaguement peut-être par l'emprunt fait à ses principes financiers rallier la droite à ses projets, soucieux d'autre part, et pour cause, d'épargner la classe électorale et censitaire, crut devoir demander presque exclusivement aux impôts de consommation les ressources nécessaires pour combler le déficit.

Dès le principe, l'extrême gauche se montra hostile à ces impôts et annonça l'intention de les combattre. En même temps, un mouvement de répulsion très vif se prononçait dans la population contre les projets financiers du Cabinet.

C'est alors que le gouvernement donna l'essor à son projet de réforme électorale. Il s'était rappelé que les anciens souverains de nos provinces, lorsque les plaisirs ou la guerre avaient vidé leur trésor, avaient coutume d'acheter, par quelque extension de franchises, les subsides des communes.

Mais l'extrême gauche, de son côté, saisit l'à-propos du dépôt d'un projet de réforme électorale, pour présenter à la Chambre une proposition de revision de l'article 47 de la Constitution.

Cette proposition n'était point une déclaration de guerre, elle n'était pas nouvelle dans la politique libérale ; elle avait eu les honneurs d'une discussion parlementaire en 1870. Depuis lors, la revision de la Constitution avait fait partie du programme politique de tous les représentants élus à

Bruxelles et dans certaines villes de la province : les principales associations libérales du pays l'avaient inscrite dans leurs statuts, et une vaste ligue venait de se former pour la réalisation de cette réforme.

En d'autres circonstances, le ministère, qui compte parmi ses membres un partisan résolu de la revision, sans se prononcer en faveur de la proposition, eût peut-être laissé à la gauche sa liberté. Mais la préoccupation des impôts dominait toutes les autres, et, comme les principaux adversaires des projets financiers du gouvernement étaient précisément les auteurs de la proposition de revision, il parut de bonne politique, pour discréditer à l'avance leur opposition aux impôts et l'empêcher de trouver de l'écho dans la gauche, de signaler *les huit* comme des ennemis, du libéralisme, comme des fauteurs de divisions, comme des complices de la droite. En agitant ainsi le fantôme de l'anarchie, en sonnant le tocsin du danger public, le gouvernement espérait rallier autour de lui, pour le vote de ses impôts, la gauche tout entière, à l'exclusion des huit : portant plus loin son espérance, il voulait diviser le libéralisme bruxellois, amener contre le groupe radical les libéraux timides restes du vieux parti scissionnaire, et arriver ainsi à se débarrasser d'un élément trop peu docile.

Ce plan ne réussit qu'à demi. Le gouvernement parvint, au prix de pénibles efforts, à faire voter la plus grande partie de ses projets d'impôts : il ne parvint pas à rejeter du sein de l'église libérale les députés qui avaient eu l'audace de lui résister. Ce qu'il reste de cette tentative avortée, c'est une triste semence de division jetée dans le libéralisme et une atteinte profonde portée à sa cohésion et à son prestige.

Dans la discussion de la réforme électorale, si l'on peut donner ce nom à cette œuvre bizarre, le gouvernement, fort à l'aise désormais puisque son principal objectif : le vote des impôts, avait été atteint, ne se montra plus préoccupé que de rendre aussi difficile que possible, à la classe ouvrière, l'accès du droit électoral, et de dissiper l'illusion et la vanité

des espérances qui avaient, pendant quelques jours, brillé aux yeux des amis du progrès. Nous analyserons peut-être un jour cette réforme piteuse, marquée de la barre de bâtardise, et les singuliers incidents auxquels la discussion a donné lieu. L'on a vu, comme dans la discussion des impôts, la majorité libérale plier comme un roseau sous la main ministérielle. La théorie de l'obéissance *perinde ac cadaver* a fait son œuvre. Le pays considère avec tristesse les résultats de cette session parlementaire, si longue et si laborieuse, et se demande si la réforme étriquée et fallacieuse qu'on lui donne est une compensation suffisante pour les charges si lourdes dont on lui impose le fardeau.

Nous avons cru devoir exposer dans cette étude le grave péril que fait courir au libéralisme la fausse notion de la discipline par laquelle il se laisse subjugué. En la terminant, exprimons l'espoir de voir ce parti vivace et généreux revenir, en présence du danger, aux résolutions viriles qui lui ont si souvent donné la victoire. Ne dissimulons pas pourtant que, si le mal est profond, il est moins dans la faiblesse des hommes que dans les vices du système qui emprisonne l'essor de la nation et la flétrit dans ses œuvres vives.

EUGÈNE ROBERT,

membre de la Chambre des Représentants.

UN PROVINCIAL A PARIS

J'avais trois ans lorsque mourut mon père.

Ma mère, qui l'adorait, demeura inconsolable, et l'on craignit qu'elle aussi ne partît pour cet au-delà inconnu et troublant, pour cette seconde existence dont le mystère insondable irrite et attriste.

Après deux années de crise terrible passées dans les larmes et le désespoir, ma mère se souvint qu'elle avait un fils à aimer, un enfant de *lui* à élever. J'étais devenu craintif. Je n'osais plus m'approcher de cette femme qui me fixait de ses grands yeux au regard vague; qui repoussait mes caresses, ou — ne les sentant pas — restait inerte et froide ainsi qu'une statue de pierre. Alors, effrayé et comme indigné dans mon amour-propre de petit — qui sent instinctivement qu'il a droit à l'amour maternel, — je me mettais à crier; la nourrice m'emportait pendant que je gémissais tout bas :

— Maman!... Je veux maman!...

— Ta maman a du chagrin, mon petit, me répondait Brigitte.

Et moi, avec ma férocité d'enfant égoïste, je répliquais :

— Moi aussi a du chagrin:... Moi aussi!

Il paraît que ma mère eut, une nuit, un songe étrange et qui fit sur sa nature nerveuse et superstitieuse une impression profonde. Mon père lui apparut et lui reprocha d'oublier son enfant : « *Pense à lui, ce cher trésor que nous aimions tant!... Reporte sur ton fils toute la tendresse que tu avais pour le père... Oublie jusqu'à mon souvenir si, à ce prix, l'enfant doit être heureux...* »

Je me souviens vaguement — j'avais alors cinq ans et ma

mère m'a souvent conté cet épisode de ma première enfance — qu'elle me conduisit un jour au cimetière.

Tous les deux nous portions des brassées de fleurs. Elle était pâle et triste dans ses longs vêtements de deuil, et moi je riaais parce que les fleurs me chatouillaient le cou ; ça sentait bon et je voulais fourrer ma tête toute entière dans la botte. Alors un désastre se produisit : le jonc qui tenait la touffe se rompit et toutes les fleurs s'éparpillèrent autour de nous. Il fallut les ramasser et je n'en venais pas à bout avec mes petites mains...

Je tirai le bas de la robe de ma mère, — eïle ne sentit rien ; je la regardai, — elle ne me voyait pas ; je l'appelai — peine inutile, elle ne m'entendait pas, elle était là comme toujours : pétrifiée. Alors je m'assis ; je jouai avec mes fleurs et, ayant découvert une coccinelle, je me trouvai tout-à-fait content, m'amusant à faire passer d'une branche sur une autre le pauvre petit insecte qui mérite bien son nom de *bête à bon Dieu* tant il est doux et patient...

— Viens, me dit ma mère après une longue pose.

Pendant qu'elle ramassait les fleurs éparses, je déposai ma petite bête sur un brin d'herbe et nous continuâmes à marcher dans le cimetière. Je n'y étais jamais venu et je ne savais pas ce que c'était ; d'abord je pris cela — en voyant ces beaux parterres fleuris et soignés — pour un jardin comme tous les jardins, mais bientôt une sorte de malaise s'empara de moi et une peur inconsciente me poussa plus près de ma mère. Je ne rencontrais que des gens en noir à la figure pâle et défaite, aux yeux rougis de larmes.

Là, un homme vieux et courbé se penchait vers une tombe fraîchement remuée, surmontée d'une croix de bois avec une couronne de roses blanches dessus ; je voyais ses épaules se soulever, tandis qu'il pressait un mouchoir contre ses lèvres.

Ici, deux femmes agenouillées appuyées l'une contre l'autre — la tête blanche frôlant la tête blonde — le regard de la jeune allant anxieusement de la terre à la vieille femme qu'elle soutenait.

Plus loin, un homme et une femme : l'homme debout, le chapeau à la main ; la femme accrochée à un grillage en fer.

— Henri, mon cher petit ange!.. sanglotait la femme.

— Allons, viens, disait l'autre, sois raisonnable — et il entraînait la pauvre créature qui trébuchait à chaque pas.

Puis, je vis qu'on descendait dans un trou — attachée avec des cordes — une grande caisse en bois, longue et étroite. On jetait de la terre dessus avec une pelle et chaque fois ça faisait boum ! boum ! et il y avait beaucoup de monde autour d'un monsieur qui lisait quelque chose tout haut pendant qu'une autre voix pleine de sanglots, criait :

— Non, ce n'est pas vrai!... Non il n'est pas mort!... Père!... Père!...

Qu'était-ce donc que ce grand jardin — rempli de belles fleurs, avec de jolis chemins blancs, des oiseaux qui chantaient dans des arbres verts pleins de soleil — où tout le monde pleurait, où tout le monde était comme maman, quand Brigitte disait : « Maman est triste » ?

Je suivais silencieusement ma mère, lorsque à son tour elle s'agenouilla, les épaules secouées comme celles du vieux monsieur que je venais de voir.

Encore une fois, qu'était-ce donc ? Est-ce qu'il suffisait d'entrer dans ce jardin pour être triste ? Je ne savais rien, je ne comprenais rien et pourtant ma gorge se serra ; agenouillé auprès de ma mère, je fis comme tout le monde : je pleurai. — Maman, dis-je, Pierre aussi est triste.

Elle sortit de sa torpeur, semblant se ressouvenir soudain de ma présence.

— Oui, mon chéri ?

Voyant qu'elle me répondait je continuai :

— Maman ? Qu'est-ce que c'est ici ?

— Le cimetière.

— Le cimetière ? Pourquoi faire ?

— Pour mettre les morts.

— Pourquoi faire ? dis-je encore, ne comprenant pas.

— Pour qu'ils y dorment.

— Toujours ?

- Oui.
- Et quand ils ont froid?... et faim?
- Ils n'ont plus froid!... ils n'ont plus faim!
- Et on ne les voit plus?
- Jamais plus.
- Qui c'est qui fait *dodo* ici?
- Ton père.
- Pourquoi?
- Parce qu'il est mort.
- C'est pour ça que tu pleures?
- Oui... oh! oui...

Une lueur subite m'éclaira, et, dans une rage d'enfant jaloux que fait souffrir l'indifférence de la mère, je compris tout en une seconde.

— Tu l'aimais plus que Pierre, lui dis-je, les dents serrées; pourquoi? Pierre t'aime tant!

— Cher petit enfant! me dit ma mère en m'embrassant.

Cette caresse me rendit si heureux que je me jetai au cou de ma mère, lui donnant tous les baisers que je lui réservais depuis si longtemps. Alors, de peur que l'autre qui dormait là — le *mort*, celui qui me prenait maman, je le sentais bien — de peur qu'il ne me la reprît de nouveau, je lui dis:

- Viens maman, viens.
- Attends encore un peu.
- Non viens; Pierre a peur.

Nous partîmes, et c'est la nuit qui suivit cette visite au tombeau de mon père, que ma mère conçut le songe étrange qui en fit une autre femme — la meilleure, la plus douce et la plus aimante des mères, que j'adore et que je vénère de toutes les forces de mon être.

Son amour pour moi devint, dès ce moment, aussi passionné qu'avait été sa douleur. Elle m'aimait avec une sorte de furie sauvage qui la faisait me presser contre elle dans des étreintes folles, douloureuses pour moi, mais me rendant bien heureux. J'avais si soif de ces baisers maternels! si soif de faire *dodo* sur les genoux de maman.

Maintenant j'étais un petit garçon comme les autres, aimé

— oh! bien aimé de sa mère — je n'étais plus repoussé, abandonné....

Tous les soirs — bien avant que le sommeil ne me prit — je disais sournoisement :

— Maman... Pierre a si dodo.

Et alors la chère femme me prenait sur ses genoux, me serrant dans ses bras, musant tendrement une chanson de nourrice. Moi, je me pressais contre elle, remontant mes jambes, voulant être « tout entier sur tes genoux, maman ». Nous passions ainsi notre soirée, tranquilles, muets, nos deux âmes comme soudées l'une à l'autre par l'infini de notre amour. Puis, ma mère se levait m'emportant dans ses bras.

— Viens mon Pierrot chéri, il est temps d'aller au lit.

Et moi — comme un petit sybarite — je me laissais porter, la tête ballante, les bras pendants et me faisant lourd pour mieux sentir la pression de l'enlacement maternel.

Une fois couché dans mon lit, je devenais très raisonnable, rendant la liberté à maman, pourvu qu'elle me donnât les talismans sans lesquels jamais le sommeil ne fût venu ; ces talismans consistaient en deux objets appartenant à ma mère. Oh! je n'étais guère difficile quant aux choix, et je crois m'être souvent endormi pressant dans une main une pantoufle et dans l'autre une brosse ou un peigne.

Ma mère avait renoncé à me faire faire ma prière. Plusieurs soirs elle avait tenté de me faire réciter le *Pater*, mais le sommeil m'engourdissait si fort qu'il devenait impossible d'y songer.

— Tu as trop dodo, mon petit Pierrot. Dis simplement : « Mon Dieu vous êtes bon et je vous aime au-dessus de tout. »

Je me révoltai.

Tirant maman à moi je me mis à crier — tout en pleurant et l'embrassant :

— Non non! ce n'est pas vrai, mon Dieu! c'est maman que j'aime au-dessus de tout, c'est maman!...

Je tenais maman par la taille ânonnant douloureusement.

— Tu n'aimes plus... Pierrot... que tu dis... qu'il t'aime... pas... au-dessus... de... tout...

Et je voyais revenir les jours sombres où j'étais repoussé par ma mère.

— Mon trésor, calme-toi, dit-elle, ne pouvant s'empêcher de rire, mais émue tout de même. Le bon Dieu, vois-tu, ça n'est pas une personne comme nous : il est si grand ; il est si bon ! — car tu ne dois jamais croire ce que disent de vilaines gens, que Dieu ne songe qu'à punir et à faire souffrir. C'est lui qui nous donne toutes les belles choses que tu vois, toutes les bonnes choses que tu manges et, ajouta ma mère prise d'une inspiration subite, c'est lui qui t'a donné ta maman.

— Oui ?

— Certainement, sans le bon Dieu tu n'aurais pas de maman, tu serais tout seul !

Cet argument fut décisif. De moi-même je m'agenouillai et croisant les mains, je murmurai : « Mon Dieu vous êtes bon et je vous aime bien parce vous m'avez donné maman » et jamais je ne voulus dire un mot de plus.

— Tu ne veux pas que je mente n'est-ce pas ?

— Jamais, mon Pierrot ; jamais entends-tu, il ne faut mentir : c'est laid, c'est lâche et personne ne t'aimerait.

— Eh bien alors ?

C'était logique. Ce « eh bien alors ? » résumait tout : puisque c'était laid de mentir, je ne devais pas dire au bon Dieu que je l'aimais au dessus de tout, lorsque c'était maman qui était ma seule chérie.

Je me voyais grandir avec effroi. Tous les soirs encore je me blottissais contre maman, lui ressassant mon éternel refrain d'enfant câlin.

— Tout entier sur tes genoux !

— Je ne demande pas mieux, mon Pierrot, mais tu deviens trop grand ! il n'y a plus moyen...

— Je veux, dis-je, — près de pleurer de dépit et me tortillant en une grosse boule, presque en rond, comme font les chiens.

Peine perdue ! Toujours quelque chose dépassait — soit un genou, soit un coude.

Alors le même regret nous prit et nous pleurâmes comme

si chacun de nous retirait à l'autre une partie de son affection. Je sentais que ces douces caresses réservées aux tout petits allaient me manquer, et ma mère — l'âme meurtrie par une douleur entrevue — s'écria :

— Tu vas avoir dix ans!.. dans quelques années tu seras un homme... tu t'en iras... et moi je serai seule alors ! Mais, vois-tu, mon Pierrot, mon amour, si tu m'aimais moins, j'en mourrais !

Tout en larmes je me précipitai à ses pieds :

— Oh petite maman chérie, je t'aimerai toujours autant et jamais je ne te quitterai, jamais, jamais!..

-- Dieu le veuille, cher fils !

II

J'ai vingt-cinq ans maintenant et jamais — si ce n'est pendant quelques jours — je n'ai quitté ma mère.

Je ne suis pas ambitieux ; la vie de fermier-gentilhomme me plaît infiniment, et je ne m'imagine rien de plus beau que mon beau pays de Normandie.

L'année dernière ma mère me dit :

— Pierre, tu vas avoir vingt-cinq ans ; sais-tu bien mon fils qu'il est assez sot que tu ne connaisses Paris que par ce qu'on t'en a conté ou par les descriptions que tu en as lues.

— Bah !

— Non vraiment, je t'assure qu'il est indispensable que tu y fasses un petit séjour, d'un mois par exemple.

— Sans toi !

— Oh ! tu sais, les vieilles plantes...

— Soit ; comme tu voudras.

— Seulement je tiens essentiellement — ne te moque pas trop de moi — je tiens essentiellement à ce que tu n'aïlles pas à l'hôtel.

Je me mis à rire.

— Tu m'é crois encore un bébé ; ton petit Pierrot, tu le retrouves encore dans ton grand diable de fils, n'est-ce pas ?

C'est vrai... les enfants restent toujours des petits pour les

mères et cela me rappelle le mot de la femme Mathurin, perdant — à quatre-vingts ans — un fils de soixante et disant qu'elle était toute brouillée depuis la mort du *gamin*.

— Tu veux donc que j'aille à Paris, dis-je alors à ma mère — j'irai; tu ne veux pas que j'aille à l'hôtel — je n'irai pas.

— Tu es si bon, mon cher fils.

— Je suis ce que tu m'as fait; ne sont-ce pas les mères qui font les hommes bons ou méchants, et comment pourrais-je être mauvais ayant une mère comme toi?

— Flatteur!...

— C'est donc entendu, repris-je, j'irai à Paris au mois de mai, je prendrai un appartement...

... Et tu emmèneras Brigitte et Jean.

— Que veux-tu que ces deux pauvres vieux fassent-là?

— Dame, Monsieur! Vous aimer et vous soigner comme ici, interrompit Brigitte qui avait conservé son franc-parler en qualité de nourrice « à Pierrot »; je vous ferai votre cuisine, car on dit qu'à Paris on empoisonne tous les étrangers!

— Ma brave Brigitte, répondis-je en riant, c'est une façon de parler, et ne va pas te mettre en tête que Paris est peuplé d'assassins.

— C'est tout plein de dangers, je le sais bien allez! Mais soyez sans crainte: Jean et Brigitte sauront bien vous défendre, et y faudra pas qu'on vous touche! ajouta-t-elle d'un air terrible qui nous fit beaucoup rire.

Nous eûmes grand peine à calmer l'ardeur guerrière de Brigitte, après quoi il fut convenu que j'écrirais à une agence parisienne afin qu'elle me procurât l'appartement désiré.

Deux jours après, je reçus un télégramme, m'annonçant qu'on tenait un troisième à ma disposition — rue St-Honoré. Nous partîmes le surlendemain, et ce sont quelques extraits des lettres que j'écrivis de Paris à ma mère, que je vais transcrire ici.

« CHÈRE MÈRE,

« Il n'y a pas vingt-quatre heures que nous sommes arrivés et j'aurais déjà un volume d'incidents burlesques à te conter,

« L'effarement de Brigitte et de Jean, à la vue des voitures et des piétons innombrables qui sillonnent les rues de Paris, est chose inénarrable. Nous étions montés dans l'un de ces grands omnibus qui attendent les voyageurs à la gare et les cris de terreur de Brigitte commencèrent dès qu'elle entendit résonner au-dessus de sa tête le bruit formidable qui éclatait à chaque nouvelle malle qu'on jetait sur la plate-forme de zinc.

« Dans les rues que nous traversions, encombrées, agitées, parcourues en tous sens par une foule pressée, se coudoyant, se bousculant, filant entre les voitures comme un lièvre entre les jambes du chasseur — sans que l'on sache comment, — Brigitte poussait constamment des exclamations de terreur, se couvrant la tête de son tablier afin de ne plus voir.

« Il n'y avait pas cinq minutes que nous avions quitté la station, lorsque nous ressentîmes une petite secousse, suivie bientôt d'une seconde petite secousse, et l'omnibus s'arrêta. Comme nous tardions à nous remettre en route et que je voyais un attroupement se former autour de nous, je descendis afin de savoir ce qui se passait; nos deux chevaux étaient tombés, l'un sur le flanc droit, l'autre sur le flanc gauche, l'arrière train tirant sur les harnais tendus, les têtes rapprochées.

« Pauvres bêtes! Etaient-ils maigres et piteux ces deux malheureux blancs! Le flanc tendu, les côtes saillantes et près de crever leur peau tannée et meurtrie, ils restaient là étendus — inertes — ne faisant aucun effort pour se redresser. Ils montraient leurs grandes dents jaunes et — se regardant — ils semblaient se sourire et se dire : « Restons... pourquoi nous presser? pour traîner notre boulet, le ventre vide, sans force et livrés à la férocité d'une brute qui nous déchirera de coups de fouets pour le plaisir seul de frapper?. Restons... Nous ne souffrons pas ainsi... »

« Et ils restaient.

« On finit pourtant par les relever et nous continuâmes notre route (1).

(1) Bien souvent, depuis, je me suis rappelé le regard éloquent de ces deux pauvres animaux, et j'en ai compris, car je ne crois pas qu'il existe des chevaux plus maltraités que ceux de Paris.

A partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une longue suite d'ébahissements pour Brigitte. Tu comprends que pour la brave femme tout devait être sujet d'étonnement : tant de ménages en une seule habitation ; le grand nombre de marches qu'il nous fallut gravir pour arriver à notre troisième ; l'exiguité de la cuisine avec sa batterie accrochée le long du mur jusqu'au plafond ; le foyer à gaz ; le long couloir sombre menant de l'office à l'appartement et l'aspect frippé des meubles : « Ah bien ! Ce n'est pas riche comme chez Madame maman ».

Quant à Jean, il faisait le crâne, lui ! Ses yeux écarquillés et sa bouche plissée disaient beaucoup de choses en leur muette éloquence, mais on voyait qu'il se faisait un point d'honneur de ne s'étonner de rien. Ce mutisme exaspérait sa femme ; elle le bourrait de coups de poings dans le dos... « Dis donc quelque chose !. t'es-là comme un dindon !... » Mais lui, plus calme que Brigitte -- et sentant instinctivement avec son gros bon sens que s'il parlait il lâcherait infailliblement une bêtise -- gardait un silence diplomatique.

.

Lorsque je fus couché entre des draps blancs — sentant bon les fraîches armoires maternelles — et que Brigitte fut venue border mon lit — afin que Pierrot fit bien dodo ! — je me mis sur le côté, enfonçant avec délice ma tête dans l'oreiller et poussant ce soupir heureux de l'homme qui se dit : « Ah ! je vais bien dormir. » Je traversais donc ce bon moment qui sépare la veille du sommeil, lorsque, au-dessus de ma tête résonnèrent des accords plaqués sur un horrible piano -- il était plus de onze heures ! — et bientôt je perçus la ritournelle du duo de *Norma* « *de tes fils Norma.* » qui est, comme tu le sais, l'un de mes cauchemars. La ritournelle terminée, deux voix de femmes — voix aigres, perçantes et dures, dont l'une semblait appartenir à une fillette et l'autre à une vieille femme — trouèrent l'épaisseur de mon plafond et vinrent me déchirer impitoyablement le tympan.

Lorsque le chant cessa, des applaudissements frénétiques éclatèrent et... le duo recommença.

De tes fils Norma, vois la souffran — an — ce...

Hélas, pensais-je; si on ne voit pas la souffrance des fils de Norma, la mienne aussi est méconnue.

Mais les voix criardes reprenaient: *Il n'est donc pour moi nulle espéran — an — ce!*

Je continuais à partager le désespoir des fils de Norma!

Laisse-moi mourir!

Comment donc! mais avec plaisir.

Enfin, j'entendis tomber les deux dernières notes et l'accord final — se cherchant tous les trois sans se rencontrer. Malgré mon vif plaisir, je remarquai la différence du tempérament musical des deux chanteuses: l'une termina en majeur et l'autre en mineur; quant à l'accompagnateur, il me parut être d'un caractère conciliant, voulant être bien avec tout le monde, car il se décida à jouer dans deux tons différents.

Je me suis dit: voilà un homme politique qui ira loin... qui ira même très loin!

Le duo ne fut pas *trissé*.

Je me retournai dans mon lit. J'étais accablé de fatigue et de sommeil. Je sentais une bienfaisante torpeur m'alourdir les sens; mes oreilles ne percevaient plus que vaguement le bruit sourd et continu qui montait de la rue; j'en étais arrivé à ce moment précis où l'esprit vacille, où il flotte dans des songes qui tiennent à la fois de la vie réelle et de cette seconde et étrange existence du rêve.

Alors il me sembla que le piano recommençait... Hélas! c'était vrai: il recommençait!.. et sais-tu quel était le duo que se mirent à hurler deux voix d'hommes? Non, tu ne me croiras pas, tu diras que c'est trop de guignon et que j'exagère, car c'était le duo de la reine d'Chypre: *Triste exilé...*

Tous les mauvais moments de mon adolescence m'assaillirent en foule. Je me voyais dans notre grand salon, entre toi et mon précepteur. Les fenêtres étaient ouvertes découvrant un ciel superbe troué d'étoiles scintillantes; l'air frais

entrait par bouffées vivifiantes qui nous plongeaient comme dans un bain d'air pur ; on entendait dans le lointain, le murmure doux et berçant de la mer semblant — ainsi à distance — charrier des flots d'or et d'argent dans ses eaux que la lune bleuissait. Une leçon était terminée et je me levais demandant craintivement :

— Puis-je sortir, M. Damout ? Alors la figure du tyran s'épanouissait.

— J'ai été content de vous aujourd'hui, Pierre, et pour vous récompenser, nous chanterons le duo de la *reine de Chypre*.

— Mais, monsieur...

Je voulais regimber, mais tu me tirais par la manche, me murmurant dans l'oreille :

— Va, mon Pierrot chéri... je t'en prie !

Et ces quelques mots suffisaient pour me décider à marcher au supplice.

Ah ! grande enchanteresse que tu es ! As-tu toujours été obéie par ton Pierrot...

Tu te mettais au piano. Notre duo commençait, et immédiatement le fou rire te prenait ; quelle peine tu avais à nous suivre, mais aussi étions-nous drôles ! Moi, avec ma voix que la mue rendait basse, sourde, voilée, ne sortant pas ; lui — M. Damout — faisant le ténor, poussant, soufflant, suant, rouge à éclater sous ses cheveux gris taillés en brosse et se haussant sur la pointe des pieds, une main sur le cœur et les yeux au plafond.

— « Du sentiment... il faut du sentiment... on ne chante pas *Triste exilé* comme *Au clair de la lune* !.. recommencez. »

Je recommençais, ne parvenant pas à trouver l'accent voulu pour *terre étrangère* ; il aurait fallu condenser tout un monde de regrets et de désespérance dans ces mots : *terre étrangère*, et je m'obstinais à en mettre autant que dans *Clair de la lune*.

Cela dura quatre mois — quatre beaux mois d'été ! — jusqu'à ce qu'arriva la catastrophe finale qui nous prouva d'une façon irréfutable qu'on ne meurt pas de rire.

Te souviens-tu ? Emporté par son ardeur lyrique, le brave homme était plus rouge encore que de coutume ; jamais il n'avait roulé d'yeux pareils ; jamais sa main ne s'était appuyée avec plus de force sur son cœur ; jamais il ne s'était tant haussé sur la pointe de ses pieds ; cette fois il se haussa trop, car, sa vaste rotondité l'entraînant, il perdit son centre de gravité et tomba sur toi. Voyant qu'il allait te renverser, je m'élançai sur lui pour le retenir, lorsqu'il s'accrocha désespérément à mes vêtements, m'entraînant avec lui. Le résultat fut que nous dégringolâmes tous trois par terre, nous deux riant à nous tordre, lui, honteux et confus, murmurant comme égaré et dans une sorte de hoquet. « Le sentiment... terre étrangère... clair de la lune... vous demande pardon... »

Enfin, nous parvîmes à nous remettre sur pieds et — notre émotion calmée — nous cherchâmes le chanteur : Il avait disparu !

Depuis lors jamais plus il ne parla de duos — ce qui fit un heureux de plus.

.

Mon déjeuner de ce matin a été marqué par un épisode très burlesque. La pauvre Brigitte!.. au moment où elle avançait vers moi le plateau portant mon déjeuner, nous entendîmes un cri de femme, déchirant, terrible ; Brigitte devint pâle comme un suaire et je t'avoue que les battements de mon cœur se précipitèrent considérablement.

Bientôt éclata un second cri plus déchirant encore et plus terrible que le premier et qui fut immédiatement suivi d'un bris de vaisselle : c'était Brigitte qui laissait tomber son plateau avec tout ce qu'il supportait — ce qui fit sur le tapis une jolie mare composée de café et de lait, le tout émaillé de morceaux de sucre et de rondelles de beurre fondant au milieu de ce liquide chaud répandu à flots.

Les deux cris de femme, le bruit de vaisselle cassée et l'exclamation que lança Brigitte, tout cela avait éclaté en moins de trente secondes.

— M. Pierre ! cria la pauvre femme, pâle et tremblante,

allez voir vite ce qui se passe ici en dessous : pour sûr, c'est une malheureuse qu'on veut tuer.

L'émotion de Brigitte me gagna. Je trouvais aussi quelque chose d'étrange et d'effrayant à ces cris semblables à un râle plein d'angoisse et de douloureuse terreur.

— Allez M. Pierre! allez... marmottait la pauvre vieille que la frayeur rendait bleue.

Je me levai et me précipitant vers l'escalier j'en descendis les marches quatre à quatre; arrivé à l'étage inférieur, je sonnai avec rage: un domestique vint m'ouvrir la porte.

— Que se passe-t-il ici?

— Mais monsieur...

Ce valet avait un air faux et bas.

— Je le saurai bien d'ailleurs...

Je traversai un premier salon. Le trouvant vide, je courus vers une porte à moitié cachée par une portière; j'allais ouvrir cette porte, lorsque le domestique s'élança sur moi, criant.

— Mais! on n'entre pas!..

— Comment! drôle...

Je ne réfléchis pas que je violais un domicile sans y avoir aucun droit, que je me conduisais comme un rustre et que ma façon d'agir était du dernier mauvais goût. J'entendais toujours bruire dans mes oreilles, ces cris affreux et je voulais tout braver pour sauver cette femme. Repoussant le domestique, je pénétrai dans une seconde chambre...

Je vis un homme à l'air furieux, les mains teintes de sang et — plus loin — une jeune femme à moitié pâmée, à laquelle une dame âgée faisait respirer des sels.

— Misérable assassin! criai-je saisissant le bourreau à la gorge.

Il était robuste. Se dégageant il me repoussa; comme j'allais encore m'élançer vers lui, mes yeux tombèrent sur une infinité de pinces, de crochets et de limes... puis sur un fauteuil à bascule... puis sur un vaste bassin d'argent... puis... puis... Bref, j'étais chez un dentiste!

Je fis force excuses, mais ce qui calma le plus l'indignation

du bonhomme, ce furent ces quelques mots que je lui soufflai dans l'oreille :

— Je vous enverrai cent francs.

Maintenant calcule : cent francs pour avoir fait le Don Quichotte ; un tapis à remplacer ; de la vaisselle à acheter — et tu trouveras que la vie à Paris coûte un joli denier.

.

CHÈRE MÈRE,

.
Dans « mon ménage » tout marcherait assez bien, si Brigitte n'avait pas découvert que l'appartement était hanté par de « méchants esprits ». Cette affirmation est basée sur un tas de faits absolument indiscutables ; le crépitement des bougies et le craquement des meubles eussent déjà suffi à démontrer surabondamment la présence des « méchants esprits », lorsqu'un autre fait — bien autrement grave ! bien autrement terrible ! — est venu troubler tout à fait la pauvre Brigitte dont l'imagination se livre maintenant à des suppositions insensées.

Chaque soir elle m'attendait à ma rentrée du théâtre et avant-hier je la trouvai pâle et tremblante.

— Qu'y a-t-il encore, ma pauvre vieille !

— Monsieur Pierre !.. c'est comme la défunte à Jean Renaud !

Inutile de te dire que je ne comprenais pas.

— Voyons, fis-je, explique-toi.

— M. Pierre, j'vas vous dire... Ah ! mon Dieu ! v'là que ça recommence !

Un rire de femme venait d'éclater. Il était étrange : très aigu, saccadé et sautant toujours sur une même note comme si l'être qui riait était inconscient.

— Oui, monsieur Pierre... Jean Renaud a fait mourir sa femme à la peine... et maintenant elle revient la nuit et elle rit... elle rit...

— L'as-tu entendu ce rire !

— Non Seigneur Dieu! Mais son homme l'entend.

— Ma pauvre Brigitte, lui dis-je en riant; tu sais bien que Jean Renaud s'enivre, n'est-ce pas?

— Oh! pour sûr...

— Eh bien! quand la nuit il rentre ivre et qu'il se met à songer à sa femme qu'il a tant maltraitée, la peur le prend: alors — le remords et l'imagination aidant — il croit entendre un tas de choses effrayantes.

De nouveau le rire qui terrifiait Brigitte éclata, incolore et strident; par un effet d'acoustique très bizarre, il eût été impossible de préciser d'où partaient ces sons étranges et troublants qui semblaient venir d'en haut, puis d'en bas, puis de gauche, puis de droite, nous entourant, nous poursuivant, nous enserrant dans ce malaise vague et irritant que produit une sensation indéfinie.

A grand'peine je parvins à calmer Brigitte qui ne voulait pas que je dormisse seul dans cette chambre hantée —, prétendant me faire consentir à ce que Pierre vint veiller sur moi pendant la nuit.

Hier au soir le même rire — rire de folle ou de nerveuse, je ne sais — recommençant suivi de la même scène de Brigitte, je me fâchai et lui défendis de m'attendre encore le soir. Tu vois d'ici les pleurs de Brigitte et tu t'imagines bien le chagrin que je ressentis à devoir rudoyer un peu cette brave vieille, mais il le fallait, plus encore pour son repos à elle que pour le mien.

Ah! je ne crois pas que nous resterons un mois ici, chère mère. Je m'ennuie tant de toi! si tu savais combien tu me manques — et à toi aussi je te manque. Ne fais pas la brave, va: malgré ton beau courage maternel; malgré le dévouement et l'oubli de tes propres désirs qui constituent le fond de ta nature exquise; malgré les protestations que tu me réitères chaque jour et l'assurance que tu me donnes que tu te passes fort bien de moi, je te dirai tout brutalement: mère, tu mens! Mensonge inspiré par la profondeur de ta tendresse pour moi — je le sais fort bien, — mais enfin tu mens! Or comme je t'aime et te vénère trop pour te permettre de mentir ainsi

— songe donc : une fois toutes les vingt-quatre heures... à chaque lettre que tu m'écris ! — je suis fortement tenté de faire mes malles et de courir vers toi pour ne plus te quitter.

Te souviens-tu du bon temps, quand j'étais ton petit Pierrot, que je voulais être « tout entier sur tes genoux » et que je tombais dans de vraies crises de désespoir ne prétendant pas dire au bon Dieu que je l'aimais au-dessus de tout ?

Te souviens-tu, que lorsque — avec ma logique d'enfant — je te disais :

— « Tu ne veux pas que je mente n'est-ce pas ? Tu me répondais :

— « Jamais mon Pierrot ; jamais entends-tu il ne faut mentir : c'est laid, c'est lâche et personne ne t'aimerait. »

Tu te souviens, n'est-ce pas ? Eh bien ! profonde pécheresse, médite tes propres paroles.

Te passer facilement de moi, toi ?.. Ah ! grande et chère menteuse que tu es ; comme tu mens mal... et comme je ne te crois pas. Pense-tu donc que je ne sente pas, lorsque tu m'écris, qu'entre chaque ligne tombe un baiser, qu'entre chaque mot vole un regret ? Ne sens-tu donc pas que ta main tremble et que de tes yeux — tout gros comme ton cœur — s'échappe parfois une larme qui vient gonfler le papier ? Sommes-nous faits pour vivre l'un sans l'autre et de quel droit me voles-tu un mois de ta tendresse ? Laisse-moi revenir. J'ai tant hâte de te voir ; j'ai si besoin de t'embrasser ; j'ai si soif d'entendre ta bonne voix me dire « mon cher fils ! » et de sentir sur mes épaules se poser tes mains maternelles ! Allons voyons ! rappelle ton Pierrot, tu verras comme il reviendra à tire-d'aile.

.

CHÈRE MÈRE,

.

Enfin ! Puisque tu le veux absolument, je resterai, quoique Brigitte devienne insupportable : Ce n'est plus une femme, c'est un étonnement ambulante, perpétuel.

Ce qui l'intéresse beaucoup — et qui d'ailleurs constitue une chose fort curieuse à observer — c'est l'intérieur d'une cour à Paris. Nos horizons lointains, nos vastes plaines (ces vues superbes s'étendant à l'infini sous un ciel clair) sont remplacés par de hautes maisons noires et sales, qui vous entourent et vous étouffent. A la mer qui mugit ou qui murmure et dont nous aimons à entendre la plainte sourde ou la chanson berçante, succède ici le bruit des voitures, des coups de fouet et des appels des marchands ambulants. Marchands de fleurs, de légumes, de fruits, de pommes de terre, de fromage, se suivent toute la matinée; leurs appels divers sont irritants et particulièrement celui du marchand de fromage, criant sous vos fenêtres pendant dix minutes : « Du fromège, fromège à la crème... » d'une voix perçante et nasillarde.

Je te parlais de la cour.

Quel spectacle attachant pour un curieux doublé d'un écrivain ! Si j'étais romancier, je ferais un volume rien qu'à noter les observations de chaque jour et cela sans sortir de ce que je vois dans ma cour et dans celle du voisin.

Je commence par la mienne.

Au rez-de-chaussée un magasin « d'ouvrages pour dames. » S'il faut en juger par le peu de chalandes que j'y vois entrer, les Parisiennes ne sont guère enthousiastes de ce genre de distraction. Il est vrai que ce sont presque tous ouvrages de tapisserie qui ornent la vitrine et je sais — pour l'avoir admiré souvent chez toi — la patience et l'attention qu'il y faut apporter pour bien compter ses points, assortir ses laines et que sais-je encore... Or, la Parisienne aime surtout à bavarder, à galoper comme un jeune cheval au travers de tous les sujets. Qu'elle connaisse ou non les pays qu'elle traverse, cela lui importe peu, car elle sait qu'elle est agile et qu'elle n'a pas à s'effrayer d'un faux pas : elle sera vite debout. D'ailleurs elle fait tout très-vite, marchant vite, parlant vite et — peut-être aussi — oubliant vite. Sois sans crainte, je ne chercherai pas à prendre l'une de ces délicieuses mouches brillantes et vives : leurs jolies petites ailes ne tiennent pas

très-fort, je pense, et je craindrais qu'elles ne me restassent entre les doigts.

Au premier, habite une « dame seule », et voilà certes la métaphore la plus étrange qui se puisse concevoir, car ces dames reçoivent beaucoup.

Au deuxième, école de petites filles. Pauvres fillettes ! comme il me peine de voir ces enfants vivre des journées entières, entassées dans une étroite chambre, au plafond bas et sous le regard d'une maîtresse qui ne leur permet pas de lever la tête. Les fenêtres sont ouvertes, mais quelle atmosphère respirent-elles ? un air humide, chargé des miasmes sortant des égouts et montant lourdement de la cour. Dans une chambre se tient la classe et dans un cabinet à côté se trouve un piano ; chaque gamine vient, l'une après l'autre, caresser les vilaines dents jaunes du monstre — Minotaure moderne dont je rêve d'être le Thésée depuis que je suis à Paris (que dis-tu de cette phrase ? elle eût transporté Monsieur Damout.) Pendant un quart d'heure, chacune à leur tour, elles tapotent des *do ré mi fa sol*, tandis que, dans l'autre pièce, leurs compagnes récitent des leçons ou griffonnent des devoirs.

A quatre heures, les mamans et les bonnes viennent délivrer les captives, qui s'en vont heureuses et souriantes. Parfois, une pauvre petite est retenue après la classe. Elle pleure. La mère intercède pour elle, mais la maîtresse — de l'air dur et hautain qui est l'apanage de la plupart de ces vieilles filles aigries dans le célibat — refuse de lâcher l'enfant : ces femmes sont féroces ou d'une bonté adorable — il n'y a pas de milieu. La grande criminelle attend son arrêt. Ses regards inquiets vont alternativement de sa mère à la maîtresse, ses yeux sont débordants de larmes et ses lèvres pâles, que ronge l'anémie, tremblent nerveusement. Lorsque la scène a duré dix minutes et que la pionne a suffisamment fait sentir à sa victime qu'elle est en son pouvoir, elle fait un geste digne, et vite vite la mère prend son enfant, lui met hâtivement son chapeau et l'emmène de peur qu'on la retienne encore.

Au troisième se trouve l'étude d'un huissier. Là, rien

de particulier à observer. Les fenêtres sont presque toujours closes, sauf une qui s'ouvre assez fréquemment : C'est le maître-clerc qui a une passion quelque part dans un coin de la cour et à laquelle il vient lancer des œillades amoureuses. Malheureusement, c'est bien souvent au moment le plus palpitant de ses déclarations passionnées, qu'il se retourne et ferme la fenêtre avec précipitation — sans doute le patron qui entre.

Si je ne vois pas ce qui se passe dans cette étude d'huissier, je le devine aisément. Que de sanglots, de cris et de prières inutiles ; que de serments et de promesses auxquels on ne croit plus ; que de confidences intimes — sacrées peut-être — confiées, avec l'espoir d'éviter la honte de la banqueroute. Vingt années de labeur et de probité venant échouer, chez l'huissier d'abord, en justice ensuite. Et quelles années ! Passées en un travail constant — dans l'un de ces sombres réduits de petit boutiquier parisien, l'artisan — buchant tout le jour — s'étiolé, ainsi qu'une plante à laquelle manque le soleil ; puis, la journée finie, il vient, sur le pas de sa porte, respirer l'air empesté de la ruelle malsaine, pour aller ensuite dormir quelques heures dans un cabinet où le jour n'entre jamais — situé entre la boutique et l'atelier — et où ils reposent tous pêle-mêle, mari, femme et enfants. Mais enfin, ils sont courageux. En travaillant plus que des forçats, ils parviennent à nouer les deux bouts, lorsque survient une maladie de la femme, ou la mort d'un enfant, ou encore — ce qui est pis — un accident au mari ; alors, comme lorsque dans une machine se brise un engrenage, plus rien ne va. Il faut vivre pourtant... On emprunte... on fait des dettes ; le pauvre ménage sent venir la misère et entrevoit la honte dans la pluie d'assignations qui tombent sur lui. Les créanciers implorés en vain, on court chez l'huissier ; on demande du temps ; on le supplie d'intercéder... Peine perdue ! l'huissier n'a pas le temps, et d'ailleurs, habitué à ces scènes journalières, il s'est complètement endurci le cœur et ces « pleurards » ne le touchent plus.

Alors, c'est le maître-clerc que l'on supplie. Mais lui aussi

est insensible ! lui aussi est pressé ! — pressé de voir partir le patron et de retourner à la fenêtre pour y recommencer son manège —, et le pauvre diable, repoussé de tous, s'en va la tête basse, pleurant comme un enfant en songeant au désespoir de ceux qui attendent anxieux à la maison.

Comme tu le vois, tout ce que j'observe manque totalement de gaieté : des pleurs partout ! Chez la fille, l'amant — repoussé parce qu'on ne l'aime plus ou parce qu'il est trop pauvre — pleure ; au-dessus, à l'école, une malheureuse gamine retenue après quatre heures — pour avoir dit deux jours de suite que nez prenait un s au pluriel — pleure ; chez l'huissier, un père de famille — honnête et travailleur, se voyant écrasé par la fatalité — pleure.

Combien toutes les misères et les luttes journalières de la vie sont visibles ici où l'on voit sans cesse se coudoyer l'extrême pauvreté et l'extrême opulence et combien je suis d'avis — depuis que je vois de près bien des choses — que les socialistes sont des révoltés qu'il faut calmer par la douceur. Dans nos campagnes, nous vivons beaucoup plus sur un pied d'égalité ; nous aidons nos pauvres, nous caressons leurs enfants et, en secourant ces malheureux, nous causons avec eux ; nous connaissons leurs noms, ils nous racontent leurs misères et nous les consolons ; ce sont des êtres comme nous, enfin ! ayant une âme, et non pas des machines qu'on pressure, qu'on pressure encore et toujours.

.

CHÈRE MÈRE,

.
Puisque cela t'amuse, je continue l'inspection de la cour. Je passe à celle du voisin. L'entre-sol et les deux étages au-dessus sont occupés par une tailleuse. À l'entre-sol sont rangés les mannequins supportant des toilettes bleues, roses, vertes, blanches, noires et dont la vue plonge Brigitte dans des extases infinies. Elle trouve que c'est bien plus beau qu'à la

procession, et l'autre jour elle voulait à toute force me faire acheter une robe pour la Vierge... C'était une robe de bal en tulle rose, décolletée et garnie de rubans et de fleurs!..

Toutes ces petites ouvrières babillent plus qu'elles ne travaillent; c'est un murmure perpétuel avec, de temps à autre — traversant la cour — les éclats de voix d'une dispute. Elles se menacent du geste, se lèvent en renversant leurs chaises et se rapprochant se mettent le poing sous le nez: « ... Vous êtes une ci... Vous êtes une là!... » et les invectives — ramassées dans l'égout — tombent dru comme la grêle débitées de ce joli petit accent parisien qui donne ici un charme particulier à toutes les femmes. A côté de l'atelier apparaît la chambre d'essayage. Il fait chaud et les fenêtres restent entr'ouvertes... Tu me trouveras peut-être indiscret d'y jeter parfois un regard, mais puisque je suis ici pour étudier sur le vif... ma foi! j'étudie sur le vif. Et puis, en somme, que fais-je de reprehensible? Je me permets de regarder une femme décolletée et bras nus? Mais ne se montre-t-elle pas chaque soir dans le même costume à des centaines d'individus?.. Comme détail sur la plastique parisienne, j'ai remarqué que les huit dixièmes des femmes d'ici sont trop grasses ou trop maigres — cascade d'os ou bouillonnement de graisse — et désirant acquérir une certitude à cet égard, je continue à m'en convaincre en étudiant le salon d'essayage.

Au-dessous de l'appartement de la tailleuse — au rez-de-chaussée — se trouve le... comment dirais-je?.. le *laboratoire* d'un perruquier. Ce *laboratoire* est divisé en deux compartiments: dans l'un se trouve le patron: dans l'autre trois jeunes ouvrières et un ouvrier plus âgé.

Le patron — assis devant une table — est entouré de mèches de cheveux de toutes les couleurs, à commencer par le blond pour finir par le noir — en passant par l'acajou qui est la couleur à la mode pour le moment. Dorénavant je ne dirai plus: c'est un travail de Bénédictin, mais bien: c'est un travail de perruquier. Pendant des heures et sans désem- parer, cet homme est là à manipuler une mèche de cheveux;

il la tient d'une main, la passe dans l'autre, la rejette sur la table, la roule, la prend et... recommence! et cela des milliers de fois en vingt-quatre heures.

Les petites filles — elles ont de dix à quinze ans — sont des orphelines. Brigitte dit que le matin elles s'habillent là dans l'atelier, puis, qu'elles déjeunent vivement et se mettent à la besogne. La tâche de ces enfants consiste à piquer des cheveux *un par un* dans des formes de perruques reposant sur des têtes en bois. Elles sont là, courbées en deux tout le jour, dans un travail abrutissant et énervant. Le soir venu, si le temps est mauvais, elles restent à l'atelier, chantant des cantiques — souvenir du couvent probablement; si le temps est beau, on leur permet d'aller dans la cour. Je les vois d'en haut; la poitrine rentrée et les joues creuses, elles sautent à la corde et courent, s'amusant, mais comme de petites vieilles sans forces et sans désirs. Lorsqu'elles se reposent elles peuvent — pour se distraire! — contempler les hautes murailles grises et tristes qui les entourent; alors, bientôt fatiguées, elles s'asseyent sur les marches de pierre de l'atelier, ayant — pour seule compagnie — la rangée de perruques séchant sur leur socles de bois et dont les longues mèches désolées pendent humides et raides pareilles à des cheveux de noyés. A neuf heures une femme fait rentrer ces enfants, les enferme à double tour, pour venir les éveiller le lendemain matin et leur faire reprendre leur collier de misère.

Pauvres petites déshéritées — qui ont à peine connu les caresses et le doux refuge sous l'aile maternelle — combien elles me font pitié! Brigitte en pleure parfois; elle voudrait les ramener avec elle pour les faire courir au grand air et les voir se rouler dans le sable arrosé par la mer et chauffé par le soleil.

— Les pauvres!.. Elles seraient vite solides, allez monsieur Pierre!

— Je te crois; mais vois-tu, si nous voulions prendre avec nous tous les êtres qui souffrent et qui luttent à Paris, il nous faudrait emmener la moitié de la ville, ma brave vieille!

— Vous avez raison, monsieur Pierre, mais tout ça est bien triste et je suis fort contente que Madame maman ne l'a pas vu.

Et moi aussi, chère mère, je suis enchanté que tu n'aies pas vu tant de misères, car tu eusses assurément souffert de ne pouvoir soulager toutes ces infortunes.

Ah! que je m'ennuie de toi! Que je voudrais te revoir! Revoir mon beau pays; respirer à pleins poumons; courir à travers bois, à travers champs, le long de la mer; chanter bien fort en pleine liberté; être heureux enfin et voir quelques heureux autour de moi.

Deux jours plus tard, j'expédiais à ma mère la dépêche suivante :

« Reviendrons 10 h. soir. Ne t'effraie pas. Brigitte absolument impossible.

« PIERRE. »

L'équipée de Brigitte qui avait provoqué cette dépêche nous a causé une joie énorme — après — car dans le moment même, je me suis mis dans une colère violente et d'ailleurs fort excusable. Qu'on en juge.

Au cinquième, à côté de la chambre de Brigitte, demeurait une veuve. C'était une Allemande baragouinant un français impossible et répondant le plus souvent par des pleurs aux questions que lui adressait Brigitte sur ses moyens d'existence. Toutes ces larmes et ces *och mein Gott* réitérés, avaient fait fondre le cœur trop sensible de Brigitte. Elle s'était prise d'une grande affection pour cette petite grosse femme d'environ cinquante ans, l'air rampant et le regard fuyant. Par un sentiment de pitié et de délicatesse, Brigitte lui offrit de venir travailler à la journée chez moi; au milieu de larmes plus nombreuses que jamais et de *och mein Gott* innombrables, Brigitte comprit qu'elle refusait. De ce moment la pleurnicheuse ne manqua jamais de se trouver par hasard à l'office aux heures des repas et d'accepter les plantureuses portions que lui servait Brigitte.

J'éprouvais à l'égard de cette femme une répulsion instinctive.

Je dis à Brigitte de se méfier. Elle jeta les hauts cris, protestant que *la Marie* était la meilleure, la plus honnête et la plus douce femme du monde « et si malheureuse ! »

— Mais pourquoi ne travaille-t-elle pas ?

— Dame ! monsieur, je ne veux plus le lui demander : ça la rend si malheureuse.

— Ah ! tu m'ennuies à la fin et veux-tu que je te dise une chose Brigitte ? Fais attention lorsqu'elle est à l'office : je crois qu'elle a les doigts très longs ta femme si malheureuse.

— Oh ! monsieur Pierre.

Quelques jours après l'avertissement donné à Brigitte — j'étais tranquillement en train de lire — je vis entrer Jean, pâle, tenant à peine debout et bégayant :

— Monsieur Pierre... vite... Brigitte... l'Allemande... la police...

Je suivis vivement Jean à l'office où m'attendait un spectacle fort pénible. Je vis deux gardiens de la paix dont l'un mettait les menottes à l'Allemande — qui était ruisselante de larmes et dont les *och mein Gott* ne sortaient plus que dans un râle — tandis que l'autre maintenait Brigitte qui l'insultait, se débattant pour aller délivrer son amie :

— Une femme si malheureuse ! et si brave !

— Qu'est-ce, demandai-je ? Et toi Brigitte, tais-toi, et ne bouge plus.

— Mais, monsieur Pierre...

— Ça suffit, te dis-je : obéis.

Brigitte lâcha l'agent — bien à regret — et il me conta ceci :

— Cette femme, monsieur, est une voleuse de la pire espèce. Elle a plusieurs logements dans la ville et voilà trois mois que nous la filons, sans parvenir à la pincer, elle nous glisse toujours entre les doigts, mais cette fois nous la tenons. Nous avons visité sa chambre qui contient pour plus de dix mille francs d'objets volés. Elle fait partie d'une bande et par elle nous pincerons les autres.

— Eh bien ! dis-je à Brigitte, que penses-tu de tout ça ?

— Oh! monsieur!... c'est-y bien possible!...

— Pour ce qui est de votre cuisinière, reprit l'agent, nous devrions la coffrer pour injures et rébellion envers la police, mais quant à moi, je suis si heureux de la bonne capture que nous venons de faire que je consens à laisser cette vieille tranquille et si mon collègue consent aussi...

Consulté, le collègue consentit.

L'Allemande — complètement matée — marcha silencieusement entre les deux agents de la police, suivie du regard atterré de Brigitte qui restait anéantie sur sa chaise.

— Brigitte et Jean, dis-je, dépêchez-vous à faire les malles : Nous partons dans trois heures.

— Pardon, monsieur Pierre ! vous êtes fâché, pardon, je ne recommencerai plus, je vous écouterai, pardonnez-moi !

— De tout cœur ; mais vois-tu, ma bonne vieille, nous ne sommes pas faits pour vivre à Paris nous autres campagnards, retournons bien vite dans le pays où nous sommes nés, où nous avons toujours vécu et que nous n'eussions pas dû quitter.

Le soir même ce que je rêvais depuis quinze jours se réalisait : j'étais auprès de ma mère, ses mains dans les miennes, écoutant la musique de sa voix me chanter le refrain tant aimé :

— Mon cher fils !...

JEAN FUSCO.

Mai 1885.

UNE PAGE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

DON AUGUSTIN DE ITURBIDE,

Héritier présomptif de la couronne Impériale de Mexique. (1)

La conduite de Napoléon envers son impériale suppliante fut sans pitié. Il n'envoya personne, pas même un aide de camp pour recevoir la princesse Charlotte lors de son arrivée à St-Nazaire, et ne lui fit qu'une visite pendant tout son séjour à Paris; encore ne fut-ce que trois ou quatre jours après son arrivée. — Accompagné de M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères de France, il lui rendit enfin visite à l'Hôtel, visite très cérémonieuse qui ne dura pas vingt minutes. En se levant pour la quitter, il lui dit : — Un train impérial sera à la disposition de Votre Majesté demain matin; vous aurez l'obligeance de dire au Directeur quelle route il vous plaira de prendre pour vous mener hors de France.

Après cet acte d'une brutalité de Parthe, il se retira et quitta l'Hôtel.

Malheureuse dans sa demande à l'empereur des Français, qui n'avait plus aucun pouvoir pour sauver la couronne des autres, la princesse se rendit à Rome pour exposer ses peines au Pape, qu'elle pensait être le seul au monde à qui elle pût s'adresser pour obtenir ce dont elle et son mari en péril avaient le plus besoin : des consolations pour elle, et de l'aide pour lui.

La dernière visite de la princesse au Vatican avait eu lieu

(1) Traduit de l'anglais du *Harper's New Monthly Magazine*, New-York. N^o 395
Avril 1883.

en 1864. Fille de roi, épouse d'un empereur, elle allait être avec son mari, comme elle le croyait, les fondateurs d'une dynastie impériale dans le nouveau monde. — Le Pape alors l'avait bénie. Elle avait reçu les flatteries de sa cour, toute l'Europe lui avait rendu hommage. *Vera incessu patuit idea*. Maintenant accablée de chagrins, elle pensait qu'elle y trouverait enfin des amis, un appui et de la sympathie.

Autre illusion qu'elle était destinée à voir s'envoler. — Lorsqu'elle arriva dans la ville pontificale, elle se rendit en toute hâte au Vatican. Au lieu d'être reçue dans les appartements particuliers du pape, elle fut conduite dans le grand salon de réception. En entrant, elle aperçut le pape à l'autre bout. Il ne s'avança pas au devant d'elle, mais attendit qu'elle vînt près de lui. — Elle fut obligée de passer d'un bout à l'autre de cette longue salle, devant la longue file des personnages de la cour, réunis évidemment pour rendre plus sévère cette cérémonieuse réception.

Elle connaissait trop bien les usages des Cours et les moyens raffinés que les souverains possèdent pour exprimer leur mécontentement ; elle même sans aucun doute les avait trop souvent employés, pour ne pas deviner son sort dans toutes ces formalités, pour ne pas voir que son voyage à Rome serait inutile, que la dernière branche en laquelle elle avait mis l'espoir de sauver la couronne et la vie de son mari, s'était brisée, et que les hautes tours, les somptueux palais que son ambition et son orgueil avaient rêvés quelques années auparavant, avaient soudainement et irrévocablement disparu comme dans un songe.

Dans l'état de surexcitation nerveuse où elle se trouvait après l'insuccès inattendu de sa démarche auprès de Napoléon, cette révélation l'accabla.

Sa raison, qui plus d'une fois s'était obscurcie depuis qu'elle avait quitté son mari, s'éteignit entièrement.

A Puebla, allant à la Vera Cruz pour retourner en Europe, la princesse Charlotte insista pour visiter au milieu de la nuit, la maison de M. Esteva, maire de la ville.

M. Esteva avait à peine 30 ans. Lorsqu'elle y fut, son langage et sa conduite furent tellement en contraste avec son maintien ordinaire, que toute sa suite en fut choquée. M. Velasquez de Léon qui en faisait partie pendant ce voyage, dans le rapport qu'il écrivit pour annoncer le complet dérangement de son esprit, fit allusion à cette circonstance, ainsi qu'à une autre qui arriva à Acotzingo, situé à peu de distance de Puebla, où les mêmes symptômes d'aliénation mentale se représentèrent.

Elle devint possédée de l'idée fixe que les personnes qui habitaient l'Hôtel où elle était logée voulaient l'empoisonner. — Elle refusa de quitter le Vatican, les supplications du pape et du cardinal Antonelli ne purent la décider à partir. — Le pape télégraphia aussitôt la situation à son frère le roi des Belges, ainsi qu'à son beau-frère, l'empereur d'Autriche. Le roi des Belges envoya immédiatement à Rome son frère le comte de Flandre et la malheureuse princesse, digne objet de pitié, fut conduite précipitamment à Miramar. — L'empereur d'Autriche ne fit aucune attention au message du pape; personne ne fut envoyée par lui pour prendre soin de l'épouse délaissée et folle de son frère. Les sentiments de la cour impériale d'Autriche étaient extrêmement hostiles à la princesse Charlotte, et un peu moindre envers Maximilien. Elle était considérée comme responsable, — et elle mérite de l'être en grande partie — de ce que Maximilien s'était embarqué dans cette folle équipée; tandis que ce dernier, alors qu'il voyait échouer son projet d'empire mexicain, avait autorisé que l'on fit savoir à Vienne qu'il n'avait pas l'intention de se considérer comme lié par le contrat signé à Miramar avant son départ, contrat par lequel il renonçait à tous ses droits à la couronne d'Autriche. Pour ce motif, il était considéré à Vienne plutôt comme un prétendant que comme un frère. Comme la princesse Charlotte avait hérité de son père d'une somme de six millions de dollars, somme qui après sa mort devait retourner au roi des Belges et au comte de Flandre, ses frères, l'empereur d'Autriche fut requis de signer un contrat par lequel il

renonçait à toute réclamation sur tout ou partie de son héritage. Ceci fait, le comte de Flandre conduisit la princesse à Bruxelles, où elle fut premièrement installée au Palais de Laeken, et plus tard dans le château où elle demeure actuellement et où, nous dit-on, elle ne voit que deux dames de la cour. Le roi son frère, d'après ce que l'on dit, ne l'a visitée qu'une fois.

La prédiction de *Pasquin* ne tarda pas longtemps à s'accomplir. Comprenant à la fin sa situation désespérée, Maximilien se décida à rejoindre sa femme en Europe, et, accompagné de quelques-uns de sa suite, se dirigea vers Vera-Cruz avec l'intention de s'embarquer sur la frégate autrichienne le *Dandolo* qui l'attendait dans le port. Avant d'arriver près de la côte, il fut rejoint par son secrétaire particulier, M. Eloin, qui revenait d'une tournée d'observation qu'il avait été chargé de faire en Europe dans le but de savoir quelle aide on pouvait attendre de l'autre côté de l'Atlantique; non seulement il ne rapportait aucune consolation, mais entre autres choses, il annonçait à Maximilien que son frère, l'empereur d'Autriche, l'avait autorisé à lui dire que s'il retournait dans son pays, il ne devait espérer que de reprendre seulement le titre et le rang d'archiduc, et qu'il ne serait pas reçu comme empereur. L'on prétend que ce renseignement lui fit prendre la détermination de retourner sur ses pas, de rester à tout hasard dans le pays et d'y vivre ou mourir empereur.

Au point de vue militaire, il abandonna inconsidérément les avantages stratégiques que lui offrait la ville de Mexico comme base d'opération; et avec sa petite armée, réduite à quelques milliers d'hommes par suite de la retraite des Français, il prit position à Queretaro où il fut assiégé par les troupes républicaines. Dans la nuit du 14 mai 1867, par la trahison de l'un de ses officiers, il fut fait prisonnier avec deux de ses généraux, et traduit devant une cour martiale.

Seize mois auparavant, le ministre américain à Paris avait supplié M. Drouyn de Lhuys d'interposer l'influence du gouvernement français entre les victimes des impitoya-

bles décrets (du 3 octobre) de Maximilien et leurs assassins. La réponse faite à cet appel à l'humanité fut qu'il fallait s'adresser à M. Juarez et non à lui (M. Drouyn de Lhuys), que Maximilien était un empereur sur lequel la France n'avait aucun pouvoir. — Les positions se trouvaient maintenant changées. — Les souverains européens qui, récemment, laissaient les Etats-Unis en dehors de leurs calculs comme force politique, et parmi eux l'empereur des Français, suppliaient M. Seward d'user de son influence sur Juarez pour que la vie de leur protégé fût épargnée.

Qui se serait imaginé quelques mois auparavant, alors que Maximilien dans son orgueil insensé, signait ses sanglants décrets, que la coupe que sans remords il avait présentée aux Mexicains, lui serait présentée à son tour, et qu'il serait réduit à demander grâce à ceux à qui lui-même avait refusé inexorablement miséricorde.

Mais sa supplication fut inutile.

Les prières des puissances interposantes furent vaines. — L'intercession amicale même de M. Seward, *malgré les refus irritants que ses prières pour les officiers de Juarez avaient reçus six mois auparavant du gouvernement de Napoléon*, — fut impuissante. — Maximilien et deux de ses généraux furent traduits devant une cour martiale, jugés, condamnés et fusillés sur la place publique de Queretaro le 19 juin 1867, juste quarante-trois ans et un mois après que le précédent empereur du Mexique avait payé de sa vie le prix de sa folle ambition.

Un exposé frappant et plein de dignité des raisons par lesquelles le gouvernement Mexicain pourrait se trouver dans l'impossibilité d'épargner la vie de Maximilien, fut fait par M. Romero, alors ministre du Mexique à Washington, dans une lettre datée du 31 mai 1867 et adressée à Hiram Barney. — Quelque soit la conclusion que l'on puisse tirer quant à la sagesse ou à la nécessité d'exécuter Maximilien, la lettre de M. Romero disculpe pleinement son gouvernement de l'accusation d'inhumanité ou de vengeance anti-politique. Les extraits suivants tirés de sa lettre, justifient, nous le croyons, cette opinion :

« J'ai lu avec intérêt vos observations sur la façon dont nous devrions traiter les ennemis du Mexique. — Je ne connais pas les intentions du président Juarez en ce qui concerne Maximilien, mais je crains que si on permettait à ce prince de retourner en Europe, il ne devienne une menace constante pour la paix intérieure du Mexique. Il continuerait à porter, à notre honte, le titre d'empereur du Mexique. Tous les mécontents mexicains, tous ceux qui aiment l'intrigue, entretiendraient une correspondance avec lui au sujet de sa prétendue popularité ici, et ces personnes seraient capables de le décider à revenir un jour, ainsi que cela eut lieu pour Iturbide. Celles de ces personnes qui le pourraient, iraient se réfugier en Autriche et formeraient à Maximilien une cour mexicaine, et il s'en trouverait assez pour y organiser un gouvernement mexicain, ainsi que cela eut lieu à Rome pour le roi des Deux-Siciles après son expulsion de Naples. — Quelques puissances européennes continueraient à le reconnaître comme Empereur du Mexique, ainsi que l'Espagne l'a fait pour le roi des Deux-Siciles.

« Toutes les fois que surgiraient des complications avec une nation européenne, la première démarche que la partie intéressée ferait, serait d'intriguer avec Maximilien, de nous menacer *d'aider notre légitime souverain à recouvrer son autorité contre l'usurpateur*, si nous refusions d'accepter les conditions qu'il lui plairait de nous imposer.

« En outre, si Maximilien était gracié et autorisé à retourner dans son pays, je suis certain que personne en Europe ne voudrait reconnaître que nous avons agi sous une impulsion magnanime parce que les nations faibles n'ont pas la réputation d'être généreuses; au contraire on dirait que nous avons agi par crainte de l'opinion publique de l'Europe et parce que nous n'osions pas traiter avec sévérité un prince européen, notre souverain.

« Je n'ai pas l'intention de dire que nécessairement Maximilien devrait être fusillé; je veux dire qu'on devrait lui retirer tout pouvoir pour faire du mal au Mexique, avant qu'il ne soit autorisé à quitter le pays. »

Les Etats-Unis sont un grand pays, une puissance parfaitement organisée; par ce motif ils peuvent faire des choses qu'il ne serait pas prudent au Mexique de faire. J'ai la plus entière confiance que le Président Juarez traitera Maximilien conformément aux vrais intérêts du Mexique. »

Dans la nuit qui précéda son exécution, Maximilien demanda à son geôlier de couper une mèche de ses cheveux qu'il mit dans la lettre suivante adressée à sa femme déjà folle :

Ma bien-aimée Charlotte,

Si Dieu permet un jour que vous puissiez vous rétablir et lire ces lignes, vous apprendrez la cruauté du sort qui n'a cessé de me poursuivre depuis votre départ pour l'Europe. Vous avez emporté avec vous mon âme et mon bonheur. — Pourquoi ne vous ai-je pas écoutée? Tant d'évènements, hélas! tant de catastrophes inattendues et imméritées m'ont accablé, qu'il n'existe aucun espoir dans mon cœur, et que j'attends la mort comme un ange libérateur. Je meurs sans agonie. Je tomberai avec gloire, comme un soldat, comme un roi vaincu. Si vous ne pouvez supporter tant de souffrances, si Dieu nous réunit bientôt, je bénirai la main divine et paternelle qui nous a si rudement frappés. — Adieu! adieu!

Ton pauvre Max.

Le malheur consacre toujours ses victimes, mais il y avait une personne, une épouse et mère, qui ne pouvait contempler ce naufrage désastreux avec des regrets sans réserves.

Alors que poursuivant ses plans d'ambition, possédant un pouvoir despotique sans limites, le coup le impérial fermait l'oreille aux appels de cette mère, foulait aux pieds ses droits, et insultait à ses affections les plus sacrées, ces cœurs qui ne pouvaient être touchés par les chagrins de cette mère dont on prenait l'enfant, devaient être brisés à leur tour.

Il est juste envers Maximilien de dire que, lorsqu'il vit que

le jeune Iturbide ne pouvait plus être pour lui une source de crainte ou d'espoir, il eut la bonté de faire à ses parents affligés toutes les réparations en son pouvoir. Peu avant d'être fait prisonnier, et après qu'il eut formé le projet d'abandonner le Mexique, il écrivit à Dona Alice qu'il ne pouvait plus protéger son fils, et qu'il serait heureux de mettre l'enfant sous la garde de la personne qu'elle désignerait. Vers la même date elle reçut une lettre de l'archevêque de Mexico l'informant qu'il allait lui envoyer son fils par le steamer partant pour la Havane à une date indiquée, où il lui recommandait de venir le rejoindre.

Dona Alice s'empressa de suivre cette recommandation, s'embarqua pour la Havane et, après une séparation de plus de deux années pleines d'angoisses incalculables, la mère et l'enfant furent encore une fois réunis.

Dans l'état incertain des affaires du Mexique à cette époque, ils ne devaient pas penser à y retourner. — Le jeune Iturbide fut donc successivement placé sous la direction des meilleurs professeurs que l'on put trouver en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre, — où il eut en outre tous les avantages sociaux que lui conférait son rang reconnu de prince impérial.

Dans cet intervalle, son père et ses oncles moururent, le laissant seul héritier de leur fortune. — Il y a environ deux ans, âgé de dix-huit ans, jeune homme accompli, beau garçon, il retournait dans son pays natal. Il réunit un maintien très agréable et des capacités peu ordinaires. — Immédiatement après son arrivée, il mit sa fortune et ses talents au service de sa patrie. On lui offrit un grade dans l'armée, mais sur le conseil du ministre de la guerre, il se décida à entrer à l'école militaire du gouvernement pour y étudier pendant une ou deux années, afin d'être mieux préparé pour la brillante carrière que sa naissance distinguée, les romanesques vicissitudes de sa vie semblent lui destiner.

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de l'humanité un chapitre qui enseigne d'une manière plus frappante la fragilité des choses humaines, le peu de stabilité des honneurs et du

rang qu'ils ont le droit de conférer et de retirer, — que celui qui embrasse la vie du petit-fils du premier et seul légitime empereur du Mexique. — Maximilien, dans le palais duquel il fut retenu comme otage, après trois années de misères et d'humiliation couronnées, fut trahi, emprisonné, condamné et fusillé comme perturbateur de la paix publique ; ses deux principaux généraux furent aussi fusillés à ses côtés comme instigateurs de ses crimes ; sa femme, dans l'épanouissement de sa jeune beauté, est enfermée pour le reste de ses jours la raison plongée dans une éternelle nuit ; le général Bazaine, le maréchal de France sous la protection duquel Maximilien fut installé au Mexique, trouvé coupable de trahison envers son pays dans sa défense de Metz, ne parvint à sauver sa vie qu'en s'échappant de la prison dans laquelle on l'avait enfermé, et maintenant se trouve exilé en Espagne, dépendant des parents de sa femme pour sa nourriture quotidienne ; l'empereur des Français qui avait préparé cette expédition contre les libertés et l'indépendance du peuple mexicain, expédition dont l'issue fut si fatale, après une série de défaites humiliantes sur les champs de bataille, termina sa carrière publique à l'étranger ; son fils, héritier présomptif de la couronne de France, pour lequel cette expédition avait été entreprise dans un but dynastique, fut tué par un sauvage africain dans une guerre entreprise pour la destruction d'un peuple contre lequel il combattait sans motif personnel ou national ; enfin, le sceptre de l'empire du Mexique arraché il y a plus de trois siècles des mains d'un indien Sapoteco, fut rendu au peuple par un indien de la même tribu, indien dont le courage, le patriotisme lui ont donné le droit d'être considéré dans l'avenir par ses compatriotes comme le Washington du Mexique.

Par une coïncidence remarquable, Montezuma et Juarez étaient de la même tribu indienne, les Sapotecos, et tous deux sont nés dans l'État d'Oaxaca où cette tribu prospère encore.

L'historien Florus dépeint Scipion dans son berceau, grandissant pour la destruction finale de Carthage — *Qui in*

exitium Africæ crescit. De même Juarez semble avoir été élevé par la Providence, non seulement pour venger les cruautés que sa tribu et son pays avaient souffertes de la main des Espagnols, mais aussi pour mettre fin au bonapartisme et au césarisme en Europe. — Si un anneau de la chaîne des évènements de ce monde a plus d'importance que les autres, c'est assurément à Benito Juarez, à sa foi patiente, à son indomptable volonté, à son inébranlable fermeté, plus qu'à tout autre, que revient la gloire impérissable d'avoir renversé une dynastie qui pendant plus d'un demi-siècle a lourdement pesé sur le monde.

Ce que le prophète dit d'Israël reniant sa foi, n'est pas pour un seul peuple, une seule époque, mais s'applique à tous les peuples, à toutes les époques : — Ils ont fait des rois, sans mon consentement ; ils ont fait des princes, je ne les ai pas connus ; avec leur or et leur argent, ils ont fait des idoles, et ces idoles seront brisées. —

Après plus de trois siècles d'outrages et d'oppression qui auraient anéanti tout autre peuple doué de moins de patience et de vitalité, les voies de Dieu ont vengé le mal fait au Mexique par les hommes. — Ses oppresseurs ont été ignominieusement chassés, les droits du peuple restaurés, une longue ère de prospérité et de bonheur lui est ouverte, et le temps ne semble pas éloigné où la Muse de l'Histoire pourra enregistrer en son honneur des faits aussi glorieux que ceux accomplis par les plus fiers de ses conquérants.

Si nos conseils pouvaient parvenir dans sa retraite studieuse au jeune homme dont les malheurs et le bonheur forment le sujet de ces pages, nous lui conseillerions d'étudier avec soin, de profiter sagement des grandes leçons que l'on peut tirer des épreuves subies par son pays et lui-même. Il y trouvera une lampe qui le guidera dans son chemin. Elles lui apprendront à ne pas mettre sa confiance dans la force de ses bras, mais dans cette Providence qui jusqu'à présent a tant fait pour lui. Elles lui enseigneront qu'il ne faut jamais forcer la main à la fortune, et ne jamais se

permettre de prendre conseil de sa vanité, de son ambition dans les affaires publiques. — Elles lui enseigneront à reconnaître loyalement que le peuple est la source de tout pouvoir politique, et à ne pas prêter l'oreille aux partis, car il s'en trouvera qui voudront le tenter pour le décider à embrasser les principes réactionnaires du droit divin et de l'obéissance passive. —

Il n'existe pas de peuple plus intolérant que le peuple mexicain contre le pouvoir absolu ou personnel, et quiconque cherchera à le rétablir parmi eux aura, comme il le méritera, le sort de tous ceux qui ont précédemment fait cette tentative.

Les Mexicains chérissent toujours la mémoire de l'Empereur Iturbide. Ils se souviennent avec reconnaissance des services qu'il leur a rendus, et sont disposés à oublier les crimes dont il a été accusé.

Ils sont fiers de son petit-fils, et seront heureux de l'honorer s'il veut se contenter des honneurs qu'ils voudront lui conférer.

D'après ce que nous avons pu apprendre de ce jeune homme, ce serait faire injure à son caractère et à son intelligence que de croire un seul instant que les leçons du passé et les présages de l'avenir sont perdus pour lui. —

JOHN BIGELOW,

Ancien Ministre plénipotentiaire des Etats-Unis
en France.

Traduit du *Harper's New Monthly Magazine*, n 303.

Avril 1885.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

—
L'EXPOSITION VAN ENGELEN.

Un tout jeune peintre d'Anvers, M. Louis van Engelen, vient d'exposer au Cercle Artistique de cette ville une collection considérable et des

plus intéressantes de tableaux, tableautins, aquarelles, dessins et études qu'il a rapportés d'un récent voyage en Ligurie.

Le séjour du peintre à Nice, à Monaco, à Menton, à Vintimiglia, à Bordighiera, à Ospidaletta, à San-Remo, à Arma di Taggia, n'a pas été perdu pour l'art et M. van Engelen est revenu de ce pays charmant avec au delà de cent œuvres de tous genres et de toutes dimensions.

Ses tableaux sont tous achevés et ses aquarelles (il n'y a pas moyen de tromper) sont entièrement peintes d'après nature, ce que la plupart de nos aquarellistes ne font pas toujours. Ses dessins, même les moins importants, sont toujours soignés. Tout cela donnait à l'Exposition van Engelen un parfum de distinction auquel la plupart de nos jeunes peintres ne nous ont guère habitués.

Voilà pour l'impression générale et première.

Un examen détaillé et minutieux confirmait cette impression et prouvait en outre qu'on a affaire à un artiste consciencieux qui ne se contente pas d'à peu près, mais veut rendre aussi exactement qu'il est possible ce qu'il voit.

Nous avons remarqué particulièrement parmi les tableaux à l'huile : une *Habitation italienne* avec tous ses accessoires ; une vue de *San-Remo*, avec des laveuses dans un torrent ; *Deux moutons* attachés à la porte d'une boucherie ; le *Coureur* de grève ; la *Corniche*, un coin du chemin de ce nom qui borde la mer de Nice à Gènes ; le chantier d'Arma di Taggia ; une rue de Taggia ; et surtout, la plage d'Arma di Taggia, un tableau fort réussi qui, ainsi que la plupart de ceux que nous venons de nommer, a été acheté tout aussitôt. N'oublions pas les types de femmes du pays ; d'une exécution très serrée : la *Carolina*, la *Morta*, *Filda* et la *Bettina* sont de petits tableaux charmants.

Parmi les aquarelles, nous devons citer plusieurs vues de Monaco, de Vintimiglia, de Bordighiera et de San-Remo, peintures très lumineuses.

Les dessins de M. van Engelen pour le panorama de Bapaume à Lille sont remarquables et ont été justement remarqués.

L'artiste avait encore exposé quelques portraits et plusieurs tableaux de chiens qui font bien augurer de son talent de portraitiste et d'animalier. Elève de Charles Verlat, il a prouvé par son exposition qu'il fera honneur à son maître.

P. B

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

VINGT ANNÉES DE PARIS, par *André Gill*, préface d'Alphonse Daudet. Un vol. Paris, Marpon et Flammarion. — LA VIE ARDENTE, par *Hippolyte Buffenoir*; Un vol. Paris. Lemerre, 3.50 — COURTISANE ! par *Pierre de Lano*. Un vol. : Paris. Rouveyre et Blond, 3.50.—UNE VIE, par *Guy de Maupassant*; Un vol. Paris; Havard; 3.50. — AU PAYS DE MANNEKEN-PIS, par Théodore Hannon; Un vol.; Bruxelles; H. Kistemaekers. 10.00.—HOMÈRE; L'ODYSSEÉ, par Eugène Hins, Un vol. Mons : H. Manceaux : 2.50.

Sous ce titre, *Vingt années de Paris*, les éditeurs Marpon et Flammarion viennent de publier les souvenirs d'André Gill, des notes sur cette existence bizarre d'artiste devenu fou par ambition et par désespérance.

Les Belges connaissent Gill. Tous nous l'avons vu dans les temps de proscription, se promenant sous les *Galleries*, au bras du réfractaire à tête de dogue Jules Vallès; ils allaient, se gaussant des « bons Bruxellois » — oh ! sans fiel ! — et parlant de Paris, de ce cher Paris que Vallès avait quitté jeune, où il allait rentrer tête blanche.

Ce grand diable de Gill est une des natures les plus sensibles que nous connaissions; une immense mélancolie monte comme une fumée de cierge, de tout ce qu'il a écrit, souvent de ce qu'il a dessiné, et ses *Vingt années de Paris*, où déjà l'on sent le détraquement de l'intelligence, sont tachées de larmes, de ces larmes de grand enfant, qui navrent.

Poignante est la préface qu'écrit pour le livre Alphonse Daudet. Il y raconte comment il revit Gill, un jour, tout à coup.

« — Je sors de Charenton... je suis guéri... »

« Et l'on descendit au Luxembourg. Comme il n'y avait plus de « Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir.

« Bah !... pour les visites qu'on me faisait !... j'étais une curiosité, « une chronique... un but de promenade et de friture au bord de « l'eau... »

« Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un « peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Cha-
« renton, rien que des victimes.

« On n'a pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte...
« Un beau livre à écrire, si vous voulez, je vous donnerai des notes... »

« Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille,
« m'inquiéta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me
« demanda un titre et une préface pour un volume de souvenirs qu'il
« allait publier. Je lui donnais son titre : VINGT ANNÉES DE PARIS —
« et lui promis les quelques lignes d'en-tête dont il croyait avoir
« besoin. Là dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée
« de main qui ne mentait pas.

« — A bientôt Gill?

« — Parbleu !

« Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté
en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche
ouverte, le front vide, fou, refou... »

André Gill, comme Nadar, comme Vallès, était le vrai boulevardier
artiste, le rouleur de guinguettes, le gamin de Paris qui gouaille,
rigole, cascade — et s'évanouit devant une mouche qu'on écrase. Sa gaité
est vraie, mais avec, au fond, des notes mélancoliques qui clament
comme des sanglots. Partout, même dans sa *Muse à Bibi*, cette tris-
tesse passe en gamme sur les pages bigornes.

« Muse !

Envoie aux ronces tous les voiles,
Envoie au diable la pudeur,
Et n'assomme plus ton lecteur
Avec des fleurs et des étoiles.

Chemin faisant, si le banal
Amour du lyrisme t'obsède,
Tu t'offriras un intermède
Niaisement sentimental.

Et de fait, après les « coups de gueule » du *Paillasson*, des *Fillettes*,
de *A toi, vicomte*, du *Nocturne*, se déroulent ainsi que de grands
soupleurs après des joies factices l'intermède des *Aneries sentimentales*,
avec la pièce superbe — sans titre — de la Gueuse aimée :

Je l'aime ! Chaque heure à mesure
Fait plus profonde ma blessure
Et mon front plus désespéré,
Et je n'y puis rien et je souffre

Et je suis tout au fond du gouffre...
Oh! cet hiver je la tuerai!

Et moi, fou de l'avoir perdue,
Près de mon idole étendue,
Couché pour mourir à mon tour,
La bouche sur sa bouche pâle,
J'étoufferai son dernier râle
Dans un dernier sanglot d'amour!

Gill, tout au long de sa *Muse à Bibi*, est le faux sceptique qui rit de tout, quitte à en pleurer en lui-même. Comme beaucoup d'entre nous, il semble rougir de ses tristesses, et, des sanglots dans la voix, vous jure qu'il rit, — et il rit... à chaudes larmes. Toute cette fanfaronnade ne se trouve-t-elle pas dans ce seul titre: *Aneries sentimentales*, et dans ce fragment de livre où le poète se blague lui-même et se débat en vain contre les désolations qui lui montent au cœur, et toute cette amertume n'est-elle pas dans cette apostrophe à son chien, au toutou, au bichon de la femme qu'il a aimée :

..... reprends ta nature
Espiegle; nargue cet ennui
Cruel, mais qui n'est aujourd'hui,
Quelque tourment que l'on endure,

Pour la foule sceptique, rien
Qu'un travers ridicule en somme,
Et sois courageux comme un homme,
Puisque je pleure comme un chien!

Et plus loin, ce retour d'Idylle vers le passé, le souvenir de la promenade d'amour sous les ombres tombantes du parc. Autrefois, — le printemps montant ses sèves et ses chants, les bruits d'ailes, les murmures de sources et de brises, les chuchotements assoupis des allées mystérieuses, la joie calme des clartés revenues et, sous l'éparpillement des rayons clairs, les baisers échangés, les mains jointes, les yeux adoucis, les voix tremblantes, les aveux balbutiés, la gamme des choses aimantes passant dans la nature et les âmes.

Aujourd'hui, — le désert. *Elle* est morte. Les feuilles sont tombées et

le soleil s'est obscurci ; rien ne reste plus de l'autrefois, qu'une angoisse qui regrette et qu'un souvenir qui navre :

O cher temps envolé !.. Quand la grille fermée,
Nous allions tous les deux dans l'ombre parfumée,
Seuls maîtres des lilas ; le doux silence... Rien
Que ma voix qui fredonne un menuet ancien,
Et votre jeune rire égrené sous les arbres...
Nous allions épelant sur la blancheur des marbres,
Le nom de quelque reine au profil solennel,
On choisissait parfois un astre dans le ciel
Et puis nous revenions par une allée ombreuse
Où les branches chantaient dans la brise amoureuse,
Attendris, très jaseurs, ou quelquefois rêvant
Muets sous la tiédeur et les baisers du vent.

A mon bras vous disiez, riieuse à belles dents :
Nous sommes en retard ; les oiseaux dorment dans
Les feuilles, au clair de la lune...
T'en souviens-tu ? C'était du temps de la Commune. »

Puis, reprise de gueule, le poète cache ses larmes et houste ! Rigol-boche et Bec-Salé, graine de garce, bastringue, rigolade, v'la Gill gavroche qui rit, bon bougre, et se f... de son monde !

Lisez, dans les *Vingt années de Paris* la rencontre de Gill avec Horace Vernet.

« Il fumait un énorme cigare, et j'avais aux doigts les premières « cigarettes.

« — Si je lui demandais du feu ? pensais-je.

« On a de ces audaces ravies, dans l'enfance. Horace Vernet s'y prêta fort bien, souriant. Mais moi, perdant la tête, rouge au delà des oreilles, je laissai choir ma cigarette, la ramassai, de plus en plus confus ; puis, prenant le cigare qui me parut éteint, songeant peut-être, dans mon délire, à le raviver, je l'approchai de mes lèvres, avec un trouble tel que je mis dans ma bouche le côté du feu.

— Bon ! ce n'est rien ; du feu, vous en avez là, me dit le vieillard, en me touchant le front ; et riant d'un rire que fit vaciller les longues pointes gommées de sa moustache, il ajouta :

— Vous en avez là ! vous serez un artiste... »

Hélas ! »

Ce mot de tristesse profonde clôt la page, et l'on songe à cette destinée sombre qui obscurcit les intelligences comme les nues obscurcissent le jour. De Gill il ne reste rien que des figures qui grimacent et quelques vers qui pleurent.

Comme l'esprit, le cœur a besoin d'harmonie
Et cache, comme lui, d'immenses profondeurs.
Mais la nature, l'art et même le génie
Ne les peuvent remplir de leurs nobles splendeurs.

M. Hipp. Buffenoir qui n'en est pas à son premier livre ouvre par ces vers son nouveau recueil *La Vie ardente* qui vient de paraître chez Lemerre. Nous connaissons M. Buffenoir par son volume sur *Robespierre*, dans lequel il chantait avec une grande largeur de strophes l'apologie du tribun. Aujourd'hui, arrivé à la maturité de son talent facile — trop facile — le poète donne, dans un tome compact, une série de pièces bien frappées, mais dont la conception souvent s'attarde à des banalités trop connues. Il renouvelle le sanglot des lamartiniens et pleure un peu trop sur les choses arrosées déjà de tant de larmes. Sa vie ardente n'est si ardente que par un amour peu défini qui me semble bien vieux. La note personnelle manque à ce volume très consciencieusement rimé, mais dont aucune pièce ne frappe vraiment, à tel point que l'ennui s'en dégage invinciblement ; j'ajouterai que le livre est plein de prosaïsmes et de négligence : je ne citerai que ces vers :

Il nous faut, pour marcher, l'horizon infini,
Avec la liberté *complète, tout entière* ;
Et comme les oiseaux qui s'envolent du nid,
Nous affrontons l'espace *immense et sans frontière*.

Cela rappelle le fameux : « Quoiqu'il advienne ou qu'il arrive » du librettiste, et de pareilles gaffes ne devraient pas déparer un volume où se rencontrent de très bons vers et de très harmonieuses strophes.

Nous voudrions dire tout le bien possible de Pierre de Lano qui, avec son premier livre, *Jules Fabien*, annonçait un esprit très observateur et déjà rompu au roman. De l'école un peu sèche d'Emile Zola, trop préoccupé peut-être du détail — inutile, M. de Lano plantait

cependant en scène des hommes bien bâtis et bien vivants, des types, en un mot, dont l'obsession restait palpitante après la lecture du livre.

Courtisane ! est un recul et nous le disons hautement pour que M. de Lano le sache. Nous avons trop de sympathie pour lui, pour masquer et lui mâcher les critiques.

Or, comme la suave Juliette Lamber, M. de Lano a fait un livre à thèse.

Un roman n'a rien à prouver et, venant de l'imagination plus ou moins guidée par le spectacle de la vie, ne pourrait jamais rien prouver. Dumas avec toutes ses thèses n'a démontré que la force de son talent, mais ce n'est pas dans l'art que doivent se développer les revendications sociales. Rien ne me donnera la preuve que les personnages de *Courtisane !* existent, ou plutôt qu'ils sont communs. (Tous les héros possibles *sont*).

M. de Lano a de même négligé son style. Je cite la première page de *Courtisane !* :

« Les derniers accords de l'orchestre *mouraient*. Dans les salons qui se *vidaient*, des femmes, par groupes, *causaient*, alanguies et lassées ; des hommes *passaient* hâtivement, *saluaient*, *échangeaient* des poignées de main, se *dirigeaient* vers le vestiaire. — Dans le jardin, qui *était* de plein pied avec l'appartement, des ombres *allaient* et *venaient*. Parfois, un promeneur *apparaissait*, nettement découpé dans le jet de lumière qu'*envoyaient* les lustres et les candélabres, par les fenêtres ouvertes ; et, tout au fond, dans le lointain des pelouses, des piqûres de feu *trouaient* la nuit — une nuit chaude de juillet — révélant la présence de quelque fumeur isolé. »

Pour une première page, c'est imparfait !

Une vie, titre simple, et livre simple où se déroulent, avec leurs implacables fatalités, les étapes d'une existence humaine navrée, cruelle. « L'humble vérité », a mis l'auteur en épigraphe, et c'est bien elle, la vérité courante et connue, la vérité des déceptions, des rancœurs, des désespérances. Je n'aime pas ce livre avec l'impression qu'il laisse des choses décevantes qui obsèdent. Une mélancolie indicible se dégage de cette confession, de ce procès-verbal d'une âme qui, depuis la vingtième année, passe par toutes les phases de la vie triste. D'un immense talent que des nouvelles et des vers faisaient pressentir, Guy de Maupassant a saisi au vol les mordantes réalités, pour les étaler avec un admirable cynisme dans ce livre vigoureux, charpenté de main d'Hercule. Puis, dans cette

vie où la moderne matérialité a tant de place, Maupassant n'a pas négligé la part psychologique. Jeanne passe par toutes souffrances, non de chair seulement, mais d'esprit. Après les lancinantes douleurs du corps, celles de l'âme crient haut et fort leur grande clameur d'agonie et peu à peu, dans le livre commencé par les bestialités humaines, la morsure spirituelle seule subsiste avec des navrements plus sentis et plus poignants puisqu'ils sortent du plus profond de l'être.

La transition est brusque, de ce livre sincère et grand, au volume que vient de publier Théodore Hannon sous ce titre affriolant : *Au pays de Manneken-Pis*. Le poète des *Rimes de joie* a eu tort, peut être, de livrer ces vers au public. Involontairement, le lecteur se reportera au premier ouvrage du jeune peintre, ouvrage dans lequel il avait saisi à bras le corps la névrose moderne et, dans des vers ciselés de main de maître, évoqué les paradis artificiels.

Que dire du nouveau livre, sinon que la forme en est bien lâchée et bien chevillée ? L'esprit y pétille, le mot drôle y jaillit en fusées, le croquis bruxellois y est jeté avec le « chic » du peintre qui a la vision juste des contours ; mais nous voyons avec peine Théodore Hannon, ce remarquable et souple artiste descendre à un art de « charge », peu durable, et faire, après l'eau-forte admirable des *Rimes de joie*, cette fuyante pochade : « *Au pays de Manneken-Pis*. »

Un professeur de l'Athénée royal de Charleroi, M. Eugène Hins vient de donner à la Bibliothèque Belge de M. Manceaux un ouvrage que nous ne saurions assez recommander ; c'est une traduction de l'*Odyssée* d'Homère, considérablement écourtée à l'usage des maisons d'éducation. Il serait ridicule en effet de donner aux étudiants soit la traduction ennuyeuse de M^{me} Dacier, soit celle trop archaïque de Leconte de Lisle. L'ennui suinte de ces longues pages, et pour faire lire Homère, il fallait nécessairement l'écourter.

« J'ai pensé, dit l'auteur, qu'il ne serait pas mauvais de créer une bibliothèque où les élèves de nos écoles trouveraient la moelle des littératures anciennes...

« J'ai choisi l'*Odyssée* que j'ai réduite à peu près de moitié. La suppression des quatre premiers chants s'indiquait d'elle-même ; pour le reste, j'ai élagué les digressions, comme l'origine du vin que boit le

Cyclope et de la cicatrice d'Ulysse, etc.. J'ai raccourci les scènes où Ulysse est en proie aux avanies des prétendants; j'ai fondu en un seul les deux festins d'Alcinous, etc. Enfin, j'ai supprimé une bonne partie de la descente aux Enfers, composée de détails incohérents. Ce que j'ai laissé forme un tout compact sans aucune lacune et où l'intérêt ne faiblit pas un moment. »

Le livre de M. Hins est précédé d'une étude sur Homère, très soignée et prise aux meilleures sources. Il y compare les différentes littératures primitives, notées plus tard par les scribes; ces chansons de gestes le *Kelevala* des Finnois, le *Mahabaratha* des Indous, les *Sagas* et les *Niebelungen* des Germains, les Bylines russes, les *romanceros* espagnols enfin, rattachant à la même source du chant toutes ces rhapsodies qui passèrent par la bouche de générations entières de trouvères, de minnesænger, de bardes et de voyageurs.

Dans un deuxième chapitre, M. Hins traite de la mythologie homérique, esquissant tour à tour les personnages fabuleux, Zeus, Poseidôn, Aïdès, Apollôn, Arès, Hermès, Hephaïstos, Héré, Aphrodite, Athéné, Perséphonéïa, Arthémis, Déméter.

Le troisième chapitre dépeint les mœurs et la société grecques, démêle la fable de l'histoire et termine la première partie de l'étude par un chapitre sur l'*Esthétique* grecque.

Les caractères de l'*Odyssée* forment la seconde partie; s'y trouvent comme une galerie de marbres phydiens, Ulysse, Pénélope, Télémaque, les vieillards, les jeunes gens, les esclaves, enfin l'idylle de Nausicaa. L'espace nous fait défaut pour approfondir l'analyse du livre de M. Hins.

Il nous faut forcément nous borner à en donner la division générale, si sagement faite et si largement comprise.

Nous lisons dans *la Jeune Belgique* l'annonce suivante qui ne manquera pas d'intéresser le monde littéraire :

« Les éditeurs Marpon et Flammarion, de Paris, se basant sur ce fait que *le public ne lit plus*, qu'il entend prendre la littérature à petites doses, et que, seules, les chroniques et nouvelles, telles qu'en donne *Gil Blas*, peuvent actuellement avoir du succès, ont entrepris la publication de mignonnes plaquettes de 40 pages environ, ornées d'une gravure et se vendent fr. 1,50. La contenance s'en borne à deux nouvelles très courtes. Catulle Mendès inaugure la collection avec ses *Monstres parisiens*, des modernités fines, élégantes, cruelles parfois, mais incarnant

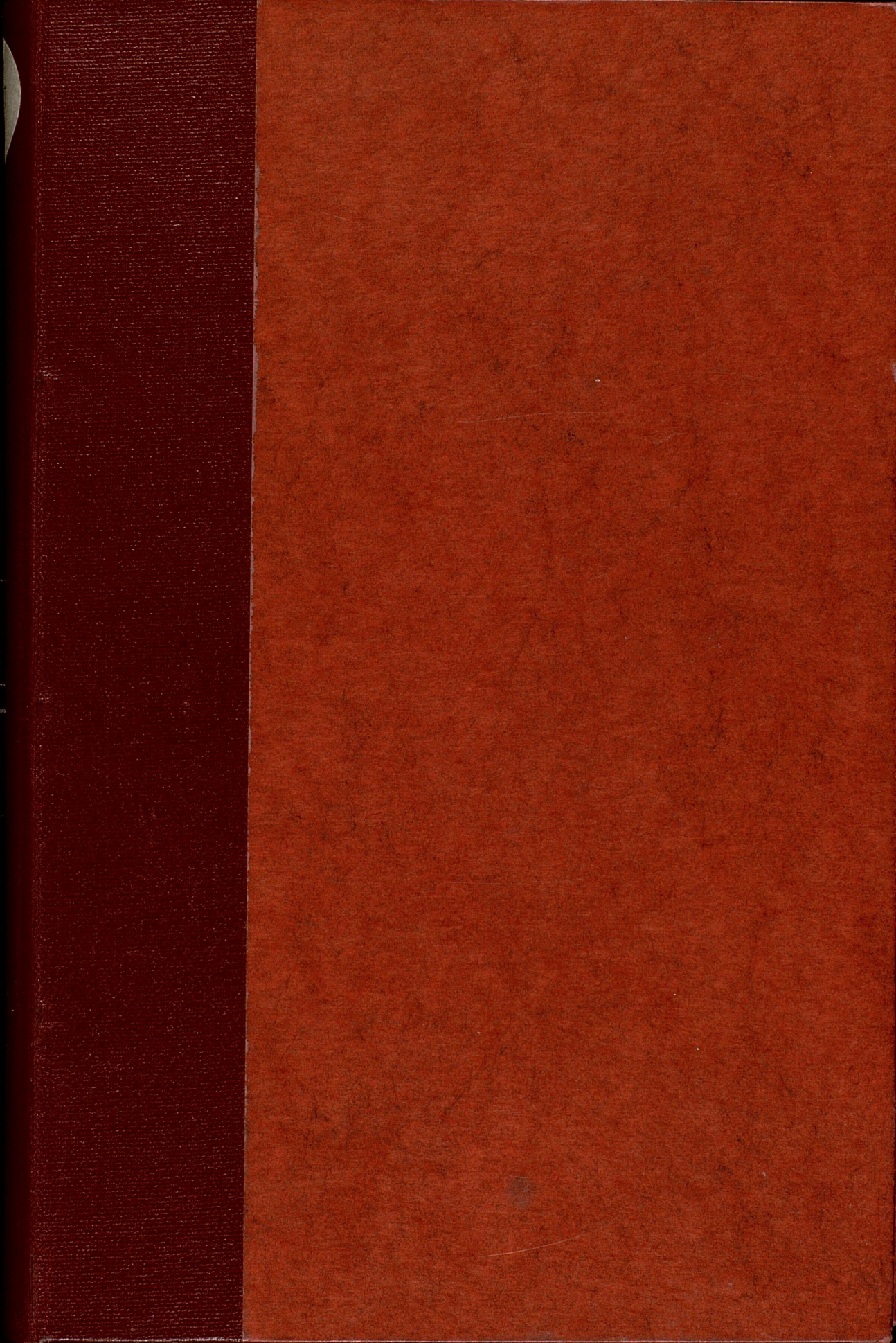
nos fièvres et nos inspirations malades. Nous recommandons beaucoup ces plaquettes essentiellement artistiques.

La Jeune Belgique fera la même tentative — avec ses auteurs. L'essai réussira ou ne réussira pas, c'est... son affaire !

D'ici à un mois, donc, paraîtront les deux premières plaquettes de la « collection de *la Jeune Belgique* », qui seront immédiatement suivies d'autres. La première, une nouvelle d'OCTAVE MAUS intitulée : *Royal-Gommeux*, sera ornée d'un dessin de CHARLES HERMANS reproduit en photogravure ; la deuxième une nouvelle de MAX WALLER intitulée : *Le Baiser*, sera ornée d'un dessin de FERNAND KHNOPFF reproduit par le même procédé (Evely).

Ces mignons volumes seront tirés à *très petit nombre* et *ne seront jamais réimprimés* ; ils deviendront donc fatalement très rares en collections. Ils seront imprimés par la maison Mertens, en caractères elzévir neufs, sur très beau papier anglais, avec fleurons, lettres ornées, culs-de-lampe, frontispices, etc.

Le prix de chaque volume dans le commerce sera d'un *franc cinquante* ; tous les abonnés de *la Jeune Belgique* qui souscriront dans nos bureaux recevront les exemplaires *avant la mise en librairie*, avec une REMISE DE 20 P. C., soit *un franc et vingt* payable d'*avance* en timbre-postes de dix centimes, ou en mandats-poste. (Voir l'annonce à la couverture). Les abonnés qui souscriront à toute la série recevront les volumes à raison de fr. 1.10.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.